|  |
| --- |
| SOUS LA DIRECTION DE  Camil GIRARD et Gervais TREMBLAY  Historiens, GRH-UQAC  (2004)  Le Grand-Brûlé.  Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  Laterrière, Saguenay 1900-1960  Collection “Histoire du Saguenay—Lac-Saint-Jean”  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

**[](https://www.pulaval.com/)**

SOUS LA DIRECTION DE

Camil Girard et Gervais Tremblay

**Le Grand-Brûlé. Récits de vie et histoire d’un village au Québec. Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

Québec : Les Presses de l’Université Laval, 2004, 422 pp.

[Autorisation formelle accordée conjointement par Camil Girard, historien à l’Université du Québec à Chicoutimi, et par le directeur général des Presses de l’Université Laval, M. Denis Dion, le 17 août 2020, de diffuser en libre accès à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]

Boite_aux_lettres_clair Courriel : Camil Girard : [Camil\_Girard@uqac.ca](mailto:Camil_Girard@uqac.ca)

Denis Dion, directeur général, PUL : [denis.dion@pul.ulaval.ca](mailto:denis.dion@pul.ulaval.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 17 septembre 2020 à Chicoutimi, Québec.

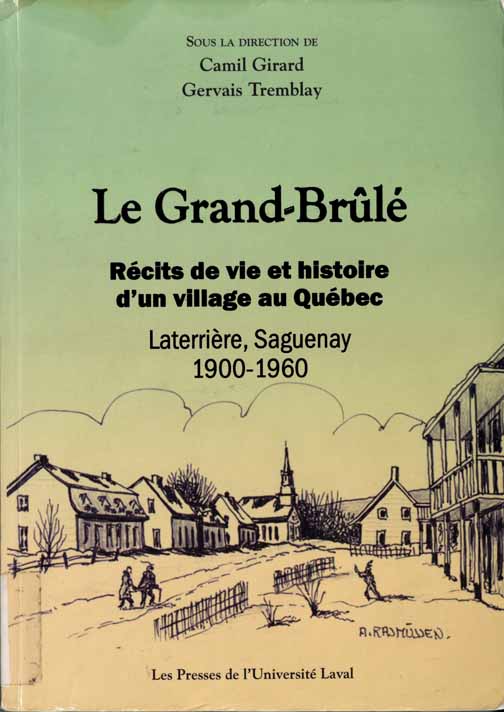
fait_sur_mac

SOUS LA DIRECTION DE

Camil GIRARD et Gervais TREMBLAY

Historiens, GRH-UQAC

Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.



Québec : Les Presses de l’Université Laval, 2004, 422 pp.

Le directeur général des Presses de l’Université Laval, M. ***Denis Dion***, nous a accordé, le 17 août 2020, son autorisation de diffuser en libre accès à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

[](https://www.pulaval.com/produit/le-grand-brule-recits-de-vie-et-histoire-d-un-village-au-quebec-laterriere-saguenay-1900-1960)

Boite_aux_lettres_clair Courriel : Denis Dion :

[denis.dion@pul.ulaval.ca](mailto:denis.dion@pul.ulaval.ca)

[https//www.pulaval.com/](https://www.pulaval.com/)

<https://www.pulaval.com/produit/le-grand-brule-recits-de-vie-et-histoire-d-un-village-au-quebec-laterriere-saguenay-1900-1960>

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans la première moitié du XXe siècle, les ruraux québécois vivent des changements marquants. Ils ne naissent plus à la maison mais à l’hôpital, ils ne se marient plus parce que leur famille en a décidé mais par choix ; ils prennent de plus en plus soin de leur corps et de leur santé ; les femmes commencent à vouloir espacer davantage les enfantements tout en éliminant la sage-femme de tout le processus d’accouchement. La confiance dans la parole de l’Église ou de ses représentants n’est plus aussi inébranlable que par le passé. À travers les récits de vie des hommes et des femmes d’une communauté du Saguenay, nous pouvons mieux comprendre comment les ruraux et les villageois ont intégré de nouveaux produits (tracteurs, électricité, voitures, trayeuses mécaniques, etc.) qui sont venus changer les pratiques, les manières de vivre et de penser, voire les mentalités et les cultures...

\* \* \*

***Camil Girard***, professeur-chercheur en histoire, enseigne à l’UQAC depuis 1977. Il a participé aux travaux de la Commission royale sur les peuples autochtones du Canada et est professeur invité à l’INRS-Culture et Société depuis 1996 (GRMJ). Chercheur associé au Groupe interuniversitaire d’étude et de recherche sur les autochtones (CIÉRA, Université Laval), il a publié de nombreux ouvrages et articles sur l’histoire du Québec et du Canada ainsi que sur les questions autochtones.

***Gervais Tremblay*** a complété des études de premier cycle en histoire ainsi que des études de deuxième cycle en Études régionales à l’Université du Québec à Chicoutimi. Il est directeur de recherche au GRH-UQAC et collabore à la revue *Saguenayensia*, dont il est par ailleurs membre du comité de rédaction.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[iv]

OUVRAGES PUBLIÉS

Girard, Camil, Gervais Tremblay et Marc-André Bourassa, *Identité et territoire. Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors sur la rivière Péribonka*, Chicoutimi, Groupe de recherche et d'intervention régionale (GRIR), Université du Québec à Chicoutimi, 2003, 255 pages.

Cirard, Camil, [*Canada. A country divided. The* Times *of London and Canada 1908-1922*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030373615), Chicoutimi, Groupe de recherche et d'intervention régionale (GRIR), Université du Québec à Chicoutimi, coll. Développement régional, 2000, 242 pages.

Girard Camil, [*Culture et dynamique interculturelle. Trois hommes et trois femmes témoignent de leur vie*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030178987), Sa Majesté la Reine du Chef du Canada, Ottawa, Les Éditions JCL, Collection *Interculture*, 1997, 432 pages.

Anne-Marie Siméon et Camil Girard, [*Un monde autour de moi. Témoignage d'une Montagnaise, Uikutshikatishun. Ilnushkueu utipatshimun*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030178942), Chicoutimi, Les Éditions JCL, Collection *Interculture*, 1997, 218 pages.

Camil Girard et Burkhard Ortmann, [*Laterrière. Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine. Des maisons et des hommes*](http://classiques.uqac.ca/collection_histoire_SLSJ/girard_camil/Laterriere/Laterriere.html), Édition Ville de Laterrière, 1997, 95 pages.

Harry Kurtness et Camil Girard, [*La prise en charge. Témoignage d'un Montagnais, Tipelimitishun. Ilnu utipatshimun*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030178935), Chicoutimi, Les Éditions JCL, Collection *Interculture*, 1997, 157 pages.

Camil Girard et Normand Perron, *Histoire du Saguenay–Lac-Saint-Jean,* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1995, 665 pages. (Certificat de mérite, Société historique du Canada*, 1990).*

*Culture and Intercultural Dynamics. The Life Stories of Three Men from Saguenay–Lac-Saint-Jean*, vol. I, Ottawa, Royal Commission on Aboriginal People, 1994, 328 pages.

*Culture and Intercultural Dynamics. The Life Stories of Three Women from Saguenay–Lac-Saint-Jean*, vol. II, Ottawa, Royal Commission on Aboriginal People, 1994, 223 pages.

Camil Girard,[*Un pays fragile. Le Times de Londres et l'image du Canada (1908-1922)*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030178991)*.* Chicoutimi, Les Éditions JCL, Collection *Interculture,* 1994, 319 pages.

Camil Girard et Gervais Tremblay, [*Mémoire d'un village, Laterrière, Saguenay (1900-1960)*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/memoires_un_village/memoires_un_village.html)*,* Chicoutimi, Éditions GRH, 1992, 168 pages.

[v]

SOUS LA DIRECTION DE

Camil Girard

Gervais Tremblay

**Le Grand-BrÛLÉ**

*Récits de vie et histoire  
d'un village au Québec*

*Laterrière, Saguenay*

1900-1960

Les Presses de l’Université Laval

[vi]

Les Presses de l’Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l’ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l’aide financière du gouvernement du Canada par l’entremise du Programme d’aide au développement de l’industrie de l’édition pour nos activités d’édition. Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l’aide accordée à notre programme de publication.

*Les enquêtes ont été réalisées par Camil Girard (1982, 1983, 1993, 1996), Normand Perron (1982), François Lepage (1993) ; Claude Bérubé, caméraman, a participé à la cueillette de 1983 sur vidéocassettes.*

*Le GRH est un organisme sans but lucratif qui a pour mandat la promotion, l’avancement et la réalisation de recherches sur l’histoire, en particulier l’histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il a été fondé en 1983 par Camil Girard et Normand Perron.*

|  |  |
| --- | --- |
| Équipe de production | Camil Girard, direction Gervais Tremblay, agent de recherche  Christiane Grenon, technicienne de production |
| Transcription | Gervais Tremblay Camil Girard François Lepage Normand Perron |
| Illustration de la couverture | Angelo Rasmussen *Laterrière au début du XXe siècle*, c. 2000 Dessin au crayon noir Collection privée |
| Maquette de couverture et mise en pages | Mariette Montambault |

© LES PRESSES DE L’UNIVERSITÉ LAVAL, 2004

Tous droits réservés. Imprimé au Canada Dépôt légal 3e trimestre 2004

ISBN 2-7637-8097-0

Distribution de livres

UNIVERS

845, rue Marie-Victorin

Saint-Nicolas (Québec)

Canada G7A 3S8

Tél. (418) 831-7474 ou 1 800 859-7474

Téléc. (418) 831-4021

www.ulaval.ca/pul

[vii]

Un enfant est en train de bâtir un village

C’est une ville, un comté

Et qui sait

Tantôt l’univers.

St-Denys Garneau « Le jeu »

*Regard et jeux dans l’espace*  
(Montréal, B.Q., 1993, p. 21)

[viii]

[ix]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Grand_Brule_couverture)

[Remerciements](#Grand_Brule_remerciements) [xiii]

1. Camil Girard, “[Pour comprendre l’industrialisation et l’urbanisation en milieu rural et villageois](#Grand_Brule_chap_1).” [1]

[Tableau 1](#Grand_Brule_tableau_1_p_016). Population de Laterrière aux cinq ans entre 1856-1961 [16]

[Graphique 1](#Grand_Brule_graph_1_p_017). Population de Laterrière aux cinq ans entre 1856-1961 [17]

2. Catherine Ferland, “[Quand Dieu bénit l’union. Concevoir et donner naissance à Laterrière au début du XXe siècle](#Grand_Brule_chap_2).” [19]

3. Catherine Ferland et Camil Girard, “[« J’me marie, j’me marie pas... » Stratégies de conjugalité à Laterrière (1900-1950) — un monde rural en mutation](#Grand_Brule_chap_3).” [35]

4. Julie Néron et Camil Girard, “[Vie quotidienne et rapport des genres. Mutation des espaces privé et public](#Grand_Brule_chap_4).” [55]

5. Normand Perron, “[Un agriculteur du milieu du XXe siècle face à l’innovation](#Grand_Brule_chap_5).” [77]

8. Julie Néron et Gervais Tremblay, “[La mort proche, la mort lointaine. Changements de perception et d’attitude des Laterrois devant la mort](#Grand_Brule_chap_6).” [85]

[Regard sur les ancêtres](#Grand_Brule_Regard_sur_les_ancetres) (photos) [99]

**PARTIE I**

[**Père et mère, tu honoreras**](#Grand_Brule_pt_1) [103]

“[Quand j’ai pris le moulin, j’avais 16 ans](#Grand_Brule_pt_1_texte_1).”

Jules Gauthier, 63 ans, « millwright » [105]

“[Toute notre vie de couple, on l’a passée sur cette terre...](#Grand_Brule_pt_1_texte_2)”

Blanche Gaudreault, 83 ans, servante [147]

[x]

“[La vie a bien changé !](#Grand_Brule_pt_1_texte_3)”

Bertha Laberge, 81 ans, agricultrice [157]

“[On travaillait sur la terre, on faisait de la terre](#Grand_Brule_pt_1_texte_4).”

Georges Munger, 92 ans, cultivateur et journalier [167]

“[Je ne sais pas si ça va encore changer autant que dans ce temps-là](#Grand_Brule_pt_1_texte_5).”

Hilaire Maltais, 69 ans, cultivateur [171]

“[Nous étions pauvres, mais nous n’avions pas besoin de beaucoup d’argent !](#Grand_Brule_pt_1_texte_6)”

Marie-Blanche Lavoie, 67 ans, ménagère [185]

“[S’il y a un petit moyen, je vais tous les faire instruire](#Grand_Brule_pt_1_texte_7).”

Roméo Lapointe, 80 ans, marchand de bois [193]

“[Comme épouse, il faut se résigner](#Grand_Brule_pt_1_texte_8).”

Mathilda Simard, 77 ans, enseignante et ménagère [208]

**PARTIE II**

[**Mémoire du quotidien**](#Grand_Brule_pt_2) [221]

“[Papa ! Papa ! une voiture pas de cheval…](#Grand_Brule_pt_2_texte_1)”

Cyrille Émond, 81 ans, boulanger [223]

“[On a navigué pas mal ensemble](#Grand_Brule_pt_2_texte_2).”

Marie-Louise Tremblay, 78 ans, épouse de Cyrille Émond [238]

“[Comme tout le monde est parent, on se connaît tous...](#Grand_Brule_pt_2_texte_3)”

Emma Maltais, 78 ans, institutrice et ménagère [259]

“[Je pense que nous étions un peu trop soumis...](#Grand_Brule_pt_2_texte_4)”

Yvette Jean, 70 ans, femme de cultivateur (sœur d’Emma Maltais) [268]

“[Que de choses on aurait à dire, que de choses j’ai encore à faire !](#Grand_Brule_pt_2_texte_5)”

Zoé Boivin-Fournier, 76 ans, institutrice [289]

“[On a tellement vécu un beau temps que je regrette aujourd’hui...](#Grand_Brule_pt_2_texte_6)”

Thérèse Savard, 58 ans, enseignante et secrétaire juridique [313]

**PARTIE III**

[**Mémoire du travail**](#Grand_Brule_pt_3) [323]

“[Quand on n’a pas de métier, il faut prendre ce qu’il y a...](#Grand_Brule_pt_3_texte_1)”

Napoléon Saint-Gelais, 82 ans, bûcheron et journalier [325]

“[Je me suis recommandé au bon Dieu et j’ai dit « Astheure aidez-moi ! »](#Grand_Brule_pt_3_texte_2)”

Louis Girard, 80 ans, ouvrier [336]

“[L’argent qu’on gagnait, on en donnait un peu à notre mère et on gardait le reste...](#Grand_Brule_pt_3_texte_3)” Roland Fournier, 85 ans, mesureur et commis [348]

“[Il faut prendre son temps pour le faire comme il faut...](#Grand_Brule_pt_3_texte_4)”

Gérard Côté, 78 ans, ouvrier [357]

“[Ça leur prenait un gueulard, un grand parleur...](#Grand_Brule_pt_3_texte_5)”

Pierre Gagnon, 67 ans, contremaître [368]

CONCLUSION

Camil Girard, “[Identité et appartenances. Comprendre la dynamique culturelle au Québec dans la première moitié du XXe siècle à travers les témoins de la vie quotidienne](#Grand_Brule_conclusion)” [383]

[GLOSSAIRE GÉNÉRAL](#Grand_Brule_glossaire) [395]

ANNEXE

Gervais Tremblay, [Chronologie. Québec, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Laterrière](#Grand_Brule_annexe) [401]

[BIBLIOGRAPHIE](#Grand_Brule_biblio) [411]

[INDEX](#Grand_Brule_index) [417]

[xii]

[xiii]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

REMERCIEMENTS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous tenons à remercier tous ceux et celles qui nous ont accompagnés depuis 1982 dans cette recherche sur le village de Laterrière identifié par les anciens comme le Grand-Brûlé, suite aux nombreux feux qui auraient détruit la forêt dans les origines. D'abord à tous ceux et celles qui ont accepté de parler et de publier leur récit pour les fins de notre recherche, qu'ils trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance. Plusieurs nous ont quittés. Cependant, leur mémoire nous accompagne. Leur enseignement sera cher aux générations qui viennent.

Merci à Catherine Ferland et Julie Néron, étudiantes aux cycles supérieurs Université Laval ainsi que Normand Perron, INRS/Culture et société, pour leur contribution à notre réflexion. À Gervais Tremblay qui s'est assuré de coordonner l'ensemble du dossier. À Jacques Ouellet, professeur au Cégep de Chicoutimi qui a été un fidèle supporteur d'un tel projet. À Jean-François Moreau, professeur à l'UQAC. À Jean-Claude Larouche, éditeur, un conseiller toujours apprécié dans nos projets de publication. À Christiane Grenon, experte à l'éditique qui participe à nos projets depuis plus de dix ans déjà.

Les réflexions sur le concept de culture populaire et de culture savante ont été enrichies par la lecture des œuvres de Fernand Dumont dont l'*Anthropologie en l'absence de l'Homme* reste un livre fascinant.

Camil Girard, dr Histoire  
GRH-UQAC et INRS-Culture et Société.

[xiv]

[1]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

1

“Pour comprendre l'industrialisation  
et l'urbanisation en milieu rural  
et villageois.”

Camil Girard, GRH-UQAC

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans la première moitié du XXe siècle, les communautés rurales et villageoises ont vécu des mutations profondes sous l'influence combinée de l'industrialisation et de l'urbanisation. Dans leurs manières de vivre, lors d'une naissance, d'un mariage, d'une maladie ou d'un décès, dans leurs manières de travailler, de se nourrir, de se vêtir ou de se déplacer, tout dans la vie des ruraux semble s'inscrire dans une perspective de changements qui ont pour effet de transformer les rapports de l'homme avec l'espace et le temps. Cet espace ne se limite plus à quelques rues mais s'élargit aux villes environnantes, surtout avec l'arrivée du train puis de l'automobile. L'implantation de nouveaux produits a un effet global sur l'organisation et la gestion du temps. Les rythmes de la vie quotidienne et des saisons se collent aux impératifs de l'industrie. En somme, dans leurs perceptions et leurs attitudes, les ruraux ont dû, comme les urbains, intégrer une série de changements pendant la première moitié du siècle.

En acceptant certains changements ou en manifestant leur désapprobation devant un type de développement, les villageois et les ruraux en viennent, dans un mouvement de balancier, à effectuer les choix qui conviennent le mieux au rétablissement d'un nouvel équilibre. L'articulation des mutations liées au développement semble donc s'accomplir autour d'une « symbiose culturelle ». Cette notion se définirait par une sorte d'ambivalence où les changements sont intégrés dès lors qu'ils s'inscrivent, consciemment ou non, dans une certaine continuité socioculturelle. Ainsi, les sociétés parviennent-elles tantôt à supporter, tantôt à adapter ou à remettre en question un développement qui ne satisfait pas complètement leurs [2] intérêts, qui laisse trop peu d'initiatives ou est jugé tel. Par culture, il faut entendre ici l'ensemble des habitudes de vie, des croyances, des manières de penser ou d'agir qui sont apprises ou partagées par un groupe et qui servent d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer une collectivité particulière [[1]](#footnote-1). La culture a pour effet de distinguer des collectivités entre elles mais elle permet aussi de les rapprocher les unes aux autres. Le système culturel se manifeste autour des règles de la vie quotidienne, des rites de passage, de l'organisation familiale et sociale (éducation, religion, politique), de l'organisation économique et politique. Tout système culturel se structure dans un environnement particulier et autour d'un langage qui permet de se réapproprier le réel [[2]](#footnote-2). Enfin, ces cultures villageoises ou rurales, si caractéristiques soient-elles, s'inscrivent dans des réalités plus vastes qui imposent une pression considérable sur la structure culturelle spécifique à toute petite communauté qui aurait tendance à se replier sur elle-même. Ce qu'il s'agit de saisir ici, ce sont les dynamiques culturelles dans leur restructuration autour de changements et de continuités qui permettent aux cultures de se perpétuer [[3]](#footnote-3).

Tendances de l'historiographie

Les historiens du Québec, et même ceux qui se spécialisent en histoire régionale, n'ont que rarement cherché à connaître le point de vue des acteurs vivant à la marge des centres urbains ou industriels [[4]](#footnote-4). Rappelons que le Grand-Brûlé ou Laterrière, a souvent servi de lieu d'enquête pour lancer des projets d'histoire économique et sociale sur la région [[5]](#footnote-5). Pour des historiens comme Normand Séguin et son équipe, Laterrière sert de lieu [3] pour approfondir la question agro-forestière autour d'une enquête sur la propriété foncière. En analysant les modes de transfert de propriété et l'évolution du capital foncier, on peut mieux comprendre comment l'espace régional et rural est dominé par les métropoles [[6]](#footnote-6). À Laterrière, se profile une occupation de l'espace qui porte l'empreinte d'une exploitation de l'agriculture et de la forêt au XIXe siècle ; au XXe siècle, l'industrie favorise la spécialisation des espaces autour du village et des cours d'eau qui deviennent des lieux aménagés pour répondre aux besoins de l'industrie tout en attirant les estivants et les plaisanciers.

Dans ses travaux préliminaires, Séguin cherche à rendre compte de l'organisation du capitalisme aux marges des zones habitables et exploitables. Il s'éloigne ainsi des modèles d'économie libérale et antinationaliste si chers aux historiens traditionnels. Et même si sa démarche s'appuie sur un sens profond de l'importance qu'il faut accorder à l'économie, Séguin accorde aux facteurs sociaux et culturels un grand intérêt lorsqu'il montre comment le contrôle institutionnel et la propriété foncière sont des formes significatives de l'affirmation du pouvoir des élites sur les communautés [[7]](#footnote-7). Les travaux plus récents [[8]](#footnote-8) de Séguin aident à mieux comprendre la structuration non seulement de petites communautés, mais au-delà de ces dernières, l'économie et la société de régions entières.

Parmi les travaux publiés, les analyses portant sur la mobilité, sur la dynamique communautaire ou sur la famille, semblent pouvoir induire de nouvelles enquêtes. La mobilité constituerait une donnée fondamentale pour comprendre le mouvement de colonisation et la structuration d'une société régionale surtout en phase initiale d'occupation du territoire. La dynamique communautaire apparaît comme une notion importante permettant de comprendre les fondements de sociétés qui, en phase de [4] reconstitution dans de nouveaux territoires, doivent se replier sur leurs valeurs traditionnelles les plus importantes (ex. famille, religion). Enfin, les études sur la famille permettent de relancer tout le débat autour du système de transmission du patrimoine, encore que limiter ce patrimoine à la transmission des biens fonciers ou aux rites traditionnels n'épuise pas ces questions complexes, que ce soit au Québec ou ailleurs [[9]](#footnote-9).

L'historiographie actuelle favorise la création de nouveaux modèles pour sortir l'analyse des paramètres trop restrictifs dans lesquels les études sur la société rurale et régionale québécoise ont été enfermées depuis plusieurs décennies. Cependant, on peut encore percevoir certaines faiblesses dans les études sur les sociétés régionales. Par exemple, au Saguenay–Lac-Saint-Jean, des contributions marquantes portent sur une histoire sociale qui laisse peu de place aux acteurs [[10]](#footnote-10). Dans cette histoire, le clergé et les élites locales (entrepreneurs, hommes d'affaires, politiciens) apparaissent trop souvent comme les grands coupables, inaptes à gérer les changements au nom d’une population passive qui se confine dans une culture populaire qui a peu de signification, donc peu d'importance ; au mieux les élites collaborent-elles avec les exploiteurs, clercs, capitalistes, politiciens ou autres bourgeois confondus [[11]](#footnote-11). Cette société régionale désarticulée se comporte-t-elle [5] différemment de toute autre société placée dans les mêmes conditions ? On peut en douter. Cela nous amène à rappeler qu'il faut peut-être penser à étudier davantage les sociétés régionales « comme elles sont » et non pas « comme nous voudrions qu'elles soient ». Ainsi, par-delà le démarrage raté de l'agriculture locale autour de l'industrie laitière, se retrouvent de forts relents de règlements de compte et d'accusation envers les élites locales ou les fermiers. Et, pour intéressantes qu'elles soient, les recherches sur l’histoire économique ne tiennent pas suffisamment compte des dynamismes des marchés, des prix et des échanges autour de la mise en valeur des ressources de la région par l’agriculture ou par la grande entreprise industrielle.

Dans d'autres cas, on en vient même à situer la culture populaire et la culture savante en complète opposition, en oubliant les interpénétrations de l'une et de l'autre. Encore là, les méprises de la mémoire collective régionale doivent être analysées pour ce qu'elles sont, porteuses d'une vérité historique complexe. Souvent, derrières certaines analyses, se profile la vision d'une culture savante élitiste qui s'intéresse peu aux cultures populaires qui échappent pourtant à l'analyse.

En somme, le dynamisme des études régionales au Québec est manifeste dans les domaines de l'histoire économique et de la démographie historique. Cependant, l'histoire économique des régions se limite trop à des études sectorielles sur l'agriculture, la forêt et la grande entreprise. Trop peu de recherches portent sur l'impact de la grande ou de la petite industrie sur les sociétés. La démographie historique permet de comprendre des aspects importants (famille et mobilité) des sociétés dans des territoires de colonisation récente, mais elle laisse peu de place aux acteurs sur le terrain du quotidien.

Histoire orale et culture

La présente enquête ne porte que sur un village et s'appuie sur un corpus de récits de vie de quelque 40 membres de la communauté [[12]](#footnote-12). Il faudra donc situer nos conclusions dans les limites qu'impose cette réalité. [6] Nous pensons qu'il faudra élargir les analyses à d'autres communautés et améliorer les outils d'analyse de récits de vie. Les études sur les sociétés villageoises et rurales comparées sont essentielles pour saisir à partir d'éléments spécifiques, les facteurs communs qui se manifestent dans de petites communautés plus ou moins influencées par les villes [[13]](#footnote-13). À tout le moins, cette recherche permet de redécouvrir l'histoire d'une communauté à partir du point de vue d'acteurs qui, par leur prise de parole, tentent de donner une certaine cohérence à leur propre existence.

Notre analyse s'appuie principalement, mais de manière non exclusive, sur des témoignages qui comprennent plus de 125 heures d'enregistrement. À cela, s'ajoutent les nombreux échanges informels qui au fil des vingt dernières années, nous ont permis de découvrir divers autres documents de famille dont les nombreuses photographies que plusieurs villageois conservent précieusement. Ces récits restent, croyons-nous, une source d'autant plus riche que ces témoins souvent oubliés de notre histoire ont, au cours de leur existence, vu l'apparition de l'eau courante, de l'électricité, de la radio, de l'automobile et de la télévision. Tout cela a changé profondément leur manière de vivre et de travailler. Pensons à l'agriculteur qui peut améliorer sa production grâce à la motorisation de l'équipement aratoire. Pensons encore à la ménagère qui, grâce à l’introduction des appareils électriques, peut besogner plus rapidement et plus efficacement dans les tâches domestiques. Toutes ces nouveautés contribuent à transformer son univers. Les vies individuelles changent et ont un impact sur les rapports sociaux. Les institutions, songeons à la famille, à l'Église, aux pouvoirs publics, aux grandes entreprises, aux institutions financières ou aux coopératives, s'adaptent graduellement aux exigences du monde moderne.

Par leurs témoignages, les Laterrois montrent leur capacité, mais aussi leur limite à s'adapter au changement. À partir du récit de vie considéré comme une reprise de parole autour d'une reconstruction de sens, il s'agit ici de se questionner sur la culture comme facteur central d'intégration ou de désintégration des sociétés contemporaines. La culture semble donner un sens à tout changement puisqu'elle l'inscrit dans un prolongement incontournable des structures économiques, sociales et symboliques en mutation.

[7]

Quelques hypothèses.  
La relation avec le milieu urbain

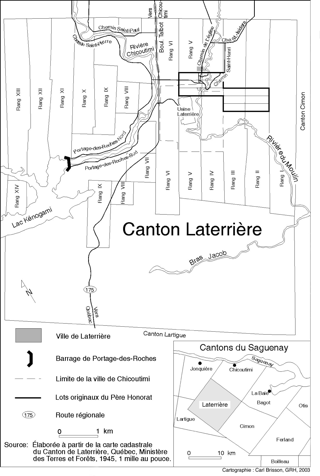
L'histoire de Laterrière ne se comprend que par la relation aux villes qui la ceinture. Laterrière est proche des villes, et la ville en somme, c'est le marché. D'abord Chicoutimi avec une population croissante et des commerces florissants ; Jonquière et la nouvelle ville d'Arvida (1926) qui exercent un fort attrait sur les Laterrois qui voient la possibilité de travailler soit à l'usine d'aluminium ou à la construction de la ville. Enfin, La Baie attire principalement les agriculteurs des rangs Saint-Isidore et de l'Église, constituant de la sorte un troisième pôle d'influence.

Pour les villageois qui ne trouvent plus d'emploi dans leur communauté, il s'offre pendant le XXe siècle de nouvelles alternatives. Qu'ils demeurent dans les rangs ou dans le village qui devient une sorte d'extension de la ville en milieu rural, tous, à divers niveaux, sont sollicités continuellement par des pressions diverses. Devant l'émergence d'un marché au début du siècle, le milieu rural ne réagit pas de façon monolithique. Certains préfèrent continuer à pratiquer l'agriculture qui elle-même se transforme radicalement, tandis que d'autres se lancent dans de nouvelles activités. Dès les années 1910-1920, plusieurs familles quittent les rangs pour ouvrir des commerces au village. Presque tous voient déjà dans l'école un moyen pour “installer” tous les autres fils ou filles qui n'auront pas de terre. Et on ne fait pas que parler d'école, on y envoie les enfants, d'abord les filles mais aussi les garçons. Si plusieurs se contentent encore d'apprendre à écrire et à compter, pour d'autres l'école offre des perspectives inédites de mobilité sociale. Idéalement le fils choisira de devenir prêtre, avocat, notaire ou médecin. Mais il arrivera qu'un garçon étudie le “commerce”. Ainsi, parmi les trois principaux marchands qui ont opéré à Laterrière des années 1920 aux années 1960, tous ont étudié “le commerce” et ont pris une part active dans la vie de la communauté. Quant aux filles, elles optent pour devenir enseignante jusqu'au moment du mariage puisque cette carrière est réservée à celles qui restent célibataires.

L'éducation apparaît comme une alternative pour tous ceux, et ils sont la très grande majorité, qui n'ont pas la chance de pouvoir hériter de la ferme paternelle ou ne peuvent s'installer sur une autre terre. Mais peu importe la stratégie suivie, la famille garde toujours son importance. Pour les nouveaux instruits qui reviennent dans la communauté, il faut d'abord compléter l'apprentissage avant de devenir autonome. La famille et en particulier le père s'occupe de trouver les premiers petits emplois subalternes qui complètent l'apprentissage [[14]](#footnote-14).

[8]

Canton Laterrière



[9]

Un monde rural qui s'urbanise !

L'influence de la vie urbaine souffle sur Laterrière au XXe siècle. Les conseils municipaux reflètent, par leur action, leur désir de s'adapter aux modèles urbains. En cela, les politiques gouvernementales touchant l'organisation des communautés se font plus nombreuses. L'État influence ainsi l'organisation de toute la communauté. C’est alors que le premier service d'eau courante et d'égout est installé et exploité par une compagnie privée à partir des années 1910. Au milieu des années 1920, c’est le conseil municipal qui prend en charge ces services d'utilité publique et les reconstruit sous la surveillance du gouvernement du Québec. Le projet est financé à partir d'emprunts remboursés par la municipalité [[15]](#footnote-15).

L’implantation de ces services favorise l'arrivée de nouveaux types d'emploi. La prolifération de petits commerces, restaurants, magasins de tissus et salons de coiffure, témoignent d'une certaine diversification. L'apport des organisations coopératives, qu'elles regroupent des agriculteurs, des forestiers ou les représentants de caisses populaires, est déterminant pour la communauté. Elles doivent s'entourer d'administrateurs, de comptables ou de gérants divers et emploient nombre de villageois (travailleurs saisonniers et forestiers, opérateurs et propriétaires de débusqueuses, caissières, etc.). Les fonctionnaires municipaux viennent s'ajouter aux autres emplois de services plus traditionnels comme les enseignants ou les marchands.

La méthodologie

Ce projet veut aussi inciter la population d'un village à redécouvrir la valeur de sa culture identitaire. En se situant eux-mêmes comme des participants dynamiques et créateurs dans l'histoire de leur communauté, les Laterrois peuvent y redéfinir leur place tant sur le plan communautaire que sur celui plus vaste de leur région ou de leur pays.

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un projet plus élaboré qui porte sur les dynamiques culturelles en région [[16]](#footnote-16). Notre enquête privilégie une [10] meilleure connaissance des structures du quotidien dans la mesure où c'est à ce niveau que se joue le rapport entre l'individuel et le social, entre le psychologique et le mental. C'est là que les transformations sont perçues et vécues. Dans la première moitié du XXe siècle, les ruraux québécois vivent des changements marquants. Ils ne naissent plus à la maison mais à l'hôpital, ils ne se marient plus parce que leur famille en a décidé mais par choix ; ils prennent de plus en plus soin de leur corps et de leur santé ; les femmes commencent à vouloir espacer davantage les enfantements tout en éliminant la sage-femme de tout le processus d'accouchement. La confiance dans la parole de l'Église ou de ses représentants n’est plus aussi inébranlable que par le passé. Les récits de vie permettent de mieux comprendre comment les ruraux ont intégré de nouveaux produits (tracteurs, électricité, voitures, trayeuses mécaniques, etc.) qui sont venus changer les pratiques, les manières de vivre et de penser, voire les mentalités. Il apparaît indubitablement que lorsqu'ils en ont la possibilité, il ne répugne pas aux ruraux d'introduire des innovations et de participer à leur propagation.

Au-delà des propos des informateurs, nous cherchons donc à situer l'analyse dans un contexte plus global, celui des changements sociaux. Par conséquent, il importe de saisir à travers les témoignages individuels, des éléments qui permettent de comprendre une “représentation sociale” de [11] la vie des Laterrois dans la première moitié du XXe siècle. Une telle approche, qui s'appuie sur les témoignages inédits de plusieurs acteurs occultés de l'histoire, tente de découvrir la structure de représentation que sous-tendent les perceptions et les attitudes des ruraux devant des changements qui se sont imposés à tous au cours du siècle. Les manières de travailler et de produire incitent plusieurs à quitter la terre pour pratiquer de nouveaux métiers au village ou à la ville. On partira à la conquête de nouveaux débouchés pour les produits. Qu'il faille assurer la subsistance, certes, mais on se préoccupe en outre d’améliorer progressivement le niveau de vie.

Bref, nous sommes loin, même si on en saisit encore mal les contours, de la conception d'une société québécoise qui pratique une agriculture routinière et qui est repliée sur elle-même. Si certaines idées et croyances restent bien ancrées dans la vie quotidienne, l'industrialisation et la société de consommation marquent le pas.

Le territoire étudié

Occupé dès 1842 alors que la région est ouverte à la colonisation, le territoire du Grand-Brûlé (Laterrière) est un lieu de passage pour se rendre du Saguenay au lac Saint-Jean, en passant par le lac Kénogami [[17]](#footnote-17). Par sa position géographique, cette communauté rurale est influencée par le développement de zones qui s'urbanisent et s'industrialisent. Pour comprendre l'évolution de Laterrière, il faut essayer d'en saisir les assises économiques et sociales dans le prolongement des villes de Chicoutimi, Jonquière et La Baie, lesquelles sont à égale distance de cette communauté.

Au XIXe siècle, l'économie agroforestière favorise l'occupation de cet arrière-pays laurentien. Dans les trois premières décennies du XXe siècle, l'émergence du secteur des pâtes et papiers amorce une transformation de l'économie régionale. Pour opérer ses usines de Chicoutimi et de La Baie, J.-E.-A. Dubuc organise ses chantiers sur les flancs des Laurentides. Dès 1905, le barrage de Portage-des-Roches est construit et permet le relèvement du lac Kénogami. Ce réservoir d'eau assure l'approvisionnement en eau aux usines installées dans les villes de Chicoutimi et Jonquière. Outre les cours d'eau qui sont aussi aménagés pour le transport du bois, des voies de chemin de fer relieront Laterrière (1911) aux usines Dubuc de Chicoutimi et de Port-Alfred. Plusieurs villageois ont participé à la construction de ces diverses installations. S'ajoutent à ces projets, les systèmes d'eau courante, d'égouts ou d'électricité (à partir de 1927). La faillite des Dubuc [12] (1924) oblige donc la communauté à se tourner vers de nouveaux marchés, surtout vers Arvida où commence la production de l'aluminium en 1926. Avec la Deuxième guerre mondiale, la grande industrie de l'aluminium permet à la région de poursuivre sur sa lancée. La production s'accroît sensiblement pour les besoins de la guerre. En moins de trente mois, entre 1941 et 1943, la capacité de production à Arvida passe de 50 000 tonnes (anglaises) à 350 000 tonnes d'aluminium. L'aménagement de plusieurs grands barrages vient compléter le réseau d'approvisionnement en électricité d'Alcan dans la région : Shipshaw (1942-1943), Chute-du-Diable (1952), Chute-à-la-Savane (1952-1953), Chute-des-Passes (1956-1960) [[18]](#footnote-18).

Pendant la Deuxième guerre mondiale, l'économie du village est relancée en partie par *Saguenay Furniture*, une compagnie de meubles de Chicoutimi qui s'approvisionne aux abords du parc des Laurentides. Les premiers syndicats coopératifs forestiers voient aussi le jour grâce à l'appui de l'U.C.C. (l’Union catholique des cultivateurs) qui fonde une fédération régionale en 1949. Celle-ci a pour but de négocier les contrats de coupe et les prix des compagnies ou du ministère des Terres et Forêts [[19]](#footnote-19). Devant les succès obtenus en région, un groupe de forestiers de Laterrière crée sa propre coopérative en 1957.

Pour leur part, les agriculteurs en viennent à expédier leur production laitière à Chicoutimi alors que l'U.C.C. s'occupe de la transformation et de la mise en marché [[20]](#footnote-20). Cette concentration des activités entraîne la disparition graduelle des fromageries à Laterrière.

La construction du boulevard Talbot, de 1945 à 1948, permet de relier Chicoutimi à Québec en passant par Laterrière. Les contacts avec les villes environnantes sont ainsi assurés pendant toute l'année. Les citadins profitent de l'amélioration du réseau de communication pour bâtir leur résidence estivale le long des rivières qui traversent le territoire de la communauté. Les villes s'affirment davantage au cours de cette période et le marché local se renforce. En 1961, la conurbation autour de Jonquière, Chicoutimi et Port-Alfred regroupe plus de 110 000 habitants [[21]](#footnote-21). Cependant, si la consommation de masse permet de multiplier les échanges, il y a, en revanche, un mouvement inéluctable de concentration des grandes institutions qui privilégient les vastes marchés urbains pour améliorer leur rentabilité.

[13]

À partir des années 1950, les villageois se déplacent de plus en plus dans les centres urbains où ils travaillent et consomment pour la plupart. Les grandes compagnies, les institutions financières et les grands magasins porteront un dur coup aux petits entrepreneurs indépendants opérant dans les communautés rurales. Les villes et les grandes entreprises intègrent à leur réseau d'influence l'économie rurale.

En 1988, Laterrière voit apparaître sur son territoire une usine de transformation d'aluminium. Construite au coût de 750 millions, cette usine emploie quelque 500 personnes transférées des usines d'Arvida. Pour satisfaire aux aspirations des élites locales, les hommes politiques décident, dès le début du projet en 1983, de fusionner, pour des fins de taxation, le territoire de l'usine, via le boulevard Talbot, à Ville de Chicoutimi. Laterrière recevra 10% des taxes pour ses propres besoins, Chicoutimi, le reste. Cette première fusion s'inscrit dans un mouvement irréversible qui aboutira à la création de Ville Saguenay en 2002 à laquelle Laterrière sera rattachée.

Pendant leur existence, les villageois et villageoises qui ont accepté de nous parler, ont vécu plus de changements que leurs ancêtres au cours des siècles précédents. Par leurs témoignages riches et complexes, les membres de cette communauté montrent une grande capacité d'adaptation. Dès lors, il faut réévaluer les thèses voulant que ces sociétés rurales et villageoises se soient ostensiblement opposées aux changements et que le repli sur la culture aurait servi de frein au changement. Nous pensons plutôt que les modèles qui permettent d'analyser cette étape de notre histoire doivent être beaucoup plus nuancés. Il faudrait sans doute poser l'hypothèse voulant que, par le fort attachement à leurs valeurs, les ruraux ont su intégrer les changements en harmonie, dans le respect de leur culture. Une analyse superficielle peut laisser croire que nous sommes en présence d'un rejet du changement alors qu'on se trouve devant une situation délicate d'ajustement social où les changements sont multiples et rapides. C'est donc dans ce rapport de continuité et de discontinuité que se “ reconstitue ” l'équilibre de telles sociétés en transition. Notre enquête veut montrer comment celle du Saguenay en général, et celle des Laterrois, en particulier, s'inscrit dans ce courant. Ainsi considérée, la culture n'est plus perçue comme un facteur de non changement mais elle devient plutôt un mode d'appropriation intégrée du changement, donnant un sens à ce dernier qu'elle inscrit dans la continuité et la longue durée.

Conclusion

Les récits de vie permettent de saisir l'histoire de cette communauté rurale du Saguenay dans ses fondements sociaux et culturels. Dans cette volonté de mieux comprendre la culture villageoise et rurale se pointe [14] une histoire de cohabitation entre valeurs anciennes et valeurs nouvelles, ces dernières étant intégrées dans la mesure où elles sont conformes à une capacité de rééquilibre social et culturel global. L'importance du rôle de la communauté (famille immédiate, famille élargie, rue, quartier, rang) sur la sociabilisation de chaque individu est capitale dans la compréhension des rapports qui lient ou différencient les membres de cette communauté ; le Laterrois est d'abord l'habitant d'un rang ou du village et dans son individualité, il tisse sans cesse des liens avec son groupe d’appartenance auquel il s’identifie.

Laterrière n'est qu'un exemple de ce qui est vécu par la plupart des populations rurales et villageoises du Québec au XXe siècle [[22]](#footnote-22). Au début du siècle, le villageois typique naît, vit et meurt dans sa communauté, entouré des siens et de sa famille proche. Il travaille soit dans le secteur agricole ou dans le secteur forestier. Il tire une part importante de ce qu'il consomme sur sa terre ou il échange des produits avec ses voisins, ce qui ne l'empêche toutefois pas de fréquenter son marchand général pour répondre à certains besoins en outils, matériaux ou aliments. L'enfant va à l'école du rang ou du village. Adulte, il se marie assez souvent avec un ou une ami(e) d'enfance. Toute la vie se passe dans la communauté. L'Église catholique représente le premier lieu d'organisation de la vie sociale en dehors de la famille. La foi catholique et la pratique religieuse meublent l'univers mental de chacun des paroissiens. Dans cet univers, l'intégration sociale est très poussée même s'il faut constater plusieurs traces de remise en question surtout dans les manifestations de culture populaire.

Au début des années 1960, une multitude de changements se perçoivent. Les enfants naissent à l'hôpital de la ville. Très tôt, ils découvrent, à travers la télévision, les goûts du jour. Les écoles de rang ont disparu et les enfants passent leur petite enfance à l'école du village puis se promènent jusqu'à la fin de leurs études secondaires entre l'école de la ville et leur communauté. Devenu adulte, le Laterrois va travailler le plus souvent en milieu urbain. Le village retient peu d'individus et il prend l'aspect d'un dortoir ou d'une banlieue de la ville, qui élargit son aire d'influence selon ses intérêts comme l'illustre la fusion à Ville de Saguenay en 2002. Désormais, ceux qui travaillent ou qui résident dans ce village vivent presque au même rythme que les citadins. Il faut produire toujours plus et abaisser les coûts de production. Un tel phénomène de rurbanisation (urbanisation et mutation du monde rural) n'est pas exclusif à Laterrière, il en constitue plutôt un exemple susceptible d'éclairer la réalité saguenayenne et avec elle, la réalité québécoise toute entière.

[15]

Dans les pages qui suivent, le lecteur trouvera une série d'articles qui jettent divers regards sur la culture des Laterrois. Regards qui montrent à la fois la richesse du récit de vie mais aussi la limite d'une telle source pour atteindre une histoire des mentalités. À l'évidence, tout se passe comme si la connaissance de la culture humaine passe par une perpétuelle quête de sens que chaque individu et chaque génération doit accomplir, comme pour construire son identité et son appartenance [[23]](#footnote-23). Dans tous les témoignages, apparaît une affirmation qui montre que chacun cherche à se construire un espace identitaire dans un environnement qui change sur fonds de tradition. Dans un article qui porte sur la naissance, se manifeste une certaine volonté des femmes de reprendre le contrôle de leur corps. Il semble ici que l'influence de l'Église soit en net recul alors que les médecins imposent de plus en plus leur manière de voir. Sur un plan sanitaire, les femmes améliorent leur condition. Toutefois, sur un plan communautaire et identitaire, cela est moins sûr. Dans l’article qui porte sur les stratégies de conjugalité, encore une fois les individus cherchent à s'affirmer sur le nous familial. Dans un tel article, il devient évident que les stratégies liées au mariage montrent que le monde rural est en crise. De plus en plus d’individus sortent de la communauté et contribuent à élargir l’univers de représentations que les ruraux se font de la ville ou d’autres régions.

Dans un troisième article portant sur la vie quotidienne et le rapport des genres, il devient évident que la culture rurale étudiée assigne les hommes à l'espace public alors que les femmes sont plus confinées à l'espace privé. Cependant, les changements économiques viennent modifier ces rapports alors que l'homme ne parvient plus à assumer seul son rôle de pourvoyeur. Un article écrit à partir du récit d’un agriculteur montre que les changements vécus par celui-ci sont nombreux. Le rapport à la nature et aux technologies confirment une mentalité en cours de changements profonds parmi les agriculteurs Laterrois qui coopèrent de plus en plus entre eux. Enfin, l’article qui traite du rituel entourant la mort au début du siècle, illustre du passage fortement marqué d'une mort investie par la foi et le prêtre à une mort sous contrôle médical. Le rituel funéraire se commercialise. La mort sort du cercle familial et communautaire. Les rites et les deuils traditionnels doivent être réinventés dans une modernité ou l’individu est plus isolé et où le groupe ne participe plus. Précisons que ces articles ont été écrits de manière autonome afin de montrer comment le récit [16] de vie peut contribuer aux recherches et à la réflexion en sciences humaines et en particulier en histoire.

Dix-neuf récits de Laterrois et de Laterroises sont publiés dans la deuxième partie de l’ouvrage. Ils permettront au lecteur de construire sa propre interprétation à partir de témoignages qui s’avèrent d'une incroyable richesse par leur diversité et par la nature des nombreux sujets traités. Nous ne prétendons surtout pas avoir tiré de ces récits toutes les possibilités d’analyse. Chose certaine, ces histoires de vie constituent une prise de parole importante pour des acteurs trop souvent oubliés par l’histoire et la sociologie actuelle. La publication des récits est structurée autour des témoins les plus âgés soit celle de représentants d'une tradition orale qui éclaire le passé de la communauté et sur ses origines (Partie I). Le deuxième groupe (Partie II) montre principalement le témoignage de femmes qui, soit comme partenaires de leur mari ou comme enseignantes, se penchent sur leur vécu. Le troisième groupe (Partie III) montre à travers le témoignage de certains hommes comment le statut de pourvoyeur devient difficile à assumer pour certains alors que d'autres s'en tirent mieux. Enfin, une conclusion globale complète l'ouvrage. Nous y tirons quelques enseignements généraux autour des notions associées associé aux étapes de la vie.

TABLEAU 1

Population de Laterrière aux cinq ans entre 1856-1961

[Retour à la table des matières](#tdm)

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| ANNÉES | POPULATION  (n) | ANNÉES | POPULATION (n) |
| 1856 | 900 | 1911 | 865 |
| 1861 | 1177 | 1916 | 1065 |
| 1866 | 1475 | 1921 | 1250 |
| 1871 | 1474 | 1926 | 1261 |
| 1876 | 1290 | 1931 | 1262 |
| 1881 | 1108 | 1936 | 1236 |
| 1886 | 1025 | 1941 | 1332 |
| 1891 | 919 | 1946 | 1425 |
| 1896 | 890 | 1951 | 1565 |
| 1901 | 804 | 1956 | 1862 |
| 1906 | 773 | 1961 | 1955 |

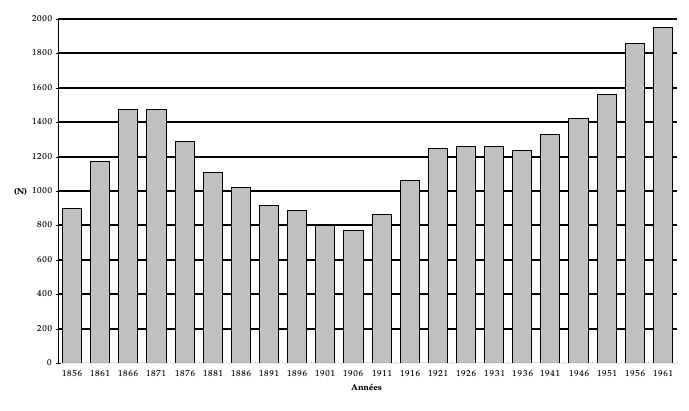
Sources : Pouyez, Lavoie, *Les Saguenayens*, Sillery, Les Presses de l'Université du Québec, 1983, Annexe B-1, p.524.

[17]

GRAPHIQUE 1

Population de Laterrière aux cinq ans entre 1856-1961

[Retour à la table des matières](#tdm)



[18]

[19]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

2

“Quand Dieu bénit l'union.  
Concevoir et donner naissance  
à Laterrière au début du XXe siècle.”

Catherine Ferland

[Retour à la table des matières](#tdm)

L'entrée dans le monde d'un individu est un phénomène à la fois unique et banalement universel. Ce qui varie, c'est la manière dont cet incontournable événement s'inscrit dans la culture populaire des peuples et de quelle façon il y est vécu. Dans les milieux ruraux du Québec, au début du XXe siècle, la manière dont on perçoit la naissance est encore fortement imprégnée des mentalités traditionnelles qui prévalaient au XIXe siècle. Jusqu’aux années 1940, les femmes accouchent surtout à la maison, assistées d’une parente ou d’une sage-femme ; par la suite, c’est à l’hôpital qu’elles donneront naissance à leurs enfants – d’ailleurs de moins en moins nombreux. En dépit de ce passage à la modernité, de cette médicalisation croissante de l’acte d’enfanter, on ne peut que constater la ténacité des croyances et usages anciens jusqu'aux années 1960. Le village de Laterrière, au Saguenay, ne fait pas exception à la règle.

C’est ainsi qu’en nous référant aux récits de vie de vingt Laterrois et Laterroises, tous nés au tournant du XXe siècle [[24]](#footnote-24), nous verrons de quelle manière s'articulait toute la mise en scène de la grossesse, tant dans la [20] culture matérielle qu'au niveau psychologique. Nous observerons aussi comment, en l'espace d'une seule génération, les usages entourant l'accouchement et les « relevailles » se sont modifiés, suivant l'inéluctable courant de la médecine moderne, tant au point de vue des acteurs qu'au point de vue du théâtre où se joue la nativité [[25]](#footnote-25). Enfin, nous examinerons les pratiques liées à l’allaitement : à travers sa double utilité alimentaire et contraceptive, il nous sera possible d’appréhender certaines mutations socioculturelles et ainsi d’entrevoir les effets du vent de modernisme qui souffle sur le Québec dans la première moitié du XXe siècle. L’extraordinaire richesse de ce corpus de récits réside dans le fait que nous disposons d'un point de comparaison capital au sein même des récits de vie de Laterroises et Laterrois. En effet, plusieurs informateurs font état de leur propre venue au monde ou des souvenirs liés à la naissance et à l’enfance de leurs frères et sœurs [[26]](#footnote-26), en plus d'évoquer celles de leurs propres enfants. Il nous est donc possible de nous pencher sur la dynamique de l’enfantement de deux générations plutôt que d'une seule, ce qui nous permet de comprendre son évolution dans le temps.

Un destin tracé d’avance

Traditionnellement, on considérait que les femmes devaient organiser toute leur vie en fonction de la maternité et qu'elles en connaissaient d'instinct toutes les exigences [[27]](#footnote-27). L'Église parle d'un Dieu qui bénit les familles ayant de nombreux enfants. D’ailleurs, l’historien Gérard Bouchard note que jusqu’en 1920, la moyenne pour l’ensemble des familles se situe entre neuf et onze naissances vivantes, avec un écart stable de un à deux enfants entre cultivateurs et non-cultivateurs [[28]](#footnote-28). Les rôles familiaux sont également vus comme venant de Dieu, comme inscrits dans la nature. La « trajectoire sociale » de la femme était inévitablement liée à la maternité, et donc à la procréation, à l'élevage des enfants et à la prise en charge du quotidien. Comme le mentionne une informatrice de Laterrière :

Autrefois, c'était : la femme est à la maison pour avoir des enfants pour le pays, pour la colonie. C'était pour le pays, au commencement. Les hommes, eux, avaient du plaisir et avaient toutes les permissions. Les femmes, elles, [21] devaient demeurer à la maison, fallait qu'elles aient des enfants, fallait qu'elles produisent. Malade ou pas, fallait que tu aies des enfants [[29]](#footnote-29)*.*

À cette époque, la maternité est fortement ancrée dans les habitudes de vie, car tous les ans ou presque, la maman se retrouve allongée dans son lit pendant un mois alors qu’un nouveau-né vagit dans le berceau. Sur 34 ans de vie conjugale en moyenne, 15 années seront marquées par une grossesse [[30]](#footnote-30), que celle-ci parvienne à terme ou non. La naissance est le but premier, la fin en soi du mariage. Or, de façon contradictoire, on observe autour du phénomène de la naissance une conspiration du silence, un mutisme presque tabou, venant de ce que l'enfant est à la fois un produit et une preuve de l'acte sexuel, né d'une souillure que justement seul le mariage réussit à légitimer. En quelque sorte, c'est l'enfant qui réhabilite le mariage.

Si, dans le contexte de la montée de l'industrialisation, le modèle traditionnel est peu à peu remis en question, il n'en persiste pas moins dans les mentalités laterroises de forts relents d’un traditionalisme presque stéréotypé : l'homme continue d'être pourvoyeur, à peine père, alors que la femme assume le rôle d'éducatrice et mère. Cette division des rôles apparaît comme normale, à l’époque : « *Comme épouse, il faut se résigner et être bonne. Il faut travailler, élever des enfants, ce qui n'est pas toujours facile. Le mari n'aidait pas beaucoup car il n'avait pas le temps ! Il travaillait beaucoup* [[31]](#footnote-31). »

Très tôt, la socialisation de la jeune fille est axée sur sa féminité, toujours en accord avec son futur rôle d'épouse et de maman : on assiste à une éducation focalisée sur la maternité. Cela va de soi et il ne viendrait à personne l'idée de critiquer ouvertement cet état de chose. Comme l'indique Horace Miner dans sa monographie sur le village de Saint-Denis-de-Kamouraska, les femmes ne peuvent s'exprimer librement sur ce sujet, car les enfants sont des « dons de Dieu », et l'on ne peut discuter de ses actes [[32]](#footnote-32). Procréer est un devoir social et religieux. Le message est bien intégré, puisque la famille nombreuse (6 enfants et plus) demeure au début du XXe siècle un idéal qui se concrétise pour 45% des familles [[33]](#footnote-33).

[22]

On a abondamment évoqué le « devoir social » de la femme lié à la reproduction, ainsi que les pressions du clergé catholique sur les couples. Peut-on pour autant affirmer que ces seules pressions sociales peuvent expliquer la forte natalité au Québec ? Une Laterroise, Zoé Boivin-Fournier, réfute énergiquement cette idée, refusant de se considérer comme une simple marionnette sociale :

Je trouve que la vie, c'est un don. Le don que j'avais eu de ma vie, je voulais le transmettre à d'autres enfants parce que le don de la vie, c'est merveilleux, c'est extraordinaire. Personnellement, je ne puis accuser ni prêtre ni personne de m'avoir influencée pour ma famille. Je voulais douze enfants et j'en ai eu onze. Je les ai eu avec tout mon amour. Chaque enfant était désiré [[34]](#footnote-34)*.*

Cependant, que la progéniture soit désirée ou pas, la plus grande partie de la vie de la femme se confond avec le cycle de la maternité, constitué par la succession des naissances et l'éducation des enfants. Au début du siècle, la durée totale de la période consacrée à l'enfantement et à l'éducation des enfants, de la naissance du premier-né au départ du dernier-né, pouvait s'étaler sur quarante ans. Quarante années d'un maternage souvent aliénant, quasi totalement assumé par la mère seule. Quant à elle, la période couvrant l'agrandissement de la famille s’étalait sur vingt et une années, alors qu'elle n'est plus de nos jours que de neuf années. C'est donc dire que la femme pouvait être enceinte le quart, presque le tiers, de sa vie. Une véritable carrière à temps plein !

La grossesse.  
Attitudes et croyances en attendant  
l’arrivée de l’enfant

La période allant du mariage à l'arrivée du premier enfant est généralement plutôt brève [[35]](#footnote-35). Après le premier enfant, les naissances sont rarement espacées ; si elles le sont ou si le nombre d'enfants paraît quelquefois réduit c'est, le plus souvent, en raison de fausses-couches ou de mortalités infantiles, événements fréquemment rapportés dans les récits de vie, tant à Laterrière qu’ailleurs.

L'usage veut que l'on parle le moins possible de « l'état » de la femme. Au besoin, on emploie à propos de la femme enceinte un joli et puissant euphémisme : « être en famille ». Il y a une sorte d’entente tacite entre la famille et la société : le secret est maintenu et préservé jusqu'à la fin, ce qui [23] inclut une grande discrétion dans la préparation matérielle. D’ailleurs, n’oublions pas que « les prêtres conseillaient aux femmes de ne point « faire paraître leur état, autant que possible », pour éviter que les enfants ne se renseignent sur le processus de génération [[36]](#footnote-36). » De ce fait, les récits de vie sont plutôt discrets sur ces aspects, ainsi que sur les sentiments ou les émotions parfois ambigües qu'ont pu ressentir les futures mamans du début du siècle, alors qu’ils seront beaucoup plus explicites sur la préparation matérielle entourant la grossesse, l’accouchement et l’intégration de l’enfant à la cellule familiale.

La confection de layette ou le rafraîchissement de celle ayant déjà servi aux précédents enfants est un des préparatifs essentiels à la venue du nouveau-né. Emma Maltais-Girard évoque le fait que ces petits vêtements constituaient parfois un indice détectable par les enfants : « *L'enfant devinait [l'imminence de l'arrivée] du nouveau-né par le petit linge que l'on lavait pour le ranger dans les tiroirs. Quel scandale pour un enfant de savoir…* [[37]](#footnote-37) » Les femmes des campagnes, ayant difficilement accès aux produits manufacturés, contrairement à leurs consœurs des villes, savent confectionner de douces petites catalognes, de fines « couvertes » et des « piqués ». Les « piqués » sont faits de plusieurs couches de tissus piqués à la main et ensuite vernis de plusieurs couches d'huile de lin, jusqu'à ce qu'ils atteignent une bonne imperméabilité. On prépare aussi le trousseau de baptême, en portant une attention particulière à la robe de baptême, pour laquelle on investit souvent des sommes d'argent importantes. Cependant, on ne la confectionne pas trop à l'avance car on croit que cela peut porter malheur à l'enfant et que la grossesse risque de ne pas être menée à terme…

En règle générale, l'attitude de l'époque face à la maternité est donc plutôt réservée et cet événement est vécu dans le secret, comme une chose honteuse. La nécessité d'une connivence féminine et d'une conspiration du silence, évoquée plus haut dans cette étude, entraîne également l'apparition d'un grand nombre de croyances et de superstitions autour des différentes manifestations de la maternité. Une chose est sûre, l'ignorance du phénomène de la grossesse entretient l'anxiété et suscite diverses pratiques artisanales visant à rassurer les mères. Interdictions, présages, méthodes [24] divinatoires, tout est bon pour assurer les meilleures conditions possibles à la mère et au petit être à venir [[38]](#footnote-38). Selon les chercheuses Denise Lemieux et Lucie Mercier, les décennies 1900-1940 sont caractérisées par la coexistence d'usages anciens et nouveaux. En fait, chacun s'inspire et puise à même les connaissances héritées ou récemment acquises. Les auteures avancent l'idée, très intéressante, selon laquelle le fait de cacher sa grossesse servait en fait à la prémunir de toute influence mauvaise, contre d'éventuels mauvais sorts. Les récits de vie laterrois ne nous permettent cependant pas de confirmer ou d’infirmer cette interprétation.

La future mère intègre presque complètement sa grossesse à ses activités quotidiennes, camouflant ce faisant son état ; il n'existe pas de précautions prénatales proprement dites si l'on en croit les témoignages. La femme enceinte poursuit ses travaux domestiques, bien que certaines peines lui soient épargnées. Tout ceci s’avère difficile pour la femme : rappelons qu'en milieu rural, la bonne marche d'un ménage dépend de l'étroite collaboration des hommes et des femmes, chacun dans leur « sphère d'activité » respective. Hilaire Maltais dit avoir entendu sa belle-mère raconter qu'elle allait encore aux champs dans les derniers temps de sa grossesse : « Anciennement, les femmes allaient alors aux champs comme les hommes. La mère de ma femme a déjà raconté qu'elle était prête à accoucher et elle râtelait sur un râteau. »

Ces conditions ne favorisent donc pas une grossesse paisible, ce qui peut parfois occasionner des complications lors de l'accouchement. Faute de soins adéquats ou de précautions, les fausses couches sont fréquentes. Par ailleurs, plus on avance dans le XXe siècle, plus des moyens sont mis en œuvre pour instruire les femmes sur leur condition maternelle. Les progrès de la médecine interviendront d'ailleurs dans l’entier processus de fertilité, comme nous le verrons plus loin.

La naissance de l'enfant.  
Changement d'une pratique

On ne le répétera jamais assez, les mécanismes de la fécondité et de l'enfantement sont choses taboues encore pendant la première moitié du XXe siècle. Aux tout-petits, on raconte des histoires impliquant des Sauvages qui apportaient les bébés, obligeant les mères à les prendre en leur brisant une jambe, ceci dans le but d’expliquer la « convalescence » de la mère. Quand le moment imminent arrive, on éloigne les autres enfants de la [25] maison ; ils vont chez un oncle ou une amie de la famille car ils ne doivent pas savoir ce qui se passe. Une informatrice, Mathilda Simard, évoque cette atmosphère mystérieuse qui entoure la naissance de ses frères et sœurs :

Au moment des naissances, nous devions partir de la maison. Nous ne savions pas que notre mère était enceinte. Mais, c'était toujours une fête au retour. On allait se promener chez mon oncle Mars. Je me souviens qu'une fois, en arrivant de la grande messe en voiture, un de mes frères avait dit : « Je pense qu'on va aller dîner chez mon oncle Mars. » À notre retour, il y avait une petite fille, Florence [[39]](#footnote-39)*.*

Avoir un médecin pour son accouchement est comme un signe de prestige ; cela montre que l'on a à cœur de mettre l'enfant au monde dans les meilleures conditions possibles. On commence à ne plus avoir confiance aux seules sages-femmes mais quand il n'y a pas de médecin, on doit se résigner. Sur vingt informateurs, six évoquent leur naissance ou celle d'un individu de leur génération. On remarque, dans leurs témoignages, que les naissances antérieures aux années 1920 sont rarement assistées d'un médecin seul ; les sages-femmes et les parentes de la parturiente sont des actrices incontournables de l'événement. Il faut bien dire que les conditions météorologiques (tempêtes, chemins impraticables) de même que certains événements extérieurs (plusieurs demandes en même temps) affectent la disponibilité du médecin. Pour cette période, ce sont donc les mentions d'accouchements à la maison effectués par le médecin assisté d'une sage-femme qui sont récurrentes. Zoé Boivin-Fournier raconte avoir été mise au monde par une sage-femme, ce qui lui a laissé, dit-elle non sans humour, une séquelle particulière : « *Je ne suis pas née de médecin, je suis née d'une femme accoucheuse. Elle faisait ça régulièrement. On l'appelait madame Lisa. (…) Ils allaient chercher cette bonne femme-là, elle nous mettait au monde. C'est pour ça que j'ai toujours eu le nombril mal attaché* [[40]](#footnote-40) ! »

Louis Girard fait figure d’exception dans le corpus des récits laterrois, puisqu’il rapporte avoir personnellement présidé – avec succès – à trois accouchements, dont un premier en 1925. Se qualifiant lui-même de « presque vétérinaire », ce « sage-homme » occasionnel n’en fait cependant pas une profession ou une occupation régulière, puisqu’on ne lui demande ses services que lorsque le médecin ou la sage-femme sont dans l’impossibilité de se déplacer [[41]](#footnote-41).

Dès 1920-1930, les sages-femmes s'effacent rapidement du paysage : elles ne sont plus que de simples subalternes, elles deviennent pour ainsi [26] dire « celles qu'on appelle quand on est mal prises », comme le mentionne candidement une informatrice [[42]](#footnote-42). Lorsqu'elle est présente, la sage-femme ne tient plus le premier rôle ; elle devient l'assistante du médecin et occupe plutôt la fonction de « releveuse », c'est-à-dire celle qui voit aux préparatifs matériels, accomplit les examens préliminaires et, une fois l'enfant né, lui prodigue les premiers soins. On lui fait de moins en moins confiance. Marie-Louise Tremblay relate comment elle a refusé l'aide de sa grand-mère lors de son premier accouchement, préférant attendre le médecin :

Le docteur a attendu assez longtemps, mais le mal ne reprenait pas. Après que le docteur ait été parti, là ça reprend. Ah ! là, c'est pas mêlant, je voulais mourir ! Ma grand-mère Tremblay qui m'avait mise au monde voulait m'accoucher. « Si tu voulais, ça ne serait pas long, je t'accoucherais. » Elle avait accouché toutes les familles de ses garçons, tous ses petits-enfants. Dans le temps, c'était la mode. Non ! je ne veux pas *pantoute* qu'elle me touche, j'attends le médecin ! (…) Le docteur a rien que le temps d'arriver. Il n'avait pas ôté son *capot* de fourrure seulement. Ils ont repris le médecin puis ils l'ont remonté, dans le temps on avait pas le téléphone. (…) Le médecin a juste eu le temps d'arriver. Ma grand-mère a dit » Tu vois, si tu t'étais laissée faire, tu aurais tout épargné ça ! » Le docteur m'avait chargé vingt-cinq *piasses* pour deux voyages [[43]](#footnote-43)*.*

C'est aussi à cette époque que l'habitude d'accoucher en milieu hospitalier se généralise. Plusieurs récits rapportent des accouchements vécus à l'hôpital de la ville voisine. Au départ marginale et réservée aux cas problématiques, la pratique de l'accouchement à l’hôpital secoue des traditions demeurées plutôt inchangées jusqu'alors. Certaines femmes vivent ainsi les premiers accouchements à leur domicile mais à la quatrième ou cinquième naissance, choisissent de se rendent à l'hôpital [[44]](#footnote-44). Yvette Jean raconte :

Mes six premiers enfants sont nés ici, à la maison. Dès que l'hôpital a ouvert pour les accouchements, le docteur Lemieux m'a téléphoné pour me dire que c'était fini, les accouchements à la maison, qu'il faudrait aller à l'hôpital pour les prochains bébés. Ça fait que les suivants, je les ai tous eus à l'hôpital. (…) Quand j'ai connu l'hôpital, j'ai dit adieu à la maison. Je trouvais que c'était sécuritaire. Je ne voulais plus rien savoir d'accoucher à la maison. (…) À l'hôpital, on passait trois ou quatre jours et on se reposait. Ce n'était pas la même chose [[45]](#footnote-45)*.*

Cette perception est partagée par la plupart des Laterroises dont nous avons consulté le récit de vie. Pour plusieurs femmes, l'hôpital représente aussi l'unique endroit où rompre avec un quotidien souvent lourd à porter. [27] Il apparaît alors comme le lieu de vacances par excellence [[46]](#footnote-46). Selon certaines, accoucher à l'hôpital est considéré comme un privilège, tel que l’exprime bien une informatrice : « *Encore aujourd'hui. ça chiâle à l'hôpital pour les bébés. Ils ne sont jamais contents. Mon Dieu, on était contente d'aller à l'hôpital nous autres, ne s'occuper de rien et n'avoir rien à préparer* [[47]](#footnote-47). »

Cependant, à l'exception de l'intervention du médecin au jour « J », le cycle de la naissance est encore exclusivement l'affaire des femmes. Jules Gauthier se souvient de cette solidarité féminine, cristallisée autour de la naissance de sa jeune sœur :

Il y avait la sœur de ma mère, Alice, qui était une sage-femme. Il y avait aussi madame Georges Lapointe et madame Marie Desbiens. À toutes les fois que ma mère a été malade, madame Lapointe et ma tante Diana s'en venaient. C'était ses deux anges gardiens. Quand le bébé venait au monde, c'était ma tante Marthe, avec ma tante Alice [[48]](#footnote-48)*.*

C'est donc tout l'entourage qui tente d'assister la parturiente : sage-femme, médecin, releveuse, mère, belle-mère, cousine, voisine. L'accouchement est un acte qui se joue le plus souvent sans le père au début du XXe siècle. Ce dernier demeure parfois à la maison [[49]](#footnote-49), mais le plus souvent s'en va, particulièrement s'il y a des complications. Il arrive que l'accouchement tourne au drame, comme en fait foi le récit de Louis Girard, dont la première épouse meurt en mettant au monde un enfant :

La maladie a été courte. Elle est descendue l'hôpital le dimanche soir. Le lundi matin, ils m'ont téléphoné et m'ont demandé de descendre, ils avaient besoin de moi. En arrivant à l'hôpital, elle n'avait plus de connaissance, elle ne parlait plus, elle avait juste le souffle. Elle est partie vite. (…) On dit que c'était des suites de l'accouchement mais il semble que des soins n'auraient pas été faits. J'ai voulu avoir plus de renseignements là-dessus, ils n'ont jamais voulu m'en dire plus. Le bébé a survécu après la mort de sa mère. Les médecins ont dit : « *Astheure*, il faut faire une césarienne pour sauver l'enfant. On a une demi-heure, sans ça, tout est fini. » Ils ont sauvé le bébé [[50]](#footnote-50)*.*

Au début du XXe siècle, de telles tragédies déchirent régulièrement les familles, tant dans les villes que dans les bourgades rurales. Il faudra attendre les années 1950 pour que le taux de décès post-partum décroisse sensiblement.

[28]

Les *relevailles*.  
La solidarité communautaire

Le cycle de la naissance se termine avec l'entrée de l'enfant dans la famille. Le nouveau venu bouscule l'équilibre du couple et de la famille ainsi que l'organisation matérielle du ménage. Il y a donc une période d'adaptation essentielle dont l'entourage se fait complice : c’est la période dite des « relevailles ». La coutume prescrit littéralement une quarantaine, constituée de repos et d'entraide, dont les neuf premiers jours doivent impérativement être passés au lit. Lemieux et Mercier rapportent que dans certains villages, on dit que se *relever* trop tôt est néfaste et même que le neuvième jour est particulièrement « dangereux », voire mortel [[51]](#footnote-51) ! Voilà pourquoi les Laterrois ne manquent-ils pas d’évoquer l’importance accordée aux *relevailles* dans la première moitié du XXe siècle :

C'était neuf jours au lit puis c'était quarante jours et j'avais une servante. J'ai toujours eu des servantes pour me *relever*. C'était sacré le *relevage*. Nos parents nous disaient toujours : « C'est le *relevage* qui fait la santé. Si tu ne te relèves pas, tu vas rester nonchalante puis, tu n'auras pas de santé. » Comme on écoutait nos parents dans le temps, on se relevait comme ça [[52]](#footnote-52)*.*

Réconfort et aide sont de mise pendant cette période, tout particulièrement si la famille est jeune et que la mère n'a pas de fille aînée pouvant lui donner un coup de main. Une équipe de femmes, constituée de la mère, belle-mère, amie, cousine ou voisine, vient aider aux tâches ménagères ainsi qu'aux soins du bébé et des autres enfants de la maisonnée. Blanche Gaudreault mentionne que sa mère venait l'assister après ses accouchements et restait quinze jours avec elle [[53]](#footnote-53). Quelques Laterroises mentionnent avoir reçu une aide extérieure à la famille, une aide rémunérée :

Pour mes enfants (…) j'ai eu la garde-malade de la Métropolitaine. La garde-malade de la Métropolitaine était habillée en bleu. Elle venait nous laver le matin et elle venait avoir soin du bébé. Elle avait une robe bleue avec un col blanc, des poignets blancs. (…) C'était une grosse amélioration, ces gardes-malades [[54]](#footnote-54)*.*

Pour sa part, Mathilda Simard raconte comment elle reprenait rapidement le travail après l'accouchement, mais que cette reprise était favorisée par la présence d'une *engagée* à laquelle incombait le ménage et certains soins des enfants :

J'engageais de l'aide parce qu'il y avait beaucoup de monde dans la maison. (…) Quand on a une personne qui aide à faire le ménage, pendant ce temps-là, [29] nous pouvons faire la cuisine. J'ai eu, comme bonne, Patricia Tremblay. Elle était bien *smat*. J'ai eu la petite Madeleine Pedneault assez longtemps. Ensuite, Marthe Girard m'a beaucoup aidée. Elle était vaillante et bonne des enfants. Elle ne les gâtait pas mais elle en avait soin quand ils étaient malades. Elle les lavait très bien [[55]](#footnote-55)*.*

Dans les milieux ruraux, il existait des prescriptions de toutes sortes qui devaient aider la mère à se « remettre d'aplomb » rapidement, à récupérer physiquement. À cet effet, Horace Miner relate une recette traditionnelle intéressante relevée au village de St-Denis-de-Kamouraska :

Je prépare un mélange de beurre fondu et de camphre, noirci avec du poivre. Ce mélange est placé sur un morceau de flanelle et appliqué à la mère. Si vous en avez, le whisky peut remplacer le beurre. La flanelle est attachée avec trois couches de toile de coton jaune assez larges pour recouvrir l'utérus. (…) La mère prend du thé préparé avec des baies de genièvre du nord. C'est bon pour elle et cela facilite la montée du lait. Elle peut en boire aussi longtemps qu'elle le désire. (…) Le troisième jour, elle attrape la « fièvre du lait ». On lui fait boire alors un mélange de vin et de lait, comme plus tard, quand elle cesse d'allaiter. (…) On lui donnera ensuite de l'huile de « castor » [[56]](#footnote-56)*.*

La sage-femme qui décrit cette recette met en garde les jeunes femmes qui refusent de se faire aider, brandissant même le spectre de la cécité et de l'infirmité à celles qui voudraient s'occuper seules d'elles-mêmes. Les récits de vie laterrois ne font pas écho de tels événements ou de telles recettes, mais on peut penser qu’ils devaient vraisemblablement exister.

L'allaitement

Le lait maternel « appartient à l'enfant » et le premier devoir d'une mère est de le lui offrir. En milieu rural, les maladies infectieuses liées aux mauvaises conditions sanitaires semblent moins fréquentes que dans les milieux urbains, où la promiscuité a tôt fait de répandre les germes. Pour contrer la mortalité infantile, l'allaitement maternel apparaît comme une panacée, facile d'accès par surcroît. Tout de même, il semble difficile d'insérer la période d'allaitement dans un horaire domestique déjà chargé, surtout quand ce n'est pas le premier et qu'il y a d'autres enfants dont on doit s'occuper. Une informatrice exprime pour sa part qu’elle trouvait difficile de concilier allaitement et travail ménager :

Je nourrissais mes bébés pendant six mois. C'était difficile et je n'ai jamais aimé cela. Les montées de lait n'arrivaient pas vite *à cause* de l'ouvrage que [30] nous faisions. Il ne fallait pas être dérangées. Il fallait être calme et, aussitôt que je savais que les hommes allaient arriver pour le dîner, c'était final. J'étais bien contente quand tout cela finissait [[57]](#footnote-57)*.*

Certaines femmes semblent néanmoins préférer ne pas allaiter leurs enfants, suivant alors la nouvelle « mode » de l’alimentation au biberon telle que recommandée par les médecins. Une informatrice raconte :

Dès la naissance de mes enfants, on nourrissait à la bouteille. On ne faisait pas stériliser les bouteilles comme aujourd'hui. On les lavait comme il faut, c'est tout. Nous donnions du lait de vache aux bébés. Quand le lait de vache ne faisait pas, on prenait du lait condensé. Ils n'en sont pas morts [[58]](#footnote-58)*.*

Il arrive que les femmes sèvrent leurs bébés un peu prématurément. Un informateur évoque le fait que certaines femmes, dont son épouse, éprouvent beaucoup de difficulté à allaiter : « *Elle en a nourri deux, mais pas longtemps. Le troisième, si elle l'avait nourri, il serait mort. Son lait n'était pas bon* [[59]](#footnote-59). » Cette incapacité d'allaiter était assez fréquente et principalement due aux fièvres puerpérales, ces « fièvres du lait » comme le mentionnait la sage-femme de St-Denis-de-Kamouraska. Zoé Boivin-Fournier en touche un mot lorsqu'elle mentionne qu'elle a nourri ses enfants jusqu'à ce qu'elle ne soit plus capable de le faire, en raison de ces fièvres. Généralement, toutefois, les bébés sont nourris au sein au moins jusqu'à l'âge de six mois. Or, une informatrice note avoir nourri un de ses cinq enfants jusqu'à treize mois, malgré le fait que les prêtres avertissaient leurs paroissiennes qu'il ne fallait pas les nourrir pendant si longtemps [[60]](#footnote-60) ; on devine ici qu'ils tentaient d'empêcher tout contrôle de la fertilité.

L'allaitement est d’ailleurs utilisé sciemment comme mesure de prévention des grossesses, comme le confirment plusieurs Laterroises : « *Maman me conseillait de nourrir. Ça préservait de la famille* [[61]](#footnote-61). » Or, cette pratique ne fonctionne pas toujours, comme l'indique le témoignage d’une informatrice : « *J'ai nourri tous mes bébés au sein (…) pour la petite fille, j'ai été obligée d'arrêter à neuf mois parce que j'étais enceinte de trois mois. Je ne m'en étais pas aperçue* [[62]](#footnote-62). » Existait-il d’autres méthodes plus fiables ? Tel est le questionnement qui nous amène à notre dernier point, les méthodes contraceptives.

[31]

Naître ou ne pas naître.   
La timide pratique de la contraception

Au début du XXe siècle, la maternité est incontestablement au cœur même de l'existence de la femme, particulièrement de la femme rurale à qui aucune autre alternative n'est offerte, contrairement à son homologue de la ville (qui parfois occupe un emploi et pour qui les moyens de contraception sont plus accessibles). Mais pour l'une comme pour l'autre, « l'union paraît inconcevable si elle n'aboutit pas à la naissance de l'enfant. Aucune distinction de classe sociale ou de milieu, qu'il soit rural ou urbain, ne modifie cette perception [[63]](#footnote-63). » En bonnes catholiques, les femmes se résignent à faire montre de soumission envers leur mari et à accepter les enfants que leur envoie le bon Dieu. L'interruption de l’agrandissement de la famille viendra donc le plus souvent de la maladie ou de la mort du conjoint, quand ce n'est pas la ménopause ; l'interruption volontaire demeure peu fréquente avant 1930.

La mémoire collective semble entretenir l'image d'une mère constamment enceinte, épuisée, essoufflée, entourée d'une ribambelle d'enfants. À côté de cette représentation, on trouve également l'image d'une mère heureuse, comblée à chaque maternité. Or, pour des raisons de santé le plus souvent, certaines femmes désirent espacer les naissances, « empêcher la famille » comme on le disait alors. Certaines commencent à se dire qu'il vaut peut-être mieux avoir une famille heureuse qu'une famille nombreuse. Le découragement est une réaction fréquente devant une nouvelle grossesse, alors qu'une femme a déjà plusieurs enfants ou que se sont succédées plusieurs fausses-couches ayant hypothéqué sa qualité de vie. Parfois aussi, c’est à l’instigation du médecin que les couples introduisent la contraception :

J'ai eu d'autres enfants, d'autres fausses-couches et le docteur a dit : « C'est assez. » Il a fallu qu'Hilaire aille faire une retraite fermée. Le Père lui a dit : « Tu es mieux de garder ta femme pour élever tes six enfants plutôt que de rester avec tes six enfants sur les bras et perdre ta femme » [[64]](#footnote-64)*.*

Dès les années 1920, on constate une certaine baisse de la fécondité. La planification des naissances est une pratique qui se répand et les gens deviennent de plus en plus critiques envers une Église qui refuse l'utilisation de méthodes contraceptives [[65]](#footnote-65). Au Saguenay, cependant, l’accès aux [32] connaissances et aux méthodes en matière de contraception est moindre que dans les grands centres urbains. Ceci explique peut-être que le taux de natalité « n’a glissé définitivement sous le seuil de 50% qu’à partir de 1930 et il s’est maintenu à 40% jusqu’en 1950-1954 [[66]](#footnote-66). » Cependant, il y a indéniablement un accroissement des mesures contraceptives, bien démontré par les études de démographie historique menées par Gérard Bouchard : ainsi, « parmi les non-cultivateurs, la cohorte des mariés en 1920-1924 manifeste clairement un recours à la contraception qui va s’accentuer dans les cohortes suivantes [[67]](#footnote-67). »

Au début du siècle, les Laterroises n'ont bien souvent d'autre choix que d'avoir recours à des moyens contraceptifs « naturels » puisque l'accès aux méthodes élaborées leur est difficile. Hormis la pratique de l’allaitement prolongé, évoqué plus haut, notons que « faire chambre à part » s’avère également un moyen pouvant être à la portée de tous… bien que certains aient de la difficulté à s'y faire. Certains couples tentent en vain de se plier à ce type de contrainte :

Il n'y avait qu'un seul moyen, c'était de se séparer, prendre chacun notre chambre ; c'était permis. Je me couchais en pleurant tous les soirs, je ne lui disais pas. On avait chacun notre chambre. Un bon soir, je me suis *tannée* de ça. Mourir d'une façon ou de l'autre, non je m'ennuie, puis non, ça n'a pas de non sens, je pleurais. Mon mari dit : « Moi, ce n'est pas guère mieux non plus, quand je me vois prendre ma chambre tout seul. » On n'était pas raisonnable [[68]](#footnote-68)*.*

Quand les moyens « naturels » ne sont pas suffisamment efficaces et qu'une grossesse est à éviter à tout prix car la santé de la mère ne le permet pas, il est possible de recourir à la stérilisation artificielle. Une intervention chirurgicale vient donc conclure la période de reproduction de certaines femmes. Ce sont les progrès de la médecine associés à la valorisation de la santé de la mère qui ont joué le rôle le plus déterminant dans la transformation des normes entourant la reproduction et la taille de la famille [[69]](#footnote-69). Une Laterroise évoque son opération :

Après avoir suivi des méthodes naturelles, je me suis fait soigner. Je n'ai pas été opérée. On m'a stérilisée à l'électricité. Ils m'ont fait suivre dix traitements, une fois, deux fois par semaine. Après ces traitements, tout a arrêté puis j'ai été bien. Je n'ai pas eu aucun malaise. J'étais bien heureuse. (…) Je me suis décidée de me faire opérer. Ça faisait longtemps que le médecin voulait que je me fasse opérer. Il disait : « Ça ne sert à rien, vous ne pourrez [33] plus rendre à terme. » Mais je ne voulais pas, je voulais avoir une petite fille. Quand ma petite fille est venue au monde, elle avait seulement sept mois. Ce n'est pas ça qui l'a fait mourir, elle n'était pas fait forte. Après ma petite fille, je me suis découragée, j'ai dit « Je me fais stériliser. » C'est un peu comme la ligature des trompes aujourd'hui. C'était des traitements. À cette époque, j'avais trente-huit ans [[70]](#footnote-70)*.*

En dernier lieu, notons que sous le couvert de l'appellation « fausse-couche », il est possible que certaines femmes aient procédé à des interruptions volontaires de grossesse, ainsi que le mentionne la sociologue Jocelyne Valois [[71]](#footnote-71). Au début du XXe siècle, une recette circule de bouche à oreille à Kamouraska quant aux effets abortifs d’une cuillerée de moutarde dans un verre de gin ou de bière [[72]](#footnote-72). Bien que les récits laterrois n’évoquent pas explicitement le recours à de telles pratiques, il est plausible de croire que les jeunes femmes en connaissaient l’existence.

Conclusion

Au début du XXe siècle à Laterrière, les traditions déterminent encore l’ensemble des attitudes et des pratiques entourant le cycle de la naissance. Le poids de la société est fort car le modèle nuptial catholique porte en soi sa propre logique : le but du mariage est la naissance d'enfants et les enfants ne peuvent être reconnus que s'ils viennent d'un mariage valide. On attend la venue des enfants dans le secret, évitant de mentionner ouvertement l’état de la femme enceinte. La scène de la naissance, exclusivement féminine, est dominée par la figure de la sage-femme, fréquemment une parente ou une voisine. Puis, à mesure que progresse le siècle, on assiste à l’émergence de nouvelles manières de faire et de penser, induites notamment par les progrès de la médecine. Vers le premier quart du XXe siècle s’amorce une période de transition, caractérisée par l’enchevêtrement de pratiques anciennes et modernes : les innovations complètent et souvent supplantent les traditions. Le médecin évince définitivement la sage-femme du chevet de la parturiente : désormais, les femmes accoucheront à l’hôpital. Si on observe encore scrupuleusement les prescriptions traditionnelles en matière de *relevailles*, on a par contre recours à une aide familiale « étrangère », ne faisant pas partie du cercle de relations familiales et amicales mais venant plutôt du milieu hospitalier.

Par l’entremise des récits de vie des Laterroises et Laterrois, nous assistons de manière privilégiée à certains chambardements socioculturels [34] ainsi qu’à la « privatisation » graduelle de la fonction de reproduction. On remarque cependant qu’en dépit de l’introduction de normes et de connaissances médicales nouvelles, la grossesse et l’enfantement demeurent entourés d'une certaine aura de mystère, puisque les dépositaires du savoir médical ne le partagent pas volontiers avec les patientes. Si au début du XXe siècle l’Église détenait une sorte de monopole idéologique au chapitre de la reproduction, nous ne pouvons que constater le glissement de ce monopole aux mains de la science médicale, à l’orée des années 1950. Ce changement a-t-il représenté une amélioration pour les femmes de Laterrière ? Au niveau sanitaire, certainement ; au niveau communautaire, voire identitaire, cela est moins sûr. Ce terrain d’analyse mériterait cependant de plus amples réflexions, qui débordent du cadre du présent article.

[35]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

3

“« J'me marie, j'me marie pas… »  
Stratégies de conjugalité  
à Laterrière (1900-1950) :  
un monde rural en mutation.”

Catherine Ferland et Camil Girard

Introduction

[Retour à la table des matières](#tdm)

Lorsque l'on aborde l'étude d'une société, il se dessine un élément stable, apparemment inhérent à l'être humain et commun à la plupart des civilisations passées et présentes. Il s'agit de la famille élémentaire, formée d'un homme, d'une femme et de leurs enfants. Claude Lévi-Strauss a écrit que ce primat de la famille élémentaire repose sur un fondement biologique et psychologique ; c'est un fait de nature que les sexes s'attirent, qu'un instinct les pousse à se reproduire, qu'un autre instinct incite la mère à nourrir et à élever ses enfants. Fondée sur des nécessités naturelles, la famille élémentaire serait ainsi le noyau dur, la pièce de résistance de toute organisation sociale[[73]](#footnote-73).

La famille conjugale n'est pas une condition absolue de la reproduction, mais constitue une des alternatives les plus souvent adoptées : elle l'a notamment été par la civilisation occidentale. Depuis les débuts de l'aventure européenne en Amérique, c'est ce modèle qui a prévalu ; subissant une acclimatation bien naturelle, il n'en est pas moins demeuré plus que fidèle au modèle issu du Vieux continent. L'héritage religieux catholique de la société québécoise commandait en effet que la cellule familiale s'articule autour d'un noyau constitué de l'union religieuse et légale d'un homme et d'une femme. La « survie » sociale nécessitait la procréation et celle-ci [36] ne pouvait passer que par le mariage : la boucle était donc bouclée. Depuis plusieurs siècles, c'est donc la famille conjugale qui constitue l'entité de référence fondamentale dans la société québécoise.

Mais la formation du tissu social est beaucoup plus complexe. Plus que le simple tandem homme-femme, c'est tout le groupe familial dont les époux sont issus qui se trouve impliqué dans l'union. Gardons à l'esprit que, en même temps qu'elle a impérativement besoin des familles pour se perpétuer, la société leur impose une ligne de conduite, des normes et des valeurs. Les liens biologiques, opposés aux contraintes d'ordre social, induisent une dualité au sein même de l'institution familiale. Peut-on alors s'étonner de ce que les groupes familiaux tendent à s'allier au-delà de la simple inclination des futurs époux, en tenant compte de facteurs plus fonctionnels comme les avantages économiques ? On assiste à de véritables stratégies matrimoniales visant à tisser des liens entre les différentes unités composant la société. Ces liens seront appelés à perdurer au fil des générations, consolidant une toile sociale « tricotée serrée ». Les enfants issus de ces alliances s’inséreront tout naturellement dans la dynamique familiale et communautaire.

Au tournant du XXe siècle, l'industrialisation accélérée de régions jusque là demeurées agraires induit de profonds bouleversements au sein de la société rurale québécoise. Le maintien souhaité des valeurs ancestrales, dans un monde où les changements appellent plutôt à un renouveau culturel, contribue à déstabiliser les petites communautés villageoises en imposant des schèmes sociaux ne reposant plus sur le tangible, sur la réalité vécue. L'étude du village de Laterrière, au Saguenay, nous offre l'occasion de démontrer le malaise qui agite les destinées rurales dans les premières décennies du XXe siècle. Pour ce faire, les récits de vingt Laterroises et Laterrois seront considérés afin de mieux saisir certains mécanismes d'adaptation ainsi que la survivance d'usages anciens. La représentation qu’ils s’en font, représentation forgée par tout un amalgame de facteurs endogènes et exogènes, nous aidera à vérifier l’arrimage de ces nouveaux comportements dans la réalité vécue et perçue, et ainsi d’apporter un nouvel éclairage sur ce que nous apprennent les tendances lourdes relevées dans les analyses quantitatives de populations.

Au cœur de notre propos, nous retrouverons les stratégies de conjugalité évoquées – le plus souvent à mots couverts – dans les enquêtes biographiques des Laterroises et Laterrois. Nous verrons notamment le poids de la parentèle, les indices codifiant les candidats au marché matrimonial, ainsi que les modalités entourant les fréquentations. C’est la convergence des éléments relatés qui ratifiera ceux-ci, leur pertinence se confirmant lorsque discernés dans les récits d’un certain nombre d’acteurs sociaux. La [37] présente étude nous permettra ainsi de revisiter « de l’intérieur » cet aspect de la genèse de la famille rurale québécoise avec, en filigrane, les modalités des rapports entre homme / époux / père / fils et femme / épouse / mère / fille tels que vécus au début du XXe siècle.

Les stratégies de formation du couple

Nous l’avons vu, dans le Québec du début du XXe siècle, les mécanismes qui président à la formation des couples s'enracinent encore dans une tradition séculaire de contrôle familial. Ce constat s’applique particulièrement en milieu rural et peut-être plus encore dans les régions récemment colonisées. Alors que l'arrivée massive de l'industrie dans les villes brise le modèle traditionnel tout en définissant des paramètres de fréquentation plus modernes, les communautés rurales perpétueront encore les manières « à l'ancienne » jusqu'à l'orée de la Deuxième guerre mondiale. L'étude du village de Laterrière nous permet d'appréhender les stratégies matrimoniales qui dirigent encore les destinées rurales autour des premières décennies de ce siècle. Les mariages des participants étudiés, ont tous été célébrés entre 1915 à 1943, sauf une exception.

Nous verrons que certains comportements décrits sont en fait des manifestations de réalités sociales profondément ancrées en chaque individu. Cependant, il importe de préciser ici que les participants à notre enquête ont choisi, au cours de leur vie, de rester dans leur communauté. Ces acteurs s’inscrivent ainsi dans un système de reproduction plus ou moins replié sur la communauté. Comme les familles ont plusieurs enfants, il devient impossible d’installer tous ceux-ci dans un milieu rural et villageois aux opportunités limitées. Nos témoignages ne tiennent pas compte de ceux, et ils sont nombreux, qui quittent leur milieu pour s’installer ailleurs dans les villes voisines ou dans les grandes villes du Québec. Cela constitue une limite de notre corpus qu’il faut assumer. Sous ce rapport, les fils qui n’héritent pas d’une terre, les filles qui se marient et qui suivent leur mari à l’extérieur, voilà qui montre que les stratégies d’insertion dans la vie adulte se diversifient. Dans le groupe étudié, la conjugalité sert tout autant à retenir les jeunes qu’elle leur permet de sortir de leur communauté.

Dans une société basée sur la famille, il n’est pas bien vu de « rester sur la tablette », comme le dit si bien une des informatrices de notre corpus de récits. Tout homme ou toute femme désirant légitimer sa place dans la société laïque n'a donc qu'une alternative, se marier. Le statut de célibataire des « vieilles filles » et des « vieux garçons » est perçu, au mieux, comme vaguement suspect, et au pire comme une anomalie sociale. La famille se charge de rappeler à l’ordre les jeunes gens moins pressés de s’engager. Le groupe familial, généralement dominé par le père, fait chorus pour éviter [38] un célibat qui ne soit pas d’ordre religieux. Au reste, l’Église contribue volontiers à maintenir ce système en exerçant également une pression sur ses ouailles : en dehors du voile, le destin des femmes est d’être épouses et mères. Les hommes pourront à l’occasion exercer un métier laïc tout en restant célibataires, mais la respectabilité passe par un statut matrimonial sans ambiguïtés.

En dépit de cette vaste conjoncture qui orchestre le destin des individus parfois malgré eux, il reste tout de même une certaine marge de manœuvre où les choix personnels entrent en ligne de compte. Nous soulevons l'hypothèse que les femmes conscientisent ou ressentent peut-être davantage la raison pour laquelle elles doivent se marier, et qu'elles adhèrent plus volontairement au modèle social car c'est entre leurs mains que repose une certaine transmission de la culture et de la reproduction sociale du groupe [[74]](#footnote-74). Nous verrons si les motivations des femmes qui décident de se marier leur sont imposées (implicitement ou explicitement) par leur communauté, ou si elles procèdent d'une décision plus autonome. Nous tenterons également de comprendre les buts poursuivis par les hommes qui choisissent de s'unir ; ces buts étaient-ils en accord avec des principes bien compris et admis, ou bien est-ce que ces hommes ne se mariaient que par pure obligation sociale ? Quelle part du message social est conscientisée, et donc susceptible d'être synthétisée plus personnellement ? Bref, nous essayerons de déterminer la part communautaire dans les comportements individuels, et la part d'individualité dans les comportements sociétaux, articulés autour des intentions matrimoniales. Du même souffle, nous tenterons de déterminer si un modèle de fréquentation se dessine pour ce petit village saguenayen.

Le choix d'un(e) conjoint(e)

Pour l'époque étudiée, soit la première moitié du XXe siècle, il semble que les inclinations amoureuses se mêlent aux convenances familiales. Dans ses travaux qui portent sur une plus longue durée, Gérard Bouchard note pour sa part que « il ne semble pas que le choix du conjoint ait donné lieu à des stratégies très élaborées de la part des familles saguenayenne. (…) les jeunes gens disposaient d’une assez grande liberté dans le choix de leur conjoint, les parents se réservant une sorte de droit de veto qu’ils utilisaient [39] du reste assez rarement [[75]](#footnote-75). » Nous retrouvons effectivement une latitude importante dans le choix des conjoints laterrois ; pourtant, certaines informations recueillies dans notre corpus nous obligent à nuancer quelque peu ce constat.

Nonobstant le fait que les préférences personnelles et l'amour interviennent pour beaucoup dans la formation des couples, il existe néanmoins dans les récits des Laterrois des indices de stratégies matrimoniales que nous nous devons de signaler. S'il est important d'aimer, il est encore plus important de contracter un bon mariage. Un certain nombre de règles non écrites régissent la formation des alliances, et c'est dans les formes de sociabilité, croyons-nous, que ces règles se cristallisent le plus.

On remarque une constante dans le choix des futur(e)s époux et épouses : ceux-ci doivent préférablement provenir du même milieu, d'une famille bien connue dans la communauté ; ce sont les liens de voisinage qui, en quelque sorte, cautionnent la « candidature » du jeune homme ou de la jeune femme. En clair, « la sociabilité des adultes et des enfants est soumise à la communauté et à la parentèle [[76]](#footnote-76). » Dans une étude sur le village de Saint-Denis-de-Kamouraska effectuée dans les années 1930, Horace Miner mentionnait que les contacts sociaux qui peuvent conduire au mariage suivent de près les relations intimes d'amitiés familiales. C'est habituellement le même groupe de parents et de voisins admis dans l'intimité familiale qui participe aux veillées. Les contacts habituels d'un individu se réduisent donc aux amis qui font partie de ce cercle intime « approuvé [[77]](#footnote-77). » Il importe de préciser encore ici qu’une telle affirmation s’inscrit dans une certaine typologie idéale de la société rurale qui se reproduit de manière endogame. Evidemment, une telle interprétation de cette vision apparaît dans notre corpus qui ne montre que les cas d’une certaine réussite de l’endogamie.

Le but d'une alliance endogame, où les membres d’une même communauté s’unissent entre eux, est de perpétuer les mêmes valeurs et de conserver le patrimoine (tant matériel que culturel) du groupe. Si le groupe en question est constitué de descendants de quelques familles pionnières, comme c’est fréquemment le cas dans les régions colonisées tardivement, il est normal qu'après quelques générations, toute la petite communauté se retrouve apparenté à un degré ou l'autre. Comme l’a pertinemment fait [40] remarquer Bouchard, environ 80% des familles conjugales étaient intégrées à une grappe ou à un réseau créé par la parenté biologique (consanguinité) et/ou par lien matrimonial [[78]](#footnote-78). Les jeux d'alliances familiales se retrouvent donc enrichis voire compliqués de liens de parenté divers. Cela se reflète chez les informateurs étudiés dont dix-huit sont apparentés par filiation, voire par alliance.

Pour ceux qui font leur vie à l’intérieur de la communauté, le cercle des relations s’articule autour de la parenté et des voisins avec qui le jeune est allé à l'école, avec qui il fera sa jeunesse et avec qui il se mariera avec le consentement plus ou moins affirmé des parents. Cependant, en approfondissant quelque peu l’histoire des familles, il devient facile de découvrir que les alliances conjugales sont plus ouvertes qu’il n’y paraît.

Un seul mariage entre cousins est rapporté dans le groupe étudié. Ainsi, Jules Gauthier connaît celle qui deviendra sa femme depuis sa plus tendre enfance :

Ma femme et moi, on s'est mariés du trois au trois. On a été obligés de payer une dispense de quatre piastres. Mon père avait aussi payé une dispense de douze piastres pour marier sa femme. Ma femme et moi, nous avons été élevés ensemble. On s'est connu à l'âge de quatre ans, en première année. On a fait ensemble notre première communion, notre communion solennelle. Elle demeurait ici, en face. Son père et ma mère étaient *cousins propres*.

Au début du siècle, l'Église considère officiellement les relations de parenté des cousins du deuxième degré ou moins comme des empêchements au mariage. Cependant, moyennant le paiement de certains frais, on peut dans certains cas obtenir une dispense. Le clergé catholique s'adapte aux coutumes locales entourant le mariage [[79]](#footnote-79). Cependant, il faut préciser que les mariages entre proches parents restent relativement rares et ne sont pas toujours bien vu dans la communauté [[80]](#footnote-80). La dispense apparaît comme une contrainte comme le montre Jules lorsqu’il précise qu’il a dû s’expliquer devant son curé :

*La première des choses que le curé Girard m’a demandée, c’est si je me mariais par obligation. J’ai dit : «*Non monsieur, je ne me marie pas par obligation… » [41] *Il m’a dit : «*Tu vas être obligé de payer une dispense. Il faut demander la permission à Monseigneur*. » Il m’a demandé tout ça devant mon beau-père. Il savait qu’on faisait beaucoup de jeunesse.*

Nous pouvons déjà saisir toute la portée sociale du choix du conjoint, puisqu'il ne s'agit pas seulement d'unir un individu à un autre, mais bien d'unir des familles. C'est fréquemment toute la famille qui collabore pour faciliter les rencontres ou au contraire pour écarter un indésirable. Et à mesure que le siècle permet les déplacements, les opportunités se multiplient à l’extérieur de Laterrière. Pour nos informateurs, le cadre général des fréquentations est la maison familiale et tout le scénario implique non seulement les amoureux, mais la famille entière. En outre, dans le cas où un mineur désire se marier, l'autorisation parentale est requise. Mentionnons au passage que jusqu'en 1915, une mère ne peut consentir seule au mariage d'un enfant mineur [[81]](#footnote-81). C'est la décision du père qui primera en définitive. Cependant, même si les filles sont plus vieilles, et donc « légalement » majeures, elles n'en demeurent pas moins sous la coupe de l'autorité parentale. Il revient donc parfois au père de trancher, ce qui provoque de douloureuses séparations, comme dans le cas de Marie-Louise Tremblay et de son amoureux. Par l’intermédiaire de la mère, le père fait connaître son désaccord :

Dans le temps, les parents s'occupaient beaucoup de l'avenir de leurs enfants. (…) Il dit : « Marier ! – en nommant un tel – non, jamais ! Tu peux lui dire qu'elle se console, jamais je ne donnerai ma permission, jamais je ne consentirai ! » (…) Quand j'entend dire ça, j'ai dit : « Mon Dieu, c'est donc ben terrible, *à cause* qu'il ne veut pas ? » (…) C'est de même que ça marchait les amours ; ce n'était pas drôle ! C'est les parents qui s'occupaient pour les bons partis. Ils appelaient ça les bons partis. (…) Je n'ai jamais été capable de le dire en face à Cyrille, je lui ai écrit une lettre. Je ne lui ai pas dit que c'était la décision de papa, mais seulement je lui ai dit que j'étais découragée, qu'on allait réfléchir tous les deux. Puis, si c'était notre destinée de se marier et de vivre ensemble, ça viendrait plus tard. J'ai arrangé ça du mieux que j'ai pu. J'ai pleuré, je pensais que c'était la fin du monde. Hé ! mon doux !

Heureusement pour les deux tourtereaux, le père finit par se raviser et ils peuvent finalement se marier. Ici, la notion de choix individuel s’applique pleinement car bien qu’elle ait tout d’abord obtempéré devant la volonté paternelle, la jeune fille persévère dans son choix et parvient finalement à faire admettre son choix à son entourage. Nous mettons donc un bémol sur l’avis de Ginette Girard selon lequel la passivité des filles est une norme, puisque cette [42] « norme » se voit en l’occurrence éclipsée – et possiblement dans d’autres cas non dévoilés – par le choix personnel à l’intérieur des stratégies d’alliance des Laterrois. Nous faisons cependant nôtre l’idée selon laquelle l’acceptation ou le refus du partenaire éventuel est pour beaucoup affaire de psychologie de caractère ou de tempérament de la part de la jeune fille [[82]](#footnote-82).

Certaines tarderont peut-être à se marier, souhaitant occuper un emploi durant quelques temps. Cependant, au début du XXe siècle, les métiers féminins ne constituent toujours qu’un pis-aller en attendant un prétendant… À titre d’exemple, le roulement des institutrices de campagne est constant, les jeunes femmes n’enseignant que pendant quelques années avant de se marier. Comme nous l’avons évoqué plus haut, outre le mariage, la seule trajectoire sociale réellement envisageable pour les femmes est la vie religieuse.

On sait que chez les familles paysannes traditionnelles, l’éthique familiale plaçait très haut le respect que les fils et les filles devaient porter à leur père et à leur mère [[83]](#footnote-83). L'influence parentale n'arrête pourtant pas toujours les jeunes gens bien décidés à se marier. Ainsi, en dépit de la pauvreté de son prétendant et des réserves de ses parents, Marie-Blanche Lavoie manifeste une certaine volonté d’indépendance en matière de choix matrimonial. Tout se passe comme s’il s’agissait ici d’une manifestation de comportements liés à la « modernité » au cœur des mœurs séculaires du village de Laterrière, comme nous l’aborderons plus loin.

Nous devons d’autant plus nuancer « l'omnipotence » paternelle dans le choix du conjoint lorsqu'il s'agit du père du jeune homme. En effet, aucun des hommes de notre corpus ne fait mention d'une quelconque pression paternelle lorsque vient le temps de se trouver une épouse. En fait, cet état de chose a pu se vérifier dans le cas de fils appelés à prendre la relève sur la terre paternelle, et ce davantage vers le XIXe siècle qu'au XXe siècle. Seul l'héritier de la terre paternelle avait véritablement intérêt à se soumettre aux désirs de ses parents. Dans la petite communauté laterroise, c'est le fils qui se sent le plus apte à prendre la terre qui la prend, quel que soit son rang dans la famille. De plus, il est bien souvent déjà marié au moment de la passation de la terre.

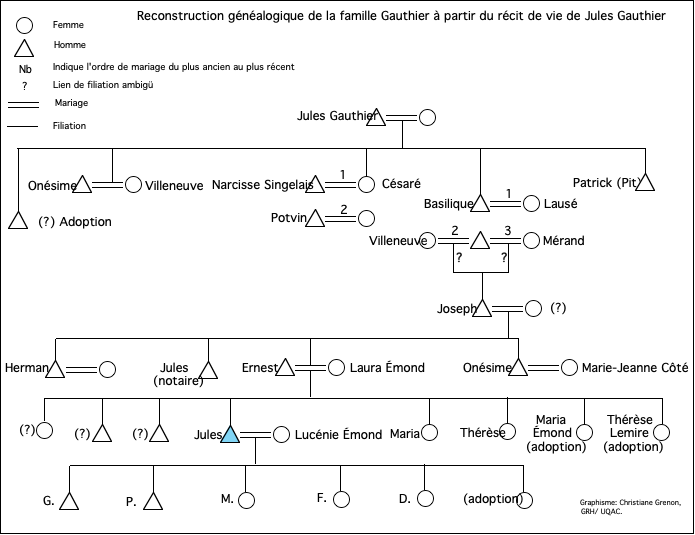
Cependant, même dans les familles où cette la transmission peut sembler réussir, la migration s'impose dans les stratégies des grandes familles [43] canadiennes-françaises. Ne pourrait-on pas affirmer que ceux qui restent dans la société rurale ou villageoise, les représentants de notre corpus, s’inscrivent davantage dans des stratégies de reproduction de la culture traditionnelle ? Les autres doivent partir pour s’insérer dans la vie adulte. Dans tous les cas, les raisons et les stratégies sont multiples. On pourrait même dire que dans la famille traditionnelle agricole québécoise du XXe siècle, il y a une crise de transmission dans les familles nombreuses.

Dans le cas de Jules Gauthier, modèle presque idéal de cette transmission si l’on se fie à ses propos, ce dernier, seul fils, hérite du vieux bien familial. Et même si deux des frères de son père, Onésime et Herman, sont installés sur des fermes à proximité, aucun des Gauthier, au terme de son existence, ne parviendra à transmettre la ferme dans la lignée.

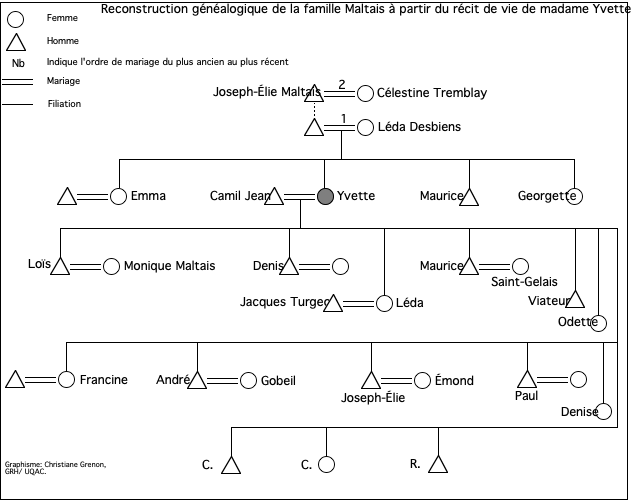
L’étude de la famille d’Yvette Maltais montre jusqu’à quel point le monde rural et villageois ne parvient que difficilement à installer les enfants sur place. Joseph-Elie, le père d’Yvette, héritera du vieux bien familial. Au cours de leur existence, les six enfants de Joseph-Élie qui naissent entre 1910 et 1922, développent diverses stratégies pour s'installer soit dans la communauté ou ailleurs dans la région ou dans la grande ville. La plus vieille des filles mariera un ouvrier du village et enseignera à l'école primaire après avoir fait des études à Chicoutimi. La deuxième fille (notre informatrice) réussira à reproduire l'idéal familial en mariant un jeune homme originaire de la région de Charlevoix et dont le père, nouvel arrivant au village, parvient à acheter une ferme pendant la Crise. Le troisième enfant de Joseph-Élie suivra son épouse à Hébertville, Lac-Saint-Jean. Lucie, la quatrième, suivra son époux dans un autre petit village du Lac-Saint-Jean. La sœur cadette accompagnera son conjoint qui fera carrière sa vie durant à Montréal. Un fils né du deuxième lit, héritera de la ferme familiale qui cessera ses activités de son vivant. Dans les faits, la moitié des enfants de cette famille s’installent dans la communauté alors que l’autre moitié en sort. Deux des enfants qui quittent la communauté vont au Lac-Saint-Jean (migration intrarégionale) et la troisième part pour la grande ville (migration interrégionale). Autour de ces mariages exogames, se créeront des réseaux en dehors du milieu laterrois, réseaux qui permettent des échanges avec des proches dans la grande ville ou dans des régions voisines contribuant ainsi à forger une représentation de l’ailleurs. Le mariage apparaît dans ces cas comme un rite de passage déterminant dans la décision de rester ou de partir de son patelin.

Comme on peut le constater, le schéma synoptique de la famille d’Yvette Maltais, nous apprend que le monde rural et villageois de la première moitié du XXe est en mutation. Sous cet angle, il faut voir dans les récits de vie une source qui s’inscrit dans le discours d’une idéologie sous-jacente, c’est-à-dire celle d’une

[44]



[45]



[46]

famille canadienne-française rurale, nombreuse et plutôt sédentaire. Toutefois, il faut également considérer la complexité de la réalité car bon nombre d’enfants de familles nombreuses, face à un système qui leur offre peu d’opportunités, quittent le giron familial. Ces cas n’étant pas étudiés, il n’en reste pas moins qu’ils constituent un aspect négligé mais dont il faut néanmoins tenir compte.

En contexte d’industrialisation et d’urbanisation, avec comme corollaire un éloignement de la vie rurale, certains caractères de modernité pourront apparaître. L’attrait du travail en usine, conjugué au manque de terres disponibles, font en sorte que les garçons travaillent de plus en plus fréquemment hors du cercle familial, à l'extérieur. La terre est d’ailleurs un héritage que les enfants acceptent avec de plus en plus de réticences à mesure que progresse le siècle, nous souligne une informatrice, car les salaires offerts en industrie paraissent plus alléchants. Cet affranchissement du giron familial s’assortit d’une certaine indépendance dans le choix d’une conjointe ou d’un conjoint : Shorter y voit le signe d’une plus grande liberté des salariés « qui, n’ayant pas de patrimoine à perpétuer, peuvent se dissocier de la morale de l’abnégation et du sacrifice qui prévaut dans la famille patrimoniale [[84]](#footnote-84). »

Les candidats du marché matrimonial

Les règles régissant le choix d'un conjoint apparaissent être, à première vue, celles d'un jeu amusant dont on pressent pourtant l'importance : on y joue son destin. Qui sont les protagonistes de cette parade amoureuse ? À partir de quand une jeune fille est-elle promue « fille à marier » ? À partir de quand un jeune homme est-il tacitement autorisé à se confronter au jeu des fréquentations ? Il s’agira ici d’annoncer subtilement la disponibilité au mariage, à l’aide de certains codes socioculturels mis à la disposition des jeunes gens. Les conventions sociales à ce sujet sont relativement précises, lorsque l'on en décode les subtiles indications.

En ce qui concerne les jeunes filles, la puberté semble être le signal d'entrée officiel dans le groupe de la jeunesse, non pas en soi, mais parce qu'il met en branle le processus par lequel les fillettes entrent dans le monde social des femmes. C'est à partir de treize ou quatorze ans qu'une fille peut timidement entrer dans la ronde. Tout d'abord, on l'initiera plus volontiers à certaines tâches plus haut placées dans la hiérarchie domestique (la cuisine, par exemple) puis elle sera peu à peu intégrée aux sociabilités de son groupe d'âge. C'est à travers ces sociabilités qu'elle trouvera éventuellement un ou plusieurs « cavalier(s) » avec qui elle ira veiller.

[47]

Certains codes vestimentaires constituent également des repères sociaux. Les femmes s'entendent pour trouver charmante une jeune personne célibataire qui boucle ses cheveux et se vêt de couleurs vives : cela fait partie d'un jeu de séduction admis. Or, les mêmes atours exhibés par une femme mariée seront perçus comme du plus mauvais goût, car on s'attend des épouses qu'elles « fassent leur règne » bien tranquillement, sans velléité de continuer à aguicher les hommes, puisque leur but, leur finalité sociale, est atteinte. Notons donc au passage que la femme mariée se contentera de vêtements sombres, à la coupe sans fantaisie, et coiffera ses cheveux en chignon. Les vêtements clairs et pimpants ainsi que certaines coiffures sont donc clairement identifiés comme des prérogatives de la jeunesse, et leur fonction principale, à l'instar des oiseaux exotiques aux plumages colorés, est bel et bien d'attirer un partenaire. Dans une photo de groupe où se retrouvent célibataires et mariées, il est possible de différencier les unes des autres par ce simple détail, puissant message non verbal [[85]](#footnote-85).

La césure entre l'enfance et la jeunesse se perçoit également dans certaines convenances sociales. Une jeune fille ne peut se permettre les mêmes activités et jeux que les fillettes ou les jeunes hommes, au risque de mal paraître. Yvette Jean le souligne bien :

Mon mari allait au cinéma en bicycle quand il ne travaillait pas. Nous autres, on n'y allait pas. Les filles n'avaient pas le droit de voyager à bicyclette. Tu aurais perdu ton nom raide. (…) Nous, les filles, on allait au chœur de chant au village. On restait à la maison, on travaillait.

La fin des études peut également constituer un autre repère important indiquant qu’une jeune femme a atteint l'âge des fréquentations. Nous l’avons vu plus haut, pour la société québécoise du début du XXe siècle, la finalité sociale de la femme est le mariage ; toute carrière intellectuelle n’est, au mieux, qu’un moyen de gagner de l’argent en attendant de convoler en justes noces. Pourtant, si d'aucuns clamaient haut et fort que l'éducation des filles était une perte de temps – puisque le destin de la femme, le mariage, ne s'embarrassait nullement du manque de scolarité – il se trouvait néanmoins des parents souhaitant promouvoir l'éducation de leur progéniture, comme les parents de Zoé Boivin-Fournier.

Maman nous a envoyées à l'école normale. Mes deux soeurs et moi y sommes allées durant un an. C'était pour enrichir notre vocabulaire, enrichir notre personnalité, faire une vie agréable *à cause* des connaissances que l'on pourrait retirer. (…) Le but de mon père et de ma mère était de faire de nous [48] des hommes et des femmes capables de foncer dans la vie, de donner l'exemple, d'être justes et d'avoir un juste milieu, mais il n'était pas question de mariage ni question de gain.

L’attitude des parents Boivin n’est cependant pas exceptionnelle. Dans la plupart des familles, les parents valorisent l’éducation et choisissent lequel des enfants sera instruit, vraisemblablement en distinguant celui (la plupart du temps *celle*) démontrant le plus de facilité et d’intérêt à l’école [[86]](#footnote-86). Une telle attitude s’observe fréquemment dans les campagnes québécoises du début du XXe siècle, l’exemple bien connu de la « fille de Caleb » Émilie Bordeleau, *maîtresse* d’école en Mauricie constitue un vibrant exemple de cette promotion de l’instruction. Force est de constater que les contraintes économiques ne permettent cependant pas de laisser faire des études à tous les enfants de la famille.

Chez les jeunes hommes, c’est l'accès au monde du travail ou encore la fin du cours classique qui se pose comme l’indice le plus clair de leur entrée sur le marché matrimonial. Les garçons sont promptement initiés à la sphère d'activités masculines. Le hiatus entre enfance et jeunesse est nettement lié au monde scolaire, soit à la poursuite d'études supérieures, soit à l'arrêt définitif pour entrer dans le monde du travail. Ainsi, par exemple, un jeune homme choisira de poursuivre l'école au-delà du primaire pour suivre un cours commercial en-dehors de la région. Dans un autre cas, la fin des études primaires marquera la fin de la scolarité, car le jeune homme s'empressera plutôt d'aller se faire embaucher à l'usine locale. C'est lorsqu’il s'affranchit de l'autorité des *maîtresse*s d'école – et donc qu’il entre dans la vie active et parvient à subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille – que l'on considère qu'il pourra éventuellement constituer un choix logique pour une jeune fille. Dans le cas de Marie-Louise Tremblay, évoqué précédemment, le prétendant est tout d’abord éconduit, car bien que membre à part entière de la communauté, il n'est pas jugé assez costaud, ce qui fait craindre au père Tremblay que sa fille ne se retrouve avec un homme incapable de la faire vivre. Cela nous permet d’avancer que c'est le fait d'être en mesure de s'établir et d’entretenir une famille qui constitue le meilleur indicateur de ce qu'est un soupirant acceptable.

Les fréquentations

Les fréquentations proprement dites constituent le véritable coup d’envoi de ce que nous n’hésitons pas à qualifier de stratégie matrimoniale, laquelle est cependant fortement intériorisée. Tout le processus s’effectuera sous le regard de la communauté, car il fera l’objet « d’une étroite [49] surveillance de la part des deux familles concernées et aussi du voisinage [[87]](#footnote-87). » Les balises comportementales, teintées de la doctrine catholique et des mœurs locales, fourniront aux jeunes hommes et jeunes femmes un terrain sûr (et socialement acceptable) où chercher leur conjoint(e).

À la campagne, les jeunes se fréquentent durant les corvées traditionnelles, comme la cueillette des fruits sauvages, les sucres ou les épluchettes de blé d'Inde. Mais c'est surtout la vie paroissiale qui offre les meilleures opportunités de rencontres ; plusieurs couples apprennent à mieux se connaître en allant aux vêpres, aux pratiques de chant, durant le « Mois de Marie » ou tout bonnement lors de la messe dominicale. Les familles, comme nous l'avons vu, jouent un rôle non négligeable dans l'organisation de ces activités, qui visent bien entendu à favoriser des rapprochements entre les jeunes gens. Gérard Bouchard note pertinemment que « précisément à cause de l’homogénéité socioculturelle, de la force des contrôles collectifs exercés sur les mœurs, et à cause aussi de la connaissance mutuelle des familles, les parents étaient généralement à l’abri des mauvaises surprises [[88]](#footnote-88). »

Les veillées demeurent des moments privilégiés pour les rencontres amoureuses. Malgré les interdits, il se trouve toujours quelqu'un pour jouer de la musique et faire danser les couples, comme l’évoque Georges Munger :

Ma femme demeurait voisine de chez nous. (…) On dansait ensemble lors des fêtes. Il fallait se prendre seulement par les bras. On allait chez le voisin et on disait : « On vient danser ». Et on dansait. (…) quasiment toutes les semaines. Le curé n'était pas contre puisqu'il y avait de la surveillance et qu'on ne dansait pas par la taille. On ne faisait pas de mal.

Toutes les occasions sont bonnes pour se réunir et passer un bon moment. Le temps des Fêtes est riche en soirées ; à tour de rôle, une famille reçoit dans son salon. On écarte les meubles et les chaises puis on danse. Ces soirées sont parfois très structurées, pour permettre à certains timides de se trouver une compagne, comme le souligne notamment Hilaire Maltais. Un président d’assemblée joue le rôle d’intermédiaire pour former des couples le temps d’une veillée. Par ailleurs, la salle paroissiale est parfois le théâtre de soirées de cartes où un rituel strict permet néanmoins aux jeunes gens de passer un bon moment. Yvette Maltais-Jean confirme le fait que les jeunes filles ne devaient pas sortir en tête-à-tête avec un garçon.

Le mois de Marie, orchestré par l'Église, était ouvertement voué aux activités de sociabilité ; non seulement il autorisait les occasions fréquentes de rencontre, mais il les encourageait et les suscitait, par le biais [50] d'activités religieuses. Marie-Blanche Lavoie commence à sortir avec son ami pendant ce mois qui, nous dit-elle, se fête dans le rang où elle demeure.

Les jeunes hommes semblent disposer d'une plus grande liberté que les jeunes filles dans leurs participations aux réunions sociales. Avant de fixer leur choix pour de bon, ils vont de veillée en veillée et l'usage leur permet d'accorder leurs amitiés à plus d'une jeune fille. Gérard Côté rencontrera même sa future femme alors qu'il fréquente une autre jeune fille. Généralement, l'initiative des premiers pas vient des jeunes hommes, comme le décrit Roland Fournier qui, étant sans compagne, s’enhardit à demander à celle qui deviendra son épouse de venir veiller avec lui chez un voisin.

Les filles disposent également de la possibilité d'avoir plusieurs cavaliers avant d'en privilégier un. Marie-Louise Tremblay mentionne le fait qu'il y a des soirs précis où le jeune homme est le bienvenu : les « bons soirs » sont les mardi, jeudi, samedi et dimanche. Les autres soirs, il n'est pas question d'admettre des galants au salon… La jeune fille doit faire montre d'une réserve de bon aloi et d'une conduite irréprochable, tout en profitant de toutes les occasions et relations sociales pour dégoter un prétendant. Emma Maltais-Girard esquisse un tableau assez précis de ces soirées, en évoquant au passage le code moral entourant la conduite des jeunes gens :

Les vêpres, il fallait y aller. C'est là qu'on rencontrait nos chums et nos amis. Ils venaient nous reconduire à la maison et bien souvent, ils restaient veiller. Chez nous, on n'avait pas de musique et on jouait aux cartes. C'était très sévère. Quand on se mariait, nous autres les filles, on n'avait pas été bécotée et *poignassée*. C'était très correct. Il y avait de la surveillance ! Personne n'allait découcher. Il fallait que notre chum parte assez de bonne heure. À dix heures, la veillée était finie. Il regardait l'horloge et c'était le temps de partir.

L'univers des filles, essentiellement domestique (hormis l'horizon scolaire de quelques institutrices), ne leur laisse que très peu d'initiative en ce qui a trait à la rencontre de jeunes gens. D’autres sources, notamment celles portant sur Kamouraska à la même époque (vers 1920), évoquent le fait que « comme c’était à l’homme de choisir une épouse, et non l’inverse, il était très mal vu pour une jeune fille de montrer à un jeune homme qu’il lui plaisait [[89]](#footnote-89). » La situation diffère quelque peu à Laterrière, où il n’est pas rare qu’une jeune fille s’arrange pour faire savoir à un jeune homme qu’elle le préfère à ses autres prétendants. L’approche directe semble inaccoutumée, [51] bien que la première épouse de Louis Girard fasse figure d'exception, elle qui a pris les grands moyens pour se faire présenter au jeune homme devenu son époux. L’explication de cet abord impromptu réside probablement dans l’âge « avancé » de la jeune femme.

Le parcours menant au mariage n’est cependant pas toujours sans embûches. Il arrive fréquemment que d'anciens amis se retrouvent après avoir connu d'autres amourettes. Plusieurs témoignages font également état de ruptures, le plus souvent induites par l'entourage ou proposées comme périodes de réflexion, comme ce fut le cas pour Marie-Blanche Lavoie et Hilaire Maltais. Durant quatre ans et demi, les jeunes gens se laissent et se reprennent jusqu'à ce que la conscription les pousse à faire le grand saut. C'est la jeune fille qui décide de se marier et qui convainc son fiancé, malgré la désapprobation de ses parents. Comme elle a vingt-cinq ans, elle persiste et l'épouse tout de même. Nous sommes alors en 1939.

Bilan

Nous l'avons vu, pour les jeunes qui font leur vie à Laterrière dans la première moitié du siècle, des règles implicites régissent les modalités de choix d'un compagnon ou d'une compagne de vie. Peu de latitude est donnée aux jeunes quant à la manière dont ils peuvent se rencontrer ; ils obéissent encore là à des normes sociales s'inscrivant dans la dynamique de la communauté. L’unique modèle nuptial validé repose sur la perpétuation de la famille : le but ultime du mariage est la procréation, laquelle procréation n’est admise qu’à l’intérieur d’une union consacrée par l’Église.

Mais peut-on pour autant parler d'un modèle de fréquentation ? Dans notre échantillon de récits de vie, on peut relever une grande variété de schémas de formation du couple. Pourtant, des tendances générales se profilent, en ce qui a trait notamment à l'âge au mariage et à la durée des fréquentations.

Premièrement, en ce qui concerne le groupe-témoin, aucune jeune fille ne s'est mariée avant 20 ans [[90]](#footnote-90). La distribution des âges va de 20 à 33 ans, la médiane étant 23 ans, pour une moyenne de 25,2 ans. Chez les hommes, le plus jeune marié a 22 ans et le plus vieux est âgé de 37 ans (au premier mariage), ce qui nous donne une médiane de 26 ans et une moyenne de 26,6 ans. Ces résultats sont légèrement différents de ceux obtenus par Danielle Gauvreau, selon qui « avant 1940, l’âge moyen des filles à leur [52] premier mariage a oscillé entre 20 et 21 ans, alors que celui des garçons variait entre 24 et 25 ans [[91]](#footnote-91). »

Deuxièmement, la période de fréquentation de notre échantillon, quand elle est mentionnée dans les récits de vie, s’étend de quelques semaines à environ six ans. La durée la plus courante semble se situer entre trois et cinq ans, ce qui accorde un délai raisonnable aux jeunes gens pour affermir leur situation économique et apprendre à mieux se connaître. Il semblerait que les longues fréquentations aient pour effet (ou pour fonction ?) de hausser l'âge du mariage de quelques années, car chez les épouses les plus vieilles, la période de fréquentation est souvent étonnamment courte : quelques semaines dans le cas de Louis Girard, dont l'épouse (1er mariage) et lui-même avaient 37 ans. De même, Bertha Laberge et son époux ne se fréquenteront que pendant environ quatre mois ; ils ont respectivement 29 et 36 ans. Cette constatation nous permet de supposer que, plus que l'âge, c'est le fait d'être prêt ou non à démarrer économiquement dans la vie qui détermine la durée des fréquentations. Peut-être faut-il également y voir une préoccupation malthusienne, la période fertile déjà entamée constituant une façon de réguler le nombre d’enfants du couple. Il pourrait alors s’agir de l’un des facteurs expliquant que certains curés de village déconseillent les fréquentations durant plus de trois mois, souhaitant ainsi maximiser la période fertile tout en diminuant le risque de grossesses extra-maritales [[92]](#footnote-92). Enfin, notons que la Crise des années 1930 a également pu jouer un rôle dans ce phénomène en retardant certains mariages pour des raisons économiques.

Troisièmement, comme nous l'avons démontré plus haut, les jeunes gens qui choisissent de se fréquenter sont pour la majorité issus du même patelin. Seuls deux de nos informateurs n'ont pas contracté un mariage endogame, étant eux-mêmes de nouveaux venus dans le village (voir les récits de Zoé Fournier et de Gérard Côté). Trois informateurs ne mentionnent pas cette information, mais cette omission même, ainsi que certains détails, nous font deviner que leurs conjoints étaient des familiers. Quatorze informateurs font expressément état de cette caractéristique. Cependant, il faut bien rappeler que ces témoins ne représentent qu’une partie de la réalité vécue par les familles laterroises. La plupart des familles ne parviennent pas à installer les enfants dans la communauté. Ainsi, notre analyse montre un système qui perdure mais qui ne résistera pas à l’industrialisation et à l’urbanisation des années 1950.

[53]

Ces vies de femmes et d'hommes qui ont traversé le XXe siècle, spectateurs et acteurs d'un intense bouleversement, nous ont permis d'appréhender l’élaboration des paramètres de fréquentation différant quelque peu de ceux connus par la génération de leurs parents ; il ressort notamment de l’analyse l’émergence d’une certaine indépendance des jeunes hommes et des jeunes femmes dans le choix de leur conjoint. L'après-guerre intensifiera ce chambardement : au lieu de suivre passivement leur destinée et de vivre à l'étroit dans des rôles traditionnels étriqués, « la résolution des conflits psychologiques entre les individus prend le pas sur l'observance de la morale des rôles dans la famille », comme l'a écrit Evelyne Sullerot [[93]](#footnote-93). C'est en quelque sorte la revanche du « soi » individuel sur le « nous » familial et social.

Cette recherche aura su, nous l’espérons, apporter quelques éclaircissements à des problématiques plus contemporaines liées aux relations entre hommes et femmes. Si la forme des relations menant à la conjugalité (ou, à tout le moins, à la vie en couple) a changé, certaines mentalités sous-jacentes persistent encore actuellement même en ce début de XXIe siècle où, plus que jamais, il importe d’examiner les assises de notre culture première, face au bombardement de modèles culturels induits par la mondialisation.

Nous conclurons en citant de nouveau Claude Lévi-Strauss : « Considérée comme institution, la famille traduit cette fidélité linaire qui soude les générations. Source, pour chaque individu, de ses émotions les plus anciennes et les plus profondes, lieu où se forme son être physique et sa personnalité morale, la famille unit par l'amour, l'intérêt et le devoir, des suites plus ou moins longues d'ascendants et de descendants. Les familles seraient ainsi comparables à des fils de chaîne qu'il appartient à la nature d'ourdir sur le métier pour que le tissu social puisse se former [[94]](#footnote-94). » Pour compléter cette métaphore tisserande, puisse cette analyse contribuer à révéler quelques pans de la catalogne québécoise !

[54]

[55]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

4

“Vie quotidienne et rapport des genres.

Mutation des espaces privé et public.”

Julie Néron et Camil Girard

[Retour à la table des matières](#tdm)

La culture « populaire », par opposition à la culture « savante », s'exprime davantage à travers la vie quotidienne. Cette vie au ras du sol est propice à l'expression de la culture populaire parce qu'elle est un lieu paradoxal où l'individu cherche à avoir une influence directe sur son vécu et où, parallèlement, les éléments extérieurs jouent un rôle considérable. C'est à l'intérieur de cette vie de tous les jours que chacun peut exprimer avec le plus d'intensité ses adhésions, ses rejets et ses revendications. *L'histoire du quotidien est une micro histoire, c'est-à-dire qu'elle étudie les situations historiques dans ce domaine restreint où les gens ont des rapports concrets les uns avec les autres, où ils se rencontrent effectivement* [[95]](#footnote-95). Dès que l'histoire du quotidien devient l'étude de l'espace à travers lequel les gens ont des rapports entre eux, l'histoire des genres s'impose d'elle-même parce qu'elle soulève la question fondamentale de la distinction, de la comparaison et des rapports entre les deux sexes [[96]](#footnote-96).

Dans cet article, en nous appuyant sur les récits de vie de vingt Laterrois et Laterroises, nous tenterons d'explorer cet espace où les hommes et les femmes ont des rapports entre eux qu'ils négocient concrètement sans toutefois perdre le lien avec l'ensemble de leur mode vie et de leur culture. Afin d'affirmer leur pouvoir, hommes et femmes s'approprient dans la vie quotidienne des lieux physiques qui deviennent, à long terme, leur territoire propre, un espace tantôt exclusif tantôt inclusif.

[56]

L'ethnologue américaine Margaret Mead écrivait à propos des différences entre les sexes : *une civilisation était fondée sur les normes et les rythmes d'un seul sexe, sa structure ne conviendrait que très grossièrement et très imparfaitement à l'autre (…)* [[97]](#footnote-97). Elle expose donc clairement le défi auquel doivent faire face toutes les sociétés où les hommes et les femmes se répartissent le travail : trouver un compromis entre le potentiel de l'un et de l'autre. Traditionnellement, on attribue l'espace public aux hommes et l'espace privé aux femmes, prenant pour acquis que les membres du sexe masculin embrasseront une « carrière occupationnelle », c'est-à-dire dans l'univers du travail rémunéré et que la majorité des membres du genre féminin embrassera une « carrière familiale » associée aux rôles et aux activités propres à l'univers de la famille [[98]](#footnote-98). Nous faisons ici l'hypothèse qu'à Laterrière au début du XXe siècle, les sphères privée et publique sont « officiellement » séparées et spécifiques à chaque sexe mais que dans la vie de tous les jours, les deux sphères et les deux sexes se rencontrent plus souvent que ce qu'une analyse superficielle laisse paraître. Il y aurait des écarts importants entre les rôles sexuels idéaux et la diversité des pratiques.

La littérature traitant des rôles sexuels dans la vie quotidienne nous propose d'autres pistes intéressantes sur le sujet. Nous retrouvons d'abord des ouvrages tels que « *La femme au tournant du siècle* » de Denise Lemieux et Lucie Mercier ainsi que « *Mari et femme dans la société paysanne »* de Martine Segalen qui prétendent que la séparation des sphères publique et privée entre les hommes et les femmes s'accentue au XIXe siècle, en particulier avec l'arrivée de l'industrialisation.

Lemieux et Mercier appuient leur explication sur le modèle historique de Louis Roussel et Alain Girard composé de trois types de sociétés qui se distinguent par leurs conceptions particulières du temps [[99]](#footnote-99). Bien que construit pour l'histoire de la France, ce modèle offre des points de repères utiles à l'analyse des récits de vie des Laterrois. Le *temps destin* est associé aux sociétés traditionnelles. Ce temps est circulaire et répétitif, la mort y est imprévisible et la fécondité incontrôlée. Dans la société traditionnelle, le but premier est de conserver le patrimoine familial. Chaque génération cherche à imiter la précédente, chacune est liée par un projet commun. Dans la société industrielle, on retrouve le *temps géré* où l'espérance de vie augmente et où le progrès et la maîtrise du temps deviennent le centre des [57] préoccupations. La fécondité se contrôle désormais en fonction de la promotion sociale des enfants et des décisions importantes sont prises avec l'idée que l'on vivra vieux. Finalement, on retrouve le *refus du temps*, attribué à la société actuelle dans laquelle la durée de l'existence s'est accrue et où l'on persiste à voir la vie comme un capital à gérer. On rejette le passé et bien que la solidarité entre enfants et parents demeure, les conflits entre les générations sont à leur paroxysme. Les cycles de vie des hommes et des femmes sont presque semblables à la différence que celui des femmes demeure ponctué par la maternité [[100]](#footnote-100). Les auteurs voient la séparation entre les sphères privée et publique comme une conséquence de l'industrialisation au sens où la société préindustrielle correspond au temps destin qui se caractérise par une fusion du travail familial nécessaire à la survie. Cette fusion n'est plus nécessaire avec l'arrivée de l'industrialisation :

Au XIXe siècle, sous l'effet d'un phénomène de différenciation produit par les changements techniques et les progrès du rationalisme, s'opère une scission entre l'univers de la production et de la famille. Cette séparation augmente la division basée sur le sexe en assignant les femmes à l'affectif et au quotidien et les hommes au travail productif [[101]](#footnote-101).

Voilà ce que Martine Segalen met également en relief dans son ouvrage : c'est parce que coupée de sa fonction de productrice que la femme est reléguée au foyer. Segalen qui s'est concentrée sur le monde rural nous présente une société agricole au sein de laquelle l'époux et l'épouse assument les fonctions de production au même titre.

La place de la femme dans la famille rurale est elle aussi unique. Même si le droit a fait d'elle une inférieure, on verra qu'elle est considérée comme une productrice, et comme telle entretient un lien privilégié avec la terre. Quel que soit le niveau économique de l'exploitation, son avenir dépend en grande partie du travail de la femme [[102]](#footnote-102).

Elle nuance par conséquent le stéréotype des rôles masculin et féminin en montrant la fonction de productrice que remplissait la femme dans l'exploitation de la ferme avant l'industrialisation. Fonction que le mythe des sphères séparées a tendance à nous faire oublier. C'est seulement lorsqu'on met en perspective cette fonction de productrice que l'on découvre que la femme, contrairement à l'homme qui puise sont pouvoir de la loi et de la politique, s'attribue un pouvoir « non officiel » mais pouvoir quand même.

[58]

Le ménage agricole traditionnel est un couple fondu dans la maisonnée, dont les stratégies sont inscrites dans celles du lignage. Mari et femme sont solidaires pour atteindre la finalité essentielle que constituent la survie et la transmission de l'exploitation. Ils se partagent les fonctions de production. L'intégration de leur activité n'est pas contradictoire avec une vie sociale fondée sur une séparation des sexes. Enfin, si l'on doit repousser le préjugé d'une domination masculine au sein du ménage, la norme veut toutefois que le mari soit porteur de l'image du couple et de la maisonnée, vis-à-vis de la communauté sociale [[103]](#footnote-103).

Élizabeth Roberts, dans son ouvrage intitulé *A woman's place. An oral history working-class women, 1890-1940*, aborde justement le sujet du pouvoir des hommes et des femmes dans la vie quotidienne dans un chapitre qu'elle consacre au mariage. Si on a l'impression que la femme a été universellement opprimée par le mariage depuis des siècles, les résultats de l'étude de Roberts s'appuient sur un échantillon de la population ouvrière anglaise prétendent le contraire. La femme exerce aussi un pouvoir mais ce dernier lui vient de sa force morale. Et l'auteure affirme que ce pouvoir moral lui confère un fort contrôle économique sur la famille [[104]](#footnote-104). Outre ses recherches sur le terrain, elle inscrit sa réflexion dans le prolongement de l'ouvrage d'Helen Bosanquet qui a étudié la famille de la classe ouvrière avant la Première guerre mondiale. Cette dernière note une constance à propos du contrôle économique chez les familles ouvrières :

[Marriage] assigns to wife the function of manager and spender of the family income while the husband and adult children take the responsability of providing the income (…) She determines even the amont wich the wage-earners, husbands, sons and daughters alike may reserve for their own use before handing their money to her, and both they and their husbands know that their services in the home are far more valuable than if they were themselves earning [[105]](#footnote-105).

Ici encore on nous présente des concepts qui peuvent éventuellement servir de cadre d'analyse aux récits de vie des Laterrois : la « ministre des finances » selon l'expression de Michelle Perrot [[106]](#footnote-106) serait la femme et le pourvoyeur, l'homme.

Roberts tente donc de rétablir le rapport de force au sein du mariage en insistant sur le fait que la femme exerce un pouvoir tout comme son mari même si on la considère comme inférieure à ce dernier aux yeux de la loi. Elle dresse le portrait d'une société industrielle à l'intérieur de laquelle [59] même si les sphères sont souvent séparées, les relations de pouvoirs dans la vie quotidienne atteignent un fragile équilibre qui favorise à la fois l'inclusion et l'exclusion. Tout serait question du pouvoir de l'un et de l'influence de l'autre : « *In reference to the outside world man has power and woman “influence”. Within the home woman has the active power and man “influence*” [[107]](#footnote-107). »

Plusieurs ouvrages nous offrent donc un cadre d'analyse intéressant. Cependant, les ouvrages portant sur les rôles dans la vie quotidienne mettent l'accent presque uniquement sur ceux de la femme. Si l'industrialisation a relégué la femme au foyer, comment le rôle des hommes travaillant à l'extérieur de la maison familiale s'en retrouve-t-il modifié ? Les ouvriers se voient-ils comme des pourvoyeurs dépourvus de toute autorité et implication au sein de la famille ? De plus, les concepts que nous proposent les ouvrages ne tendent-ils pas à fabriquer des types idéaux ? Or, la réalité est faite de nuances qui se situent entre les deux prototypes idéalisés : société traditionnelle et société industrielle, sphères séparées privée et publique, femme productrice et femme non-productrice, « ministre des finances » et pourvoyeur, pouvoir et influence. Par conséquent, afin de trouver des points de références sur la place des hommes et des femmes dans la vie quotidienne et de découvrir les nuances liées à la population étudiée, nous devons plonger au coeur des récits de vie pour dresser un portrait plus pragmatique de l'espace qu'occupent hommes et femmes d'une communauté québécoise du début du XXe siècle.

Dans le cas qui nous concerne ici, ne serions-nous pas devant un monde ambivalent, partagé entre tradition et modernité, obligeant chacun à redéfinir les rapports culturels autour d'assises nouvelles qu'imposent industrialisation, technologies et nouveau mode de vie.

Ainsi, l'homme et la femme, partenaires de travaux sur la ferme ou dans des commerces, se retrouvent parfois isolés alors que l'homme part des mois durant pour les chantiers ou s'ajuste aux horaires de travail dans les usines des villes environnantes. Dans la nouvelle économie industrielle qui s'impose, l'homme se trouve souvent incapable d'assumer son rôle traditionnel de pourvoyeur au plan financier. L'homme absent du foyer devient en quelque sorte exclu d'une famille où l'épouse prend toute la place. Il arrivera même que la femme joue le double rôle de pourvoyeur et de mère de famille. Dans ce contexte de modifications profondes des structures de production, se modifient les bases traditionnelles alors que les acquis de la modernité ne sont pas intégrés au plan culturel. Comment cette acculturation se manifeste-t-elle concrètement dans le modus vivendi quotidien ? Telle est la préoccupation qui nous anime dans la présente analyse.

[60]

Cependant, il faut préciser ici, en forme de critique de sources, que les récits de vie restent une source riche mais limitée pour avoir une vue d'ensemble de ces rapports complexes que la vie quotidienne impose aux populations que nous étudions. Cet article ne présente donc qu'une amorce de réflexion et d'analyse d'une question qui ultimement, doit nous permettre d'entrer dans l'univers des mentalités et de la culture en changement.

Selon que l'on soit homme ou femme, et au-delà d'un premier niveau d'étude, les récits de vie des Laterrois semblent refléter une histoire éloquente des rapports entre hommes et femmes dans nos cultures contemporaines. Une histoire où la construction même du témoignage de vie s'inscrit dans un processus de déstructuration / restructuration de la culture dans laquelle les rapports journaliers des hommes et des femmes, sont au centre de changements profonds. Dans leurs récits, les hommes semblent davantage se placer dans un discours public où, s'ils sont les héros de leur histoire, ils semblent à la remorque de situations qu'ils contrôlent peu. Rarement feront-ils état de leurs sentiments. Leur vie se déroule autour des projets des autres (leur épouse assume le projet de la famille, les employeurs assurent le travail).

Pour leur part, les Laterroises apparaissent aussi comme les héroïnes de leur récit ; elles sont des participantes actives de projets de vie dans lesquels elles semblent trouver leur espace. Qu'elles décident de fonder une famille importante ou de limiter le nombre d'enfants, qu'elles s'imposent la nécessité de travailler à l'extérieur de la maison pour subvenir aux besoins, elles reflètent de façon bivalente une volonté de perpétuer une tradition culturelle tout en contribuant à changer cette culture dans ses principes les plus profonds.

Hommes et femmes tiennent un discours différent selon qu'ils adoptent l'une ou l'autre des tendances qu'offre le récit de vie.

L'usage de raconter sa vie relève à la fois des démarches de la vie quotidienne, confidences, journal intime, présentation de soi au sens de Goffman, mais aussi, pour une époque relativement moderne, d'une certaine institutionnalisation du discours sur soi qui passe par l'édition, par le curriculum vitae, par la clinique [[108]](#footnote-108).

Le défi auquel nous faisons face avec ce genre de source réside donc dans le discernement. C'est-à-dire qu'il nous faut tenter de saisir à l'intérieur du récit d'une existence singulière, dans quelle mesure celle-ci exprime une part d'individualité, de sociabilité, voire de culture [[109]](#footnote-109).

[61]

L'homme pourvoyeur

La capacité de l'homme à faire vivre sa femme et ses enfants est un des principaux critères pris en considération chez un époux potentiel [[110]](#footnote-110). En témoigne une Laterroise de 67 ans qui au moment de l'entrevue, lorsqu'elle parle des craintes de ses parents quand à la situation financière précaire de son futur époux : « *Quand je me suis mariée, c'est moi qui ai décidé et j'ai convaincu Hilaire. Si j'avais écouté mes parents, jamais je n'aurais marié Hilaire Maltais. Je pense qu'ils ne l'aimaient pas parce qu'il était trop pauvre. »* (Récit de Marie-Blanche Lavoie) Une autre femme, cette fois âgée de 78 ans lors de l'entrevue, parle également des craintes qu'entretenaient ses parents devant son prétendant : « *Il se figurait,* à cause *qu'il n'était pas gros qu'il ne serait pas capable de me faire vivre. »* (Récit de Marie-Louise Tremblay) Cette dernière évoque même ses propres attentes envers son mari : « *Il me demandait si je regrettais de l'avoir marié. » J'ai dit :« Tu sais bien que je ne l'ai pas regretté. Je l'aurais regretté si tu n'avais pas été capable de me faire vivre, si tu n'avais pas eu de santé*. » (Récit de Marie-Louise Tremblay)

Un « bon parti » doit donc être fort physiquement, en santé et à tout le moins à défaut d'être déjà établi, le futur époux doit posséder les qualités nécessaires pour devenir un bon pourvoyeur. D'où le souci constant des parents de « placer » leur garçon. Afin d'aider son fils à remplir convenablement son rôle de pourvoyeur, le père lui achètera ou lui léguera une terre, lui donnera sa maison, l'aidera à acquérir un commerce ou l'initiera à un métier. *« Il avait acheté la terre du rang St-Isidore pour établir son garçon. Il lui a dit : "Je t'ai acheté une terre, tu vas rester sur la terre." Il est demeuré un an avec son fils pour le partir. »* nous explique une agricultrice retraitée de 70 ans à propos des débuts de son mari sur la ferme. (Récit Yvette Jean) Et laissons un boulanger à la retraite nous parler des circonstances entourant le lancement de son entreprise :

Avec mon père, on a parlé de boulangerie. Papa et mon oncle ont décidé de faire bâtir une boulangerie à Laterrière. Mon oncle Honoré Dufour a été deux ans avec moi ; il s'occupait de la *run*, tandis que je m'occupais en dedans. On avait engagé un boulanger pour me montrer le métier puis au bout de quelques mois, ce gars là a dit : « Tu es capable de continuer tout seul. » Ça fait que papa a acheté la part de mon oncle et il a passé ça à mon nom. (Récit de Cyrille Émond)

Dans d'autres cas, une formation technique qu'un père transmet à son fils devient un héritage substantiel. Un retraité né en 1910 nous décrit le métier de forgeron qu'il a pratiqué avec son père :

[62]

Mon père forgeait pour tout. (…) Il ferrait les chevaux, les voitures, les roues, les *sleigh* et même des tombes. J'ai aidé mon père à faire des tombes de bois pour les morts. C'était fait à la main. Il en a fait beaucoup après la grippe espagnole. Dans ce temps-là, la boutique de forge servait à tout le monde. Quand je vivais et travaillais avec mon père, cela a toujours bien marché. Il était très sévère et exigeant au travail. (Récit de Gérard Côté)

Ce devoir du père de « placer » son garçon qui ressort des exemples précédents semble relever de l'instruction ; soit, une préparation à la vie que le père donne à son fils par l'établissement et la transmission de connaissances pratiques qui prépare à faire face à la vie, à faire vivre les siens. Voilà ici une notion, celle de l'instruction qu'il faut distinguer de celle liée à l'éducation. Cette dernière est associée à l'intégration sociale et morale des enfants dans la société tandis que l'instruction fait référence à l'étude de domaines concrets qui serviront dans la vie [[111]](#footnote-111).

Même s'ils reçoivent de l'aide de leur famille, s'établir n'est pas toujours chose facile pour les hommes et par conséquent, les premières années du mariage sont souvent pénibles. À cet effet, à cause de contraintes économiques, les jeunes couples doivent souvent faire des compromis et plusieurs d'entre eux passent les premiers mois ou les premières années de leur mariage chez les parents de l'époux. Une période de transition qui s’avère parfois plus difficile pour la nouvelle mariée qui doit se tailler une place au sein de sa « nouvelle » famille. Une ancienne enseignante de 77 ans qui a abandonné la profession pour se marier se souvient de l'époque où elle quitte sa belle-famille : « *Au début de mon mariage, j'ai demeuré chez mes beaux-parents, M et Mme Lapointe. Ils avaient une bonne santé et ils travaillaient encore. À mon troisième enfant, nous avons pris la maison d'à côté. M. Lapointe avait donné cette maison à mon mari.* » (Récit de Mathilda Lapointe) Et une autre femme âgée de 78 ans parle de sa belle-famille où elle semble avoir quelques difficultés à s'acclimater : « *C'est en 1924 que je me suis mariée. Je dis des fois qu'il fallait s'aimer. Il m'a entré dans sa famille où il y avait trois grandes filles et trois garçons (…) »*. (Récit de Marie-Louise Tremblay) Ce que son mari nous confirme : « *Quand ma femme est rentré chez nous, il y avait encore trois filles. J'étais le premier de la famille. Elle a fait comme les autres, elle est* tombée en famille *puis, les petits garçons, ça fait* étriver *puis tout ça. Un moment donné, elle m'a dit : « Je ne reste plus ici. »*. (Récit Cyrille Émond) Et ceux qui ont pu éviter cette transition sont conscients de la chance qu'ils ont eu :

Mais nous étions chanceux d'avoir une maison. Ceux qui se sont mariés en même temps que nous et qui sont rentrés chez les beaux-parents nous disaient : « Maudit que c'est plaisant ici ». On faisait des veillées. C'était une [63] tradition de demeurer chez les beaux-parents, mais plusieurs en ont souffert. (Récit de Marie-Blanche Lavoie)

On prépare donc son fils a être un bon pourvoyeur et un bon travailleur. Mais ce travail qui structure la vie quotidienne de l'homme reste à la merci de l'économie. Au Saguenay, jusqu'à la fin des années 1880, les colons sont entièrement livrés aux aléas de l'économie agroforestière. Ce n'est qu'à partir des années 1890 que l'industrie laitière s'implante solidement et provoque des changements de l'économie. Toutefois, au plan agricole, cette implantation ne provoquera des changements structurels significatifs qu'aux alentours de la Seconde guerre mondiale [[112]](#footnote-112). Un cultivateur à la retraite, né en 1889, se souvient de sa ferme qui comblait les besoins en nourriture de la famille et de ses activités liées à l'industrie laitière :

On a toujours eu quelques vaches. Je me rappelle qu'à dix ou onze ans on allait à la fromagerie à tous les matins. On apportait le lait seulement l'été. À l'automne, on abattait toujours des cochons et des poules. (…) On fumait la viande pour la conserver. Quand on en avait trop de viande, le printemps par exemple, plutôt que de la jeter ou de la faire cuire, on faisait boucaner la viande (…) J'ai donc fait du fromage quand nous avons eu la fromagerie. (…) Il fallait se dépêcher et peser le lait de chaque propriétaire. On vidait le lait dans une canisse qui pesait à peu près 250 livres quand elle était pleine. (Récit de Georges Munger)

À Laterrière au début du siècle, si l'homme n'est pas propriétaire d'une ferme, il est soit journalier ou homme de métier. Toutefois, une chose est certaine, il a fort probablement un revenu d'appoint qu'il va chercher dans les chantiers l'hiver. Laissons cet homme âgé de 81 ans lors de l'entrevue et né en 1900 nous parler du style de vie des hommes de son époque : « *Au Portage-des-Roches, c'était des hommes de bois. Mes oncles, mon père ont toujours travaillé pour la compagnie de Pulpe. L'hiver, ils faisaient des chantiers dans le bois. (…) C'était le bois qui restait la principale activité. L'agriculture ça faisait juste fournir la maison.* » (Récit Cyrille Émond) Pas facile la vie de pourvoyeur ! Pour plusieurs d'entre eux, le travail les amène à quitter la maison plus souvent qu'autrement pendant la saison froide comme l'explique un journalier qui a travaillé deux ou trois hivers pour John Murdock du côté de Shipshaw : « *Mais quand on était ici, j'hivernais sur des terrains que j'avais. (…) On arrivait le samedi soir et on repartait généralement le lundi matin pour notre semaine*. » (Récit Roméo Lapointe) Un agriculteur à la retraite ajoute que lorsque l'hiver arrivait, il prenait des contrats de trois à quatre mois pour [64] monsieur J-E-A Dubuc.« *On partait pour l'automne et on ne revenait à la maison qu'aux fêtes. »* (Récit Georges Munger) Et même ceux qui ne vont pas bûcher doivent également partir pour de longues périodes comme cet ouvrier de l'Alcan dans les années quarante, qui devait partir à trois heures du matin le lundi afin de prendre le train qui le menait à Arvida. Il ne revenait chez lui, qu'une fois la fin de semaine arrivée. (Récit Roland Fournier) Un homme engagé comme cuisinier au lac Tourangeau et au lac Jacques-Cartier se retrouve aussi dans la même situation. Sa femme témoigne : « *Il est monté là en novembre. Je suis restée à la maison. Valmore venait les fins de semaines, mais quelques fois, il était obligé de garder au lac Tourangeau et au lac Jacques-Cartier. »* (Récit Emma Maltais)

Un pourvoyeur peut également subvenir aux besoins d'une famille s'il a une profession, s'il a de l'instruction. Dans une famille, on fera étudier un garçon, parfois plus. Le droit, la médecine, l'ingénierie et l'agronomie seront les domaines privilégiés [[113]](#footnote-113). Une femme née en 1910 nous raconte que son père n'a pas reçu d'instruction parce que son frère s'est blessé à la main. Ce fut l'accidenté qui fit des études : « *Mon père n'a pas pu aller à l'école parce que mon oncle Edmond-Louis s'est blessé à une main* *dans le moulin à battre. Mon oncle est devenu secrétaire de J.A Dubuc à la vieille pulperie. »* (Récit d'Emma Maltais)

Autrefois agriculteur, travailleur forestier, ou professionnel, le Laterrois verra ses possibilités s'élargir puisqu'il pourra devenir salarié dans les industries de la ville ou travailler dans le secteur tertiaire qui connaissent un essor considérable au tournant du siècle [[114]](#footnote-114). En effet, le travail dans les grandes industries qui s'implante progressivement, offre une meilleure perspective aux hommes qui n'ont pas de terre, de métier ou d'instruction en leur donnant une stabilité et une sécurité d'emploi inespérées. L'exemple d'un homme né en 1921, qui dès le début de la vingtaine commence à travailler dans une aluminerie pour n'en sortir qu'à 62 ans représente cette voie nouvelle que suivent certains Laterrois : « *Quand j'ai lâché Roberval-Saguenay, je suis entré à l'Alcan. Je suis allé chercher mes cartes en août 1941 et j'ai pris ma retraite en 1983. »* (Récit de Pierre Gagnon) Et même pour d'autres qui possèdent une formation spécifique, le travail dans les grandes industries offre des avenues intéressantes notamment à cause des conditions salariales. Ainsi ce retraité de 77 ans au moment de l'entrevue, ayant été commis dans un magasin général pendant quatorze ans après son cours commercial nous donne-t-il un aperçu de l’augmentation de ses revenus, [65] à la suite à son embauche chez Alcan : « *Quand j'ai travaillé à l'Alcan, mon salaire à doublé. J'avais cent dollars par mois. »* (Récit Roland Fournier)

Nous pouvons dégager à ce stade-ci deux principaux rôles tenus par les hommes. Au début du XXe siècle à Laterrière il est pourvoyeur, il a la responsabilité d'établir ou de « placer » ses fils et de veiller à ce que ses filles choisissent un homme capable de faire vivre une famille. Outre ses responsabilités familiales, le statut d'adulte suppose chez l'homme qu'il deviendra un membre actif de la communauté tant au niveau civil que religieux. Ses responsabilités religieuses se résument généralement à la location d'un banc à l'église, à la dîme et dans quelques cas, à une implication dans la fabrique de la paroisse. Au niveau des responsabilités civiles, il contribuera à l'entretien des écoles et participera aux projets de construction des routes. Il s'intéresse à la politique locale et provinciale puisqu'elle rejoint ses intérêts financiers. En effet, fréquemment, la propriété de biens ou des revenus dépendants du pouvoir politique éveillent l'intérêt pour la politique [[115]](#footnote-115). Par exemple, pour être élu commissaire et obtenir la reconnaissance publique qui accompagne le titre, il fallait posséder une propriété : « *Monsieur Munger, vous avez été élu, mais on vient d'apprendre que la propriété n'est pas à votre nom. » Monsieur Munger a dit : « Non, elle est au nom de mon père. » « Vous n'êtes pas qualifié pour être commissaire car vous n'avez pas de propriété. »* (Récit Jules Gauthier)

Quelque soit leur activité professionnelle, la majorité des hommes s'implique dans divers postes où ils cherchent à acquérir du prestige : commissaire, membre de la fabrique, maire, conseiller ou secrétaire de la municipalité. Accéder à un de ces postes permet d'affirmer l'influence de sa famille dans la communauté et procure un statut particulier qui commande le respect. Un marchand de bois à la retraite nous explique la lutte d'influence familiale entourant son élection à la mairie :

Les Gauthier avaient mené Laterrière depuis que ça existait. (…) Je me suis présenté contre le maire Onésime Gauthier (1959-1961). (…) C'est lui qui m'avait battu comme conseiller en 1951. (…) Cette fois-là, je l'ai battu par 20 voix de majorité. (…) J'ai été maire du village pendant dix ans, de 1961 à 1970. (Récit Roméo Lapointe)

Il y a cependant un prix à payer pour se tailler une place de choix dans sa communauté. Il faut apprendre à vivre avec la critique, à voir la plupart de ses décisions se heurter aux intérêts de tous et chacun comme le démontre le témoignage d'un cultivateur né en 1913 qui fut autrefois président de la commission scolaire : « *J'ai été commissaire pendant quinze ans. (…)* [66] *C'est nous qui engagions les professeurs, les* maîtresses *d'école. (…) C'était tout un problème d'engager. (…) On se faisait chialer. (…) Parce que tu en as engagé une telle, elle est protégée. (…) Certains disaient : "Tu vas engager ma fille." »* (Récit Hilaire Maltais)

C'est en observant le comportement politique de l'ensemble de la communauté laterroise que l'on peut voir très clairement le rôle « officiel » de chef de famille de l'homme. En général, les membres d'une même famille ont tous la même appartenance politique et les hostilités entre les familles ont un aspect politique comme le reflète ce témoignage évocateur :

Georges Munger avait dit une fois : « J'ai toujours été " rouge " et on a vécu et on a eu de l'argent. (…) Mais vous autres, les " bleus ", vous n'avez rien eu ! » (…) Je lui ai répondu : « On a bien vécu et on est jamais mort de faim ! » (…) C'était à « couteau tiré ». (…) Les Desbiens, les Gagné, Pierre Gagnon, Monsieur Gaudreault, Jules Gauthier, ils étaient tous libéral, « rouge ». (Récit Emma Maltais)

L'espace de la politique au début du siècle semble être une chasse gardée masculine où les femmes ne doivent pas s'aventurer. « *Nous autres les femmes, on ne s'occupait pas de politique. On suivait, c'est tout. »* nous affirme une ancienne institutrice de 78 ans. Une autre ajoute : « *J'aurais aimé ça la politique municipale ! Ils avaient la femme pour parler à part ça. (…) Ils sont venus me demander pour être commissaire d'école une fois, mais mon mari n'a pas voulu. (…) J'avais une trop grande famille et, dans ce temps-là, les enfants payent.* » (Récit Zoé Boivin) On remarque ici une incursion de la pensée moderne, autant dans l’émergence d’un désir personnel que dans celui de certains membres de la communauté de voir cette femme s'impliquer. Une incursion écourtée par le respect de l'autorité du mari. En effet, une intervention féminine en politique est perçue comme une menace pour le rôle de chef et de représentant de la famille dans la communauté de l'homme : « *Je ne voudrais pas qu'une femme devienne premier ministre comme M. Pierre Trudeau. Il faut que les hommes gardent leur autorité et leur autonomie. La femme qui est intelligente est capable d'aider beaucoup. »* (Récit Mathilda Simard) Le concept de pouvoir et d'influence est ici clairement exprimé dans un discours traditionaliste en laissant supposer que la femme, sans enlever le pouvoir de l'homme en politique, peut tenir un rôle d'influence en autant qu’il soit discret, de second ordre.

Nous voyons ici en l'homme une figure d'autorité en ce qui a trait à l'espace publique. Une image d'autorité qui prend d'abord et avant tout racine à la maison. Étant donné son travail qui dans la majeure partie des cas l'éloigne de la maison, on consulte le père pour les décisions importantes et les conflits extrêmes. Quand il y avait quelque chose de sérieux, [67] maman disait : *« Je vais le demander à ton père. Si ton père veut. »*. (Récit Marie-Louise Tremblay) Et certains voient dans le respect de cette autorité masculine une complémentarité entre l'homme et la femme qui découle d'une entente tacite : « *Papa était le chef de famille mais maman collaborait beaucoup. Parfois on lui demandait des conseils. Quand elle voyait que c'était peut-être trop, elle disait : "demandez à votre père." Quand papa disait non, c'était non. »* (Récit Mathilda Simard)

C'est donc paradoxalement un homme à la fois autoritaire et vulnérable qui se profile dans les récits de vie. Un homme qui pour remplir son rôle de pourvoyeur se retrouve dépendant du cycle des saisons, de la température, de l'économie, de son patron ou de sa famille. Au sein d'une économie et d'une société en mutation, sa vie quotidienne se déroule sous le signe de la rupture : tantôt loin de sa famille et de sa maison et tantôt auprès des siens. Évidemment, au quotidien, le contrôle de la maisonnée lui échappe, bien qu'il demeure officiellement le chef de la famille.

La femme, productrice insoupçonnée

Moins ponctué de ruptures, le rôle de la femme dans la vie quotidienne s'inscrit davantage dans la continuité. Pilier de la famille, elle dirige la maison pendant que l'homme travaille aux champs ou à l'extérieur. C'est elle qui, pour reprendre Segalen, « (*…) assure la continuité de la vie humaine dans la vie familiale* [[116]](#footnote-116)*. »* Dès son entrée dans la vie adulte lorsqu'elle se marie, la femme devient d'abord et avant tout une mère dans une société fortement imprégnée par la tradition où la fécondité est incontrôlée. Laissons une retraitée de 77 ans nous donner sa définition du rôle de mère : « *Maman était calme et ferme, elle était remplie de qualités. Une mère de famille, c'est une cuisinière, une ménagère, une infirmière et une psychologue. S'il y a des petits conflits, c'est elle qui les règle*. » (Récit Mathilda Simard)

Laterrière au début du siècle apparaît comme une société en transition. Une société traditionnelle qui subit, à mesure qu'elle se rapproche des années 1940, les influences des villes environnantes qui s'industrialisent et s'urbanisent. Dans ce type de société en transition qui commence tout juste à connaître et apprivoiser le changement technologique, les femmes jouent dans la vie quotidienne un rôle de productrice. Ce qu'elles produisent est destiné à la consommation familiale, voilà pourquoi leur travail passe souvent inaperçu et que l'on oublie toute son importance. La situation économique des ménages laterrois dans les premières décennies du XXe siècle ne semble pas s'insérer dans une économie de marché, de [68] consommation. Les salaires sont bas et l'argent rare. D'ailleurs, le troc s'est pratiqué jusqu'à la Deuxième guerre mondiale :

Le marchand général était le principal commerçant. Il vendait de tout. Quand le compte forçait trop, papa faisait un échange. Il payait les comptes pour l'équivalent de leur salaire en bois ou en croûte ou en bois de sciage ou encore en bois de poêle. Il faisait des échanges ou bien il payait quand il avait de l'argent. Ça a toujours fonctionné de même. L'échange se faisait beaucoup plus sur le matériau qu'avec de l'argent sonnant. Ce système a fonctionné jusqu'en 1936. (Récit Jules Gauthier)

Dans ce contexte, et même si de plus en plus de produits de consommation apparaissent dans la vie de tous les jours, vêtements, remèdes et nourriture sont toujours la responsabilité des femmes. Et c’est précisément grâce à l'ampleur de son rôle de productrice pour l'autosubsistance que la femme continue de tirer un pouvoir exceptionnel. Le bien-être de toute la famille dépend encore de son travail. Une femme née en 1907 nous parle de la fabrication de vêtements : « *On avait beaucoup de moutons à l'époque. Je filais la laine ; je tricotais les bas et surtout des* corps de laine*. C'était de l'ouvrage ! La laine, je la* teindais *pour des* cannissons *. Je faisais cela avec du thé. »* (Récit Bertha Laberge) Et une autre femme née en 1905 se rappelle les remèdes que fabriquait sa mère :

Maman achetait l'alcool à 100%. Elle la réduisait avec de l'eau. Ils ramassaient la suie du tuyau qui arrive au bord de la cheminée. Elle ébouillantait ça puis elle mettait ça après ça. Elle la coulait puis elle mettait ça dans l'alcool. Quand on avait la grippe ou qu'on faisait de la fièvre, elle nous en donnait. Ensuite le rognon de castor. Il y avait toujours une bouteille d'alcool avec des rognons de castors. Ça c'était quelque chose de merveilleux. (Récit Zoé Boivin)

En ce qui à trait à l'alimentation, les femmes occupent un territoire bien précis : la cuisine et le jardin. Les produits provenant du jardin sont une source indispensable de nourriture qui est destinée à la famille et pour certains, aux animaux également. À partir du printemps, s'occuper du jardin reste une activité qui fait partie de la vie de tous les jours pour la plupart des femmes. Une femme de 83 ans se souvient : « *J'avais un petit jardin mais c'était seulement pour nos patates, nos fèves et nos gourganes. J'étais souvent seule à m'occuper du jardin. »* (Récit Blanche Gaudreault) Et une autre ajoute : « *Je m'occupais aussi du jardin. Mon mari n'avait pas le temps. De bonne heure le matin, je m'en allais avant les chaleurs pour sarcler, c'était un grand jardin. »* (Récit Marie-Louise Tremblay)

Toutefois, il ne faut pas croire que la production alimentaire est uniquement l'affaire des femmes [[117]](#footnote-117). Effectivement, la plupart des hommes agissent [69] encore une fois comme des pourvoyeurs dans ce domaine. Ainsi, ceux qui travaillent aux champs rapportent les grains pour les animaux ; ils font boucherie et ce sont eux qui iront acheter au magasin les divers produits qui serviront à compléter les fabrications maison. Par exemple, une femme, parlant de l'entraide entre hommes évoque la boucherie de l'automne : « *Quand mon oncle Mars faisait boucherie par exemple, le grand-père venait aider. »* (Récit Mathilda Simard) Puis, un homme se souvient que son grand-père allait magasiner une ou deux fois par semaine : « *Il y avait un cheval pour lui. Il montait cent livres de* beans*, cent livres de pois, cent livres de sucre, un* quart *de pommes l'automne et de la mélasse. »* (Récit Cyrille Émond) D'ailleurs, tout ce que rapporte l'homme au foyer semble être confié à la femme qui dirige la maison. Même en ce qui concerne l'argent que rapporte le pourvoyeur, il est reconnu que ce soit sa femme qui en dispose. Un homme né en 1904 avoue que « *C'est maman qui contrôlait les finances à la maison. »* (Récit Roland Fournier) Et un autre décrit à l'aide d'une métaphore colorée le rôle de sa femme dans le domaine des finances : « *Disons que ma femme a été d'un grand concours. D'abord, je le disais et je le dis encore c'était "le ministre des finances". Elle calculait bien son affaire, c'était une bonne mère et une bonne grand-maman. »* (Récit Roméo Lapointe)

Dans la vie quotidienne, la femme transforme donc en produits finis la matière première rapportée par l'homme à la maison. Cuisiner, afin d'assurer une bonne alimentation pour tous les membres de la famille, semble littéralement constituer l'activité qui occupe la majeure partie du temps des femmes. Un retraité né en 1900 garde un souvenir évocateur de sa grand-mère à ce sujet :

Ma grand-mère était au poêle toute la journée ; c'était une faiseuse de manger. Puis, il y avait toujours deux brus à la maison. Ça fait qu'elle a toujours été appuyées par des brus. On a toujours resté à la vieille maison, notre famille avec mon grand-père Émond puis ma grand-mère. (Récit Cyrille Émond)

La grosseur des familles explique bien sûr tout ce temps consacré à la fabrication de la nourriture mais le manque de commodités y jouait également pour beaucoup. On *cannait* les aliments, la viande était fumée et on pouvait conserver des produits laitiers au frais seulement dans des cabanes contenant de la glace récoltée l'hiver, que l'on préservait en la recouvrant de copeaux de bois. (Récit Cyrille Émond)

Cependant, à travers nos récits de vie se profile une histoire où les nouvelles technologies s'implantent. C'est dans la première partie du XXe siècle que s'est effectuée une transformation de l'univers domestique. Les femmes nées au cours des premières décennies de ce siècle, ont connu une [70] rupture notable quant au mode vie qu'elles ont eu tout au long de leur vie adulte et celui de leur enfance. Attardons-nous au récit d'une femme née en 1912 qui se souvient de l'arrivée de l'électricité dans un rang de Laterrière à la fin des années 1930 :

Dès que j'ai eu l'électricité, je me suis acheté une laveuse. Papa était venu me voir en disant : « Il faut que tu aies une laveuse électrique : tu as l'électricité maintenant. » (…) On s'en est servi. Elle a tourné et elle a lavé cette laveuse ! J'ai bien apprécié cela. L'électricité à fait beaucoup pour nous autres. (Récit Yvette Jean)

Sa sœur aînée, née en 1910, aborde également l'arrivée de nouvelles technologies : « *Auparavant, c'était des lampes partout ! Il y en avait au gaz et à l'huile de charbon. Le matin, c'était le grand ménage, laver toutes les lampes. À ma connaissance, on a toujours eu l'eau courante. On a toujours eu la toilette. Mais l'électricité est arrivée un peu plus tard.* » (Récit Emma Maltais)

Se dessine donc à travers les rôles de cuisinière, de couturière et de jardinière une fonction de productrice chez la femme. Il devient alors impossible de séparer le travail qu'elle effectue à la maison du concept de production. La cuisine est un lieu de production qui met la femme sur un pied d'égalité avec l'homme en tant que productrice. D'où l'importance de ce lieu qui devient le théâtre de luttes de pouvoir entre les femmes de la maison. En être la *maîtresse* est le signe du pouvoir qu'on exerce et celles qui y sont acceptées, augmentent leur influence et acquièrent un statut particulier dans la maison. Voici deux exemple de nouvelles mariées qui doivent s'approprier cet espace. La première n'y parviendra pas et sera tenue à l'écart de la cuisine par les femmes de sa belle-famille :

Quand je suis arrivée dans la famille Gauthier, nous étions trois brus et une belle-mère. (..) Les premiers passaient avant nous, on était les derniers. (…) La première bru se faisait valoir comme de raison. La deuxième avait son affaire aussi. Moi en étant la troisième, j'étais comme un vache qui ne savait pas quoi faire. (Récit Blanche Gaudreault)

Mais la deuxième semble avoir acquis ce pouvoir relié à la cuisine avec plus de succès lors de son arrivée dans la famille de son époux :

Quand je suis arrivée chez monsieur Simard, ce fut dur. Madame Simard était malade. Même si j'avais vu faire à manger, je n'en avais pas fait moi-même. Madame Simard faisait très bien à manger. De plus, mes frères ont pensionné ici une secousse quand ils ont bâti leur camp. Ils trouvaient qu'il n'y avait pas de différence avec le manger de madame Simard. C'était bon signe. (Récit Bertha Laberge)

Dans la panoplie de rôles que tiennent les femmes, qu'elles soient cuisinière, jardinière, confidente ou infirmière, elles acquièrent un savoir-faire [71] qui se transmet de génération en génération. Donc, les notions d'instruction et d'éducation soulignées par [Horace Miner](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030077107) dans son livre consacré au village de Saint-Denis-de-Kamouraska s'insèrent également dans la vie quotidienne de la gens féminine [[118]](#footnote-118). Comme nous l'avons vu précédemment, l'homme donne à ses fils une « instruction » qui s'avère être de nature pratique consistant en l'étude de domaines concrets qui serviront dans la vie de tous les jours. La femme inculque aussi ce type de connaissances particulièrement à ses filles. Le tricot et la couture sont incidemment les activités dites « féminines » par excellence qui se transmettent de mère en fille [[119]](#footnote-119) : « *Maman tissait tricotait et faisait de la dentelle. On a appris à tricoter de la dentelle chez nous ( … ) »* (Récit Mathilda Simard) Une agricultrice à la retraite décrit le genre d'enseignement que lui a communiqué la deuxième femme de son père : « (*…) elle nous montrait seulement que des belles choses. Elle était adroite, elle faisait de tout, des chapeaux, des manteaux… Quand elle faisait quelque chose, c'était parfait. Si ce n'était pas bien fait, elle le reprenait. »* (Récit Yvette Maltais) La leçon apprise de cet enseignement dépasse la simple transmission de connaissances techniques. Tout cette façon de faire reflète des valeurs que la femme transporte à travers le travail artisanal et domestique qu'elle effectue. Comme l'on écrit Denise Lemieux et Lucie Mercier : « *La maîtresse de maison est le "ministre" de l'intérieur, cette dimension incluant le mieux-être des siens sous tous les aspects : de la santé aux bonnes mœurs* [[120]](#footnote-120). »

Ainsi, l'acte dépasse sa portée physique pour porter un message, une formation morale. Une propreté minutieuse par exemple, dépasse le simple souci d'hygiène, pour inculquer des valeurs de vaillance, d'ordre et de discipline.

Par conséquent, s'inscrivant dans le créneau de continuité qui caractérise le rôle de la femme, l'« éducation » au sens de l'intégration sociale et morale de l'enfant dans la société semble être de son ressort lorsque l'homme n'est pas très présent au foyer [[121]](#footnote-121). Une enseignante à la retraite témoigne de l'éducation que sa « deuxième » mère lui a donnée : « *Elle nous a donné une bonne éducation. Elle nous a appris à bien parler. Elle ne tolérait pas le langage grossier et vulgaire. »* (Récit Emma Maltais) Faire de ses enfants de bons catholiques, d’honnêtes citoyens, les préparer à devenir de futurs chefs de famille responsables et des mères compétentes n'est pas une mince tâche. C'est pour cette raison d’ailleurs que l'éducation morale, religieuse et sociale des enfants est traditionnellement partagée entre les femmes de [72] la maisonnée. Une femme nous explique que pendant son adolescence, elle devait veiller à ce que ses frères et soeurs cadets fassent bien leurs devoirs et leurs prières : « *Ma tâche, c'était d'aider aux devoirs.* *Il me fallait aussi faire prier les enfants. Souvent, ma mère me disait : "Fais prier tes petites soeurs et tes petits frères avant qu'ils aillent se coucher." »* (Récit Mathilda Simard) En fait, au niveau de l'éducation religieuse, la femme au Québec, traditionnellement plus instruite que son mari, est généralement plus familière que lui avec cette culture savante véhiculée par l'Église. De par ses qualités, elle est la personne toute désignée pour propager ces valeurs [[122]](#footnote-122).

C'est à partir de cette fonction d'« éducatrice » que la Laterroise du début du siècle peut espérer travailler à l'extérieur de la maison. En effet, l'école a une mission d'éducation morale et religieuse au même titre que l'apprentissage de connaissances et par conséquent, une enseignante doit avoir un comportement irréprochable. Une enseignante retraitée qui a eu son brevet d'enseignement après deux ans d'école normale explique : « *Avant de partir pour l'école normale, il fallait avoir un certificat de monsieur le curé qui disait si l'enfant avait une bonne conduite. (…) Quand on était engagé pour faire l'école, il fallait avoir un rang distingué et être digne du titre d'institutrice. »* (Récit Emma Maltais) Les « *maîtresses* d'école » en milieux ruraux sont souvent parmi les personnes les plus instruites de la communauté et cette profession donne un revenu et un prestige certain à celle qui la pratique. Par contre, à Laterrière, deux choix s'imposent aux enseignantes : rester célibataires ou se retirer pour se diriger vers le mariage. Une femme qui a commencé à enseigner en 1921 témoigne :

J'ai commencé à enseigner à Chicoutimi dans le rang St-Paul. Cela a duré cinq ans. Les élèves n'étaient pas nombreux. Dans ma classe, j'avais 32 élèves. J'enseignais de la première à la septième année. J'avais 17 ans et mon salaire était de 125 dollars par année. À l'âge de 22 ans, je suis venue enseigner à Laterrière, où mon salaire a atteint 190 dollars. En me mariant, je suis restée à la maison. Dans ce temps-là, quand tu te mariais, tu arrêtais d'enseigner. (Récit Mathilda Simard)

Le rôle de l'enseignante est strictement défini : être célibataire est une condition obligatoire. Élizabeth Roberts, dans son livre intitulé *A woman's place. An oral history working-class women, 1890-1940*, nous fait remarquer qu'en 1884 Frederick Engels écrivait que la femme était oppressée par le mariage [[123]](#footnote-123). En adoptant le point de vue contraire, on découvre à travers les récits de vie une femme qui s'approprie le jardin et la [73] cuisine afin de remplir son rôle de productrice d'où elle tire un pouvoir. Un pouvoir qui ne ressemble pas au pouvoir « officiel » de l'homme qui lui vient de la loi et de la politique mais un pouvoir « officieux » qui origine de sa production, de son savoir-faire et de son omniprésence dans toute la maison. Effectivement, le bien-être des autres membres de la famille dépend d'elle puisque à partir de ce que l'homme rapporte à la maison, elle assure la survie dans une optique de continuité. Elle produit nourriture, remèdes, vêtements, gère le budget et prend en charge l'éducation morale et religieuse.

Cependant, si comme nous l'avons mentionné, la société laterroise au début du siècle est une communauté en transition, cela signifie que les changements qui surviennent entraînent inéluctablement une remise en question des rôles de chaque sexe dans la vie quotidienne. Comment, au jour le jour, Laterrois et Laterroises redéfinissent-ils ces rôles face à la modernité ? Par exemple, qu'arrive-t-il lorsque l'homme se retrouve dans l'incapacité de pourvoir aux besoins de sa famille ? Certaines femmes prennent le chemin du travail rémunéré : « *Personnellement, j'ai repris l'enseignement et j'ai trouvé le moyen de me ramasser une pension. Mon mari avait beaucoup de difficultés à se placer. »* (Récit Zoé Boivin) En remettant en cause l'espace réservé aux hommes dans le monde du travail et aux femmes à la maison, certaines femmes subissent les foudres des autres membres de la communauté :

Quand j'ai recommencé à faire l'école, après avoir eu mes enfants, un commissaire a dit : « Bien tu n'as pas besoin de faire l'école, reste chez vous, on t'a payée assez longtemps. » (…) Quand j'ai été engagé pour faire l'école avec Mme Fournier, les femmes du village sortaient et nous disaient : « Tu serais bien mieux chez vous, à t'occuper de ta maison et de tes petits, plutôt que d'aller faire l'école ». (Récit Emma Maltais)

Dans les années 1950, les commissaires de la commission scolaire avaient décidé de mettre à pied les femmes mariées qui enseignaient parce qu'il y avait une relève nombreuse de jeunes filles qui n'avaient pas d'emploi. L'un de ces anciens commissaires prétend que le mari d'une enseignante qu'il avait renvoyée, était venu approuver son geste. Il lui avait dit : *« Pierre, tu as bien fait ! »* (Récit Pierre Gagnon) Voilà qui illustre bien les fortes tensions vécues par les conjoints de ménages où les traditions et les rôles sont affectés par les impératifs d'une économie et d'une société en mutation.

Dans leur vie de tous les jours, malgré des rôles sexuels en apparence séparés et clairement spécifiés, les Laterrois et les Laterroises adultes du début du XXe siècle, semblent avoir des espaces communs où ils se rejoignent. Et il ressort que c’est en tant que producteur et productrice dans le [74] cadre du travail dans un commerce ou à la ferme, qu'homme et femme se rejoignent le plus fréquemment dans la vie quotidienne. Au départ boulanger pour ensuite acheter un magasin général, ce commerçant témoigne de l'implication de sa femme au sein de son entreprise : « *J'ai toujours été épaulé par ma femme. »* conclut-il alors que son épouse décrit leur façon de fonctionner :

J'ai élevé ma famille en aidant mon mari du mieux que je pouvais. J'ai pesé la pâte. Je faisais des brioches, j'aidais à enfourner le pain. (…) Quand on travaillait, c'était en équipe. Il me donnait toujours de l'argent. J'avais mon compte de banque, c'était intéressant. Ah ! oui, ah oui ! Il fallait qu'il m'intéresse mais on a navigué pas mal ensemble, ah ! oui ! (Récit Marie-Louise Tremblay)

Par ailleurs, la complémentarité qu'exige certaines tâches agricoles peut également créer des moments où l'homme et la femme sont réunis. Les occasions peuvent être plus ou moins fréquentes selon la capacité physique et le temps que la femme peut consacrer à aider l'homme à l'étable ou aux champs. Une agricultrice née en 1907 parle de son travail sur la ferme : « *Je m'occupais de la maison et je travaillais aux champs. Je travaillais beaucoup sur la ferme à traire les vaches et faire les foins. J'étais capable. J'avais une très bonne santé. »* (Récit Bertha Laberge) Dans un autre cas, une même routine réunit le couple dès le réveil : « *Chaque matin je tirais cinq ou six vaches et Herman en avait autant à faire. »* (Récit Blanche Gaudreault)

Par contre, si le travail au sein d'un commerce ou à la ferme semble être propice à une inclusion, à une réunion, on en vient à perdre cet espace commun en d'autres circonstances. Le travail en forêt qui exige de l'homme un mode de vie nomade produit souvent l'effet contraire de celui de la ferme ou du commerce qui est plus sédentaire. Un ancien travailleur forestier né en 1899 exprime avec finesse les répercussions sur son couple de son éloignement constant : « *J'ai travaillé comme journalier, j'avais 18 ans. C'est là que j'ai "*perdu le sens de ma femme*". Je ne la voyais plus guère. Je courais le bois. On était de deux à cinq mois parti. »* Nous constatons donc que la place qu'occupe homme et femme dans la vie quotidienne est grandement influencée par l'économie.

Une partie des Laterrois et les Laterroises du début du siècle vivent des séparations et des réunions au rythme de l'économie agroforestière ; toutefois, les règles sociales étant fortement imprégnées de la morale judéo-chrétienne qui sont de mise dans cette communauté au début du siècle, tendent à l'exclusion. En effet, le statut d'adulte conféré par le mariage semble vouloir encourager une certaine solitude des sexes. Par exemple, une femme, mère de quatre ou cinq enfants se rend à des noces :

[75]

On dansait, on chantait. J'aimais la danse et mon mari aussi. On avait dansé et on s'était amusé. Une semaine plus tard, ma mère est venue me visiter et elle m'a dit : « Je trouve que tu danses beaucoup. Quand elle est mariée, une femme sage ne doit pas danser autant. » (Récit Yvette Jean)

La danse qui était au moment de la jeunesse une occasion où les deux sexes se rejoignaient, devient un loisir qu'il est préférable de laisser tomber lorsqu'on est marié. D'ailleurs, cette même femme nous fait remarquer que les activités mixtes sont un privilège de la jeunesse auxquels elle a dû renoncer après son mariage : « *On avait juste à sauter la clôture et on jouait. Je n'ai pas joué longtemps parce que je me suis mariée jeune. C'étaient des activités pour les garçons comme pour les filles. »* (Récit Yvette Jean) Ces comportements dictés par l'Église catholique témoignent de son emprise sur la communauté, une emprise qui commence déjà à être remise en cause au début du siècle au fur et à mesure que la modernité s'installe. Des exemples en apparences banals témoignent de cette évolution. Comme celui d'une femme qui refuse que sa mère l'accouche parce qu'elle préfère attendre le médecin ou d'une autre qui porte des pantalons… au grand dam du curé ! (Récit Marie-Louise Tremblay et Zoé Boivin) C'est à travers la vie quotidienne que chaque personne vit ce changement en rejetant ou en adhérant aux valeurs traditionnelles et aux valeurs nouvelles.

Conclusion

Par suite de l'analyse des récits de vie, nous constatons que les Laterrois et les Laterroises du début du siècle sont à la fois réunis et séparés dans leur vie quotidienne. Malgré une morale sévère que le clergé catholique se fait un devoir de faire respecter, et qui semble favoriser la solitude des sexes, nous remarquons que c'est l'économie qui paraît le plus influencer l'espace qu'occupent les hommes et les femmes dans la vie de tous les jours. Effectivement, chaque type d'économie offre des moyens différents afin de pourvoir aux besoins de sa famille. Et Laterrière entre dans le XXe siècle dans un contexte de mutation de l'économie et de la société. Les rapports hommes-femmes au quotidien se retrouvent donc également en mutation. Ainsi, il n'est pas étonnant qu'il soit malaisé de déterminer à quelle étape de développement se situe la communauté laterroise de cette époque d'après le modèle historique lié à la conception du temps des français Roussel et Girard, qui associe la société préindustrielle au *temps destin*, la société industrielle au *temps géré* et la société actuelle au *refus du temps* [[124]](#footnote-124).

Dans leurs récits de vie, les Laterrois et les Laterroises projettent une idéologie qui assigne les hommes à l'espace public et les femmes à l'espace [76] privé. Cependant, suite à une analyse plus poussée, nous découvrons que les espaces inclusifs et exclusifs se transforment et évoluent suivant les contraintes économiques.

Nous pouvons donc définir trois différents types d'appropriation de l'espace par les hommes et les femmes dans la vie quotidienne, qui reflètent le contexte de mutation économique et sociale. Pour certains, dont le moyen de survie est inscrit dans la dynamique d'une société préindustrielle comme l'agriculteur ou le commerçant, nous voyons nettement l'homme et la femme partager les fonctions de production. Dans ce type, toute la cellule familiale doit se fusionner dans le but de réaliser le projet transmis de génération en génération afin assurer la survie du groupe. Le travail et la famille sont ici indissociables, créant ainsi un espace où se rejoignent les deux sexes de façon régulière.

Pour d'autres, dont le mode de vie est déjà inscrit dans un dynamique reliée à la société industrielle tels que le travailleur en usine ou le marchand de bois, nous constatons que le modèle des sphères séparées est de rigueur ; l'homme assumant sa fonction de pourvoyeur dans le monde du travail « productif », tandis que la femme prend en charge la maison devenue maintenant un espace « privé ».

Dans ce contexte de changement, il devient de plus en plus ardu de transmettre aux générations suivantes le patrimoine familial susceptible d’assurer leur survie, car fréquemment, un seul salaire gagné par l'homme sur le marché du travail « productif » ne suffit pas à faire vivre toute la maisonnée qui a adopté un style de vie lié à l'industrialisation, sans toutefois contrôler la fécondité. En rapport avec ces difficultés, nous observons l'apparition d'une catégorie intermédiaire chez la communauté laterroise. Elle est ainsi appelée par les historiennes Tilly et Scott qui l'ont observée au XIXe siècle en France et en Angleterre. Dans une dynamique d'industrialisation, devant l'incapacité de l'homme d'assumer seul sa fonction de pourvoyeur, la femme et les enfants doivent travailler à l'extérieur afin de rapporter à la maison un revenu d'appoint. [[125]](#footnote-125). Une telle pratique crée des tensions dans les rapports quotidiens qu'entretiennent les hommes et les femmes parce qu'elle remet en question à la fois les modèles traditionnel et industriel à un moment où le changement n'est pas tout à fait intégré au niveau des mentalités et de la culture.

[77]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

5

“Un agriculteur  
du milieu du XXe siècle  
face à l'innovation.”

Normand Perron

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le récit de vie peut être lu comme le simple souvenir d’un témoin sur son époque. Mais il est aussi valable d’en analyser le contenu à travers une problématique. En étudiant les propos rapportés par un jeune agriculteur du milieu du XXe siècle, il devient même possible de comprendre la position d’un acteur de l’histoire vis-à-vis le développement agricole et cela, en relation avec son univers culturel. Les croyances, les peurs et les prises de décision que notre informateur évoquent dans son récit de vie font alors de son témoignage une source privilégiée, même précieuse pour les adeptes de la micro-histoire.

Du récit de vie [[126]](#footnote-126) de cet agriculteur, seuls les aspects relatifs à l’agriculture ont été ici considérés. C’est sous l’angle particulier des attitudes à l’égard de l’innovation en agriculture que les propos de notre informateur ont été analysés.

[78]

La question de l’innovation  
et du changement

Le geste d’innover résulte d’un processus complexe, même si en tout dernier ressort il relève d’une décision individuelle. Des causes psychologiques, sociales, économiques, culturelles peuvent influencer l'individu dans sa décision d'adopter ou de rejeter une innovation. Pour un individu, innover ce n’est pas simplement acquérir un bien, changer une manière de faire. C’est aussi accepter les effets sur la famille, sur l’environnement immédiat [[127]](#footnote-127). Dans les sociétés rurales dites traditionnelles, l’adoption d’innovations peut briser la cohésion de la famille. L’adoption d'innovations comporte aussi un risque pour la propre existence d’une société rurale [[128]](#footnote-128) car c’est une société qui se reproduit d'autant plus facilement qu'elle résiste aux forces exogènes.

L’agriculteur est en droit de se demander si les changements proposés sont nécessairement bons pour lui, pour sa famille, pour la société dans laquelle il vit. Il y va du sentiment d’appartenance et du respect des règles qui régulent en quelque sorte le fonctionnement de la collectivité. Le fait que les rôles sociaux et les rôles économiques ne sont pas dissociés et que l’individu n’est pas atomisé comme dans la société industrielle trace les limites d’un code de conduite [[129]](#footnote-129). Aussi les idées nouvelles n'ont pas toujours trouvé des individus preneurs.

Il importe aussi de considérer les résistances au changement pour éviter de se méprendre sur les attitudes des individus. Le changement suppose habituellement une résistance, naturelle et passagère, qui peut pousser au rejet d’une idée nouvelle. Le rejet collectif d’un changement peut même isoler l’innovateur, le placer dans un sentiment d’inconfort, le mettre face au désaveu.

[79]

Outre les contraintes de nature sociale, culturelle et psychologique, le geste d’innover relève aussi de la situation financière de l’individu, car il a un coût économique. Le coût relié à l’adoption d’une innovation peut être facile à déterminer et sans beaucoup de conséquences à long terme, comme par exemple dans l’achat d’un bien dont la dépense se limite à peu près au coût de l’acquisition. Dans d’autres cas, le paysan sait que l’acquisition d’un bien signifie de nombreux autres coûts. Acheter une baratte à beurre a une signification financière bien différente de celle de troquer le cheval pour le tracteur. L’adoption du tracteur suppose en effet la quasi-obligation de renouveler à plus ou moins brève échéance l’ensemble des instruments aratoires d’une ferme.

Chose certaine, innover n'est pas une décision gratuite, totalement libre. La décision d’innover dépasse le simple geste économique d’introduction d’une nouvelle technique ou d’un nouvel équipement. L’enjeu à caractère souvent irréversible est aussi social et culturel. L’individu décide en fonction de ses propres valeurs face au changement, de la perception qu'il a d'autrui, de celle de la réalité plus objective que constitue l'évolution de son milieu de vie et de sa situation économique personnelle.

Enfin, tous n’adoptent pas en même temps une méthode culturale nouvelle, une culture mieux adaptée aux exigences de la ferme ou encore un instrument aratoire plus perfectionné. Pour aider à situer notre agriculteur, mentionnons que les chercheurs regroupent généralement les individus en cinq catégories : les innovateurs, les premiers adoptants, la majorité précoce, la majorité tardive et les retardataires. Il fait certes partie des premières catégories.

L’univers économique, social  
et culturel de l’informateur

Notre agriculteur, qui est né dans les années 1910, habite dans un village dont la fondation est déjà vieille de plus d’un demi-siècle. Église, écoles, associations diverses, industries locales font partie de son milieu de vie. Mais il vit aussi dans une campagne qui est située à proximité de milieux urbains. Depuis sa ferme sise dans un rang de Laterrière, il est en contact avec les idées modernes qui circulent sur l’agriculture, ne serait-ce que par l’existence du cercle agricole local dont il est membre, de la société d’agriculture de comté, des commerçants d’instruments aratoires, des coopératives ou mêmes des grandes beurreries et fromageries établies à Chicoutimi ou autres villes voisines. Il recourt au crédit agricole pour financer le développement de sa ferme. Il vit dans un monde agricole qui est en cours de transformation depuis des décennies, mais qui est toujours en train d’adopter les valeurs de l’agriculture moderne, tout en étant à la veille de basculer véritablement vers l’agrobusiness.

[80]

Il est aussi abonné à des journaux, dont *l’Action catholique*, puis le *Soleil*. Il entretient des relations étroites avec son milieu, ne serait-ce que par son contrat de distribution du courrier dans le rang qu’il habite. Malgré son instruction modeste, il dessert sa communauté à titre de commissaire d’école et de président de la commission scolaire pendant une quinzaine d’années. Il exerce donc un certain *leadership* dans le milieu local, ce qui peut accroître son influence en matière d’agriculture auprès des agriculteurs de son entourage. Il est possible de le considérer comme un chef de file qui réalise des choses que les agriculteurs du voisinage peuvent être tentés d’imiter.

C’est aussi un agriculteur relativement jeune lorsqu’il acquiert sa ferme. Détail intéressant, elle est située dans un rang où sont établies des fermes relativement importantes, donc dans un milieu agricole dynamique. Il a alors moins de 30 ans, ce qui, théoriquement, en fait un individu plus ouvert à la nouveauté, davantage porté à l’innovation que les agriculteurs plus âgés. Quelques indices laissent croire qu’il est un peu déviant par rapport au code de comportement attendu. Ainsi, tout en reconnaissant que « dans ce temps-là, ça se faisait encore en masse de s’installer avec les vieux », il refuse de cohabiter avec ses parents dans la maison familiale, entre autres par considération pour sa conjointe. Il a le sentiment que cette pratique est néfaste au jeune couple et défavorable à l’épanouissement personnel. Il semble par ailleurs conforté de voir son entourage le soutenir dans son choix. Les gens, rapporte-t-il, m’ont dit : « *Que tu fais donc un bon coup et que tu vas être heureux dans ta petite maison tout seul* [sur la ferme]. »

Pauvre, mais non dépourvu d’esprit d’initiative, notre jeune agriculteur opte plutôt pour l’achat d’une première ferme avec un frère. Il se donne ainsi les moyens de construire une exploitation agricole plus conforme à ses attentes, puisqu’il se libère de la tutelle paternelle. Cette liberté de choix est particulièrement importante quand arrive le temps de prendre une décision sur l’utilité d’une innovation. En effet, il échappe à l’autorité parentale et du même coup à l’obligation de reproduire le plus fidèlement possible le modèle des aïeux sur la manière d’exploiter une ferme.

L’agriculteur innovateur devant les siens

Dans son récit, notre informateur aborde différentes questions relatives à l’innovation en matière d’agriculture. Il traite de la manière de ramasser le foin, de l’usage des chevaux lors des labours et des avantages du tracteur [[130]](#footnote-130), de l’utilisation d’équipements aratoires tels que batteuse, chargeur [81] à foin et appareils servant à sortir le fumier de l’étable. Il note que sa méthode de cultiver dans les années 1940 était bien différente de celle de son père. Par exemple, raconte-t-il, son père coupait le foin à la faucille alors que lui a toujours utilisé la faucheuse, puis la moissonneuse pour les grains.

Dans les premières années d’exploitation de sa ferme, donc vers le début de la Deuxième guerre mondiale, les chevaux et les bœufs sont encore utilisés. Une dizaine d’années plus tard, notre agriculteur a acquis un tracteur. Les moteurs électriques, qui permettent d’accroître l’efficacité de certains outillages agricoles, font partie assez rapidement de l’équipement de sa ferme. Ainsi, la pompe à l’eau mue par l’électricité est-elle perçue comme une petite merveille qui relègue vite aux oubliettes les autres systèmes de pompage de l’eau, dont celui des roues à vent.

L’élevage des vaches laitières ne relève plus du hasard chez cet agriculteur. Il recourt aux taureaux reproducteurs que le cercle agricole local acquiert par l’entremise du ministère de l’Agriculture du Québec. Il connaît les avantages de saillir les vaches avec un bon reproducteur.

Parmi les questions relatives aux changements survenus dans le monde agricole, deux d’entre elles sont particulièrement riches de sens. Il s’agit de la livraison de lait ou de crème à une laiterie de la ville de Chicoutimi et de l’acquisition d’une trayeuse.

Lorsque notre informateur décide d’abandonner la fabrique du rang ou celle du village à la faveur de la laiterie de la ville, il le fait dans le contexte d’un débat important sur la nécessité de conserver les fabriques de paroisse et de favoriser ainsi l’activité économique locale. L’inquiétude à propos de l’avenir des fabriques de paroisse est palpable à cette époque. Les mêmes appréhensions sont relevées ici et là. Par exemple, aux Éboulements, dans le comté de Charlevoix, le curé, dans ses prônes du 7 août 1932 et 30 avril 1933, exhorte ses paroissiens à cesser l’expédition de leur lait à une laiterie de Québec et les invite à concilier leur intérêt particulier à l’intérêt général. Sans cela, prévient-il, la fabrique locale va disparaître, ce qui mettra définitivement les producteurs de lait de la paroisse à la merci des laiteries des villes.

La question qui se pose aux plus importants producteurs de lait en est une d’accessibilité à la fabrique. Lorsque celle-ci ferme ses portes très tôt à l’automne et qu’elle les ouvre trop tardivement au printemps, le producteur s’expose à des pertes financières s’il ne peut vendre son lait. Sans compter que le lait livré à la laiterie de la ville permet souvent de retirer un meilleur bénéfice de sa vente. C’est ce que réalise notre informateur qui a remarqué que la production de lait nature était payante, tout comme la livraison de crème destinée à la fabrication de crème glacée. De plus, la laiterie de la ville permettait d’écouler le lait produit pendant l’hiver, un [82] avantage indéniable pour les plus gros agriculteurs. Pour ces derniers, la fabrique locale, ouverte six, sept ou huit mois par année et souvent limitée à la production de beurre et de fromage, n’offre qu’un accès limité au marché des produits laitiers.

Notre informateur fait donc le saut et, avec quelques autres agriculteurs, il commence à vendre son lait à une laiterie de Chicoutimi au début des années 1940. Son beau-père, un agriculteur d’une autre génération, est en désaccord : « *Vous allez ruiner vos laiteries et les fromageries d’ici, si vous commencez à tous aller à Chicoutimi*. » Mais bientôt, poursuit notre informateur, la pratique se généralisa chez les gros agriculteurs, y compris son beau-père qui possédait une cinquantaine de vaches laitières. Dans le rang qu’il habite, il ne se souvient pas qu’il y ait beaucoup de résistance lors du passage de la fabrique locale à la laiterie de la ville. Il se pourrait que chez les agriculteurs importants, la solidarité à l’égard de la fabrique locale soit déjà effritée dans les années 1940.

L’épisode de l’acquisition d’une trayeuse est aussi instructif de l’effet d’entraînement que peut exercer un innovateur. Rappelons en premier lieu que toutes les fermes du rang peuvent être raccordées au réseau de distribution d’électricité dans les années 1940, ce qui favorise l’acquisition des trayeuses. C’est d’abord de frère de l’informateur, plus vieux, qui, peut-être pour des raisons d’ordre économique, achète une trayeuse. Les deux frères se mettent au ban du voisinage : c’était « *un scandale dans le rang quand ils avaient su qu’on s’était acheté une trayeuse*. » Lorsqu’ils décident de mettre fin à leur association, c’est au frère aîné qu’appartient la trayeuse. Quelques années plus tard, notre informateur acquiert à son tour une trayeuse, jugeant alors indispensable cette innovation qui facilite le travail et diminue les besoins en main-d’œuvre. Jusqu’à l’acquisition de cet équipement, sa femme était obligée de l’aider à la traite des vaches, d’où bien des inconvénients, dont celui « d’habiller tous les petits » et de les amener à l’étable, chaque matin.

Mais le « scandale » suscité par l’achat d’une trayeuse avait vite perdu de son acuité. Dans les années qui ont suivi, soutient notre informateur, « *toute la gang du rang en avait une* [ une trayeuse ]. » Il semble bien que le voisinage ait vite reconnu les avantages que procure cette innovation dans les fermes laitières importantes, nombreuses dans le rang où notre informateur possède sa ferme.

Dans ce cas, comme dans celui de la livraison du lait ou de la crème à une laiterie de la ville de Chicoutimi, les premiers innovateurs, par un geste souvent perçu comme insensé, avaient brisé l’unanimité autour de pratiques bien ancrées. Ce faisant, ils avaient créé une nouvelle « norme ». Bientôt, pour recréer une forme d’unanimité dans la collectivité, comme [83] l’ont remarqué différents chercheurs en psychologie sociale, la majorité adopte peu à peu le nouvel usage, laissant finalement seuls, les retardataires qui se retrouvent isolés.

La fin des paysans

Le titre ci-dessus, qui rappelle celui d’un ouvrage de Henri Mendras, veut évoquer comment les prises de décision de notre agriculteur marquent une rupture avec le passé. Rappelons quelques faits. Il défie l’usage d’habiter chez ses parents. Il rompt avec les habitudes reconnues par les agriculteurs du voisinage en ce qui concerne l’acquisition d’équipement. Il explore de nouvelles méthodes de travail. Il contribue même à mettre en danger la structure sociale et économique de son milieu de vie lorsqu’il privilégie l’établissement de nouveaux liens d’échange avec le milieu urbain.

Mais au-delà de tout l’univers des pratiques agricoles que questionne notre informateur et au-delà de l’effondrement en cours de la société rurale dans laquelle il vit, c’est aussi le rapport entre la foi et la science qu’il faut considérer. Cet agriculteur n’appartient plus à un univers où le succès de ses cultures relève surtout de la volonté d’une force surnaturelle, ce qui était indicateur de l’impuissance du paysan devant les forces d’une nature indomptée. Pendant des siècles, l’agriculteur a été presque totalement à la merci des effets indésirables des gels tardifs et hâtifs, de la sécheresse, des pluies trop abondantes, des ravages des insectes… Maintenant, il tire profit des découvertes de la science. Il expérimente des techniques nouvelles. Il opte pour de meilleures variétés de graines. Il croit à l’usage des engrais.

Sur les pratiques religieuses reliées à la réussite des semences et des récoltes, notre informateur se souvient qu’elles ont toujours cours au milieu du XXe siècle. Il rappelle les Rogations, qui duraient trois jours, la bénédiction des grains de semences « pour demander au bon Dieu que la terre pousse », la récitation d’un *Pater* et d’un *Ave*, à genoux, près du semoir. En même temps, il s’interroge, ne sachant « si ça fait pousser plus ou moins. » Le recours au surnaturel a donc déjà perdu de sa magie en matière d’agriculture. Un peu comme s’il voulait donner plus de poids à son point de vue, il continue son récit en se remémorant un mot d’esprit bien significatif qu’un curé aurait adressé à un agriculteur qui assistait à la messe tous les matins pendant que d’autres s’affairaient à l’épandage du fumier : « *la prière, c’est bon, mais la merde est encore bien meilleur*. » Que la réflexion du curé soit réelle ou fictive change peu de chose quant à l’état d’esprit qui prévaut chez les agriculteurs les plus progressifs. La relation de l’agriculteur à la terre et à la nature a évolué : pratiquer une agriculture raisonnée vaut mieux que de s’en remettre à la seule intervention divine.

[84]

Ce récit de vie, dans lequel l’informateur traite entre autres de sa vie d’agriculteur, est un document riche de sens sur la transformation de la société et des pratiques agricoles vers le milieu du XXe siècle. Son analyse, même partielle, est un exemple instructif de la valeur d’un récit de vie. Elle permet de saisir comment un agriculteur s’est positionné par rapport aux valeurs de son temps, autant sur les questions agricoles que sur les questions d’ordre social et culturel. Considéré sous cet angle, l’histoire agricole devient aussi sous différents aspects une histoire culturelle. L’agriculteur, jusqu’à une époque récente, appartient à un univers social et culturel complexe ; il n’est pas seulement un acteur dans un environnement économique.

[85]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

6

“La mort proche, la mort lointaine.

Changements de perception et d'attitude  
des Laterrois devant la mort.”

Julie Néron et Gervais Tremblay

[Retour à la table des matières](#tdm)

Pour beaucoup de spécialistes en sciences humaines, l'histoire ne peut se comprendre qu'à l'aulne d’importants événements déclencheurs : grandes batailles, coups d'État ou encore biographies d’illustres personnages royaux ou de généraux conquérants. Il est néanmoins une autre histoire beaucoup plus près de l'homme : il s'agit de l'histoire des attitudes conscientes ou inconscientes de celui-ci face à la vie, l'amour, la famille ou la mort. Dans cette section, nous abordons la façon dont se vit et s'organise la mort dans le petit village de Laterrière au Saguenay. Par l'analyse des trois types de mort que l'on retrouve dans les récits de vie, l'attitude de la communauté laterroise du début du XXe siècle face à la mort se précise : entre l'abandon et le calcul, entre la nature et la science, entre la maison et l'hôpital, entre le prêtre et le médecin, entre la tradition et la modernité, on peut dire qu'elle penche du côté de la tradition.

Trop souvent, les ruraux sont les grands oubliés de l'histoire car ils laissent peu de documents écrits. La culture et les mentalités de ces générations s'expriment plutôt à travers les outils et les divers objets de la vie quotidienne. Nous aurons également recours à des sources de deuxième main, c'est-à-dire, des volumes portant sur Laterrière : « [*Mémoire d'un village, Laterrière au Saguenay (1900-1960)*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/memoires_un_village/memoires_un_village.html)*»*, rédigé par Camil Girard et Gervais Tremblay et qui opte pour une perspective de « nouvelle histoire » avec des photographies et des récits de vie, et « *Laterrière au Saguenay, Grand-Brûlé, des origines à nos jours* », écrit par Gilles Gauthier, Zoé Boivin-Fournier et Emma Maltais-Girard qui ont reconstitué l'histoire du village à partir de documents officiels, de périodiques et de journaux. Viennent finalement deux sources plus générales et plus théoriques qui abordent l'histoire [86] des mentalités : « *Essais sur l'histoire de la mort en occident du Moyen-Âge à nos jours* », « *Histoire des populations françaises »* de Philippe Ariès et le phénomène de la mort au Québec, « *Mourir hier et aujourd'hui »* de Serge Gagnon.

La mort à Laterrière au tournant du XXe siècle sera abordée sous deux aspects : la mort proche et la mort lointaine. La mort proche s'exprime par celle qui touche l'individu dans son rapport à lui-même : la mortalité infantile, les fausses-couches, la mort que l'on prépare parce qu'on la sent venir, celle des personnes âgées. La mort proche, c'est également celle du mourant et de ceux qui l'accompagnent, le curé ou le médecin. Il y a aussi les rituels que l'on effectue après le décès : funérailles, habillement et cérémonies religieuses qui contribuent à faciliter au plan social le passage d'un état à l'autre. À travers les sentiments, les conditions de vie et les coutumes se dessine l'attitude des gens face à la mort qui se situe quelque part entre « *le calcul et l'abandon »* comme le dit Philippe Ariès [[131]](#footnote-131). Cette attitude face à la mort se précise encore plus avec la mort lointaine. Elle est composée des relations sociales et affectives comme le veuvage, le remariage, l'adoption et le culte des souvenirs qui suivent un décès. Par des objets tels que les cartes mortuaires et les pierres tombales, par des traditions, des gestes posés, on découvre de quelles manières les vivants communiquent avec leurs morts, comment ils s'en souviennent. Apparaît donc sous nos yeux, un monde où la mort est partie intégrante de la vie et où, inévitablement, une dynamique se crée entre les vivants et les morts, entre la vie et la mort.

La mort proche

Le décès d'une personne apparentée revêt un caractère dramatique tout en laissant un souvenir douloureux et indélébile. Cette douleur n'atteint toutefois pas la même intensité, elle ne se présente pas sous la même forme selon la place qu'occupait la personne décédée dans notre vie. C'est exactement ce que l'on constate en lisant les récits de vie : influencés par le sexe de l'interlocuteur, la culture et l'époque, les passages à propos de « la mort de l'autre » [[132]](#footnote-132) varient énormément selon le statut du décédé. L'histoire contemporaine est sans aucun doute caractérisée par le recul marqué de la mortalité. Depuis le XVIIIe siècle, ce sont les deux extrémités de la vie qui sont avantagées, l'enfance et la vieillesse : les jeunes meurent moins et l'on vit plus vieux qu'auparavant. On a attribué cette évolution à un meilleur équilibre alimentaire et aux progrès de la médecine. À cet égard, c'est surtout dans la lutte contre les enfants mort-nés et la mortalité [87] infantile que la médecine a le plus progressé [[133]](#footnote-133). Les accouchements étaient responsables d'une forte mortalité infantile, comme le démontre le témoignage de madame Zoé Boivin-Fournier, née en 1906, à propos de conditions d'hygiène et des maladies :

Autrefois les enfants mouraient pendant les vacances. Il y avait des canicules. Des petits enfants morts de la diarrhée, cela arrivait souvent dans mon temps. […] Ils lavaient la chaudière à lait, la mettait sur un piquet et la reprenait le soir. Toute la journée, la lumière avait pris du microbe [[134]](#footnote-134).

Le manque d'hygiène relié à l'ignorance traduit donc une certaine fatalité qui débouche sur un abandon au rythme de la nature. La même informatrice confirme que l'été, durant les canicules, enfants et grandes personnes souffrent de diarrhée : « *Mais si les enfants naissent à l'automne, il n'y avait pas question de canicules. Je ne me rappelle pas avoir entendu parler d'enfants morts de diarrhée dans l'hiver* [[135]](#footnote-135). » Pendant la saison froide, madame Boivin-Fournier parle plutôt de croup et de diphtérie qui sont les maladies infectieuses et contagieuses pendant lesquelles apparaissent de fausses membranes. Par exemple, le croup est une localisation laryngée de la diphtérie qui produit des troubles respiratoires chez les enfants [[136]](#footnote-136).

Les maladies contagieuses sont la cause de plusieurs décès d'enfants. Un cas de méningite est rapporté par Marie-Louise Tremblay née en 1904 : « *Je l'ai eue ma fille mais elle est morte à un an et deux jours de la méningite. […] Dans ce temps-là, on n'allait pas à l'hôpital. J'ai téléphoné à mon médecin (le docteur Lemieux)* [[137]](#footnote-137). » Après lui avoir expliqué quels soins elle avait apporté à sa fille, le docteur lui répondit (par impuissance probablement) : « *Je vous dirais bien que les remèdes qu'une mère fait à son enfant sont encore meilleurs que les nôtres*. » La petite est morte le surlendemain. Madame Tremblay évoque l'état des moeurs à cette époque avec des médecins qui viennent à la maison et où l'hôpital n'est visité qu'occasionnellement. Au début du siècle, à Laterrière, mettre un enfant au monde se faisait à la maison, alors qu'à Québec, on avait déjà commencé à se rendre à l'hôpital [[138]](#footnote-138). Accoucher à la maison représentait une tâche ardue qui nécessitait beaucoup de préparation : « *Dans ce temps-là, il fallait préparer les couches. On se faisait des* piqués *avec des gazettes puis on faisait tout stériliser* [88] *dans le fourneau* [[139]](#footnote-139). » Dans cette communauté où l'entraide entre parents et entre voisins était courante, l'accouchement se déroulait quelquefois avec l'aide d'un docteur et d'autres fois avec l'aide d'une « accoucheuse » (sage-femme), ce qui rendaient difficiles les conditions de la venue au monde de l'enfant et la convalescence de la mère. L'accouchement place toujours la mère en situation de risque surtout qu'à cette époque, la science médicale progresse mais tout danger n'est pas écarté.

En constatant la situation de l'hygiène et de la médecine qui sont pratiquées au cours de la première moitié du XXe siècle à Laterrière, on s'étonne alors très peu de sentir la mortalité infantile omniprésente chez pratiquement toutes les personnes interrogées. En règle générale, lorsque vient le temps pour les répondants de parler de leurs frères et soeurs, ils décomptent précisément ceux qui sont morts jeunes (ou mort-nés) et ceux qui ont survécu. Madame Blanche Gaudreault, dont le témoignage a été recueilli en 1982 par Camil Girard et Normand Perron, en est un exemple représentatif : *On était plusieurs (en parlant de sa famille) mais il y en avait eu de morts. Plusieurs jeunes vers l'âge de deux ans et demi. Puis après ça, on était vivants […] cinq vivant, mais il y en a eu pas moins de quatre qui sont morts, […].*

La description d'un autre informateur, monsieur Jules Gauthier, qui habitait le célèbre « Manoir Gauthier », est également marqué par les traces que laisse la mort : « *J'était le quatrième. La première c'était une fille. Deux garçons sont décédés en bas âge* [[140]](#footnote-140). » À notre époque, il est inconcevable d'imaginer un jeune homme faisant le décompte de ses frères et soeurs morts en bas âge et de ceux ayant survécu. Mais le fait que la mortalité infantile fasse partie de la réalité des Laterrois du début du siècle ne les rendait pas indifférents lors de la perte de leurs tout petits. Madame Emma Maltais-Girard traduit avec justesse cette douleur lorsqu'elle avoue : « *Quand un enfant meurt, c'est les entrailles qui nous tortillent*. » C'est une peine sincère doublée d'un sentiment de révolte irrépressible lorsque décède un petit être qui vient à peine de naître. Le refus d'accepter la mort des enfants est ici manifeste.

Si ce sont les « *entrailles qui nous tortillent »* lorsqu'un enfant meurt, quels mots utiliser pour exprimer la peine ressentie lorsqu'un enfant meurt dans les entrailles de sa mère. Par le biais de la fausse-couche, la mort s'introduit encore plus profondément dans la vie des gens (particulièrement des femmes) et fait voir de quelle façon les ruraux réagissaient face à la mort d'un enfant qui ne s'était pas rendu à terme et qui menaçait aussi la [89] mère de passer de vie à trépas. Dans les récits de vie, le thème des fausses-couches est abordé en abondance. Par contre, dans les cinq ouvrages généraux consultés, ainsi que dans les nombreux autres qui ont été feuilletés, aucune mention n'est faite à ce sujet, pourquoi ? S'agirait-il d'une difficulté à établir des statistiques précises due au tabou entourant ce sujet ou bien les fausses-couches auraient-elles été oubliées par les auteurs de ces ouvrages puisque ce sont presque uniquement des hommes ? À l'évidence, le thème des fausses-couches est plus souvent abordé par les femmes, qui sont les premières touchées par « cette mort avant la vie ». Toutefois, si ce sont elles qui risquent leur vie, ce sont les hommes, maris, prêtres et docteurs qui ont le dernier mot. Marie-Louise Tremblay, épouse de Cyrille Émond, subit fausse-couche après fausse-couche. Lorsqu'elle n'en peut plus de souffrir, elle se rend au presbytère rencontrer l'évêque qui était de passage. Après que madame Tremblay ait expliqué à l'évêque les dangers d'hémorragies contre lesquelles le médecin l'avait prévenue, celui-ci lui répondit : « *Vous n'auriez jamais tant de chance de mourir qu'à un accouchement* [[141]](#footnote-141). » Désespérée, Marie-Louise décide de faire chambre à part pour éviter de tomber enceinte. C'était probablement le seul moyen lui permettant d'avoir bonne conscience en tant que chrétienne. Malheureusement, seule dans sa chambre, elle ne s'habitue pas et recommence à partager son lit avec son mari en précisant : « *Mourir d'une façon ou d'autre autre* [[142]](#footnote-142). » Certains Laterrois voient la mort comme un accident, un sujet d'affliction qu'il faut admettre, mais d'autres ruraux commencent à la voir comme un événement qu'un effort d'attention ou qu'une technique nouvelle pourrait empêcher [[143]](#footnote-143). C'est ce que reflète Marie-Louise Tremblay lorsqu'elle se décide, fin des années trente, à suivre une série de traitements à l'électricité pour la stériliser.

La catégorie de gens qui voit la mort comme étant un accident est très bien représentée dans une réflexion de Blanche Gaudreault : « *Elle avait six mois et demi. J'avais rien que six mois et demi de fait. Ben je devais pas en avoir*. » Cette même femme, lors d'une autre grossesse avait une tumeur au rectum. Pour la soigner, il aurait fallu la « provoquer » pour qu'elle accouche à l'avance mais, « *[…] J'ai toffé mon temps parce que le curé me l'a fait toffer. J'aurais voulu l'avoir avant temps. Il ne voulait pas*. » À la même époque, paradoxalement, la deuxième catégorie qui se rapproche le plus du calcul face à la mort que nous connaissons aujourd'hui, s'illustre tout à fait avec Marie-Blanche Lavoie qui a fait trois fausses-couches avant d'avoir ses enfants et plusieurs autres après : « *Là le docteur a dit :* [90] *"C'est assez." Il a fallu qu'Hilaire fasse une retraite fermée. Le père lui a dit : "Tu es mieux de garder ta femme pour élever tes six enfants, plutôt que de rester avec tes six enfants sur les bras et perdre ta femme* [[144]](#footnote-144)." »

Toutefois, gardons en tête les limites des récits de vie : les répondants sont tous croyants et s'ils ont transgressé les règles de leur Église, tous ne sont pas prêts à en parler même si beaucoup de temps s'est écoulé depuis et que les mentalités ont changé. Comme nous l'avons vu précédemment, depuis le XVIIIe siècle, une meilleure alimentation et les progrès de la médecine et de l'hygiène ont fait baisser le taux de mortalité. Et spécialement, depuis 1850, l'hygiène et la médecine ont réduit les crises épidémiques. Par conséquent, un plus grand nombre de personnes meurt à un âge avancé [[145]](#footnote-145). La mort des personnes âgées représente une occasion pour les jeunes gens et les enfants de se familiariser avec la mort. La famille élargie qui était de mise autrefois offrait ce spectacle de la vieillesse. Ce type de mort que l'on sent prévisible permet d'analyser deux volets spécifiques en rapport avec la réaction des vieillards mourants et de ceux qui étaient présents lors de leur agonie. Cette mort que l'on pourrait qualifier d'« apprivoisée » puisqu'elle nous prend moins par surprise, s'effectue souvent dans la sérénité parce qu'elle s'inscrit dans une certaine normalité assumée. Cette perspective exclut toute trace de révolte comme [[146]](#footnote-146) le souligne Emma Maltais-Girard à propos du décès de son grand-père :

Mais ce ne sont pas des personnes qui se sont révoltées […] J'ai vu mourir mon grand-père du côté de ma mère : ils étaient des chrétiens forts. Il était chez lui. J'avais dix-sept ans… il disait : « Chantez, puis, priez » […] Ensuite, j'ai vu mon grand-père du côté de mon père… il disait : « Priez, priez, priez. » [[147]](#footnote-147)

Le décès du père est relaté avec cette simplicité que la religion et la maison familiale offrent comme cadre pour préparer la mort. Le Laterrois du début du XXe siècle mourait en effet à la maison [[148]](#footnote-148). Il puise un grand réconfort dans la religion en invitant les siens à prier en bons chrétiens. Mais ces prières avaient-elles pour but de réconforter le mourant ou ceux qui allaient rester ? Fort probablement les survivants, puisque dans les zones rurales les moins touchées par la modernité, la grande majorité des chrétiens attendaient la mort avec sérénité parce que pour eux, elle débouchait sur un paradis bienheureux [[149]](#footnote-149). Philippe Ariès, dans son livre « *Essais* [91] *sur l'histoire de la mort en occident, du Moyen-Âge à nos jours »*, constate qu'à travers les âges, de l'Antiquité jusqu'aux années 1930, le mourant est toujours au centre des cérémonies de la mort. Le changement se situe ailleurs : ce sont le assistants qui ont changé [[150]](#footnote-150).

Les assistants

Parce que la mort est mieux répartie dans le temps, elle laisse aux médecins et aux prêtres l'occasion d'assister le mourant, plus facilement en été qu'en hiver [[151]](#footnote-151). Serge Gagnon, historien québécois qui a travaillé sur le sujet, assure qu'au cours du XIXe siècle : « *Se profile autour du malade, le médecin qui revendique, avec plus d'assurance qu'au temps de Molière, une place longtemps monopolisée par les courtiers du ciel* [[152]](#footnote-152). »

Le médecin ne semble pas avoir obtenu cette place dans la communauté Laterroise au tournant du siècle. Il est présent surtout aux accouchements comme le démontrent les récits de Marie-Louise Tremblay, de Blanche Gaudreault et d'Emma Maltais-Girard. Son assistance tend toutefois à se limiter à cela, selon un autre intervenant, Jules Gauthier [[153]](#footnote-153). Le prêtre quant à lui semble la figure la plus fréquente au chevet du mourant. Outre les derniers sacrements et le réconfort moral dans la foi, le prêtre fait souvent office de notaire : « *Le prêtre était très sévère. C'est lui qui était le notaire, c'est lui qui était l'avocat, c'est lui qui faisait le docteur, […] Ce que le curé disait c'était sacré*. » affirme Emma Maltais-Girard. Car si la personne possède quelques biens, le notaire remplit vraisemblablement son office. Cependant, il arrive quelques fois que le malade fasse son testament à haute voix. Quelques témoins suffisent pour qu'après le décès, on effectue une transcription écrite à partir de leurs déclarations [[154]](#footnote-154).

Si un des changements capitaux au XXe siècle a été le déplacement de l'objet de la croyance, transféré du prêtre au médecin [[155]](#footnote-155), le Laterrois du début du siècle meurt entouré de sa famille, du prêtre et occasionnellement du médecin. Encore ici, on semble au début d'une ère de changements au plan des attitudes. Les attitudes que nous venons d'analyser découlent de sentiments intimes et profonds devant une étape de la vie : la mort. Passons maintenant à un aspect plus formel entourant le décès : les [92] rituels funéraires. Dès leurs origines, les funérailles n'ont pas eu pour mission de répondre à une peine personnelle mais bien de souligner l'aspect social d'une cérémonie collective, d'une tradition [[156]](#footnote-156).

Le rituel funéraire

Le rituel funéraire s'est commercialisé à partir du XIXe siècle dans les villes tout d'abord, où les fabricants de cercueils, de pierres tombales et de vêtements de deuil commencèrent une concurrence féroce. Le processus de commercialisation ne s'est réellement enclenché en milieu rural qu'au XXe siècle [[157]](#footnote-157). Les récits de funérailles à Laterrière relatent un rituel simple et traditionnel où la religion occupe une place importante. Emma Maltais-Girard, dont la naissance se situe en 1910, décrit le rituel entourant la mort de sa mère en 1919, peu après avoir donné naissance à une fille : « *On couvre la figure de la morte et on attend une heure avant de tout préparer, par respect*. » Le salon familial est ouvert et on place un ruban noir à l'entrée en signe de deuil. Elle nous parle du décor : « *Autour de la morte il y a de grands rideaux noirs, des cierges, un crucifix, un bénitier et un rameau de sapin. Ma mère est là couchée. Elle ne nous parle plus*. » Le corps est placé sur des planches de bois recouvertes d'un drap blanc. Le cercueil est fabriqué par un artisan menuisier qui l'amènera seulement à la fin des deux jours et des deux nuits que dure le rituel : « [*…*] *le beau cercueil est recouvert de draps noirs et au-dedans de la soie blanche et un oreiller* [[158]](#footnote-158). » Par ailleurs, madame Maltais-Girard raconte une anecdote intéressante à propos du danger des funérailles qui se déroulaient dans les maisons. Lors du décès d'un certain monsieur Lapointe, la maison fut incendiée et une personne a perdu la vie. La cause de l'incendie : les grands cierges. Le salon funéraire deviendra le choix logique du villageois à la fin des années 1950 [[159]](#footnote-159).

Plusieurs membres de la communauté sont présents aux funérailles : parenté, voisins, enfants… « *La visite arrive de toutes parts : oncles, tantes et voisins. Les enfants de l'école viennent prier, réciter le chapelet et les de profundis*. » Tout ce beau monde mange à toute heure et passe la nuit debout [[160]](#footnote-160). « *Chapeau noir, robe noire, manteau noir, bas noirs tout en noir*. » Pour les adultes autant que pour les enfants, l'habit doit être noir. Par exemple, une veuve devra porter une pleureuse qui descend jusqu'à la cheville pendant la cérémonie et un veuf, un brassard sur son habit, le tout de [93] couleur noire évidemment. Normalement, les personnes les plus touchées par le décès comme l’épouse ou le mari et les enfants vivront ce que l'on appelle le « grand deuil » qui dure un an. Pendant cette période, les personnes en deuil n'ont pas le droit de sortir. Après la première année, ils entrent dans la phase du « *demi-deuil en portant du blanc.* [[161]](#footnote-161) ». Ces règles, ces coutumes peuvent à prime abord sembler très strictes. Mais le deuil, à cette époque, trouve sa raison d'être parce qu'il a une double finalité. D'un côté, il offre l'occasion à la famille d'exprimer sa peine. De l'autre, il aide les survivants à traverser l'épreuve de la perte d'un être cher, en leur imposant une certaine sociabilité. L'événement en soi est bien défini [[162]](#footnote-162). Il commence par les funérailles, passe par l'habillement et les cérémonies religieuses pour déboucher plus tard sur un remariage ou une adoption. En fait, dans une communauté rurale du début du siècle offrant un cadre de vie traditionnel comme Laterrière, il est évident que la religion occupe une place spéciale, particulièrement dans le domaine de la mort. La religion représente le ciment de la société et par conséquent, elle est omniprésente lorsque les villageois disent un dernier adieu à leurs morts. *« Un glas sonne. On annonce aux paroissiens qu'une personne est décédée. […] Le cercueil noir est déposé sur un chariot de ferme tiré par un cheval. Suivent les porteurs, les parents* [[163]](#footnote-163). »

Les interlocuteurs ne parlent pas de corbillard et d'automobile, mais de cheval et de chariot de bois dans lequel est transporté le fidèle de sa maison jusqu'à la demeure de Dieu. Le rituel qui marque les étapes du deuil est communautaire et encadré par l'église. Les expositions se déroulent à la maison pendant habituellement deux jours et deux nuits. Tout le village défile devant le corps exposé dans le salon sur des planches de bois recouvertes d'un drap. Pour l'occasion, le décor et les vêtements sont sombres. Des tout-petits jusqu'aux grands, tout le monde est vêtu de noir des pieds à la tête. Par la suite, on transporte le corps dans un cercueil artisanal en bois sur un chariot de ferme jusqu'à l'église. Cette dernière, de la même façon que les fidèles et le prêtre, a revêtu sa robe noire.

Tout comme le deuil, les années ultérieures sont encadrées par l'Église qui est le principal facteur d'ordre social à l'époque. Le « grand deuil » dure un an et doit être suivi d'un remariage dans le cas des veufs ou des veuves. D'autres, à la suite du décès d'un parent, adoptent un de leurs neveux pour lui éviter l'orphelinat, ce qui constitue souvent la seule solution, en attendant le remariage du père ou que l’enfant soit en âge d'être autonome. À [94] l'église, l'atmosphère est funèbre. Les décorations sont noires ; les statues sont recouvertes d'un voile sombre et le prêtre porte des habits sacerdotaux noirs. Cette même petite fille de neuf ans qu'était Emma décrit avec justesse cette atmosphère : « *Tant de noirceur, il faut avoir une grande foi pour pouvoir réciter les actes d'espérance et d'amour* [[164]](#footnote-164). » Mais Madame Emma Maltais-Girard l'aurait assurément réconfortée avec ces paroles : « *[…] probablement que quand c'est trop triste le bon Dieu nous donne des grâces pour puiser au travers* [[165]](#footnote-165). » Autrefois, les échanges entre les adultes et les enfants avaient pour objectif d'apprivoiser la mort [[166]](#footnote-166). La mort n'était pas un tabou. C'est précisément cette pudeur face à la mort qui nous différencie de nos ancêtres. De nos jours, la mort a remplacé la sexualité comme interdit. Très tôt, les enfants sont initiés à la psychologie amoureuse mais on tente la plupart du temps, de leur épargner la visite à un parent qui se meurt ou on lui apprend simplement que grand-papa flotte sur un nuage depuis qu'il est « parti ». Dans le récit de la petite fille de neuf ans en deuil que nous avons cité en exemple plus haut, on constate que malgré son âge, elle assiste à toutes les étapes du rituel au même titre que les autres membres de la communauté. Dans les récits de vie, les gens entrevoient la mort avec la conviction d'une transition dans un monde nouveau où ils seront heureux. Voilà pourquoi le prêtre occupait la principale place auprès du mourant et que le rituel funéraire et de deuil étaient dictés par les lois de l'Église. Il est vrai toutefois que la commercialisation de la mort (salons funéraires, corbillard, vêtements de deuil, cercueil fait sur mesure, etc.) se pointe à l'horizon. Mais en général, l'attitude devant la mort reste traditionnelle, c'est-à-dire qu'on s'y résigne, qu’on partage sa peine avec sa communauté dans le cadre de rites à caractère religieux et que le reste est entre les mains de la divine Providence.

La mort lointaine

Un vieux dicton plein de sagesses nous dit : « *Le temps arrange les choses* ». La mort est un concept au niveau de l'histoire des mentalités qui implique la perte d'être chers et que l'on vit à l'intérieur d'une période de deuil. Cependant, la curiosité pousse à se demander ce qui se passe lorsque le deuil est terminé ? La vie continue mais inévitablement elle se retrouve modifiée par le décès. Dans le Québec rural de la première moitié du XXe siècle, catholique et traditionnel, le divorce est une chose impensable. Seulement la mort d'un des deux conjoints permet un remariage. La mort laisse seuls des [95] veufs et des veuves, des orphelins et des orphelines qui ne le resteront en général que brièvement. Les deuils sont considérés comme des états transitoires surtout lors du décès d'une épouse qui laisse une famille nombreuse. « *Moi d'abord, je n'ai pas connu ma mère, elle est morte j'avais deux ans et demi. Mon père s'est remarié au bout d'un an*. » nous raconte Napoléon Saint-Gelais [[167]](#footnote-167)*.* Le remariage est rapide dans ce cas-ci : un an de grand deuil suffit. Mais dans d'autres familles, le nouveau ménage est plus long à se former et ce sont les enfants qui en subissent les conséquences : « *Après la mort de ma mère, j'ai séjourné avec ma sœur à l'orphelinat de Chicoutimi. Quelques années plus tard, il* (le père) *s'est remarié. Ma belle-mère a été bonne pour nous* [[168]](#footnote-168). »

Une source anonyme nous apprend que l'orphelinat était situé à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier et que ses parents lui avaient laissé de l'argent afin qu'elle recueille les enfants après leur mort. Si la famille monoparentale n'est pas de mise et que le remariage semble constituer le seul choix possible pour les veufs et veuves, il s'offre par contre aux enfants une autre alternative que l'orphelinat. Quelques interlocuteurs sont parents adoptifs. Suite à des décès qui laissaient orphelins plusieurs enfants, des membres de la famille se rendaient sur place et les adoptaient. Marie-Louise Tremblay, femme de Cyrille Émond dont nous avons parlé précédemment, avait à la suite de nombreuses fausses-couches fini par adopter une petite fille de sa sœur morte en couche [[169]](#footnote-169).

Assurément, la mort a des conséquences sur les relations sociales et affectives de ceux qui restent. Étant donné la nature des sources utilisées, nous nous butons ici aux limites qu'imposent les récits de vie. Personne ne mentionne des exemples où la mort est intentionnelle ni comment la vie continue pour la veuve et les enfants d'un homme qui se suicide. Les dénouements malheureux et les laissés pour compte ne trouvent pas leur place dans les récits de vie. La mémoire est sélective et la pudeur envers les événements qui nous blessent trop est naturelle. Malgré cette prise de parole des villageois, des silences persistent. Le suicide fait partie de ceux-là.

Bien que la vie reprenne son cours normal, que le deuil finisse et que l'on se prépare une nouvelle existence, il est impossible d'oublier la mort d'une personne qu'on aime. Ce sentiment est nommé la « *mort de l'autre »* par Philippe Ariès dans son volume intitulé « *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-Âge à nos jours* ». Depuis le XVIIIe siècle, les hommes d'Occident donnent un sens nouveau à la mort. Ils s'enivrent, lui donnent un caractère plus [96] dramatique et affligeant. Mais en même temps, l'homme est moins préoccupé par sa propre mort. Au contraire, il vit plus difficilement la « mort de l'autre ». Ce nouveau sentiment inspire le culte du souvenir très présent aux XIXe et XXe siècles, ce qui se traduit par un intérêt marqué pour les cimetières et les objets évoquant le souvenir du défunt [[170]](#footnote-170).

Le culte du souvenir émane d'un sentiment intime ressenti individuellement. Malgré ce caractère privé, le culte du souvenir s'est, dès son origine, rapidement étendu de l'individu à la société. D'ailleurs, il est surprenant de constater que même dans la mort, les classes sociales sont respectées. Le choix de la sépulture donne de précieuses informations à cet égard. Par exemple, se faire inhumer dans l'église de sa paroisse peut être un moyen de laisser une trace indélébile de sa puissance, de sa renommée [[171]](#footnote-171). L'église Notre-Dame de l'Immaculée-Conception à Laterrière, troisième a être érigée depuis la fondation de la colonie en 1846, a été construite au début des années 1860. Quelques fidèles, soucieux de leur salut éternel, choisissent la proximité de l'autel comme lieu d'inhumation. On affirme que la « présence » à la messe peut raccourcir la période de temps à passer au purgatoire [[172]](#footnote-172). Les travaux d'excavation débutent au mois de juillet 1863 et les registres paroissiaux mentionnent l'inhumation de sept personnes sous l'église : trois curés et quatre paroissiens.

Tableau 1

Distribution nominative des individus inhumés sous l'église  
de Laterrière, fonction et date d'inhumation, 1866-1924

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Nom | Fonction | Date de l'inhumation |
| Cyrille Émond | Cultivateur | 01 février 1866 |
| Narcisse Rinfret | Écuyer | 26 février 1866 |
| Onésime Gauthier | Cultivateur | 14 novembre 1866 |
| Jules Gauthier | Propriétaire | 17 novembre 1890 |
| Michel-Édouard Roy | Curé | 15 juillet 1895 |
| Anicet Hilaire Marceau | Curé | 07 juin 1914 |
| François-Alfred Labrecque | Curé | 16 janvier 1924 |

Source : Laterrière au Saguenay [[173]](#footnote-173).

[97]

Le choix de la sépulture peut aussi avoir une signification profonde qui exprime la reconnaissance d'une communauté envers ses membres bienfaiteurs. À Laterrière, un monument funéraire blanc en marbre de carrière, dans un socle en pierres des champs et de mortier, situé dans le cimetière près de l'église, rend hommage à Mars Simard, considéré comme le cofondateur de la paroisse de Laterrière en 1846 avec le père Jean-Baptiste Honorat. « *Ci-gît Mars Simard, décédé le 20 janvier 1862, âgé de 56 ans R.I.P.* [[174]](#footnote-174)*. »* Accorder autant d'importance au choix de sa sépulture, faire preuve d'autant d'ostentation n'indique pas nécessairement un intérêt seulement social. Cependant, motivations sociales et religieuses sont difficiles à distinguer ; elles se confondent. Toutefois, une chose est certaine, la hiérarchie sociale ne disparaît pas avec la mort. La culture du souvenir s'exprime également à travers les cartes mortuaires conservées par les villageois. Derrière un texte à caractère religieux qui donne un message d'espoir, les cartes mortuaires remémorent le souvenir du défunt : « *Parents et amis ne m'abandonnez pas, bientôt vous me retrouverez pour chanter avec moi l'éternel Alléluia*. [[175]](#footnote-175). »

Conclusion

À partir des récits de vie de personnes âgées de Laterrière, nous avons effectué un retour en arrière en scrutant un aspect précis des mentalités de nos ancêtres. Par le biais de récits abordant les thèmes de la mortalité infantile, des fausses-couches et de la mort qui « arrive à son heure », l'attitude de nos aïeux face à la mort se précise. Pour eux, la mort est une réalité à laquelle il faut faire face, qui fait partie de la vie. Ce n'est pas un tabou. Il s'agit là d'une attitude empreinte de résignation, de confiance mystique et qui ne contient aucun sentiment de révolte sauf pour ce qui est de la mort des enfants. Dans cet état d'esprit, hommes et femmes meurent à la maison entourés de leur famille et du prêtre. Il est vrai toutefois que le médecin commence à s'imposer mais seulement en ce qui concerne les accouchements et la santé des jeunes enfants. Le prêtre a encore une longueur d'avance, tant pour l'assistance religieuse et le réconfort moral que pour les affaires matérielles. Le testament auriculaire fait sur son lit de mort est alors une option populaire chez les villageois et, évidemment, le prêtre en est fréquemment un témoin privilégié.

Le temps qui passe n'altère pas la mémoire des gens. Les Laterrois se souviennent de leurs morts ; ils prient pour eux, ils les intègrent à leur vie. Le cimetière paroissial, les monuments funéraires, le cimetière sous l'église [98] et les cartes mortuaires témoignent fortement de toute la force du culte du souvenir. Depuis le début du siècle, il faut l'avouer, les changements se sont succédés : les progrès de la science, de la technologie, de la médecine, etc. Alors inévitablement, les mentalités ont évolué et arrivent à la fin du XXe siècle transformées. Toutes ces découvertes à propos de l'attitude de l'Homme face à la mort dans la première moitié du XXe siècle nous amènent à faire des comparaisons en rapport avec notre situation actuelle. L'attitude face à la mort en cette fin de XXe siècle est tout à fait différente de celle que nous avons découverte précédemment. Dans les sociétés occidentales, la mort est devenue le principal tabou. Ce phénomène est nommé la « mort inversée » et fait référence à la crise contemporaine. Celle-ci est une sorte d'état de panique, que les hommes et les femmes d'aujourd'hui doivent affronter, puisque nous vivons dans un climat d'angoisse, qui tend à nier le processus définitif du vieillissement et où le nihilisme, l'athéisme ont triomphé, détruisant ainsi l'autorité de la tradition qui était représentée par l'Église entre autre [[176]](#footnote-176).

Le mourant place désormais sa foi dans la médecine et la thérapie. À compter des années 1930, le rituel funéraire se commercialise : cercueils sur mesure, corbillard, vêtements de deuil, etc. [[177]](#footnote-177). Finalement, la seule chose qu'ont encore en commun les croyants et les athées sont les funérailles. Guy Lapointe, professeur de théologie à l'université de Montréal, commente à propos des rites : « *Aujourd'hui, ils reviennent en force, mais les institutions religieuses ont perdu l'initiative. Ce sont les gens qui décident et l'Église doit répondre à la demande* [[178]](#footnote-178). » Durant une bonne partie du XXe siècle, il a existé un code pour chaque événement important : naissance, amour, mariage, mort, etc. Celui-ci permettait de pouvoir exprimer et manifester des sentiments spontanés. La communauté de Laterrière au Saguenay se fait la représentante d'une époque qui témoigne d'une culture où les morts interviennent et où les vivants les interpellent. À l'heure actuelle, il n'existe plus rien pour canaliser les sentiments, même les plus fragiles comme ceux que fait naître la mort. On traite la mort comme autrefois on traitait la sexualité. Il est préférable que la personne touchée arrive à contrôler ses émotions pendant le deuil, ce qui permet à la société de refuser la présence de la mort. Comme si nous n'étions pas en mesure de nous regarder en face, comme si un aperçu de ce qui nous arrivera inéluctablement nous était insupportable.

[99]

REGARD SUR  
LES ANCÊTRES



Fonds GRH, Roland Fournier, 90.3.342 (1919]

1re rangée : — Girard, Francois Larouche, Mgr Michel-Thomas Labrecque, troisième évêque de Chicoutimi, Thomas Émond, Louis Maltais, Théotime Girard.

Devant : Éleucype Tremblay, Maurice Girard, Hyppolite Girard, Thomas Pearson, Francois-Xavier Gaudreault, Castule Simard, Tom Gagnon.

[100]



Fonds GRH, Roland fournier, 90.3.379 (1919)

De haut en bas :

Ida Desgagné, Jeannette Gagné, Juliette Simard, le curé Arthur Gaudreault, Mlle Berthe Fournier, Anne-Alma Simard, Mlle Yvonne Fournier, Cédulie Côté, Cécile St-Gelais, Amédée St-Gelais, Germaine Gaudreault, Marie St-Gelais, Gracia Simard, Yvonne Girard, Éliane Girard, Bertha Girard, Marie-Jeanne Gauthier, Marie-Louise Émond, Germaine St-Gelais, Mathilda Simard, Marie-Jeanne Tremblay, Blanche Gaudreault, Bertha Bouchard, Cécile Maltais, Marie-Louise Gaudreault, Elthémire Côté, Blanche Gauthier, Alma Simard.

|  |  |
| --- | --- |
| fig_p_100b_st | fig_p_100c_st |
| Fonds GRH, Roland Fournier, 90.3.60  Mlle Yvonne Fournier (vers 1920). | Fonds GRH, Jules Gauthier, 90.8.46  Madame Valérie Gauthier, épouse de Thomas-Louis Gagné (vers 1920). |

[101]



Fonds GRH, Roland Fournier, 90.3.115

Le hockey au féminin (circa 1930).



Fonds GRH, Aimé Girard, 90.1.2

Bertha Girard et Ida Girard (épouse d'Édouard Gobeil)  
avec deux enfants (circa 1927).

[102]



Fonds GRH, Aimé Girard, 90.1.91

Enfants de la famille Fortier (fin des années 1930).



Fonds GRH, Adrien Gagnon, 90.2.40a

Masques de mi-carême (vers 1940).



Fonds GRH, Aimé Girard, 90.1.126.

Chasse à l'ours. (10 juillet 1947)

[103]

PARTIE I

PÈRE ET MÈRE,  
TU HONORERAS

[104]

[105]

**Partie I  
Père et mère, tu honoreras**

“Quand j'ai pris le moulin,  
j'avais 16 ans.”

Jules Gauthier (63 ans)

« Millwright »

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | Gauthier |
| PRÉNOM | Jules |
| DATE DE NAISSANCE | 26 dÉcembre 1918 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 1941 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | LucÉnie Émond |
| ENFANTS | trois enfants : deux garÇons et une fille |
| OCCUPATION | *millwright* |
| INSTRUCTION | Jusqu'À l'Âge de 12 ans |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1918 | Naissance à Laterrière. |
| 1920 | Incendie à la chaufferie du moulin à scie. |
| 1930 | Le moulin à scie fabrique du bois de fuseaux. |
| 1930c | Mariage de son frère Onésime. |
| 1932-1933 | Le train cesse au village, début des livraisons du moulin par camions. |
| 1935 | Arrivée de l'électricité au moulin. |
| 1936 | Fin de son apprentissage au moulin : il demeure seul responsable des activités. |
| 1940 | Appel pour le service militaire. |
| 1941 | Mariage avec Lucénie Émond. |
| 1954 | Il est contremaître chez Price. |
| 1958 | Fermeture du moulin à scie. |
| 1960 | Fermeture du moulin à farine. |

[106]

|  |
| --- |
| **Résumé**  Jules Gauthier est né en 1918 à Laterrière. Il descend en droite ligne du premier Gauthier, navigateur dans la région de Charlevoix qui est venu s'établir au Saguenay au début de la colonisation. Son occupation principale sera d'opérer le moulin à scie de sa famille. Tout au long de son récit, monsieur Gauthier laisse volontiers transparaître l'importance de sa famille. Associés pour certaines opérations forestières à l'industriel Dubuc, les Gauthier profitent de l'influence politique de cet homme d'affaires important. Le récit de Jules Gauthier est de ce fait centré sur l'histoire du village, des activités de sa famille au fil des décennies et qui sont au coeur du développement de cette communauté. Son témoignage est l'écho d'un passé encore vivant dans la mémoire de Jules Gauthier.  Monsieur Jules Gauthier raconte l'histoire de sa famille et par ricochet, celle de la communauté villageoise de Laterrière. Depuis les débuts de la colonisation du territoire Laterrois, les Gauthier sont engagés de plein pied au coeur des activités religieuses, sociales et économiques de l’endroit. Étant propriétaire des moulins à scie et à farine, ils sont les principaux employeurs dans un village tourné vers l'agriculture et le travail en forêt. À cet égard, notre informateur est un intermédiaire entre l'histoire du village et celle de sa famille. Il raconte avec fierté l'influence de sa famille tant au plan municipal que provincial. |

Les premiers arrivants

Mars Simard a été le premier Blanc qui s'est installé ici à Laterrière. Il faisait partie de la Société des Vingt-et-Un, celle de 1838. Cette année-là, à la Grande-Baie, il y avait un comité qui dirigeait les Vingt-et-Un et qui agissait un peu comme un gouvernement municipal. Chacun s'était octroyé un certain territoire pour la chasse. Il n'était pas question de bois, d'agriculture ou de quoi que ce soit. Au début, c'était surtout de la chasse. Mars Simard s'était fait octroyer la Rivière-à-Mars. Il était jeune, il n'avait que 26 ou 27 ans. En 1935, j'ai vu de mes propres yeux une hutte de monsieur Simard quand il couchait dans la tête de la Rivière-à-Mars. C'était une hutte en terre et en aulnes. Il y avait une espèce de grande écorce de bouleau qui recouvrait les aulnes avec de la terre par-dessus. Il y avait juste une entrée. Il fallait se mettre à genoux, presque sur le ventre pour entrer. Il n'y avait pas de poêle ni de cheminée. Ça m'a l'air qu'il faisait le feu dans l'ouverture, car le trou avait à peu près trois pieds carrés.

[107]

En 1842, monsieur Simard trappait au lac des Rats Musqués, qui fait une partie de la tête de la Rivière-à-Mars et il a pris le cours d'eau de la rivière du Moulin. Le lac des Rats Musqués sert de tête à trois rivières : la Rivière-à-Mars, la rivière du Moulin et la rivière Cyriac. Il a pris la rivière du Moulin et il l'a descendue jusqu'à Laterrière où il s'est reconnu. D'après son petit-fils, c'est là qu'il aurait passé trois à quatre jours à l'emplacement même où demeure sa famille aujourd'hui encore. C'est là qu'il a décidé de venir s'établir à Laterrière, au bout d'un mois. Aujourd'hui, ils appellent ça le lac des Plaines. Ensuite, il est redescendu chez lui. Dans ce temps-là, au Saguenay, les arpenteurs du gouvernement avaient tiré la *grand* *ligne* de Bagotville à Chicoutimi. Ils faisaient la deuxième ligne à partir de la *grand ligne* à Bagot en montant vers Laterrière. Ils s'étaient donnés comme objectif de tirer huit milles de long. Ça ne se faisait pas du jour au lendemain. Ça prenait beaucoup de temps. M. Simard savait que la *grand* *ligne* était tirée. Ces gens-là étaient plus habitués que nous à voyager dans le bois à l'aide du soleil. Il était trappeur de nature. C'était son métier principal. C'est pour cela qu'ils ont donné son nom à la rivière à Mars. C'était son territoire pour la trappe. Il savait que les cours d'eau allaient tous dans le même sens. Apparemment, il avait déjà visité le long du Saguenay. Il a traversé à la ligne de Bagot en sachant qu'elle était là et en suivant toujours les montagnes. De la ligne de Bagot, il est allé à la Grande-Baie et il a décidé de venir se bâtir un petit camp au lac des Plaines. Comme il était un peu tard en saison et que ce n'était pas vraiment favorable, il a travaillé seulement deux mois au lac des Plaines en 1841. Vers le six juin, il est monté s'établir avec un de ses garçons, Castule. Au printemps de 1842, il a bâti son camp et il a passé l'été là avec son fils. En 1842, il a hiverné à Bagotville avec sa femme et sa famille. En 1843, la famille Simard accompagnée de la famille Singelais sont venues s'établir à Laterrière définitivement.

Sauveur Singelais, qui faisait partie du groupe de Grande-Baie, est venu le visiter. Il avait exploré le long de la rivière du Moulin. Il était monté un peu plus haut et il avait été voir les terrains. Entre la rivière Chicoutimi et la rivière du Moulin, il y avait une île à Laterrière. Il traversait d'une rivière à l'autre et il explorait. Il sondait le terrain et la qualité du bois, si c'était *planche* ou s'il y avait trop de montagnes. Au début, Sauveur Singelais s'était pratiquement alloué un coin de terre à environ deux milles du lac des Plaines.

Les premiers peuplements

En 1844, la première bête à cornes est arrivée à Laterrière, où elle a vécu un mois et demi. Elle s'est fait étrangler par un ours. C'était la seule bête qu'il y avait et elle appartenait à Sauveur Singelais. C'était une vache [108] à lait pour alimenter ses petits enfants. Il l'avait acquise à la Grande-Baie et elle fournissait le lait à la famille Simard. Les Simard ont racheté une autre bête à cornes. Simard a semé du « bled » en 1844. Il a très bien poussé. Sauveur avait un peu travaillé la terre mais en 1844, il n'a pas pu *sumer* au printemps. C'est en 1845 qu'il a pu semer. Il paraît que ça levait excessivement. C'était une terre nouvelle, pas exploitée. Sauveur demeurait de l'autre bord de la rivière, dans le détour. La rivière fait une espèce d'équerre et là, il y a un trou. J'ai vu la fondation de monsieur Thomas Singelais. C'était au pied du cran. Il s'était bâti là, à l'abri du vent noroitnordet. Il s'était alloué grandde terre. Il avait été plus fin que Mars Simard. Il était venu là comme squatter mais il avait fait des démarches. Dans l'hiver, il a écrit au gouvernement pour se faire accepter comme squatter sur la terre. Les Simard n'ont pas fait ça. Ils se sont établis juste avec l'agent des terres de Grande-Baie comme squatter car les numéros de lots n'étaient pas finis de tirer. Les *tré-carrés* n'étaient pas faits et il n'y avait rien, mais il avait pris une certaine étendue de terre. Sauveur Singelais a pris lui aussi une certaine étendue de terre.

Les pères Oblats ont eu connaissance de ça et au printemps 1846, ils ont décidé d'établir une mission à Laterrière. C'est mon arrière-arrière-grand-père qui a transporté le père Honorat à la Baie. Le premier Jules Gauthier était navigateur. Ça s'appelait Saint-Bruno dans le temps parce qu’à l’époque où Laterrière a porté le fameux nom de Grand-Brûlé, c'était sous le patronage de Saint-Bruno. C'était le canton *township* Saint-Bruno. Il n'était pas question de Laterrière dans le temps parce que c'est devenu paroisse de Laterrière. Quand ils ont bâti l'église en l'honneur du seigneur de Laterrière, c'est devenu Notre-Dame-de-Laterrière. Même en changeant de nom, ça a toujours porté le nom de Grand-Brûlé. La première chose que le père Honorat a fait en arrivant, ç’a été de faire patenter ses lots. Il en a fait patenter neuf. Les lots dix et onze étaient en suspens. C'était Sauveur Singelais qui les avait mais, comme il était squatter, le père Honorat est passé par-dessus le dos de Sauveur. Au lac des Pères, les lots 12 et 13 appartenaient à Sauveur comme squatter sur le troisième rang, mais le père Honorat les a fait patenter à son nom. Sauveur a perdu ses deux lots. Le père Honorat exploitait le même genre d'industrie que Price et Peter McLeod. Il exploitait le bois et il commerçait. Comme c'étaient des religieux, ils avaient de l'influence sur la population. Ils ne voulaient pas que les gens se fassent exploiter par ces commerçants-là. Lui, il pouvait les exploiter, mais eux n'avaient pas le droit. Price et McLeod se sont lamentés à Monseigneur à Québec. Il n'y avait pas d'autorités religieuses à Chicoutimi dans ce temps-là. L'évêque a ordonné au père oblat de se débarrasser de la mission en février 1852. Dans ce temps-là, quand Monseigneur parlait, les pères pis les prêtres, ça pliait bagages.

[109]

C'est pour cela qu'il y a eu un froid entre la famille Simard et le père Honorat. Honorat a voulu l'enlever de là. Mars avait des lots que le père désirait. C'était de très beaux lots à bois. Ils ont eu beaucoup de disputes. Finalement, ça a viré en vraie chicane de clocher comme on dit. C'est allé en procès et les Simard ont gagné étant donné que ça faisait trop longtemps qu'ils étaient squatters. Ils étaient les premiers ici. Tout ça a été considéré par le notaire Kane qui a servi de juge. Le procès a eu lieu à la Grande-Baie. Il était convenu entre les deux parties que ce que le notaire Kane déciderait, ça passerait par là. Mars a gardé ses lots et le père Honorat a gardé les siens. Les séries de lots du père Honorat étaient situées entre les lots de Mars Simard et ceux de Sauveur Singelais. Le père Honorat avait neuf lots complets patentés. Ensuite, il a eu trois autres lots qu'il a acquis par billet de Ferdinand Gauthier qui est arrivé avant Jules, vers 1846-1847. Ces Gauthier-là venaient de Sainte-Irénée. Ce n'était pas la même famille que nous.

Peter McLeod « opérait » à Chicoutimi. Les pères Oblats ne s'attendaient pas à ce que Mars Simard s'allie avec Peter McLeod. Mars savait bien que les pères Oblats étaient plus *pesants* que lui au gouvernement, qu'ils étaient plus expérimentés et qu'ils avaient plus d'argent. Ils avaient de l'instruction, lui n'en avait pas. Il s'était associé et il travaillait pour Peter McLeod. Dans les périodes de chasses, il faisait de l'exploration dans le haut des rivières, dans les embranchements, les bras et tous les affluents de la rivière du Moulin et de la Rivière-à-Mars. Il était payé pour ça. Peter McLeod s'est occupé de faire verbaliser les lots de Mars Simard. Ça ne faisait pas l'affaire des Oblats, qui voulaient avoir tout le terrain. Ils n'ont pas eu besoin de Peter McLeod ni de Price pour faire verbaliser leurs lots. Ils sont allés à Québec et ils en ont fait verbaliser 14 du même coup. Mais ils n'ont pas pu avoir ce qu'ils espéraient. Les pères Oblats auraient voulu rester du côté sud de la rivière du Moulin. Ils n'auraient pas voulu acquérir les terres du côté Nord. Mais là, ils ont été obligés de les acquérir automatiquement étant donné que les Simard étaient d'un côté et les Singelais de l'autre ; ils ne pouvaient pas faire ce qu'ils voulaient. Tout ça ne s'est pas fait sans anicroche. Mars Simard avait déjà bâti le « fond » de son étable. Le père Oblat avait demandé à ses hommes qui travaillaient au moulin à scie d’aller le débâtir dans la nuit. Ça n'a pas arrêté Simard, car le lendemain, il s'est remis à construire. Ils construisaient en groupe, parce que dans l'intervalle, il était arrivé d'autres colons qui s'étaient établis dans le rang des Menés (rang Saint-Isidore) : des Desbiens, des Gagnon, des Boulianne. Le rang de l'Église n'était pas ouvert. Ils prenaient pour les Simard. Sauveur Singelais a servi de témoin à Mars, comme de quoi il était le premier à être venu s'établir là. Ce procès a eu lieu dans les années 1849-1850. [110] Il fallait bien que Mars Simard prenne sa revanche. Il n'avait pas d'instruction mais il avait une tête.

À cette époque, ils faisaient du bois, mais très peu. C'était surtout pour se bâtir. Il n'y avait pas de moulin. Il fallait qu'ils équarrissent le bois à la hache. Sauveur a bâti sa petite maison et son étable. Mars a lui aussi décidé de se bâtir une maison. C'était construit pièce sur pièce. Il n'y avait pas de planches. Ils n'ont jamais déplacé la vieille maison, mais elle a été rallongée plus tard. C'était bâti sans *solage,* sur la terre. Ils ont décidé de faire le sous-sol de la maison plus tard. L'hiver, ils dormaient dans la terre. Ils ne dormaient pas dans leurs maisons parce qu’elles étaient trop froides. Ils ont creusé la moitié de la superficie de la maison. Ça avait à peu près une quinzaine de pieds de large par une vingtaine de pieds de profondeur. C'était carré. C'est comme s'ils avaient pris la moitié de la maison et qu'ils en avaient creusé un sous-sol. Ça avait à peu près sept pieds de haut, c'était profond et tout d'un bloc. Il restait à peu près trois ou quatre pieds entre la terre et le plancher de la maison. C'est là que les *beds* étaient placés. Je pense qu'ils pouvaient coucher une quinzaine de personnes. Quand j'y suis allé, la famille était grande et ils couchaient tous là. On s'*adonnait* à aller par là étant donné que c'était parent. J'ai vu ça. Je suis allé dans le trou. On descendait dans la cave par un escalier. Il y avait un gros poêle de fonte avec une cheminée et ça chauffait. La chaleur se tenait là, dans le trou, le haut des maisons restait trop froid.

Arrivée du premier Jules Gauthier

À la même époque, mon arrière-arrière-grand-père, qui s'appelait Jules Gauthier, naviguait sur le Saguenay depuis quatre ans. C'était un navigateur au long cours. Quand il s'est établi à Saint-Irénée, il naviguait déjà sur le Saguenay. Il transportait du bois. Il n'y avait pas beaucoup de passagers, mais il a transporté des familles à Grande-Baie. Price avait une goélette aussi, mais c'est surtout le premier Jules Gauthier qui faisait le transport du bois pour Price, McLeod et les Oblats. Il n'y en avait que deux qui faisaient ce travail. Jules Gauthier a eu connaissance de la dispute. Mais il disait qu'il n'avait pas d'affaire là-dedans. Quand ç’a été le temps d'acheter, il s’en est mêlé. Ce qui fait que le père Oblat lui a vendu sa mission. Il l'a payée aux alentours de 1800 piastresen argent et il a donné le bien qu'il avait à Saint-Irénée, en échange. À cet endroit, il avait à peu près un demi-lot avec des bâtiments. Les pères Oblats avaient quatorze lots plus deux autres lots qu'ils avaient acquis par billet. Ferdinand Gauthier, dit la « ourse », avait emprunté onze cents piastresaux pères Oblats, en passant par le père Honorat. Quand il est venu, il a fallu qu'il rembourse étant donné que le père Honorat s'en allait. Il a donné ses lots à bois, ceux qui [111] avaient fait partie de la mission. Jules les a obtenus aussi de la même façon. Un an après, Jules Gauthier s'est départi de ses deux goélettes. La terre n'était pas livrable, car les ententes ne se sont faites que le 22 février 1852. La terre n'a été livrée que le 4 septembre. Il fallait qu'à huit heures du matin, le 4 septembre, la terre soit livrée. Il a fait l’exploitation et transporté du bois tout l'été. Le 4 septembre au matin, il est arrivé avec armes et bagages. Les Oblats sont retournés à la Grande-Baie pour s'en aller, leur maison-mère était à Montréal.

Dans l'intervalle, le père Oblat avait donné un certain terrain à Monseigneur pour bâtir l'église. Mais les Simard ne se sont pas laissés damer le pion. Eux aussi avaient donné un terrain à l'église. Les Oblats voulaient avoir une chapelle, puisque c'était naturel qu'il y ait une chapelle sur leur bien. Elle se trouvait à environ 150 pieds du moulin, dans une coulée, une *coupe*. La chapelle était sur le dessus. Ensuite, ils ont décidé de bâtir une église dans la paroisse. Ça a fait un gros froid, parce que lorsque Monseigneur a décidé de bâtir l'église, mon arrière-arrière-grand-père a dit qu'il n'y avait pas les papiers du terrain. Il n'y en a pas encore à l'heure actuelle. Il n'y a pas de contrat devant notaire pour le terrain qui appartient à la fabrique. Le terrain a été donné *de bouche* par le père Honorat. Le premier Jules a entériné ce que le père Honorat avait donné. L'église s'est bâtie là. Mais ça a fait un froid dans la municipalité. Ça s'est finalement calmé, mais ça a pris plusieurs années. Les terrains de l'église ont été cédés par les pères Oblats. Au début, il a été question de bâtir l'église au rang Saint-Isidore. Mars avait cédé le terrain du rang Saint-Isidore aux paroissiens pour bâtir. Ils se sont formés un corps de la fabrique. Ce n'était pas encore officiel. Mars avait laissé ça aux contribuables pour bâtir l'église là. Mais les pères Oblats avaient aussi cédé un terrain. Ça a fait une petite controverse, mais il fallait que ça en vienne à une entente. Dans l'intervalle, les pères Oblats ont déménagé. Le premier Jules a dit : « *Ce que le père Honorat a fait, je ne le débâtis pas, ce que les pères ont donné, je le cède*. » Il a laissé ses terrains. Ils se sont entendus pour que l'église se bâtisse.

Ça allait jusqu'à la ligne de lot. Ça ne se rendait pas jusqu'à la rivière. Ensuite, il avait obtenu le cimetière avec la butte. C'était ça, le terrain. C'était à partir de la ligne du 8C jusqu'à la ligne du 8B, qui appartenait aux Gauthier. Il y avait une étable et une cave à patates. Le bas de la côte n'appartenait pas à la fabrique. C'est ce que Jules a cédé au début. Plus tard, les Gauthier ont donné *de bouche*, pas sur papier, parce qu'il y avait un cheval et trois bêtes à cornes. Le curé, il fallait qu'il vive. C'était pas riche. Les colons ne pouvaient pas le faire vivre. Il cultivait ce qu'il pouvait. Il avait trois bêtes à cornes et un cheval pour voir ses malades et son monde. Il avait des champs en culture. Il y a eu trois chapelles à Laterrière. Il y en [112] a eu une chez Thomas-Louis Gagné, une autre petite dans le fond, puis il y a eu celle-là. La chapelle des pères Oblats était sur le coin de la butte et le moulin à scie était en bas. Elle était entre la maison et le moulin. Il y avait la résidence des pères Oblats, ensuite la chapelle et le moulin était en bas. C'est comme ça que c'était organisé. Les bâtiments pour les animaux étaient de l'autre côté de la rivière.

J'ai vu la fondation de l'étable où ils mettaient leurs bœufs. Parce que Jules a hérité de 35 bœufs lors de l'achat des biens des oblats. C'était des bœufs domptés et qu'ils attelaient. Ce n'était pas une ferme. C'était un chantier, une exploitation de bois. On alimentait le moulin avec les bœufs et on s'en servait pour sortir le bois à la Grande-Baie. On coupait le bois en arrière et le long de la rivière du Moulin. Ils ont appelé ce lieu le Grand-Brûlé étant donné que tous les printemps durant 30 ans, c'était toujours en feu. Ils faisaient de l'abattis et ça prenait en feu. Le feu courait parce que c'était *planche*. Le grand feu du Saguenay n'a pas touché à Laterrière. De Jonquière, il a traversé le Saguenay, mais c'est surtout vers Saint-Fulgence, Saint-Honoré et Saint-Charles que le feu s'est propagé. Il a arrêté à Saint-Fulgence. Ça a brûlé un peu de ce côté-ci, mais très peu, pas même un mille du côté sud du Saguenay. Le grand brûlé partait de Saint-Félicien en descendant tout le lac Saint-Jean. Quand du bois est brûlé, il faut le couper immédiatement ou on le perd. L'arbre ne brûle pas au complet. Il va brûler quelques arbres mais très peu. C'est surtout l'écorce qui brûle et les *branchailles*. Si vous ramassez l'arbre et qu'il est sain, il peut se conserver deux ou trois ans, mais pas plus, sinon les mouches et les vers vont se mettre dedans et vous le perdrez. Ils sont plus légers et ils se travaillent mieux. Une forêt qui brûlait, c'était tragique mais on récupérait le bois, même si c'était surtout dangereux. Le bois, dans ce temps-là, il n'était pas question de le ménager. Il y en avait en quantité.

Au début, il y avait un moulin à scie. C’était la principale bâtisse. C'était combiné avec le moulin à farine qui était déjà sur place. Il fonctionnait à l'eau. Il y avait aussi une maison. Le moulin des Gauthier n'était pas à la même place que le moulin du père Honorat qui se situait à peu près à 75 pieds en amont du moulin actuel, en remontant la rivière. J'ai travaillé à la fondation du vieux moulin. L'ancienne dalle passait sur la fondation. La fondation du moulin servait de pilier pour supporter la dalle. Elle servait aussi de support pour le tuyau qui alimentait le moulin à farine. C'était une grosse pièce de bois carrée. C'était des pièces à longueur qui devaient avoir à peu près 20 pouces de surface. Le moulin à farine faisait partie de la même bâtisse. Il y avait seulement une *moulange* parce que le moulin à farine, c'est une meule qui frotte. Il y avait seulement une meule et un chef de meule. Les deux moulins étaient entièrement en bois. Ils [113] faisaient de la farine pour le pain. Ils fabriquaient le pain et la moulée pour les animaux. Tout ce qui venait du grain se mangeait. La dernière chose qui sort du grain, c'était le son. Ils s'en servaient pour faire le lottin.

Lorsque les Gauthier sont arrivés, les bâtiments pour les boeufs étaient de l'autre bord, chez Henri Gauthier, *drette* au pied du cran. J'ai vu la fondation, la grange et l'étable. J'ai eu connaissance de ça, sans jamais avoir vu d'animaux dedans. C'était trop vieux et écrasé. La maison d'Henri était voisine de la maison que les Gauthier avaient bâtie. Ils ont bâti ça parce que de ce côté-ci ils n'avaient pas de bâtisse pour les animaux. Il y avait seulement la maison du père Honorat, la chapelle et les moulins. C'était important pour eux. Quand les Gauthier ont pris la relève en 1852, ils ont exploité. Ils ont acheté le moulin au complet avec les fourchettes. Le père Honorat est parti avec un porte-manteau. Il a tout laissé. Il est parti avec ses affaires religieuses et son linge.

L'exploitation de la forêt

Le trois quarts des lots à bois de Laterrière était en gros pin blanc. C'était un bois de qualité pour la construction. C'est pour ça qu’ils avaient si peu de difficulté à le vendre. Ils avaient du bois de belle qualité. Ils étaient organisés en conséquence. Ils auraient pu scier un billot de quatre pieds comme ils sciaient un billot de deux pieds. Au début, tout se faisait à la hache. Environ 10 ou 12 ans plus tard, les *sciottes* sont arrivés. Ç’a été toute une bénédiction, même s'ils n'étaient pas fameux. Ils faisaient leurs affaires avec ça. Les fameux *godendarts* sont arrivés avant les *sciottes*. Il y en avait de quatre pieds, de six pieds ou encore de huit pieds. On s'était basé sur la manière de fonctionner des *chars*. Ils mettaient deux grandes poignées à chaque bout avec un homme de chaque bord. Il y avait des gens qui savaient aiguiser ça comme il faut. C'est avec des châsses qu'ils sciaient dans ce temps-là. Il y en avait de neuf pieds et d'autres de huit pieds. Des châsses, c'était un genre de *godendart* mais actionné par le moulin. C’étaient des scies verticales, plus épaisses, et ça n'avait pas les mêmes dents. J'en avais un déluge ici. C'était fait avec un acier formidable, de première qualité. Je les ai vendues dans les années 1930 quand il y a eu des chevaux de course à Jonquière. C'était pour faire des *lisses* pour les voitures d'hiver qui servaient à entraîner les chevaux de course. J'en avais un *saccage*.

En 1866, la maison est devenue trop petite. C'était trop tassé. Ils ont décidé de bâtir celle-là. La maison a coûté 700 piastres à construire. Le maçon avait 25 cents par jour. C'était le seul qui était payé. Les autres travaillaient pour leur nourriture et pour ce dont ils avaient besoin, c'est‑à-dire de la nourriture, de la viande ou autre chose. Dans ce temps-là, ils étaient forts sur la *courvée*. Tout le monde s'organisait pour venir. En 1870, [114] ils ont bâti le moulin à farine. Le vieux moulin n'était pas assez gros pour fournir la population. Ils ont décidé de bâtir un moulin à farine, mais pour ne pas avoir seulement une *moulange*, ils en ont installé trois. Je les ai vu déménager ces *moulanges*. Ils les ont mises au pied de la côte, *icitte,* là. J'en ai vendues quatre ou cinq de ces pierres-là. J'en ai vendues à Gérard Côté. Il a transporté ça à Rivière-du-Moulin et à l’Île d'Orléans pour le château que Marie Dubuc s'est bâti. Il en est resté quelques-unes. On en voyait encore là. Ça avait quatre à cinq pieds de diamètre.

Quand les pères Oblats ont vendu aux Gauthier, le moulin à farineet le moulin à scie étaient ensemble*.* Les Gauthier ont décidé de séparer les deux moulins étant donné que la demande était trop forte pour ce qu'ils pouvaient donner. Quand ils ont colonisé le Lac-Saint-Jean, la farine se charroyait jour et nuit. Ils faisaient trois sortes de farine : la farine à pain, ensuite d’orge et après de sarrasin. Ensuite, ils ont descendu le moulin ici pour de bon parce que la demande était encore plus forte et pour avoir plus de rendement. C'est là qu'ils ont ôté les châsses dont je parlais tout à l'heure. Ils avaient des scies rondes, des grandes scies. Puis, il est arrivé un *ledger*. C'était pour débiter du bois. Tout était actionné par la même turbine à eau. Au début de la construction, il y avait un monsieur Guay qui avait bâti un moulin à scie sur la rivière Langevin. À la Chute-à-Langevin, à Chicoutimi, il y a une chute à peu près à un mille du Saguenay. Avant la sortie de la rivière, il y avait un moulin à scie. Monsieur Guay avait eu une turbine. Il l'avait achetée à Québec. Mon arrière grand-père avait été chercher la turbine pour enlever ses roues de l'eau. Il a ôté ça pour mettre la turbine. Ensuite, il en a acheté deux autres. Il en avait une pour le moulin à farine. Quand on a grossi, on en a acheté une autre. La Compagnie de pulpe de Dubuc débitait son bois en 12, en 13 et en 14 pieds. Ils le débitaient au moulin à scie. Ensuite, ils ont décidé de bâtir un moulin au Lac. Le moulin a fonctionné une quinzaine d'années.

De ce côté-ci de la coulée, c'était la cour à bois du moulin. La fabrique l'a eue une *escousse*, mais les Gauthier l'ont reprise. Ça servait de pacage et on cultivait. La terre à culture n'a jamais été inondée. La batture servait de cour à bois. On ne pouvait pas vendre. Il y avait le four à pain qui était là. La cour du moulin à scie et tout ce coin-là, jusqu'au ruisseau, ça a toujours servi surtout comme cour à bois. C'est moi qui ai trouvé le premier contrat du père Honorat quand il a vendu aux Gauthier et qui a été écrit à la main. Il écrivait très bien. Il a été écrit à l'encre. Il a été photographié, ils ont l'enregistrement de ce contrat à Québec. C'est un long contrat, il y avait tant de fourchettes, tant de couteaux, tant d'attelages pour tant d'animaux. C'est le notaire Kane de Québec qui a transcrit le contrat pour le faire enregistrer.

[115]

On semait un peu de lin ici à Laterrière, mais ce n'était pas la spécialité. Il y a même eu des moulins à carde. Il y a même eu un moulin à carde sur la rivière du Bassin, justement à l'ancien pont. Je me souviens d'y avoir été enbicycle quand j'étais jeune. C'était la spécialité de ce moulin, carder de la laine. Ils allaient porter la *tonsure* du mouton qui était lavée, puis on la cardait. Ça se passait vers 1890. Je sais que le dernier qui a géré ce moulin, c'était Hercule Dubois. C'est lui qui a bâti l'écluse ici. C'est lui qui s'occupait du cardage dans le temps, mais je ne sais pas si c'était au début du moulin à carde ou après. Les femmes prenaient leur laine, leur *tonsure* et elles mettaient ça dans de petits sacs de jute. Ensuite, elles descendaient aux moulins à carde qui se trouvaient soit ici ou à Chicoutimi. Elles faisaient carder leur laine puis elles la filaient. D'autres s'en servaient pour travailler au métier de différentes manières.

On mangeait du mouton. Le mouton servait surtout pour fournir la maison. Ils avaient certaines manières de le préparer. Il y avait la fameuse sauce au mouton ; c'est un régal encore pour moi aujourd'hui. Je ne me suis jamais aperçu que c'était indigeste. Des fois, j'en mange deux gros plats. C'est un mets spécial. L'agneau servait dans la cuisine. Il ne se perdait quasiment rien. On faisait cuire le sang à la vapeur, puis on faisait une sauce blanche avec ça. C'était la sauce à l'agneau qu'ils appelaient. C'était un genre de boudin…Dans ce temps-là, ils ne jetaient rien. Ils avaient la manière d'apprêter la viande : ils la faisaient bouillir puis ils reprenaient leurs morceaux. Notre bétail, c'était de l'ayrshire puis du canadien. Un peu de jersey aussi mais c'était surtout du ayrshire et du canadien. Moi c'était du pur canadien. Mon père a eu un peu de holstein.

La parenté

Mon arrière grand-père, Basilique, était marié à une nommée Lausé. Il est devenu veuf, il a marié la fille à Villeneuve avant de marier la fille à Mérand. Ça a toujours été de tradition pour nous de relever les noms. Ils l'avaient baptisé Jos. Il n'a pas porté le nom de Basilique. Il a été baptisé sous le nom de Basilique mais il faisait ses affaires sous le nom de Jos, mon arrière grand-père. Le premier Jules n'est pas né ici au Saguenay. Son baptistaire est en France. Il est né là-bas. Je sais le nom de l'endroit mais je ne suis pas capable de le répéter, c'était en Normandie, dans ce coin-là. C'était plutôt des Normands que des Bretons. Ils avaient un autre frère, qu'ils ont laissé en France. Il s'est établi à Paris. Ils ont déménagé pendant la Révolution française. Mon grand-père était sur l'eau quand la Révolution s'est déclarée. Il ne le savait pas. Dans ce temps-là, il n'y avait pas le télégraphe. Quand il est arrivé en France, ils étaient en révolution. Quand il a vu ça, il a fait embarquer son frère le plus jeune. Le deuxième est resté en Europe et [116] ils sont partis. Ils ont navigué sur l'Atlantique le long de l'Amérique. Ils ont été à New York et à Boston. Ils ont parcouru le littoral. Ensuite, il est venu à Montréal. En naviguant, il transportait l'armateur. Il faisait du transport et en descendant dans le Saint-Laurent, il a connu le Saguenay. Il s'est établi à Saint-Irénée, Charlevoix. Il avait trouvé ce qu'il lui fallait. C'était une nouvelle place. Il pouvait ancrer ses bateaux dans la baie qui était abritée. Son quai n'était pas excessivement long à faire. Il s'est établi là avec ses deux vaches. Quand les pères Oblats se sont installés ici puis Price et McLeod, il a commencé à naviguer au Saguenay et il s'est lié d'amitié avec le père Honorat. Il a fait de la navigation à peu près jusqu'en 1860. Ensuite, il a arrêté. Il avait deux goélettes qui venaient directement de France. Elles ont été vendues dans Charlevoix. Les Saint-Gelais et les Émond viennent aussi de Charlevoix. Il y a le premier Collard qui vient de l'île d'Orléans. Il y en a plusieurs qui viennent de cet endroit. Il y a des Desbiens, des Gagnon et des Collard.

Quand Basilique a cédé à ses garçons par testament, moi j'avais un contredit avec Henri au sujet d'un droit de passage. C'était un droit de passage pour aller exploiter le bois sur les lots. C'est là que j'ai fait venir les contrats. J'ai le testament de Basilique et celui de Jules. C'était un droit de passage à vie. Ils ne peuvent pas l'ôter. Ils ne peuvent pas y travailler. Je peux faire ce que je veux. En plus, tout ce qui est de l'autre côté et qui a appartenu aux Gauthier, j'ai le droit d'aller y couper du bois pour réparer des bâtisses et me chauffer à n'importe quel temps de l'année. Il n'était pas question de durée mais, par contre, je n'avais pas le droit de commercer. Je suis de la cinquième génération tandis que Henri, un cousin, est de la quatrième génération des Gauthier. Il doit avoir 73 ans. Sa sœur est beaucoup plus vieille. Elle a 91 ans et elle est encore alerte. Elle reste dans un foyer à Larouche. Leur père était très sociable, mais ma tante était assez réservée après qu'elle se soit installée de l'autre côté de la rivière. Henri s'est marié il y a environ 27 ou 28 ans à l'âge de 47 ou 48 ans.

Le premier Onésime avait un gros caractère. Il était fort en chiffres. Il avait assez d'instruction. Il était marguillier en charge. C'était dans le temps du début de l'église. Il était sévère. C'est le curé Mailley (oct. 1870 - oct. 1876), un Français, qui était là. Ça fait qu'Onésime a voulu voir les livres de la fabrique, mais le curé ne voulait pas lui montrer. Onésime disait que ça ne marchait pas. On sait que les curés n'étaient pas plus instruits que les gens. Ils suivaient leur génération. Onésime était fort en chiffres. Il était *ménager,* *grattin*. Les comptes n'arrivaient pas. Le curé ne voulait pas lui montrer les livres mais Onésime, qui était marguillier « en charge », avait le droit de les voir. Le curé s'est fâché et il lui a touché. Onésime l'a pris par les deux bras et il l'a assis sur sa chaise. Il a dit : « *Curé, tu vas rester là, les livres, j'ai le droit de les voir, pis je vas les voir* ! » Ce n'est pas allé en procès.

[117]

Les Gauthier, qui étaient les premiers et les plus gros, se sont collés un peu avec Mars et Sauveur Singelais. Les Gauthier, avec les Singelais, ça a toujours marché. Ensuite, ils se collaient contre les Simard. Au début, ç’a été dur de faire la *collection*. Mais ça a toujours collé. Castule était ami avec Jules. Ce qui est arrivé avec les Gauthier et avec les Simard refroidissait un peu les relations avec l'Église. Ils étaient dans le même pétrin tous les deux. Dans le temps, tu ne pouvais pas toucher à l'Église. Tout le monde se fréquentait. Castule a marié son garçon à une Gauthier. Mars Simard, le deuxième Mars, était marié à Julie Gauthier. Les Singelais aussi ont marié une Gauthier. Ça unit les liens. C'est pour ça qu'ils se tenaient ensemble. Ça fait que, sauf marguillier « en charge », tu ne vois pas de Gauthier qui figure dans la fabrique. Tu ne vois pas de Simard non plus ni de Singelais. Ç’a toujours été les autres, les plus petits. Le curé a toujours été craint. Il a toujours été important dans la paroisse dans ce temps-là. Aujourd'hui, les curés, on ne les regarde plus.

La maison familiale

La maison a été bâtie en pierre, une pierre qui a été prise vers le chemin d'hiver qui monte au lac des Pères. Tu montes la première côte et tu continues sur un *plattin*. Tu remontes en butte et quand tu fais le détour, c'est là que la pierre a été prise. Pour l'église, ils ont pris la pierre sur le terrain de Sauveur Singelais. Sur le bord du cran ici, dans le bord du bois, là, il y a une carrière de pierre. Je sais où elle est, mais je n'y ai jamais touché. Tandis que dans l'autre carrière, j'ai déjà fait tomber des pierres. Vous arrivez avec des *crowbars* qu'on appelle, des barres de force et quand vous êtes capables, vous en faites partir des morceaux. Il y avait des tailleurs de pierre pour la travailler. Les morceaux n'étaient pas carrés. Tout a été pris là. La pierre pour l'église, ils l'ont prise un peu envers Saint-Isidore. Mais dans l'ensemble, elle a été prise chez Sauveur Singelais et chez les Gauthier. Ils transportaient la pierre avec des *beus*. Ils n'avaient pas de chevaux dans ce temps-là. Ils transportaient ça comme ils le pouvaient mais pas l'été. Ils charriaient leurs pierres durant l'hiver.

C'était des travailleurs de pierre, le monde dans ce temps-là. Ils étaient bien plus qualifiés que nous autres pour couper de la pierre. J'en ai connu qui cassaient de la pierre à la masse. Ils cassaient ça en ligne. Ils sciaient envers le lac des Pères. Ils avaient de la pierre en quantité pour bâtir facilement. Maintenant, vous allez chercher de la pierre dans ce coin-là, à peu près un pied, un pied et demi d'épais. La plus belle pierre était du côté des Singelais, juste en arrière du cran quand tu montes au lac des Pères par le chemin de l'aqueduc. Les joints de l'extérieur de la maison ont été réparés en 1955 mais jamais ceux de l'intérieur. C'est gravé sur une pierre. C'est Richard Vaillancourt, un *contracteur* de Jonquière, qui a refait le mortier.

[118]

Quand j'ai fait ces réparations à la maison, j'ai mal travaillé. Pour faire un vrai belouvrage, avant le début de la galerie, il aurait fallu que je fasse venir une grosse *machine* mécanique pour faire baisser tout le tour de la maison d'un pied parce que le premier *solage* n'a pas résisté. On dirait que le deuxième *solage* était écrasé. À force de rajouter de la terre pour des fleurs et des arbres, ça remonte. C'est ce qui arrive. Durant 100 ans, ils ont planté des fleurs, des arbres, des petits pots de ci, des petits pots de ça. En 1909, ils ont été obligés de faire le deuxième *solage.* La maison était bâtie sur des pièces comme le père Oblat avait bâti son moulin. Des grosses pièces de pin, équarries à la hache, en longueur. C'était carré. J'ai vu ça au moulin. C'étaient les mêmes pièces que ça. Ils ont été obligés de faire un *solage*. La maison dérangeait trop. Ils ont creusé alentour et ils ont fait un *solage* de six pieds d'épais et huit pieds de profondeur. La cave n'est pas creusée. Ils ont juste creusé un canal tout le tour et ils ont mis la pierre. Ça dérange encore. Ça a toujours dérangé et ça dérangera toujours. Là, c'est stabilisé, mais si tu pars le chauffage, whoop !, on dirait que les portes ne veulent plus fermer.

La pierre ne craque pas parce que c'est déjà fait. Elle ne fend plus comme elle fendait. Dans le coin, là, je me suis aperçu qu'il y avait une *craque*. Ça s'est *ramorti* et ça n'a pas *rebronché*. L'intérieur a toujours été en plâtre jusqu'à ce que mon père se tanne. Quand elle s'est mise à déranger, le plâtre craquait et il cassait. Il tombait sur la tête des gens. Tu allais le long du mur et il te tombait sur la tête. Ça fait qu'ils ont mis de la tapisserie. Quand ça dérangeait, ils défonçaient la tapisserie. Après la mort de mon grand-père, en 1924 ou 1925, mon père a décidé de la faire *remblisser* tout le tour. Seulement le tour, les murs. Il a fait *remblisser* ça en *bicifeur*. C'était du pin de Colombie. Ça prenait du bois sec et des planches toutes pareilles. C'est dur et très mince. C'est pour ça qu'ici, on n'était pas capable d'avoir ce bois-là. Nous autres, on avait du bois d'un pouce d'épais *emboufté* qui travaille tandis que le pin de Colombie ne travaille pas. Il ne tire pas l'humidité. Dans ce temps-là, c'était original.

Le premier Jules avait une assez bonne famille. Il a eu trois garçons et il en a élevé un. Le plus vieux s'appelait Onésime, le deuxième Basilique et le troisième s'appelait « Pit », Patrick dit « Pit ». Je suis de Basilique. Onésime n'a pas eu d'enfants. Il est mort jeune. Il s'est marié et il est mort à 44 ans. Basilique a marié la veuve d'Onésime. C'était une Villeneuve. Une soeur du curé Villeneuve. Je suis de cette descendance-là. La femme de Basilique, c'était Marie Lausé. Quand elle est morte, il a marié la fille à Villeneuve. Ensuite, il en a marié une troisième. Il a eu plusieurs enfants lui aussi. Basilique a eu Joseph qui a eu Ernest. C'était le plus vieux. Après ça, Ernest m’a eu. Je suis le quatrième des enfants. Les trois autres sont morts. [119] Basilique et Onésime ont été maîtres des Gauthier tous les deux, sur le même pied. Il n'y a pas eu de définition pour savoir qui était propriétaire. Basilique est toujours resté *icitte*. Il n'a jamais été ailleurs. Tandis qu'Onésime, lui, il a eu le bien de l'autre Onésime Gauthier, mais il n'est pas resté dessus.

Quant à Patrick, dit « Pit », un autre fils, il y avait une grosse différence d'âge entre lui et Onésime. Ils ont installé « Pit » de l'autre côté de la rivière. C'est là qu'il a pris la première maison du père Oblat et les bâtiments. Entre-temps, Jules a bâti une étable. Il a eu une fille. Il y a seulement Basilique qui a eu des enfants. La terre à Herman Gauthier, le frère de mon père, faisait partie de la terre à Sauveur Singelais. Narcisse, un fils de Sauveur, a marié une fille de Jules. Elle s'appelait Césaré. Ils ont eu des enfants. Narcisse est mort jeune. Sa veuve, Césaré, a vendu aux Gauthier. Elle s'est remariée en secondes noces avec un Potvin. C'était un parent, mais de loin. Césaré Gauthier a vendu à Joseph, son neveu.

Le bien des Gauthier

Les Gauthier avaient des propriétés au rang 5. Ils n'en ont jamais eu au rang 6. C'est le début du cimetière qui sert de ligne entre le 5 et le 6. Nous autres, on avait le lot 8. Mon père en a vendu un peu, mais c'est surtout Basilique qui en a vendu. Ça s'est vendu graduellement. Après ça, ils en ont cédé à l'abbé Gauthier. Un fils de Joseph en a eu une bonne partie. Les Fournier ont été les premiers à acheter nos terrains. Après, ç’a été Jules Côté. Il n'y avait pas un chat aux alentours dans cette partie du village. Au début des travaux au lac Kénogami, il y en a plusieurs qui se sont déplacés au village comme les Gaudreault. Philippe-Auguste Gaudreault a décidé de se bâtir au village. Il a bâti la maison où il reste présentement avant de bâtir l'autre qui est en face du bureau de poste. La maison d'Albert Tremblay « Chapelle » a aussi été bâtie par des Gaudreault. C'est le père à Méridé et Victor Gaudreault qui ont bâti ça. C'était enregistré au nom de Méridé. Il avait des emplacements entre la ligne des *chars* et la rue Notre-Dame. La ligne des *chars* a passé antérieurement, en 1910 ou 1911. Entre la ligne des *chars* et la rue Notre-Dame, les terres ont été cédées à l'abbé Gauthier, qui les a vendues.

Ensuite, on a vendu à « Bésime » Tremblay et après, à Adélard. De l'autre côté, ça a appartenu à un Bédard. Après, le foin de la maison a appartenu aux Simard. Il y avait la station de chemin de fer en arrière. Par la suite, le député Gaudreault a acheté un terrain qui était sur le bien des Gauthier. Tout ce coin-là du village est bâti sur le bien des Gauthier. Côté & Boivin, la station Roberval-Saguenay, c'était sur le terrain des Gauthier. Ils ont acheté leur terrain. Le village n'était pas bâti dans le temps. Quand [120] le grand-père Jules est venu, il a suivi la ligne du rang Bagot. Il traversait le rang « Cidon » de biais seulement. Il venait prendre justement le petit cran en arrière. Il suivait la montagne. Ce sont des Gauthier qui ont bâti le vieux pont. Le père Honorat avait bâti l'écluse pour alimenter son moulin, un peu plus haut que celle des Gauthier, au moins 100 pieds plus haute. La première chose qu'il a faite, c'est de bâtir une écluse afin de réserver l'eau pour son moulin. C'était entre les deux ponts et l'ancienne écluse. C'est encore visible à l'heure actuelle. C'était seulement une traverse, juste pour arrêter l'eau. Ils pouvaient traverser.

Ils ont construit sur la rivière une île de sable. Ils se servaient de l'île et ils traversaient. Au lieu de monter dans l'écart, ils traversaient dès qu'ils arrivaient au bord de la rivière. Ils suivaient la coulée qui arrivait à leur moulin. Ils avaient une petite réserve d'eau. La rivière à toujours été assez grosse pour fournir une roue à eau. Ça ne prenait pas une grosse réserve d'eau. Ça faisait juste un *racoin*, comme on dit, un petit *lacon* pour conduire l'eau à la dalle qui alimentait le moulin. Les Gauthier sont propriétaires du fond de la rivière et des terrains de chaque côté de la rivière. Ç’a été patenté en 1846. C'est le père oblat qui a fait patenter ça. Pour alimenter son moulin, il fallait que le bois vienne par eau. Pour mettre le bois en réserve, ça lui prenait le fond de la rivière et les abords. Ça lui prenait du bois pour alimenter son moulin.

L'exploitation des cours d'eau

Quand Price a acquis la Quebec Pulp de Dubuc, qui avait fait faillite, il y avait sur les limites de la rivière du Moulin du bois qui avait été fait par la Quebec Pulp (circa 1937). Il ne pouvait pas retarder étant donné qu'il était en faillite. Price a acheté ce bois pour son moulin. Il avait un moulin de pâte à Chicoutimi, à la rivière du Bassin. C'est là qu'ils transportaient leur bois. Il fallait qu'ils le transportent par *char* et c'était coûteux. Ils ne pouvaient pas monter les *chars* là seulement pour descendre la pulpe. Les ingénieurs du temps ont donc décidé de le transporter par eau. C'était meilleur marché. Mais ils n'avaient pas le droit de détourner l'eau de la rivière du Moulin pour la faire couler dans la rivière Chicoutimi parce que c'est un cours d'eau naturel et qu'il appartenait déjà à la rivière du Moulin. Ils ne pouvaient pas détourner l'eau. Même si c'est un ruisseau, tu n'as pas le droit de détourner la nature. Ça prend une permission. Ils ont bâti une dalle. Ils avaient déjà exploré le terrain. Ils trouvaient que ce n'était pas coûteux de bâtir une dalle pour transporter le bois dans la rivière Chicoutimi. À partir de la rivière Chicoutimi, ils se rendaient à l'usine de Chicoutimi. Mon père n'a pas voulu céder ses droits. Ils étaient trois ou quatre qui avaient des droits.

[121]

Dans le temps, on avait de l'eau amplement, mais il y avait des écluses le long de la rivière du Moulin. Le lac au Rat Musqué avait des réserves. Il y avait aussi le lac de la Chaîne et le lac des Mousses. Il y avait plusieurs écluses dans la rivière du Moulin. Tu avais le droit d'écluser un cours d'eau, mais il ne fallait pas détourner l'eau. Il y avait plusieurs petites écluses. Il y en avait une aux « Quatre milles » et une autre au Bras de Jacob. C'était des petites écluses qui retenaient l'eau pour pouvoir transporter le bois. Il y en avait une autre au lac des Mouches. Ils lâchaient le coup d'eau et tout le bois se transportait. C'était fait par la Quebec Pulp et Price les a reprises ensuite. Il y avait une réserve d'eau. Tu montais et tu frappais le rapide à John. Un peu avant le lac au Rat Musqué, il y avait une écluse encore là. C'était la dernière sur la rivière du Moulin. Elles étaient toutes en bois. Ils avaient obtenu les limites du gouvernement, comme le cours d'eau.

Les Gauthier et les Dubuc ont toujours été ensemble. Dubuc n'a jamais été un franc libéral, mais c'étaient des amis. Le moulin commerçait. Ils ont d'abord bâti des maisons. Ils faisaient la finition du bois avec des machines. Ils avaient des *machines* pour faire des ouvertures, des châssis et des portes. Ils avaient aussi une chaufferie. Il avait tout ce qu'il fallait, ce moulin-là. Nous faisions du sapin mais surtout de l'épinette et un peu tout ce que la forêt fournissait. On faisait aussi du bois de chauffage. On a fait un peu de bois pour transporter la pierre et pour soutenir les lingots, mais pas beaucoup. C'était du tremble ordinaire scié, enlevé. Au lieu de le mettre carré, on faisait juste le scier et le fendre en planche, ou en deux pouces. Ils mettaient ça en dessous et dans le côté pour ne pas qu'ils frottent à bord des bateaux. On faisait le bois de chemin de fer pour Roberval-Saguenay. C'était du pin rouge. Ils appelaient ça du cyprès.

Le père Oblat a « opéré » *icitte* alentour. Il a tout fait le bois qui était gros. Il y avait du pin mais pas excessivement. Ils ont ruiné ça au complet. C'est devenu en culture, en blé. Il y eu un feu et ça a brûlé. Après le feu, ils ont nettoyé. Ils ont semé du blé. Quand je l'ai coupé, la repousse était seulement en pin rouge et en pin blanc. Il y avait des touffes de bouleaux. On aurait dit que ça avait été planté exprès, mais c'était la nature. De temps en temps, il y avait un sapin, un épinette mais c'était très rare. Ça prenait un terrain *mouilleux*. Le tour du lac des Pères était en cèdre. Le père oblat avait obtenu une cédrière un peu plus haut, à peu près à cinq milles d'ici. C'était *savaneux*. Il y a encore du cèdre dans ce coin. C'est *mouilleux* et graisseux. Le cèdre a besoin de beaucoup d'eau et d'humidité. Si tu bâtis le long d'un fleuve ou d'une grosse rivière, par exemple, tu vas avoir du cèdre. Mais si tu vas le long d'un petit cours d'eau ou d'un lac, le cèdre est assez rare.

[122]

Dans ce temps-là, un propriétaire qui avait un lot et demi ou deux lots, c'était un gros cultivateur, un gros propriétaire. Les Gauthier n'ont jamais été des cultivateurs. Ils avaient des terres parce qu'ils avaient neuf lots en culture. Ils faisaient du bois. Ils avaient le moulin à farine qui marchait et ils commerçaient. Les fermes servaient à s'alimenter un peu. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de boucher ni de frigidaire ni de congélateur pour garder la viande. Ça fait que les fermes alimentaient la famille et les employés. Quand vous avez toujours une trentaine d'hommes à salaire qui travaillent et qui mangent, ça prend de la viande, des patates et de la farine. Il y a toujours eu beaucoup d'employés sur les fermes et au moulin. Les Gauthier n'étaient pas des gros travailleurs. C'était eux qui géraient, c'était des conducteurs. Ils avaient juste le temps de gérer. Ça n'a jamais été des grosses familles. La génération de mon père a commencé à travailler. Les enfants de Basilique et ceux de Jules ne travaillaient pas. Ils géraient, les hommes comme les femmes. Les femmes avaient la poigne presque plus raide que les hommes, surtout les filles. Les enfants de Jules et de Basilique étaient comme ça. À partir de la génération des petits-fils à Basilique, ils ont commencé à travailler. Ils se servaient de leurs mains. Chaque famille avait un chef. Chez mon oncle Ernest, c'était Jules, le petit Jules. Il est décédé de bonne heure, à 24 ou 25 ans. Il s'est fait tuer par un cheval. Le père ne faisait qu'emmagasiner, pas d'autres choses. C'était lui qui suivait papa dans la famille. Quand ils sont venus sur le bien, *icitte*, ils étaient ensemble. Ensuite, c'était Onésime, le jeune Onésime. Il a pris la ferme. J'appelle chef celui qui réparait les instruments aratoires et qui pouvait faire un peu de réparations. Mon oncle Onésime ne faisait pas de réparation de bois, mais pour les instruments aratoires, il était qualifié.

Le financier, c'était à part. Papa a toujours été financier. Dans l'autre famille, Jos s'est fait financer par Hermel, qui était l'administrateur. Il était beaucoup plus jeune, mais c'est lui qui faisait la finance. Ça fonctionnait par échelon. Dans la maison, il y a eu quatre ménages en même temps, de mon vivant à part ça, mais ça allait bien. Il y avait mon grand-père avec sa femme, mon père avec sa femme, mon oncle Jos avec sa femme et il y avait Herman avec sa femme et ses filles. Il y avait encore une fille en plus. Chacune des familles se mêlait de son affaire.

Naissance et enfance

Thérèse, ma sœur, est venue au monde ici. Mais les autres enfants avant elle ne sont pas nés ici. Ils sont nés à la maison de briques, c'est-à-dire à l'ancienne maison d’Onésime Gauthier. Mon père est arrivé à la maison de pierre dans le mois d'avril 1918. Il était avec son père et sa belle-mère. Je suis venu au monde ici, à l'automne. Lorsque ma sœur est née, [123] c'est le docteur Desgagné qui est venu de Port-Alfred. On avait été le chercher en voiture. Je me rappelle très bien que la voiture était prête puis je la vois partir pour aller chercher le médecin ; ils montaient jusque chez les Collard, au bout du rang Saint-Isidore. Puis, de là, ils changeaient de voiture pour arriver ici, pour que ça aille plus vite. Il y avait la sœur de ma mère, Alice, qui était une sage-femme. Il y avait aussi madame Georges Lapointe et madame Marie Desbiens. À toutes les fois que ma mère a été malade, madame Lapointe et ma tante Diana s'en venaient. C'était ses deux anges gardiens. Il y avait aussi ma tante Marthe. Quand le bébé venait au monde, c'était ma tante Marthe avec ma tante Alice.

Je suis né à la maison de pierre, le 26 décembre 1918. Mon père s'appelait Ernest Gauthier, ma mère Laura Émond. Ils étaient cousins du trois au deux. J'étais le quatrième enfant de la famille. Il y a eu une fille avant moi. La première de la famille, c'était une fille. Ensuite, il y a eu deux garçons qui sont décédés à deux ans et demi. J'ai une sœur qui se trouve la cinquième. Elle a une différence de sept ans avec moi. La maison était pleine à craquer de travailleurs du moulin à scie et de bûcherons. J'ai été élevé avec au moins une vingtaine d'hommes dans la maison. Le moulin fonctionnait à pleine capacité. Le meunier restait au moulin à farine. Il avait un logement là. Messieurs Achille Fournier, Ludger Desgagné et Gobeil furent meuniers à tour de rôle. Monsieur Fournier s'occupait des deux moulins. Monsieur Ludger a commencé seulement au moulin à farine, puis il est venuau moulin à scie comme *millwright.* Après ça, il y a eu Monsieur Gobeil. Il a été à peu près quatre ans au moulin. Ensuite, c'est mon père qui a commencé à l'« opérer ». Ils ont fait des changements au moulin ; anciennement, c'était des *moulanges* de pierre. Plus tard, mon père a pris une *moulange* à marteaux et il a continué de l'« opérer » jusqu'en 1960.

Quand les Gauthier sont arrivés à Laterrière, ils ont acheté un moulin à scie et un moulin à farine. Ils les ont « opérés » tous les deux à part égale. Ensuite, ça a passé au feu en 1920, la chaufferie a passé au feu, avec la *shop* à ouverture. Le moulin n'a jamais passé au feu. Il a été rénové plusieurs fois, car le bois pourrissait parce qu'il était bâti sur l'eau. Il était toujours à l'humidité, il fallait le rénover souvent. L'*approchage* du bois se faisait par eau. C'est une turbine qui conduisait tout le moulin. Elle faisait marcher les scies, le *planeur* à bois et la *shop* à bois. L'électricité est rentrée en 1935 pour l'éclairage seulement. On n'a jamais marché avec un moteur électrique au moulin à scie. La turbine tournait et c'est elle qui commandait tout le moulin.

[124]

L'école primaire

La première fois que j'ai été à l'école, ma mère était malade. Il y avait deux servantes et une fille adoptive, Maria. Il fallait aller à l'école. Elles m'ont habillé en conséquence. Elles sont venues me reconduire à l'école. C'était tout un événement, « Ti-Jules » allait à l'école ! Quand je suis arrivé, mademoiselle Laura Côté était là. C'était une cousine que je connaissais très bien. Il y avait aussi mademoiselle Yvonne Girard, la religieuse Desgagné et mademoiselle Berthe Fournier, qui commençait sa première année d'enseignement. C'était à la vieille école jaune où la station de pompier se trouve aujourd'hui. J'arrive là, le matin à huit heures, attelé de mes trois femmes. Il y avait ma sœur adoptive avec les deux servantes. C'était le même groupe de jeunesse. Laura Côté et mademoiselle Yvonne étaient beaucoup plus vieilles, mais c'était le même groupe. Elles se sont mises à placoter.

Il y avait à peu près 200 élèves qui jouaient dans la cour. Il y avait deux cours. Les filles étaient à l'avant et les garçons à l'arrière. Je n'ai pas voulu aller jouer. Je suis resté avec les filles. J'étais jeune. Il y avait mes deux cousines qui étaient là et j'avais été élevé avec eux autres. J'ai décidé de rester avec eux autres dans la cour d'école. Elles *placotaient*. Quand est venu le temps de rentrer, elles ont pris le trottoir pour s'en venir. Les élèves rentraient et les *maîtresses* les surveillaient. Ça fait que j'ai décidé. J'ai dit non. J'ai dit : « *Je ne rentre pas à l'école*. » Laura Côté a dit : « *Tu vas venir à l'école*. » C'était une *cousine propre* de mon père qui était attachée à la famille. Elle était toujours *icitte*. J'ai dit : « *Je ne vais pas à l'école*. » J'ai pris le trottoir en arrière des deux servantes et de Maria et je suis revenu *icitte*. J'ai fait une belle année. Ma mère était malade et elle ne pouvait pas bouger. Elle faisait des abcès de gorge ou bien des abcès dans le fondement.

Papa était toujours sur la route. Il s'occupait des affaires. Dans ce temps-là, on avait une grosse *réguine*, trois fermes ensemble, le moulin à scie et le moulin à farine qui marchaient. Ma mère a dit : « *Reste* icitte*, mon petit garçon*. » C'est ma mère qui avait l'autorité à la maison. Elle a vécu jusqu'à l'âge de 84 ans. C'était une Émond. Ces maudits Émond-là, « c'était » entré dans la famille pour la vie. J'ai été longtemps enfant de chœur. Vers sept ou huit ans, tu commençais à servir la messe. Ça allait jusqu'à dix ou douze ans. J'ai abandonné quand je suis sorti du Séminaire. Mes parents auraient voulu m'envoyer plus longtemps au Séminaire, mais je n'aimais pas l'étude. Pourtant, s'il y avait quelqu'un qui disait sa leçon avant moi, j'étais certain de la savoir. J'avais une bonne mémoire. Ça les a beaucoup désappointés que je quitte l’école si tôt.

Mon père avait aussi deux filles *en élève*, Maria Émond et Thérèse Lemire. Ma sœur Thérèse se trouvait aux études à Roberval. Il y a juste [125] Thérèse qui a étudié. Elle est passée par l'université. Elle suivait des cours même en enseignant. Elle a étudié à Roberval chez les Ursulines. Le principal de l'école de Roberval était monsieur Thomas Tremblay. C'était un enfant de la place. C'était un Tremblay « Bésime ». Mon père a abandonné l'école alors qu'il n'avait pas même un cours primaire. Ma mère était un peu plus instruite. Elle lisait beaucoup : des livres, des romans, des journaux, tout ce qui se présentait. Elle se levait à cinq heures le matin, elle se berçait près du poêle, le fourneau ouvert, parce que dans ce temps-là, on n'avait pas le chauffage, puis elle lisait. J'ai commencé à lire les journaux ça fait à peu près une quinzaine d'années. Mon père se faisait lire le journal par son *millwright* ou par maman. Il savait lire mais il se le faisait lire quand même. Il aimait ça. Il n'avait pas une belle écriture mais, chez les Gauthier, c'était normal parce qu'ils n'écrivaient pas trop bien. Ma mère écrivait très bien. Elle avait une vraie belle écriture de dame. Il y avait un de mes oncles Gauthier qui écrivait très bien aussi. Mais les autres, ils avaient tous des pattes de mouches épouvantables comme moi. Le frère d'Ernest, qui était notaire, a étudié au Séminaire de Chicoutimi. Il a fait son primaire à l'école des frères à Bagotville. Après ça, il est allé à l'université Laval à Québec.

J'ai fait mon primaire à l'ancienne école. Comme professeur j'ai eu mademoiselle Yvonne Girard pour débuter. Après ça, il y a eu mademoiselle Berthe Fournier. Ensuite, ça a été Laura Côté. Ce sont les trois seules institutrices que j'ai eues. Elles étaient sévères et la claque venait souvent. Mademoiselle Laura avait un grand bâton en bois franc et elle avait la main *légerte*. Les parents ne se plaignaient pas, ils approuvaient la sévérité. Je n'avais pas peur, car j'étais protégé par les garçons du moulin. Ils faisaient leur jeunesse. Quand les *maîtresses* me disputaient, je le disais aux hommes, qui disputaient la *maîtresse*. Elles ont été obligées d'arrêter, elles se faisaient *chanter pouille* le soir, elles se faisaient dire des bêtises ; j'étais *malcommode*. On ne passe pas son règne sans goûter au bâton, mais mademoiselle Laura ne m'a jamais battu avec sa règle. Elle m'a disputé fort, surtout quand je faisais des coups avant d'aller à son école. Je disais aux hommes qu'elle m'avait disputé. « *J'ai été puni puis c'est çi puis c'est ça*. » Je me lamentais, c'était pas drôle, j'avais été puni. Les garçons allaient veiller, puis les *maîtresses* se faisaient chauffer, pensez-vous. Le lendemain, elles me disputaient : « *Tu n'aurais pas dû dire ça, mon petit garçon, on ne dit pas ce qui se passe à l'école*. »

Le premier curé que j'ai connu c'est l'abbé Arthur Gaudreault. C'était un cousin du député. Entre monsieur Gaudreault et monsieur Labrecque, il y a eu un curé qui a été neuf ou dix mois dans la paroisse. Je ne me souviens pas de lui. Mais je me rappelle que le curé Labrecque venait souvent [126] ici. Il venait avec son frère, monseigneur Labrecque, de Chicoutimi. Ensuite, ç’a été le curé Allard. On a fait notre communion solennelle avec le curé Allard.

L'adolescence

Durant tout le temps que j'ai travaillé, j'ai été payé à salaire une seule fois. J'avais 11 ans. C'est la seule fois que j'ai travaillé à salaire. J'avais dix *cennes* par jour pour étamper du bois de fuseaux. C'était payé par la Hanson Lumber. C'est la compagnie qui payait directement. Ce n'était pas mon père. C'est lui qui faisait la job, comme on dit, qui organisait l'affaire. Il y avait un comptable qui envoyait la liste de paye. Ce sont eux qui payaient les travailleurs. Je n'ai jamais eu de salaire fixe au moulin. J'ai commencé à travailler au moulin à l'âge de 12 ans et demi. Je suis allé au Séminaire. Quand ils ont vu que je ne voulais pas apprendre, ils m'ont dit : « *Va-t-en* ! » J'ai passé les vacances à ne rien faire et à me promener en bicycle. À faire le *flot,* comme on dit. Mon père est arrivé un bon matin, il a dit : « *Pense pas que je vais te faire vivre à ne rien faire tout le temps de ta vie, il va falloir que tu travailles. Tu ne veux pas aller étudier ? J'ai tout fait pour te faire étudier et tu n'as pas voulu*. » Mon oncle a dit : « *Il ne veut pas étudier ? Garde-le ! Fais-en un cultivateur*. » Parce qu'il était cultivateur, il aurait voulu manger la terre. Il voulait qu'on fasse tous des cultivateurs et des bons à part ça. Mon père a dit : « *Je crois bien qu'il est un peu jeune pour la culture. On va attendre*. »

Le moulin à scie avait surtout une clientèle de cultivateurs. On avait des *limites à bois* et on bûchait l'hiver. On faisait toujours entre 3000 et 4000 billots par hiver. Du côté du lac des Pères, on avait sept lots à bois. Les gars bûchaient l'hiver puis, l'été, on sciait. À ma connaissance, le moulin à scie a marché cinq hivers. En 1930, les gars faisaient du bois de fuseaux*.* C'est du bois de quatre pieds de long, d'un pouce carré en descendant. C'était pour faire des fuseaux de fil puis des bouts de manche de *moppes* ou bien de manche à balais. Pour qu'ils soient bien droits, il fallait que ça soit du vrai beau bouleau. Le bois de fuseaux se vendait surtout à Montréal puis à Québec. Nous envoyions le bois par train ; les *chars* venaient à Laterrière puis on les chargeait en voiture avec les chevaux, ensuite il était livré à Québec, à la Hanson Lumber et à la Richarson qui étaient nos principaux acheteurs.

Le moulin marchait à l'année, jour et nuit. Il a continué de fonctionner durant la Crise à pleine capacité. On savait bien que c'était plus ou moins rentable, mais il marchait quand même à pleine capacité. N'oubliez pas qu'on sciait du bois à trois piastresdu mille pieds. Les hommes avaient cinquante cents par jour, puis, plus tard, quarante cents par jour. Ça [127] travaillait dix heures franc. Il n'était pas question de break*.* C'était les hommes du moulin qui allaient bûcher, d'autres charroyaient avec les chevaux de la ferme. Mon père conduisait toute la business*.*

L'apprentissage

À cette époque, il y avait des Dubois qui étaient *millwright*, *icitte*, avant moi. Mon père leur a dit : « *Prenez-le avec vous autres, demain matin à sept heures*. » Je me vois encore descendre à la cour à bois pour la première fois. Je trouvais ça drôle. Ils m'ont mis à charroyer des *croûtes*. J'ai trouvé les 10 heures longues, dures et fatigantes. Le soir, je ne suis pas sorti. J'étais trop fatigué. Ils m'ont dit : « *Il faut que tu t'accoutumes, que tu t'entraînes*. » J'ai passé l'automne là. Je me suis amélioré. Durant l'hiver, ils m'ont fait montrer comment bûcher du bois. J'ai eu une bonne école, mais j'avais la tête dure. Il n'y avait pas de problèmes pour conduire les chevaux parce que je faisais ça depuis l'âge de quatre ou cinq ans. J'ai conduit les chevaux jusqu'au mois d'avril. Ensuite, je suis redescendu au moulin. Ils ont décidé que j'apprendrais le métier de *millwright*. Mon père a décidé : « *Tu vas apprendre à conduire ton moulin et à en avoir soin*. » Ça n'a pas marché. Monsieur Édouard Gobeil est venu me montrer mon métier de *millwright*. On le respectait. C'était un homme imposant et sérieux. Il ne parlait pas beaucoup, une grosse stature d'homme. Il était marié à une Girard. Il avait déjà travaillé ici.

Monsieur Gobeil avait effectué les grosses réparations, comme la construction de la dalle. Avec les Dubois, ça coûtait cher pour construire ces affaires-là. Monsieur Gobeil s'*adonnait* mieux dans ce genre de travail, mais il était assez *chèrant*. Monsieur Édouard était parfait pour faire une écluse ou un pont. Ça venait de Saint-Fulgence, ces Gobeil-là. Ils ont toujours travaillé au bord de l'eau. Ils « opéraient » un moulin le long du Saguenay, à Saint-Fulgence. C'était alimenté par un ruisseau et il fallait qu'il écluse. Je ne sais pas comment ils sont arrivés ici, à Laterrière. Il n'était pas jeune à l'époque. Il ne voulait pas conduire les hommes. Il n'aimait pas ça. C'était un homme qui était excessivement à cheval sur le temps. Il avait été élevé à l'ancienne méthode. Il fallait travailler d'arrache-pied. Je m'occupais des hommes et lui me montrait comment limer les scies, comment coudre les *strappes,* comment faire une poulie. Un moulin, il faut que ça tourne. C'est lui qui m'a montré ça. Au début, les Dubois m'ont montré comment travailler, mais ce sont des caractères assez secs etj'avais moi aussi mauvais caractère. Ça faisait du feu. Ça bouillonnait trop. Monsieur Dubois n'enseignait pas. Il disait : « *Tu veux apprendre tel métier ? Apprends-le. Tiens, travaille.* Envoye *avec nous autres*. » Monsieur Dubois ne disait jamais : « *On fait ça de même, de même*. » Non ! Mais Monsieur Gobeil, lui, il montrait. Je [128] craignais et je respectais monsieur Gobeil. Je n'aurais jamais dit à monsieur Édouard : « *Vous vous êtes trompé*. » Je lui ai donné un conseil une seule fois. Il me l'a *renoté* un mois de temps. Il travaillait à temps partiel. Il travaillait ici quand la Consol n'en n'avait pas besoin pour aller aux écluses ou pour aller hausser des cours d'eau. Quand il y avait quelque chose à décider pour l'eau à la Consol, on consultait monsieur Édouard Gobeil. Il arrivait et il disait : « *Je fais l'écluse là. Elle va avoir telle hauteur, le lac va monter à telle hauteur. Il va y avoir tant de réserve d'eau pour tant de temps*. »

Quand j'ai pris le moulin, j'avais 16 ans. Mais ça n'a pas été un succès. Je faisais mes classes. Monsieur Édouard a été obligé de revenir. Il est revenu encore une couple de printemps pour me donner un coup de main. Après ça, quand je suis retombé tout seul, c'était correct. C'est la préparation du bois fini qui était difficile. Monsieur Gobeil était comme les autres. Pour le *planeur*, il n'était pas excessif. C'était surtout dans les pouvoirs d'eau qu'il était à l'aise. Les Dubois, c'était zéro dans les pouvoirs d'eau. C'était leur faiblesse. Ils étaient bons dans la conduite du moulin lui-même et pour l'entretien et le limage des scies. Pour ce travail, ils étaient meilleurs que monsieur Édouard. Les « pouvoirs d'eau », l'écluse et la dalle, il faut que ça soit à point. L'eau, en fin de compte, il faut la tenir à un certain niveau pour pouvoir travailler avec. L'eau est facile à conduire, mais il faut savoir la conduire. Si tu ne conduis pas l'eau, il n'y a rien de plus destructeur que l'eau. Ça peut te détruire une bâtisse dans deux ou trois minutes. Il faut que ça soit juste « en proportion ».

Avec monsieur Édouard, j'ai appris ça comme il faut. La dernière fois que monsieur Édouard est venu, c'était en 1944. J'étais tout seul. C'est en 1942-1943 qu'il m'a laissé là pour de bon. Une fois, la dalle a écrasé aux trois quarts à partir de l'écluse. Ça prenait un niveau d'eau, mais j'étais trop jeune. Je me serais risqué mais papa n'a pas voulu. Il est allé chercher monsieur Édouard et monsieur Évague Girard. C'étaient ses constructeurs. C'était le groupe qui pouvait travailler ensemble, main dans la main. Monsieur Évague était plus adroit que les autres. Il y avait aussi monsieur Ernest Girard, mais il était *commandeux*. Il restait en face de monsieur Édouard Gobeil. Enfin, c'est monsieur Édouard qui m'a montré comment construire et comment prendre des niveaux d'eau. Après ça, je me suis défendu tout seul. J'ai fait ça longtemps. On avait une bonne écluse. Elle nous réservait assez d'eau pour fonctionner. La rivière était assez grosse pour toujours tenir le réservoir de l'écluse plein. La première écluse a été bâtie par les pères oblats en 1846. La deuxième a été bâtie dans les années 1880-1895, environ. C'est justement les Dubois qui ont bâti l'écluse. Ils ne restaient pas à Laterrière. Celui qui a bâti l'écluse restait à l'ancien pont recouvert de la rivière Chicoutimi. Les Dubois venaient ici comme employés seulement. [129] Il y a encore un fils Dubois à Larouche qui a déjà travaillé ici. Il s'appelait Paul Dubois et il demeure encore à Larouche. C'est le père de monsieur Samuel qui a bâti l'écluse pour faire marcher mon moulin. Le *millwright* qui venait était un mesureur de bois certifié. Le *millwright*, c'est quelqu'un qui entretient un moulin à scie. Un mesureur de bois, c'était à part. L'hiver, au lieu de rester ici avec les autres employés, il s'en allait dans le bois et il mesurait pour le compagnie Price ou la Consol ou encore pour la Belle-Rivière.

Le fonctionnement  
de la ferme et du moulin

C'était le moulin à bois qui était le plus payant. Le moulin à farine l'était aussi parce qu'il n'y avait pas de concurrence. Il y avait seulement ce moulin-là pour quasiment tout l'arrondissement. Il faisait seulement de la farine en moulant le grain pour les animaux. Il ne faisait pas de farine à pain. La ferme était utile pour alimenter le moulin à scie. Elle fournissait les chevaux et la mangeaille. Pour continuer nos activités, ça nous prenait au moins 12 chevaux. Il y avait toujours 12 à 15 chevaux dans l'étable et 35, 40 bêtes à cornes, des fois plus. Ils *tiraient* à peu près 22, 24 vaches dans les deux fermes. Il y avait deux étables avec à peu près 30, 35 vaches. Là-bas, ils tenaient les jeunes animaux : les taures, les veaux. Les *engagés* s'occupaient de ces deux fermes. Il y avait toujours trois hommes sur la ferme régulièrement. Ça ne *tirait* pas toute l'année car, l'hiver, il n'y avait pas assez d'animaux à traire. L'été, le surplus allait à la fromagerie de monsieur Ernest Lapointe, qui en était le propriétaire. Je n'en ai pas connu d'autres. On allait à la fromagerie, l'été, avec le lait. On mangeait beaucoup de crème. On faisait le beurre, on cuisait, puis on avait nos patates, notre viande, notre porc et la volaille ; la ferme se suffisait à elle-même. Je ne vous dis pas que c'était la même qualité qu'aujourd'hui, car on n’avait pas de chambre froide. Mais j'ai déjà vu des glacières anciennement.

Quand la rivière était gelée, vers le mois de février, il y avait à peu près deux pieds et demi de glace. Ils sciaient la glace en carreaux de deux pieds carrés ; ça faisait à peu près deux pieds cubes, ensuite ils *emmoulaient* les carreaux. Ils se faisaient une meule dans la grange, ils mettaient à peu près deux pieds de *bran de scie* par dessus. Ils se gardaient un trou au milieu et ils mettaient leur viande là, ensuite le beurre puis tout ce qu'ils pouvaient conserver. La laiterie, ici, en arrière, c'était juste temporaire. C'est pour conserver les produits de la ferme qu'on faisait cette glacière. Ça se conservait toute l'année, même l'été. On *cannait* beaucoup. Il se fumait de la viande aussi. Il y avait toujours quelqu'un qui connaissait ça mieux qu'un autre ; ils en ont fait des *essayes.* J'en ai vu fumer sur les cheminées, j'en ai vu fumer sur toutes sortes de feux. Il y avait aussi le four à pain qui était [130] juste en avant de la maison. Quand je suis arrivé ici, madame Gauthier cuisait le pain. J'ai vu le vieux four et j'ai vu construire le nouveau. Les femmes s'occupaient du jardin et, pour les gros travaux, les hommes de la ferme aidaient les femmes. Mais c'est surtout les femmes qui s'occupaient du jardin. Presque tout le monde mangeait ici. Il y avait beaucoup d'étrangers qui venaient travailler. Ça mangeait à minuit. Ils étaient obligés de loger, jour et nuit.

Quand je travaillais au moulin, je me levais à cinq heures du matin puis je descendais au moulin et j'inspectais la dalle qui conduisait l'eau à la turbine. C'était la principale chose qu'il fallait que je fasse. Ensuite, pour que le moulin soit prêt à partir, j'inspectais les courroies larges. C'était des courroies plates en *robeur,* cousues avec de la *biche*. Il fallait absolument que ça soit fait pour six heures et demie le matin. À cette heure-là, j'avais juste le temps de limer les scies, pour qu'à sept heures tapant le moulin *décolle*. Les gars se levaient à six heures, ils déjeunaient comme il faut puis ils descendaient. Un des gars arrivait pour six heures et demie sept heures moins vingt, l'autre vers sept heures moins quart, mais à sept heures, il fallait qu'ils soient tous au moulin. Ça allait jusqu'à midi juste. On arrêtait cinq minutes vers dix heures moins vingt, dix heures moins quart, pour passer un petit coup de lime sur la grande scie. Les autres scies étaient bonnes pour la journée. On arrêtait à midi puis on repartait à une heure ; je n'avais pas le temps de monter dîner. Il fallait que je regarde dans quel état était le moulin. À une heure tapant, ça *redécollait* jusqu'à six heures. C'était comme ça six jours par semaine. Quand ça marchait jour et nuit, ça *redécollait* à sept heures le soir, puis ça arrêtait à minuit. À une heure du matin, ça repartait puis ça arrêtait à six heures.

En général, c'était presque tous des gens de Laterrière qui travaillaient au moulin. Il y avait quelques étrangers mais, c'était surtout du monde de Laterrière. Dans le temps, c'était une des activités principales au village. Il n'y avait pas d'argent. Quand j'ai commencé à conduire le moulin, j'étais payé au bout de trois ans pour les sciages que je faisais. Je payais les hommes au bout d'un an, deux ans, des fois trois ans. Le marchand général était le principal commerçant. Il vendait de tout. Quand le compte forçait trop, papa faisait un échange. Il payait les comptes pour l'équivalent de leur salaire en bois, en *croûte* ou en bois de sciage ou en encore en bois de poêle. Il faisait des échanges ou bien il payait quand il avait de l'argent. Ça a toujours fonctionné de même. L'échange se faisait beaucoup plus sur le matériau qu'avec de l'argent sonnant. Ce système a fonctionné jusqu'en 1936. Cette année-là, je suis resté seul au moulin ; j'avais fait mon apprentissage. Ça a fait tout un boum quand je suis arrivé puis que j'ai dit au père : « *Ça ne marchera pas cette* patente*-là. Je vais emprunter de l'argent et je vais* [131] *payer mes hommes qui, eux, vont payer leur sciage*. » De cette manière, s'il ne me reste rien à la fin, ils seront payés puis on ne devra rien à personne.

C'est ce que j'ai fait. Pour assurer le fonctionnement du moulin pendant sept mois, ça m'a pris 350 piastres, que j'ai empruntées. C'était la première année que la Caisse populaire faisait des affaires à Laterrière. C'est monsieur Edmond Gagnon qui m'a prêté ça, un prêt sur billet. À partir de là, j'ai toujours payé les termes tous les quinze jours. J'ai remboursé à mesure durant l'été, comme j'ai pu, dès que j'avais un peu d'argent. J'avais des bons clients : des cultivateurs et des journaliers qui avaient du bois et qui étaient capables de payer en argent. J'ai pu me financer pour rembourser mon prêt à mesure. À l'automne, j'étais numéro un, mon billet était payé puis il me restait de l'argent. Je tenais surtout les comptes de bois de sciage. Je payais les hommes toutes les semaines ou à tous les 15 jours. Ça fait que je savais si un homme avait manqué telle journée, car c'était marqué.

Je me souviens de cette époque comme d’un très bon temps. On travaillait, on a eu nos inconvénients, mais enfin, la morale du monde n'était pas comme aujourd'hui. On respectait le bien d'autrui, il n'y avait pas de danger qu'on touche à une épingle. Quelqu'un qui avait le malheur de toucher à un clou, c'était un voleur. C'était grave, il ne fallait pas passer pour un voleur. Les gens étaient honnêtes. L'homme donnait sa journée de travail honnêtement. Vous n'étiez pas obligé d'être sur ses talons. Tu leur expliquais que tu voulais avoir le bois pilé de telle façon. Tu arrivais le soir, tu étais certain qu'ils avaient donné un bon rendement. Ils savaient combien ça prenait de temps pour faire ce travail. Moi aussi, je le savais. S'ils n'avaient pas fini leur pile, je leur disais : « *Qu'est-ce que vous avez eu* ? » Ils savaient que j'allais le leur demander. C'était quasiment sacrilège de demander ça à un homme. Ils pilaient leur bois en conséquence. Je trouve que la morale a baissé. Depuis le temps que j'ai été élevé à venir jusqu'à aujourd'hui, la morale a baissé.

À la maison, c'est la mère qui était la patronne. La mère et le père s'entendaient entre eux. Une fois que j'avais fini de travailler avec monsieur Édouard à midi moins cinq, elle a parlé assez *rough* qu'on a jamais arrêté avant midi. Le moulin avait fait défaut mais je l'avais réparé tout de suite. Quand il faisait défaut, on devait arrêter et repartir le moulin. Une *strappe* s'était décousue ; je l'ai réparée mais il restait cinq minutes avant midi. Ça ne valait pas la peine de repartir ce gros moulin à scie avec dix hommes pour cinq minutes. Ça fait que j'ai dit : « *On va aller dîner, on repartira à une heure moins cinq. » Les hommes s'étaient attablés, ma mère n'avait pas dit un mot. Mais quand je suis venu pour me mettre à la table elle a dit : « Hé ! jeune homme, le moulin à scie, c'est à midi qu'il arrête, pas à midi moins cinq*. » Elle dit : « *À l'avenir, tu arrêteras à midi*. » Elle ne me l'a [132] jamais redit, ça a été final. Après ça, j'arrivais toujours à midi. Papa n'était pas si sévère. Il était très maladroit. Il n'était pas capable de conduire des hommes. Il aurait voulu que tout soit fait à l'instant même. Il aurait voulu que la journée se soit faite dans l'espace de cinq minutes. Mon père était meilleur en affaires que tous les autres, c'est lui qui s'occupait de ça. Il fallait qu'il s'occupe du moulin à scie, du moulin à farine, de la ferme. Il était pas mal occupé.

Mais on avait aussi des moments pour s'amuser. Les gars faisaient du vin et de la bière, ils appelaient ça de la *palette*. Ils étaient tous des bootleggers. Ils ne pouvaient pas se parader comme aujourd'hui. Celui qui avait un bicycleà pédales, c'était quasiment un millionnaire. De toutes façons, quand tu travailles dix heures par jour, tu n'as pas le temps de trop t'amuser le soir. Dans ce temps-là, le travail, c'était presque les travaux forcés, ça fait que le soir, t'étais trop fatigué. Quand tu étais *chaudette*, vers neuf heures et demie ou dix heures le soir, tu n'étais pas en air de partir pour courir cinq ou six milles à pied. Ça fait que si tu restais dans ton coin, c'était moins paraissant. Aujourd'hui, ils ont la voiture et le bicycle. Ils ont tout ça à la portée de main, ils ont beau se montrer. Dans ce temps-là, ça paraissait moins mais ça buvait surtout dans les maisons. Ça ne boit pas plus aujourd'hui que ça buvait dans ce temps-là, il me semble. C'est bien juste si ça buvait pas plus dans ce temps-là.

J'ai commencé à charrier de la *palette* vers l'âge de quatre ans. J'ai commencé à en acheter à la petite *cheillére* de cinq livres puis à la *cheillére* de dix livres. Je n'allais jamais bien loin, j'avais les pattes courtes. Il faut croire que les maisons qui en vendaient n'étaient pas très loin. Ma mère n'aimait pas ça, c'était une personne qui *haguissait* la boisson. Une fois, elle a fait dix gallons de vin de raisin et elle n'en a jamais vu la couleur. Elle avait caché ça dans la cave mais, une bonne fois, ils se sont décidés à changer le chauffage. Ils font un trou dans la cave puis les gars ont trouvé le dix gallons. Ils sont sortis *ronds*. Elle n'en a jamais refait de sa vie. Le médecin lui faisait prendre du « porter » avec un œuf et du lait. Elle en a pris longtemps. Quelquefois, les gars volaient une bouteille à ma mère, ils remettaient le bouchondessus puis ils la remettaient dans la caisse. Ils avaient tous les vices. Au moulin, c'est arrivé assez souvent que les gars arrivent en boisson, mais je n'endurais pas quelqu'un *chaud*. Je détestais la boisson. Quand j'ai commencé à en prendre, j'étais vieux, je n'en ai pas pris longtemps. J'en ai pris un peu mais cette sainte-là (sa femme) a chialé, j'ai dit : « *J'en prends plus*. » Ça ne me vient jamais à l'idée d'aller prendre une bouteille de bière. Je n'ai jamais eu la constitution pour digérer la boisson forte. Pourquoi me rendre malade, je suis bien trop paresseux. Quand j'ai commencé à travailler au moulin à scie, monsieur Thomas-Louis Gagné [133] gagnait 50 cents par jour pour débarrasser la grande scie. Quand il a laissé le moulin, Arvida lui donnait six piastres par jour. J'avais augmenté les salaires, mais c'était impossible de donner six piastres par jour.

Le développement

J'ai visité la chaîne pour voir travailler les hommes de monsieur Dubuc à la Quebec Pulp. Après ça, quand il a fait son fameux ballast*,* son pic de sable au Portage, j'ai été voir le chantier. Quand ils ont bâti le barrage (circa 1923), j'y étais, mais pas pour travailler, c'était juste pour voir, car j'étais trop jeune. Monsieur Dubuc faisait seulement du bois pour le papier ; du quatre, du six ou du huit pieds. Nous autres, c'était seulement du 12, du 13 ou du 14 pieds. C'était du bois de sciage. Monsieur Dubuc a loué le moulin au moins quatre ans pour scier du bois qu'il avait fait sur ses limites et qu'il ne pouvait pas livrer à sa compagnie. Il sciait au moulin à scie et il le faisait marcher jour et nuit, huit mois par année. Quand le moulin marchait jour et nuit, ça prenait 30 à 35 hommes pour faire les deux *shifts*. Quand il marchait seulement le jour, avec huit ou dix hommes, j'étais correct.

Nous autres, on n'a jamais été en compétition avec Dubuc. Ça a toujours été main dans la main. La seule compétition qu'on a eue avec lui, c'est quand il a voulu ôter des lots à bois appartenant à la famille et qui se trouvaient au travers de ses limites. Mais ils étaient patentés, ça fait qu'il n'a pas été capable de les faire *dépatenter*. Je travaillais le bois au moulin, mais je n'avais pas le temps de travailler sur les constructions, la bâtisse puis sur la maison. Ça m'aurait intéressé mais j'avais pas le temps. J'ai eu le temps une fois, puis j'ai bâti un hangar. On avait des employés qui étaient adroits. On envoyait un homme du moulin qui pouvait faire ce genre de travail. Le transport du bois se faisait avec des *sleighs*. On le descendait avec des chevaux puis on l'empilait tout le long de la rivière. Le chemin de fer a arrêté en 1931 ou 1932. Il n'a pas repris. Sur une *team* de chevaux, on mettait 1500 pieds de bois. Ça prenait toute la journée pour descendre à Chicoutimi et revenir. Avec les chevaux, ça a duré à peu près deux ou trois ans. Ensuite, les *trucks* ont commencé à arriver. C'était des *trucks* d'une tonne et demie, des petits camions qui ne chargeaient pas beaucoup. Après, ils ont grossi.

De 1936 à 1950, c'était surtout les camions. En 1936, les camions deux tonnes sont arrivés. Monsieur Mathias Tremblay a eu un camion de deux tonnes. Ensuite, Paul-Eugène Simard et Donaldo Gaudreault ont eu un *truck* deux ou trois ans. C'était un camion de deux tonnes, de marque Ford, avec lequel ils faisaient le transport du bois. Roméo Lapointe a eu des *trucks* longtemps. Il en a eu dès le début. Il en avait un d'une tonne et [134] demie. Ensuite, il a grossi : il a eu une tonne et demie et puis deux tonnes. C'est lui qui faisait une partie de la fourniture du moulin. Donaldo a charrié longtemps lui aussi. Quand on vendait le bois à Chicoutimi, les clients venaient chercher leur marchandise par *trucks*. Le bois était pilé durant un mois, un mois et demi dans la cour du moulin à scie pour qu'il sèche. Ça fait qu'il était plus léger. C'était de la planche. On coupait du sapin et de l'épinette seulement. Quand le pin blanc est arrivé, il y avait des *trucks* en quantité. Le pin blanc, c'est en partie moi qui l'ai fait entre 1945 et 1947. On le vendait. Les ouvertures de maison et les châssis étaient fabriqués avec le pin. Le sapin et l'épinette servaient de bois de base pour les murs des maisons.

L'aluminium a donné un fameux boum dans les années 1939, 1940. Ils prenaient toutes sortes de bois, même du tremble, tout ce qui se présentait. Arvida, c'était un terrain excessivement mou. C'était une *swompe.* Ils creusaient et ils mettaient cinq ou six rangs de gros morceaux de bois, puis ils remplissaient ça pour se faire un fond solide. Ils en ont acheté beaucoup de ce bois au moulin. On vendait surtout le tremble. On en a vendu aussi à Port-Alfred durant plusieurs années. Quand ils transportent des rouleaux de papier, il faut qu'ils mettent du bois entre les rouleaux pour ne pas qu'ils soient l'un sur l'autre. Ils se servent de ce bois. Un bois mou qui est flexible et qui peut absorber les coups. On coupait du tremble et on le sciait seulement sur un sens puis on envoyait ça en bas. Ils le mettaient en rangées, puis ils mettaient un rouleau de papier. Les premiers lingots d'aluminium étaient transportés de la même manière. Ce bois était acheté ici, au moulin.

On faisait aussi du bois de poêle. On en vendait un peu de temps en temps, mais pas pour la peine. C'est Roméo Lapointe qui était le commerçant de bois de poêle. Je l'ai toujours vu vendre du bois de poêle depuis que je suis au monde. Il a abandonné quand le chauffage à l'huile est arrivé. On a vendu beaucoup de bois à la Consol. C'était du bois pour la pulpe. On a déjà fait affaire avec Price, mais ce n'était pas des grosses affaires. C'était surtout pour l'eau. Price achetait le bois de la Quebec Pulp. Quand la compagnie a fermé, ils ont continué à faire du bois sur les limites que Price avait achetées. Pour le transporter, ils ont utilisé les *chars* assez longtemps. La *Quebec Pulp* « opérait » son bois ; ils le prenaient dans la rivière du Moulin et ils le descendaient par les *chars* de la chaîne au moulin. Ce système ne marchait plus tellement. Comme je l'ai déjà dit, ils ont décidé de faire traverser une dalle à partir de la chaîne qui allait au ruisseau Henriette jusqu'à la rivière Chicoutimi.

À l'époque, il y avait un autre moulin à la chaîne. En bas du site des « opérations » de monsieur Dubuc, il y avait un moulin à scie qui appartenait à Gaston Lepage. Un certain monsieur Boudreault l'a racheté, mais il [135] a eu un accident terrible. Il s'est fait fendre complètement par sa scie. Après ça, mon oncle Cyrille a acheté. Il l'a « opéré », mais je ne sais pas durant combien de temps. Son activité, c'était surtout scier des *ties*. Ces *ties* ont huit pieds de long. C'est pour le chemin de fer. Dubuc faisait de grosses affaires avec les *dormants*. C'est lui qui a construit les chemins de fer du Lac et d'Alma. C'était fabriqué en pin rouge, il y en avait beaucoup ici, à l'époque. Il y en a encore. Pas partout, pas autant, mais il y en a encore au lac des Pères. Je n'ai pas eu beaucoup de blessures au moulin. Les principaux accidents, c'était des blessures aux jambes et aux bras. Mais se faire tordre un genou ou bien se faire frapper par un morceau de bois à l'épaule, c'était assez fréquent. Les gars allaient voir le *ramancheur* puis on recommençait à travailler. On allait très rarement voir les médecins pour ça. C'est moi qui ai fait la bévue de fermer le moulin. En 1954, j'ai été travailler pour Price comme contremaître, au lac Kénogami. J'aurais jamais dû y aller parce que le moulin serait encore debout, mais je devais payer des étrangers à salaire, il y avait toujours la même famille qui travaillait ici, c'était des Dubois.

Le mariage en bicycle

J'ai fait mon service militaire au mois de janvier 1941, puis je me suis marié au mois d'août. Ma femme et moi, on s'est mariés du trois au trois. On a été obligés de payer une dispense de 4 piastres. Mon père avait aussi payé une dispense de 12 piastres pour marier sa femme. Ma femme et moi, nous avons été élevés ensemble. On s'est connu à l'âge de quatre ans. On a fait ensemble notre première communion, notre communion solennelle. Elle demeurait ici en face. Son père et ma mère étaient *cousins* *propres*. Ils ont été élevés ensemble, ça fait qu'ils étaient presque frère et sœur. Son père avait une grande famille. Je suis sorti au moins cinq à six ans avec elle. Je travaillais et elle aussi. Elle coiffait, les trois quarts du temps, elle s'en allait à Dolbeau. Quand on s'est marié, on a eu la paix, on a réglé le problème. C'était le temps qu'on se marie. Nous avons eu cinq enfants et nous avons adopté une fille.

La première des choses que le curé Girard m'a demandée, c'est si je me mariais par obligation. J'ai dit : « *Non monsieur, je ne me marie pas par obligation. Je me marie parce que je veux me marier, point* ! » Il m'a dit : « *Tu vas être obligé de payer une dispense. Il faut demander la permission à Monseigneur*. » Il m'a demandé ça devant mon futur beau-père. Il savait qu'on faisait beaucoup de jeunesse. On était toujours ensemble, mais il ne savait pas que c'était pour se marier. Le mariage en bicycle, c'était en 1940. À cette époque, ils faisaient le recensement national parce que la conscription était passée. Ils ne savaient pas le nombre de sujets qu'ils avaient. Si tu décidais de te marier, tu n'avais pas besoin de jonc, ni de bague. Tu arrivais [136] à l'église et tu te mariais. Si tu étais marié avant le recensement national, tu étais exempté de l'armée même si tu avais l'âge pour être engagé. J'ai été appelé dans les premiers jours de septembre. Je n'ai pas voulu y aller. Mon père non plus n'a pas voulu que j'y aille. Le moulin à scie « opérait », je ne pouvais pas le laisser. Les récoltes s'en venaient et il n'y avait que moi qui conduisais la moissonneuse. Je ne pouvais pas aller m'enrôler. J'ai fait mon service militaire seulement dans le mois de janvier 1941, sur le port, à Chicoutimi. Il y avait des tentes et des cabanes. J'ai commencé le neuf janvier puis j'ai terminé le sept février. Ç’a été mon service militaire. On faisait de l'entraînement, du port d'armes, mais surtout de la marche et de la discipline. On demeurait dans des baraques.



Monsieur et madame Jules Gauthier, octobre 1941,  
Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-35144.

Pour aller outre-mer dans ce temps-là, il fallait signer volontaire. Ils n'y allaient pas tout de suite parce que l'entraînement était plus poussé, ça prenait un certain temps. Mais ceux qui voulaient y aller le pouvaient. On était payé 31 piastres par mois. C'était pas vilain. On faisait un service militaire assez sévère. J'étais sousles ordres d'Arnold Shock. J'avais demandé à faire partie de son peloton. Il restait au Portage, ici à Laterrière. Les Shock sont arrivés en 1925-1926. Monsieur Shock était venu pour faire l'élevage de visons. Au début, ils étaient cinq. Après ça, Peter a grossi l'affaire et ils engageaient une quinzaine d'hommes. Ils avaient un village. Ensuite, ça a baissé un peu. C'est surtout quand le manoir Clairval et le boulevard Talbot ont été bâtis que tout a changé vers 1946. Il a parti ça le premier au Saguenay. Monsieur Shock parlait français. Il était complètement bilingue. Nicolas Shock était le père. Arnold le fils, était lieutenant dans l'armée.

Au moulin à scie, j'ai fait exempter 17 gars du service militaire. Ils venaient travailler une journée sur la terre puis ils travaillaient au moulin. Après, ils s'en allaient chez eux puis ils étaient exemptés pour l'année. Ils venaient se rapporter à mon père qui descendait voir monsieur Dubuc puis [137] il lui disait : « *J'ai besoin de tel homme pour ma ferme*. » Monsieur Dubuc ne lui demandait jamais le nom. Il le référait au ministre de la Défense. Le gars avait sa *relieve*. Dès qu'il l'avait, il s'en allait travailler au moulin. Monsieur Dubuc et mon père étaient libéraux, donc ils s'appuyaient. Ils ont toujours été des amis, ils se protégeaient. J'ai eu mon exemption tout de suite. Je suis sorti du service militaire au mois de février, puis mon père est allé à Chicoutimi une semaine après. Il a rencontré monsieur Dubuc et il lui a dit : « *Il faudrait que mon garçon soit exempté, car j'en ai besoin*. » Au mois de mars, j'avais ma *relieve*.

MacKenzie King a passé la loi de l'enregistrement national. Celui qui était marié était exempté de l'armée. Celui qui était garçon était sujet à servir sous les armes. Si la date était fixée pour un lundi matin, il fallait passer à l'enregistrement national. Si tu n'étais pas marié, tu étais sujet à être enrôlé. Le dimanche soir, ça se mariait dans toutes les églises, il s'en est marié des dix, quinze, vingt couples. Je pense qu'à Laterrière, il y en a eu six ou huit. C'était pas un service militaire. C'était plutôt une promenade. C'était au tout début. Quand la conscription a passé, j'ai été le premier de Laterrière à être demandé pour faire mon service militaire. J'étais en âge de le faire. La discipline n'était pas exagérée. Le sergent-major, c'était Eugène Aubin, le père de Gaston Aubin. L'avocat Landry était lieutenant-colonel. C'était tous des gens qu'on connaissait. Je connaissais bien l'avocat Landry. C'était un confrère au Séminaire. Je savais qu'il n'y avait pas de danger pour moi avec l'armée. On me l'avait confirmé.

Les loisirs

Dans mon temps, il y avait des mascarades et la mi-carême. Il se faisait de la *palette* et du « chien ». Du « chien », c'est du whisky de contrebande. Le monde prenait un verre assez souvent ! Le monde a toujours bu et ça boira toujours. Les générations d'aujourd'hui ne sont pas meilleures que les autres. Mais je trouve que la génération d'aujourd'hui s'est améliorée par rapport à celle de mon temps. Dans mon temps, ils n'en prenaient pas régulièrement, mais quand ils en prenaient, ils se noyaient ! Ils se soûlaient. Ils prenaient des *brosses*. Presque tout le monde en prenait. C'était la nature du temps. Quand mon père prenait une *brosse*, ça pouvait durer trois semaines. Après ça, il était malade de la boisson. Il faisait jusque perdre connaissance. Mais c'était une tête de pioche. Quand il disait qu'il arrêtait, c'était fini. Il pouvait être sept ou huit mois sans prendre un verre. Il se passait n'importe quel événement, une fête, les fêtes au jour de l'An ou « qu'il se fasse » un mariage, monsieur ne prenait pas de boisson. Quand il décidait de prendre un verre, whoop ! Ça pouvait durer un mois. Il était *malcommode* en boisson. Il était tannant. Mon père était assez agressif.

[138]

Les Gauthier étaient des joueurs de cartes. À Noël, c'était assez tranquille. Mais à partir du premier de l'année jusqu'aux jours gras, ça ne modérait pas beaucoup. Ça jouait à la brisque, au *youkeur* et à la *poule*. Ça s'*astinait* puis ça prenait un petit coup. Les travailleurs puis les familles se réunissaient tout le temps. On jouait aux cartes jusqu'à deux ou trois heures du matin. Ça s'amusait beaucoup. Quand ils gagnaient la partie, ils faisaient un peu de musique et ils dansaient. Mais ce n'était pas des chanteurs ni des musiciens. Mes ancêtres étaient meilleurs. Mon père et ma mère n'étaient pas amateurs excessifs de la musique. Ils aimaient ça, mais pas plus. Parmi les hommes du moulin, on avait toujours des musiciens. Un jouait de la musique à bouche, d'autres de la *bombarde* et toutes sortes d'instruments. C'est là que j'ai appris à jouer de l'égoïne. Je sais comment faire sortir des sons de cet outil. Mais il y en a une *mosusse* de gang qui ne saventpas ça.

On se partageait beaucoup les visites. Un soir c'était chez un, un soir chez l'autre. Dans ce temps-là, pour les mariages, ils n'allaient pas aux hôtels. Les gens s'amusaient ferme. Le mariage à Nono a duré huit jours. Il s'est marié à l'âge de 28 ou 29 ans à Marie-Jeanne, une soeur de Gérard Côté. Elle était beaucoup plus jeune que lui. Elle travaillait ici comme servante. Il y avait toujours deux ou trois servantes *icitte*. Son père restait dans le moulin à farine. Ils arrivaient du Nouveau-Brunswick. Ils étaient comme les autres, il fallait qu'ils travaillent. Le père travaillait assez, mais il fallait que les enfants travaillent aussi. Sa famille restait là-bas et elle travaillait ici. Le haut du moulin a presque toujours été habité. Il y a seulement depuis à peu près 25 ou 30 ans qu'il n'est pas habité. Nono était le dernier de sa génération à se marier. Le mariage a eu lieu en plein été. Ç’a été une grosse fête. Au début, c'était supposé être seulement les familles, mais ça s'est élargi. C'est devenu gros. Il y a quasiment la moitié des invités qui ont couché dans la grange. Il faut croire que c'était pas mal réchauffé. Les femmes restaient ici. Il faisait très beau. L'ancienne grange avait des portes à battants. La porte était grande ouverte. Il y avait un peu de foin et de la paille. Je ne sais pas si c'était du blé ou de l'orge, mais je sais qu'il y avait quelque chose… C'était le dortoir. Ça a commencé le soir et ça a duré huit jours. Il y avait toutes sortes de professionnels, des avocats, des notaires. Ils en profitaient.

Nono s'est marié à quatre heures du matin. Il fallait le transporter à Bagotville. Il prenait le bateau de la *Canada Steamship* qui allait à Québec pour faire son voyage de noces. Ils ont été le reconduire. Ils ont continué la fête après. Les nouveaux mariés ont demeuré chez des parents à Québec. La marraine de Nono demeurait là. Elle n'était pas venue au mariage. Ils sont allés la voir. Quand ils sont arrivés à Québec, il n'y avait rien d'organisé. [139] Nono ne voulait pas aller à l'hôtel. Il voulait aller chez sa marraine. Le soir, pour se coucher, il a été obligé d'aller trouver ses cousins. Sa femme est allée coucher avec ses nouvelles cousines. Ils n'ont pas dormi ensemble. Le lendemain, il rencontre un parent d'une autre branche qui lui dit : « *Arrête un peu ! Ton voyage de noces, tu vas le faire mieux que ça*. » Il l'a ramené chez eux et ils lui ont donné une chambre. Il faut croire que ça ne forçait pas trop. Ils avaient embarqué à bord du bateau vers six heures du matin. Ils ont débarqué à sept heures du soir à Québec. Ça prenait du temps pour faire le tour. Ils avaient une cabine. Ils avaient tout ce qu'il fallait. En tout cas, ils n'en faisaient pas un plat, comme on dit. Dans ces grandes familles-là, il arrivait toutes sortes de choses.

Quand Nono est parti, les invités ont continué à fêter durant trois jours. Il s'est fait des affaires qui n'avaient pas de bon sens. Les récoltes étaient commencées. Il y avait des professionnels qui allaient faire des quintaux. Ils perdaient leurs plumes, ils ont juste que perdu leur culotte. Ils se ramassaient dans la grange. Ils faisaient des fêtes dans les *batteries*. J'ai tout vu ça. Quand Onésime est revenu de son voyage de noces, ça s'était calmé la veille. Il avait été parti huit jours. Les gens s'amusaient ensemble joyeusement. Il n'était pas question d'une petite *potée*. C'était tout en groupe, tout le même corps. Il n'y avait aucune classe. C'était des noces. La seule chose, c'est que chaque homme avait son stock*,* comme on dit. Il avait toutes ses provisions puis ça prenait un verre. Certains prenaient du *fort*, d'autres de la bière ou encore du vin. Quand on a la boisson par 40 ou 90 gallons, on en a longtemps. Dans ce temps-là, ils faisaient de la bière à la tonne de 90 gallons. Ils fêtaient tous la mi-carême et ils prenaient de la boisson en plein carême. C'était pas beau, mais prendre un verre durant le carême, c'était le seul péché que je voyais faire aux gens de ce temps-là. C'était l'hiver, il faisait froid et les trois quarts des gens étaient à moitié habillés.

La fête

Ma mère était pieuse. Elle traînait toujours son chapelet. Mon père aussi était pieux. Si quelqu'un ne pouvait pas faire sa religion avec eux, c'était un sacrilège. Ils ne l'auraient pas enduré. Dans ce temps-là, tout était péché. On ne pouvait pas aller communier tant qu'on n'avait pas été à confesse. On aurait aimé flâner un peu au lit le matin à six heures et demie, sept heures, mais comme la communion était à sept heures, il fallait se lever puis aller à confesse pour communier. C'était obligatoire à tous les dimanches. Ma mère disait : « *Viens à la confesse puis tu communieras, ensuite tu iras à la messe. Dans l'après-midi, tu te coucheras autant que tu le voudras*. » Mais l'après-midi, on voulait sortir. J'ai fait la mi-carême mais, [140] dans mon temps, c'était plus modéré. Ça ne dérangeait pas trop le curé Allard. Il allait lui aussi à la mi-carême. Ça encourageait les gens à la faire. Mais le curé Girard était contre. Il y avait aussi la Fête-Dieu. Elle était intéressante et *mosussement* plus plaisante que cette année. Il y avait des arches et des reposoirs. C'était quelque chose de bien organisé, mais on n'en a plus. Le dimanche où j'ai voulu aller à la procession, ils n'en ont pas fait. Tout s'est fait à l'église. Il faisait beau pourtant. Quand je suis allé à la grand-messe, dimanche, j'ai eu honte de Laterrière. Ne pas faire de procession à la Fête-Dieu, ce n'est pas bon. Pour mon père et ma mère, si le bon Dieu ne sortait pas à la Fête-Dieu, c'était un mauvais présage pour l'année. On fêtait aussi la Saint-Jean-Baptiste.

Le 24 de mai, on fêtait la fête des arbres. Les *maîtresses* nous organisaient toujours quelques petites fêtes. La Sainte-Catherine se fêtait aussi. C'était une réunion de parties de cartes. Ils défaisaient les murs de l'école et ils faisaient un gros *youkeur*. Toute la paroisse se réunissait et ça jouait aux cartes. Il y avait des cadeaux et toutes sortes de choses. Tout le monde se connaissait. Quand il en arrivait un nouveau dans la paroisse, tout le monde l'acceptait et ils l'aidaient. S'il n'avait pas de parenté, tout le monde était alentour pour ne pas qu'il s'ennuie. Ils étaient sociables.

La vie politique

Les Gauthier ont presque toujours fait de la politique municipale. C'est moi qui ai arrêté. J'ai été commissaire. Je n'ai jamais voulu aller siéger au conseil municipal. Mon père a été maire à partir de 1939 ou 1940. Il l'a été durant 16 ans. Il a été maire du temps de Duplessis. C'était en 1936-1939. Il a été maire du temps de Godbout, puis tout le temps de l'Union nationale. Il a sorti de la mairie durant les dernières années que l'Union nationale était au pouvoir, vers 1958 ou 1959. C'est papa qui a envoyé Cyrille Émond à la mairie. Il a présenté Cyrille durant quatre ans, puis Raoul Plourde a été maire. Mon père est mort en 1960 et c'est en 1961 que mon oncle Nono a remplacé Raoul Plourde. Onésime a suivi. Il a été conseiller durant 30 ans pendant que mon père était maire. Roméo Lapointe a pris la relève d'Onésime et a été maire une douzaine d'années.

Quand ils ont bâti la route du village pour le relier au boulevard Talbot, c'est moi qui ai sorti papa de la mairie avec maman. Sans ça, il ne serait pas sorti. On avait promis à Antonio Talbot et à l'ingénieur Majorde passer le chemin où ils le voulaient. Les deux terres en arrière étaient à nous. Ils voulaient que la route débouche *drette* dans le collège. Le magasin Côté & Boivin de même qu'Adrien Gagnon et Cyrille Émond ne voulaient pas entendre parler de ça. Nous, on donnait le terrain pour qu'ils puissent faire la route. Mon père se trouvait pris entre deux feux. Je lui ai dit : « *Donne* [141] *ton terrain puis retire-toi de là*. » C'est comme ça que c'est arrivé. Mon père était libéral au provincial et au fédéral. Le député aimait mieux un franc libéral qu'un « Union nationale » *teindu*. Parce que l'Union nationale était formée de libéraux *teindus*… Mon père a eu des faveurs comme jamais auparavant. Il est allé voir le député et il a été bien content quand ils nous ont fait l'asphalte, même s'ils n'étaient pas du même parti. Papa avait dit au député : « *Je ne vote pas pour toi, mais je te donnerai la majorité dans le village*. » C'est la seule fois que l'Union nationale a eu la majorité. Il y a eu 82 voix de majorité. Il a perdu cette majorité l'année suivante. La paroisse a toujours été bleue. Ça arrivait parfois qu'elle votait rouge, mais elle a toujours été bleue. Avec notre politicien, on ne pouvait pas jouer. On avait un politicien dans la famille. Le notaire Jules, le frère de mon père, a été député dans les années 1950. Il fallait être rouge au provincial et au fédéral. Il fallait être rouge des cheveux jusqu'aux pieds.

Mon père était rouge et monsieur Joseph-Élie Maltais était excessivement bleu, mais c'étaient deux grands amis. Ils ne se laissaient pas. Ils ont été en politique municipale. Ils ont été adversaires à la mairie. C'est mon père qui a présenté monsieur Maltais pour être commissaire. Il l'a fait entrer malgré toute la population de Laterrière. Monsieur Maltais est allé en élection et il a perdu contre monsieur Joseph Saint-Gelais. Il n'avait pas perdu par une grosse majorité, à peu près 35 ou 40 voix. Papa était avec monsieur Maltais le soir où il a perdu ses élections. Il lui a dit : « *Joseph-Élie, tu vas être commissaire pareil*. » Il l'a fait entrer au bout d'un mois. Il a fait disqualifier deux autres candidats. Ils étaient trois contribuables. Il y avait mon père, mon oncle Onésime et Ludger Fortin. Ils ont signé une lettre disant que monsieur Saint-Gelais n'était pas capable de lire ni d'écrire. Parmi les qualifications d'un commissaire, il fallait savoir lire et écrire. Il savait signer son nom, mais il ne savait pas lire. Je me souviens être allé voir cette assemblée avec Jos Jean, un de mes amis, un garçon du bedeau. On était *flot* à l'époque. On était en avant dans la salle. On était allé sentir là, nous autres. Aimé Girard était secrétaire de l'assemblée. Il y avait deux commissaires. Un proposait, l'autre « secondait » ou bien il soumettait une autre proposition. La requête est arrivée. Toute la salle était pleine. C'est un oncle propre de mon père qui se présentait. Papa avait voté contre lui. Il avait plutôt présenté Alfred Bouchard contre lui. Quand est venu le temps de voter, j’ai vu monsieur Girard se lever. Il a dit : *« J'aurais quelque chose à dire : Monsieur Saint-Gelais, êtes-vous capable de lire* ? » Monsieur Saint-Gelais n'a pas dit non. Il a hésité. Monsieur Girard lui a présenté une lettre. Monsieur Saint-Gelais a dit : « *Je ne suis pas capable de lire. Je ne sais pas lire*. » Monsieur Girard a répondu : « *Vous n'êtes pas qualifié pour être commissaire*. »

[142]

Il se *redevire* envers un autre commissaire et il lui dit : « *Monsieur Munger, vous avez été élu, mais on vient d'apprendre que la propriété n'est pas à votre nom*. » Monsieur Munger a dit : « *Non, elle est au nom de mon père*. » « *Vous n'êtes pas qualifié pour être commissaire car vous n'avez pas de propriété*. » Ils ont été obligés de partir tous les deux. La séance a tombé à l'eau. Ils ont remis l'assemblée à la semaine suivante. Ils ont fait signer leur requête. Contre monsieur Joseph-Élie, ils présentaient « Gassout » Gagné (Joseph-Élie Gagné), et contre Alfred Bouchard, c'était Georges Bouchard, l'oncle à papa*.* Pour réussir son plan, qui était de passer monsieur Joseph-Élie, mon père était obligé d'appuyer Alfred Bouchard contre son oncle propre. Ça a passé. Alphonse Bédard a proposé Georges Bouchard et Joseph-Élie Gagné comme commissaires. Flavien Grenon a dit : « *Moi, je proposerais Alfred Bouchard et Joseph-Élie Maltais*. » Ils ont vu tout de suite qu'Aimé Potvin votait pour Bouchard et Maltais. Ça fait que, là, le diable a pris. Ça jappait. Monsieur Joseph-Élie s'est levé debout, il n'était pas encore assermenté. Il a dit : « *Mes amis, attendez une seconde. On va accorder notre violon, on jouera après*. » Monsieur Aimé Girard a assermenté monsieur Joseph-Élie. Ensuite, il a assermenté monsieur Alfred Bouchard. Monsieur Maltais s'est levé de nouveau et il a dit : « Astheure*, si vous voulez bien, vous allez m'excuser* ! » Il fêtait le 25e anniversaire de travail de son frère Edmond-Louis, à Chicoutimi, pour Bell Téléphone. Il a dit : « *Il faut que j'aille à la fête*. » Il s'excuse et il s'en va. Les gars jappaient, hurlaient. Je le vois passer dans la foule, sauter dans la voiture que son fils Viateur tenait à la porte pour s'en aller. Il fallait qu'il descende à Chicoutimi pour fêter Edmond-Louis. C'est un des gros faits de Laterrière. C'était une assemblée régulière de commission scolaire.

Monsieur Maltais a été un bon commissaire. C'est le meilleur commissaire qu'on a eu à Laterrière. C'était un gars qui tirait de la couverte*.* Il tirait toujours du côté de la commission scolaire pour Laterrière. À l'époque, on avait deux rôles d'évaluation à Laterrière. Il y avait le rôle d'évaluation du village et le rôle de la paroisse. Ils n'étaient pas sur le même taux. La paroisse a été évaluée au tiers de l'évaluation du village. Les contribuables de la paroisse payaient meilleur marché de taxe à la commission scolaire que nous autres au village ! Monsieur Joseph-Élie *rapplomblait* les choses. C'est le seul qui a été capable de faire ça dans la municipalité.

Les accouchements

Pour les bébés, il fallait bien aller voir le médecin. Dans le temps, ils n'étaient pas merveilleux pour les cassures, les membres déplacés ou foulés. Le médecin était surtout consulté pour les maladies « intérieures ». Ma femme a toujours eu ses enfants à l'hôpital, sauf Paul, qui est né ici. C'est [143] Louis-Joseph Gobeil qui venait à la maison. C'était un fils d'Édouard. Louis-Joseph a gagné ses études universitaires *icitte*, au moulin. J'étais son *boss*. Il était plus vieux que moi. Ça fait que je n'avais pas une grosse autorité. Il était *malcommode* à mener. J'étais pire que lui, mais on s'entendait assez bien. Il avait un père sévère. La femme de monsieur Gobeil s'appelait Ida Girard. Elle était assez sévère, elle aussi. Ça a toujours été Louis-Joseph qui a eu soin d'elle, jusqu'à ce qu'elle meure. Le docteur avait dit que ma femme n'aurait jamais d'enfants. Le curé Girard a dit : « *Elle va avoir des enfants, on ne fera pas opérer cette petite femme-là*. » Quand Louis-Joseph Gobeil est entré la première fois *icitte*, j'ai dit : « *Louis, je ne voulais pas que tu viennes* icitte*. Mais t'es rendu,* astheure*, arrange tes problèmes, je ne m'en mêlerai plus, mais tu vas en avoir soin, par exemple. Ça coûtera ce que ça voudra, mais tu vas en avoir soin*. » La première fois qu'elle a été malade, Louis-Joseph n'était pas encore reçu médecin. Il fallait qu'elle soit opérée. Ça fait que j'avais pris Gagné et j'ai continué avec lui. J'ai consulté Lemieux plusieurs fois, mais il n'est pas venu. Ils se consultaient entre eux. C'étaient deux vieux médecins de famille.

La maladie

Vers l'âge de trois ans, Gilles, mon garçon, a eu de la difficulté à marcher. Il a eu deux opérations. J'ai toujours dit que c'est moi qui suis responsable de ce qui est arrivé. À sept mois, il était allongé *icitte* sur la table. Il était sur deux oreillers et il se mourait. C'était le jour de la Toussaint. La famille était réunie, tout alentour. Il pleurait jour et nuit. Je téléphone à Louis-Joseph Gobeil, le médecin, pour qu'il vienne à la maison. Il arrive et il nous dit : « *Je peux lui donner une piqûre. Ça peut le faire revenir ou le faire mourir. Ça va être quasiment pour la mort ou pour la vie*. » Il lui a donné une piqûre et Louis-Joseph m'a dit qu'il lui avait attaqué les nerfs. Il prétend que c'est ça. Louis-Joseph n'était pas sûr que c'était de naissance. Mais l'enfant est revenu. Tout de suite après la piqûre, il a pris le bon bord. Mais le docteur Laperrière a toujours dit que c'était de naissance. » Ça fait qu'on l'a fait opérer. Quand ils l'ont opéré, il était dans le plâtre jusqu'à la ceinture. Il avait les jambes écartées avec un bâton pour l’empêcher de bouger. C'était dans les grosses chaleurs.

Pour soigner, dans le temps, c'étaient les remèdes familiaux. Le médecin ne venait pas tous les jours. On l'avait pour accoucher et encore, pas souvent. C'étaient des sages-femmes qui venaient. Quand je suis venu au monde, c'a été comme si l'Enfant-Jésus était arrivé. Les deux garçons qui étaient nés avant moi étaient morts. Quand je suis venu au monde, il y en a eu, des promesses. Dans ce temps-là, ils promettaient à la Sainte-Vierge. J'ai été sept ans sans porter autre chose que du bleu et du blanc. C'était [144] confié à la Sainte-Vierge. Je ne pouvais pas faire autre chose. Ils en ont fait un beau. J'étais roi et maître. J'étais le seul gars de la famille. J'avais une sœur, Thérèse. Nous étions seulement deux. La famille, les oncles, les grands-oncles des deux côtés de la famille criaient pour avoir un héritier. Ça prenait un héritier des Gauthier pour la maison de pierre. Je suis le dernier descendant des Gauthier, de la gang à Ernest. Ma sœur a seulement un garçon.

La mortalité

Mon père Ernest a été la dernière personne qui a été exposée ici dans la maison. Il est mort en septembre 1960. La maison était grande, on l'avait exposé *icitte*. Ça n'avait pas de bon sens. Ç’a été une vilaine expérience. Il fallait qu'on s'occupe de tout le monde même si on a eu beaucoup de monde pour aider. C'était pas juste l'accoutrement. C'était la besogne que ça donnait. Ma mère ne pouvait pas s'occuper beaucoup, elle était maladive. Il fallait qu'elle reçoive son monde. C'est ma mère et ma femme qui ont eu tout le fardeau. Il y avait beaucoup d'aide mais quand les trois étages sont pleins…

Retraite et loisir

J'ai appris à pêcher avec le père Augustin. On partait d'ici en *machine*, on montait soit sur le Bras-de-l'Enfer ou sur le Bras-Noir ou encore sur la Rivière-à-Mars. On arrivait sur le lac et on pêchait toute la soirée. On arrivait vers quatre heures et demie cinq heures, tout dépendant de l'heure qu'on pouvait partir. On pêchait la truite jusqu'à onze heures au grand lac Georges. Ça dépendait un peu de la pêche. Si c'était bon, tant mieux, si c'était pas bon, il fallait bien aller ailleurs. On pliait bagage, on désertait pour aller pêcher, mais là, on était braconnier. On traversait la ligne du Parc des Laurentides pour aller pêcher sur le Bras-de-l'Enfer, au Lac-de-l'Enfer. Si ça ne faisait pas, on s'en revenait sur nos pas et on retraversait le long du lac Georges au petit lac Georges. On traversait toujours de nuit pour ne pas se montrer. Il ne fallait pas se montrer au gardien de jour. C'était surveillé par les gardiens du Parc des Laurentides.

Il n'y avait aucune lampe qui pouvait résister. On attendait un peu, le soir arrivait, on suivait le degré du jour. Au début, c'était noirâtre mais, ensuite, la vue nous éclaircissait, puis ça marchait très bien. C'était une habitude aussi. Il ne faut pas être nerveux et il ne faut pas être peureux. Au début, j'avais beaucoup de misère. Encore l'année dernière, quelqu'un s'est perdu dans le bois. Je suis parti vers neuf ou dix heures du soir et je suis arrivé à trois ou quatre heures du matin. J'ai marché toute la nuit dans le [145] bois, en haut du lac des Pères. Je savais où j'étais, je connais les montagnes. Je ne suis pas plus fin qu'un autre. Tous les ans, il y en a qui se perdent. Il y a une certaine partie du bois là où il n'y a que moi qui y vais la nuit. Le jour plusieurs y vont, mais la nuit il y a seulement moi. Ils peuvent aller ailleurs parce que les chemins sont mieux faits. Ils sont plus débarrassés. Le terrain est si accidenté qu'ils ne peuvent se reconnaître.

Ma fille s'est déjà perdue dans ce secteur. Elle était aux Rapides-à-Bégin tandis que moi, j'étais rendu au lac des Maltais. J'avais fait la grande tournée en passant par le lac Hamel. J'étais parti vers sept heures et demie du soir et je suis arrivé au lac des Maltais vers une heure et demie du matin. J'étais accompagné de deux jeunes *flots* et de deux hommes. Il y avait Walter Girard et le plus vieux à Lucien Munger puis un garçon à Ange-Émile Tremblay, Jean-Guy. À tout bout de champ, quand on arrêtait vers onze heures onze heures et demie, ils étaient fatigués. Dès que j'arrêtais pour m'orienter ou bien pour regarder les montagnes, ils se couchaient sur le dos. J'ai dit à Walter : « *Les jeunes sont fatigués*. » Je suis arrivé au lac des Maltais, mais je ne savais plus où j'étais. Le lac des Maltais, de nuit, quand on ne le connaît pas beaucoup, c'est embêtant. Le nom n'est pas écrit sur l'eau. Il y avait un camp pas loin, j'ai dit : « *On va aller coucher les enfants, ensuite, on remettra ça à demain matin*. » Je suis retourné au camp, j'ai allumé le poêle, j'ai fait chauffer de l'eau. Je leur ai donné chacun deux aspirines avec de l'eau bouillante, puis je les ai couchés. Ils se sont mis à ronfler tout se suite. Ils dormaient comme des princes. J'étais inquiet un peu, ça fait que j'ai été faire une petite tournée pas loin. J'ai marché à peu près jusqu'à trois heures du matin. Je suis revenu trouver mes gars puis, à cinq heures, j'ai dit : « *Levez-vous, c'est le temps qu'on s'en aille*. » On est arrivé chez Jos-Luc Simard à six heures.

On cherchait ma fille, mais c'est elle qui est venue nous chercher en *machine*. Les autres l'avaient trouvée. J'avais envoyé les Lapointe aux Rapides-à-Bégin, parce qu'ils connaissent le chemin comme il faut. Puis la brunante était prise. C'était tard en automne. Elles étaient parties cinq ou six filles. On marchait la nuit. C'est comme ça qu'on faisait dans notre temps. Si quelqu'un est nerveux et qu'il a peur, il est mieux de rester chez lui. Mais s'il ne pense à rien et s'il s'en va naturellement comme dans le jour, dans au plus dix minutes il voit clair. Quand je vais encore à la pêche au lac des Pères, à l'automne, la nuit arrive de bonne heure, vers six heures et demie, sept heures. Je ne descends jamais avant dix heures et demie ou onze heures du soir. Voilà trois ans, j'ai sorti au moins 40, 45 truites au lac des Pères. Elles pesaient entre trois livres et demie et trois livres et trois quarts. Je n'en prenais pas beaucoup à la fois, une ou deux, des fois trois. Il y a une fois où j'en ai pris quatre dans le même voyage. C'est surtout le [146] plaisir de la sortir, ce n'est pas seulement le fait de dire : « *Je mange de la truite*.  » C'est le plaisir de l'avoir au bout de la ligne et de se chicaner pour la sortir.

Je pêche au milieu du lac en chaloupe. Tu es assis sur une belle truite de trois livres et demie et il ne fait pas trop froid… Elle est *maline*, elle se débat terriblement. C'est de la truite mouchetée, saumonée. C'est une truite agressive. Ceux qui pêchent la ouananiche pensent vraiment que c'est de la vraie truite. Elle est aussi agressive que la ouananiche, si c'est pas plus. Ça part avec la ligne. C'est en vie. Tu vas arriver et tu vas la piquer puis, au même moment, ça n'arrête pas de se débattre. Il y a des fois où il faut que je donne de la ligne, je me méfie. Je m'étais acheté une bonne perche. On vient qu'on a le tour. Je sors une truite de trois livres et quart, trois livres et demie dans environ 35, 40 secondes, des fois une minute. Il y en a qui peuvent prendre quatre ou cinq minutes. Moi, je n'ai pas de temps à perdre. C'est mieux l'automne ou le printemps. Je n'appâte pas. Je ne suis pas un traître : pas de chat, pas de ver, seulement de la mouche franche. Je commence à *moucher* dès que la glace est partie. Je *mouche* jusqu'à ce que la glace prenne après le bout de ma perche. J'ai la mouche rouge principalement, surtout la laurentienne. Ça dépend du temps et où est-ce qu'on est rendu dans l'année. Je ne pêche pas à la *cale* ni à la *trôle*.

Je me suis acheté une perche de qualité, en fibre de verre. Avec un petit *reel* puis une mouche assez *légerte*. J'ai toujours fait ça. Une perche d'acier, j'aime ça mais c'est fatigant. Quand j'allais dans les hauteurs de bois, avec le père Augustin Gagné, on pouvait même tué des perdrix avec une perche en acier. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Quand tu vas à la pêche vers la fin d'août, les perdrix ne se sauvent pas dans le haut des bois. La mère est toujours plus grosse que les autres et elle a toujours le poil plus soulevé : elle est toujours *maline*, toujours fâchée. On prenait notre perche et on mettait un collet à lièvre avec un rond. C'est bête, une perdrix, archi-bête. Ça s'allonge le cou exprès. C'est *senteux*. Ça s'allonge le cou pour s'envoyer la tête dans le collet. Tu donnes un petit coup et elle est prise. Tu la descends à terre et tu lui *teurs* le cou. Ensuite, tu vas chercher les autres. Elles ne grouillent pas si la mère part.

Je n'ai jamais vu de pêcheur plus tenace que le père Augustin. Il était adroit, bon pêcheur et tenace. J'ai eu tout un professeur.

[147]

**Partie I  
Père et mère, tu honoreras**

“Toute notre vie de couple,  
on l'a passée sur cette terre….”

Blanche Gaudreault (83 ans)

Servante

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATRICE***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | GAUDREAULT |
| PRÉNOM | BLANCHE |
| DATE DE NAISSANCE | 30 MAI 1899 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 21 JUILLET 1919 |
| NOM DE L'ÉPOUX | HERMAN GAUTHIER |
| ENFANTS | 6 ENFANTS : 3 GARCONS, 3 FILLES DONT UNE DÉCÉDÉE À LA NAISSANCE |
| OCCUPATION | SERVANTE |
| INSTRUCTION | JUSQU'À L'ÂGE DE 12 ANS |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1899 | Naissance à Laterrière. |
| 1912c | Début de son travail dans les maisons privées. |
| 1919 | Mariage avec Herman Gauthier. |
| 1921 | M. Gauthier vend une terre à Herman où ils s'en vont demeurer. |
| 1925c | Naissance de leur premier enfant. |
| 1929c | Elle fait son premier jardin. |
| 1937 | Dernière naissance et arrivée de la radio. |
| 1955 | Noyade de son fils Raymond. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Madame Blanche Gaudreault est née au sein d'une famille nombreuse à Laterrière le 30 mai 1899. Son père pratique plusieurs métiers pour arriver à faire vivre sa famille. À un point tel que la mère de madame Gaudreault ainsi que ses filles doivent elles aussi travailler à l'extérieur du foyer, en général dans des maisons privées. Le mariage de notre informatrice avec Herman Gauthier cause plusieurs changements [148] dans sa vie, changements qu'elle juge positifs. Sa nouvelle vie signifie la fin des travaux chez les particuliers. Après un séjour assez bref dans sa belle-famille, son époux achète une terre appartenant à sa famille. Dès lors, la vie familiale prend une place déterminante.  Madame Gaudreault raconte sa vie avec simplicité. À travers des événements où sa famille occupe une grande place, nous pouvons facilement anticiper les conditions de vie qui étaient le lot des mères de familles confrontées à plusieurs grossesses. De manière critique, elle constate l'abandon de certaines valeurs religieuses qui ne sont plus pratiquées à notre époque. |

Une fille d'ouvrier

Mon père s'appelait Méridé Gaudreault et ma mère Clara Barrette. Je suis née et je me suis mariée ici même à Laterrière. Mon père est né également à Laterrière. Nous étions plusieurs enfants mais il y en a quelques-uns qui sont morts. Il y a trois garçons et deux filles encore vivants. Je suis la troisième de la famille. Mon père était journalier. Il était fromager au Bassin et l'hiver, il travaillait dans le bois. Le fromage n'était pas produit pendant l'hiver. Mon père allait faire de la pulpe pour les autres dans le bois. À la fromagerie, il était engagé par Arthur Gaudreault [[179]](#footnote-179) qui a aussi été député ici, et qui était son cousin. Mon père faisait le fromage pour Arthur.

Pour le lait, nous avions une seule vache, pour l'utilité de la maison, pour la famille. Pour faire son fromage, mon père prenait le lait dans l'arrondissement de Laterrière, chez les cultivateurs. Il faisait surtout du fromage canadien. Il en faisait beaucoup. C'était assez difficile à faire. Je n'aidais pas à ces travaux-là. La fromagerie appartenait au député Gaudreault, mais il n'était pas encore député dans ce temps-là. Mon père a perdu son emploi quand ils ont vendu la fromagerie. La fromagerie a été vendue à Méridé Côté, le père de monsieur Albert Côté. Il a acheté après la Première guerre mondiale. Après avoir quitté la fromagerie, mon père est monté au village et il a commencé à travailler à l'entretien de la ligne de chemin de fer qui appartenait à Roberval-Saguenay. Monsieur Roberge, le père du garçon que j'ai élevé, a été le premier à travailler à l'entretien et il a engagé mon père. Il a toujours travaillé pour Roberval-Saguenay. Il a achevé son règne pour cette compagnie. Quand il a pris sa retraite, il y travaillait encore. On demeurait dans la maison que madame Edmond Gagnon a achetée. C'était en face de monsieur Juste Côté et monsieur Fournier. Notre maison était située en plein centre du village, voisin de chez Adélard Tremblay, tout près de l'église.

[149]

Le travail dans les maisons privées

Lorsque j'étais petite, mon père et ma mère travaillaient tous les deux. Ma mère a toujours travaillé pour les autres. Je me souviens qu'elle travaillait fort. Elle a également travaillé pour l'église. Elle faisait le lavage de l'église. C'était des gros travaux. Nous autres, les jeunes, on aidait notre mère quand on le pouvait. Vers l'âge de treize ans environ, ma sœur et moi nous engagions pour faire des travaux ménagers dans les maisons privées. J'ai travaillé dans de grandes maisons. Dans ce temps-là, on lavait le linge à la main. On n'avait pas de laveuse automatique. Je peux vous dire que j'en ai fait du lavage à la main. Ce n'était pas drôle. L'hiver, pour faire sécher le linge, on le mettait dehors à geler. Ensuite, il fallait le rentrer pour le faire sécher dans la maison et pour le repasser.

Ce n'était pas comme aujourd'hui. De nos jours, si les femmes devaient faire ce qu'on a fait, elles mourraient ! Quand j'ai commencé à travailler, mon premier emploi, c'était pour Raymond St-Gelais au Bassin. Je travaillais comme bonne à tout faire. Je faisais le ménage, la nourriture et divers travaux dans la maison. De plus, sa femme était malade et je devais m'en occuper. Il n'avaient pas d'enfants. Il n'était pas drôle de travailler avec les vieux. Ce n'était pas payant. J'ai commencé à travailler à cinq *piasses* par mois. Le premier mois, j'avais acheté une valise parce qu'il fallait que je ramasse mon linge quand je voyageais. Ma première paye a été *mangée* quasiment du coup. Quand je vois les payes d'aujourd'hui, je voudrais me voir jeune. J'en profiterais certainement. Ils ont plus de chance que nous autres.



Blanche Gaudreault, juillet 1919,  
Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-12758.

La deuxième place où j'ai travaillé, c'est à St-Cyriac de Jonquière, chez une de mes cousines. Ils avaient une grande famille de onze enfants. Ensuite, j'ai travaillé à Jonquière même. Par la suite, j'ai travaillé chez monsieur Joseph Simard, au village. Je tenais une maison de pension. J'ai été deux ans à cet endroit. J'en suis sortie pour me marier avec mon amoureux, Herman Gauthier. Il restait au [150] village. On se disait trois ou quatre mots en passant et c'est tout. Ensuite, on a continué à se fréquenter. Nous nous sommes mariés à l'église de Laterrière. Au début de mon mariage, je demeurais dans la famille des Gauthier. Ce n'était pas rose ! On demeurait dans la vieille maison de pierres. Herman était le frère de Jos, de Jules le notaire, d'Ernest et d'Onésime.

La vie en famille

Quand je suis arrivée dans la famille Gauthier, nous étions trois brus et une belle-mère. Il y avait une vieille fille et un garçon qui n'étaient pas encore mariés. Il y avait aussi un *engagé* ;un vieux garçon. Herman a décidé de partir. S'il n'était pas parti, je serais partie quand même. C'était invivable. Les premiers passaient avant et nous, on était les derniers. À mon arrivée chez les Gauthier, j'étais gênée. J'avais seulement vingt ans et les autres étaient tous assez âgés. Je lavais la vaisselle, je faisais du ménage comme les autres. À mon point de vue, je trouvais qu'il n'y avait pas de conduite dans cette famille. Je restais là comme une sainte à ne pas savoir ce que j'allais faire. Une famille comme ça, bien organisée, elle aurait pu marcher. La première bru se faisait valoir, *comme de raison*. La deuxième avait son affaire aussi. Moi, en étant la troisième, j'étais comme une vache qui ne savait pas quoi faire. J'étais un peu mal à l'aise. Herman était l'avant-dernier de la famille et Nono, celui qui s'appelait Onésime, était après lui. Sur la terre du beau-père, il y avait des animaux et une grange. Avant qu'on s'installe, la famille Gauthier s'occupait de cette série de fermes là. Il y avait celle du village et celle à Nono. La ferme à Nono appartenait aussi à monsieur Joseph Gauthier, mon beau-père. À l'époque où je me suis mariée, Herman travaillait dans les chemins. Il *charroyait* du sable avec des chevaux. Par la suite, il a continué à travailler sur la terre. Mon mari avait trois ans de plus que moi. Ce n'était pas comme la jeunesse d'aujourd'hui. Je trouve que c'est une jeunesse gaspillée, une jeunesse folle. Si nous avions voulu vivre ensemble avant le mariage, cela n'aurait pas marché. Les jeunes ne se préoccupent pas du sacrement du mariage. Je pourrais recommencer ce que j'ai fait, même si j'ai beaucoup travaillé, mais élever des enfants dans le règne d'aujourd'hui là, non !

On est parti de chez monsieur Gauthier et on a pris un petit loyer. Mon beau-père avait une maison vide, mais il ne voulait pas nous la donner. Il s'est décidé après notre départ. Nous sommes restés à peu près un an dans le petit loyer au village. Ensuite, nous avons déménagé sur la terre. Le beau-père a vendu la terre à Herman. Il lui avait donnée mais il fallait lui payer des termes. Nous sommes arrivés sur la terre où demeure monsieur Morin présentement, deux ans après notre mariage. Toute notre vie de couple, on l'a passée sur cette terre et dans cette maison. Quand on est [151] descendu à Chicoutimi, mon fils Jean était marié depuis trois ans. Nous n'étions pas riches même si nous étions cultivateurs. Il y avait la terre, mais elle n'était pas finie de payer. Le peu d'argent servait à payer la terre. De la boisson, il y en avait dans le temps, mais ce n'est pas comme aujourd'hui. On n'entendait pas parler de bière. On faisait du vin et du champagne mais, quand j'en ai fait, j'étais âgée. À cette époque, on demeurait en haut, sur la terre. Quand le boucher passait, il recevait toujours son petit verre de champagne. J'avais ma petite cuisine pour l'été. C'était pour que ma grande maison reste propre. Herman était dans sa chaise berçante. Le boucher arrivait avec son *coat* blanc et il avait hâte d'avoir son petit verre de champagne. Il en a eu en masse*.* On jasait pas mal dans ce temps-là. C'était des moments agréables. De temps en temps, je donnais aussi des petites sucreries quand j'en avais. Je n'étais pas regardante*.* Pour préparer le dîner, je mettais une bûche de bois dans le poêle. On avait chaud ! Ce n'était pas comme aujourd'hui. On tourne une clé et ça marche.

Les activités de la ferme

Herman avait plusieurs animaux. Il vendait son lait au village, à la fromagerie d'Adémar Gagné. L'été, c'était des *trucks* qui passaient pour ramasser son lait. Ces *trucks* devaient sans doute aller porter le lait à une autre fromagerie ou à un autre beurrier. Une *escousse* ; c'était pour faire de la crème, l'autre *escousse*, c'était le lait seulement. Le matin, je me levais vers cinq heures et j'allais aux vaches. On n'a jamais eu de trayeuse automatique. On faisait tout à la main. Chaque matin, je tirais cinq ou six vaches et Herman en avait autant à faire. Nous avions à peu près douze ou treize vaches à lait. L'hiver, on ne *tirait* pas les vaches. On en gardait seulement une pour la maison. Herman bûchait durant l'hiver. Il faisait du bois de poêle, de la pulpe et des billots. Le bois ne se vendait pas comme aujourd'hui. Ce n'était pas aussi payant. C'était surtout pour nous aider à vivre. Herman coupait son bois de l'autre bord, en face de chez nous, derrière la rivière. Dans ce temps-là, les lots allaient presque à la Chaîne. La plupart du temps, Herman venait dîner. Des fois, quand il travaillait trop loin et qu'il avait trop d'ouvrage, il apportait son dîner.

Trois de mes enfants sont venus au monde au village. Les trois autres, je les ai eus sur la terre. Je n'ai pas eu de belles grossesses. J'étais malade pendant neuf mois. J'avais tout le temps mal au coeur. Ma première est morte avant que j'accouche. Je n'avais fait que six mois et demi. D'après les docteurs, je ne devais pas avoir d'enfants. J'ai fini par en avoir, mais seulement au bout de six ans. Après celle que j'ai perdue, j'ai été quatre ans sans enfant. Entre Raymond et Michel, j'ai attendu quatre ans. Comme c'était difficile dans mon cas, il fallait bien que les médecins assistent à mes [152] grossesses. La première, je l'ai eue toute seule. C'était un siège et je n'avais pas de docteur. J'avais ma tante, madame Johnny Simard et ma mère qui m'aidaient, c'est tout. J'ai accouché de tous mes enfants à la maison. Dans ce temps-là, à l'hôpital, ils avaient peur d'une femme enceinte. Ce n'était pas drôle, une femme enceinte à l'hôpital. Ils nous mettaient dehors. Aujourd'hui, ils courent ces femmes.

Je me souviens, j'ai amené Candide, ma fille, à l'hôpital pour la faire opérer pour l'appendicite et elle ne voulait pas rester toute seule. Le docteur m'a dit de rester. Quand ils se sont aperçus que j'étais enceinte, ils m'ont mis dehors. Ils ont mis mon linge sur une chaise et ils m'ont dit : « *Habillez-vous, il faut que vous vous en alliez. On ne peut pas vous garder*. » J'ai répondu : « *Dans ce cas-là, vous ne voulez pas me garder, bien, je vais emmener ma petite fille chez nous.* » Une chance que le docteur a tout arrangé, parce qu'ils me mettaient dehors, c'est certain. La religion dans ce temps-là, c'était très important. Maintenant, on ne respecte plus le dimanche. Le monde travaille le dimanche comme la semaine. Nous autres, on ne pouvait pas travailler aux foins le dimanche, c'était grave ! On a déjà demandé la permission au curé parce qu'on avait peur de perdre notre récolte mais il n'avait pas voulu. Nous ne l'avions pas ramassée parce que le curé ne voulait pas. Nous montions au village avec les chevaux par le chemin qu'on connaît actuellement. On n'avait pas de *machine* dans ce temps-là. On l'a eue beaucoup plus tard. Raymond, notre fils, a eu la première vers 1955 quand il a travaillé à *Saguenay Furniture*. Il s'en était acheté une pour voyager à son ouvrage mais il ne l'a pas eue longtemps parce qu'il s'est noyé quelque temps après. Il l'a achetée au mois de juin et il s'est noyé au mois de juillet.

Sa première voiture avait appartenu à monsieur Côté, le père du docteur Côté. Elle n'avait pas servi beaucoup, mais une *machine* qui ne sert pas, il paraît que ce n'est pas mieux qu'une *machine* qui sert. Elle a brisé tout de suite. Ensuite, il s'est acheté un char neuf. Il l'a juste étrenné parce qu'il s'est noyé le mois suivant.

Le décès d'un fils

L'accident de Raymond est arrivé un dimanche après-midi. Il était allé en pique-nique avec Georges Munger. Il sortait avec une de ses filles. Le soir, à l'heure du souper, comme il ne revenait pas, j'ai dit : « *Qu'est-ce qu'il fait* ? » J'étais inquiète. Je pensais qu'il avait soupé au village. À sept heures, monsieur le curé arrive. J'étais un peu surprise. En entrant, il dit :

– Attendez le pas.

– Il a eu un accident avec son char ?

– Non, il s'est noyé. C'est pas beau. Ils ne l'ont pas encore trouvé.

[153]

Il s'était noyé dans la rivière du Moulin, en face de la maison du garçon de monsieur Élias Brassard, dans le rang de l'Église. C'est arrivé en essayant de sauver une fille qui était en train de se noyer. Il ne se baignait pas, il n'aimait pas cela. Il ne savait même pas nager. Il a entendu crier : « *Au secours*. » C'était une fille d'Hilaire Munger. Ils ont voulu l'arrêter, mais il s'est jeté à l'eau. Ils ont rattrapé la fille, mais, après lui avoir donné la respiration artificielle, elle est morte. Ils sont morts tous les deux. Ils ont trouvé Raymond vers huit heures du soir. Il avait 23 ans. C'était le plus vieux de nos garçons. Le bon Dieu a trouvé qu'il serait mieux mort, je suppose.

Pendant six ans, j'ai gardé ma mère qui était paralysée. Dans ce temps-là, je voyageais à Arvida. Je l'ai fait monter chez nous. C'était pire qu'un bébé. Ma mère n'était pas petite, mais Herman m'aidait beaucoup. Il la levait trois fois par jour pour la laisser reposer du lit. On la lavait, on la recouchait pour la nuit, mais elle ne dormait pas. Elle a passé bien des nuits blanches.

Pour la nourriture, nous n'étions pas gâtés comme aujourd'hui, mais on ne mourait pas de faim. J'ai mieux mangé quand j'ai été toute seule avec Herman dans notre maison. Je pouvais faire ce que je voulais. Quand on était chez les beaux-parents, c'était toujours la même chose. Ils ménageaienten masse. Tous les midis, ils faisaient de la soupe aux pois avec un carreau de lard salé et des patates. C'était cette nourriture à l'année longue sauf le dimanche quand ils achetaient un petit morceau de viande. Dans ma maison, je faisais de la bonne nourriture. Nous avions nos oeufs, nos volailles. Le samedi, nous achetions un peu de viande fraîche du boucher ambulant. On avait notre *baille* de lard salé qu'on préparait l'automne.

J'aidais mon mari à faire boucherie. Dans une boucherie normale, on tuait des porcs, des poulets, des oies et du bœuf. Il est arrivé au début qu'on tuait du mouton aussi. J'avais un petit jardin mais c'était seulement pour nos patates, nos fèves et nos gourganes. J'étais souvent toute seule à m'occuper du jardin. J'ai fait mon premier jardin à l'âge de trente ans. Au commencement, le *cannage* ; on ne connaissait pas cela. On n'*encannait* pas les légumes. C'était la viande seulement. On ne fumait pas notre viande. Il n'y avait pas de glacière non plus. Je ne cuisais pas le pain. Il y avait un boulanger, Cyrille Émond, qui passait. On a quasiment toujours acheté de lui. Il a été le premier à passer le pain [[180]](#footnote-180). La tradition de faire du vin et du champagne a commencé à la fin des années 1950. À cette époque, je faisais de la bière et du champagne. Je faisais une brassée de bière l'été et une autre l'hiver. Je pense que je faisais de la bonne bière pour le temps. Maman [154] m'avait donné sa recette pour faire du champagne et je l'ai essayée. Herman ne prenait presque pas de boisson. Il en prenait seulement dans des occasions spéciales. Dans une noce, c'était bien permis qu'il en prenne un peu. Il en avait à la maison, mais il n'en prenait pas.

Les petits garçons ont commencé tard à en prendre. Raymond n'en prenait pas *pantoute.* Il avait fait entrer les petits garçons chez les Lacordaires avant de mourir. Après sa mort, ils ont laissé les Lacordaires. Herman aussi est entré chez les Lacordaires. Dans ce temps-là, j'étais bien contente que mon mari ne prenne pas un verre. Pour la boisson, ce n'était pas comme aujourd'hui. Il n'y en avait pas autant. Aujourd'hui, ce n'est pas drôle. Ils commencent à douze ou treize ans à boire, à aller veiller et à courir partout.

L'amélioration des conditions de vie

La radio est arrivée quand j'ai eu mon dernier bébé. C'était en 1937. Quand nous sommes arrivés à la Chaîne, nous n'avions pas l'électricité sur la ferme, mais nous avions l'eau courante. Elle avait été installée quand Nono est resté là, une *escousse* avant nous autres. Même quand je restais chez monsieur Gauthier, il n'y avait pas d'électricité. Dans les rangs de l'Église et St-Isidore, ils ont eu l'électricité assez tard. Les premières émissions de radio que j'ai écoutées, c'était de la musique de danse. La première fois qu'on a eu une radio, ma tante Marthe était chez nous. Elle disait : « *Mon doux ! il faudrait attendre Herman pour faire jouer cela, c'est trop beau* ! » Elle pensait que, si on éteignait la radio, on pouvait reprendre la musique au même endroit. J'ai commencé à voter quand le droit de vote des femmes a été accordé au Québec. En politique, j'avais les mêmes idées que mon époux. Je votais comme lui, point final. Il n'y avait pas de grandes discussions. Mon père a toujours été « rouge » et, dans la famille, on était « rouge » de père en fils. On a été longtemps dans l'opposition de 1936 à 1960. J'ai toujours été « rouge ». Au fédéral, c'était « rouge » également. On votait pour Mackenzie King.

On n'allait pas souvent à l'hôpital. À l'époque, on soignait les enfants avec ce qui pouvait leur faire du bien. Quand ils toussaient, on les soignait avec du sirop. Ils prenaient du sirop et je les frottais. Aujourd'hui, ils nous tuent avec des pilules. Ils nous rendent malades au lieu de nous faire revenir. On n'en prenait pas de pilules anciennement et on était bien. Ils ont manqué me faire mourir ce printemps quand j'ai eu la grippe. J'ai dû me fâcher pour qu'ils cessent de me donner des pilules. En fin de compte, j'ai cessé les pilules et je me suis remontée. Je n'étais plus capable de m'endurer. Ils se sont aperçus que c'était les médicaments qui ne faisaient pas. Ce qu'ils nous font à l'hôpital, c'est bien ordinaire. Après l'accouchement, ma mère restait quinze jours avec moi. On engageait une fille de temps en [155] temps pour nous aider. Après la naissance de mes enfants, je n'ai pas nourri au sein, sauf Candide. Mais, j'ai été obligée de monter à Québec pour me faire opérer. Dès la naissance de mes enfants, on nourrissait à la bouteille. On ne faisait pas stériliser les bouteilles comme aujourd'hui. On les lavait comme il faut, c'est tout. Nous donnions du lait de vache aux bébés. Quand le lait de vache ne faisait pas, on prenait du lait condensé. Ils n'en sont pas morts.

« Le bébé avait priorité sur la mère »

L'opération que j'ai eue à Québec, c'était pour une tumeur dans le rectum. J'étais malade et enceinte. J'aurais aimé avoir mon enfant avant le temps mais le curé ne voulait pas. Le bébé avait priorité sur la mère. Dix-neuf jours après que le bébé a été au monde, le mal m'a repris. J'ai dû partir pour Québec me faire opérer. Le curé Allard m'a conseillée à ce moment-là. Un autre curé que j'ai bien regretté aussi, c'est le curé Girard. Je les ai tous aimés pareil. Le curé Allard, c'était un homme un petit peu sec, mais ça ne fait rien. C'est lui qui m'avait envoyée à Québec. Il ne voulait pas que j'aille à Chicoutimi. Mon docteur ne voulait pas non plus que j'aille à Chicoutimi. Il m'a dit d'aller à Québec. Je suis partie le dix-neuf décembre et je suis revenue pour le Jour de l'An. Après mon opération, je me suis très bien remise. Dans ce temps-là, il fallait payer pour l'hôpital. C'était une grosse opération. Le docteur Desgagné de Bagotville était monté avec nous à Québec. C'est presque toujours ce médecin qui s'occupait de moi, sauf quand j'ai accouché de Raymond parce que je n'ai pas pu l'avoir. Nous téléphonions au docteur lorsque nous avions besoin de lui. Il en coûtait environ douze ou treize *piasses*, parfois davantage.



Monsieur et madame Herman Gauthier, septembre 1943,  
Fonds J.E. Lemay, ANQC, 38683.

Mon mari, Herman, est allé à l'hôpital pour un accident. Il a été frappé par l'automobile de l'abbé Simard. Il a failli mourir cette fois-là, même qu'il a [156] été administré. Il était avec Raymond qui devait avoir sept ou huit ans. Il a été transporté à l'hôpital de Chicoutimi. Il avait des côtes cassées. Il a été longtemps à l'hôpital. Son accident est arrivé au village. Il s'est fait frapper en face de la centrale téléphonique, là où demeurent les Fortier. Herman est retourné à l'hôpital une autre fois pour une hernie. La dernière fois que mon mari est allé à l'hôpital, c'est parce qu'il avait quelque chose au cerveau. Il a été trois mois à l'hôpital. Il a perdu conscience et il ne s'est jamais réveillé. Il n'a jamais repris connaissance. Je me souviens, il avait une bonne santé. Il n'a jamais fait de crise de coeur. Mon grand-père Gaudreault est mort à quatre-vingt-dix-huit ans. Il demeurait au village de Laterrière. À l'époque, on exposait dans nos maisons et on mettait les morts dans la *tombe* juste avant de partir pour le cimetière. On recevait tout le monde dans nos maisons. C'était des grosses *escousses*. Ça durait trois jours. Il fallait s'occuper de tout ce monde-là, donner à manger, même la nuit, ce n'était pas drôle ! Quand Raymond est mort, on l'a aussi exposé à la maison. Après cela, on a commencé à aller au salon funéraire de Chicoutimi.

[157]

**Partie I  
Père et mère, tu honoreras**

“La vie a bien changé !”

Bertha Laberge (81 ans)

Agricultrice

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATRICE***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | LABERGE |
| PRÉNOM | BERTHA |
| DATE DE NAISSANCE | 1907 |
| LIEU DE NAISSANCE | CHICOUTIMI |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 1936 |
| NOM DE L'ÉPOUX | LUC SIMARD |
| ENFANTS | 5 ENFANTS : 3 GARCONS, 2 FILLES |
| OCCUPATION | AGRICULTRICE |
| INSTRUCTION | 11 ANS |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1907 | Naissance à Chicoutimi |
| 1911 | Décès de sa mère |
| 1919 | Elle est atteinte de méningite |
| 1936 | Mariage avec Luc Simard |
| 1956 | Arrivée de la télévision |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Madame Bertha Laberge est née à Chicoutimi en 1907. Son père était cultivateur et il possédait une ferme assez importante. Dans sa famille, les femmes aidaient aux travaux de la ferme. Madame Laberge est atteinte de la méningite à l'âge de douze ans. Elle raconte le traitement de cette grave maladie la plupart du temps mortelle. Elle garde encore des séquelles de cette maladie qui refont surface à l'occasion. Madame Laberge épouse Luc Simard à l'âge de 29 ans. Il est le petit-fils d'un des premiers arrivants du Grand-Brûlé. Le couple s'installe chez les parents de son mari. Ils auront cinq enfants. Le médecin a toujours assisté aux accouchements. L'expérience du travail à la ferme qu'elle a acquise durant sa jeunesse est profitable. Madame Laberge aide son mari sur la ferme familiale et, souvent, elle amène ses enfants aux champs. Ses activités consistent à s'occuper du jardin en plus de soigner les animaux.  [158]  Le récit de madame Laberge témoigne des changements survenus au fil des ans. Elle déplore l'absence de visites entre parents et se remémore les soirées d'antan passées à jouer aux cartes et à fêter entre voisins. Elle ne regrette rien de sa vie passée et estime avoir toujours fait ce qu'elle a voulu de sa vie. |

Une fille de cultivateur

Mon nom est Bertha Laberge. Je suis née à Chicoutimi en 1907 dans le rang St-Joseph. Mon père s'appelait Henri Laberge. Il était cultivateur. Ma mère s'appelait Hélène Boulianne. Notre famille était assez nombreuse. Nous étions sept enfants, trois garçons et quatre filles. J'étais l'avant-dernière. Mon père possédait une grosse ferme. Il avait à peu près l'équivalent de trois terres. Sa ferme était située entre la Grande-Ligne et le rang St-Martin à Chicoutimi. Dans ce temps-là, on pouvait traire à peu près trente à quarante vaches par jour. Les femmes allaient aux vaches. Elles travaillaient fort. On se levait très tôt le matin, vers cinq heures et demie. Le lait servait à faire du fromage. La fabrique de fromage était à côté de chez nous. Le fromager s'appelait Joseph Fortin. La fabrique a durée assez longtemps. Quand je me suis mariée, ça faisait à peu près trois ans que mon père allait à la laiterie chez Desbiens. La fromagerie avait cessé d'opérer.

Dans ma famille, nous avions un jardin. Je sarclais mais je n'aimais pas cela. Je trouvais qu'il faisait trop chaud ! Mon père s'est marié deux fois. Ma deuxième mère s'appelait Élise Bédard. C'était une Bédard de Laterrière et elle n'a pas eu d'enfant. Quand mon père s'est remarié, il était assez jeune, il n'avait pas cinquante ans. Il s'est remarié huit ans après le décès de ma première mère. Il a été chanceux, il n'a pas eu d'enfant avec sa dernière femme. Entre les deux mariages, c'était la vieille grand-mère, la mère de mon père qui était chez nous et qui nous a élevés. Elle n'était pas maligne. C'était une bonne vieille. Quand ma mère est décédée, j'avais quatre ans. Je me rappelle que, dans ce temps-là, ce n'était pas comme aujourd'hui. Ils exposaient sur des planches. Je me souviens à quel endroit elle était exposée chez nous. C'était en hiver et elle est morte d'un accouchement. Elle est morte très vite. Le bébé a survécu mais il est mort au bout de neuf mois. Dans ce temps-là, les femmes accouchaient à la maison et les docteurs aidaient à l'accouchement. Pour ma mère, c'est surtout le docteur Riverin qui venait. Les enfants de ma famille sont tous nés à la maison.

Mon père et mes trois frères avaient acheté trois lots à bois à Laterrière. Pour bâtir le camp, ils m'ont laissée un mois toute seule chez nous. Monsieur Mars Simard avait dit : « *Vous autres, avez-vous des soeurs et des frères* ? » Ils [159] avaient répondu : « *Il y en a encore une, elle est assez âgée*. » Dans ce temps-là, je restais et je travaillais à la maison. Je me suis mariée assez âgée. J'avais vingt-neuf ans. Ma deuxième mère a voulu m'envoyer à l'école normale. Ils ont demandé ma place mais ils ne l'ont pas eue. J'étais assez contente. Je préférais rester à la maison. Je ne m'occupais pas des enfants. Il n'y en avait pas. J'étais la plus jeune. Je m'occupais de la maison et je travaillais aux champs. Je travaillais beaucoup sur la ferme à traire les vaches et faire les foins. J'étais capable. J'avais une très bonne santé. Avant qu'on se marie, Luc venait veiller à la maison une fois par semaine. Il est venu pendant trois ou quatre mois. On s'est marié au printemps. Nous nous sommes décidés assez vite. À l'époque, il fallait qu'il fasse la grande demande à mon père. Luc était plus vieux que moi. Il avait sept ans de plus que moi. J'avais vingt-neuf ans et il en avait trente-six. Je me suis mariée à la Cathédrale de Chicoutimi en 1936. Tout de suite après, nous sommes venus nous installer ici avec monsieur et madame Simard. Madame Simard était encore vivante dans ce temps-là. C'était une femme capable. Son nom de fille était Julie Gauthier. C'était une Gauthier à Jules.

Les accouchements

Dans ma famille paternelle, quand on allait à l'église, c'était à la cathédrale. J'allais à l'école qui était à peu près à deux milles de chez nous, dans le rang St-Joseph. À douze ans, j'ai eu la méningite. C'était dangereux car les gens en mouraient ou bien ils restaient *troublés*. Ils voulaient me descendre à l'hôpital mais je n'ai pas voulu. C'est ma belle-mère qui me soignait. J'ai été neuf jours et neuf nuits avec un sac de glace sur la tête, tellement j'avais mal. J'ai été plusieurs années à avoir le mal de tête. Je marchais à l'école et la vue me partait. Ils *reviraient* pour me reconduire chez nous. J'ai eu mal à la tête jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. Les médecins nous traitaient un peu mais c'était une maladie dangereuse. Le garçon de monsieur Morissette était resté troublé. Moi, je n'ai pas été troublée. Ils ne m'ont pas donné de médicaments, seulement de la glace. Plus tard, quand le mal de tête me prenait, je prenais une aspirine. J'ai eu mon dernier gros mal de tête il y a trois ans, quand mon garçon a failli se tuer à Baie-Comeau.

J'ai eu des jumeaux. Je restais près du petit lac dans la vieille maison. J'ai eu le docteur Madore pour accoucher trois de mes enfants. L'autre enfant, c'est le docteur Gobeil qui était parent avec nous du côté de mon mari. Des fois, il y avait des sages-femmes quand on était mal prise. Je pense à madame Joseph Lavoie qui est venue une fois, mais je n'ai jamais eu d'enfant toute seule avec une femme. Dans ce temps-là, on avait toujours le docteur qui arrivait et madame Lavoie venait. Les sages-femmes [e160] étaient aussi capables que les médecins. Ils n'ont pas pu m'endormir, donc j'ai accouché à *frette*. Les premiers, les jumeaux, il y en a un qui est arrivé par les pieds et l'autre par la tête. Mes grossesses n'étaient pas tellement difficiles. À mon premier accouchement, je ne le savais pas que c'était des jumeaux. Je n'étais pas plus grosse et ils ne bougeaient pas. Le docteur Madore m'a dit : « Madame Laberge, votre temps est arrivé. » Il ne m'a pas énervé. J'avais toujours une fille qui m'aidait à faire les *relevailles*. Il y a eu Rosanna Lavoie, Béatrice Rouleau et j'ai eu une demoiselle Boyer. Elles venaient m'aider quelques mois. Il y en a qui ne restaient pas longtemps. Elles partaient au bout d'un mois. J'ai nourri tous mes bébés au sein. Je me rappelle d'en avoir nourri un jusqu'à l'âge de treize mois. Les prêtres disaient qu'il ne fallait pas les nourrir si vieux que ça. Pour la petite fille, j'ai été obligée d'arrêter à neuf mois parce que j'étais enceinte de trois mois. Je ne m'en étais pas aperçu. Pour les jumeaux, j'en ai nourri un durant trois mois, le moins fort. J'ai mis le plus fort à la bouteille et le petit en a profité. Si j'en avais d'autres, je saurais quoi faire maintenant. La vie était assez dure dans ce temps-là.

On n'avait pas l'eau courante. Il fallait aller chercher l'eau au lac ou à la source. Quand je me suis mariée, il n'y avait pas d'électricité. Mes enfants sont venus au monde à la lampe. Aujourd'hui, mon plus jeune a quarante-cinq ans et Gabrielle, ma fille, a cinquante et un ans. Les jumeaux ont quarante-sept ans et Marcel en a quarante-neuf. Un des jumeaux travaille ici sur la ferme et l'autre travaille à l'Alcan. Henri, mon plus jeune, travaillait pour Hydro-Québec. Par une belle journée, un de ses amis lui dit : « *On va bûcher tous les deux*. » Sa femme n'aimait pas cela mais elle n'a pas parlé. Ils ont commencé à bûcher et un chicot lui est arrivé sur la tête. Il a manqué mourir. Il est resté longtemps à l'hôpital de Québec. Il était blessé gravement. Maintenant, il est correct. Il marche très bien et son jugement est très bon mais cela nous a beaucoup affecté. J'ai eu de la peine et ma pression a monté. Tous les jours, j'allais chez le docteur et il me disait : « *Qu'est-ce que vous avez, votre pression ne baisse pas* ? » Je lui ai conté l'histoire et il a dit : « *C'est pour ça ! Ça fait une bonne* secousse *qu'elle est assez haute*. » J'y retourne la semaine prochaine. Je prends des médicaments pour l'arthrite et pour la pression. Je fais un peu d'arthrite dans la jambe droite. L'année passée, je travaillais au grand ménage de la maison, je suis montée sur le divan et j'ai reculé trop vite. J'ai failli tomber mais je ne me suis aperçu de rien. Au bout de quinze jours, les problèmes d'arthrite ont commencé.

L'étable a toujours été à cet endroit. La maison était en arrière de l'étable. Avec Luc, je travaillais autant sur la ferme qu'avec ma première famille. J'allais traire les vaches, matin et soir. Je faisais mon déjeuner avant [161] de partir le matin. Quand les enfants étaient assez vieux, je les amenais avec moi au travail. Quand ils étaient trop jeunes, je les laissais dans le lit. J'ai toujours travaillé dans l'étable. Ça ne me gênait pas du tout. Mon mari coupait un peu de bois. Il avait un demi-lot à bois ici. Monsieur Mars Simard, deuxième du nom, est mort à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Il avait vécu le grand feu. Luc est mort subitement à 62 ans des suites d'une maladie. Depuis longtemps, il avait des problèmes d'alimentation. Il se plaignait. Quand il a passé des examens à l'hôpital, ils se sont aperçus que c'était un cancer de poumon. Madame Simard est morte à l'âge de soixante-seize ans. Elle était malade depuis longtemps. De son vivant, elle était maligne et coriace.

Le travail sur la ferme

On peut dire que Luc avait une grosse ferme. Il n'a jamais eu d'automobile. Il a eu un petit camion mais pas longtemps. Il n'aimait pas *chauffer*. Sur la ferme, quand j'étais jeune fille, monsieur Mars avait à peu près dix-sept ou dix-huit vaches. Je les tirais toute seule pendant que les Simard allaient aux récoltes. J'avais un jardin et je m'en occupais toute seule. De temps en temps, j'allais aux fraises, aux framboises et aux noisettes. On allait porter le lait de nos vaches chez le fromager Ernest Lapointe. La coopérative a débuté il y a environ une quarantaine d'années. On ne faisait pas beaucoup de *cannages* avec les récoltes du jardin. L'automne, on récoltait seulement des *bettes* et des concombres. On faisait aussi du *ketchup* vert de temps en temps ainsi que du *cannage* de viande. C'était surtout du bœuf, du porc et du poulet rôti. Le bœuf, on le mettait tel quel mais le porc, on le faisait rôtir avant. C'était très bon dans des bocaux. La graisse se gardait dans de petits cruchons. Le lard était cuit une couple d'heures avant d'être conservé dans les cruchons couverts de paraffine. On travaillait dans ce temps-là ! On mangeait cela durant toute l'année. Dans ma jeunesse, on faisait des confitures avec les fraises. Ici, il y avait des bleuets mais on n'en faisait pas de confitures. Lorsqu'on demeurait à la vieille maison, je me rappelle qu'on cuisait notre pain. On cuisait toujours du pain blanc, mais il n'était pas *l'diable* bon. On a commencé à en acheter du boulanger, monsieur Cyrille Émond. L'automne, on faisait boucherie. C'était le poulet, l'oie et le porc. Des fois, on tuait deux porcs et vingt-cinq ou trente poules.

Luc n'allait pas beaucoup à la chasse et la pêche mais monsieur Mars Simard était un vrai chasseur. Il allait à la chasse à l'orignal. Un dimanche, en revenant de la messe, on a vu un orignal dans le chemin. Je me rappelle que Luc avait eu de la misère à arrêter monsieur Simard qui voulait aller le tuer. Quand il voyait du gibier, il tuait. Je me souviens qu'une fois, il a tué [162] trois orignaux. Il tendait des collets aussi pour la petite chasse. Il est allé longtemps à la chasse, même quand il était assez vieux. Mes recettes préférées, c'était les tartes, les « poudings au chômeur » et la viande bien sûr. Je faisais de la tourtière au lièvre mais je n'en mangeais pas. C'était surtout pour y donner du goût. C'est de valeur, je ne mange quasiment plus de viande. Dernièrement, j'ai été malade un mois et demi et je suis allée au brunchde l'hôpital de Grande-Baie chez les Antoniennes. *Bon-yienne* que le manger était bon. Il y a des midis où j'étais gênée et je disais : « *Faites-moi des toast*. » Le midi, il y avait seulement du pâté à viande et des *cretons.* Je n'en mange pas. Je mange très peu de porc parce qu'il y a cinq ou six ans, j'ai eu une petite attaque de paralysie. Je suis allée voir le docteur ; il m'a mise au régime. Je n'ai pas un gros appétit mais le docteur m'a dit de manger assez souvent. Je fais mes soupes avec des os. Je fais souvent de la soupe aux pois avec du lard salé entrelardé. Georges ne trouve pas le lard *l'diable* bon. C'est tannant de faire à manger maintenant. Nous ne sommes que deux, Georges et moi. Je ne mange pas comme lui. Il est plus compliqué.

La famille Simard

Il y a eu une chicane entre le premier Mars Simard et le père oblat. Ils n'étaient pas de la même idée *pantoute*. Le père Honorat voulait avoir l'emplacement du terrain des Simard. Le vieux monsieur Mars s'est choqué et il a envoyé le père Honorat à l'eau, les quatre fers en l'air. S'il n'y a jamais eu de poisson dans ce lac, c'est à cause du pouvoir des Price. Monsieur Simard nous racontait des histoires. Il était intéressant. Bien souvent on disait : « *Pépère, contez-nous une histoire* ! » Il répondait : « *J'en ai plus à conter*. » Monsieur Simard sculptait des petits animaux. On aurait pu les garder en souvenir. Il sculptait des animaux parce qu'il aimait la chasse et qu'il était adroit. Il les sculptait en bois. C'était bien fait. C'est comme la vieille maison, c'est le grand-père Simard qui l'avait bâtie pièce sur pièce. Il avait équarri les pièces avec une hache. Il nous racontait le début de Laterrière quand son grand-père est arrivé ici. La terre était seulement en bois debout. Son grand-père a dit : « *On va bâtir ici* ! » Il s'était fait une petite cabane *à ras* la maison qu'il a construite. Il y avait des grandes familles dans ce temps-là. André Desbiens s'est installé parce son oncle Simon Desbiens avait cette terre. Nous autres, on était aussi parent avec les Desbiens. Il y a une soeur de papa qui était mariée avec un Desbiens, les mêmes Desbiens qu'André.

Monsieur Mars Simard et pépère étaient de grands amis. Il amenait souvent pépère aux courses à Jonquière. Il aimait ça. Il est arrivé à monsieur Simard de partir le samedi après-midi et de monter à pied au village. Il ne prenait pas un petit coup, non ! Mais les garçons à monsieur Simard, [163] Luc, Castule et Hilaire en prenaient un peu trop. Luc Simard, mon mari, prenait son petit coup. Il prenait un peu de gin comme pépère. Hilaire, mon beau-frère, avait dit à Luc : « *Écoute-moi bien, quand je serai marié, j'en prendrai plus*. » Il s'est marié et il n'a plus retouché à la boisson. Les deux n'avaient pas fait ce vœu-là, mais Luc a arrêté d'en prendre pendant plusieurs années. En tout cas, la vie a bien changé depuis une cinquantaine d'années. Dans le temps des fêtes, il y avait des veillées chez les voisins. Aujourd'hui, ils vont dans les hôtels. Depuis que les parents de Luc sont morts, il y en a plusieurs qui ne viennent pas nous voir. Ah oui ! c'est changé de mode. Il y a des fois, je me dis : « Si je me choquais, je passerais mon temps fâchée. » Une chance qu'il y a un neveu, Claude Boily qui ne reste pas loin. Il vient de temps en temps. Mais, pour les autres, ce n'est plus à la mode !

Les changements de coutumes

Aujourd'hui, ça ne se visite plus. Ce n'est pas comme c'était. Ça me manque un peu. Je me dis que je suis trop souvent avec du jeune monde. Du vieux monde, il n'y en a pas assez. Quand il arrive une personne assez âgée, là ça jase. Dans les femmes âgées, il ne reste que madame Jeanne-Ida St-Gelais avec qui je peux jaser. Elle n'a pas passé un bel hiver. Elle a été malade et le docteur a changé ses pilules. C'est une femme à peu près de mon âge. Je m'ennuie de trouver des personnes pour jaser avec moi du bon vieux temps. Quand j'étais à la Grande-Baie, j'ai jasé avec une dame Tremblay. Elle connaissait tout le monde que je connaissais. Elle les nommaient par leur petit nom. À l'époque, chez les Simard, ils jouaient aux cartes. Je jouais surtout au Quatre-cent et au Coeur. Je n'ai jamais joué au bridge. Je me souviens que monsieur Ernest Gauthier venait souvent jouer aux cartes avec nous autres. La mi-carême se fêtait. Luc allait au village pour fêter la mi-carême. Chez nous, dans le rang St-Joseph, nous allions chez les voisins. Luc, Castule, Hilaire et toute la gang ont déjà fait la mi-carême. La radio est arrivée pas longtemps après notre mariage. La télévision, on l'a eue en 1956. Je me souviens que Castule venait voir la télévision ici. On l'a eue assez tôt.

Il ne me reste que deux frères vivants. Il y en a un qui a quatre-vingt-onze ans et l'autre a quatre-vingt-six. Du côté de Luc, il ne reste qu'une fille et un garçon. Le garçon a quatre-vingt-dix ans et Gracia a soixante-dix-neuf. Elle est un petit peu plus jeune que moi. Gracia a vécu ici dans la vieille maison avec moi. Elle avait une jumelle qui est morte à la naissance. De mon côté, je n'avais qu'une tante. C'était une sœur de mon père. Quand Luc prenait ses *brosses*, il ne partait pas pour longtemps à Chicoutimi. Il revenait le soir. Avant notre mariage, c'est à Bagot qu'il allait faire [164] ses achats. Par la suite, il allait à Chicoutimi, au magasin Gagnon et Frères surtout. On a déjà été acheter la viande chez Adémar Lavoie. Du temps de mon mari, nous achetions chez Paul Côté à Chicoutimi. C'est une épicerie dans le pied de la côte à Chicoutimi. Dans ce temps-là, il achetait son épicerie pour l'hiver. Il avait des provisions pour tout l'hiver. Ça lui coûtait environ 53,00 $. Il achetait aussi de la farine et de la mélasse. Aujourd'hui, on est rien que deux, Georges et moi et il en coûte 81,00 $ pour une semaine.

J'ai vendu les vieux meubles à madame Hélène Vincent, la propriétaire du Moulin Père-Honorat. Elle a ramassé les gros meubles, une grande table, de la vaisselle, des beaux plats et des grandes assiettes. Il ne reste pas de vieilles pièces ici. Il ne reste plus rien. L'année passée, j'ai passé un mois à l'hôpital. Madame Vincent est venue et elle est partie avec la chaise. Mon fils lui a donnée. Moi qui aimais m'asseoirsur la galerie avec ma vieille chaise. Il me reste encore d'anciennes cardes qui servaient à travailler la laine. J'aicardé beaucoup de laine avec ça. La carde, c'est vieux. Ça doit avoir plus de cent ans. Elle appartenait aux derniers Simard. On avait beaucoup de moutons à l'époque. Je filais la laine ; je tricotais les bas et surtout des *corps de laine*. C'était de l'ouvrage ! La laine, je la *teindais* pour des *cannissons* Je faisais cela avec du thé. Si on voulait teindre en beige, je prenais une poignée de thé que je mettais dans mon *vaisseau*. Quand il fallait teindre d'autres couleurs, on achetait la teinture de la couleur que nous voulions. Les femmes travaillaient fort dans notre temps. J'allais même à l'étable et j'avais les enfants avec moi. L'été, j'allais aux champs et j'amenais les enfants aussi.

Mon mari prenait un petit coup mais il n'en prenait pas beaucoup. Monsieur Mars Simard était toujours à la maison. Quand Luc partait seul avec son cheval, je n'avais pas peur. Je restais avec monsieur Simard. Luc a eu des chevaux longtemps. En dernier, il s'était acheté un char mais il ne l'a jamais *chauffé*. Mon fils Marcel *chauffait* à sa place. Une chance qu'il n'a pas eu l'idée de s'acheter un *char* quand il prenait son petit coup. Ç'aurait été péché certain. C'était un bon garçon. Cela ne lui ôtait pas sa bonté. J'avais tout ce que je voulais de lui. Il ne me faisait pas trop la vie dure mais quand il partait, j'étais bien inquiète, on ne sait jamais ! Luc n'était pas bon de la maison. Son père, monsieur Simard, il valait une femme dans la maison. Madame Simard a paralysé quand Gracia est venue au monde. Elle n'était plus guère capable de travailler. Monsieur Simard faisait à manger. Il m'aidait plus que Luc dans la maison. De plus, c'était un bon garçon et il s'occupait des enfants. C'est lui qui a élevé Georges.

Georges était plus capable et plus fort que l'autre. Maurice avait à peu près une couple de mois et je les couchais tous les deux dans le même [165] ber, un à la tête, l'autre au pied. Dans ce temps-là, on avait un poêle à trois ponts et je l'avais mis devant. Il y avait un petit courant d'air. Maurice a pris une inflammation de poumons. Il a failli mourir. Il est resté fragile. Quand il avait trois ou quatre ans, je lavais le plafond et je mettais de l'huile de charbon dans mon eau. Sur l'heure du dîner, j'oublie mon *vaisseau* sur le *sink.* Maurice part et il en boit une gorgée. Il a manqué mourir encore une fois. Il était devenu bleu. Mais le plus drôle, c'est qu'on aurait dit que l'huile de charbon l'avait guéri complètement. Il paraît que l'huile de charbon, c'était bon pour les poumons. Il n'a jamais eu de problèmes de poumons après cela. Je suis sûre que c'est à cause du charbon parce qu'il y avait une femme près de chez nous, une Tremblay qui avait un mal de gorge et elle aussi, prenait un petit peu de charbon de bois pour se soigner.

La maladie

L'autre jour, il y a deux mois et demi, j'avais mal au pied. C'était enflé et je ne pouvais pas marcher. Gabrielle a téléphoné au *ramancheur* et j'ai été le voir. Il reste à Jonquière. C'est un monsieur d'une quarantaine d'années. Il m'a *ramanché* le pied. Il me l'a fait craquer. Il m'a fait mal ! Il m'a dit de ne pas aller dehors pendant trois semaines. Il m'a pris la patte et il me l'a secouée pas mal. Maintenant, je suis correcte. Le *ramancheur* est infirmier. Il a l'air bien connaissant. Je ne lui ai pas demandé s'il travaillait à l'hôpital de Jonquière mais il devrait travailler là, je ne sais pas trop. J'ai de l'arthrite de temps en temps dans le pied et aussi dans la hanche. J'y retourne ce soir pour une sorte de bosse ici. Il ne faudrait pas que je porte rien de pesant. Ce n'est pas une hernie, mais il ne faut pas que je me lève le bras trop haut. C'est délicat, je suis gauchère. Quand on va chez le *ramancheur,* on le paie comme on veut. Au mois de mai dernier, je suis allée chez le docteur. Il m'a dit : « *Madame Laberge, vous êtes tombée, je sens une bosse ici* ? » Je suis allé chez le *ramancheur* et je suis retournée chez le docteur. Je ne lui ai pas dit pour le *ramancheur* car les docteurs ne sont guère en faveur de ça. Quand je suis retournée chez le docteur, il a dit : « *Votre pied est revenu* ! » Je ne lui ai pas dit que j'avais vu le *ramancheur*.

Ma vie, si c'était à recommencer, je ferais pareil. Premièrement, j'ai été très bien élevée. J'ai toujours fait ce que j'ai voulu. Je me suis mariée assez âgée et je me suis bien adaptée à ma vie de famille et à ma vie de couple. Quand je suis arrivée chez monsieur Simard, ce fut dur. Madame Simard était malade. Même si j'avais vu faire à manger, je n'en n'avais jamais fait moi-même. Madame Simard faisait très bien à manger. De plus, mes frères ont pensionné ici une *secousse* quand ils ont bâti leur camp. Ils trouvaient qu'il n'y avait pas de différence avec le manger de madame Simard. C'était bon signe.

[166]

Georges n'est pas marié mais c'est un bon garçon. Comme je le disais tantôt, il ne s'intéresse pas aux mêmes choses que moi. Il travaille, une chance ! Cet hiver, il a bûché. Il ne sort pas beaucoup. Des fois, il va veiller le samedi soir. Quand je reste toute seule, j'ai peur surtout dans le rang comme aujourd'hui. Un dimanche, il n'y a pas longtemps, Marcel et les autres étaient tous couchés. Vers onze heures et demie, Marcel a entendu marcher un gars pas loin. Il a volé le bicycle de Denis. C'est dangereux de rester dans le rang. D'ailleurs, une femme qui reste toute seule aujourd'hui, ils peuvent la tuer pour dix piastres. C'est dangereux, parce qu'il arriverait n'importe qui ici et je n'en aurais pas connaissance. Du temps de monsieur Simard, je ne restais jamais toute seule. J'ai peur, j'en fais une maladie. Georges est obligé de rester ici. Une chance qu'il n'est pas *sorteux*.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

(Note : Au lendemain de cette rencontre, la terre du premier Mars Simard était vendue à un exploitant de pelouse.)

[167]

**Partie I  
Père et mère, tu honoreras**

“On travaillait sur la terre,  
on faisait de la terre.”

Georges Munger (92 ans)

Cultivateur et journalier

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | MUNGER |
| PRÉNOM | GEORGES |
| DATE DE NAISSANCE | 10 NOVEMBRE 1889 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIERE |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 15 NOVEMBRE 1915 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | ANGE-MARIE BOUCHARD |
| ENFANTS | 11 ENFANTS |
| OCCUPATION | CULTIVATEUR, JOURNALIER |
| INSTRUCTION | JUSQU'À L'ÂGE DE 10 ANS |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1894 | Cours primaire à Laterrière au rang des Ménés (St-Isidore). |
| 1901 | Travaille sur la ferme familiale ou s'engage comme journalier. |
| 1915 | Mariage avec Ange-Marie Bouchard. |
| 1919 | Il achète la ferme de son père et la fromagerie de Laterrière. |
| 1922 | Un de ses frères lui vend sa part de la fromagerie. |
| 1939 | Son autre frère vend la fromagerie. |
| 1942 | Il vend sa ferme et redevient journalier au village. |
| 1960 | Décès de son épouse. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Monsieur Georges Munger est né le 10 novembre 1889 à Laterrière. Fils d'un propriétaire terrien, le travail sur la ferme ne permet pas de faire vivre une famille. Les enfants doivent de ce fait travailler à l'extérieur, souvent pour des *contracteur*s de bois. À son mariage, comme bien des jeunes ménages de l'époque, le couple Munger demeure à la maison paternelle durant un certain temps.  Après la Première guerre, il achète une fromagerie qui lui procure beaucoup de travail bien que ce genre d'entreprise ne fonctionne que durant l'été. Il explique en détail le fonctionnement de la fromagerie. Durant [168] l'hiver, il travaille dans des chantiers forestiers, en général pour J.E.A. Dubuc. À quelques reprises, il se présente comme candidat à la politique municipale sans être jamais élu. |

Le travail sur la terre

Mon arrière grand-père s'appelait John Munger. Il venait de La Malbaie. Mon grand-père s'appelait Georges. Il est arrivé à La Malbaie à bord d'un *steam*. Comme il était maltraité, il a sauté à l'eau et il a gagné La Malbaie. Il paraît qu'il avait un autre frère, mais on n'en a jamais entendu parler. Mon grand-père venait de l'île Jersey. C'était un homme bien instruit. Il est venu à Bagotville et il s'est installé le long de la rivière à Mars. Je me souviens que mon père et ma mère n'avaient pas une grosse santé. Mon père était en train de faire un pont et il a eu un accident. Ils étaient deux qui creusaient dans le fond de la décharge pour faire passer l'eau. Ils lui avaient lâché une poutre de bois sur le dos. Il en est mort. Il avait cinquante-sept ans, je pense.

Aussitôt qu'on était grand, nous nous engagions en dehors. On ne gagnait quasiment rien, mais, dans ce temps-là, l'argent valait quelque chose. On travaillait sur la terre, on faisait de la terre. J'avais un lot à la décharge du lac à Maltais. J'avais cent acres. Un ruisseau égouttait mes terres. On a toujours eu quelques vaches. Je me rappelle qu'à dix ou onze ans on allait à la fromagerie à tous les matins. On apportait notre lait seulement l'été. À l'automne, on abattait toujours des cochons et des poules. Les moutons étaient à Bagot. On fumait la viande pour la conserver. Quand on avait trop de viande, le printemps par exemple, plutôt que de la jeter ou de la faire cuire, on faisait boucaner la viande avec de la *moulée de scie*. L'été, on mangeait de la viande salée. C'était du lard salé. On se faisait aussi un peu de boisson, de la bière. C'était une bière brune qui était forte. Du vin, je n'en ai jamais fait. Ma femme faisait parfois du brandy. Quand je me suis marié, je suis resté à la maison paternelle environ quatre ans. J'ai continué sur la ferme. J'ai acheté les parts de Patrick et Elzéar. Ma femme m'aidait. Elle *tirait* les vaches. Mes petits garçons ont commencé de bonne heure. On avait quinze à dix-huit vaches, avec les *taurâilles*.

Le travail du fromager

J'ai donc fait du fromage quand nous avons eu la fromagerie. Nous avons acheté quand j'étais encore garçon, après la Première Guerre. C'était beaucoup de travail. Il fallait se dépêcher et peser le lait de chaque propriétaire. On vidait le lait dans une *canisse* qui pesait à peu près 250 livres [169] quand elle était pleine. Puis le propriétaire reprenait sa *canisse* pour ramasser le petit lait. Dans ce temps-là, tout le monde avait des cochons qu'ils nourrissaient avec ce petit lait. Une fois le lait ramassé, on le faisait chauffer dans des chaudières à *bâleur*. On mettait de la présure et on le faisait cailler. Quand tu avais mis la présure, tu attendais quinze à vingt minutes. Avec des couteaux, tu coupais des carrés, sur les deux sens, sur le long et sur le travers. Tu chauffais le fromage. Une fois qu'il était en petits grains, tu commençais à enlever le petit lait. Il faut enlever le petit lait et ne pas perdre les cailles. Nous mettions le fromage en grande galette. Pour avoir de petits grains, il est passé dans un moulin. Le fromage était fabriqué en meule de 80 livres. C'était toutes des meules pressées. Ils descendaient cela à Chicoutimi, où il y avait des acheteurs pour les compagnies. C'était pour l'Angleterre. Nous autres, on vendait notre lait 80 cents du 100 livres. Ils trouvaient cela cher. Moi, je leur disais : « *Vous autres, vous venez creuser des* fossets *ici, vous êtes payés. Quand même qu'on voudrait vous faire* tirer *des vaches-là, pour 80 cents du 100 livres, vous ne voudriez pas, c'est trop d'ouvrage pour vous autres*. »

Les contrats avec Dubuc

Pendant l'hiver, on prenait des job*s* de trois à quatre mois pour Dubuc. Sur les réserves de Dubuc à la rivière du Moulin, on faisait du huit à du douze pieds. On partait l'automne et on ne revenait à la maison qu'aux Fêtes. C'était loin le lac Moncouche. Aujourd'hui, ce n'est plus loin. Quand on partait de chez nous, on allait coucher aux Islets. On arrivait aux Islets vers huit ou neuf heures du soir. Nous étions toujours chargés et on partait aux premières neiges. J'ai hiverné plusieurs hivers à la deuxième traverse de Moncouche, à peu près à deux arpents du chemin actuel.

La maladie

La religion était quelque chose d'important. On allait à la messe presque à tous les dimanches. Seulement, nous n'y allions pas tous. Je n'avais qu'une voiture. J'ai fait ma première communion avec le curé Marceau. Quand je me suis marié, c'était tôt le matin. Ma femme demeurait voisine de chez nous. Elle avait sept ans de moins que moi. On dansait ensemble lors des fêtes. Il fallait se prendre seulement par les bras. On allait chez le voisin et on disait : « *On vient danser*. » Et on dansait. Il y avait de la musique à bouche. Nous autres, dans le rang des Ménés, on dansait quasiment toutes les semaines. Le curé n'était pas contre puisqu'il y avait de la surveillance et qu'on ne dansait pas par la taille. On ne faisait pas de mal. Le curé, on le faisait venir à la maison quand on en avait besoin. Je me souviens d'une petite fille qui a fait 107° de température. Ils sont allés chercher le [170] vicaire Tremblay. On l'a réchappée avec des remèdes d'*herbe à dindes*. C'est une herbe qui pousse dans le champ et qui fait baisser la température. On la fait bouillir comme de l'écorce de tremble. Je suis déjà allé à l'hôpital. On battait notre grain avec des moulins et un engin. Chaque ferme avait un engin à gasoline. J'ai attrapé du *frette* et le lendemain soir, j'ai perdu connaissance. C'était la veille du Jour de l'An. J'ai été trois jours sans connaissance et j'ai été vingt et un jours à l'hôpital. Nous étions trois cet hiver-là qui ont eu la même maladie. Les deux autres sont morts.



Madame Ange-Marie Bouchard et monsieur Georges Munger,  
Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-12643.

Une autre fois, j'avais fait la mi-carême. Il avait neigé et j'ai eu chaud. En revenant du village, j'ai eu *frette*. J'ai dû me faire soigner. Ils m'avaient fait suer sur le foin, sur le trèfle. Ils faisaient chauffer le trèfle dans des *bâleurs* sur le poêle et ils nous enveloppaient avec cela dans une serviette. Ma femme n'a jamais accouché seule. Le médecin est toujours venu. Les enfants allaient chez le voisin. Moi, je n'ai jamais aidé au docteur, mais je restais pour regarder. Ma femme n'avait pas de grossesses difficiles. Elle n'avait pas de gros bébés, mais elle a toujours eu besoin du docteur. Elle en a nourri deux, mais pas longtemps. Le troisième, si elle l'avait nourri, il serait mort. Son lait n'était pas bon.

Je me suis présenté pour faire de la politique municipale comme échevin, mais j'ai toujours perdu. Il n'y avait rien qu'un conseil, mais deux partis, dont le parti à Simon Pearson. Il faisait les chemins. C'est lui qui a commencé à sabler les chemins. Le gouvernement payait à tant la verge du temps de Taschereau. Au municipal, il y avait la gang de l'Union nationale et la gang du parti libéral. La politique provinciale se reflétait un peu au municipal. Dans le village, la majorité était en général libérale. La vie a bien changé avec autrefois. Nous avions moins d'argent qu'aujourd'hui, mais on était bien plus tranquille. J'ai eu une grande famille, mais aucun n'est mort de faim. Aujourd'hui, avec deux enfants, ils crient qu'ils vont mourir de faim… Il n'y a rien de pire qu'un pays qui n'a pas de monde, c'est un pays pauvre…

[171]

**Partie I  
Père et mère, tu honoreras**

“Je ne sais pas si ça va encore changer  
autant que dans ce temps-là.”

Hilaire Maltais (69 ans)

Cultivateur

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | MALTAIS |
| PRÉNOM | HILAIRE |
| DATE DE NAISSANCE | 9 AVRIL 1913 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 21 AOUT 1939 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | MARIE-BLANCHE LAVOIE |
| ENFANTS | SIX ENFANTS : CINQ GARCONS, UNE FILLE |
| OCCUPATION | CULTIVATEUR |
| INSTRUCTION | 8e ANNÉE |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1913 | Naissance à Laterrière. |
| 1919 | Début de l'école primaire. |
| 1927 | Journalier à la ferme paternelle. |
| 1935 | Il passe le courrier à Laterrière. |
| 1938 | Il achète sa propre terre. |
| 1939 | Mariage avec Marie-Blanche Lavoie. |
| 1942 | Il produit du lait toute l'année. |
| 1978 | Il prend sa retraite. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Monsieur Hilaire Maltais est né à Laterrière le 9 avril 1913. Il est fils de cultivateur, métier qu'il pratiquera toute sa vie. Monsieur Maltais est témoin de toutes les étapes de modernisation de la ferme. Il est d'ailleurs l'un des premiers agriculteurs à livrer son lait à Chicoutimi, ce qui lui permet de produire durant toute l'année et ce, dès 1943. Il s'agit d'une nette amélioration du niveau de vie car il peut profiter d'un salaire annuel. Ainsi, en période de crise économique, les agriculteurs souffrent moins de privations que les citadins, comme le fait remarquer [172] monsieur Maltais. Ils jouissent d'une relative indépendance envers les marchands. À la différence d'autres agriculteurs de cette époque, il ne travaille pas dans les chantiers forestiers.  L'intérêt de ce récit se situe au plan des changements qui sont survenus dans l'agriculture à partir du début des années 1940. En effet, monsieur Maltais n'hésite pas à améliorer la productivité de sa ferme en utilisant les nouveaux instruments qui apparaissent sur le marché. Il établit des comparaisons entre les méthodes de culture de cette époque et celles pratiquées de nos jours. En plus de s'occuper de son entreprise laitière, monsieur Maltais a effectué la livraison du courrier dans les rangs pendant plusieurs années.  Monsieur Maltais est père de six enfants. Son épouse a accouché plusieurs fois à la maison avec l'aide du médecin. Les gens n'allaient à l'hôpital que pour le strict nécessaire, en cas d'urgence. Lors de certaines épidémies, le manque de soin provoque le décès de plusieurs membres d'une même famille. Au plan politique, monsieur Maltais a été commissaire d'école durant plusieurs années. Ces activités l'ont amené à côtoyer un personnage important de l'époque, le ministre de la Voirie, monsieur Antonio Talbot. |

Un fils de cultivateur

Je fais partie d'une famille de onze enfants. Mon père était cultivateur. Je suis parti de la maison pour m'installer sur cette terre où j'ai passé le reste de ma vie. En 1939, la Deuxième guerre mondiale a commencé. Je n'avais pas beaucoup d'argent et je ne voulais pas me marier immédiatement. J'avais trois ans d'arrérages de taxes, sans compter l'installation de l'aqueduc à payer. L'abbé Azarias Tremblay m'a dit : « *Hilaire, si tu veux être exempté de l'armée, il faut que tu te maries*. » En fait, ma femme et moi étions prêts à nous marier, mais je voulais attendre encore un an.

J'ai été cultivateur toute ma vie, soit depuis que j'ai laissé l'école à quatorze ans jusqu'à ma pension de vieillesse. Quand je suis arrivé ici, c'était un champ d'avoine. J'ai alors commencé à bâtir : la maison, l'étable… Quand j'ai commencé, je sortais le fumier de l'étable à la brouette. J'ai ensuite acquis un chariot à fumier. A suivi l'*écureur*, qui est aujourd'hui passé de mode. Il y a quarante ans, quand j'avais besoin de 100 $, il fallait que je l'emprunte à la Caisse populaire. Je me souviens aussi qu'il y avait une fromagerie dans le rang Saint-Isidore. J'ai toutefois commencé à livrer du lait à la Laiterie Chicoutimi assez tôt. Mon beau-père n'encourageait pas cette pratique. Il disait : « *Vous allez ruiner vos laiteries et les fromageries d'ici,* [173] *si vous commencez à tous aller à Chicoutimi*. » Mais nous y allions quand même. Le lait ne valait pas plus que 2,25 $ le *cent* livres. Ce n'était pas cher, sans compter que l'hiver nous étions quatre ou cinq mois sans paye. Au printemps, la fabrication de la crème glacée recommençait ; c'était très rentable et la laiterie nous payait. La laiterie faisait beaucoup d'argent avec la crème glacée. Elle fournissait toute la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Quand elle commençait à fabriquer de la crème glacée, on écrémait le lait. La laiterie venait chercher la crème à tous les deux ou trois jours. On n'avait pas de refroidisseur ; on la conservait dans des bassins d'eau froide. M. Grimard venait chercher la crème avant qu'elle pourrisse. « *Ah ! je la dépourrirai bien*, » disait-il. Cela se passait au début des années 1940. La crème était transportée à Chicoutimi en voiture à cheval dans de grandes *canisses*. En hiver, Camille Jean, mon frère Charles-Eugène et moi allions livrer le lait chacun notre tour à Chicoutimi. Mon beau-père répétait qu'on allait ruiner nos laiteries mais il a fait comme nous au bout de trois ou quatre ans. Par la suite, la Coopérative de Chicoutimi a acheté les petites laiteries qui ont fermé les unes après les autres.

La production de lait à l'année

Livrer du lait à la Laiterie Chicoutimi nous a permis de produire à l'année dès 1943. Je me souviens que la Laiterie manquait de lait parce qu'il y avait une maladie qui faisait avorter les vaches après six mois. Quand on livrait aux laiteries de Laterrière, nous arrêtions de traire les vaches à l'automne. Ce sont les cultivateurs du rang Saint-Isidore qui ont commencé à faire du lait à l'année. Avant, les cultivateurs arrêtaient de *tirer* leurs vaches quand les fromageries fermaient à l'automne. Elles réouvraient au mois d'avril. À cette époque, mon frère et moi, nous avions trente vaches qui donnaient 600 à 700 livres de lait par jour. Je m'étais associé avec mon frère après que mon père eut perdu la vue. Mais c'est surtout mon frère, plus vieux, qui *runnait* labusiness. Trente vaches, c'était pas mal dans ce temps-là. Normalement, les fermes n'avaient pas plus de dix à quinze vaches. Le père de ma femme avait acheté deux autres fermes. Il avait à peu près cinquante vaches. Il était le plus gros cultivateur du rang Saint-Isidore. Après lui, nous étions les plus gros. Quand je me suis séparé de mon frère, je suis arrivé ici avec une vingtaine d'animaux dont neuf vaches à lait.

Les cultivateurs ont aussi produit du lait nature. C'était plus payant. L'été, le transport se faisait bien, mais l'hiver, avant que les chemins ouvrent, nous étions trois ou quatre à monter notre lait au village à tous les jours. Un camion le descendait à Chicoutimi. Aujourd'hui, c'est facile d'être cultivateur. Ils ont des refroidisseurs à lait. À tous les deux ou trois jours, un camion vient le chercher. J'ai fait du bois juste pour me chauffer et pour [174] bâtir. Quand je suis arrivé ici, il y avait une vieille étable qu'il a fallu débâtir. C'est après qu'on s'est séparé. Je me mariais et il y avait une petite divergence d'opinion. Les trayeuses ont commencé à apparaître. J'ai dit : « *Toi, tu vas t'acheter une trayeuse et je n'en aurai pas. Tu vas payer la trayeuse et je devrai m'en aller chez moi*. » Il s'est acheté une trayeuse. Ah ! c'était un scandale dans le rang quand ils avaient su que nous avions acheté une trayeuse.

La modernisation de la ferme

Quelques années plus tard, toute la gang du rang en avait une et moi aussi j'en ai acheté une. J'étais fatigué de *tirer* ces vaches. Il fallait que ma femme vienne m'aider. Le matin, on habillait tous les petits, on n'avait pas de gardienne. On amenait les petits à l'étable. Ils pleuraient et chiâlaient. Avec une trayeuse, ma femme a cessé de venir. Elle s'est habituée à utiliser la trayeuse. Quand j'étais obligé de partir, elle pouvait me remplacer. Parfois, elle conduisait le cheval et elle déchargeait le foin à la fourche. Dans ce temps-là, les subsides n'étaient pas élevés. Nous avions 0,10¢ du *cent* livres de lait. Et souvent, il fallait le donner à la laiterie pour qu'elle puisse continuer à fonctionner. Nous avons passé des bouts difficiles et on a dû ménager toute notre vie.

Je me levais à 4 h 30 le matin pour le ménage. Je partais vers 7 h 30 pour la laiterie. J'arrivais vers 10 h 30 ou 11h. Quand je dis cela à mes garçons, ils ne veulent pas me croire. On passait les journées à travailler au temps des foins. C'était la même chose lors de la récolte d'avoine. Mon frère moissonnait et je faisais les quintaux. Vers 4 h, c'était le temps de la traite des vaches. On battait l'avoine avec un moulin à battre actionné par un engin à gazoline. Nous passions des heures dans la grange à essayer de faire partir ce maudit engin-là. J'ai commencé à cultiver avec des chevaux. Nous avions une petite jument canadienne. Elle ruait. Une fois attelée, elle partait en belle peur. Plus tard, je me suis acheté un petit *truck*. J'ai eu une automobile, toujours des vieux chars. Je n'avais pas d'argent pour acheter du neuf, à part les dernières années. Ma ferme rapportait plus. Lorsque j'ai pris ma retraite, j'avais vingt-cinq vaches qui me rapportaient 30 000 $ par année. Je tirais des vaches à l'année.

Quand je suis arrivé ici, j'avais des chevaux. Je faisais les récoltes avec mon frère. Après cela, mon frère s'est acheté une batteuse ; on faisait un *bi* avec plusieurs voisins. Vers 1950, je me suis acheté un chargeur. J'ai eu de la misère avec ce chargeur-là. C'était un *Massey Harris*. Quand j'ai eu le moyen, je me suis engagé un homme pour m'aider à l'époque des foins. Il me dit : « *Hilaire, j'ai tout brisé le chargeur*. » Les *baguettes* ont déraillé. Il avait cassé toutes les *baguettes*. Il est arrivé en pleurant. Je lui ai dit : [175] « Coudon*, ce maudit chargeur-là va mal, ce n'est pas de ta faute*. » On l'a réparé et il a duré encore six ou sept ans. Après cela, je me suis acheté un tracteur, mais j'ai bien fait les foins avec des chevaux pendant quatre ou cinq ans. Je n'étais pas encore très mécanisé.

J'allais aussi à la fromagerie avec un taureau. *Calvèse* ! C'était drôle. Pour le rafraîchir on montait une *canisse* d'eau et on lui vidait sur la tête. Il se couchait et on lui vidait l'eau sur la tête. Nous allions en forêt chercher notre bois de chauffage avec le bœuf. Il servait pour la reproduction en même temps. C'était des taureaux que le gouvernement nous prêtait par l'entremise du cercle agricole. Nous avions ainsi trois taureaux. C'était pour augmenter la production des vaches. Nous les gardions deux ans car on faisait une rotation. Quand ils étaient assez vieux, le gouvernement nous les vendait à bon prix. La manière de cultiver à l'époque de mon père était aussi différente de la nôtre des années 1940. Maman m'a raconté que papa coupait le foin à la faucille à six heures et demie le matin. Il faisait des corvées avec des hommes. Ils avaient chacun leur chemin et pouvaient faire ce travail jusqu'à six heures du soir. Il n'avait pas encore de faucheuse. C'était dur. Moi, je n'ai pas connu ça. Nous autres, on a commencé avec des faucheuses et des moissonneuses. Les femmes allaient alors au champ comme les hommes. La mère de ma femme a déjà raconté qu'elle était prête à accoucher et elle râtelait sur un râteau. Je ne sais pas si ça va encore changer autant que dans ce temps-là. Quand mon père est parti de la Grande-Baie pour monter à Hébertville au Lac-Saint-Jean, il a pris une semaine. Ils ont fait le voyage à travers le bois, en charrette. Aller à Chicoutimi, c'était moins loin, mais c'était presque aussi difficile. Quant au train, il a cessé de venir à Laterrière parce que ce n'était plus rentable (vers 1934). C'était toute une fête quand on voyait passer le train ; je me rappelle qu'il passait dans le rang de l'Église.

Les difficultés de communication

C'était plus facile d'aller à Chicoutimi l'été que l'hiver. Il faisait vilain l'hiver et les gens ne voulaient pas prendre leurs chevaux. À partir de chez moi, ce n'était pas trop loin. Quand le printemps arrivait, ils commençaient à ouvrir les chemins dans le rang Saint-Jean-Baptiste. Ils se rendaient en ville pour faire leurs commissions. On n'avait pas de chemin d'hiver. Cela a commencé avec les automobiles. Il n'y avait pas d'autos à toutes les maisons. Elles étaient rares. Il n'y avait pas plus que deux téléphones dans le rang. Les gens allaient téléphoner au besoin. Aujourd'hui, certains en ont trois dans la même maison. Il y a peut-être un peu d'extravagance, mais ce sont eux qui payent.

[176]

Mode de vie

Aujourd'hui, les semences se font en une journée. Avec les chevaux ça durait au moins une douzaine de jours. Et quand il mouillait, c'était presque un mois. Aujourd'hui, ils partent une couple d'heures avant ou après le dîner ou le souper et font leur labour. Avec les chevaux, il fallait commencer les labours après les foins pour ne pas arriver trop tard à l'automne. Et quand il faisait chaud, il ne fallait pas aller trop vite avec les chevaux. Quand je suis arrivé ici, j'ai emprunté 1 100 $ du Crédit agricole pour bâtir la maison et l'étable. Il nous est resté 300 $. La maison est bâtie en deux par quatre, avec du *bran de scie* entre les madriers. J'avais engagé un ouvrier du village, monsieur Evague Girard. Il a travaillé onze jours. Je le payais trois dollars par jour. J'avais tout mon bois ; j'avais vendu du bois pour obtenir du bardeau. À l'intérieur de la maison, c'était fini avec des planches en V. Bien peinturé, c'est beau. Plus tard, nous avons fini le haut de la maison avec 1 500 $.

Quand je suis arrivé ici, nous n'avions pas l'eau. On allait la chercher chez le voisin, mon frère. Cela a duré une couple d'années. Je n'avais pas d'eau et il fallait chercher l'eau à la commissionpour les animaux. Quand j'ai bâti l'étable, il manquait 300 pieds pour que l'aqueduc du village se rende chez moi. J'ai été voir le conseil : « *Vous allez me rendre l'aqueduc chez moi*. » Le conseil m'a dit : « *On n'a pas d'argent*. » On m'a offert de creuser moi-même l'aqueduc, de leur envoyer le compte qu'ils déduiraient pendant un temps sur la taxe d'eau. Cela m'a coûté 200 $ pour creuser et installer un tuyau de trois quarts de pouce. Mon frère avait l'eau parce qu'il avait creusé une *arsource* dans le bois, près de la montagne. Ils étaient quatre cultivateurs qui s'étaient fait un réservoir et qui avaient posé un tuyau de deux pouces. Il y a aussi des cultivateurs qui avaient des roues à vent. C'est comme des éoliennes. Ils pompaient l'eau à la décharge du lac. C'était en fer, quasiment comme les tours d'électricité, mais en plus petit. Avec des réservoirs, les animaux avaient de l'eau même quand il ne ventait pas. C'était le fun ; on entendait *zigner* les roues quand il ventait fort. Quand je me suis marié, on n'en voyait presque plus de ces roues à vent. Quand il ventait trop fort, c'était dangereux parce qu'elle tournait trop vite. Dans les bourrasques, il y a des roues qui débarquaient. Il fallait aussi surveiller le réservoir qui pouvait déborder. Les petites pompes à moteur ont mis fin aux roues à vent.

Quand à l'éclairage, on avait seulement des petites lampes à l'huile au début. J'ai eu l'électricité après la guerre. Quand l'électricité est arrivée dans le rang, la plupart des gens l'ont prise tout de suite. Ça coûtait alors 2,50 $ par mois au minimum. Quand la facture dépassait 3 $, on trouvait que c'était trop dépensé. Quand j'ai bâti ma maison ici au milieu du rang, [177] les gens ont dit : « *Maudit, Hilaire, que tu fais donc un bon coup et que tu vas être heureux dans ta petite maison tout seul*. » Il faut dire que papa était malade et que maman était impotente dans une chaise. Dans ce temps-là, on s'installait encore souvent avec les vieux. Ma femme et moi, on s'est installé. Nous étions heureux, même sans argent. On était bien.

La consommation

Nous allions en ville pour acheter le nécessaire. Ma femme travaillait au métier. Elle faisait des culottes d'étoffe, de l'étoffe foulée à la manufacture de Chicoutimi. Elle faisait aussi des couvertures et des *frocs*. Elle tricotait des bas. On n'allait pas au marché comme aujourd'hui pour acheter de la nourriture. Le matin, on mangeait des toast*s*. Dans le temps de ma mère, elle faisait des *fricassées* de patates et elle faisait cuire du lard salé. Mon père en a mangé jusqu'à l'âge de 82 ans. Il en mangeait tous les matins avec un petit bol de sirop. On en mangeait aussi le midi et le soir. À chaque printemps, les grandes truies avaient des portées et au bout d'un mois on sevrait les petits cochons. Par la suite, on engraissait la grande truie et on la tuait. Il y avait des grands barils et ils salaient là-dessus. Il y en a que le coeur leur lève. Mais du lard salé, entrelardé, moi j'aime bien ça avec de la salade. On faisait un *bi* : on tuait la grande truie et on la débitait. De la viande fraîche, nous n'en avions pas parce qu'il n'y avait pas moyen de la conserver. Pas de frigidaire, pas de glacière, seulement des caves où l'on pouvait conserver de la viande pendant sept ou huit jours. Les frigidaires sont arrivés à peu près en même temps que l'électricité.

Il ne se mangeait donc pas beaucoup de viande l'été. On tuait un bœuf à l'automne ; on pouvait conserver la viande lorsqu'il faisait froid. Mais l'été, c'était du lard salé. Parfois, on s'en faisait venir. Ils appelaient cela du lard anglais et il venait des États-Unis, de grands barils avec de grosses pièces de lard épaisses. Il se faisait des grillades avec de la sauce et des patates. Ça a bien changé comparé à aujourd'hui. Quand on n'a pas connu autre chose, on ne haïssait pas cela. Papa est mort à 82 ans. Le médecin avait dit : « *Otez-y la viande*. » Il était un petit peu troublé. Il ne voyait pas clair. Un beau matin, ma sœur, qui en avait soin, lui dit qu'il n'aurait pas de lard. Il se choque : « *Tiens, ta toast puis* sacre *ton camp*. » Je conte ça souvent aux enfants et ils rient.

Maman a été onze ans dans une chaise. Elle avait eu les fièvres typhoïdes et elle avait paralysé. On l'avait descendue à l'hôpital où elle est restée deux mois et demi. C'était en hiver. Ils prétendaient qu'elle allait marcher à nouveau, mais elle n'a jamais remarché. Dans ce temps-là, les maladies n'étaient pas aussi compliquées qu'aujourd'hui. À tout instant, on entendait dire que quelqu'un est mort du mal de ventre. Bien souvent, [178] il mourait de l'appendice. Il y avait aussi le cancer. Les gens disaient que les globules blancs mangeaient les globules rouges.

Les accouchements

Ma femme a accouché à la maison, sauf les dernières années où elle se rendait à l'hôpital. Le médecin montait en voiture. Le champ d'aviation était ouvert, le docteur Tanguay se rendait au bout et on allait le chercher là. Au premier accouchement, nous n'avions pas beaucoup d'argent. Il dit : « C'est onze piastres. » J'ai répondu que je n'avais que neuf piastres. « *Donne-moi neuf piastres, ça va faire* pareil. » Un accouchement aujourd'hui doit être aux alentours de 150 $ probablement. Il y avait aussi une sage-femme dans les alentours d'ici, mais elle n'assistait pas le médecin. En attendant que le médecin arrive, on allait chercher une tante de ma femme. C'est arrivé qu'elle a accouché ma femme. Quand le docteur Tanguay est arrivé, il a terminé la job. Ma femme est allée accoucher à l'hôpital seulement les dernières années. C'était bien à l'hôpital et on ne prenait pas de chance. Si elle vit encore, c'est peut-être bien une permission du bon Dieu. Revenue ici, elle a fait une grosse hémorragie. J'ai fait venir mon frère et on l'a descendue à l'hôpital. En arrivant, elle a eu des transfusions de sang.

Je ne me rappelle pas des prix à l'hôpital, mais je crois qu'une chambre coûtait une dizaine de piastres par jour. J'avais l'assurance de la Croix-Bleue ; j'avais toujours un petit déboursé à faire, mais cela me coûtait quand même moins cher. Les gens ne chiâlaient toutefois pas. On allait à l'hôpital pour le strict nécessaire. Une fois, j'avais amené un de mes petits gars, le plus vieux. Il montait dans l'escalier, au deuxième étage. Il n'y avait pas de garde. Il est tombé en bas de l'escalier et il s'est cassé le nez. Il pleurait. C'était un samedi. J'ai dit : « *On va le descendre à l'hôpital*. » Dans ce temps-là, en hiver, on utilisait une voiture avec une cabane et un petit poêle à l'intérieur. Il fallait deux heures à deux heures et demie pour descendre à Chicoutimi. Le soir, à l'hôpital, il était tombé en *confusion*, en léthargie. J'avais averti de ne pas le laisser. Moi, j'avais dételé mon cheval à l'hôpital. Mais j'étais inquiet. Je suis retourné le voir. J'arrive et le petit gars est tout à l'envers, la broue à la bouche et les soeurs n'étaient pas là. Il serait mort là. Elles m'ont gardé à coucher.

La confiance dans la religion

Dans ce temps-là, nous avions bien confiance dans la religion. Il n'était pas question de manquer la messe. On partait le matin pour aller communier à sept heures et demie. On apportait notre lunch et on allait déjeuner à la salle publique. On retournait à la messe vers neuf heures et demie ou [179] dix heures. Après la messe, il y avait le chemin de croix vers midi et demi. Le père de ma femme était catholique à mort. Parfois, si ma femme, par malheur, manquait le chemin de croix, le bonhomme lui donnait son savon quand elle arrivait à la maison. Le curé avait beaucoup d'autorité. On l'écoutait. On partait le dimanche matin pour aller à la messe et on revenait vers trois heures et demie. La journée du dimanche était passée. Dans les salles publiques, il s'en contait des peurs. Les petits vieux avec leurs pipes… Les petits vieux arrivaient de bonne heure et ils fumaient tous la pipe, jamais la cigarette. On ne voyait rien que de la boucane dans la salle. Aujourd'hui, les gens de notre âge ne se rencontrent presque pas. On va à la messe le samedi, d'autres le dimanche et à diverses heures. Aujourd'hui, tout va vite. Il n'y a plus de contacts comme il y en avait.

Tout le monde pratiquait. Il y avait des retraites fermées où les Pères venaient prêcher. Comme je le disais à un curé l'autre jour : « *Dans ce temps-là, dans les premiers jours de retraite, vous nous descendiez dans l'enfer et dans les derniers jours, vous nous montiez au ciel*. » Quand venait le sermon sur la mort, il y en avait toujours un qui allait se confesser trois fois durant la semaine. Il lui revenait toujours des petits péchés. Ah ! quand il faisait le sermon sur la mort, oh ! là là là ! Ils parlaient de la mort et de l'enfer. Vous allez brûler là-dedans. Aujourd'hui, il n'est plus question de ça. Ils faisaient de l'extravagance avec cela, c'est sûr. Dans ce temps-là, c'était trop. Aujourd'hui, c'est peut-être un petit trop dans l'autre sens. Pour aller communier, il fallait être à jeun. Moi, un matin - il y avait dans ce temps-là les morts exposés à la maison et il y avait des réveillons - ils m'ont dit avant de partir à quatre heures et demie ou cinq heures : « *Hilaire, viens, viens manger*. » J'ai mangé un morceau de pâté de viande et des sandwiches. Comme c'était dimanche, je vais à la messe. Rendu à la sainte Table, je m'aperçois que j'ai le ventre plein. Qu'est-ce que je vais faire ? Me reculer ? Ils vont dire : « *Celui-là, il a un gros péché sur la conscience*. » Je communie pareil, mais je suis mal toute la semaine. Le dimanche suivant, j'ai été me confesser et le curé m'a dit de cesser ces simplicités.

Il y avait aussi les rogations. L'on bénissait les grains de semence. On se mettait à genoux à côté du semoir et on disait un Pater et un Ave en demandant au bon Dieu que la terre pousse. Aujourd'hui, ça ne se fait plus. Il paraît qu'un curé avait dit : « *Les prières c'est bon, mais la merde c'est encore meilleur*. » On disait le chapelet à tous les soirs, en famille. Les dernières années, quand j'étais garçon, on le disait individuellement. Chez les parents de ma femme, ils l'ont dit longtemps. Ils étaient en bonne forme. Ils disaient l'Angelus. Certaines familles le disent encore dans le rang. Les garçons ne veulent plus en entendre parler. Ils sont rendus modernes les garçons, hein ! Nous autres, on disait encore le chapelet en famille quand [180] on s'est marié. Mais le chapelet en famille a presque cessé. Aujourd'hui, nous autres, on le dit séparément. Moi, j'écoute les nouvelles, mais ma femme se couche plus tôt. Je n'aime guère cela : j'aimais mieux qu'on le dise ensemble.

La mortalité

Dans ce temps-là, ils exposaient les corps dans le salon des maisons. Ils n'étaient pas embaumés et au bout de deux ou trois jours ça sentait. J'ai une belle-sœur qui est morte des fièvres typhoïdes. Elle avait quatre enfants. Ils avaient deux maisons et ils l'avaient exposée dans la maison non habitée. On avait ouvert toutes les portes et elle sentait fort. C'était une grosse personne. On l'avait enterrée le dimanche après-midi. C'était des corbillards avec des chevaux. Le deuxième voisin était un ouvrier et il faisait des *tombes* en bois. Ils y mettaient le corps et ajoutaient des draps aux alentours. Ils exposaient les morts dans le salon, sur des tables, en attendant que la *tombe* soit prête. C'est changé. Ce n'est pas croyable. Il y avait aussi des cierges. Le feu a même déjà pris : c'est comme si le corps produisait du gaz. Au village, quelqu'un a brûlé dans une maison. Ils ont juste eu le temps de sortir le corps.

Les fièvres typhoïdes, c'était comme une épidémie. Ce n'est pas tout le monde qui les avait. Dans ma famille, sept ou huit des onze enfants les ont eues. Moi, je ne les ai pas eues. On m'a raconté aussi l'épidémie de grippe espagnole. Une de mes tantes avait perdu son mari et aussi des garçons. Ils sont morts en deux ou trois jours. Ils mouraient comme des mouches. Mais, je ne m'en rappelle pas, je n'avais que cinq ans. Je me souviens davantage de la crise économique. Mais je n'ai pas vraiment souffert de la crise. On n'était déjà pas gâté. Chez les cultivateurs, nous avions notre nourriture. Il n'y avait que le sucre à acheter. On cuisait notre pain. On n'achetait pas beaucoup à l'épicerie. Nous récoltions des pois, de l'avoine. Il y avait des *moulanges* pour faire moudre le blé. Aujourd'hui, quand on va à l'épicerie, on a que du papier. Pas vrai ? Le monde n'était pas gâté. Les gens ne partaient pas à onze heures le soir pour aller veiller et revenir à quatre heures du matin. Dimanche passé, c'était la fête des Pères. Ma femme voulait qu'on aille manger au restaurant. Cela a coûté 27 $. Dans ce temps-là, nous étions *accoutumés* de ménager.

Les fréquentations

Dans ma jeunesse, je sortais en bicycle. Ma femme restait à environ un mille d'ici. Dans ce temps-là, on y allait seulement le dimanche soir. J'ai été la voir pendant quatre ans. Parfois, on se rencontrait dans des veillées [181] au temps des Fêtes. Ces veillées étaient le fun. Les *jeunesses* se rassemblaient dans une maison, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Il y avait quasiment toujours un président d'assemblée. On disait à un gars : « *Avec quelle fille veux-tu veiller à soir* ? » Un tel disait : « *Moi, je veux veiller avec celle-là*. » On demandait à la fille : « *Veux-tu veiller avec ce garçon-là* ? » Des fois, elle disait non. On disait au gars : « *Elle ne veut pas veiller avec toi*. » Certains faisaient de la musique. Nous dansions. À onze heures, c'était fini. Les veillées commençaient à sept heures.

Nous n'allions jamais voir les filles la semaine. La semaine, on se couchait et on dormait. Aller à Chicoutimi c'était trop loin sans auto. On se faisait de la *palette*. On la laissait dans des grands barils de dix à quinze gallons avec du houblon, de l'eau et du sirop. Ça prenait à peu près huit jours à fermenter. Elle était forte. Lors du *bi* de bois, on prenait cette bière. On était parfois de 35 à 40 fendeurs de bois. À quatre heures de l'après-midi, les gars venaient *chauds* et on arrêtait. Le soir, il y avait une grosse veillée. À part la bière, les gens ne prenaient pas beaucoup d'alcool. Je me souviens qu'un de mes oncles avait toujours un baril de bière en arrière du poêle. C'était bon ou pas bon, pourvu qu'on se mettait *chaud*… Mon beau-père était terrible pour prendre un coup. Un dimanche, nous fêtions la mi-carême. J'avais fait un gallon de vin et il n'était pas bon parce qu'il était sûr. J'ai dit à mon beau-père que je lui amenais un beau gallon de vin. Il l'a pris. Je me suis dit en moi-même : « Baptême ! *tu vas toujours bien attraper la foire*. » Il était terrible lui. Lors des veillées, les gens du village se mettaient de la bière dans leur coffre de carrioles. Ils me disaient : « *Regarde Hilaire. On va aller leur chiper leur bière*. » Ils prenaient les deux ou trois bières. Quand les gars arrivaient, leur bière était partie.

Le mariage

Un mariage se fêtait aussi. Le matin que je me suis marié, nous étions trois couples. Un couple s'est marié avant nous. Moi et le frère de ma femme, on s'est marié en même temps. On était allé dîner chez mon père et souper chez le sien. Le lendemain, il fallait aller dîner chez le beau-frère, dîner chez la belle-sœur. Les trois mariages dans la même journée, c'était à cause de la guerre. Le vicaire m'avait dit qu'en me mariant, je serais exclu de la conscription. J'ai été appelé pareil. Seulement, moi, j'ai été exempté parce que j'avais subi une opération pour une hernie. Même si j'étais cultivateur, j'aurais pu être obligé d'y aller. Mais j'avais un certificat du médecin. Le plus jeune de mes frères a été conscrit. C'est entendu qu'il était piteux. Mais il n'est pas allé de l'autre côté. Je n'en connais pas qui se sont sauvés en 1939-1945. Je sais qu'en 1918-1919, ça a été plus *rough*. Il y en a un qui s'était caché dans une grange pendant deux mois et demi. Il est tombé [182] malade et il est mort. Il y avait aussi la montagne des conscrits. C'était à peu près à une trentaine de milles dans le bois, par la Rivière à Mars. Cette montagne était toute défrichée et les gars voyaient arriver les soldats.

Eh ! je m'en rappelle, en 1918, même si je n'étais pas vieux, les soldats étaient venus chez nous ! Ils avaient des chevaux. Il y avait trois ou quatre chevaux en avant de la maison et deux ou trois en arrière. Mon frère est sorti. Il était asthmatique. Ils lui ont donné un certificat. Et ils sont repartis. On ne les a jamais revus. On a eu la radio une petite *escousse* après l'arrivée de l'électricité. Ce n'était pas tellement cher. J'avais un frère qui nous avait fait un cadeau. C'était une grosse radio avec un cabinet. Il l'avait payé cinquante piastres. Je lisais les journaux, puis quelques petites revues. Dans le passé, j'ai été abonné à « L'Action catholique » et au « Soleil ». Pas mal tout le monde était abonné à ces journaux.

La vie politique

J'ai été commissaire pendant quinze ans. C'est nous qui engagions les professeurs et les *maîtresses* d'école. C'était tout un problème d'engager. On se faisait *chiâler*. Parce que tu en as engagé une telle, elle est protégée. Certains disaient : « *Tu vas engager ma fille*. » Je me rappelle une fois, un automne, dans le temps où les femmes mariées ont commencé à faire l'école. Certains commissaires ont dit : « *Les femmes, dehors ! On ne veut plus de femme*. » Au Portage, ils avaient une bonne femme qu'ils aimaient. C'était Mme Zoé Fournier, grand-maman Zoé comme ils l'appellent au village. J'engage Mme Zoé, j'avais la majorité. J'ai fait cela trois fois de suite. Finalement, ils sont venus à bout de la sortir. Cette affaire, je leur ai mis sur le nez. Dans le printemps, la demoiselle de La Baie qu'ils avaient engagée a été malade. Il a fallu en réengager une autre et payer : « *Regardez ce qui arrive, on a payé celle-là à rien faire pendant quatre mois et on est obligé d'en réengager une autre*. » Mais aujourd'hui, il n'est plus question de fonctionner comme cela. Plusieurs commissaires disaient dans ce temps-là (les années 1950) qu'ils ne voulaient pas de femmes mariées parce qu'il y avait assez de jeunes filles.

J'ai été sept ou huit ans président de la commission scolaire. Nous avions le docteur Georges Côté qui voulait bâtir une école de garçons au Bassin. C'était plus normal de la bâtir dans le centre du village. Il avait fait passer comme un référendum pour voir si les gens étaient d'accord pour bâtir l'école près du boulevard. Il a perdu. Quinze jours plus tard, les élections des commissaires d'école ont eu lieu. Ils m'ont envoyé contre cet animal-là à la présidence lors de l'assemblée des commissaires. J'ai été élu président et lui, on ne l'a pas revu. Nous faisions les budgets et nous montions à Québec pour les faire accepter. Dans ce temps-là, le député était [183] monsieur Antonio Talbot. Il était aussi ministre de la Voirie. On était toujours en déficit. M. Talbot disait : « *Vous êtes encore mal pris hein ! Allez-vous-en*. » Au bout d'une quinzaine de jours, on apprenait que le budget était accepté.

À ma dernière élection de commissaire, j'ai lutté contre un gars dans le bas du rang. Je me suis dit que j'allais m'envoyer encore. S'il voulait être commissaire, il devrait gagner sa place. En tout cas, je savais que j'allais perdre. La dernière semaine, mes chum*s* et moi avons passé des pamphlets. On avait un maudit fun. Là, je me suis aperçu que j'en reprenais. Les gars disaient : « *Hilaire, envoie, envoie, envoie*. » Cette fois-là, presque tout le monde avait voté. J'ai perdu par douze voix. Ce sont des gens d'Arvida qui l'ont élu. Ils étaient venus d'Arvida et ils ont voté pour lui. Pendant le compte des bulletins, on était presque toujours pareil*.* C'était le secrétaire qui choisissait quand les candidats étaient à égalité. Les bulletins des gars d'Arvida l'ont favorisé. C'était des gens qui avaient des chalets ici à Laterrière. Le secrétaire était l'oncle de mon adversaire. Je n'aurais jamais voulu choisir le vainqueur, m'a-t-il dit. Mon adversaire est devenu président de la commission scolaire. J'aimais bien la politique municipale. Je trouvais ça drôle. Il y avait des chicanes. Un de mes frères s'était envoyé contre le *bégueux*. Mon frère l'avait battu. J'ai dit alors à mon frère que, la prochaine fois, je me présenterais contre lui. Mais je ne me suis jamais présenté à une élection municipale. Je n'ai presque jamais assisté aux séances du conseil. C'était surtout les élections scolaires qui m'intéressaient.

L'instruction des enfants

Les enfants ont commencé l'école dans le rang. Il y avait une école en face de la maison de mon frère. Leur cousine faisait l'école. Ils étaient *malcommodes*. Après la septième année, ils allaient au village. Dans ce temps-là, la septième année c'était grave. Le vieux curé Charles-Eugène Girard (1936-1956) disait que c'était péché de monter la septième année au village. Il fallait qu'elle reste dans les rangs. Il ne voulait pas en entendre parler. Finalement, il a fallu qu'il suive. Les garçons ont été poursuivre des études à Chicoutimi. Il n'y avait pas d'autobus, mais des autos. Ils partaient le matin à six heures et demie ; il fallait qu'ils attendent jusqu'à huit heures avant de pouvoir entrer dans l'école. Le soir, ils arrivaient ici souvent après six heures. Aujourd'hui, c'est bien changé. J'en ai un qui est allé chez les Clercs de Saint-Viateur à Joliette. Un cousin de ma femme, l'abbé Lionel Lavoie, l'avait encouragé. On a été le reconduire. On en pleurait : « *Qu'est-ce qu'il va faire ici ?* » Mais il était vraiment décidé. Il a étudié un an et il est monté en Abitibi, puis s'est rendu à Rigaud. Il a terminé ses études ici à Chicoutimi. Ma fille est allée à l'École normale du Bon-Pasteur. J'ai [184] un garçon qui bûche dans le bois. Il n'a pas été longtemps à l'école. Un curé m'a dit, parce que j'étais seul : « *Ah ! bien ! garde-le avec toi, tu es seul sur la terre et il va t'aider*. »

Je passais aussi la *malle*. J'ai commencé à 22 ou 23 ans à livrer la *malle*. En été, je la distribuais souvent en bicycle, pas en voiture. L'hiver, j'utilisais deux chiens bien domptés. Parfois, je les prenais aussi l'été. Quand il faisait chaud, dans le bout du rang de l'Église, il y avait des *fossets* et je dételais les chiens qui allaient prendre un bain dans l'eau froide. Ils étaient attelés côte-à-côte à une charrette à deux roues, des petites roues de bicycle. Les premières années, je faisais le tour des rangs de l'Église et Saint-Isidore. Le rang de l'Église s'appelait la route à Fafard. J'allais chercher ma *malle* au village. Je passais le matin, mais pendant une *escousse*, l'après-midi. La *malle*, ce sont presque toujours les Maltais qui l'ont menée. Le grand-père Ti-Louis la transportait de Chicoutimi à Laterrière. Les Maltais s'occupaient du bureau de poste à Laterrière. Ça rapportait une piastre par jour. Après ça, ça s'est mis à augmenter tranquillement. Plus tard, c'était 700 $ par année. Aujourd'hui, c'est entendu que ce n'est pas encore payant parce qu'il y a trop de maisons. Les dernières années, la *malle* me donnait 6 000 $ par année. Avec la gazoline, avec le temps que cela prenait, ce n'était pas encore assez. En tout cas, c'était un surplus à mon travail de cultivateur.

[185]

**Partie I  
Père et mère, tu honoreras**

“Nous étions pauvres,  
mais nous n'avions pas besoin  
de beaucoup d'argent !”

Marie-Blanche Lavoie (67 ans)

Ménagère

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATRICE***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | LAVOIE |
| PRÉNOM | MARIE-BLANCHE |
| DATE DE NAISSANCE | 26 JANVIER 1915 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 21 AOUT 1939 |
| NOM DE L'ÉPOUX | HILAIRE MALTAIS |
| ENFANTS | DIX ENFANTS, QUATRE DÉCÉDÉS |
| OCCUPATION | MÉNAGÈRE |
| INSTRUCTION | 6E ANNÉE |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1915 | Naissance à Laterrière. |
| 1921 | Cours primaire. |
| 1927 | Travail à la ferme paternelle. |
| 1939 | Mariage avec Hilaire Maltais. |
| 1978 | Retraite avec son mari. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Madame Marie-Blanche Lavoie est née à Laterrière le 26 janvier 1915. Son père possédait trois fermes dans le rang St-Isidore. Les filles de la maison participent activement aux travaux de la ferme. Madame Lavoie garde beaucoup de souvenirs rattachés à ces occupations agricoles sur la ferme paternelle. De leur côté, les garçons vont travailler en forêt durant la saison hivernale. Madame Lavoie nous offre un témoignage personnel de l'évolution technologique de son époque : électricité, radio et télévision.  Elle épouse Hilaire Maltais en 1939 malgré les réticences de ses parents. Ils demeurent chez les parents de son époux durant une courte période de temps. Ils construisent une maison et la meublent autant que leur [186] permettent leurs maigres moyens. Au total, madame Lavoie aura dix enfants, qu'elle met tous au monde à la maison. Les accouchements ne sont guère faciles : elle fait quatre fausses-couches. Elle raconte les problèmes d'accouchement reliés aux mauvaises voies de communication : souvent, le médecin ne peut se déplacer en raison des chemins impraticables.  Tout le monde pratiquait la religion à cette époque. Certaines activités religieuses sont l'occasion de rencontres sociales et familiales. Elle garde d'ailleurs un souvenir heureux de ces retrouvailles. |

La naissance dans le rang Saint-Isidore

Je suis née dans le rang Saint-Isidore à Laterrière, le 26 janvier 1915, d'Eugène Lavoie et de Marie Blackburn. Nous étions onze enfants : six garçons et cinq filles. Mon père était un gros cultivateur : il avait trois fermes, celle de mon grand-père, celle de mon oncle Thomas-Louis et celle d'un voisin, Thomas Girard. Les femmes travaillaient sur la ferme et je pense qu'on ne manquait pas une seule traite des vaches pendant l'année. Nous avions quarante-cinq vaches à traire à la main. Les enfants aussi allaient traire les vaches. Il y avait trois étables. Quand j'étais fille, il fallait aller aux foins, aux patates. Papa ne voulait pas qu'on aille travailler en dehors. Il disait que c'était un déshonneur. Il était capable de nous faire vivre. Nous aurions aimé travailler comme servante dans des maisons privées pour avoir des sous. J'ai travaillé deux fois chez des tantes et j'avais hâte de revenir. Je n'aimais pas tellement cela.

Le lait était livré à la fromagerie de Stanislas Munger. Il ouvrait dans le mois de mai et fermait au mois de novembre. Pendant l'hiver, on gardait seulement une ou deux vaches pour avoir un peu de lait à la maison. C'était comme cela partout. Quand je me suis mariée, je pense que les Maltais allaient à la fromagerie du village. Je ne sais pas combien de temps cela a duré, mais par la suite ils sont allés à la laiterie de Chicoutimi. Ils ont commencé avec Grimard à Chicoutimi. C'était terrible. Je pense qu'ils descendaient la crème une fois par semaine, la vieille crème sûre. À la laiterie, ils la transformaient en belle crème glacée et en beurre. L'hiver, les garçons allaient dans le bois, sauf un, qui devait rester à la maison pour le ménage. La récolte finie, ils allaient faire chantier pour Adhémard Lavoie et Xavier Girard. Ils revenaient aux Fêtes et repartaient pour ne revenir qu'au printemps avec des petits salaires, bien petits. Ils en donnaient à papa et en gardaient un peu.

[187]



Monsieur et madame Hilaire Maltais, mai 1945,  
Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-40888.

Le mariage

Je me suis mariée le 21 août 1939, l'année de l'enregistrement militaire. La maison était en construction et on devait se marier. Hilaire croyait qu'on était trop pauvre et qu'il valait mieux attendre l'année suivante. Mon frère Gustave avait parlé à l'abbé Azarias Tremblay de l'enregistrement. Quand l'enregistrement est arrivé, il a dit à Gustave et à Hilaire : « *Mariez-vous, c'est le temps*. » J'avais vingt-cinq ans et Hilaire vingt-sept. On s'est marié à huit ou neuf heures le matin, puis on est allé s'enregistrer à Chicoutimi. On ne voulait pas que le monde de Laterrière nous voie. J'ai aussi une cousine qui s'est mariée en même temps. Les cultivateurs mariés pouvaient ne pas être appelés. Mais Hilaire a quand même été appelé. Comme il avait subi une opération pour une hernie, il a été exempté.

Dans ce temps-là, ce sont souvent les parents qui décidaient pour les enfants. Quand je me suis mariée, c'est moi qui ai décidé et j'ai convaincu Hilaire. Si j'avais écouté mes parents, jamais je n'aurais marié Hilaire Maltais. J'étais majeure, j'avais vingt-cinq ans. Je pense qu'ils ne l'aimaient pas parce qu'il était trop pauvre. Cela ne me faisait rien, je l'aimais. C'était un bon garçon. Le jour de notre mariage, on a déjeuné chez M. Maltais. On a dîné chez mes parents. Le souper a réuni les deux familles. Après, nous avons veillé chez monsieur Eugène Collard. Il avait une grande maison. On a couché chez mes parents. Nous étions trop pauvres pour faire un voyage de noces. Je n'avais pas de robe longue pour me marier, même pas de photographe. Notre mariage s'est décidé en moins d'une semaine.

Notre maison n'était pas encore construite. Nous avons habité quinze jours chez mes parents. C'était une maison qui avait coûté mille piastres. C'était de l'argent, mais tout était sur le crédit agricole. On est rentré ici avec de petites chaises de 90 cents, une table de deux piastres et un petit poêle de dix piastres. Ce n'était pas meublé. J'avais un set de chambre d'ancien temps. Mais nous étions chanceux d'avoir une maison. Ceux qui se sont mariés en même temps que nous et qui sont rentrés avec les beaux-parents nous disaient : « *Maudit que c'est plaisant ici*. » On se faisait de petites veillées. C'était une tradition que de demeurer chez les beaux-parents, mais plusieurs en ont souffert.

[188]

Je ne me souviens plus comment j'ai connu Hilaire. Les Maltais étaient des amis. Il était né dans le rang. Je l'ai toujours connu. Une fois, il descendait du bois, au printemps, avec son cheval. J'étais dans la fenêtre et je le voyais descendre. Il avait une *froc* de cuir. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'avais remarqué. C'était autour de Pâques. Le lundi, mon frère Gustave proposa d'aller chez les Maltais pour voir les petites filles. Il y avait un grand banc en arrière de la table. Hilaire y était couché en chemise carreautée. J'ai commencé à sortir avec lui dans le mois de Marie. Le mois de Marie se faisait dans le rang. Il venait au mois de Marie et nous avons commencé à parler. J'avais alors un autre *chum*. Avec Hilaire, j'ai sorti quatre ans et demi. On se laissait, on se reprenait ; il était pauvre et ne voulait pas se marier. Hilaire était associé à son frère. Tout allait dans le même porte-monnaie. On était très bien, Jeanne-Ida et Charles-Eugène ont toujours été très bons pour nous autres. Son frère dirigeait tout. Nous allions chercher le sucre et le beurre, tout chez Charles-Eugène.

La naissance des enfants

J'ai eu des enfants. Je les ai tous eus à la maison. J'ai perdu les trois premiers à la suite de fausses-couches. J'ai eu d'autres enfants, d'autres fausses-couches et le docteur a dit : « *C'est assez*. » Il a fallu qu'Hilaire aille faire une retraite fermée. Le père lui a dit : « *Tu es mieux de garder ta femme pour élever tes six enfants plutôt que de rester avec tes six enfants sur les bras et perdre ta femme*. » J'avais 37 ou 38 ans quand j'ai fait ma dernière fausse-couche. J'ai nourri cinq bébés. Ils pleuraient. Le docteur Tanguay m'a dit : « *C'est assez*. » Il n'était pas question de bouteilles dans ce temps-là. Quand on sevrait le bébé, c'était final. Maman me conseillait de nourrir, car cela préservait de la famille. Je me souviens avoir perdu un bébé en plein coeur de l'hiver. C'était le lendemain de Noël. Les chemins étaient ouverts au village, mais pas dans le rang. Le mal me prend le matin. Ma tante Rita et mon oncle Joseph Lavoie étaient venus et j'avais fait venir ma mère. Ils ont téléphoné au docteur, mais il a fallu le chercher. Quand il est arrivé, le bébé était au monde. Ma tante l'avait mis au monde. Elle n'avait pas coupé le cordon ombilical. « *Le docteur fera son ouvrage*, » avait-elle dit. Mais le bébé était mort. C'était une petite fille. J'en ai perdu aussi un autre à huit mois.

J'ai bien failli mourir. Je faisais des hémorragies. À ma deuxième fausse-couche, le docteur Tanguay m'a presque perdue. Dans ma chambre, à l'hôpital, il s'était montré très inquiet. Ce sont des humains et ils n'aimaient pas perdre des femmes. Les médecins ne nous suivaient pas tellement dans ce temps-là. D'ailleurs les communications étaient difficiles. Il y avait des femmes qui se faisaient suivre, mais pas moi. Aujourd'hui, les fausses-couches [189] sont soignées rapidement. Moi, je suis déjà demeurée trois mois à l'hôpital. Cette fois-là, j'avais été bien malade. Je faisais, en plus, des crises de foie. Je ne voulais pas me faire opérer parce que j'avais six enfants à la maison. On pense à nos enfants. Quand je suis retournée à l'hôpital, il y a dix ans, cela faisait dix-sept ans que je n'y étais pas allée. Ils m'ont alors rentrée à l'hôpital d'urgence. C'était pour la vie ou la mort. Au bout de dix jours, je suis sortie de l'hôpital et je marchais à peine. À l'hôpital, je ne mangeais presque pas, mais, chez moi, j'ai recommencé à manger. Maman est morte paralysée. Dans ce temps-là, ils ne se soignaient pas. Ma petite soeur s'était cassé un bras en tombant en bas de la galerie. Ils allaient chez le *ramancheur*. Je me rappelle une année où il y avait eu les fièvres. Plusieurs ont été malades cet hiver-là et chez nous, ils n'avaient pas fait venir le médecin.

L'importance de la religion

La pratique religieuse était importante dans le passé. Tout le monde pratiquait dans ce temps-là. Nous disions le chapelet, mais tout a cessé après l'arrivée de la télévision. Quelqu'un qui ne pratiquait pas était montré du bout du doigt. Moi, je n'ai pas connu personne qui ne pratiquait pas. On ne passait pas notre temps à la messe, mais on y allait une fois par semaine. Le mois de Marie était une rencontre de voisinage. C'était beau le mois de Marie. Des vieilles et des jeunes faisaient les prières. J'aimais bien les chants. Les chants de la Sainte Vierge étaient beaux. Quand les prières étaient finies, c'était une rencontre de famille. La religion catholique, dans ce temps-là, c'était un rassemblement de famille. Les gens se visitaient plus qu'aujourd'hui et il n'était pas question d'aller dans les hôtels. Le samedi et le dimanche, certains restaient veiller. Les *jeunesses* se rencontraient et se faisaient de petites veillées. On s'est tous marié entre nous puisqu'on ne sortait pas en dehors. Les veillées se faisaient à la maison, on se rencontrait à l'école du rang.

Nous jouions aux cartes. Il y avait de la musique. Les garçons et les filles se rencontraient. Les gars prenaient de la boisson. Les gens se faisaient de la *palette*. C'était de la bière faite en gros baril. Ils se faisaient du vin. Chez ma mère, on avait du *cansis*. Elle disait : « *Allez ramasser du* cansis *et on va faire du vin*. » On faisait des gros barils de trente gallons de vin. Maman payait la traite à tout le monde. C'était juste des petits verres. Finalement, elle a été obligée d'arrêter parce qu'elle se faisait siphonner son vin dans la cave. C'était défendu de danser mais nous dansions de temps en temps. C'était sévère. Il fallait danser par le bout des doigts. On chantait. On jouait aux cartes. Quand la visite arrivait : « *Oup ! mon Dieu, on va avoir une veillée à soir. Ça va être plaisant* ! »

[190]

La vie quotidienne

Chez ma mère, nous avions l'électricité et la radio. Papa aimait tout ce qui était moderne. Il avait acheté une laveuse électrique de *seconde main* en ville. Ici dans le rang, l'électricité est arrivée un an ou deux ans avant que je me marie. Mais on ne l'a pas eu tout de suite, faute d'argent. On n'avait pas l'eau courante. Il y avait un gros baril au pied de l'escalier. On allait chercher l'eau à l'étable chez Charles-Eugène. On emplissait un gros baril. Ce n'était pas drôle. Je lavais à la main. C'était dur après avoir eu une laveuse électrique chez ma mère. Il a fallu deux ou trois ans pour avoir l'eau courante après mon mariage.

La ferme de mes parents comptait trente ou trente-cinq moutons. Ils les tondaient dans le mois de février pour pouvoir laver la laine, la carder, la filer et la travailler au métier. On filait au pied. On avait trois rouets à la maison. Quand elle était bien filée, il fallait la tisser au métier. On s'en gardait des paquets pour tricoter des bas, des mitaines et des camisoles. J'ai vu semer du lin, mais pas plus de deux ans. Papa semait le lin dans des fonds *mouilleux*. Il était coupé et séché. Ils appelaient ça rouir. Ensuite, ils allaient le *brayer* avec une machine faite d'un grand bâton et d'un creuset. On le cassait pour sortir les fibres. On appelait ça des *aigrettes*. Pour casser la tête du lin, nous le battions au fléau. Dans la grange, on battait la tête pour faire tomber le lin. C'était la première opération à réaliser. On le peignait à l'aide d’un peigne à grosses dents et on filait.

J'ai aussi vu *échiffer*. Quand les couvertures, les camisoles et les bas de laine étaient usés, ils étaient coupés en petits carreaux qu'il fallait *échiffer* ; Les femmes se rassemblaient pour des *bis*. Après avoir *échiffé*, il fallait baratter avec de l'eau et du savon d'habitant. Une fois baratté, on coulait le tout dans une poche de jute. Puis on faisait sécher le tout sur la galerie et on cardait. Nous récupérions ainsi la vieille laine, mais elle ne valait pas la neuve. On la teignait. C'est très facile. On faisait des culottes d'étoffe. L'étoffe était préparée avec de la laine qu'on filait nous-mêmes. Elle était teinte et foulée à Chicoutimi. Puis on la tissait. Pour la teindre nous-mêmes, on bouillait de l'aulne pour obtenir une teinture de couleur brune. Tisser et carder, nous aimions cela, mais c'était dur et fatigant. C'était difficile de piocher sur le rouet toute une journée. Aujourd'hui, travailler au métier, ils nous montrent cela comme un passe-temps à la télévision. Pour nous autres, ce n'était pas un passe-temps, c'était pour vivre. C'était dur, mais ça avait un charme.

Nous fabriquions du savon en récupérant le gras des animaux abattus. Ils vidaient la panse de bœuf. Moi, j'en ai vidé deux fois. Une fois que tout était nettoyé, on faisait bouillir le tout dans un grand *bâleur* rempli de *caustique*. Ça bouillait une demi-journée ou une journée. Lors du refroidissement [191] du *bâleur*, il se formait une couche énorme de graisse sur le dessus. La graisse était de nouveau cuite avec de la résine et du *caustique*, je crois. Il était gardé dans un hangar.

La vie des cultivateurs

Dans ce temps-là, nous étions pauvres, mais nous n'avions pas besoin de beaucoup d'argent. On préparait des conserves. On faisait boucherie. Quand on avait besoin, on tuait un porc. Nous avions un tiroir à la Coopérative de Chicoutimi pour geler la viande. C'était un grand congélateur. Avant les frigidaire*s* ; ils descendaient toutes les semaines et ils allaient chercher de la viande. De plus, j'ai toujours été bonne du jardinage. Quand les enfants étaient jeunes, c'était plus difficile. Les enfants m'aidaient un peu en vieillissant. Aujourd'hui, c'est mon passe-temps. Cela me fait prendre du soleil.

Les cultivateurs avaient des truies. Quand les petits cochons étaient sevrés, ils les engraissaient et les tuaient. Ils salaient le lard. Quand j'étais jeune, ils salaient le maigre, mais ce n'était guère bon. On donnait des morceaux à nos voisins. Cela procurait de la viande fraîche chacun notre tour. Le printemps et l'été c'était difficile de conserver de la nourriture. L'hiver nous avions beaucoup de viande. Il se mangeait des patates *fricassées*, de la sauce à la poche, du lard salé bouilli avec de la salade. Quand la salade et les légumes arrivaient, ça marchait. Le pire, c'était à partir du printemps. Les *caveaux* à patates conservaient les patates et les légumes mais pas la viande. Certains fumaient la viande mais pas nous. Il y avait aussi les fruits. Papa achetait toujours un beau gros *quart* de pommes à tous les hivers. On ramassait des bleuets, des framboises et des rhubarbes. Il y avait des confitures de rhubarbe et de citrouille. Maman faisait de belles tartes avec des bleuets séchés. Elle mettait des tomates en conserve et elle en salait. Les dernières années, elle salait les tomates mûries, mais ce n'était guère bon. Chez mes parents, il y avait un four à pain dans la cave. On prenait un sac de farine, on le mettait dans la huche et on boulangeait. Il y avait du pain pour une semaine.

Le transport n'était pas facile. Mais, je me souviens que papa allait souvent à Chicoutimi. L'hiver, il y allait tous les jours. Il vendait du bois à cinq piastres la corde. Le soir les petits gars chargeaient deux cordes de bois et papa le livrait le lendemain. Vendre du bois c'était une source de revenus. Il vendait du beau bouleau. Papa faisait aussi des billots. Les billots étaient sciés en planche. Il vendait aussi à ses *pratiques* de la viande, des patates, des légumes, des oeufs et du beau beurre frais à l'automne. Les oeufs étaient vendus l'été ; l'hiver, il n'y en avait pas. Le porc était plus cher que le bœuf et papa nous disait de manger surtout du bœuf. Papa a eu un camion [192] après mon mariage. C'était une merveille pour lui. Il ne l'a jamais *chauffé*. Papa aimait la politique municipale. Il a même été maire un ou deux ans (1937-1939). C'était un vieux rouge. Un de ses frères de Bagotville le taquinait en lui disant : « *Bonjour monsieur King*. » Dans ce temps-là, il fallait tous voter pareil. C'était teint dans ce temps-là. Aujourd'hui ce n'est plus la mode. Et, ça patronnait.

[193]

**Partie I  
Père et mère, tu honoreras**

“S'il y a un petit moyen,  
je vais tous les faire instruire.”

Roméo Lapointe (80 ans)

Marchand de bois

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | LAPOINTE |
| PRÉNOM | ROMÉO |
| DATE DE NAISSANCE | 13 DÉCEMBRE 1899 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 1926 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | MATHILDA SIMARD |
| ENFANTS | 13 ENFANTS : 7 GARCONS, 6 FILLES |
| OCCUPATION | COMMERCE DE BOIS, CAMIONNAGE |
| INSTRUCTION | 3 ANS AU COLLÈGE COMMERCIAL |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1899 | Naissance à Laterrière. |
| 1910 | Cours primaire. |
| 1915 | Études commerciales. |
| 1926 | Mariage avec Mathilda Simard. |
| 1927 | Achat du premier camion. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  M. Lapointe est né en 1899 à Laterrière. Il a commencé à travailler dès sa sortie de l'école commerciale. Après une brève période de travail au moulin de pulpe de Port-Alfred, son père lui propose du travail à la boucherie familiale. Son travail consiste, entre autres, à passer la viande par les maisons pour les gens de la campagne. M. Lapointe a pris à coeur l'instruction de ses enfants. Il est fier des résultats obtenus et explique volontiers en quoi consiste le travail de ses enfants.  Son principal travail était le camionnage. Il fut l'un des premiers au village à posséder un camion et ce, malgré les remontrances de son père à ce sujet. Il fait du transport de bois mais surtout, il livre le fromage fabriqué à Laterrière. Il existait plusieurs fromageries à Laterrière à [194] l'époque, ce qui ouvre des débouchés pour le camionnage. Ses livraisons sont dirigées vers Chicoutimi d'où le fromage est exporté. Il fait aussi le transport de marchandises pour les commerçants du village et du bois de chauffage l'hiver sur des limites généralement situées à Laterrière. Grâce à des contacts à Québec, il acquiert un permis lui permettant de bûcher à l'extérieur des limites fixées. Il vend son bois à des particuliers d'Arvida, de Chicoutimi et de Jonquière. À la construction du boulevard Talbot, il achète tout le bois coupé pour le passage de la route. Le marché du bois étant instable, il part à l'extérieur, sur la Côte-Nord, avec ses camions pour faire du transport.  M. Lapointe s'est impliqué dans la politique municipale. Il a été secrétaire durant plusieurs années. Il a aussi été maire de Laterrière durant dix ans. |

L'enfance et l'adolescence

Aux noces d'or de mon oncle Ernest Lapointe, un frère de mon père, Monseigneur Eugène Lapointe, le directeur du grand séminaire à Chicoutimi, avait fait l'historique des Lapointe. Je crois que Jos Lapointe était le père de mon grand-père. Un de mes grands-oncles s'appelait Jos. Il était venu ici une couple d'années après les premiers colons. Il a été un an avec eux ici. Il était venu, probablement pour faire du bois. C'était des hommes d'une bonne capacité, des hommes forts comme on dit, des hommes capables. Jos est retourné mourir sur son vieux bien à La Malbaie.

À ma sortie de l'école, j'ai travaillé pour Louis et Jos Gagnon qui tenaient un commerce à Chicoutimi, Gagnon et Frères. J'ai travaillé un an comme commis au comptoir. J'étais jeune, je sortais de l'école, je devais avoir 18, 19 ans. Je suis sorti de l'école assez jeune. Comme commis, on répondait aux clients, on les servait au meilleur de notre connaissance. Le salaire était très minime. J'étais payé 20 piastres par mois et il fallait que je paye une pension de 13 piastres par mois dans le temps. C'était vers 1918 je crois. C'était à la fin de la Guerre 14-18. Je devais avoir 17 ans, c'était la première année après ma sortie du collège. Je suis sorti de l'école à 16 ans et demi et mon père m'a placé là. On ne ramassait pas d'argent. Il fallait fumer un peu, payer sa pension. Après Gagnon et Frères, j'ai travaillé à la finition du moulin de pulpe de Port-Alfred pour un mois. J'étais payé cher, quatre piastres par jour. Ils appelaient ça les *daggesters* dans le temps. C'était des grosses *tanks* qui logeaient et cuisaient les copeaux. À quatre piastres par jour, c'était beaucoup d'argent (rires). Je parlais quelques mots d'anglais que j'avais appris au collège. Les têtes de la compagnie étaient toutes des anglophones. Certains contremaîtres étaient bilingues. C'était à Port-Alfred, [195] au moulin de pulpe de Port-Alfred, au moment de la construction du moulin de pulpe. J'ai travaillé là pour un mois et demi et mon père a dit : « *Tu es aussi bien de t'en venir à la maison, j'aurais de l'ouvrage pour toi*. » Je suis revenu à la maison et j'ai travaillé pour Georges Lapointe, mon père.

Mon père était commerçant de viande, il était boucher. L'hiver, les gens s'achetaient de la viande et ils la faisaient geler. Il passait par les maisons pendant six ou sept mois, à partir du printemps, dans le temps de Pâques, jusqu'à l'automne, au froid, au temps où la viande se conserve. Pendant l'hiver, avec ses chevaux, il portageait. J'ai portagé avec lui et j'ai même travaillé pour la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi. Comme boucher, mon père faisait le gros et le détail. Notre clientèle, c'était les gens de la campagne. J'ai passé la viande pour mon père à Laterrière et on allait même dans des rangs de Chicoutimi avec des chevaux. La viande n'était pas longtemps en stock. On abattait généralement, si je me rappelle bien, le mercredi soir. On accrochait le tout dans une glacière. Chez nous, il y avait un compartiment pour conserver la glace toutes les semaines. La glace se faisait l'hiver. On la couvrait de *bran de scie* pour qu'elle se conserve tout l'été.

On a toujours été bien logé. Mon père avait bâti la maison ici au village, pour ouvrir un hôtel, en 1912. Il ne l'a pas bâtie de ses mains, mais c'est lui qui l'a fait bâtir. Il était bon pour cogner du clou mais ce n'était pas un menuisier. Il l'a donnée *à la job*, à messieurs Amédé Côté et Achille Émond. C'était une maison à deux étages. C'est là qu'était la boucherie. Le jeudi matin, il descendait les quartiers de la boucherie et, dépendant de la quantité dont il pouvait avoir besoin, il en vendait aux bouchers de Chicoutimi. Les quartiers d'en arrière surtout. Le steak, en campagne, on le vendait meilleur marché pour les ragoûts, les bouillis et la soupe. Généralement, la viande, le samedi soir, elle était toute vendue. On renouvelait le stock le mercredi *d'ensuite*. Le boucher allait à Chicoutimi et il pouvait revenir avec ses deux *quarts* de hareng ou autres poissons. Mon père nous a très bien élevés avec ce métier.

Mon père était un bon travailleur. Il n'était pas instruit, mais il savait compter son argent et il était honnête dans la force du mot. Quand il a arrêté de travailler, il a lâché sa boucherie. Il vieillissait et moi, je n'aimais pas tellement le métier de boucher. J'avais commencé à faire du bois, j'avais des camions. J'ai dû travailler en communauté avec mon père jusqu'à l'âge de 27 ou 28 ans. Je me suis marié en 1926. On passait la viande l'été et on faisait du bois l'hiver. J'ai tenu les livres pour mon père tant qu'il a brassé quelque chose d'un peu important. Dans notre famille, on était neuf enfants : quatre garçons, cinq filles. On vit tous encore. La plus vieille a 84 ans, [196] la plus jeune a eu sa pension de vieillesse dans le mois de mai, au commencement de mai. C'est 65 à 84. Moi j'ai plus de 80. La dernière, c'est Olivette, madame Gagné, la voisine. Elle a 65 ans.

Je m'étais dit à un moment donné : « *S'il y a un petit moyen, je vais tous les faire instruire*. » Quand ils ont absolument voulu abandonner, ils ont abandonné. Toutes les filles sont allées à l'École normale. Disons que ma femme a été d'un grand concours. D'abord, je disais et je le dis encore c'était « le ministre des finances ». Elle calculait bien son affaire. C'était une bonne maman et une bonne grand-maman. Elle avait fait la classe plusieurs années.

L'instruction

Pour l'instruction, quand on était petit, les favorisés étaient les garçons des professionnels ou les garçons de la compagnie. Le curé disait : « *Toi, mon petit garçon, tu veux faire un curé*. » Pour les autres, les pères avaient hâte qu'ils fassent leur première communion, car après, ils pouvaient prendre l'ouvrage. Le père, surtout, et la famille avaient hâte qu'un garçon ait fait sa première communion. Elle se faisait généralement à 10 ans. Mais il fallait savoir son catéchisme pour faire sa première communion. Ils ouvraient un livre et ils prenaient une question. Ils posaient la question. Il fallait savoir répondre à cette question-là. Après la communion, la généralité sortait de l'école. J'ai commencé l'école dans le rang de l'Église puisque je suis natif de cet endroit. Mon père a vendu sa terre au printemps 1910. La terre était dans le rang de l'Église en face de chez Ludger Brassard, anciennement. C'est Maurice Maltais qui est là présentement, en face de Ludger Brassard. La terre de mon père tenait à 8 à 10 vaches à lait. Elle a bien agrandi depuis ce temps-là. De 1910 à 1982… J'ai été à l'école modèle du village jusqu'à l'âge de treize ans. J'avais fait ma première communion alors qu'on était au rang de l'Église.

Comme professeur, il y avait une demoiselle Côté, Lidy Côté. C'était une sœur des demoiselles Côté et de l'abbé Georges Côté. Elle faisait l'école modèle. Marie Gagnon a aussi fait l'école. Elle était mariée à Ernest Simard. Elle s'est mariée plus tard. Il me semble que la dernière *maîtresse* d'école que j'ai eue, c'était Marie Gagné. J'avais 13 ans et après les vacances, je suis allé à l'école commerciale de Saint-Raymond. Ils donnaient un bon diplôme commercial. Mes enfants sont tous bien placés. Ils sont dans la moyenne des mortels. J'ai trois garçons dans l'enseignement, j'en ai deux qui sont placés à Ville-Laval. C'est la deuxième municipalité de la province en étendue après Montréal je pense. Ville-Laval avait absorbé 30 municipalités. Ils sont contremaîtres, tous les deux, Ernest et Clément. J'en ai un qui enseigne à Jonquière. Rosaire enseigne ici. À Montréal, [197] Raymond est dans la direction à l'école de Laval, la grosse école de Laval. Léonce travaille pour les postes à Arvida. Les filles sont toutes mariées. La plus vieille fait encore la classe à temps partiel. Deux autres sont mariées à des professeurs.



Roméo Lapointe, juin 1919, Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-12623.

L'achat du premier camion

J'ai acheté mon premier camion l'année de la construction de l'usine d'Arvida par l'Alcan, la première usine construite vers 1925. Les employés de Roberval-Saguenay avaient su qu'on pouvait faire du bois et le vendre. Ils avaient envoyé un représentant, Guillaume Tremblay, qui est connu dans la commission scolaire d'Arvida. Ce dernier achetait du bois pour des employés de l'aluminium. Ils nous donnaient un montant fixe pour chaque corde. On le débitait sur le terrain de Roberval-Saguenay dont les *chars* venaient à Laterrière dans le temps. C'était le commencement des camions dans la région. Il y en avait deux ou trois à Chicoutimi. L'idée m'était venue d'acheter un camion et d'aller voir comment il en coûterait aux résidents d'Arvida pour que j'apporte le bois dans leurs caves. C'était les employés de l'aluminium. Le bois de chauffage était débité en 15 pouces au printemps et on devait le livrer pour l'automne. Je ne me rappelle pas le montant qu'ils m'avaient donné, mais c'était assez important. C'est ce qui m'avait fait acheter mon premier camion. C'était un Ford « à coup de pied » comme on appellerait aujourd'hui. C'était un petit Ford qui pouvait loger trois cordes de bois de chauffage. On livrait cela à deux ou trois. En même temps, je faisais du transport de marchandises à Laterrière. Pour la gazoline, je ne crois pas qu'il y ait eu de *tank* à Laterrière. On allait à Chicoutimi, les premières années. À Laterrière, la machinerie s'est répandue assez vite et je pense qu'on a eu une *tank* vers 1926, 1927. Les assurances ne coûtaient quasiment rien et la gazoline coûtait 28 cents le gallon.

Les chemins étaient tous sur le sable ou sur le gravier. Il n'y avait pas d'asphalte à part dans les rues des villes. L'hiver, les chemins fermaient dès que la neige tombait. Quand la neige était presque complètement fondue, [198] les chemins rouvraient. Pour aller à Chicoutimi, on prenait le rang Saint-Thomas, par le boulevard Talbot. Pour aller à Arvida, on passait surtout par le chemin du rang Saint-Pierre. Là, se trouvait la route de 60 arpents qui conduit à Jonquière, au coin du sixième. On sortait par le rang Saint-Antoine et on rentrait à Arvida. Mon premier camion, il me semble qu'il coûtait autour de 1 200 $. C'était assez cher, pour ce qui se gagnait. Mon père pensait que j'allais manger les terres avec ça. On faisait du bois sur ces terres-là et on était tous ensemble, la famille de Georges Lapointe. Mon père pensait que le camion ne se payerait pas. Dès la deuxième année, je pense, il y a eu le fromage. Il me semble que le tarif du chemin de fer était à 60 cents du 100 livres pour descendre le fromage à Chicoutimi. Les cultivateurs qui partaient des rangs et du village devaient transporter la marchandise pour l'embarquer dans les *chars*. Si j'ai 60 cents du 100 livres, si je pars avec 4000 livres de fromage ça fait 24 piastres. Les marchands de Laterrière me faisaient monter tout leur fret de Chicoutimi. Ils achetaient des magasins de gros de Chicoutimi, J.-B. Renault, Côté & Boivin ou Gagnon et Frères. J'allais porter de la viande et je remontais avec d'autres marchandises. Ils me payaient raisonnablement suivant la mode du temps. Tout allait très bien car il n'y avait pas beaucoup de camions. Dès que les chemins fermaient, je m'en allais dans le bois et je bûchais. Pour payer les camions, je faisais un petit terme à chaque fois. Mars Finance a opéré longtemps pour les vendeurs d'International. J'ai eu seulement deux sortes de *truck*. J'ai eu du Dodge puis surtout de l'International. J'avais eu un Ford, le premier, mais je n'ai pas repris de Ford. Je n'ai jamais été adroit pour les réparations du camion. Les petits garçons sont meilleurs que moi. J'avais mes mécaniciens à Chicoutimi. Longtemps j'ai eu le garage Gauthier. Après cela, Léandre Chasseur a été mon mécanicien. Il travaillait pour Gauthier et il avait ouvert à son compte. Ah, lui c'était un homme, les *machines*, les moteurs…

Le transport du bois

L'été, tandis que je conduisais mon camion, je donnais mes chevaux à un de mes frères pour sa culture. Il en avait besoin l'été. Même des cousins ou des étrangers prenaient mes chevaux au printemps quand j'avais fini de bûcher à la fin de l'hiver. Il y avait un gars de la Grande Ligne de Chicoutimi, un nommé Villeneuve, il était toujours content. Il dit : « *Vous avez des bons chevaux*. » J'aimais avoir des chevaux solides, *comme de raison,* pour travailler dans le bois. Il me les a pris plusieurs années. Je les descendais le printemps et il disait : « *Ne vous pressez pas pour l'automne. Il faut ramasser tout le restant des récoltes*. » Les tracteurs n'étaient pas répandus comme aujourd'hui encore.

[199]

J'avais environ 1 000 acres de bois ici. J'ai manqué de limites. C'était des lots patentés que j'avais achetés à différents moments, surtout en temps de crise. J'avais eu ça quasiment pour une bouchée de pain comme on pourrait dire. Entre 1939-1945, le bois était rare. Le chauffage à l'huile n'était pas encore à la mode dans le temps et le charbon était plutôt rare. Le fédéral nous aidait à faire du bois. J'avais fait 10 000 cordes de bois en 15 pouces. Tout s'était écoulé dans la même année et j'ai manqué de limites. Mes lots étaient tous dans Laterrière. J'en avais à Portage-des-Roches. J'ai même gardé les lots de Portage-des-Roches où est la Rocaille aujourd'hui. Je fais l'exploitation de camping. Mes fils sont actionnaires dans la compagnie. On pourrait appeler cela une compagnie de *broche à foin*. C'est à fonds limités et mes 13 enfants, garçons et filles, ainsi que ma femme, sont actionnaires. Ce sera probablement toujours un éléphant blanc parce que ce n'est pas rentable. J'ai exploité le Portage-des-Roches à l'ancienne mode. Il y a longtemps que j'ai abandonné. J'avais 300 acres à Portage-des-Roches et je ne brisais rien. On coupait juste ce qu'il fallait pour passer la *sleigh*.

L'année où j'ai coupé mes 10 000 cordes, je n'ai pas tout pris sur mes limites. Il y avait eu un permis spécial pour couper sur le terrain de *Québec Pulp* en faillite dans le temps. C'était encore entre les mains des syndics de Québec, Boulanger, Fortier et Rondeau. Ils étaient les syndics de Québec qui administraient l'affaire. J'avais eu un permis spécial. L'abbé Arthur Fortier, qui était sous-ministre de la colonisation m'a beaucoup aidé dans cette organisation. Il est mort plutôt jeune mais c'était un gars bien chic. Je parle de 10 000 cordes de bois de chauffage et je me base toujours sur du bois prêt à mettre dans le poêle. Il y avait 22 chevaux sur le *charroyage* et 40 à 50 hommes. Il a fallu tout le débiter et le fendre au printemps. On l'avait coupé en 10 pieds. Le bouleau de 12 pieds, on trouvait ça trop pesant pour manoeuvrer à bras. On chargeait tout à bras avec des crochets et à la *mitaine*. On coupait à la hache et au *sciotte*. Les chevaux charroyaient. J'avais quatre chevaux cet hiver-là. Les autres appartenaient à des *jobbeurs* à qui je donnais tant de la corde. Un *jobbeur* était de Bagotville, deux de Chicoutimi et les autres étaient de Laterrière. J'avais un de mes beaux-frères de Chicoutimi. Il était *à la job* comme les autres.

Il a fallu tout débiter au printemps. Il a été une *escousse* où il y avait 12 cultivateurs pour débiter le bois avec des engins à gazoline. 12 organisations débitaient le bois. Débiter 10 000 cordes de bois, le fendre, le corder, on n'avait pas de chômage nous autres. J'ai vendu partout à Arvida. J'en ai vendu à Chicoutimi et même à Jonquière. Le bois était réellement rare. Lorsque j'étais garçon, pendant trois hivers, j'ai fait de petits chantiers pour la Compagnie de Pulpe ; deux sur la rivière du Moulin et un sur la Rivière à Mars. Le bois de la Rivière à Mars allait à la manufacture de Port-Alfred. [200] À la rivière du Moulin, le bois tombait au lac de la Chaîne et, les premières années, ce bois-là se chargeait à la Chaîne. Il y avait un *bôme* et le lac était éclusé. Ils ramassaient le bois dans le temps de la drave et ils le chargeaient sur les *chars* qui déchargeaient au Pont-Arnaud, où se trouve le pouvoir électrique au rang Saint-Pierre. Le même train a servi quand ils ont remplacé l'écluse de bois en écluse de ciment à Portage-des-Roches au lac Kénogami. Le barrage en ciment a été fait *à la job*. Je ne me rappelle pas du nom de la compagnie mais des gens de Laterrière ont travaillé là-dedans. Je crois que la compagnie de chemin de fer Roberval-Saguenay a fermé ici en 1928 ou en 1930. C'est en même temps que la fermeture de Val-Jalbert si je me rappelle bien.



Roméo Lapointe, avril 1942, Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-36203.

Du bois de chauffage, j'en ai fait pendant plusieurs années. L'hiver suivant, ma grosse année, on a construit le boulevard Talbot (1946-1948). Par acquis, j'avais acheté tout le bois coupé pour le passage du boulevard Talbot à partir du manoir Clairval. La limite était toujours entre les mains de la *Québec Pulp* en faillite. J'ai fait tout ce bois-là. Il était coupé par le *contracteur* qui le mettait de chaque côté de l'emprise du chemin qui avait 100 pieds de large. Il y avait l'ancien chemin temporaire où l'on portageait pour les chantiers antérieurement. Il fallait que je mette mon bois de manière à ne pas nuire à l'exécution des travaux de la route. Ce fut assez rémunérateur. Après le boulevard Talbot, l'économie ne marchait pas tellement. Pendant deux années j'ai fait chantier pour John Murdock, comme petit *jobbeur*. Ensuite, j'ai travaillé deux étés pour Théberge et Plourde. Ils étaient *sous-contracteurs* pour les chemins des Passes Dangereuses. C'était du terrassement. Je pouvais faire travailler mes *trucks*. J'étais, comme Théberge m'appelait, superviseur.

Pour le bois, il y avait passablement de *jobbeurs* à Laterrière. Il y avait les Émond, Cyrille et son père. Monsieur Pitre Émond et Achille Émond étaient *contracteurs* en forêt, pour les grandes compagnies de Pulpe. Mon beau-père, monsieur Simard, Elzéar Simard était *contracteur* aussi pour la pulpe. Il a fait plusieurs années. Jos-Luc, son fils, a fait plusieurs années pour John Murdock. John Murdock était le grand *contracteur* après la Compagnie de Pulpe. Quand j'étais tout jeune, si le bois était le moindrement gros, on avait des *godendardt* et des *sciottes*. Pour le petit bois, le *sciotte* était [201] le plus pratique. Pour du bois de 15 à 18 pouces, c'était mieux avec le *godendart*. La scie mécanique, c'est apparu après la Deuxième Guerre. Pendant la Guerre, quand j'ai fait mon gros chantier, il n'y avait pas de scie mécanique.

Les chantiers coopératifs ont commencé dans les années 1950. Je ne commerçais plus le bois. J'avais racheté une limite à Saint-Rose-du-Nord. J'avais 600 à 700 acres et le marché du bois était pourri cette année-là. Je ne pouvais pas garder mes garçons qui travaillaient tous pour moi à un certain moment donné. J'en avais deux ou trois qui travaillaient pour moi. Ils se sont placés ailleurs et j'ai tout liquidé. Par la suite, j'ai travaillé deux ans sur la Côte-Nord, à la construction du port de mer à Port-Cartier. Je suis sorti de ce contrat avec sept camions. J'en avais trop et j'ai tout liquidé. Je n'ai à peu près rien entrepris depuis ce temps-là. À Port-Cartier, je suis monté dans l'automne 1959 et je suis sorti au printemps 1961. C'est l'année de la construction du port de mer qui servait à sortir le minerai des mines de Gagnonville. Quand j'allais travailler au loin, je ne descendais pas trop souvent. J'ai été deux ou trois hivers pour John Murdock du côté de Shipshaw. Mais quand on était ici, j'hivernais sur des terrains que j'avais. On arrivait le samedi soir et on repartait généralement le lundi matin pour notre semaine. Les tracteurs d'alors étaient moins gros qu'aujourd'hui. Ils s'en servaient pour ouvrir des chemins. Lorsque le *charroyage* était trop long pour les chevaux on *charriait* avec les *trucks*. Ils ne chargeaient pas le *truck* avec des moyens mécaniques comme aujourd'hui. Les premières années, ils chargeaient à la *mitaine*. En hiver, ils faisaient geler la neige et ils construisaient des chemins partout.

La modernisation

Je crois qu'avant la Première Guerre, on pouvait téléphoner. Le téléphone est arrivé plusieurs années avant l'électricité. Nous étions mariés quand l'électricité a été installée à Laterrière. On s'est marié en 1926, ça devait être 1927 ou 1928 (1927). L'eau courante a passé ici, j'avais douze ans (1912). Le premier système était alimenté à partir du lac des Pères. Monsieur Thomas Gauthier avait bâti l'aqueduc avec monsieur Gauvin de Saint-Jérôme et Alphonse Aubin. Je ne sais s'ils étaient en société. Avant l'eau courante, ils faisaient l'eau à la tonne. Dans le rang de l'Église, c'était à la tonne. Certains avaient des pompes à la main. Avant l'électricité, il y avait les lampes à l'huile et le poêle à bois. Il n'y avait presque pas de glacière. Nous avons été les premiers à faire de la glace ici à Laterrière. Quand mon père a bâti sa boucherie, il faisait en même temps de la glace pour le curé de Laterrière. À Laterrière, il n'y a jamais eu de vendeur de glace comme il y a dans les villes. Pour conserver, ils salaient leur lard pour [202] l'année. Ils pouvaient mettre en *canne* du boeuf et du maigre de porc. Je m'en rappelle, j'étais jeune et nous mettions la viande en *canne*, dans des bocaux. Certains fumaient la viande. Chez mon père, je ne pense pas qu'ils aient jamais fumé la viande. Dans les *écarts*, où se ramassait la neige, les gens enfouissaient leur nourriture. C'était comme une glacière.

L'automne, quand les froids étaient pris, ils tuaient les animaux pour la viande. Tout le monde se ramassait de la viande pour l'hiver. Généralement, on tuait un petit bœuf et un cochon, pas trop gros, un porc. On mangeait bien. Tout le monde avait quelques moutons, huit à dix moutons. Ils vendaient les jeunes moutons à l'automne. Ils les *shippaient* sur les marchés en dehors. Vers l'âge de dix ans, j'ai commencé à *tirer* les vaches, avant qu'on vende notre terre. Nous allions porter le lait à la fromagerie. La fromagerie ne marchait pas tout l'hiver. Les vaches donnaient du lait seulement pendant l'été. Quand elles arrêtaient, la fabrique ne payait plus. Le printemps, ils rouvraient quand les vaches avaient à peu près toutes vêlé. Il y avait une fromagerie dans le village, celle de mon oncle Ernest Lapointe, en face de chez Robert Saint-Gelais. Il y avait quatre fromageries à Laterrière. Outre celle de mon oncle, il y en avait une au rang des Menés, au milieu du rang, sur les terres d'Henri Munger. Il y avait de gros cultivateurs dans ce coin-là. Il y en avait une au rang de l'Église, chez Charles Côté. Les Grenon y cultivent leurs fleurs aujourd'hui. Il y en avait une au coin chez François Côté, au coin du boulevard Talbot, chez Albert Côté.

Les premières années, avec mon *truck* d'une tonne, je descendais tout ce fromage en ville. Même les *chars* venaient encore ici à Laterrière et il fallait que les cultivateurs chargent leur fromage pour venir le porter au train. Les *chars* avaient de la glace pour la conservation avant l'expédition par bateau sur les marchés extérieurs. Il y avait eu des *approchements* pour que je descende le fromage toutes les semaines. C'était un gain supplémentaire avec mon petit commerce de bois du temps. Les meules de fromage pesaient environ 80 livres. Chaque arrondissement avait ses producteurs. Tous les cultivateurs avaient des petits troupeaux de 10 à 15 vaches. Le fromager payait tant du *cent* livres de lait. Le fromage se vendait 10 à 12 cents la livre. Les premières fois, j'ai descendu le fromage au bateau à Bagotville. Ensuite, la Coopérative de Chicoutimi l'a acheté. Ils le déchargeaient et l'entreposaient à Chicoutimi avant de le vendre. Je pense qu'il y avait des inspecteurs qui venaient. Par la suite, les fromageries ont été achetées par la Coopérative de Chicoutimi. Elles ont toutes été achetées.

Pendant la Guerre 1914-1918, personne n'a été conscrit dans ma famille. À la fin du conflit, j'avais 18 ans et j'aurais pu être conscrit. À Laterrière, j'en ai vu plusieurs qui se cachaient dans le bois. J'ai vu Joseph [203] Girard, Thomas-Louis Gagné et Claudémire Saint-Gelais. Thomas-Louis s'était caché, puis « Gassoute » son frère. On l'appelait « Gassoute » mais c'était Joseph-Élie. Ça me fait comme un rêve. J'ai cru que les chevaux ont passé quand ils cherchaient les conscrits. Il me semble qu'il y avait quelqu'un de Chicoutimi, ils l'appelaient « Colfa ». Il me semble qu'il en avait donné plusieurs.

La Crise

Mon père a été touché par la Crise. Il avait acheté deux terres lorsque j'étais encore garçon. Les termes à payer étaient trop hauts, car rien ne se vendait. Le crédit agricole avait réglé le tout. Nos vendeurs du temps, messieurs Pearson et Johnny Simard, avaient accepté que le crédit agricole propose des termes beaucoup plus acceptables. Après l'abondance de 1914-18, les terres se vendaient 15 à 20 000 piastres et même plus cher. Nous avions des termes de 1 000 piastres. Alors, on ne pouvait pas arriver. Les jeunes hommes qui ont tenu ces terres étaient en âge de se marier. Ils se sont mariés et ont eu des enfants. Avec un petit crédit agricole, du gouvernement fédéral, ils ont tous conservé leurs terres. Il leur prêtait à bon marché dans ce temps-là, si je me rappelle, c'était à long terme et l'intérêt était minime. Plus tard, le provincial a aussi établi un prêt.

Tout le monde faisait son jardin dans ce temps-là. On avait toujours une vache et des chevaux. On avait des patates et des légumes pour la maison, des tomates, de l'oignon et de la salade. Ma femme a *canné* elle aussi. Elle fait geler encore dans le congélateur. L'automne, les premières années des *trucks*, j'achetais, suivant la grandeur de la famille, ce qu'il fallait pour hiverner. Je pouvais acheter deux cents livres de sucre blanc et un 100 (livres) de farine. Ma femme cuisait son pain régulièrement. Une caisse de tomates en boîte et une caisse de saumon. Il me semble qu'avec 75, 80 piastres, j'avais, à part la viande, tout ce qu'il fallait pour hiverner avec une famille moyenne. Aujourd'hui, tous les quinze jours, ça prend 75 piastres pour deux personnes. Il n'y a pas de comparaison possible.

La chasse et la pêche

J'allais à la chasse et à la pêche assez souvent. Au moins une dizaine de fois par été dans ce temps-là, ce n'était pas exigeant. C'était là que je me reposais le mieux. J'aimais ça à la pêche, j'ai toujours aimé aller dans le bois. C'était bon pour la pêche partout. Il n'y avait pas beaucoup de pêcheurs, je vous parle par exemple à l'âge de 35, 40 ans. Aujourd'hui, il n'y a pas de place où les pêcheurs ne vont pas. J'ai été du côté nord avec mon beau-frère Patrick Émond qui travaillait pour eux autres. Ils avaient un [204] espèce de club vers le lac Onatchiway. Lui et un de ses amis, Thomas-Eugène Tremblay qui était contremaître dans la même boutique, n'avaient pas d'automobile. Je les menais et ils me nourrissaient. On partait généralement le samedi, pas trop tard dans l'après-midi pour revenir le dimanche soir généralement. On pêchait la truite à la mouche. Je n'ai pas connu d'autres *agrès* de pêche que la mouche, la mouche franche. On les achetait. On n'avait pas de limite de prise dans ce temps-là. Je suis allé quelques années, quatre ou cinq ans, à la pêche au lac Ha ! Ha ! À partir d'ici en voiture, je n'avais pas de *truck* dans le temps. J'y ai été aussi quand j'ai eu un *truck*. On partait des fois pour coucher deux nuits. J'étais garçon encore. On mettait nos provisions dans une boîte à beurre puis, on s'en venait quand notre boîte à beurre était pleine de truites. Une boîte à beurre, ça contenait 50 livres de beurre.

J'ai pêché en masse dans la rivière du Moulin. Je disais que c'était mon club. Les petits garçons à partir de dix, douze ans, j'avais un petit chaland puis, je le mettais ici au pied des chutes. Je descendais, ça me prenait deux ou trois dimanches, ça dépendait si c'était *mordeux* ou bien si ça ne mordait pas beaucoup, pour aller *virer* jusqu'à la haute saison. Il n'y avait quasiment pas de dimanche que je ne prenais pas cent truites, cent, cent dix truites. Il y en avait des moyennes, mais de la grosse, grosse truite, pas dans la rivière du Moulin. On pouvait prendre trois quarts de livre ou bien de la plus grosse.

J'ai fait une grosse pêche au lac des Pères. J'avais été malade quelques mois à l'hôpital puis, Thomas-Louis Gagné, mon voisin, m'avait dit : « *On va aller pêcher au lac des Pères*. » J'étais assez capable pour aller pêcher. C'est quasiment une pêche miraculeuse. Il y en avait de la belle truite *à ras* trois livres, deux livres et demie, trois livres. J'avais trois mouches favorites. La « professeur », la « Western Bee », c'est l'abeille puis, l'autre rouge ou blanc. C'était mes trois mouches favorites. J'y ai été l'été passé encore une fois puis, j'ai pris une truite. Elle n'était pas grosse, rien qu'une, mais je n'ai pas marché. J'étais allé pêché à la maison de Murdock, parce que c'est un de mes neveux qui a ça. Il m'avait invité. La « Rapide-à-Bari-Jean », c'était bon ça aussi.

J'aimais la chasse aussi. Un samedi matin, Clément pouvait avoir dix, onze ans, je suppose. Je faisais du bois sur des lots que j'avais. Un enfant, c'est vigoureux. On montait puis, Clément dit : « *J'ai vu comme un chien qui se sauvait*. » J’ai laissé mes *teams* là. J’ai attelé les deux chevaux pour m'en venir. Il y avait là un chevreuil qui avait été étranglé par les loups. C'est les loups qu'il avait vu se sauver. C'était l'hiver, au mois de janvier, je suppose. Toujours que je m'en vais sur le bord, il dit : « *J'ai cru voir un chien*… » Les chevaux avaient fait drôle. Ça fait que je m'en vais là, [205] je descends ; un beau chevreuil qui pesait à peu près 90 à 100 livres de viande, je suppose. Il était encore chaud. Ça fait que je mets les deux chaînes pour le monter, l'écart est grand. Je l'emmène au *campe*, je le *pleume* comme il faut puis, je mets ça sur la neige. Il était bon. J'aimais bien aussi tendre aux collets ! J'ai tendu encore l'automne passé. Puis, j'en ai pris rien qu'un, mais je n'y ai été rien qu'une fois à mes collets. On tuait des perdrix à l'occasion. Il y avait des automnes ou, après la fermeture des chemins, j'allais passer huit jours dans le bois.

J'ai toujours aimé la chasse. À chaque printemps, huit jours francs après le départ des glaces du lac des Pères, un orignal vient manger dans le lac. On y est allé plusieurs printemps, chez Joseph Saint-Gelais, Gédéon Saint-Gelais, Patrick Émond et Claudémir Saint-Gelais. On en a tué cinq de suite, cinq printemps différents. En temps défendu. On les tuait à l'eau, puis on avait un chaland pour le chercher. Claudémir avait une carabine 303, *Savage*. Moi j'avais une 30-40, *Winchester*. C'était une carabine de guerre des États-Unis. On le portageait sur notre dos. L'automne, il y avait le lièvre. J'aimais bien tendre des collets. J'ai tendu encore l'automne passé. J'en ai pris rien qu'un mais je ne suis allé qu'une fois à mes collets.

L'intérêt pour la politique municipale

Je me suis toujours intéressé à la politique municipale. J'ai été secrétaire des deux municipalités, paroisse et village. C'est de là que mes idées sortent. J'ai été secrétaire pour les deux municipalités pendant plusieurs années, pendant dix à douze ans. Quand ils ont mis Taschereau dehors du gouvernement provincial, c'est en 1936, alors j'étais secrétaire. Le sous-ministre des Affaires municipales du temps était venu rencontrer tous les secrétaires-trésoriers. Il nous avait fait une conférence et il avait dit : « *Les municipalités qui volent le gouvernement sont nombreuses. Elles jouent sur les chiffres. Si vous vous apercevez de quelque chose, vous m'écrivez un mot et vous n'aurez aucun problème*. »

C'était au temps où Maurice Duplessis était un tribun hors pair. J'étais allé à une assemblée de l'Union nationale avec Adémard Gagné, mon cousin. Pendant l'assemblée, tous les Libéraux sont devenus des voleurs. Il n'y avait pas assez de poteaux de téléphone pour tous les pendre. En 1952, Maurice Duplessis était encore au pouvoir. Je n'ai jamais voté Duplessis. Jamais, au grand jamais. J'aurais probablement voté pour lui, mais de deux maux il faut choisir le moindre en politique. D'abord, je n'ai pas pu avoir de limites. J'ai fait des offres pour avoir des limites. J'étais capable de commercer le bois. J'en avais fait les preuves. J'étais bien vu à la Consol, j'étais bien coté chez les *Price Brothers*. Avec les commerçants de bois, j'étais très bien estimé aussi. J'en ai *shippé* jusqu'à Montréal. Je n'avais plus de limites [206] parce que je n'étais pas « bleu ». C'était comme entrer dans l'église avec son chapeau. Mon nom était sur le bureau du ministre Talbot à Chicoutimi. Le boulevard s'est bâti sans que je gagne une piastre. J'ai eu le bois, mais ce n'était pas grâce au gouvernement. C'était encore entre les mains des syndics et j'ai acheté de Boulanger, Fortier et Rondeau de la rue Saint-Paul à Québec.

En 1961 en revenant de la Côte-Nord, Viateur Maltais est venu me trouver. Les Gauthier avaient mené Laterrière depuis que ça existait. Je me suis présenté contre le maire Onésime Gauthier (1959-1961). C'est lui qui m'avait battu comme conseiller en 1951. Cette fois-là, je l'ai battu par 20 voix de majorité. J'ai été maire du village pendant dix ans, de 1961 à 1970. J'ai été élu maire en juin 1961. Pendant l'hiver qui a suivi, on a rebâti le vieil aqueduc en bois. Notre municipalité a eu tous les octrois. Les travaux d'hiver ont permis aux chômeurs et aux cultivateurs de Laterrière de gagner quelque 200 000 $. Je suis pour la Confédération et je suis contre la séparation du Québec de la Confédération. J'ai visité le Canada de l'Atlantique au Pacifique. On n'est pas plus mal dans la province de Québec que n'importe où ailleurs dans le Canada. La province est développée et moderne. Avec nos lois sociales, on est bien protégé. Alors pourquoi ? Je ne cache pas mes couleurs. J'ai toujours voté libéral. Je n'ai jamais voté Union nationale. Au village, pendant longtemps, on a eu des majorités libérales. Dans la municipalité-paroisse, l'Union nationale prenait plus. Depuis une *escousse*, le Parti québécois (P.Q.) nous emballe d'un bout à l'autre.

La mortalité

Mes parents sont morts dans leurs lits. Mon père est mort chez nous, Je n'étais pas là, j'étais aux Passes Dangereuses. Ma mère est morte chez Olivette. Elle a été finir ses jours là. Ma mère s'appelait Marie Desbiens. Elle est décédée plusieurs années après mon père. Elle est morte à 86 ans. Mon père est mort à 82. Ça fait trente ans que mon père est mort. Ma mère est morte plusieurs années après.

J'ai été trois mois à l'hôpital. J'avais fait une inflammation de poumon. Je devais avoir 22,23 ans. C'était à l'hôpital de Chicoutimi avec le docteur Riverin. J'y ai été aussi en 1976. J'avais un cancer. Ils chuchotaient dans les passages : « *Il peut faire peut-être bien un mois, deux mois, le bonhomme*. » Ça fait six ans de ça. À l'époque de mon père, durant la naissance des enfants, on nous envoyait chez le voisin. Mon père a toujours fait venir le médecin. Quand je suis venu au monde, ma mère m'a dit qu'elle avait établi des comparaisons. C'était le docteur Riverin qui venait. On était à six milles de Chicoutimi, dans le bas du rang de l'Église. J'étais le [208] deuxième de la famille. Elle dit que le docteur lui avait chargé deux *piasses*. On a toujours eu un médecin. On allait à l'hôpital quand on était malade. Il fallait être malade pas mal. Mon père a été opéré pour la prostate une couple d'années avant de mourir, je crois bien. Il n'y avait pas d'assurance-maladie.

Pour la mortalité, ce qui m'avait frappé à un moment donné, c'est quand ma grand-mère Lapointe est morte. Elle était morte le dimanche dans le courant de la journée, mon père était croque-mort. Il était croque-mort d'abord à une agence pour Caron de Jonquière, Charles Caron. Puis il y a eu un arrangement de fait après ça avec deux entrepreneurs. La vieille maison Aubin, c'est une succession de père en fils. Je pense que c'est la quatrième ou cinquième génération des Aubin. Il était pour Aubin à temps partiel. Dans ce temps-là, quand ma grand-mère est morte, ils n'embaumaient pas les corps. On les ensevelissait comme ça. Quand il faisait chaud l'été, ça ne sentait pas toujours bon. Ils les exposaient dans la maison où ils étaient morts. Dans le temps, ils mettaient des tentures sur les murs. Puis le soir, le feu a pris. Je ne sais pas de quelle manière, mais au levant, le feu avait pris dans cette tenture-là puis, la maison avait passé au feu. On avait sauvé le corps.

Puis, il y a un gars qui était mort, un de mes amis, Trottier. Il était fromager à la fromagerie de mon oncle Ernest Lapointe. Il avait brûlé lui. Il avait fait le fromage le samedi soir, ça fait qu'il avait passé la nuit blanche puis il a dormi. Il n'a pas eu le temps de se réveiller. Alors, c'était frappant ça. Il était à peu près de mon âge. Généralement, ils exposaient durant deux nuits. Le lendemain, ils les amenaient à l'église. Mon père a abandonné plusieurs années avant de mourir. L'automobile s'est répandue puis, après ça, ils se sont mis à embaumer et ils exposaient à Chicoutimi. J'ai travaillé à un moment donné pour que nos morts soient ensevelis chez nous. J'avais deux hommes intéressés, Gravel et Fils puis les Aubin, mais ça n'a pas mordu.

C'est un peu comme la maison des vieillards. On était les premiers sur la liste d'après le représentant du gouvernement. Ça sera encore promis à la prochaine élection. Peut-être encore une autre élection, on n'est pas nombreux nous autres. Pour le capital politique, ça prend des places où il y a du monde. Je crois que si je recommençais ma vie, je serais probablement du siècle d'aujourd'hui. Je me considère comme vieux jeu, mais je ne regrette pas ma vie. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour bien le faire. Je n'ai rien à regretter, ni dans ma vie publique ni dans ma vie privée.

[208]

**Partie I  
Père et mère, tu honoreras**

“Comme épouse, il faut se résigner.”

Mathilda Simard (77 ans)

Enseignante et ménagère  
Épouse de Roméo Lapointe

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATRICE***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | SIMARD |
| PRÉNOM | MATHILDA |
| DATE DE NAISSANCE | 8 AOUT 1904 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 14 JUILLET 1926 |
| NOM DE L'ÉPOUX | ROMÉO LAPOINTE |
| ENFANTS | 13 ENFANTS : 7 GARCONS, 6 FILLES |
| OCCUPATION | ENSEIGNANTE ET MÉNAGERE |
| INSTRUCTION | JUSQU'ÀL'ÂGE DE 17 ANS |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1905 | Naissance à Laterrière. |
| 1910 | Cours primaire. |
| 1919 | Cours normal au Bon-Pasteur. |
| 1921 | Début de l'enseignement à Chicoutimi. |
| 1923 | Début de l'enseignement à Laterrière. |
| 1926 | Mariage avec Roméo Lapointe. |

|  |
| --- |
| **RÉSUMÉ**  Madame Simard vient d'une famille nombreuse de Laterrière. Plusieurs membres de sa famille ont fait des études quoique les filles semblent avoir étudié plus longtemps que les garçons. Madame Simard a fait son cours à l'École normale de Chicoutimi où elle était pensionnaire. À la fin du cours, elle a commencé à enseigner à Chicoutimi avant de revenir à Laterrière. Le groupe d'élèves auxquels elle a enseigné ne lui a pas causé de problèmes. Ils étaient appliqués. Plusieurs d'entre eux sont par ailleurs entrés en religion. Le mariage signifiait la fin de la période d'enseignement pour les jeunes institutrices. Les fréquentations n'avaient lieu que le dimanche. Madame Simard considère que c'est plus facile de se rencontrer de nos jours qu'à cette époque.  [209]  Elle s'est mariée à l'église de Laterrière. Les nouveaux mariés ont fait leur voyage de noce à Montréal. Elle a eu quinze enfants de cette union. Elle a toujours eu l'aide du médecin pour accoucher. Elle affirme n'avoir jamais eu de problèmes majeurs durant ses grossesses sauf la dernière où elle a faillit mourir. Elle engageait de l'aide pour parvenir à effectuer le travail que requiert une aussi grosse famille. Elle raconte le mode de vie de sa famille. Les tâches de chacun sont assignées et tous mettent l'épaule à la roue. Son mari a longtemps fait de la politique active au village. Elle a des idées bien arrêtées sur la présence de la femme en politique. |

La naissance dans une grande famille

Je suis née à Laterrière. Mon père s'appelait Elzéar Simard et ma mère Aline Bouchard. Nous étions seize vivants, dix filles et six garçons. Je suis la huitième, dans le milieu de la famille. Je suis née à la maison. Nous avons demeuré au rang St-Isidore. C'est Julien Simard, le garçon de Jos-Luc, qui demeure dans cette maison maintenant. Il est cultivateur et il garde encore la terre. Mon père était cultivateur. Il était sur la terre qui appartient actuellement à un de mes neveux, Julien Simard. Il l'avait obtenue de son père, Castule Simard, mon grand-père, qui l'avait défrichée. Il avait deux fils, Elzéar et Mars. Papa demeurait sur une terre qui avait appartenu à mon grand-père Castule. Quand j'étais jeune, on avait 10 vaches. Quand je me suis mariée, il y en avait 54 ou 56. Papa a acheté des terres aux alentours car il avait plusieurs garçons. Il y a encore deux de mes frères qui demeurent sur ces terres, Henri et Joseph. Ma mère ne participait pas tellement aux travaux de la ferme. Quand ils ont augmenté le nombre d'animaux et agrandi les terres, nous avons été obligés d'aider à traire les vaches. Ce n'était pas organisé comme aujourd'hui. Il y avait toujours quelqu'un pour donner un coup de main.

Je cousais aussi quand j'étais jeune. La plus vieille de mes soeurs, Marie-Blanche de même qu'Anne-Alma, qui est décédée maintenant, travaillaient toutes deux à la maison. Elles faisaient le ménage et elles cousaient. Il y avait toujours quelqu'un avec ma mère pour l'aider. Elle nous montrait des petites choses, comme tricoter par exemple. On lisait beaucoup. On aimait la musique aussi. On jouait surtout du piano. Il y avait certains de mes frères qui jouaient de la musique à bouche.

[210]

L'instruction des enfants

Nous sommes tous allés aux études assez longtemps, sauf la plus vieille. Johanne a abandonné l'école assez âgée. Mes frères, Henri et Reynald ont arrêté les études mais les autres sont allés à l'école assez longtemps. Les filles ont étudié plus longtemps que les gars. J'allais à pied à l'école du village. C'était à un mille mais on ne trouvait pas ça loin. Nous partions le matin à 8 heures et demie. On apportait notre dîner et à 9 heures les classes commençaient. Avec les voisins, nous étions 12 ou 13 enfants qui venaient à l'école au centre du village. À l'école, il y avait quatre classes, deux en haut et deux en bas. Mlle Yvonne Fournier et Mlle Laura Côté enseignaient aux jeunes. Par la suite, nous sommes montés dans les classes d'Ida et de Marie Desgagné. Mlle Berthe Fournier s'occupait des classes plus avancées. On se préparait pour aller à l'école normale. À 15 ans, c'est là qu'on allait pour deux ans.

J'aimais l'école. Les professeurs étaient bons. J'ai aimé toutes mes *maîtresses*. Je n'ai jamais eu de difficulté. À cette époque, les professeurs étaient sévères, car les classes étaient surchargées. C'était très agité. Je n'ai pas eu à me plaindre car j'aimais l'étude et je n'ai jamais été réprimandée de manière brusque. À Chicoutimi, j'étais pensionnaire durant toute l'année. On venait à la maison pour la veille du Jour de l'An. On passait Noël à l'école normale. C'était une grande fête à Noël. On s'habillait en blanc. Dans la nuit, ils nous réveillaient avec des chants de Noël et il fallait se lever pour aller à la messe de minuit. En première année à l'école normale, le professeur s'appelait mère St-Ambroise et on avait pour principal l'abbé Narcisse Desgagné. Le principal nous faisait la religion une fois par semaine. Il y avait aussi Mère St-Théodule qui nous enseignait la pédagogie. mère Marie de la Victoire était la maîtresse de salle. Nous étions 125 étudiants dont treize de Laterrière. En deuxième année, M. Gagnon nous enseignait les mathématiques et mère Nazareth nous enseignait le chant et le piano. Une de mes soeurs avait commencé à m'enseigner le piano classique à la maison. J'ai continué à jouer à l'école normale.

Les débuts dans l'enseignement

J'ai commencé à enseigner à Chicoutimi dans le rang St-Paul. Cela a duré cinq ans. Les élèves n'étaient pas nombreux. Dans ma classe, j'avais 32 élèves. J'enseignais de la première à la septième année. J'avais 17 ans et mon salaire était de 125 dollars par année. À l'âge de 22 ans, je suis venue enseigner à Laterrière, où mon salaire à atteint 190 dollars. En me mariant, je suis restée à la maison. Dans ce temps-là, quand tu te mariais, tu arrêtais d'enseigner. C'est maman qui s'occupait de la famille. Quand mon père était plus jeune, il faisait de gros chantiers en hiver. Il coupait du [211] bois et il le vendait aux compagnies de pulpe. Quand il a été plus âgé, ce sont mes frères, Jos-Luc surtout, qui s'en sont occupés.

Les grands-parents demeuraient près de chez nous. Quand mon oncle Mars faisait boucherie par exemple, le grand-père venait aider. J'avais neuf ans, je me souviens qu'il faisait des grosses boucheries. Nous étions allés reconduire mon grand-père. C'était la mode de donner des présents entre voisins, surtout à la parenté. Maman avait fait du pain. Mon grand-père avait soupé chez nous et elle a dit : « *Vous allez reconduire votre grand-père*. » Mon frère Gérardeau portait la viande. J'apportais le pain avec ma petite soeur Élise. On conservait la viande. Papa salait le lard et le faisait fumer. Chez nous, il y avait une boucanière avec du *bran de scie*. Mon père y accrochait les morceaux qu'il voulait faire *jambonner*. C'était très bon. On faisait des *cretons*, du boudin et du beurre. Il salait et il gardait la viande dans des tinettes qu'il portait dans le fond de la cave.

Nous avions une laiterie. Mon père envoyait tout son lait à la fromagerie de M. Ernest Lapointe à Laterrière. On envoyait un *siau* de 20 livres le matin et le soir. Il allait le porter lui-même avec la charrette au lait et il embarquait les *canisses* à lait. C'était comme ça tous les jours. Le matin, nous nous levions de bonne heure chez nous. Il fallait que le lait soit livré assez tôt à la fromagerie. Nous avions une bonne maison. C'était une belle maison avant qu'elle passe au feu. Elle était en brique et nous étions bien logés. C'était une grande maison. Il y avait plusieurs chambres et une grande cave. L'été, elle était fraîche. On ne pouvait pas veiller sans gilet dans cette maison tellement elle était bien isolée. Quand j'étais jeune, on n'avait pas l'électricité, nous avions seulement des lampes. Cela nécessitait beaucoup d'entretien. Anne-Alma faisait ce travail. Il fallait laver les globes, remplir les lampes, couper les mèches.

Ma tâche, c'était d'aider aux devoirs. Il me fallait aussi faire prier les enfants. Souvent, ma mère me disait : « *Fais prier tes petites soeurs et tes petits frères avant qu'ils aillent se coucher*. » C'était de l'ouvrage de faire coucher huit enfants le soir à environ sept heures et demie. Après le souper, parfois avant, on les lavait tous et on les mettait en pyjama ou en *jaquette* et on leur faisait faire leurs prières. Il était environ sept heures et demie. Les plus vieux disaient toujours le chapelet en famille vers 8 heures et demie. Le matin, avant le déjeuner, c'était la prière du petit catéchisme en famille, le « Notre Père » et le « Je vous salue Marie ». Le soir, nous disions le chapelet, la grande prière, c'était le chapelet : « *Mettons-nous en présence de Dieu, adorons-le*. » On a eu bien du plaisir. On s'entendait bien. Élise, Gertrude et toutes les petites filles étaient gaies. Cécile, la religieuse, jouait bien du piano et elle chantait assez bien. Marie-Laure jouait à l'oreille. Anne-Alma a fait son cours à Roberval chez les Ursulines. Elle a fait sa communion solennelle chez les Soeurs du Bon-Pasteur à Chicoutimi. Au moment des naissances, [212] nous devions partir de la maison. Nous ne savions pas que notre mère était enceinte. Mais, c'était toujours une fête au retour. On allait se promener une journée chez mon oncle Mars. Je me souviens qu'une fois, en arrivant de la grande messe en voiture, un de mes frères a dit : « *Je pense qu'on va aller dîner chez mon oncle Mars*. » À notre retour, il y avait une petite fille, Florence.

Une mère pleine de qualités

Maman était calme et ferme. Elle était remplie de qualités. Une mère de famille, c'est une cuisinière, une ménagère, une infirmière et une psychologue. S'il y a des petits conflits, c'est encore elle qui les règle. Quand nous étions malades, c'est elle qui nous soignait. Le médecin ne venait pas. Les petits maux de tête ou d'oreilles, c'est elle qui nous soignait. Elle était adroite. Tout se faisait à la maison. Maman tissait, tricotait et faisait de la dentelle. On a appris à tricoter de la dentelle chez nous, pas à l'école. On s'amusait. Du macramé, ça fait longtemps qu'on en fait. Le temps passait vite. On ne voyait pas les vacances. On allait aux bleuets, aux framboises et aux noisettes. Je n'aimais pas tellement la pêche. On avait un petit ruisseau et la rivière n'était pas très loin de chez nous, mais je n'ai jamais aimé pêcher. Papa était le chef de la famille mais maman collaborait beaucoup. On admire toujours sa mère. Parfois, on lui demandait des conseils. Quand elle voyait que c'était peut-être trop, elle disait : « *Demandez ça à votre père*. » Quand papa disait non, c'était non. On ne le demandait pas deux fois.

On avait des jardins et on y travaillait beaucoup. La journée du sarclage, c'était maman qui conduisait. Elle aimait les fleurs. Dans le jardin, il y avait toujours une plate-bande de fleurs. On ne mettait pas les légumes en conserve. Les carottes, les *siams*, la plupart d'entre nous n'en mangions pas. On mangeait un peu de chou cru. Les légumes, c'était pour les animaux, on n'en voulait pas. On les faisait cuire quand même, mais ils ne se mangeaient pas. On mangeait un peu de chou, un peu de carottes et un peu de patates. Comme mets principal, à la maison, on avait toujours de la bonne soupe. Maman faisait de la soupe aux légumes et elle mettait un peu de riz, c'était très bon. Je sais qu'ils salaient toujours la viande, ma mère salait le boeuf. Papa et certains de mes frères aimaient bien le lard salé. D'autres n'aimaient pas ça, c'est pourquoi ma mère faisait dessaler le boeuf. On avait toujours des oeufs et du bacon en abondance chez nous. Le lait, c'était la même chose. Nous avons été chanceux mais il me semble que, dans ce temps-là, tout le monde était comme ça. Il y avait beaucoup de nourriture chez les cultivateurs et il y avait à peu près de tout. Les gens étaient bien.

[213]

Quand ils allaient acheter du sirop, ce n'était pas un seul gallon, c'était une tonne de sirop. Ils mettaient ça dans un hangar séparé. Maman nous donnait un pot et on allait le remplir. Elle cuisait le pain dans un four dehors. C'était très bon. Quand on arrivait de l'école, on avait chacun notre petit pain et notre miche de beurre frais. Ma soeur Anne-Alma préparait notre collation. Pour dessert, nous avions de la bonne galette au sirop, de la galette au sucre blanc, des tartes, des compotes aux bleuets et des pommes sèches. Ils faisaient parfois des gâteaux et ils achetaient le raisin à la caisse. On délaisse maintenant la période de jeunesse pour arriver à la vie d'épouse. Là, ça change, parce que chez nous, on était tellement heureux. J'étais attachée à mes frères et soeurs mais surtout à Marie-Blanche, la plus vieille. Les parents ne décidaient pas de notre mariage. Ils ne voulaient jamais que nous nous mariions. Ils disaient qu'on était toujours trop jeune.

Les fréquentations et le mariage

La fréquentation, c'était le dimanche, c'est-à-dire une fois par semaine. Le fiancé arrivait à huit heures et il partait à dix heures. On se rencontrait par-ci par-là, quand il y avait des soirées. S'il y avait de la visite de la parenté, nous étions invités. C'est plus facile de se rencontrer aujourd'hui. Mon mariage a été une grosse décision. Lorsque mon mari m'en a parlé, je lui ai dit : « *Je suis bien trop jeune pour me marier* astheure. » Il a attendu un an. Dans ce temps-là, on ne les recevait pas. Les jeunes gens partaient un mois et demi pour la drave. Il y avait de grandes périodes où on ne se voyait pas. L'hiver, quand ils allaient dans le bois, c'était pareil. Nous n'avions pas le choix, mais, d'un autre côté, c'était bien. On ne veillait pas jusqu'à minuit et nous faisions notre jeunesse en famille.

Je me suis mariée à l'église de Laterrière. Ce n'était pas une grosse noce mais il y avait de la parenté. Nous nous sommes mariés à quatre heures un jeudi après-midi. Il faisait beau, mais c'était froid et il ventait. M. Lapointe est venu me chercher. C'était surtout des chevaux dans ce temps-là, c'était chic. Les autres étaient venus en *machine*. Nous avons eu un gros souper. Mes oncles et mes trois soeurs mariées étaient de la noce. Dans la soirée, il y a une grosse fête. Nous avons dansé un peu, on a chanté sans tellement boire. Le lendemain matin, nous sommes partis en voyage de noce. On s'est levé de grand matin, on a pris le bateau de Bagotville pour aller à Montréal. À Montréal, ma cousine Berthe Gauthier et un de ses frères, un pharmacien, sont venus nous chercher. Nous avons passé huit jours à Montréal. Après avoir visité Québec, nous sommes revenus en *chars*.

[214]

Au début de mon mariage, j'ai demeuré chez mes beaux-parents, M. et Mme Lapointe. Ils avaient une bonne santé et ils travaillaient encore. À mon troisième enfant, nous avons pris la maison d'à côté. M. Lapointe avait donné cette maison à mon mari. Dans le bas de la maison, c'était la boucherie. Nous y sommes demeurés durant plusieurs années. Comme épouse, il faut se résigner et être bonne. Il faut travailler, élever des enfants, ce qui n'est pas toujours facile. Le mari n'aidait pas beaucoup car il n'avait pas le temps ! Il travaillait beaucoup. Les enfants ont grandi. Ils n'étaient pas difficiles. Ma belle-mère me disait souvent : « *Tu es chanceuse, tes enfants ne pleurent pas et ne se chicanent pas*. » Elle voyait les enfants grandir. C'est vrai qu'ils se sont toujours entendus ensemble. Ils sont encore comme ça aujourd'hui. Ceux qui demeurent à Montréal ne sont pas loin les uns des autres et ils se rencontrent. Le dimanche surtout, c'est une fête.

Les grossesses

Mes grossesses se passaient assez bien. À part la dernière, où j'ai failli mourir, tout s'est bien passé. C'est le docteur Lemieux qui m'a accouchée et je n'ai pas eu de problème. Au bout de sept jours, je suis revenue à la maison et j'ai fait des hémorragies. J'ai été obligée d'être transportée à l'hôpital et j'ai failli mourir. À l'hôpital, nous étions bien soignés. Plus tard, j'ai eu des opérations mais tout s'est bien passé. Franchement, nous avons de bons médecins. J'ai travaillé avec plus de vigueur après la naissance de cette petite fille. Auparavant, je n'étais pas malade mais je devais toujours me forcer pour faire mon travail. J'engageais de l'aide parce qu'il y avait beaucoup de monde dans la maison. Les filles à l'école normale, les petits garçons au Séminaire et les hommes *engagés*, tout ça, c'était beaucoup d'ouvrage. Quand on a une personne qui aide à faire le ménage, pendant ce temps-là, nous pouvons faire la cuisine. J'ai eu, comme bonne, Patricia Tremblay. Elle était bien *smat.* J'ai eu la petite Madeleine Pedneault assez longtemps. Ensuite, Marthe Girard m'a beaucoup aidée. Elle était vaillante et bonne des enfants. Elle ne les gâtait pas mais elle en avait soin quand ils étaient malades. Elle les lavait très bien.

Le contrôle des naissances, nous ne connaissions pas cela. Il y avait une de mes belles-soeurs qui connaissait cela mais je ne le savais pas. Il y a eu une retraite chez les Pères Eudistes où ils donnaient des permissions pour retarder la famille. J'ai dit : « *C'est bien le temps* astheure *que j'en ai eu 15*. » Mais je ne l'ai jamais regretté. J'ai aimé mes enfants et ils me l'ont bien rendu. Mes enfants sont bons pour moi, ils me marquent de l'affection. Ils sont toujours contents de nous voir et ils nous gâtent.

[215]

Lors de mes grossesses, j'accouchais dans mon lit avec l'aide du médecin. Ma mère servait de sage-femme. J'avais aussi ma voisine, Mme Gagné, qui venait me trouver. Aussitôt que j'étais malade, je la faisais demander. Le travail avant l'accouchement n'était pas très long. Il fallait endurer, avoir du mal, mais on se résignait. Je nourrissais mes bébés pendant six mois. C'était difficile et je n'ai jamais aimé cela. Les montées de lait n'arrivaient pas vite à cause de l'ouvrage que nous faisions. Il ne fallait pas être dérangée. Il fallait être calme et, aussitôt que je savais que les hommes allaient arriver pour le dîner, c'était final. J'étais bien contente quand tout finissait. J'ai connu les biberons seulement à la naissance de la dernière car le médecin n'a pas voulu que je la nourrisse. J'ai trouvé cela dur. Je l'ai fait pour tous mes enfants parce que c'était mon devoir. Nos mères étaient habituées au devoir. Elles nourrissaient leurs bébés. On commençait à donner à manger au bébé vers l'âge de six mois. Aujourd'hui, ils commencent tout de suite. Des fois, on leur donnait un petit biscuit et ils grignotaient. Mme Lapointe était bonne des enfants et elle m'a aidée. Les mères nous aidaient dans ce temps-là. Aujourd'hui, allez donc aider une belle-fille. Elle n'a pas besoin de vous, elle va chez le médecin. Elles n'ont plus d'enfants ou seulement deux.

L'organisation de la vie quotidienne

Lorsque nous sommes 10 ou 15 personnes dans une maison, il y a beaucoup trop d'ouvrage. On se levait de grand matin à sept heures et on allumait le poêle. Je ne me suis jamais fiée sur Roméo pour ça parce qu'il se couchait tard. Je me couchais quand les enfants étaient au lit. J'étais fatiguée, mais, à cinq heures, j'étais levée et j'allumais le poêle. Pour la journée du lavage, nous n'étions pas organisés comme aujourd'hui. Il y avait la *tank* à eau chaude pour les gros lavages et nous n'en avions jamais assez. On allumait le poêle et on emplissait les *bâleurs* d'eau. Il fallait faire bouillir le linge au *caustique* car nous n'avions pas d'eau de Javel. On étendait le linge en grandes cordées. L'hiver, je trouvais que le linge sentait bon quand on le rentrait. Il était gelé. Quand il faisait soleil, ça dégelait et c'était presque sec. On avait des cordes dans la maison. Les petits garçons m'avaient organisé de bonnes cordes avec des crochets. J'avais aussi des séchoirs. J'en ai encore un. C'est M. Gérard Côté qui l'a construit (voir le récit de Gérard Coté). C'était comme un accordéon, il pliait et dépliait. Quand les hommes arrivaient de l'ouvrage, ils y mettaient leurs *frocs* enneigées.

L'hiver, les hommes partaient et ils revenaient la fin de semaine. Ils travaillaient au Portage où ils pensionnaient. Quand la coupe du bois était finie, c'était le tour du sciage. Les hommes *engagés* emportaient leur dîner. Ils mangeaient et couchaient ici. Souvent, je préparais la nourriture dans [216] le courant de la semaine. Je faisais des *buns,* des tartes et je faisais cuire des viandes. J'attendais qu'ils arrivent. Le dimanche, je préparais des rôtis et du bœuf.

Chez nous, la religion, c'était bien important. Maman était très pieuse et dévote. Quand le grand-père Bouchard venait se promener chez nous pour un mois environ, c'était comme dans l'église. Mon grand-père était dévot. Il priait longtemps et il en savait des prières. On disait le chapelet et on était certainement une heure debout ou à genoux. Il ne fallait surtout pas rire pendant le chapelet. Souvent, on faisait l'Angelus le midi. C'était surtout durant le temps des vacances. Ma mère savait beaucoup de prières. Il y avait la messe le dimanche et le premier vendredi du mois. On allait aux vêpres quand nous pouvions car on était à environ un mille de l'église. Souvent, on s'y rendait à pied. Nous passions par l'ancien Pont-Rouge pour venir au village. À l'école, on nous enseignait beaucoup de religion et on priait beaucoup. Quand j'ai enseigné, la première chose que nous faisions de la journée, c'était la religion. J'aimais ça, la demi-heure de religion. Je me suis *adonnée* dans un groupe d'élèves appliqués qui étaient faciles et compréhensifs. Il y en a plusieurs qui sont devenus des religieux ou des religieuses : les petites Desgagné étaient aux Philippines ; Cécile chez nous et Marie-Laure ont fait du noviciat. Il y a aussi le docteur Gobeil et le père Gagné. J'avais un bon groupe. Ils aimaient que je leur parle du bon Dieu. M. le Curé m'a envoyé un livre de catéchèse en me disant : « *Je vais t'envoyer ce livre-là pour que tu fasses une lecture à tes élèves chaque jour*. »

Les loisirs

Comme loisirs, les jeunes faisaient de petites patinoires sur la glace des lacs. Nous aussi, nous avions des petites patinoires. Je n'aimais pas patiner. Je faisais un peu de raquette et je jouais de la musique. On s'amusait et on chantait. Nous dansions un peu, mais c'était défendu. Ils permettaient un peu la danse dans les familles, mais pas dans les grandes réunions. On dansait quand mon oncle Mars venait chez nous. Joseph jouait de la musique à boucheet les garçons de M. Gabriel Simard, des petits cousins, jouaient de l'accordéon. On chantait en jouant de l'instrument ou c'était à cappella. C'était du folklore traditionnel et nous dansions les *quatre sets.* On se réunissait assez souvent, l'été et l'hiver. Mon oncle Mars venait surtout en hiver. Ma tante Julie passait aussi quelques jours chez nous. Elle apportait son tricot et les petits garçons venaient avec mes cousines. On s'amusait, on jouait aux cartes et aux dames. Nous jouions au *quatre-sept*, aux cœurs et au neuf. J'aimais aussi jouer aux dames.

Durant les soirées, nous disions le chapelet, on mangeait, on lavait les enfants, on faisait la prière et on lisait un peu avant de se coucher. [217] C'était des petits romans. Je n'ai pas tellement lu de livres mais j'ai lu mon encyclopédie. J'ai tricoté, j'ai brodé et j'ai fait beaucoup de couture. Je tricotais des gilets. Des fois, j'en faisais deux douzaines. Je tricotais mes bas à la tricoteuse. Quand la radio est arrivée, j'étais bien contente. J'aimais écouter mes petits *programmes*. Il n'y avait presque pas de radios. Il y en avait un chez M. Lepage, M. Gagné, M. Girard, Mlle Berthe, Mlle Yvonne Girard, M. Aimé Girard et chez M. Fournier. On pouvait les compter.

Les enfants des alentours n'en avaient pas et ils venaient l'écouter chez nous. Je mettais des *laizes* sur les tapis et les enfants s'*assisaient* par terre. Comme autre loisir, il y avait la mi-carême. Les gens s'habillaient et venaient au village costumés. Ils ne devaient pas se faire reconnaître. On cherchait à les reconnaître mais je n'étais pas chanceuse pour cela. Ils passaient par les maisons. Ils s'habillaient de toutes les manières, avec des masques et des costumes. On se déguisait en animal, en lion, en chien. On s'habillait en fille, en monstre, en garde-malade. C'était amusant. Un homme pouvait s'habiller en fille, c'était mal aisé à reconnaître. Il y avait très peu de femmes qui se déguisaient. Par la suite, on a patiné avec des déguisements. Il y avait un gagnant qu'il s'agissait de reconnaître. Les femmes participaient à ces patinages autant que les gars.

La fête de Dollard était une assez grosse fête. À l'école, c'était fêté tout le temps. Noël et le Jour de l'An étaient aussi de grandes fêtes. Nous avions des cadeaux surtout au Jour de l'An. À Noël, on allait à la messe de minuit. Le jour de Noël, c'était une journée maigre et jeûne. Pas question de manger de bonbons. Les plus vieilles allaient à la confesse. Nous partions de bonne heure pour la messe de minuit. Après la messe, on retournait chez nous et maman nous donnait à manger. Il y avait des petits pâtés et des beignes. Ensuite, on se couchait. Le matin de Noël, nous nous levions plus tard. Souvent, on avait la visite de mes oncles du rang des Ménés. Mais la vraie fête, c'était le Jour de l'An. Nous étendions nos bas. On se levait le matin pour nos étrennes. Dans nos bas, il y avait une pomme, une orange et notre petit cadeau. Quelques fois, nous avions des poupées. Je me rappelle qu'une fois, j'avais eu un beau petit chat gris en peluche. Je le trouvais bien beau. Je me souviens aussi qu'un garçon avait eu un petit fusil à *caps*, ce n'était pas drôle. Il mettait des petits *caps* et ça faisait des pétards. Nous n'avions que des petites choses mais ça nous faisait plaisir.

Son mari et la vie politique

Quand Roméo, mon mari, a fait de la politique, je ne peux pas dire que je n'ai pas aimé cela. C'est une étape par où il faut passer et qu'il faut accepter. Comme secrétaire, il avait beaucoup de travail à la maison. Roméo était bon en politique. Je suis chaude aux deux gouvernements. Le provincial [218] me touche et le fédéral nous en donne beaucoup. Si on avait affaire avec seulement le gouvernement de Québec, ce ne serait pas mieux. Je me suis toujours occupée de politique et j'ai toujours aimé cela. Le droit civique, je trouve que c'est une chose nécessaire. Concernant le vote des femmes, c'est bien que la femme montre qu'elle est capable de faire quelque chose. Je n'ai jamais été contre le vote des femmes. Je trouve qu'une femme, c'est quelqu'un qui apporte beaucoup dans la famille, dans les foyers et dans les paroisses. Partout où elle est, la femme fait du bien. Les femmes ont autant de jugement que les hommes. Ça, j'y tiens et je dis vrai. De plus, elles ont une qualité que les hommes n'ont pas, en ce sens qu'elles ont la sensibilité. Les femmes possèdent aussi le sens de la justice. Quand une personne est juste et sensible, elle peut faire beaucoup de bien. C'est mon idée.

Je ne voudrais pas qu'une femme devienne premier ministre comme M. Pierre Trudeau. Il faut que les hommes gardent leur autorité et leur autonomie. La femme qui est intelligente est capable d'aider beaucoup. J'admire Mme Jeanne Sauvé, je trouve qu'elle est perspicace. Il y a de la justice dans tout ce qu'elle dit. Je ne voudrais pas qu'une femme prenne les rênes du pouvoir. Il faut qu'elle garde sa place. Elle peut suggérer des choses qu'un homme ne penserait peut-être pas. Les femmes médecins font beaucoup de bien. Je ne suis pas contre les femmes avocats non plus, surtout si elles sont capables de faire leurs cours et qu'elles réussissent. Elles ont été jugées avant d'avoir leurs diplômes par des gens bien plus capables et qualifiés que nous dans nos maisons.

Les décès dans sa famille

Parlant de la mort, quand papa et maman sont décédés, on a eu beaucoup de peine. Ce sont les premiers qui sont décédés dans la famille. Papa avait 86 ans et 3 mois lorsqu'il est décédé. Maman n'était pas tellement âgée, elle avait 67 ans. Elle est morte d'un cancer au mois de juin. Ce qui nous a le plus frappé, c'est la mort accidentelle de Romuald. Il n'avait que 52 ans. Ce fut un coup dur. J'aimais beaucoup Romuald. Roméo a eu de la peine aussi. C'était le bébé de la famille. Aujourd'hui, il y a quatre garçons et trois de mes soeurs qui sont décédés. Joseph va avoir 84 ans au mois de septembre. Il est plus vieux que Roméo. Henri doit avoir 72 ans. Il reste Gertrude, Marie-Laure et Cécile, la religieuse, qui sont toujours vivantes. On était une famille nombreuse et en santé, mais il y en a plusieurs qui sont décédés depuis neuf ans. C'est regrettable.

Pour ce qui est de ma santé, je pense que j'ai été exaucée. J'avais tellement mal dans les genoux. J'ai prié St-Joseph et depuis ça va bien, je ne boîte plus. J'ai 77 ans et j'ai toujours fait pour le mieux. J'ai eu des déceptions parfois, mais dans l'ensemble, ça c'est toujours bien passé. On [219] aimerait toujours avoir le plus beau, tout ce qu'il y a de mieux, mais il faut se contenter de ce qui arrive. La santé, c'est le plus important. Quand on est en bonne santé, le reste, c'est secondaire. J'ai été à la messe tant que j'ai pu, mais j'y vais moins. J'ai espérance de pouvoir y retourner. Roméo a son charmaintenant, on va pouvoir sortir. La semaine passée, on a été malade tous les deux. On a eu une grosse grippe. Quand on est capable de faire notre ménage et d'aller à l'église, c'est plaisant.

[220]

[221]

PARTIE II

MÉMOIRE  
DU QUOTIDIEN

[222]

[223]

**Partie II  
Mémoire du quotidien**

“Papa ! Papa !  
Une voiture pas de cheval...”

Cyrille Émond (81 ans)

Boulanger

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | ÉMOND |
| PRÉNOM | CYRILLE |
| DATE DE NAISSANCE | 10 AOUT 1900 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE (PORTAGE-DES-ROCHES ) |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 21 AVRIL 1924 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | MARIE-LOUISE TREMBLAY |
| ENFANTS | 5 GARCONS |
| OCCUPATION | BOULANGER, MARCHAND GÉNÉRAL |
| INSTRUCTION | 7e ANNÉE |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1900 | Naissance au Portage-des-Roches. |
| 1915 | Scolarité à Jonquière. |
| 1922 | Démarrage de la boulangerie. |
| 1924 | Mariage avec Marie-Louise Tremblay. |
| 1929 | Premier camion. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  M. Émond nous raconte des souvenirs d'enfance et d'adolescence. M. Émond a fait des études au séminaire. Après un an, il va à l'école des Frères de Jonquière. À sa sortie, il travaille pour un commerçant de Chicoutimi. Son père et un oncle décident de bâtir une boulangerie au village. Après quelques mois d'apprentissage, M. Émond devient responsable du commerce. Il l'opèrera durant quarante ans. Il se souvient des premières voitures aperçues au village et de la surprise qu'elles occasionnent.  À l'arrivée de l'électricité, la mécanisation fait son entrée dans la boulangerie alors qu'au début, tout se faisait à la main. Le travail en est grandement facilité. Il cède son entreprise à deux de ses garçons et achète un magasin. Son épouse l'appuie et travaille avec lui.  [224]  Celle-ci a eu beaucoup de difficultés lors de ses grossesses. Sur treize enfants, cinq seulement ont survécu. Le médecin est obligé de se déplacer ce qui amène des complications liés aux délais qui bien souvent mettent en danger la vie de l'enfant et de la mère.  M. Émond s'est beaucoup occupé de politique municipale. Il a été échevin et par la suite maire durant quatre années. Il a fait face à plusieurs problèmes majeurs durant son mandat. |

L'adolescence

Quand je suis sorti de l'école des frères, mon oncle Évariste Gauthier était gérant chez Gagnon & Frères à Jonquière. Il m'a demandé pour aller travailler au magasin. J'ai travaillé un an à cet endroit. Je venais me promener chez nous presque à toutes les deux semaines. Dans ce temps-là, on prenait le train Roberval-Saguenay et on montait à Laterrière. *Un moment donné*, j'étais venu avec un de mes oncles, Honoré Dufour, qui travaillait aussi au magasin. Avec mon père, on a parlé de boulangerie. Papa et mon oncle ont décidé de bâtir une boulangerie à Laterrière. Mon oncle Honoré Dufour a été deux ans avec moi ; il s'occupait de la *run*, tandis que je m'occupais en dedans. On avait engagé un boulanger pour me montrer le métier puis au bout de quelques mois, ce gars-là a dit : « *Tu es capable de continuer tout seul*. »

Il n'y a pas de secret dans la boulangerie. Il m'avait tout expliqué et j'ai été boulanger pendant 40 ans. Au bout de deux ans, mon oncle Dufour voulait retourner à Jonquière. Il a demandé à mon père de lui payer sa part. Ils avaient bâti cette boulangerie tous les deux et ils en avaient payé chacun la moitié. Ça fait que papa a acheté la part de mon oncle et il a passé ça à mon nom. Je suis resté avec la moitié des parts de la boulangerie. J'ai pris un de mes frères avec moi, pour s'occuper de la *run*, tandis que je m'occupais de cuire le pain. C'était en 1922. Au bout d'une couple d'années, mon frère Ernest n'aimait pas ça, parce qu’à l'automne, papa partait et il s'en allait hiverner dans le bois ; il a toujours été *jobbeur* dans le bois. Ernest voulait aller dans le bois avec ses frères. J'ai dit à mon père : « *Je vais racheter la part de mon frère et je vais rester seul à la boulangerie. »* On a marché comme ça jusqu'en 1950. J'ai acheté le magasin en 1953 et on a fermé dans les années soixante.

Le métier de boulanger

Je me suis retrouvé seul à la boulangerie. Je faisais faire la *run* par un de mes frères, Georges. Ensuite, j'ai changé de *runneur* de temps en temps. [225] Quand j'ai acheté le magasin Côté & Boivin en 1953, c'est mon garçon, Lauréat, le plus vieux, qui est resté ici. Il l'a fait marcher jusqu'en 1965, ensuite, on a fermé la boulangerie. Je parcourais les rangs Ste-Famille, St-Paul, et St-Pierre. Je dépassais les limites de Laterrière ; j'allais même dans la paroisse de Chicoutimi. Au début, on n'avait même pas d'électricité ici. Il fallait faire les pâtes, boulanger à bras. Tout se faisait à la main ; on n'avait aucune machine. En 1929 ou 1930, quand l'électricité est arrivée, on a pu organiser un pétrin mécanique pour faire les pâtes. Il fallait une enveloppeuse pour envelopper le pain et une trancheuse pour le trancher, tout marchait à l'électricité. Au début, j'avais un four qui chauffait au bois. Quand on a eu l'électricité, j'ai tout organisé pour que ça chauffe à l'huile. C'était moins d'ouvrage que de préparer du bois. On prenait des *croûtes* de bois au moulin de monsieur Gauthier pour pouvoir chauffer le four. On pesait notre pain. Un morceau de pâte de trois livres donnait un pain de deux livres et demie par morceau. On le vendait huit cents le morceau. C'était surtout le pain au lait qu'on tranchait. Quand on a arrêté de vendre le pain, on le vendait 24 cents. Aujourd'hui, ils vendent seize onces de pain 80 quelques cents.

J'employais un autre homme avec moi. J'ai toujours eu seulement une voiture sur la *run*. On faisait cent pains par chauffe puis souvent deux cuites. Quand le boulevard Talbot s'est bâti, j'ai eu le contrat pour fournir le pain à la compagnie Champlain. C'est moi qui fournissais le pain pour tous les camps qu'il y avait ; on cuisait jour et nuit pour pouvoir fournir. Avec l'organisation que j'avais, je ne pouvais pas les fournir en cuisant seulement le jour. Dans le temps, les *chars* montaient à Laterrière. On avait toujours des voyageurs de farine. Le voyageur venait nous voir et si je n'étais pas capable d'acheter un *char* de farine, alors il m'organisait avec Ludger Cimon ou un autre boulanger de Chicoutimi. Si j'avais cent poches à bord du train, il en débarquait à Chicoutimi et il revenait ici. Quand le train a arrêté, on engageait un camion qui charroyait ça.



Madame Marie-Louise Tremblay et monsieur Cyrille Émond, août 1924,  
Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-18329.

[226]

En 1953, j'ai laissé deux garçons à la boulangerie puis je me suis *en été* au magasin. J'étais épaulé par ma femme. Le magasin appartenait à la compagnie de pulpe. Quand la compagnie de pulpe a fermé, c'est Côté & Boivin qui a pris ça. C'est monsieur Fortier qui était leur gérant. Quand les chantiers ont diminué, M. Fortier est resté à son compte. Je ne sais pas s'il travaillait pour Côté & Boivin ou s'il restait à son compte. Quand monsieur Fortier est décédé, monsieur Louis Girard travaillait là. Il est décédé aussi une couple d'années après. Les enfants de M. Fortier étaient trop jeunes, ça n'allait plus, ça fait que j'ai acheté de Côté & Boivin. Il était encore au nom de Côté & Boivin. Je n'ai pas acheté la bâtisse, j'ai acheté seulement le stock. J'ai été 16 ans là. Je payais un loyer pour toute la maison. J'avais des logements à louer au deuxième étage. Jules Munger a acheté le bloc. J'ai vendu mon stock à Jules Munger. C'est Côté & Boivin qui fournissait la ferronnerie et l'épicerie. J'ai vendu du linge une *secousse,* on l’achetait d'une compagnie.

La vie de famille

Dans ma famille, on était 13 enfants : six garçons, cinq filles. Ils en avaient perdu deux. Quand je suis parti du Portage, j'avais 19 ans. C'était en 1919. On a vendu à M. Dubuc parce qu'il voyait qu'il allait se construire une autre écluse là. L'écluse de bois était finie. Ça fait qu'il avait acheté mes oncles qui restaient voisins. Mon oncle Achille restait encore à la vieille maison avec mon grand-père, papa et maman. Ils sont revenus ici, ils ont acheté une maison au village, celle de M. Gaudreault où Étiennette reste aujourd'hui puis, papa s'est construit. Il avait tout acheté à partir de la route, jusque chez le père Joseph Gauthier. Il a commencé par construire sa maison puis on s'est *en venu* ici. On a rebâti la boulangerie quelques années plus tard.

Au Portage-des-Roches, c'était des hommes de bois. Mes oncles, mon père ont toujours travaillé pour la compagnie de Pulpe. L'hiver, ils faisaient des chantiers dans le bois. Ils avaient onze lots au Portage. Mon grand-père avait tout acheté ses voisins, je pourrais vous les nommer. Dans ce temps-là, M. Dubuc était un financier, il savait que ça allait se bâtir. Il avait déjà un domaine, le domaine Villa-Marie que mon grand-père lui avait vendu. M. Dubuc avait un beau chalet. Il y avait même une chapelle. À un moment donné, Dubuc a approché le grand-père : « *Si tu voulais vendre, je t'achèterais tout ça*. » Mon grand-père a vendu. Il s'appelait Thomas Émond. C'était des lots à bois, mais de la terre en culture aussi. Ils faisaient leur beurre, ils étaient bien organisés, tout se faisait à la maison parce qu'ils étaient toujours deux, trois femmes. Quand on est parti, il y avait encore mon oncle Achille qui était marié et qui restait là avec sa femme, papa et maman, mon grand-père et ma grand-mère. Ils tenaient un hôtel ensemble.

[227]

Les défricheurs

Dans le temps, ils faisaient du bois. Sur la terre d'abord, sur les lots, ils défrichaient. On avait même des lots de l'autre côté de la rivière. Il fallait traverser sur l'écluse pour aller cultiver. C'est mon grand-père qui avait tout acheté ses voisins, le père Raphaël Bouchard *sus* Hector, *sus* Jos, *sus* Mégilles ; c'était tous des gars qui avaient ouvert des terres puis mon grand-père les a toutes achetées. Vivre avec l'agriculture, on n'aurait pas vécu. Le bois était toujours vendu à la compagnie de pulpe. Ils prenaient toujours des contrats à l'automne. Mon père a toujours fait chantier l'hiver, des gros *chantiers*. Il prenait des gros *chantiers* puis il redonnait des petits contrats. C'était le bois qui restait la principale activité. L'agriculture ça faisait juste fournir la maison. Ils faisaient leur beurre, ils cuisaient leur pain, ils faisaient la crème. On avait une dizaine de vaches. Mon grand-père était bien fort sur l'engrais des porcs. Il y avait toujours un homme *engagé*. Parce que l'hiver, papa s'en allait dans le bois. Mon grand-père restait à la maison mais ça lui prenait un homme pour faire la besogne de la maison. Dans ce temps-là, les femmes aussi allaient traire les vaches. C'est elles qui faisaient le beurre. Ah ! c'était des belles années ! J'ai été élevé au Portage puis, je vous dis que j'y pense encore au Portage ; j'y vais souvent.

C'est à cet endroit qu'on a été élevé. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de chars rien. Les premières années, il y avait trois, quatre gros de Chicoutimi qui montaient passer les fins de semaine chez nous. On avait des Américains, Monsieur « Cancham » venait toutes les années. On l'appelait M. « *Concham* ». Il venait passer tous les étés au Portage. La compagnie de Pulpe a fait monter les *chars* pour monter du stock : de l'avoine, du foin et des chevaux pour monter dans le bois. Il y avait des *portageurs* ainsi qu’un homme et une femme engagés pour tenir la maison ; Honoré Saint-Gelais et le père de Madame Fortier là, M. Larouche, ont été là longtemps. On pouvait fournir des provisions aux *portageurs* avant qu’ils montent sur la rivière Cyriac et la Moncouche où ils faisaient le bois.

J'étais jeune quand j'ai vu construire la ligne de chemin de fer. Ça doit être à peu près dans les années 1914. Je pouvais avoir 14, 15 ans. À 18 ans, j'étais dans le bois, tenté avec Georges-Henri Gauthier, un frère de mon oncle Évariste Gauthier qui était conscrit et qui se cachait. Je venais à la maison chercher ce qu'il nous fallait pour manger ; on *watchait* les conscrits. Les gars montaient à cheval pour courir les maisons. Il y en avait gros qui se cachaient comme ça dans le bois. Georges-Henri Gauthier était étudiant dans le temps, il a fait un dentiste. Ça fait qu'il est monté chez nous au Portage-des-Roches pour se cacher. On s'était mis une tente dans le bois, j'allais coucher avec lui le soir. J'étais trop jeune pour la guerre.

[228]

La religion

Pour se rendre à l'église, on prenait deux voitures pour aller à la messe. On était des bons catholiques. D'abord, la famille était assez grande, on ne pouvait pas venir avec seulement une voiture. On avait des chevaux, on avait des voitures. J'ai commencé jeune à mener mon grand-père et ma grand-mère à la messe. Il y avait six milles, du Portage à venir à l'église. Dans ce temps-là, mon parrain et ma marraine, c'était mon grand-père Émond avec ma grand-mère Saint-Gelais. J'étais le premier de la famille chez nous. Ça fait qu'ils les avaient pris comme parrain, mon grand-père puis la mère de maman, Louise, elle s'appelait Louise Côté mais elle était mariée à Boise, le grand-père à Léon Saint-Gelais. Par la suite, M. Dubuc a bâti une chapelle privée. Tous les dimanches, il y avait une messe. Nous autres, on partait de chez nous à pied pour aller à la Villa-Marie ; ce n’était pas loin.

Les fêtes chez nous, c'était des gros *pawas*. Ça se faisait à la maison. Il n'était pas question, comme aujourd'hui, d'aller dans les hôtels. On prenait un coup, on dansait on chantait et on jouait de l’harmonium. Ce qu’il y avait, voyez-vous, c’est qu’il venait du monde de l’autre côté du Portage. Il y avait toujours quelqu’un parce que le dravage du lac Kénogami employait beaucoup d’hommes. En plus, il y avait un gros chaland (...). Alors le soir, ils se ramassaient tous chez nous pour faire un *pawa*. Les Lemieux, c'était des chanteurs, on avait deux Lemieux, Arthur Lemieux puis le jeune Lemieux. C'est la femme de mon oncle Alexandre qui jouait de l'accordéon. Mon oncle François Girard, un frère de ma grand-mère, jouait de la *bombarde*. Je me suis bien assis sur lui pour le faire jouer de la *bombarde*. La danse, c'était des *sets*, ce n'était pas les danses d'aujourd'hui.

Les faiseusesde manger

Ma grand-mère était au poêle toute la journée ; c'était une faiseuse de manger. Il y avait deux brus à la maison, ça fait qu'elle a toujours été aidée. On est toujours resté dans la vieille maison, notre famille avec mon grand-père Émond puis ma grand-mère. Les autres se sont installés de chaque côté. Il ne se faisait pas de recettes comme aujourd'hui seulement, des recettes simples. C'était de la viande, du porc, des ragoûts, de la tourtière, des pâtisseries, des tartes et des pâtés de viande. Tout était fait à la maison. Mon grand-père allait magasiner une fois ou deux par semaine. Il y avait un cheval spécial pour lui. Il montait cent livres de *beans*, cent livres de pois, cent livres de sucre, un *quart* de pommes l'automne et de la mélasse. Les *chars* ne se rendaient pas chez nous. Mon grand-père ne pouvait pas tout monter dans sa voiture. Une fois, il avait acheté un baril de sirop, un *quart* de sirop. C'était en hiver. Je commençais à faire les commissions, je [229] venais au village avec le cheval. Mon grand-père m’a dit : « *Tu vas aller à la station chercher le* quart *de sirop »*. M. Edmond Gagnon était *marabout* pas mal. Quand il me voit arriver, un petit bonhomme, il me dit : « *C'est un quart de sirop qui est arrivé, comment tu vas faire pour embarquer ça ?* » J'ai répondu : « *Laissez faire, je l'embarquerai bien.* » Ça fait qu'il vient m'ouvrir la porte du *char*. Tranquillement, j'avance mon cheval et mon traîneau vis-à-vis la porte du *char*. Je roule le *quart* de sirop jusqu'à la porte puis je me dis : « *Si je l'envoie dans le traîneau, je vais défoncer le traîneau*. » Je fais avancer le cheval puis je l'envoie en bas dans la neige. Là, il a fallu le rembarquer dans le traîneau. J'en suis finalement venu à bout.

Les méthodes de conservation

M. Dubuc avait toute une organisation. Tous les matins, ses enfants, Antoine, Vincent, son garçon puis les petites filles, Marie et Esther, partaient avec l'âne de Villa-Marie en voiture. Il fallait qu'ils fassent la tournée en voiture. Ils descendaient au chemin, ils montaient au Portage et ils venaient chercher les produits laitiers. On avait une glacière nous autres. Pour fabriquer de la glace, il fallait aller sur la rivière ou sur le lac avec des scies à glace, scier des carreaux de glace et les rapporter dans la glacière, enveloppés dans la *moulée de scie.* On gardait tout le manger là. Le beurre et la crème se conservaient pareil comme si on les mettait dans un frigidaire. La glace durait tout l'été. Ça se faisait en masse, des glacières dans le temps.

Pour conserver la viande, on faisait du boucanage. Quand on avait besoin de viande de porc, ils en tuaient un puis, ils faisaient boucaner la viande dans la boucanerie. Ils chauffaient avec de la *moulée de scie*, qui faisait seulement de la boucane. Ils laissaient une ouverture dans le milieu là pour que la boucane sorte. Il y avait une barre où on accrochait les fesses de porc. C'était bon. Ça pouvait durer trois, quatre jours. Pour moi, c'était meilleur que le jambon d'aujourd'hui. À tous les automnes, on se tuait un mouton ou deux, un boeuf, des poules pareil. On ne buvait pas de bière. On prenait plutôtde la boisson : du gin. Il y avait toujours une caisse de gin en dessous du lit de mon grand-père. Papa aussi a toujours eu cette habitude-là ; sous son lit, on retrouvait une caisse de Geneva, mais jamais de *folleries* comme il se faisait ailleurs. Les gars prenaient un coup fort. Mon oncle Achille avait été en ville une fois, il en avait pris tout un. Il avait des amis à la ville, il était connu. Il est arrivé chez nous, attaché bien dur sur le siège de la voiture. Ils l'avaient mis dans le chemin puis le cheval avait monté directement chez nous.

Ma grand-mère avait un gros coffre dans sa chambre en haut. C'était en bois. Le bonbon, les fruits et la boisson étaient dedans. Ma tante Lucénie [230] qui avait seulement trois ans plus jeune que moi était toujours après grand-maman. Elle obtenait tout de sa mère, moi aussi. J'étais bien vu de ma grand-mère, j'étais le plus vieux. Des fois qu'elle n'avait pas le temps d'aller aux bonbons, elle prenait les clés et les donnait à ma tante. Ça fait qu’on se servait tout seul. Une bonne fois, on s'était mis dans l'idée de goûter à la boisson. Je pouvais avoir cinq, six ans. Comme ils voyaient qu'on ne redescendait plus, ma grand-mère est montée et nous a retrouvés couchés tous les deux dans la chambre, bien *chauds*.

Je ne me souviens pas, au Portage, qu'il y en ait un qui soit mort dans la famille puis exposé à la maison. Je me rappelle bien par exemple qu'il y avait la *picote*. Ce n'était pas drôle dans ce temps-là. Ils nous séparaient. Quand il y en a un qui prenait la *picote*, ils l'envoyaient dans une autre maison ; il y avait la maison où ce que mon oncle Alexandre a resté, puis il n'y avait pas de monde dedans. Mon père a été *magané* de la *picotte*. J’allais le voir, je le regardais dans le *châssis*, il était rouge et tout *picoté*. On allait le voir une fois par jour. On a tous eu ça la *picote* ; ça courait puis tout le monde l’a attrapée. Dans les années 30, j'ai subi la crise économique. On était payé avec des bons dans le temps avec lesquels on pouvait acheter. Il y a eu aussi la rareté du sucre : une *secousse* qu'on ne pouvait pas avoir de sucre. Ça été dur à passer. Ceux qui ont fait des comptes, ce n'est pas ça qui m'a relevé. Ça été dur à passer la crise. On était au village dans le temps, on était marié. C’était difficile, il n'y avait pas d'argent. On empilait les comptes.

L'éducation

Mon grand-père était en faveur de l'éducation. C'est lui qui m'avait envoyé au Séminaire. Il a presque toutes fait instruire ses filles. Mais elles n'ont pas fait la classe et elles n'ont pas travaillé en dehors. Mon grand-père tenait à me faire instruire aussi, il m'a placé au Séminaire. J'y ai été seulement un an puis après, je ne voulais plus y retourner et il m'a placé à Jonquière, à l'école des Frères. Je pensionnais chez mon oncle Honoré Dufour. L'école primaire était au Portage-des-Roches, à un mille et demi de chez nous. J'avais sept ans quand j'ai commencé à aller à l'école, ma soeur Juliette avait six ans. C'est mon père qui a construit l'école. C'était la première école qu'il y avait au Portage-des-Roches. Avant ça, les plus vieilles allaient à l'école au Bassin à Laterrière. C'était Mme Cédulie Côté notre premier professeur. Elle était fille dans le temps. Ensuite, c’est Mme Laura Côté qui l'a remplacée, mais moi, je ne suis pas allé là, j'ai pris le Séminaire. L'école commençait à neuf heures le matin. L'été, quand il faisait beau, on voyageait à pied. L'hiver, on voyageait en voiture. On avait un voisin, M. Alphé Girard qui restait l'autre côté, il avait des enfants aussi, [231] ça fait que, des fois il venait nous mener à l'école puis l'autre venait nous chercher le soir, ils changeaient ça. On partait avec notre lunch, des *beurrées* de sirop. C'était des bonnes institutrices. À l'école, on était nombreux, il y avait plusieurs familles. Au Portage, on était presque les seuls qui allaient à l'école.

Le chauffage et l’hygiène

L'hiver, on chauffait au bois dans les écoles, chacun apportait une corde de bois. Les propriétaires apportaient une corde ou deux cordes de bois pour pouvoir chauffer. Pour les toilettes, on allait chercher l'eau à la *chaudiérée*, à la rivière. Les toilettes, c'était une bâtisse en arrière, dehors. Quand j'ai commencé à être capable de mener les chevaux, je prenais un cheval et je le dételais *sur* mon oncle Joseph Lapointe. Il restait à côté de l'école. Mon père était adroit, c'est lui qui a bâti ici. L'hôtel était à deux étages. En haut, c'était les chambres de la famille, on couchait là. Dans les autres chambres, c'était les pensionnaires qu'il y avait à la maison. On a toujours eu un pensionnaire pour garder l'écluse. Il y avait aussi la visite qui venait l'été ; quand M. Concham venait passer l'été, il avait sa chambre réservée pour lui. Il y avait un passage puis des chambres de chaque côté. La cuisine se faisait là. On chauffait au bois ; il y avait un poêle dans la grande maison pour chauffer et on avait le poêle de la cuisine. Il n'y avait pas d'eau courante, l'eau se faisait à la tonne. Il fallait aller chercher des tonnes d'eau à la rivière avec le cheval. L'été, ils *raculaient* la tonne, en arrière de la cuisine, il y avait un *quart* dans la cuisine puis, ils emplissaient un *quart* d'eau puis la tonne restait là, pleine en cas qu'il n'en reste plus. Quand la tonne était vide, ils allaient en chercher, Il n'y avait pas de toilettes non plus, c'était des toilettes dehors. Il y avait un ruisseau, c'était froid pour l'hiver ça.

Après ça, on a voulu avoir des toilettes en dedans. Ils *collectaient* un tuyau dans la cheminée pour que la senteur s'en aille là. Il fallait que ça soit vidé de temps en temps. Quand on est arrivé à Laterrière, on n'avait pas l'électricité, on l'a eue un peu plus tard. On a toujours eu des chiens au Portage. Quand j'ai fait ma première communion, maman nous avait mis en pension *sur* mon grand-père Saint-Gelais. Je n'aimais pas ça, je montais par-dessus la ligne pour aller chez nous, deux trois fois par semaine avec le chien quand c'était le printemps. Quand il n'y avait plus de neige, je me rappelle d'avoir monté à pied.

Les nouveaux moyens de transport

Quand chez nous faisait du bois, ils demandaient si quelqu'un avait besoin de quelque chose. Ils venaient voir papa et mon grand-père et ils [232] disaient : « *Ça nous prendrait un char de bois de telle sorte*. » Le chemin pour monter au lac Saint-Jean passait par le Portage-des-Roches, il traversait l'écluse et il s'en allait à St-Cyriac ou Hébertville, c'est pour ça qu'il passait du monde en masse ; ça voyageait quand même pas tant qu'aujourd'hui. Une fois, on était allé avec papa, on avait traversé sur le pont, sur l'écluse car papa voulait aller voir la terre de l'autre côté. On avait été dans le haut du champ pour revenir par un petit sentier. Arrivés au chemin, on s’est retrouvé sur un *cran*, il fallait descendre. Tout d'un coup, j'ai dit : « *Papa, papa, une voiture pas de cheval* ! » J'avais à peu près 13, 14 ans. C'était un petit Ford. Il faisait l'annonce du Sirop Gauvin. C'est le premier char que j'ai vu. Mon grand-père avait été à Chicoutimi dans la semaine et il nous avait conté qu’il avait vu une automobile.

Sur l'écluse, on transportait le bois avec un bateau, l'Alligator. C'était un gros bateau avec des roues de chaque côté et des palettes qui le faisaient marcher. Ça fonctionnait à la *steam*, il y avait un *bäleur* là-dedans qu’il fallait chauffer pour ramasser le bois sur le lac Kénogami. Il descendait avec des *safts* et ramassait le bois. J'ai travaillé sur ce bateau-là. C'était en même temps une écluse avec un pont pour pouvoir traverser la rivière. Il y avait des pelles qu’on ouvrait. Tout se faisait à bras. C'était en bois. Quand je suis parti du Portage, il n'avait pas encore l'écluse neuve… vers 1918, 1919. Le bateau utilisait des *rafts*. Le lac Kénogami a vingt et un milles de long. Des *rafts*, c'était des grandes pièces de bois de 25, 30 pieds unies par des grosses chaînes. Le *chaland* passait à travers le bois puis il traînait le *bôme*. Il encerclait le bois, il descendait et profitait du bon vent pour descendre à l'écluse. Rendu à l'écluse, il y avait des *bômes*, l'*empêlement* pour sauter le bois, ça fait qu'il emportait les *rafts* là. Les hommes avec des *gaffes* poussaient l'*empêlement* puis, ça descendait pour se rendre à Chicoutimi, au moulin à pulpe.

Le bois qui se faisait sur la rivière du Moulin descendait et tombait dans le lac La Chaîne. Il y avait une chaîne à la compagnie de pulpe, pour monter le bois sur des *chars*. Des *chars*, des *flats*, avec des piquets chaque côté, puis ils emplissaient les *chars*, il y en avait pour les emplir. La chaîne montait le bois sur les *chars* et ils traversaient sur la rivière du Bassin. Ils avaient fait un *quatre lignes* qui passait au bord de la rivière sur des cages ; les *chars* avançaient, ils coupaient les piquets et ça tombait dans la rivière pour s'en aller. Ils descendaient le bois dans la rivière Chicoutimi. Ils ont construit une dalle qui partait de l'*engueulement* de la rivière jusqu’à la décharge du lac de La Chaîne. Elle allait conduire le bois dans la rivière Chicoutimi. Elle passait au-dessus du ruisseau à Henriette et allait décharger dans la rivière. Le ruisseau à Henriette n'était pas assez gros pour draver ça. L'Alligator avait une cabine dessus. Les hommes pouvaient coucher à [233] bord. Ça appartenait à la compagnie de pulpe. Ils ont arrêté de faire du bois quand la compagnie de pulpe a « failli », je crois. J'ai travaillé à la Chaîne deux, trois étés, avant de fermer, vers les années 1920, 1925, je crois bien.

L'arrivée de l'électricité

Ils posaient l'électricité. Je savais que j'allais avoir l'électricité. Ça fait que moi, je me suis fait installer tout de suite l'électricité pour que, quand ils donneraient le courant, on ait « le » radio. Ils vendaient « un » radio 135 dollars. C'était très cher. « Le » radio était rentré puis la laveuse électrique Blackstone-Avot a suivi. Elle a fait une partie de notre règne. Aussitôt qu'on a eu l'électricité, avant la crise, j'étais en bas à la boulangerie, « le » radio jouait en haut et j'entendais ma femme chanter. C'était Tino Rossi dans le temps. Ce n'était pas drôle les chansons de Tino Rossi ! Elle chantait par en arrière. « Le » radio était ouvert à la journée. Ma femme a toujours aimé le chant. Elle partait de la cuisine à la course, elle allait s'asseoir en avant « du » radio et disait : « *Écoutez les enfants, bougez pas*. » Je n'ai jamais été un *liseux* ; dans le temps, c'était Le Soleil, le Journal de Québec, L'Événement, le Progrès du Saguenay, L'Action catholique. Avant, on était abonné à L'Action catholique et à La Presse ; *astheure*, on l'achète seulement une fois par semaine.



Cyrille Émond, mai 1940, Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-33285.

Loisirs

La mi-carême, c'était une grande fête et on avait bien hâte. Quand arrivait la mi-carême, on se déguisait. On se rassemblait tous dans la maison chez grand-papa, on mettait des chaises tout le tour de la maison, on avait du fun. Il fallait essayer de trouver qui se cachait derrière les déguisements. Comme moi par exemple, si je faisais la mi-carême, j'allais m'habiller en femme. Je travaillais à Jonquière, je prenais le train pour venir faire la mi-carême. Je descendais deux, trois de mes *chums* à peu près de ma grosseur et avant de rentrer dans la maison, on se disait : « *Telle fille, tu iras la trouver puis, tu lui chanteras la pomme. »* À un moment donné, on avait bien du fun. Chez M. Augustin Gagné surtout, c'était le dernier. Il voulait [234] qu'on se démasque, qu'on se fasse connaître. Les gens allaient patiner en se déguisant. Je m'en rappelle, quand j'ai été au Séminaire, j'ai patiné, on s'amusait. Je pense qu'on s'amusait mieux que les enfants d'aujourd'hui. Ça ne prenait pas grand chose pour nous distraire. On se faisait des sifflets. On se faisait des… j'appelais ça des béquilles, mais aujourd'hui, ils appellent ça des échasses, toutes sortes d'affaires comme ça. On n’avait pas de jouets comme les enfants d'aujourd'hui. On jouait aux billes avec des *allées* ; au sol, on mettait une plus grosse, une *allée* qu'on appelait là, puis après ça, des petits *marles*. On allait aussi glisser en traîne sauvage.

La visite

Je me rappelle que chez nous, maman Émond, chez la mère de ma femme ou des couples de beaux-frères, venaient passer des semaines. Ils arrivaient avec leurs malles bien pleines de linge, ils passaient la semaine et ils avaient bien de l'agrément. Il y a des fois que ça se chicanait un peu. Quand ma femme est arrivée chez nous, il y avait encore trois filles. On est resté un an. J'étais le premier de la famille. Elle a fait comme les autres, elle est *tombée* *en famille* et elle se faisait *étriver* par les petits garçons. À un moment donné, elle a dit : « *Je ne reste plus ici*. » Je ne pouvais pas déménager. Ce n'était pas encore à moi, c'était à mon oncle Honoré Dufour et il restait encore en haut, dans les premières années de la boulangerie. Ça fait que je m'étais pris un loyer. J'ai été six mois à loyer chez Mathias. C'était au printemps, j’ai « acheté » mon oncle Honoré Dufour. Il est parti et j'ai repris le logement d'en haut. Je suis ici depuis ce temps-là. Quand j'ai fermé la boulangerie, j'ai fait finir ça en logement, je l'ai loué une *secousse*, j'ai envoyé le locataire et on est venu habiter ici depuis qu'on est seulement tous les deux.

Les activités politiques

La vie n’a pas toujours été belle, on a travaillé dur tous les deux. J'ai fait une partie de ma vie dans le conseil du village, au moins une dizaine d'années comme échevin. Ensuite, on m'a proposé pour être maire. Alors, j'ai démissionné comme échevin pour rentrer maire. J'ai remplacé M. Ernest Gauthier. Je n'ai pas eu d'élections parce que M. Ernest Gauthier a parlé en ma faveur. C'était le temps du ministre Talbot. Ce n'était pas son parti. S'il y avait quelque chose, qu’il fallait voir le ministre ou son secrétaire, c'est moi qui était nommé pour aller le rencontrer. Ça fait qu'à un moment donné M. Ernest Gauthier m’a dit : « *Je te donne ma place*. » Ça n'a pas été plus long que ça. Dans le temps de mon échevinage, j'ai « repassé » quatre maires : M. Adélard Tremblay « Bésime », M. Ludger Desgagné, Adémar [235] Gagné puis, Ernest Gauthier. J'ai été plusieurs années échevin et j'ai remplacé M. Ernest Gauthier à la mairie pendant quatre ans.

J'avais le magasin puis ça m'occupait trop, les assemblées, c'était toujours le soir. Raoul Plourde m'a approché, mon temps était fait, j'avais deux termes de fait. Il m'a demandé si j'avais idée de me représenter : « *Non, monsieur*. » Il a dit : « *Si vous vous représentez, je ne m'enverrai pas*, *mais* s*i vous démissionnez, je vais m'envoyer*. » C'est donc Raoul Plourde qui m'a remplacé. Je sais que j'ai été maire encore deux ans après que j'ai eu le magasin puis, j'ai acheté le magasin en 1953. J'ai laissé en 1955. J'ai été pas mal dans le public. Je pense que j'ai été dix ans conseiller. En 1952, on m'a demandé pour « rentrer maire » du village. J'ai fait deux termes de deux ans. Ensuite, j'ai démissionné. Quand j'ai « rentré maire », je pense que j'ai eu toutes les *bad luck*. On avait une bonne organisation : on avait une bâtisse à feu sur la rue Gauthier, une voiture avec des *hoses* et une voiture à cheval avec des *hoses* pour le feu. À un moment donné, ça a brûlé cette affaire-là. On est « tombé » plus d'organisation. J'ai commencé à faire des démarches, à aller voir Talbot pour avoir un octroi afin de se rebâtir un système à feu. On a obtenu un peu d'argent et on a rebâti. On en a eu pour des *hoses* ; de plus, c'était plus moderne avec une armoire pour faire sécher les *hoses*. Durant l'hiver, l'aqueduc a gelé. Il avait déjà gelé mais pas de mon temps. Ils avaient engagé deux hommes avec une tonne, ils allaient chercher de l'eau à la rivière et ils vendaient l'eau à tant du *siau* aux maisons.

L'aqueduc « prenait » le lac des Côté, il passait dans le bois mais comme il n'était pas assez enterré, ça gelait l'hiver. Il a gelé deux hivers. À un moment donné, quand j'étais maire, il a gelé aussi. Je me suis retrouvé à servir le monde au *siau*, c'était une affaire qui n'avait pas de bon sens. J'ai descendu à la ville de Chicoutimi, j'ai parlé de ça au *foreman*, Napoléon Riverin qui était pour le conseil de la ville. Il m'a conseillé : « *On va vous louer une pompe puis ensuite de ça, vous pouvez la* collecter. » On l'avait collectée au petit lac chez mon oncle Joseph Saint-Gelais. Ce n'était pas gelé ce bout-là, il était gelé dans le bout d'en haut. C’était un tuyau de bois. On avait *collecté* notre pompe pour pomper de l'eau dans le lac. Tout le monde du village a été servi, pareil comme s'ils avaient eu l'aqueduc. Il restait Saulnier qui se trouvait à ne pas avoir d'eau et une couple de maisons. La pompe a pris la relève pendant l'hiver. Il a fallu mettre une taxe spéciale de 25 sous, ça n'a pas pris de temps avant que ça se paye. C'était plus avantageux que de payer des hommes pour charrier l'eau. Quand est arrivé le printemps, ça a dégelé. Dans le bois, comme il y a des *crans*, à certains endroits, ce n'était pas assez enterré. C'est pour ça que ça gelait, on a pris les précautions pour l'enterrer plus profondément.

[236]

En politique, le monde votait Union nationale pas mal tout le temps parce que Talbot en a donné beaucoup. Il nous a fait le village, il a fait les rangs en asphalte. Je me rappelle que, dans les assemblées, ça se chicanait. Les gens venaient te parler à la porte de l'église le dimanche, les *ceuses* qui s'envoyaient comme député. Au municipal, c'était verbal, ça votait à main levée. Du temps que j'ai été échevin, j'ai eu de l'opposition, mais j'ai toujours gagné mon affaire.

Les accouchements

Le docteur Desgagné de la Baie est venu ici, il avait une clientèle. Mais, nous autres, c'était surtout le docteur Lemieux et le docteur Gagné de Chicoutimi. Ma femme a eu 13 accouchements. On allait chercher la mère, il y avait toujours une couple de femmes puis le mari. Ça se faisait à la maison. On engageait une servante. Dans le temps, il fallait engager une servante pour aider les femmes qui relevaient. C'était neuf jours au lit suivis de 40 jours de *relevage*. Nous autres, on a élevé notre famille sans qu'elle aille à l'hôpital. Elle en a *réchappé* cinq, cinq vivants seulement, cinq garçons. C'était dur, l’accouchement aux maisons. Il y avait le chloroforme, ils les endormaient. Ils avaient comme une manière de torchon, ils vidaient quelques gouttes. Ils disaient : « Envoye*-z-en un peu,* envoye*-z-en un peu. »* J'ai pris le dehors des fois. Ce n’était pas facile dans les fausses-couches, mais on ne connaissait pas d'autres choses. Tout le monde passait par là.

Même si la vie était dure, je serais prêt à recommencer. Je ne regrette rien. Je n'ai pas toujours fait des bonnes choses, je le sais bien mais… c’était sans le vouloir. C'est mon talent qui me permettrait de ne pas faire mieux… J'ai élevé ma famille sans avoir eu trop de misère. Je sais bien que les premières années que j'ai été boulanger, je n'aurais pas changé pour d'autres métiers. J'aimais ça. J'étais chez nous, tous ensemble. J'étais juste en bas, elle était en haut puis ça allait bien. Quand j'étais marchand bien, mon Dieu, la boulangerie voyez-vous ça n'a pas *toffé* longtemps… Mes gars savaient tous cuire mais ils n'aimaient pas ça. Lauréat, Paul-Aurèle, ils pouvaient tous me remplacer pour cuire. Quand j'ai vu le magasin qui était pour fermer, ça me faisait quelque chose. J'ai dit à ma femme : « *Si tu voulais moi, j'achèterais ça*. » Ça fait que j'ai acheté le magasin. J'y ai été 16 ans, je n'ai pas regretté non plus.

D'abord, j'avais travaillé jeune au magasin déjà. J'avais travaillé à Jonquière pour Gagnon et Frères, j'avais travaillé ici aussi, un hiver. Ils engageaient l'hiver. Le *portageage* se faisait en voiture, ça prenait plusieurs jours. Le matin, il fallait aller dans les hangars. Quand il faisait doux, on en profitait pour envoyer des patates. Ils faisaient charger les voitures des *portageurs* de patates tandis qu'il faisait doux, parce que c'est une chose qui [237] gèle, les patates. On envoyait aussi du foin puis de l'avoine, il fallait prendre ça en note, ce qui partait dans les voitures. Cinq, six voitures tous les matins, chargées pour monter sur la rivière du Moulin. J'ai travaillé avec Gagné puis Aimé Girard. L'avoine arrivait dans des *bus*. Il y avait un cellier en arrière du magasin. Elle arrivait *lousse* dans des *bus*. C'est bien changé. Aujourd'hui, tout le monde travaille, ça travaille en dehors, les femmes comme les hommes. La vie est plus mouvementée. Dans notre temps, on se figure que c'était plus reposant, je ne sais pas. On travaillait plus. Il y en a encore qui y vont un peu dans les chantiers, pas beaucoup, pas beaucoup *astheure*.

[238]

**Partie II  
Mémoire du quotidien**

“On a navigué pas mal ensemble.”

Marie-Louise Tremblay (78 ans)

Épouse de Cyrille Émond

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATRICE***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | TREMBLAY |
| PRÉNOM | MARIE-LOUISE |
| DATE DE NAISSANCE | 6 JUILLET 1903 |
| LIEU DE NAISSANCE | BASSIN DE CHICOUTIMI |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 1924 |
| NOM DE L'ÉPOUX | CYRILLE ÉMOND |
| ENFANTS | CINQ GARCONS, UNE FILLE ADOPTIVE |
| OCCUPATION | MÉNAGÈRE |
| INSTRUCTION | ARRÊT DES ÉTUDES À L'ÂGE DE 13 ANS |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1902 | Naissance à Chicoutimi. |
| 1908 | Cours primaire à Laterrière. |
| 1924 | Mariage avec Cyrille Émond. |
| 1927 | Elle seconde son mari à la boulangerie. |
| 1960 | Elle aide son mari au magasin général. |
| 1968 | Retraite. |

|  |
| --- |
| **RÉSUMÉ**  Après une enfance passée à Laterrière, la famille de Mme Tremblay déménage au Lac-St-Jean. Plus tard, elle épouse un ami de Laterrière, M. Cyrille Émond. Elle a 21 ans. Son époux achète la boulangerie qui appartenait à son père et à un associé. Mme Tremblay aide son mari aux travaux du commerce. À la vente de la boulangerie, ils achètent un magasin général. Mme Tremblay s'occupe là encore de la surveillance des employés et du rangement de la marchandise.  Elle a conservé la santé parce qu'elle pouvait profiter de *relevailles* assez longues pour se reposer et reprendre des forces. Lors du premier accouchement, elle refuse l'aide de sa grand-mère qui insiste pour l'assister. Elle préfère attendre le médecin qui finalement, arrive trop tard. Le [239] clergé a son mot à dire quand aux risques qu'entraîne l'accouchement. Il faut s'en remettre à la volonté de Dieu. L'éloignement du médecin est responsable de la maladie infantile. Le médecin s'en remet aux décisions de la mère qui soigne sa famille du mieux qu’elle peut.  Mme Tremblay a pris une retraite bien méritée à l'âge de 65 ans. |

L'adolescence et les fréquentations

Durant toutes mes années de jeunesse, j'ai demeuré au Bassin de Laterrière, on appelait ça le Bassin. Ensuite, je suis allée à la petite école. Aujourd'hui, l'école n'existe plus. Elle était au Bassin, sur le boulevard Talbot. J'ai fait mes études là, je ne suis pas allée au couvent, je n'ai pas fait de longues études ; dans le temps, les études n'étaient pas poussées comme aujourd'hui. Papa était un journalier, il a travaillé au moulin de La Chaîne. Il a travaillé là plusieurs années pour acheter une terre à Normandin au Lac-Saint-Jean. Puis, on a déménagé pour aller rester sur la ferme. On n'aimait pas beaucoup ça, mais il fallait bien suivre nos parents.

Mon père cultivait la terre. Je n'ai pas demeuré là longtemps parce que je me suis mariée quelque temps après. Je connaissais mon mari qui était de Laterrière comme moi. On se rencontrait tous les dimanches à l'église. On avait bien hâte d'aller à la messe pour se rencontrer. C'était la mode dans le temps, ce n'était pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui, une fille qui a un ami, la moitié du temps, elle vient chez eux ou bien elle est chez les parents de son ami. Dans le temps, on appelait ça des cavaliers puis ils venaient les bons soirs qui étaient le mardi, jeudi, samedi et dimanche. Les autres soirs, il n'était pas question de se voir. On s'amusait pareil avec les voisins. Des fois, le cavalier arrivait pour veiller on ne l'attendait pas, on était avec un autre, c'est de même dans le temps que l'amour se faisait. C'était très sévère. Pour aller faire un tour de voiture, il fallait être accompagné. J'avais des soeurs puis ça en prenait une pour m'accompagner. Quand on rencontrait monsieur le curé sur la route, je vous dis qu'on était gêné ! Ce n'était pas drôle, aller faire des tours de voiture, dans le temps de monsieur le curé Gaudreault, mais je le connaissais assez bien par exemple. De temps en temps, il venait chez ma mère. Ensuite, on s'est fréquenté, mais c'était de loin hein ? On se rencontrait le dimanche à l'église.

Il ne venait pas chez nous, j'en ai eu d'autres dans l'intervalle. Aujourd'hui, elles ont un ami, un point c'est tout. S'il y en a un autre qui apparaît, ça ne fait pas. Nous autres, on pouvait en avoir deux, trois, quatre avant de choisir. C'est drôle à dire, mais j'en avais un autre qui demeurait [240] à Chicoutimi. Dans le temps, les parents s'occupaient beaucoup de l'avenir de leurs enfants. Comme on parlait de mariage, je l’ai annoncé ; c'était toujours à ma mère quand on avait quelque chose à demander. Papa était plus sévère, maman était bonne avec la jeunesse, on lui racontait pas mal tout. Quand il y avait quelque chose de sérieux, maman disait : « *Je vais le demander à ton père. Si ton père veut*. » Mais il voulait tout le temps. Elle annonce à papa que je veux me marier. Il dit : « *Marier ! en nommant un tel, non, jamais ! Tu peux lui dire qu'elle se console, jamais je ne donnerai ma permission, jamais je ne consentirai* ! » La maison avait un étage et demi, j'étais en haut, sur le bord de l'escalier. On est toujours un peu curieux. J'écoutais ce qu'il allait dire, j'avais hâte. Quand j'ai entendu dire ça, j'ai pensé  : « *Mon Dieu, c'est donc bien terrible,* à cause *qu'il ne veut pas* ? » Maman a dit : « *Cyrille a parlé assez sérieusement puis, tu lui as dit que ça sert à rien de perdre son temps parce que c'est non*. » Il se figurait, à cause qu'il n'était pas gros qu'il ne serait pas capable de me faire vivre. Finalement, mon père a dit à ma mère : « *En tous les cas, tu peux lui dire que si elle veut reprendre Cyrille*… »

C'est de même que ça marchait les amours ; ce n'était pas drôle ! C'est les parents qui s'occupaient pour les « bons partis ». Ils appelaient ça les « bons partis ». J'ai repris mes sorties avec Cyrille. J'avais 19 ans. Je me suis mariée à 21 ans. Là, on était sérieux mon père avait dit : « *Dis à Marie-Louise que, si elle veut reprendre Cyrille, ça ne me fait rien*. » Je n'ai pas été capable de le dire en face à Cyrille, je lui ai écrit une lettre. Je ne lui ai pas dit que c'était la décision de papa, mais seulement que j'étais découragée, qu'on allait réfléchir tous les deux. Si c'était notre destinée de nous marier et de vivre ensemble, ça viendrait plus tard. J'ai arrangé ça du mieux que j'ai pu.

J'ai pleuré, je pensais que c'était la fin du monde. Hé ! mon doux ! Cyrille a recommencé avec moi, puis ça allait bien. Je me suis consolée vite parce que je l'aimais d'avance. Cyrille était de Laterrière, il demeurait au Portage-des-Roches. Dans Laterrière, les gens se connaissent pas mal tous. Quand je l'ai marié, il demeurait à côté. Ça faisait un an et demi à peu près qu'ils avaient vendu la ferme du Portage puis ils s'étaient bâtis ici.

Le mariage

C'est en 1924 que je me suis mariée. Je dis que des fois il fallait aimer. Il m'a entrée dans sa famille où il y avait trois grandes filles et trois garçons ; aujourd'hui ça ne se fait plus. Je n'ai pas eu de misère, ça allait bien. Mais il ne m'a pas laissée là longtemps. Après cinq mois, on a demeuré en haut, chez Jos Tremblay, le magasin du dépanneur aujourd'hui. On demeurait dans le haut mais la maison a passé au feu. Ensuite, il a fait un marché avec son père. Mon oncle Henry Dufour était avec M. Émond, d'*associement,* [241] mon mari travaillait pour eux autres à la boulangerie. Il a demandé à son père : « *Si tu voulais, je serais près à acheter ta part*. » M. Émond avait déjà acheté la part de mon oncle Henry Dufour. Mon mari travaillait toujours pour eux autres. Ses frères n'aimaient pas ça. Ils travaillaient ailleurs, ils n'étaient pas intéressés. Mon mari se plaignait à son père qu'ils n'étaient pas intéressés. « *Si tu veux l'acheter, je vais te faire des conditions, tu n'auras pas de misère à le payer*. » On n'était pas riche, on commençait notre famille. J'attendais un bébé, Lauréat, qui est venu au monde après dix mois de mariage. Cyrille a acheté la part de son père, c'est-à-dire la part de son oncle Dufour, puis son père lui a donné sa part. Ça fait que c'était une partance*.* Dans le temps, les propriétés, ce n'était pas comme aujourd'hui. Ça valait assez cher, mais ils l'avaient bâtie eux-mêmes. Quand on commence, ça ne prend pas une grosse aide pour qu'on s'en aperçoive. Mon oncle a déménagé à Jonquière puis on s'est « en venu » demeurer en haut de la boulangerie.

Les grossesses

J'ai élevé ma famille en aidant mon mari du mieux que je pouvais. J'ai pesé la pâte. Je faisais des brioches, j'aidais à enfourner le pain. Dans le temps, il y avait des *jobbeurs* sur la Rivière-du-Moulin. Ils venaient chercher du pain même le soir quand les *jobbeurs* partaient pour monter, puis je descendais. Ah ! je l'ai descendu cet escalier-là ! Mais ma santé était bonne parce que j'arrêtais pour avoir mes enfants. Dans le temps, les enfants, on ne les avait pas à l'hôpital, c'était aux maisons. Je remercie le bon Dieu parce que j'ai pu aider mon mari à l'année. J'arrêtais pour avoir mes enfants, mais je me relevais bien par exemple. C'était neuf jours au lit puis 40 jours de *relevailles* et j'avais une servante. J'ai toujours eu des servantes pour me *relever*. C'était sacré le *relevage.* Nos parents nous disaient toujours : « *C'est le* relevage *qui fait la santé. Si tu ne te relèves pas, tu vas rester nonchalante puis, tu n'auras pas de santé*. » Comme on écoutait nos parents dans le temps, on se relevait comme ça. Aussitôt que je pouvais aider, je descendais, j'aimais ça.

À partir du quatrième ou cinquième enfant, je me suis mise à faire des fausses-couches. J'ai eu une petite fille mais je l'ai perdue à l'âge d'un an. Le docteur voulait m'opérer mais je ne voulais pas, je voulais une fille. Je l'ai eue, mais elle est morte à un an et deux jours de la méningite. C'était mon sixième enfant. Dans le temps, on n’allait pas à l'hôpital, j'ai téléphoné à mon médecin, le docteur Lessard qui m'avait accouchée pour cet enfant-là ; c'est toujours lui qui m'a accouchée. Je lui ai dit que ma petite était malade et je lui ai expliqué les symptômes. Il a dit : « *Quel remède que vous lui avez fait* ? » Ça fait que je lui dis ce que j'ai fait : « *Ah ! Je vous dirais* [242] *bien, les remèdes qu'une maman fait à son enfant sont encore meilleurs que les nôtres* ! » Il me répond ça… Une journée et demie après, elle est morte. Si ça avait été comme aujourd'hui, il me semble que je l'aurais descendue à l'hôpital. Elle aurait eu des soins, mais l'hôpital dans ce temps-là, on y allait pas souvent. Elle est morte au mois de juin. Aujourd'hui, je la trouve bien heureuse, mais j'ai eu de la peine. Aujourd'hui, je me dis que nos enfants, on ne les élève pas pour nous autres ; un jour ou l'autre, ils partent de la maison. Elle s'appelait Denise. La femme de Paul et la femme de Lauréat disaient : « *La première des deux qui aura une fille, nous lui donnerons le nom de Denise*. » C'est Évelyne qui a accouché et elle l'a appelée Denise. Ça a toujours été un peu comme la mienne, c'est presque moi qui l'ai élevée, c'est encore ma préférée.

Le travail avec son mari

Quand on a vendu la boulangerie, on a acheté le magasin. J'y allais dans l'après-midi puis j'aidais. Dans l'avant-midi, j'avais les enfants qui étaient assez âgés. Je faisais la surveillance des employés, on avait toujours un ou deux jeunes hommes de quinze, seize ans, ceux qui ne faisaient pas de grosses études. J'ai fait ça pendant plusieurs années. Je ne faisais pas les achats, je servais au comptoir et je mettais tout en ordre. Après quelques années, on a eu des filles comme employées dans le magasin. On en a eu une entre autres, Jacqueline Émond, qui a travaillé durant cinq ans. C'était vaillant, elle n'avait pas de défauts. Elle s’est mariée à Germain Gaudreault. Ça été dur de perdre Jacqueline. On en a engagé une autre. Ça allait bien aussi, mais par le mariage on l'a perdue. Rendu à la troisième, Cyrille a dit : « *Tu vas être obligée de venir au magasin faire la surveillance. L'employée prend du temps à servir les clients puis elle parle trop*. » Ça fait que j'ai commencé. Le matin, vite vite vite, je m'en allais là. J'ai dit : « *Non, ça ne fera pas*. » Il en a réengagé une quatrième, mais c'était encore pire, elle tricotait au magasin puis on n'avait surtout pas le temps de tricoter. J'ai parlé à mon mari : « *Écoute, je suis* tannée *de ça, c'est moi qui fais l'ouvrage* pareil *puis qui suis partout*. » Je lui ai raconté comment elle agissait, comment elle faisait. Je lui ai dit : « *Si tu veux, renvoie-là, je vais prendre sa place*. » Il m'a répondu : « *Puisque tu me l'offres, je suis bien content* ! »

J'ai travaillé au magasin durant les quatre dernières années, à temps plein. On s'est organisé une cuisine en arrière. On mangeait là. Assez souvent, on sortait de là à dix heures du soir, puis on rentrait le matin pour neuf heures des fois huit heures et demie ; j'ai fait ça durant quatre années à temps plein. On a vendu, on était fatigué tous les deux. Je voyais que mon mari n'avait pas la même humeur, qu'il était moins parlant, il m'inquiétait. Je me disais : « *Non ça ne fera pas, il achève*. » On s'est organisé [243] pour vendre le commerce en 1968. Mon mari avait 68 ans, j'en avais 65. Ça été un coup dur pour lui, pour moi aussi. Je suis bonne du monde, je me figurais que j'allais m'ennuyer des clients. À Laterrière, les gens se connaissent tous, on avait de très bons clients, puis je m'ennuyais de ça. Je me disais : « *Mon doux que ça va être ennuyant*. » On demeurait dans le haut, au deuxième, c'était trop grand. On a loué cinq ans à Marcel Rossignol, qui est marié à Cécile, une fille de M. Philippe Munger. On les a *noticés* de laisser le logement pour notre retraite. On s'est installé ici. Il avait fait refaire la boulangerie. C'était de « la grosse ouvrage », mais on trouvait que ça faisait un beau petit loyer pour du monde âgé. On a déménagé en bas. On demeure ici depuis ce temps-là. C'est la vie que j'ai fait.

La famille

Mon père Pierre Tremblay est né à Laterrière. Mon grand-père, c'était David Tremblay. Il demeure au rang Saint-Paul. Il est né à Laterrière. Ils étaient quatre frères cultivateurs. Je pense qu'ils ont toujours demeuré à Laterrière. Il y avait mon oncle Adélard, mon oncle David et mon oncle Thomas-Louis. Ils avaient une soeur qui est décédée à l'âge de vingt ans.

Dans une famille à cette époque-là, on travaillait. On avait pas d'instruction. C'était différent d'aujourd'hui, ce n'était pas la même chose. On travaillait dans les maisons privées. J'ai presque toujours travaillé dans la même famille. En plus, il fallait aider les parents. On n’était pas payé cher. Je travaillais pour huit *piasses* par semaine, ensuite ça remontait, dix *piasses*, onze *piasses.* Même les *servantes* qu'on engageait pour nous aider, quand je relevais, le plus cher qu'on a payé, c'était douze *piasses* par semaine. Ce n'était pas gros. C'est terrible de voir comme les salaires ont changé, mais la vie était moins chère qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, ce n'est pas la journée d'une personne. C'était comme ça, c'était le règne, c'était les salaires. J'en ai passé plusieurs des filles, mais j'en ai eu qui sont restés longtemps aussi. Malgré qu'on avait pas de gros salaires, quand on pouvait donner un cinq dollars, on le donnait. Il fallait aider les parents, il fallait ménager, ça fait qu'on avait pas grand argent, mais on a été heureux quand même. On ne connaissait pas d'autres choses. C'était pas mal dans toutes les familles la même affaire. Aujourd'hui c'est plaisant, tout le monde est instruit. Ceux qui ne le sont pas font bien pitié. Mon mari avait plus d'instruction que moi. Il a même été un peu au Séminaire et à l'école des Frères. Moi, j'ai regretté ça.

La relève

Mon mari a été maire, il fallait l'accompagner dans tous les banquets où il allait. J'aurais aimé avoir de l'instruction. On le regrette quasiment [244] toute notre vie parce que les gens instruits ont plus d'avantages. Mes petits garçons n'ont pas fait de grosses études. Gaston a été au Séminaire un an puis il a laissé, il n'aimait pas l'étude. Ils ont tous des métiers aujourd'hui. Gaston est rendu contremaître au moulin de Kénogami, il est bien placé. Lauréat est à la Huche sans Pareille. Quand on a vendu la boulangerie, Lauréat faisait le pain et le cuisait. Il avait hâte que son père vende, il disait : « *J'ai hâte que vous me débarrassiez de ça ! Vous pouvez être assurés que si vous vendez, vous ne me reverrez pas travailler dans une boulangerie* ! » Je pleurais, ça me faisait bien de la peine. Il n'aimait pas ça. Savez-vous ce qu'il a fait après ? Il « a rentré » à la Huche sans Pareille. Il est encore là et il est rendu à cinquante-sept ans. Il l'a regretté. Il a dit : « *Papa, je le regrette parce que rien qu'avec des petits pains puis des brioches, on aurait vécu convenablement*. » Il a fait quelques années comme ça. Jean-Paul Tremblay a acheté tout ce qui dépendait de la boulangerie, l'ameublement, la machine.

Lauréat est bien placé. Il ne fait pas des journées longues. Tout de même, c'est terrible, il a refusé, son père voulait l'établir et il avait de la peine de ça. Pour faire la *run*, ce n'était pas mieux, les autres n'aimaient pas ça. Ils y ont tous travaillé seulement ils n'aimaient pas ça. Ils ne voulaient pas aller à l'école, mais ils ont reçu assez d'instruction pour trouver du travail. Cyrias travaille chez Sears depuis l'ouverture, ça fait onze ou douze ans. Paul-Aurèle est contremaître pour l'Alcan. Ils ont « bien tourné ». Ils gagnent leur vie honorablement. Ils sont bien placés, mais ils auraient pu rester simples ouvriers. Ce n'était pas des hommes pour travailler pour eux-mêmes. Ils étaient meilleurs pour travailler pour d'autres. Ils n'étaient pas intéressés quoiqu'ils donnaient des petits coups de main des fois, le soir ou la fin de semaine. On a fait notre possible pour tâcher de les placer puis de les rendre capables de gagner leur vie honorablement.

Le travail quotidien

Mon père n'avait pas une grosse ferme. Il gardait quelques vaches, des poules, des porcs, un peu de tout. Ce n'était pas des grosses fermes comme on voit aujourd'hui. On ne faisait pas d'emprunt au gouvernement. On a bien vécu, pas richement, mais on avait tout ce qu'il fallait. On a eu des bons parents. À l'automne, on faisait des boucheries. Nous autres, à la boulangerie, on a toujours eu un porc. Je faisais ma couture. J'ai même fait des pantalons d'hommes et des *coats* qui allaient avec. Jeune fille, j'ai cousu aussi. Quand j'ai commencé à coudre, j'étais jeune. Maman avait des vêtements à me faire réparer puis je ne voulais pas : « *Je ne suis pas capable* ! » Maman a dit : « *Tu es capable puis tu vas faire ça* ! »

Ça fait que j'ai commencé puis j'ai continué. On avait des machines à coudre. Les gens s'aidaient. Il fallait bien parce que les salaires n'étaient [245] pas hauts ! Nous autres, on avait toujours une vache qui pacageait sur la ligne en arrière. On allait la traire le matin et le soir. On aimait ça. Des fois, on avait de la misère à faire garder le petit, mais les plus vieux s'en occupaient. Je m'occupais aussi du jardin. Mon mari n'avait pas le temps. De bonne heure le matin, je m'en allais avant les chaleurs pour sarcler, c'était un grand jardin. Les enfants participaient plus qu'aujourd'hui parce que, de nos jours, c'est difficile de faire travailler des enfants à la maison. Ils vont à l’école et ils n'aident pas beaucoup. Nous autres, on ne faisait pas de longues années d'études, ça fait qu'il fallait aider. À la maison, il fallait aider, faire le ménage, le lavage. On n'avait pas de belles laveuses et des sécheuses comme aujourd'hui. Dans ma famille, on était dix enfants, trois garçons et sept filles. Je suis la deuxième plus vieille. Il y a deux jumelles après moi. On reste trois sur sept, les autres sont décédés. Je n'ai plus de frères. Ils sont décédés.

Les accouchements :  
«*J’attends le médecin !*»

Pour les accouchements, il fallait avoir recours à des parentes ou des voisins qu'on connaissait. J'avais ma belle-mère qui demeurait à côté. Elle était plus malade que moi. Elle venait et ça la rendait malade, mais pour moi c'était une sûreté. C'est ma grand-mère qui nous a tous mis au monde sans médecin. À mon premier, Lauréat, le docteur Lemieux a fait deux voyages. La première fois, il a dit : « *Ça va aller à une couple de jours*. » Je ne voulais pas qu'il s'en aille mais il a dit : « *Je ne peux pas rester ici deux jours*. » Il venait en voiture dans ce temps-là. Il me semble de le voir encore arriver, c'était l'hiver car Lauréat est venu au monde le quatorze février. Le docteur était en *capot* et en casque de chat. Il est reparti en me laissant là. Il a dit : « *Vous m'appellerez*. » Ce n'était pas drôle de le voir partir pour s'en aller à dix milles de chez nous. Ils me faisaient marcher autour de la table dans la salle à manger. Je « n'aperçois-tu pas » le charretier qui avait amené le docteur. Je le connaissais, c'est un gars qui avait voulu sortir avec moi, j'ai dit à mon mari : « Envoye *ce charretier-là dehors, je ne veux pas qu'il soit ici, je ne suis pas capable* ! » Ça fait qu'ils l'ont envoyé en bas. C'était bien enfant hein ? Le docteur a attendu encore assez longtemps, mais le mal ne reprenait pas. Après que le docteur a été parti, ça reprend. Ah ! là, ce n'est pas mêlant je voulais mourir ! Ma grand-mère Tremblay qui m'avait mise au monde voulait m'accoucher. « *Si tu voulais, ça ne serait pas long, je t'accoucherais*. »

Elle avait accouché toutes les familles de ses garçons, tous ses petits-enfants. Dans le temps, c'était la mode. Non ! je ne veux pas *pantoute*, je ne veux pas qu'elle me touche, j'attends le médecin ! Ils avaient mis deux chevaux sur le chemin. Il y en a un qui est parti puis ils trouvaient que ça [246] prenait du temps. Ils en ont *rattelé* un autre. M. Émond avait toujours trois, quatre chevaux. Il faisait chantier. Le docteur a eu rien que le temps d'arriver. Il n'avait pas ôté son *capot* de fourrure seulement. Ils ont repris le médecin puis ils l'ont remonté, dans le temps on n’avait pas le téléphone. Je n'étais pas rougeaude, vous savez, mais ils étaient allés pour le chercher, ça allait plus vite. Lauréat est venu au monde. Ma grand-mère a dit : « *Tu vois, si tu t'étais laissée faire, tu aurais tout épargné ça* ! »

Le docteur m'avait chargé vingt-cinq *piasses* pour deux voyages. On pensait qu'il chargerait plus que ça. Lauréat pesait neuf livres et trois quarts. J'avais une bonne santé, j'étais capable. Ça c'est bien passé. J'ai été une fois à l'hôpital mais c'était pour une fausse-couche parce que ça avait pris un curetage et on ne faisait pas ça à la maison. J'ai toujours eu le docteur Égide Lemieux. Avec la femme à Gassaut Gagné, on accouchait presque toujours ensemble, avec quelques jours de différence. Le médecin est venu dans la journée pour aller voir Mme Gagné puis il est arrêté me voir. Je nourrissais mes enfants. Presque tout le monde nourrissait leurs enfants quelques mois, cinq, six ou sept mois, celles qui étaient capables. Il y a des femmes qui n'étaient pas capables. On donnait la bouteille un peu à travers ça. Le solide venait vers six mois, des fois huit mois, ça dépendait des enfants et de la mère. Les enfants avaient dix-huit mois de différence.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas de pilule anticonceptionnelle ni de méthode… J'avais été jusqu'à voir monseigneur. J'étais enceinte et j'avais de la peine de faire des fausses-couches. J'ai dit : « *Je vais voir monseigneur, il faut que je passe cet enfant-là, je suis* tannée*, ça me fait de la peine*. » Je m'en vais au presbytère pour voir monseigneur et je lui raconte ma situation. Je voudrais bien rendre à point cet enfant-là. Il m'avait répondu qu'il n'y avait rien à faire. J'ai dit : « *Je fais des hémorragies terribles. Je peux en mourir que le médecin dit*. » Il dit : « *Vous n'auriez jamais tant de chance de mourir d'un accouchement*. » Là, il me compare au soldat qui travaille pour sa patrie. Il dit : « *Ce serait le ciel tout droit*. » Je pars à pleurer. J'ai dit : « *Franchement, je m'attendais que vous alliez faire quelque chose*. »

Il ne m'avait pas dit, je vais prier pour toi puis tu vas le passer, tu vas le rendre à point. Il m'avait comparée au soldat. Une fois rendue ici, j'ai pleuré. J'ai fait une fausse-couche pareil. Il n'y avait qu'un seul moyen, c'était de se séparer, prendre chacun notre chambre ; c'était permis. Je me couchais en pleurant à tous les soirs, je ne lui disais pas. On avait chacun notre chambre. Un bon soir, je me suis *tannée* de ça. Mourir d'une façon ou de l'autre, non je m'ennuie, non ça n'a pas de bon sens, je pleurais. Mon mari m’a dit : « *Moi, ce n'est pas guère mieux non plus, quand je me vois prendre ma chambre tout seul*. » On n'était pas raisonnable. Il me semble qu'aujourd'hui, on serait plus préparé. Ils ont tellement de méthodes.

[247]

Les méthodes contraceptives

Le docteur Lemieux m'avait écrit une méthode sur une feuille. Je me suis décidée à la suivre. Après, je me suis fait soigner. Je n'ai pas été opérée. On m'a stérilisée à l'électricité. Ils m'ont fait suivre dix traitements, une fois, deux fois par semaine. Après ces traitements, tout a arrêté et j'ai été bien. Je n'ai pas eu aucun malaise. J'étais bien heureuse. Dans le temps, j'avais Gaston puis tous les autres, j'en avais quatre, cinq. Ah ! des fois, si on écrivait notre vie, ça ferait des beaux livres ! On regrette parfois de ne pas avoir pris des notes de ce qui s'est passé parce qu'en vieillissant, la mémoire fait défaut et on ne se rappelle pas de tout. Je me suis décidée à me faire opérer. Ça faisait longtemps que le médecin voulait que je me fasse opérer. Il disait : « *Ça ne sert à rien, vous ne pourrez plus en rendre à terme*. » Mais je ne voulais pas, je voulais avoir une petite fille. Quand ma petite fille est venue au monde, elle avait seulement sept mois. Ce n'est pas ça qui l'a fait mourir, elle n'était pas forte. Après ma petite fille, je me suis découragée, j'ai dit : « *Je me fais stériliser*. » C'est un peu comme la ligature des trompes aujourd'hui. C'était des traitements. À cette époque, j'avais trente-huit ans.

La religion

La religion et l'église, c'était sacré. Le dimanche, il fallait faire notre toilette et on partait, tous ceux qui pouvaient se rendre, qui étaient en santé. On avait un cheval et une voiture. On n'avait pas d'auto du temps de ma jeunesse. Assez souvent, on allait aux Vêpres le soir. Les petits garçons ont servi la messe. Ils étaient sportifs. Ils ont joué au hockey, comme tous les enfants d'aujourd'hui. On suivait le mois de Marie et le carême. Mon mari suit encore ça. Il est allé à la messe tout le temps du carême. Il n'y a plus de messe dans l'après-midi et il trouve ça dur. La religion, maintenant, ils la font d'une autre manière. Les petits enfants qui commencent l'école ne savent pas faire leur signe de croix. Ils vont à l'école longtemps avant de pouvoir prier. Ce n'est pas la même méthode, c'est bon pareil. J'en ai parlé déjà à monsieur le curé, il a dit : « *Ils la font mais pas de la même méthode, ce n'est pas la même chose. C'est le Seigneur*. » On est attaché aux saints nous autres, de la Sainte Vierge à sainte Anne, tous ces saints-là, on les invoquait, on les invoque encore. Des fois, on trouve ça curieux aujourd'hui ; ce n'est plus la même chose, tout se fait autrement. Aujourd'hui, on est heureux suivant notre âge. On voit ce qui se passe autour de nous. Je suis une personne qui se mêle de ses affaires.

[248]

L'adoption

Les grandes familles et les petits enfants, ce n'est pas toujours à notre goût, mais je les laisse faire. Ils font leur vie comme ils veulent. Je n'ai jamais eu une mot avec ma famille. C'est seulement des brus, je n'ai pas de filles sauf ma fille adoptée qui est en communauté. Elle avait perdu sa mère. Elle demeurait à Saint-Thomas Dydime et sa mère est morte d'un accouchement. Elle avait neuf ans. Il y en avait deux autres avant elle. Je m'en rappellerai toujours. On était au chalet pour l'été. C'était la fille de ma soeur. Elle laissait huit petites filles. Quand on est venu pour partir, après le service, c'était la question d'amener une petite fille. J'en avais quatre comme ça, assises en avant de moi. Je demandais à une : « *T'en viendrais-tu avec ma tante* ? » Elle disait : « *Oui* ! » Je demandais la même chose à l'autre : « *Oui* ! » Elles voulaient toutes venir. Mon beau-frère arrive. J'ai dit : « *Regarde, il faudrait que je les amène toutes les quatre, elles veulent toutes venir*. » Il a répondu : « *Prends donc Violette* ! » J'ai dit : « *Je l'aurais voulue plus jeune*. »

Elle avait neuf ans mais elle était toute petite. Elle était comme un enfant de six ans. Elle était contente de s'en venir avec sa tante Louise ! Elles m'aimaient, quand on montait, on avait toujours des petits cadeaux. C'était en 1949 à peu près. J'arrive ici avec l'enfant. Pauvre petite, elle avait des grands yeux, elle n'avait jamais été en auto. Ils n'étaient pas riches. Ils étaient sur une terre nouvelle. C'est là que ma soeur s'est faite mourir. Elle a tellement travaillé à seconder son mari. Elle a fait de la terre et des grands jardinages. Elle nous faisait pitié. La plus vieille des petites filles était entrée au Bon-Conseil pour se faire religieuse et elle a été obligée de sortir.

J'arrive avec l'enfant. Ah ! mes petits garçons sont bien déçus ! Je leur demande : « *Est-elle de votre goût* ? » Elle était belle. Ils répondent : « *Oui, mais elle est trop âgée, vous auriez dû la prendre plus jeune pour avoir un petit bébé qu'on aurait bercé. Si vous aviez pris l'avant-dernière qui avait un an et demi*. » J'ai dit : « A*h ! ça ne fait rien, elle est* fine*. Elle est toute petite* ! » Elle s'ennuyait de la gang comme on dit. C'était une famille. Ils demeuraient dans un rang et ils étaient attachés l'un à l'autre. Elle s'ennuyait de tout ça. Dans la cuisine, j'avais un divan. La minute qu'elle en voyait un assis sur le divan, elle partait et elle allait se coller, se frôler. Pauvre petite. Elle avait neuf ans. Quand ça a été le temps des études, on l'a envoyée à l'école normale, au Bon-Conseil à Chicoutimi. Elle a terminé son primaire à Laterrière. Elle aimait les soeurs. Elle avait une grosse poupée que je lui avais donnée au jour de l'An. Un après-midi, pour lui faire plaisir, j'habille la poupée en religieuse telle qu'elles sortaient, le voile et tout le reste. L'enfant était contente ! Elle part avec sa poupée. Elle l'enveloppe dans une petite couverte de bébé et elle s'en va la montrer aux soeurs. Les petits [249] garçons lui disaient souvent : « *Tu feras une soeur. Tu aimes assez les soeurs, tu vas faire une mère supérieure à par ça. Tu es autoritaire*. » Elle riait. Elle trouvait ça drôle.

La vocation religieuse

Elle était décidée. Elle a fait ses années d'école normale, ses brevets. Elle n'a pas voulu le brevet C. C'était trop long. Elle avait hâte de s'en aller en communauté. Je voyais bien ce qui nous attendait, mais il fallait bien la laisser faire. Je disais : « *On a pas eu plus d'agréments que ça*. » Elle avait 16 ans. Elle m'annonce qu'elle voulait rester *sur* les soeurs. On l'a envoyée au couvent pour étudier. Elle a dit : « *Je veux rester sur les soeurs, maman*. » Elle avait 18 ans. On fait quoi ? On aurait voulu qu’elle fasse son brevet C, mais elle a dit : « *Je le ferai* sur *les soeurs*. »

Il fallait préparer le trousseau, magasiner, acheter le trousseau. Aujourd'hui, elles sont libres, elles s'habillent comme elles veulent. J'en ai versé des larmes, je trouvais donc ça terrible. On voulait tant avoir une petite fille et elle nous laissait comme ça à 18 ans. Après trois ans d'enseignement, elle a enseigné à Saint-Thomas d'Arvida. Elle avait arrangé son affaire de longue date. Elle savait ce qu'elle allait faire, elle savait que ça allait nous faire de la peine. Elle a demandé pour s'en aller missionnaire au Chili. Une bonne fois, on est allé la voir un dimanche après-midi. Elle avait une enregistreuse. Elle nous a fait chanter trois chansons sur l'enregistrement, des chansons sur les missions. Il a bien fallu se sacrifier. Ça été encore une peine. Elle s'en allait, elle partait pour quatre ans. Ah ! j'ai pleuré puis j'ai bien prié… *Astheure*, je ne le regrette pas. Je lui dis : « *Je t'ai donnée au Seigneur, tu es bien mariée, tu ne nous a pas fait grand-peine*. » Elle avait un cavalier, un ami. Il ne voulait pas qu'elle parte. Il a organisé une soirée la veille de son départ. Elle est partie au Chili. Elle est allée en mission pendant trois ans et demi. Ensuite, elle a pris un virus. Elle s'est *en venu* bien malade. Elle a failli mourir. Elle a été malade trois ans. Elle s'est rétablie, maintenant elle a une bonne santé. Elle n'est pas forte mais elle travaille trop, elle se dépense terriblement. Elle est bien dans sa vocation puis elle dit qu'elle remercie le bon Dieu. Il en sort tellement des communautés ! Mais elle dit : « *J'ai été heureuse puis c'est ma vocation*. » Elle fait du beau travail, elle est capable. Elle donne des conférences. Elle a été vicaire à Jonquière cinq ans. Il y a juste la messe qu'elle ne chantait pas. Elle était dans toutes les organisations.

Cette année, elle a pris un an de relâche. Elle a étudié pour avoir son doctorat. Elle a trouvé ça dur en théologie. Elle a dit : « *Ça me manquait. Je me disais mon Dieu, je ne pourrai pas le faire*. » Ça fait que la mère générale lui a offert d’étudier : « *Viens passer un an, tu vas être proche de l'université, tu* [250] *feras ta théologie*. » Son désir, c'était de retourner dans une petite paroisse pauvre, pas développée beaucoup, où il n'y a pas de prêtre. Elle aime ça. J'ai hâte de voir comment ça va tourner. Ah ! on l'a aimée ! Elle appelle chaque semaine. Elle est venue dimanche, c'était la fête des mères. C'est notre fille. On est ses parents.

Son nom, c'est Violette Émond. Les petits garçons l'ont toujours considérée comme leur soeur. Elle nous a causé de la peine par ses départs. Aujourd'hui, je remercie le bon Dieu de l'avoir gardée. Elle fait de « la belle ouvrage », du beau travail. J'aurais voulu la garder pour nous autres. J'étais un peu égoïste. J'ai souffert de ne pas avoir de fille. Encore aujourd'hui, je me dis des fois… Mes belles-soeurs ont toutes des filles. Elles n'ont pas plus de secours de leurs filles que je peux en avoir. Elles ont toutes chacune leur famille. Bien souvent, c'est la maman qui est obligée de les aider, je remercie le bon Dieu. Elle m'a apporté des grandes consolations.

Les peines, c'était par ses départs, parce qu'elle ne faisait pas grand-mal. Elle nous aimait. Elle ne sait pas quoi faire. Encore aujourd'hui, il n'y a pas une fête de la famille qui se passe, sans qu'elle envoie une belle carte avec des voeux. Elle est venue dimanche dernier. Je la vois moins souvent depuis qu'elle est au Bon-Conseil. Ici, en bas, elle venait à la Maison mère. Elle venait pour coucher, elle venait nous voir. Elle avait un charà elle. Cette année, elle a souffert de ne pas avoir de char. Il faut que ce soit nous qui allions la chercher. Elle a trouvé ça dur. Vous savez que rendue à 40 ans, on n’a pas la mémoire de 20 ans. Elle a bien réussi, mais elle a travaillé fort : « *J'ai étudié le soir dans ma chambre*. » Aujourd'hui, elle est contente. Elle a dit : « *C'était mon désir, il me manquait ça*. »

La mortalité en bas âge

La petite fille que j'ai perdue, je la trouve bien heureuse aujourd'hui. Elle n'aurait peut-être pas eu une grosse santé. Ça aurait occasionné des troubles. Ce que le bon Dieu fait est bien fait. Mais j'ai eu de la peine quand j'ai perdu cette enfant-là, assez que je ne voulais pas qu'elle meure. Monsieur le curé Allard était justement ici quand elle est morte. Il disait : « *Donnez-la au Seigneur. Dites-lui qu'il vienne la chercher*. » Elle souffrait terriblement. Elle avait les yeux au ciel. Je ne voulais pas la perdre. « *C'est vous qui la tenez, il disait, elle ne mourra pas tant que vous ne direz pas au Seigneur, viens la chercher, je te la donne*. » Quand je me suis résignée, j'ai dit : « *Seigneur faites-en ce que vous voulez, je me résigne à tout*. »Là « elle a rendu ». J'avais une belle petite fille blonde. Ah ! je l'ai regrettée longtemps ! Le soir, quand arrivait la brunante, j'étouffais dans la maison. J'allais trouver mon mari dehors et je travaillais. J'ai eu bien de la peine… Perdre un enfant, surtout que j'avais fait des sacrifices terribles pour le [251] rendre à sept mois, c'est de la grosse peine. Mais aujourd'hui, Dieu la bénisse….

Souvent on dit : si on écrivait notre vie, ça ferait des beaux livres parce qu'il y a eu toutes sortes d'époques, toutes sortes d'épreuves. Mais on a fait une vie sans trop de misère. On n’était pas riche au début, c'est entendu. Il a bien fallu que mon mari emprunte pour acheter la part de son père. L'argent était rare, mais on ménageait puis on passait au travers. Aujourd'hui, on est bien heureux. Mon mari va avoir 82 ans le dix août. Je vais avoir 79 ans, le six juillet, puis on est encore tous les deux.

L'accident

Voilà deux ans, j'ai eu une fracture de la hanche. C'était une dure épreuve. Les enfants, chez Lauréat, ont un chalet à côté du nôtre et ils faisaient un *party* de hot-dogs. Quand ils sont jeunes, ils aiment ça. On a monté les trouver. J'avais fait cuire un rosbif dans une petite rôtissoire pour pouvoir souper parce qu'on ne mangeait pas de hot-dogs. En arrivant au chalet, ils étaient déjà tous là. Ils crient : « *Voilà grand-papa et grand-maman* ! » J'ai toujours été trop vite pour mon âge. Je n'y pensais pas que j'étais âgée. Je n'ai pas regardé où je me mettais les pieds. J'avais ma petite rôtissoire dans les mains. Les enfants partaient à la course pour venir. Comme ils courent pour venir, je me prends le bout du soulier dans une planche de trottoir. Pour faire du mal, cette planche était dans la terre. Je ne sais pas comment elle a fait pour sortir. J'ai tombé de tout mon long. La rôtissoire a *revolé* puis le rosbif avec. Les enfants se mettent à crier : « *Mon Dieu grand-maman ! Mon doux grand-maman, qu'est-ce que vous faites là* ! » J'étais à terre puis je criais : « *Touchez-moi pas ! Touchez-moi pas* ! » J'étais sur le côté. J'ai tombé la tête pas loin de la première marche d'escalier. J'aurais pu me tuer. Violette était justement avec nous autres, en vacances. On n’avait pas le téléphone. Elle est allée chez notre voisin le plus proche, puis elle a appelé l'ambulance. Je criais : « *Touchez-moi pas*. »

Ils auraient voulu m'aider, me lever. J'ai toujours entendu dire de laisser la personne telle quelle. L'ambulance est arrivée. Ce n'était pas rose. Le *party* a été coupé. Ils avaient tous le visage long. C'était terrible, grand-maman était partie pour l'hôpital. Je pensais que c'était des muscles brisés, décollés, quelque chose de même parce que ça m’était déjà arrivé en allant aux fraises quand j’étais tombée sur une roche. J'arrive à l'hôpital par l'urgence puis ils m'amènent vitement à la radiographie. Je vois encore le docteur François Gauthier contre mon lit. J'ai dit : « *Docteur, s'il y a une chose que je n'aurais pas voulu avoir à mon âge, c'est bien ça*. » Il a dit : « *Vous avez deux choix : on vous opère ou vous restez comme ça, mais vous allez rester en chaise roulante*. » Ma cuisse était cassée. C'était le col du fémur. Ça fait [252] qu'il m'a opérée environ un an et demi après. Pendant un an, ça n'allait pas mal, ça allait assez bien puis, à un moment donné, ça n'allait plus. J'ai été à l'hôpital passer des radiographies. Je voyais bien que le médecin ne parlait pas. Il m'a dit : « *Regardez là, vous avez un os qui se désagrège*. » J'ai dit : « *Mon doux ! qu'est-ce que c'est que ça va faire ça* ? » Il a dit : « *On va attendre. Probablement qu'il faudra vous réopérer puis remplacer cet os-là, mais on va attendre*. » J'allais le voir à tous les deux mois. C'était toujours la même chose, il me passait des radiographies. Je suis revenue, j'avais peine à marcher, j'avais du mal. Il a dit : « *Venez dans deux mois puis là, on décidera ce qu'on va faire*. » C’est ce que j’ai fait. J'ai été opérée au mois de février de cette année. Il a fallu qu'ils remplacent l'os qui était écrasé. Il a dit : « *Il va falloir remplacer cet os-là*. » C'était la tête de l'os, la boule comme il l'appelait, qui était affaissée. Ça fait que j'y suis retournée au mois de février. Il m’a dit : « *Vous n'avez pas le choix. Avant longtemps, vous allez rester en chaise roulante, l'os est écrasé, il achève*. » Je l’ai bien vu aussi sur la radiographie. Il a dit : « J*e vous opère* ! » Puis il m'a expliqué comment il allait faire, comment il pourrait remplacer ça : « *Quand est-ce que vous allez être prête ? Est-ce que vous aimez mieux attendre une* escousse ? » J'ai dit : « *Je suis prête tout de suite. La minute que vous pourrez me rentrer à l'hôpital, je suis prête à me faire opérer*. »

Je suis rentrée à l'hôpital le jeudi et on m'a opérée le lundi matin. Ça a bien été. Ils m'ont montré ce qu'ils m'avaient posé dans la cuisse. Dans le département Saint-Vincent-de-Paul, sur sept opérés comme moi, je suis entrée la dernière et je suis sortie la première. Je suis restée 26 jours à l'hôpital. Ça va bien maintenant parce qu'avant je ne pouvais plus marcher. Je marchais toute penchée avec une canne. C'est curieux, ça ne me coûtait pas de me faire opérer parce que je savais que si je restais comme ça, je serais en chaise roulante pour le reste de mes jours. C'était ce que le médecin me disait quand j’allais le voir. Ça fait que j'ai risqué l'opération. La famille trouvait ça curieux, ça n'avait pas l'air à me coûter. Je disais : « *J'ai tellement eu de prières que ça va servir à quelque chose*. » Le bon Dieu a voulu ça je suppose.

La vieillesse

Je ne vous dirai pas par exemple que ça aide rendu à un vieil âge. Vous savez quand on est rendu quasiment à 80 ans. Mais je travaille tout le temps, dans l'avant-midi, je n’arrête pas. Dans l'après-midi, je prends plus mes aises, je fatigue plus, mais ça va. Là, j'ai commencé un peu à aller en auto. J'avais une bonne santé. Maman a fait 15 jours d'hôpital avant de mourir, elle avait 92 ans. Elle s'est toujours faite suivre, elle demeurait à Larouche quand elle est décédée. Ça faisait plusieurs années qu'elle restait [253] à Larouche. Monsieur le curé allait lui donner la communion et la confession. Elle faisait venir un médecin d'Hébertville tous les mois. Elle a été bien suivie. Papa a fait neuf jours d'hôpital. Il est mort d'une pneumonie. Il avait 88 ans. Il demeurait encore à Larouche avec ma soeur qui est célibataire. Elle a 60 ans. C'est toujours elle qui a eu soin de mes parents. Mon père est entré à l'hôpital et neuf jours après, il décédait. C'est une grippe qu'il a fait. Il faut toujours quelque chose pour mourir quand notre heure est arrivée, sinon on fait des belles vieillesses. Ils avaient ma soeur qui prenait soin d’eux et qui les gâtait. C'est elle qui est venue nous secourir encore.

Quand je suis partie pour l'hôpital, mon mari voulait rester seul, malgré que ma soeur s'était offerte à venir le trouver. Je savais qu'il n'était pas raisonnable, que ça ne ferait pas. Trois jours après, il arrive un soir à l'hôpital puis il *shakait*, ce n'est pas mêlant, il m'embrassait, je voyais qu'il tremblait. J'ai dit : « *Ça ne fera pas, je fais venir Mariette. Elle va rester avec toi et elle va prendre soin de toi*. » Il a dit : « *Ah ! fais-la venir, je te dis quand j'arrive le soir tout seul, je ne dors pas de la nuit* ! » Ça fait que ma petite soeur est venue le trouver. Elle est restée un mois avec nous autres. Elle me donnait des soins, elle a même fait mon grand-ménage avant de partir. On n’a pas eu de misère, ça a bien été. Souvent, on a assez d'être vieux, d’endurer notre vieillesse, sans être *bad-lucké* comme ça. Mais on en voit de toutes sortes, il faut penser à ceux qui sont pires que nous autres.

Jeune couple, on ménageait. On mangeait de la soupe avec un morceau de boeuf ou un morceau de lard, des fèves au lard, des ragoûts, des hachis. Aujourd'hui, les jeunes ne mangent plus de ça, des ragoûts, des hachis. Il n'était pas question de hot-dogs ou de hamburgers, nos parents n'en faisaient pas. On mangeait beaucoup de légumes, des marinades, mais pas des légumes en *canne*. Ils les entreposaient dans une cave fraîche. On en avait à l'année longue. On commençait de bonne heure le printemps à jardiner. Ah ! c'est bien changé, ça ne coûtait pas la moitié d’aujourd'hui pour vivre ! On ne serait pas arrivé non plus. Quand on s'est marié en 1924, c'était mieux. Ça commençait puis la vie a toujours été de mieux en mieux.

La récolte des fruits

Nous autres, on avait de la graisse, de la farine, du sucre, des brioches, du pain. Puis on jardinait. Les desserts, c’était des tartes, des beignes, des galettes au sirop et au sucre. On ramassait des bleuets, des framboises et des fraises chez M. Thomas Gauthier. Des bleuets, j'en ai ramassé l'autre côté de la rivière, en face du chalet ; ce n'était pas bâti comme aujourd'hui. Il y avait des bleuets et des framboises. Dans le temps des framboises, on en [254] profitait tous les jours pour faire une *ramasse*. De nos jours, ce n'est pas drôle d'envoyer les enfants aux bleuets ou aux framboises. Les enfants n'avaient pas grand chose pour passer le temps, ce n'était pas comme aujourd'hui. On faisait des tartes, des confitures de fraises, de framboises, de bleuets. Les enfants ont été aux noisettes. On savait faire à manger et le ménage quand on se mariait. Maman était très propre. Il fallait travailler. Aujourd'hui, j'aime moins ça. Les enfants, ceux qui sont proches, viennent moins souvent. Des fois, j'ai des petits-enfants qui viennent le dimanche après-midi, on aime les garder souper. La vie change, je ne suis pas assez capable, surtout là. Ça fait près de deux ans que j'ai peine à marcher. Mais les enfants viennent encore. Ils aiment se rassembler.

Les petits-enfants

Dans ma famille, on faisait du lard salé. Papa fumait sa viande. À la boucherie, l'automne, c'était plaisant. On faisait des *cretons* et du boudin. Les boucheries se faisaient chez papa. Il élevait le porc et il le tuait. Maman ramassait le sang. Maman a toujours cuit son pain à part les quelques années avant qu'elle meure. Ma sœur cuisait pour elle. On faisait l'abattage vers le temps de l'Avent. Papa guettait ça. Quand les Avent étaient doux, il ne tuait pas. Pour conserver la viande, il fallait la faire geler. Je me rappelle qu'il y avait des gros *quarts* de lard. Il les mettait dans la paille. Ça se conservait longtemps. L'été, on achetait la viande semaine à semaine. C'était M. Georges Lapointe qui passait la viande. Il fallait aller à la voiture.

On avait tout ce qu'il fallait. Les femmes travaillaient beaucoup dans ce temps-là. Je trouve ça curieux des fois, les jeunes qui se lamentent, ils sont fatigués, ils ont donc de l'ouvrage. Ils ont tellement de commodités : balayeuse, sécheuse, laveuse. Nous autres, il fallait prendre la planche à laver sur le bord d'une cuve puis frotter, frotter. Quand je me suis mariée, je suis venue habiter chez mon beau-père. On prenait chacune notre planche à laver, chacune notre cuve, ma belle-mère et moi puis on lavait des parties de journée. Ce n'était pas rose. On ne se plaignait pas, on ne connaissait pas d'autres choses. On a même fait notre beurre chez mes parents.

Dans ma famille, on n'était pas fêtards. Les garçons ne prennent pas un coup fort. Ils vont prendre une bière pendant la veillée ou un petit coup de fort, c'est final, mais ils aiment beaucoup se réunir, parler. Encore dimanche, ils y étaient tous, la femme à Gaston disait :« *Allons-nous en papa, tu travailles demain*. » Il disait : « *Ah ! c'est trop plaisant. Quand on vient ici, on voit le jour de partir* ! » Ils sont partis à minuit moins quart. Il vient régulièrement, toutes les deux semaines avec sa famille. Gaston n'a pas une grosse famille, quatre enfants. Il en a un de marié qui a un enfant. Il est [255] grand-papa. Sa femme en attend un deuxième. Il s'est marié à l'âge de 20 ans. Sa femme est une fille du restaurant Amato. Sa plus vieille des petites filles a dix-neuf ans, c'est sa deuxième année d'université. Elle va à Montréal. Elle a été chanceuse, elle s'est placée à l'université pour travailler durant les vacances. Elle aime l'étude. Comme Gaston dit : « *On ne compte plus sur elle. Probablement qu'elle ne reviendra plus ici*. » Ils ont moins de misère à se placer que dans la région. Elle avait fait quelques applications, pas tellement, mais elle a dit : « *Je n'ai pas attendu d'avoir de réponses, je n'ai pas eu de réponses, rien*. » Ça fait qu'elle est raisonnable, elle dit : « *Je vais rester là*. » Voilà 15 jours, elle est venue passer une semaine. Elle va revenir au mois d'août passer une autre semaine. En septembre, elle va reprendre sa deuxième année d'université. Comme passe-temps, je lis passablement, mais ma vue me fait tort. Je lis les journaux, j'ai toujours des livres et des annales. Je fais un peu de peinture par numéro. Je ne suis jamais en peine. Il faut bien s'occuper, du tricotage j'en ai fait gros. J'ai tricoté des gilets, des bas, des pantoufles.

Les visites

Même cousins, cousines, on aimait ça se rencontrer, on faisait des soirées. On s'amusait avec pas grand chose. On chantait, on dansait un peu quand on était plus vieux. Entre cousins et cousines, ça ne se voisine plus *astheure*. Je sais bien que dans ma famille, il y a des cousins et cousines qui ne se connaissent pas. Mais dans le temps, il y avait plus de vie famille. Je me rappelle que, chez ma belle-mère Mme Émond, il y avait mon oncle François Saint-Gelais et sa femme. Ils venaient et ils passaient huit jours à la maison. Quand ils les voyaient arriver, les enfants disaient : « *Voilà ma tante Maggie, mon oncle François, ils viennent bien pour huit jours là*. » Aujourd'hui, ce ne se fait plus ça.

Ma belle-mère n'était pas *sorteuse*. Je ne me rappelle pas qu'elle soit partie pour huit jours. Elle a élevé quatorze enfants. C'était l'habitude de vie qu'ils avaient. Elle allait aux noces par exemple. Quand ils mariaient des enfants, elle était bonne dans les noces. Mon beau-père n'était pas *sorteux*. Il n'aimait pas les noces. Des fois, elle venait à bout de l'amener, mais elle y allait toute seule quand il ne voulait pas y aller. Aujourd'hui, ça se visite moins. Il y a l'âge d'or que j'aime bien mais je pense que je vais discontinuer. On se fait plus vieux. Durant ma maladie, mon opération, ça m'a soutenue beaucoup, les gens sont venus me voir. Les amis, c'est presque tous des gens qu'on connaît à l'âge d'or. Ils avaient hâte que je retourne à l'âge d'or, mais ça ne me dit plus rien. Des fois je dis à mon mari que, d'un autre côté, ça m'a aidée. À chaque après-midi, il venait une femme ou deux, parler, passer l'après-midi. Dans l'avant-midi, ça se passe toujours [256] bien, mais dans l'après-midi, vers deux heures, ils venaient passer une couple d'heures avec moi. Ah ! j'ai eu beaucoup de visite ! Ça a été un gros support. J'ai déjà été dans le public bien des années. C'est ça aussi qui me donne la chance de connaître beaucoup de monde. J'ai commencé un petit peu à sortir puis j'ai confiance. Mais je m'aperçois que je ne reviendrai pas comme avant, mais je peux remercier le bon Dieu. J'aurais pu rester en chaise roulante. D'abord que je pourrai me transporter où ce que je veux aller et faire un peu ce que je veux. Parce que rendu à un certain âge, il faut se résigner. La vieillesse, on va tous y passer, il y a rien que ça de juste, ça puis la mort. Ah ! oui, on se raisonne mieux en vieillissant. Il ne faut pas s'arrêter à penser parce que quand on voit des fois les jeunes qui ont de l'ambition, qui parlent d'intérêts, qui font des améliorations, on est bien content, on est fier de nos enfants, mais ça fait un pincement au coeur pareil, quand on voit qu'on est plus capable.

Se défaire du chalet a été dur pour mon mari. Ah ! ça, il en a fait presqu'une maladie ! Le printemps passé, j'ai eu du monde pour faire le ménage, je n'étais pas capable. On a passé 15 jours, je me suis dit ça ne sert à rien. Mon mari essayait de faire des réparations, mais il n'était pas capable non plus. Il venait tout en sueur, il arrivait et il disait : « *Je suis fini, je ne vaux plus rien, je suis fini*. » Ça m'ennuyait. Ça fait que finalement, Gaston est venu un dimanche et je lui ai dit : « *Prendrais-tu le chalet Gaston, avec des petites obligations* ? » Il dit : « *Comment ce que vous me faites ça* ? » Mon mari était là dans son fauteuil. Il ne parlait pas, il ne se décidait pas. On en avait parlé tous les deux. Ça fait que je lui dis ça. Gaston dit : « *Je vais sauter dessus tout de suite, aye ! Je ne m'attendais pas à ça*. » J'ai dit : « *Bien, qu'est-ce que tu veux, on n'est plus capable nous autres*. » Il dit : « *En tout cas, vous serez encore chez vous*. » Une fois qu'il a été parti, mon mari n'était pas content, il dit : « *Tu es bien trop vite en affaire, ça ne pressait pas tant que ça. Tout d'un coup que tu reviens capable puis moi, j'aimais ça aller au chalet* ! » Il ne se résigne pas à sa vieillesse.

La vie de couple

Quand il travaille dans la cour, il revient : « *Hé ! que je suis fatigué. Je ne vaux plus rien* ! » Je lui dis : « *Bien oui, mais Cyrille, tu vas avoir 82 ans, tu n'as plus 30 ans ! Remercie donc le bon Dieu d'être comme ça* ! » Mais non, il ne se résigne pas. « *C'est donc pas drôle d'être vieux* ! » Il n'est pas plus raisonnable que bien des enfants. Pauvre lui. Je n'ai pas eu grand-misère avec lui… Il a fait son possible tout le temps. Il a bien élevé sa famille. Je ne regrette pas. Le plus qu'il a pesé, c’est 120 livres. Il est nerveux et il se dépense beaucoup. Voilà quelques temps, on parlait des années qu'on avait passées. Il me demandait si j'avais regretté de l'avoir marié : « *Tu sais toujours* [257] *bien que je ne l'ai pas regretté. Je l'aurais regretté si tu n'avais pas été capable de me faire vivre, si tu n'avais pas eu de santé*. » Il a été deux fois à l'hôpital ; une fois pour un oeil, pour une cataracte. Une autre fois, il avait fait une gastrite d'estomac, il avait fait trois jours d'hôpital. Ça fait longtemps, on élevait notre famille. Ça peut faire 40 ans, au début de notre ménage. Ah ! oui, il avait une bonne santé, certain ! Ça fait que j'ai dit : « *Je n'ai pas pu le regretter*. » Quand je l'ai marié, je l'aimais et je l'aime encore, je remercie le bon Dieu. Ce pauvre enfant, il a fait son possible. On est heureux tous les deux aujourd'hui.

Il n'y a pas de danger qu'il me fasse de la peine. Ah ! non, ça non ! Il n'*ostinait* pas si je voulais avoir quelque chose. Mais je savais me conduire. Quand je voulais quelque chose, j'attendais le moment propice. Des dettes, il n'en voulait pas, ça fait qu'on attendait d'être capable. Des fois, il faut attendre longtemps quand on attend pour payer cash. J'ai des belles-soeurs qui disent : « *C'est ça, c'est ça, je veux ça* ! » Je n'étais pas une personne de même. Il avait juste à dire : « *Bien, on ne sera peut-être pas capable tout à fait* astheure*, c'est un petit peu plus tard*. » Ah ! ok, c'est bien ! Ce n'était pas plus long que ça, je ne m'*ostinais* pas. Mais il ne m'a jamais refusé non plus vraiment, parce que quand je demandais, je connaissais nos capacités. Quand on travaillait, c'était en équipe. Il me donnait de l'argent. J'avais mon compte de banque, c'était intéressant. Ah ! oui, ah oui ! Il fallait bien qu'il m'intéresse, on a navigué pas mal ensemble. Ça m'a fait quelque chose quand il a refusé de retourner en politique. Il était prêt à se renvoyer pour être maire. C'est vrai qu'il avait beaucoup d'ouvrage par exemple. Bien des soirs, il n'aurait pas pu y aller. Quand c'était la boulangerie bien, ce n'était pas mieux. Il a été une vingtaine d'années maire. Il a dit : « *Ah ! non, je ne suis pas capable* ! » Il perdait l'intérêt du conseil. Il n'y avait pas d'ouvrage au conseil comme aujourd'hui par exemple. Il n'était pas dans les grandes affaires, mais il fallait qu'il y aille pareil, il était maire.

La mortalité

On est déjà allé dans des familles qui exposaient leur mort dans la maison. Ce n'était pas drôle. Je suis allée une fois chez M. Honoré Girard dans le rang Saint-Pierre. J'étais restée assez figée que je n'avais pas été capable de dire un chapelet. Mon mari partait pour aller en ville. Il avait pris du pain pour laisser chez M. Honoré Girard qui était décédé. C'était des clients : « *Je vais embarquer avec toi. Tu me laisseras chez M. Girard, tu iras faire tes affaires en ville puis tu arrêteras me reprendre en montant*. » J'arrive, c'était un grand homme, il était mince et grand. Il était dans une chambre à coucher. Le plancher était en bois blanc. On va me reconduire à la chambre. Je n'avais jamais vu ça. C'est des planches larges de même. [258] On était juste tous les deux dans la chambre. Le mort était couché là, il avait des grands souliers longs de même. Ah ! c'était terrible ! Je suis restée tellement surprise que je n'ai pas été capable de dire un « Je vous salue Marie ». J’ai glissé à l’oreille de mon mari : « *Je ne reste pas, je ne reste pas*. » On est sorti de là, on a parlé un peu avec la famille puis on est « rembarqué ». Ça a été la seule fois. Je n'en ai pas vu d'autres sur les planches, comme ils disaient.

Le féminisme

Les femmes aujourd'hui, je trouve qu'elles demandent beaucoup ; elles voudraient presque prendre la place de l'homme. C'est vrai qu'elles sont instruites. Une femme bien instruite peut faire l'ouvrage d'un homme. Vous avez des femmes médecins, vous avez des notaires. De notre temps, il n'y avait pas beaucoup de monde instruit. On ne rêvait pas à ces choses-là. Aujourd'hui, quand une femme est instruite et qu'elle sait qu'elle serait capable de faire telle chose, elle le fait. « Pourquoi que » les hommes manquent tant d'ouvrage ? Vous allez n'importe où, dans les bureaux, à l'hôpital ou ailleurs, c'est des femmes. Vous allez dans les magasins, des femmes avec les cheveux blancs qu'on voit depuis toujours, elles prennent la place d'une jeune. Les jeunes sortent des écoles, ils se présentent pour travailler, combien d'années d'expérience exigées avant qu'ils trouvent le moyen de s'engager ? C'est comme une de mes petites filles disait : « *Si on ne travaille pas jamais, on n'en aura jamais d'expérience* ! » J'ai beaucoup aidé mon mari, j'ai toujours été à côté de lui. J'étais au courant de ses affaires, comme aujourd'hui je suis au courant de tout, il ne m'a jamais rien caché. Je ne regrette pas ma vie, je ne voudrais pas recommencer au règne d'aujourd'hui comme ça se fait, mais telle qu'on l'a vécue, on était heureux !

[259]

**Partie II  
Mémoire du quotidien**

“Comme tout le monde est parent,  
on se connaît tous...”

Emma Maltais (78 ans)

Institutrice et ménagère  
(Sœur d’Yvette Maltais-Jean)

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATRICE***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | MALTAIS-GIRARD |
| PRÉNOM | EMMA |
| DATE DE NAISSANCE | 5 MAI 1910 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 1943 |
| NOM DE L'ÉPOUX | VALMORE GIRARD |
| ENFANTS | SEPT ENFANTS : UN GARÇON, SIX FILLES |
| OCCUPATION | INSTITUTRICE ET MÉNAGÈRE |
| INSTRUCTION | 12 ANNÉES, DIPLÔME D'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1910 | Naissance à Laterrière. |
| 1918 | Décès de sa mère et séjour à l'orphelinat. |
| 1922 | Remariage de son père, retour à la maison. |
| 1927 | Diplôme de l'École normale du Bon-Pasteur.  Enseignement au Lac-Bouchette. |
| 1928-1929 | Enseignement à Laterrière. |
| 1943 | Mariage avec Valmore Girard, arrêt de l'enseignement. |
| 1955 | Retour à l'enseignement à Chicoutimi. |
| 1968 | Retraite. |
| 1977 | Décès de son époux. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Le père de Mme Maltais était cultivateur. Son épouse décède en 1919 en laissant six enfants. Son père est obligé de la placer à l'orphelinat ainsi que sa sœur où elle restera deux ans. Durant l'été, elles retournent à la maison et aident aux travaux de la ferme. Mme Maltais [260] a fait une partie de ses études à l'École normale du Bon-Pasteur de Chicoutimi. Elle obtient son brevet d'enseignement en 1927. Elle débute l'enseignement au Lac-Bouchette à l'âge de 17 ans. Elle reviendra enseigner à Laterrière. L'enseignante de cette époque devait avoir une conduite irréprochable si on en juge par la lettre envoyée par monsieur le curé Allard. Le salaire qu'on lui verse sert à payer les taxes scolaires.  En 1943, elle épouse Valmore Girard avec qui elle aura sept enfants. Elle a toujours accouché à l'hôpital. Quand ses enfants sont assez vieux pour aller à l'école, elle reprend l'enseignement. Madame Emma Maltais nous brosse un portrait intéressant de sa vie et de sa carrière. Elle nous présente sa famille. Elle rapporte des faits décrivant bien le mode de vie des fondateurs de Laterrière. |

L'ascendance

J'ai eu sept enfants mais une fille est décédée. J'ai fait mes études, qui duraient deux ans, à l'École normale du Bon Pasteur de Chicoutimi. J'ai obtenu mon brevet en 1927 et j'ai commencé à enseigner cette année là. J'ai enseigné durant 28 ans dont 20 ans à Laterrière et huit ans à Chicoutimi. Je suis une descendante de Jean Maltais qui était marié à Marguerite Belley. Son fils, Léandre Maltais, a épousé Amédée Simard, fille de Mars, en 1855 à Laterrière. Mars Simard est venu voir Jean Maltais et il lui a dit : « *Il faut que je marie Amédée avec Léandre* ! » Il n'y avait pas de fréquentations dans ce temps-là ! C'était les parents qui décidaient du mariage. Amédée est morte à 100 ans. C'était une fille directe de Mars Simard, une grande personne autoritaire, qui faisait du favoritisme. Léandre Maltais a marié Amédée Simard parce que Mars l'avait décidé. Ils ont échangé la terre qui appartenait aux Ratté de Jonquière avec la terre des Maltais. C'est là que Mars a installé Léandre et Amédée.

Marie Tremblay pensionnait comme institutrice au presbytère. Monsieur le curé a été voir Amédée et il lui a dit : « *Il faut marier Louis avec Marie. C'est une bonne personne et elle est instruite*. » À la maison paternelle, ils l'ont toujours appelée madame la *maîtresse*. Ce sont ses belles-sœurs qui avaient soin des enfants. Elle a toujours enseigné, même mariée. Elle a toujours enseigné à Laterrière parce qu'il n'y avait pas de professeur. Elle préparait des élèves pour se présenter au bureau d'« école » à Chicoutimi. Marie Tremblay, ma grand-mère, était une des premières institutrices à obtenir son brevet pour enseigner dans le Bas-Canada en 1864. Elle a eu son diplôme élémentaire et son diplôme modèle. Elle était mariée avec Louis Maltais, fils de Léandre. Le père de Louis Maltais, Léandre, est mort [261] jeune. Il était *prêcheux* de politique ! Il a tellement fait de politique qu'il s'est *morfondu* et en est mort. Amédée est restée avec ses orphelins. Mon père, Joseph-Élie Maltais, fils de Louis, a épousé Léda Desbiens. Ils étaient parents au quatrième degré. Marguerite Belley avait une sœur, Flavie Belley, qui avait marié Jean-Baptiste Desbiens. Il était parent du côté de Léda. Maman Léda est décédée en 1919. Elle avait six enfants. Mon père Joseph-Élie était cultivateur et restait avec son père sur la ferme.

C'est là que Joseph-Élie a perdu sa femme en 1919. Ensuite, il a connu Célestine Tremblay. Jessy Fortin, la mère de Célestine, avait été à l'école de Marie Tremblay. La fréquentation n'avait pas été longue. Sa mère a dit : « *Il faut que tu maries cet homme-là parce que sa mère m'a fait l'école* ! » C'est pour ça que Célestine a marié Joseph-Élie et qu'elle est venue rester à Laterrière.

Le décès de la mère

Quand maman est morte en 1919, mon père a été obligé de nous placer, Yvette et moi, à l'orphelinat de l'hôpital de Chicoutimi (Voir récit Yvette Maltais). C'était le grenier de l'hôpital actuel. Nous y avons été deux ans. J'ai fait ma profession de foi, c'était triste. J'étais soumise et obéissante, j'avais peur. Je me soumettais et je n'ai eu aucun trouble. Yvette n'écoutait pas. Elle avait des pénitences qui n'étaient pas drôles. Durant les vacances, on allait sarcler au potager durant des journées entières. Il y avait un jardin fleuri et il y avait beaucoup de fleurs. Nous allions aux petites fraises des champs, aux framboises et aux noisettes. On courait dans les *tré-carrés*. Mon père était cultivateur mais il n'a jamais voulu que l'on travaille à la ferme. Il désirait que l'on se fasse instruire. Il ne nous endurait pas à l'étable. Mon grand-père faisait son bois de chauffage ; mon père ne faisait pas chantier. Il voulait être maître de lui-même. Servir quelqu'un, ce n'était pas dans son domaine.

À l'automne, on allait au Quatre-Mille ramasser des bleuets. Il n'y avait pas de frigidaire ni de congélateur. Grand-mère lavait le haut du hangar et les bleuets séchaient sur du papier jaune. L'hiver, ils faisaient des pâtés. C'était très bon. L'automne, ils faisaient leurs *cannages*. On ramassait beaucoup de fraises et de framboises. Ils faisaient des confitures, mais les enfants n'avaient pas le droit d'en manger. Ils les gardaient pour la visite. Mes parents ne faisaient pas de vin ni de bière à la maison. Mon père tenait le bureau de poste à Laterrière. Il a toujours tenu le bureau de poste mais, quand maman Léda est morte, le bureau a déménagé chez monsieur Philibert Simard. Ensuite, il a été chez Albina Girard puis chez monsieur Philippe-Auguste Gaudreault.

[262]

J'ai eu mon diplôme à l'école normale après deux ans d'études. Au cours primaire, mon professeur était Marie-Jeanne Gauthier. Elle était religieuse chez les Franciscaines. J'ai eu aussi Mathilda Simard, madame Roméo Lapointe comme titulaire. Mathilda a maintenant 81 ans. Elle enseignait la septième année et nous préparait à l'école normale. Je rencontre encore tous les élèves que j'avais : Léopold Harvey, Gilberte Desgagné, Pierre Gagnon, Roland Desgagné. Ils sont tous à leur pension de vieillesse. Quand j'ai commencé à faire l'école, je venais d'avoir 17 ans. Ces enfants-là avaient 13 ou 14 ans et faisaient leur septième, huitième ou neuvième année. Avant de partir pour l'école normale, il fallait avoir un certificat de monsieur le curé qui disait si l'enfant avait une bonne conduite. J'ai encore mon certificat de bonne conduite. Je l'ai gardé parce que ça me fait plaisir de montrer que j'avais une bonne conduite. Quand on était engagé pour faire l'école, il fallait avoir un rang distingué et être digne du titre d'institutrice. Il fallait avoir une bonne tenue et on était surveillé par les commissaires.

Les premières années d'enseignement

J'ai commencé ma première année d'enseignement au Lac-Bouchette. Ensuite, j'ai enseigné à Laterrière. J'enseignais de la septième à la dixième année. J'ai aussi enseigné dans le rang de l'Église à Laterrière. C'était de la première à la septième année. De la première à la sixième année, c'était l'école élémentaire. L'école modèle, c'était sept, huit, neuf et dix. Il fallait présenter nos élèves pour le certificat. Il fallait que les certificats sortent ! C'est là que l'on voyait si on allait être engagé, parce que les inspecteurs passaient à l'école et ils mettaient des notes aux professeurs. J'ai une lettre d'Aimé Girard qui a été longtemps secrétaire de la commission scolaire. Il m'avait envoyé une lettre qui montrait mon évaluation pour l'enseignement. Pour une telle année, j'avais neuf et huit et pour l'autre, j'avais eu neuf et neuf. J'ai aussi une lettre que monsieur le curé Allard m'avait donnée lorsque j'étais à l'école normale. On peut y lire ceci :

« Notre-Dame de Laterrière, le douze juillet 1933. Je soussigné, certifie par la présente, que mademoiselle Emma Maltais a toujours eu une conduite irréprochable depuis que je la connais. Je certifie de plus que cette madame Emma Maltais, fille de monsieur Joseph-Élie Maltais a été confirmée en cette paroisse le 02 juin 1918 lors de la visite pastorale par Sa Grandeur Monseigneur Labrecque. Signé : Joseph Allard, prêtre curé. »

Pour entrer à l'école normale, il fallait avoir un tel certificat. Ma mère Célestine voulait que l'on soit instruite. Elle a toujours travaillé pour qu'on aille à l'école normale. Si j'étais restée avec mon autre mère Desbiens, je n'aurais pas été à l'école parce qu'elle avait des enfants tous les ans. Elle [263] s'est mariée en 1910 et la besogne était forte. Elle m'aurait certainement gardée à la maison parce que j'étais la plus vieille de la famille. Pour ma deuxième mère, il fallait que toutes les filles soient instruites. Dans les années 1930, quand je suis allée au Lac-Bouchette, j'étais payé 250,00 $ par année. Je pensionnais chez Édouard Drolet et je donnais 10,00 $ par mois. Chez mes parents, je payais les taxes scolaires. La première paye arrivait seulement au mois de janvier. On recevait à peu près 20,00 $. La deuxième paye était à Pâques. La deuxième année scolaire commençait et on n'avait pas eu tout notre salaire de l'année précédente. Cette balance servait à payer les taxes scolaires. Pendant 20 ans, j'ai payé les taxes scolaires de la ferme chez nous. À cette époque, nos chèques venaient directement de la commission scolaire. Cela ne venait pas du gouvernement, cela venait des taxes des gens.

Le mariage

Je me suis mariée le 11 août 1943 à Valmore Girard, fils d'Adélard, j'avais 33 ans. Valmore a travaillé chez monsieur Adhémar Lavoie comme boucher. Il passait par les maisons. Je l'ai connu tout jeune. On allait à l'école ensemble. On était dans la même classe. Il a fait ses études à l'École des Frères à Chicoutimi. Ensuite, il a été engagé comme cuisinier lorsqu'ils ont ouvert le boulevard Talbot. Il travaillait au lac Tourangeau et au lac Jacques-Cartier. Il est monté là en novembre. J'ai eu le droit de le suivre la première année. Après, ils ne voulaient plus voir une femme avec des enfants. Je suis restée à la maison. Valmore venait les fins de semaines, mais, quelques fois, il était obligé de garder au lac Tourangeau et au lac Jacques-Cartier. Un été, il a été cuisinier à la Rivière à Mars. À cette époque, j'avais Louise, Marie et Pauline. Il était cuisinier pour trois hommes. C'était Édouard Gobeil, Omer Jean et le petit Émond, le garçon de monsieur Cyrille Émond. Toute la famille était là. C'était des vacances, de belles vacances d'été payées ! Il y avait de la truite et on pêchait beaucoup. Il y avait des ours aussi. Une fois, mon mari a fait sa cuisine pour le dimanche. Le lendemain matin, les ours avaient mangé tout ce qu'il y avait dans les chaudrons.

J'ai eu sept enfants de mon mariage avec Valmore. J'accouchais toujours à l'hôpital. C'est le docteur Gobeil, un petit cousin, qui m'a accouchée pour tous mes enfants. La maternité de l'hôpital était ouverte. J'ai repris l'enseignement aussitôt que mes enfants ont commencé l'école. Louise est allée à l'École normale du Bon-Pasteur. Pauline et Marie sont allées à Roberval chez les Ursulines parce qu'avec les religieuses d'ici, Pauline n'aurait pas pu avoir un diplôme comme je le voulais. Je connaissais aussi des soeurs à Roberval. Mon fils a fait ses études au séminaire.

[264]

Dans ma famille, quand j'étais jeune, il y avait Yvette, Lucie, Georgette et Maurice. J'étais l'aînée. Avec mes frères et soeurs, on a toujours eu une bonne entente. On s'aimait et on aimait se rencontrer. Si ma soeur a de la peine, j'ai de la peine. Si ma soeur a de la joie, j'ai de la joie. Si elle a quelque chose de trop, elle me le donne. Les fêtes, nous les soulignons : Noël, le jour de l'An. Je suis très proche de mes frères et soeurs. On ne s'est jamais chicané, ni dit un mot grossier. On s'est toujours respecté et aimé. Mon frère Maurice était un enfant bien sage. Viateur, c'était un enfant de la deuxième mère et il était comme une poupée pour nous quand il est arrivé. Il n'était pas coriace. Il faisait son drôle. Il n'était pas si dur qu'il le laissait croire. C'est lui qui a pris la relève sur la ferme.

Au cours de ma vie, j'ai travaillé un peu pour le cercle des fermières. Célestine Tremblay, notre deuxième mère, avait fondé le cercle des fermières. Elle nous a donné une bonne éducation. Elle nous a appris à bien parler. Elle ne tolérait pas le langage grossier et vulgaire. Tout ce que j'ai appris sur la famille, c'est avec elle et mon grand-père Louis. Ils ne sortaient pas de table avant deux ou trois heures de l'après midi. Ils faisaient de l'histoire. Célestine était la cousine de monseigneur Victor Tremblay. Elle était aussi artisane. Grand-père Louis était un homme très religieux. Je ne l'ai jamais entendu dire « maudit ». C'était un homme très calme, très paisible et très bon. Mon père Joseph-Élie disait que si nous manquions la messe du dimanche, nous volions une journée au Seigneur et cela nous appauvrissait. Les vêpres, il fallait y aller. C'est là qu'on rencontrait nos *chums* et nos amis. Ils venaient nous reconduire à la maison et bien souvent, ils restaient veiller. Chez nous, on n'avait pas de musique mais on jouait aux cartes. C'était très sévère. Quand on se mariait, nous autres les filles, on n'avait pas été bécotée et *poignassée.* C'était très correct. Il y avait de la surveillance ! Personne n'allait découcher. Il fallait que notre *chum* parte assez de bonne heure. À dix heures, la veillée était finie. Il regardait l'horloge et c'était le temps partir.

Je me souviens de mon frère Maurice. Il a toujours aimé les chevaux. Il avait de bons chevaux trotteurs et quand on allait à Chicoutimi, on faisait le voyage dans de grosses peaux de fourrure. Quand mon père allait en ville, il achetait une tonne de sirop, un cent de sucre, de la farine et un sceau de graisse. C'était pour l'hiver. Mon oncle Johnny tenait un magasin général. Mon père Joseph-Élie et ma tante Laurette en avaient soin. Johnny est devenu aveugle et a été placé à l'hôpital de Chicoutimi. Il ne s'est jamais marié. Mon grand-père a été commissaire presque toute sa vie. C'était une fierté pour lui ! À l'époque, il n'y avait pas de village. C'était la commission scolaire. Ensuite, il a été marguillier. Il a voulu se présenter comme maire. Le 19 janvier 1970, j'ai été élue marguillière de Laterrière. J'ai été trois ans avec le curé Raoul Tremblay.

[265]

L'importance de l'instruction

Dans mon temps, l'éducation c'était important. Mon père était fier de sa mère qui était institutrice. Il fallait être instruit. Mon père n'a pas pu aller à l'école parce que mon oncle Edmond-Louis s'est blessé une main dans le moulin à battre. Mon oncle est devenu le secrétaire de J.A. Dubuc à la vieille Pulperie. Il a fait son règne à travailler pour J.-E.-A. Dubuc. Il a élevé sa famille à Chicoutimi.

Pour l'alimentation, on cultivait tous nos légumes. Nous sarclions beaucoup. On cultivait des carottes, des choux, du *siam*, des tomates. L'automne, c'était les boucheries. Ensuite, il y avait le beurre. Nous autres, on ne s'est pas aperçu des années difficiles. Mon père partait et il vendait un peu de bois de poêle en ville. Il vendait son lait dans les entourages. Au début, il le vendait à la fromagerie. Par la suite, il a commencé à passer le lait dans le village avec Viateur. On avait beaucoup de légumes en conserve. Je me souviens aussi des moutons. Ma mère préparait la laine et elle la teignait elle-même. On a toujours eu des moutons, mais ils ont été obligés de les tuer parce que les chiens passaient et les mangeaient. Il y avait également l'exposition agricole avec les animaux. Maman était présidente des fermières. Elle était donc obligée d'y aller.

Je me souviens qu'on était bien logé. On ne gelait pas beaucoup. On chauffait au bois et on avait de bonnes couvertes de laine, des grosses catalogne*s*. Nous avons eu l'électricité à la maison durant l'année où je suis allée à l'école normale (1927). Lorsque je suis arrivée au jour de l'An, l'électricité était dans la maison. Auparavant, c'était des lampes partout ! Il y en avait au gaz et à l'huile de charbon. Le matin, c'était le grand ménage, laver toutes les lampes. À ma connaissance, on a toujours eu l'eau courante. On a toujours eu la toilette. Mais l'électricité est arrivée un peu plus tard. Mon père n'a jamais eu d'automobile. Il avait ses chevaux. Mon mari a toujours eu son automobile. Il n'était pas question pour les femmes de conduire.

J'avais neuf ans lorsque ma mère est décédée. Je m'en souviens. C'était au mois de mars. C'était triste ! Ils l'avaient exposée dans le salon, sur des planches. La visite arrivait de partout. C'était jour et nuit, ça couchait dans la maison. Elle est morte un samedi. Elle était dans sa chambre et le médecin est venu. Elle est morte des suites du bébé. Lors de son décès, elle était exposée dans le salon avec de grands rideaux noirs dans les châssis et des cierges. Toutes les heures, il fallait dire le chapelet, des litanies et des *de profundis*. À l'église, c'était noir avec une petite cloche qui annonçait le glas. On portait le grand deuil. Nous avions neuf et six ans, ma sœur Yvette et moi. Nous étions habillées en noir, avec un chapeau de même couleur. [266] Mon père était jeune quand maman est morte. Elle avait à peine trente ans et ils étaient du même âge. [266] La vie politique

La vie politique

Nous n'avions pas la radio ni la télévision mais on faisait beaucoup de lecture. Mon père aimait la politique. C'était un « bleu » pur. Il était pour l'Union nationale avec Antonio Talbot et le député Girard. Nous autres, les femmes, on ne s'occupait pas de politique. On suivait, c'est tout. Je n'ai jamais été pour Trudeau. Je n'ai jamais voté pour lui. Si je suis une séparatiste en puissance, je ne m'en suis pas rendue compte. Il faut parler français et garder notre langue. J'ai déjà voté pour René Lévesque. Je le trouvais intelligent. Je l'écoutais à la télévision. Nous autres, on jase pour jaser, mais mon père était chaud de politique. Mon père, Joseph-Élie, a déjà présenté Jean-Noël Tremblay. C'était son homme. Georges Munger avait dit une fois : « *J'ai toujours été "rouge" et on a vécu et on a eu de l'argent. Mais vous autres, les "bleus", vous n'avez rien eu* ! » Je lui ai répondu : « *On a bien vécu et on est jamais mort de faim* ! » C'était à « couteau tiré ». Les Desbiens, les Gagné, Pierre Gagnon, Monsieur Gaudreault, Jules Gauthier, ils étaient tous libéral, « rouge ».

Tout le monde se rassemblait et ceux qui avaient des choses à dire contre la *maîtresse* d'école, ils disaient les bêtises, ils en baptisaient une, ils baptisaient l'autre. C'était en pleine séance, publiquement. Comme tout le monde est parent, on se connaît tous. Quand j'ai recommencé à faire l'école, après avoir eu mes enfants (milieu des années 1950), un commissaire a dit : « *Bien tu n'as pas besoin de faire l'école, reste chez vous, on t'a payée assez longtemps*. » Bien j'ai dit : « *Écoute là, ce n'est pas toi qui m'a payée, c'est la commission scolaire. Ne te prends pas pour la commission scolaire parce que tu es commissaire*. » Ma compagne a fait l'école 42 ans. Elle voulait faire encore quelques années pour augmenter sa pension parce que pendant des années, elle n'avait eu que 200 piastres puis 300 piastres. Les dernières années, ça commençait à être payant pour sa pension. Le commissaire lui dit : « *Tu n'as pas besoin d'être engagée, dehors*. » (Rires) Elle a été bien peinée de cette affaire-là.

C'était la manière. On en parlait encore l'autre jour et elle était bien attristée. Ce n'était pas par quatre chemins, c'était rude de même. Lorsque c'était le temps d'engager les *maîtresses* d'école, c'était huit jours à l'avance. Ça se chicanait et le diable était aux vaches. Dans les conseils, c'était pareil. Un tel voulait être conseiller et un autre ne voulait pas. L'un ne prend pas de boisson, un autre en prend trop. Il y avait des chicanes de famille pour cela et on ne se visitait pas. Quand j'ai été engagée pour faire l'école avec Mme Fournier, les femmes du village sortaient et nous disaient : « *Tu* [267] *serais bien mieux chez vous, à t'occuper de ta maison et de tes petits, plutôt que d'aller faire l'école*. » Et aujourd'hui, elles sont toutes mariées et font l'école, ce n'est pas compliqué.

Aujourd'hui, j'ai 78 ans et mes jours sont très employés. Je n'ai pas assez de 24 heures des fois. Je ne vis pas dans la solitude. J'ai toujours de l'ouvrage. Je fais beaucoup d'artisanat, surtout de la courte-pointe et du crochet. On appelle cela faire de la frivolité. Je fais aussi les commissions de mes filles quand elles ont besoin. Je vais à la caisse populaire, au bureau de poste, à l'épicerie et je vais voir mes amies : madame Mathilda, madame Zoé. Madame Mathilda a été gravement malade dernièrement. Elle marche encore, mais elle ne voit pas beaucoup. Elle n'entend pas beaucoup non plus. Elle est toujours à la maison. Elle a fait de l'hôpital et elle ne va pas bien.

[268]

**Partie II  
Mémoire du quotidien**

“Je pense que nous étions  
un peu trop soumis…..”

Yvette Jean (70 ans)

Femme de cultivateur  
Sœur d’Emma Maltais

[Retour à la table des matières](#tdm)

**DONNÉES SUR L’INFORMATRICE**

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | MALTAIS-JEAN |
| PRÉNOM | YVETTE |
| DATE DE NAISSANCE | 18 JANVIER 1912 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 6 SEPTEMBRE 1935 |
| NOM DE L'ÉPOUX | CAMILLE JEAN |
| ENFANTS | 15 ENFANTS : 9 GARÇONS, 6 FILLES, DONT 3 DÉCÉDÉS. |
| OCCUPATION | FEMME AU FOYER, AGRICULTRICE. |
| INSTRUCTION | 8e ANNÉE |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1912 | Naissance à Laterrière. |
| 1918 | Décès de sa mère et entrée à l'orphelinat. |
| 1919 | Cours primaire à Laterrière. |
| 1935 | Mariage avec Camille Jean. |
| 1940 | Mécanisation de leur ferme. |
| 1942 | Achat de leur première automobile. |

Le décès de ma mère et de mon père

Je suis née à Laterrière le 18 janvier 1912 et j'ai toujours vécu à cet endroit. J'ai perdu ma mère à l'âge de six ans. Mon père avait 33 ans quand ma mère est décédée. Elle s'appelait Léda Desbiens. Elle est morte lors d'un accouchement ; le bébé a vécu deux mois. Madame Philibert Simard, une voisine, a pris l'enfant pour l'élever, car nous étions trop nombreux à la maison. Dans ce temps-là, les voisins s'aidaient beaucoup. Madame Simard avait six filles. Elle est venue chercher le bébé le lendemain de l'enterrement de ma mère. Il n'a pas vécu longtemps. C'était une fille. Je me souviens d'une chose au sujet de la mort de ma mère. Le lendemain du décès, j'étais avec ma petite sœur et on riait un peu. Une de mes tantes m'a dit : « *Ne riez pas, votre mère est morte*. » Quand on est jeune, on dirait qu'on oublie. Après, on aurait dit qu'il y avait un vide, on cherchait. On aurait dit qu'on était des enfants perdus. La mort de ma mère m'a touchée. Bien souvent, une de mes tantes venait me chercher pour passer un mois chez eux. Ensuite, je revenais. Ça fait des enfants ballottés. Même si on n'a pas eu de misère, ça ne fait rien. C'est une chance d'avoir ses parents quand on est jeune.

Mon père est mort il y a 14 ans. Deux jours avant son décès, monsieur le curé Tremblay a décidé de l'administrer. Il est venu l'après-midi. Mon père a fait sa toilette et est allé s'asseoir dans le salon en attendant que le curé arrive. Il est décédé au bout de deux jours. Il était assez souffrant, mais il marchait encore. Il n'a pas voulu aller à l'hôpital : il voulait mourir chez lui, dans son lit.

[270]

L'entrée à l'orphelinat

En 1919, deux mois après le décès de ma mère, mon père a décidé que ma sœur Emma et moi, comme nous étions les deux plus vieilles, nous irions à l'orphelinat. Par l'entremise du curé Gaudreault, il avait décidé que nous irions à cet endroit pour un certain temps. Lorsqu'un parent pensait qu'il y avait une possibilité, les oncles et les tantes prenaient les orphelins. Chez nous, ma petite sœur Georgette avait deux ans et demi quand maman est morte. C'est ma tante Marie qui l'a élevée. Quand papa s'est remarié, maman trouvait que cinq enfants, c'était beaucoup. Elle avait 33 ans. C'est pour ça que ma tante a élevé Georgette. Elle l'a fait instruire. Elle a été très bien.

Je suis allée un an à l'orphelinat et ma sœur y est allée durant deux ans. Mon père venait nous voir une fois par mois. Tous les mois, le curé Gaudreault venait nous chercher le soir à la brunante avec son cheval et sa voiture. Il arrivait le samedi soir et il venait nous reconduire le lundi soir, quand il faisait noir. Je me suis toujours demandé pourquoi il faisait ça. C'était curieux lorsqu’on arrivait chez notre père. Une de ses tantes demeurait à la maison. Elle était assez âgée. Mon grand-père demeurait aussi avec eux. La tante prenait soin de la maison, des deux hommes et des trois enfants : deux filles et un garçon. La plus jeune de mes petites soeurs avait deux ans et demi et l'autre avait quatre ans. Mon petit frère avait cinq ans.

Je ne me plaisais pas du tout à l'orphelinat. On se levait tôt le matin, puis, c'était la toilette. Ensuite, on allait à la messe et on déjeunait. Il y avait de la classe jusqu'à 11 heures et c’était le dîner, jusqu'à midi. On jouait dehors jusqu'à une heure puis on retournait en classe. Après le souper, on s'amusait un peu et on se couchait à huit heures. Le règlement était très sévère, un peu trop, je trouve. Je ne connais personne qui a aimé l'orphelinat. J'étais *malcommode*, je n'écoutais pas les soeurs du tout. Mère Saint-Jean-Eudes était très sévère et elle ne pouvait rien faire avec moi. Je n'écoutais pas. Ma sœur me disait toujours : « *Tiens-toi tranquille, à soir, tu vas avoir le bain d'eau froide*. » Je ne parlais pas, mais je n'écoutais pas non plus. Le soir, ça ne manquait pas le coup, ils nous mettaient la grande *jaquette* blanche puis ils nous sauçaient dans le « bain d'eau froide ». Les petites bonnes femmes criaient. C'était le bain ou encore le cachot noir. Le cachot, c'était une chambre noire. Ils t'enfermaient et ils barraient la chambre. Ça pouvait durer une demi-heure, trois quarts d'heure. C'était moins pire que le bain d'eau froide. Le bain, j'avais peur de ça, c'était froid, c'était épouvantable.

J'en ressortais, mais sans avoir l'idée d'écouter. Durant la classe, on aurait dit que j'étais perdue. Je ne voulais pas écrire ni étudier, je ne me sentais pas chez moi. C'est peut-être pour ça qu'au bout d'un an je suis [271] sortie. Mon père est venu me chercher et ma sœur a passé un an de plus. Je n'étais pas soumise du tout. Je n'ai pas aimé les religieuses. Quand un enfant de sept ans, sept ans et demi perd sa mère du jour au lendemain, qu’il est avec du monde étranger, il devient fragile. Une de mes tantes demeurait à Chicoutimi et tous les dimanches, elle venait nous voir. Elle n'a jamais oublié un dimanche. Elle nous apportait des friandises et du sirop. On aimait bien cela, mais je n'en mangeais pas parce que je n'avais pas écouté. Ils donnaient des friandises à tous les enfants parce que plusieurs n'avaient pas de visites.

Le retour à la maison

De retour à la maison, j'ai repris l'école. Je n'étais pas bien savante. J'avais pris de l'*arriérage* comparativement aux autres parce que je n'avais pas voulu écouter. Il y avait mesdemoiselles Yvonne Girard et Laura Côté qui faisaient l'école. C'était des institutrices très sévères, mais je crois que c'était comme cela un peu partout dans ce temps-là. Les enfants allaient en classe pour étudier, pour apprendre à lire et faire leurs devoirs. Mon père était pour la classe. Une fois, mademoiselle Yvonne m'avait battu les mains avec une grande règle. Je lui avais dit : « *Je vais le dire à papa ce soir*. » Elle ne s'en était pas occupé. Le soir, je l'ai dit à mon père. Il m'a répondu : « *Ma petite fille, je t'envoie à la classe pour apprendre à lire et faire tes devoirs*. » Je ne lui en ai jamais reparlé. C'était comme ça que ça marchait.

Au bout de trois ans, mon père s'est remarié. La deuxième épouse de mon père s'appelait Célestine Tremblay. C'était une fille de Johnny Tremblay, qui avait demeuré plusieurs années au Bassin de Laterrière. Son père était journalier et il possédait un hôtel à Saint-Gédéon. Il était bien ami avec le député Girard. Mon père est allé chercher ma soeur Emma et elle est sortie de l'hospice pour revenir au village. On est allé à la classe et j'ai étudié jusqu'en huitième année. Après ma huitième, ils ont décidé que les autres iraient à l'école et que je resterais à la maison pour aider. Comme je l'ai dit, il y avait plusieurs personnes à la maison. On n'avait pas les laveuses et sécheuses comme aujourd'hui. Il fallait brosser les planchers et faire le ménage.

Dans ce temps-là, je pense que nous étions un peu trop soumis. Je ne déteste pas les jeunes d'aujourd'hui. Je leur dis que la vie est belle pour quelqu'un qui veut. Dans notre temps, c'était plutôt la soumission. Si le père ou la mère avaient décidé quelque chose, on n'avait pas le droit de parole. C'était ça, un point c'est tout. On n'avait pas grand-chose à dire. Célestine était très sévère, mais je l'ai toujours aimée parce qu'elle était droite et qu'elle nous montrait seulement des belles choses. Elle était adroite, [272] elle faisait de tout, des chapeaux, des manteaux… Quand elle faisait quelque chose, c'était parfait. Si ce n'était pas bien fait, elle le reprenait.

Les fréquentations

Plus tard, on a commencé à « faire un petit peu de jeunesse » mais, à cette époque, c'était restreint. Il n'y avait pas moyen de sortir toute seule avec un garçon. On allait aux vêpres le soir pour faire des rencontres. Je me souviens, j’avais 16 ans. Il y avait un de mes oncles, André Desbiens, un frère de ma mère. Il était âgé de 25 ou 27 ans. Il était venu nous chercher pour aller à Dolbeau chez un de mes oncles. Nous avons passé trois semaines à cet endroit. J'étais avec ma soeur et une cousine. On avait fait un peu notre « jeunesse », sans trop de restrictions. On sortait avec les ingénieurs. Mon oncle était bien placé. Je suis sortie avec un ingénieur de la compagnie. C'était un jeune homme de 24 ou 25 ans. Il m'a demandée en mariage. J'ai dit à ma soeur : « *Pas possible, je ne me marie pas à 16 ans*. » Il m'a écrit après mon retour à la maison, mais je lui ai répété que je ne me marierais pas, que c'était tout. Les amours ont été finies.

J'ai eu quelques autres amis, mais ça n'a pas marché. Un bon jour, j'ai rencontré mon mari. Il était toujours à Laterrière, je n'en faisais pas trop de cas. D'abord, on sortait très peu et il fallait recevoir chez nous. À dix heures, il fallait qu'il parte sinon les chaises commençaient à « se brasser dur ». On n'aimait pas cela, mais on ne parlait pas trop. Un dimanche soir, je m'en souviendrai toujours, mon mari et le futur mari de ma soeur étaient venus au village et ils se promenaient après les vêpres. Ils étaient bien *chauds* tous les deux. Nous « étions pour rentrer » dans la maison, car il pleuvait, et les voilà qui s'arrêtent pour nous parler. Ils rentrent dans la maison et viennent veiller avec nous autres. C'est comme cela que ça a commencé.

Le mariage

En 1935, à l'âge de 23 ans, j'ai dit à mon père que j'allais me marier. Il m'a dit : « *Qu'est-ce que tu vas faire dans le rang Saint-Isidore ? Je ne te vois pas beaucoup dans ce coin-là* ! » Il n'y avait pas d'eau courante ni d'électricité quand nous sommes arrivés ici en 1935. Le père de mon mari était parti de Baie-Saint-Paul où il était sacristain. Il avait acheté la terre du rang Saint-Isidore pour établir son garçon. Il lui a dit : « *Je t'ai acheté une terre, tu vas rester sur la terre*. » Il est demeuré un an avec son garçon pour le partir. Il avait 20 ou 21 ans. Quand mon père m'a demandé ce que je ferais dans le rang Saint-Isidore, je lui ai répondu, en parlant de mon futur mari : « *Je l'aime beaucoup*. » Mon père m'a dit : « *Si tu l'aimes, tu vas y aller*. » C'est la seule chose qu'il m'a dite.

[273]

Je me suis mariée le six septembre 1935 à l'âge de 23 ans. On a fait notre voyage de noces à la Malbaie. Mon mari avait 150 dollars dans ses poches pour se marier. Il avait bûché 125 cordes de bois de poêle à 1,25 $ la corde. Fallait le faire ! Dans le rang, ils disaient qu'on était riche. On n'était pas riche. C'est parce que le père de mon mari avait payé la terre cash. On ne devait rien. On avait juste à vivre, c'est tout. En plus, les deux premières années, nous avions des *maîtresses* d'école en pension. Elles payaient huit *piasses* par mois. Elles enseignaient à l'école en face de chez Charles-Eugène Maltais. Elles enseignaient de la première à la septième année.

J'ai été trois ans sans avoir d'enfant. J'ai été malade et j'ai subi une opération. Le spécialiste Gaudry m'avait envoyée pour mourir chez moi. Au bout d'un an, j'ai été réopérée et le docteur nous a fait venir huit jours avant Noël. Il a dit : « *Madame Jean, vous n'avez pas de santé, mais il me semble que si vous aviez des enfants ça vous donnerait la santé. Mais il faudrait que je vous fasse une opération*. »

Dans ce temps-là, on voyageait en voiture du village à Chicoutimi. On allait en ville à peu près deux fois par année. On allait voir le médecin quand on en avait strictement besoin. À cause de mon opération, j'allais voir le spécialiste à peu près tous les trois mois. Mon mari et moi en avons discuté et j'ai été opérée. J'avais dit à mon mari : « *Je suis aussi bien de me faire opérer pour essayer d'avoir un enfant. Peut-être que ça me remettra la santé. Si je ne peux pas en avoir, on abandonnera la terre*. » Il y avait trop d'ouvrage pour rester seulement deux sur une ferme. J'ai subi l'opération et je suis revenue ici au bout de quatre jours. Je suis partie pour la famille dans l'espace d'un mois. J'étais malade, ça ne peut pas se dire. Je ne pouvais plus me lever. J'ai perdu le premier bébé à cinq mois. C'était une fille. Au bout de deux mois, je suis *repartie* pour la famille. J'avais revu le spécialiste Gaudry et je lui avais dit : *« Docteur, je ne sais pas ce que j'ai. Je suis tellement malade que je ne suis plus capable de me lever. »* Il m'a dit : *« Ma petite fille, tu es encore en famille. »* Je ne disais pas un mot. Je l’ai regardé : « *C'est pas possible. »*

Mes six premiers enfants sont nés ici, à la maison. Dès que l'hôpital a ouvert pour les accouchements, le docteur Lemieux m'a téléphoné pour me dire que c'était fini, les accouchements à la maison, qu'il faudrait aller à l'hôpital pour les prochains bébés. Ça fait que les suivants, je les ai tous eus à l'hôpital. Il y a seulement Odette que j'ai eue ici. C'était le matin et c'était une exception.

La naissance à l’hôpital

Quand j'ai connu l'hôpital, j'ai dit adieu à la maison. Je trouvais que c'était sécuritaire. Je ne voulais plus rien savoir d'accoucher à la maison. J'avais beaucoup d'enfants et dès le lendemain de l'accouchement, une [274] jeune fille devait venir s'occuper des enfants. C'était dur de rester tranquille ! Au bout de trois ou quatre jours, je recommençais à travailler. On était bien aux maisons, mais c'étaient des femmes qui venaient avec le docteur. Pour les *relevailles*, on engageait une fille. On la payait huit *piasses* par mois. Il n'y avait pas beaucoup d'argent à l'époque. Je me rappelle que les premières payes qu'on a eues, c'était 23 ou 24 *piasses* pour 15 jours. Il y avait tout le brouhaha et les enfants qui étaient là. À l'hôpital, on passait trois ou quatre jours et on se reposait. Ce n'était pas la même chose. L'hôpital coûtait cher, 150 à 200 dollars. Il fallait payer le médecin aussi. Je n'ai jamais eu de sage-femme. Les premiers médecins que j'ai eus, on leur donnait 15 dollars. La dernière fille qui est née, vers 1958, c'était 45 ou 50 dollars. Pour mon mari, c'était sacré. Il fallait qu'il ait son argent pour payer le médecin. Si l'ouvrage était fait, le médecin était payé. Mon mari n'était pas un homme pour s'endetter. Il n'aimait pas les dettes. Il disait : « *Demain, on n'en aura pas plus qu'aujourd'hui*. » Dans ce temps-là, ils ne vous donnaient pas trop de médicaments. Le matin, je n'étais pas capable de me lever. Il fallait que mon mari prépare le café, le jus d'orange et qu'il m'apporte cela au lit. Les petites filles de notre voisin Pedneault me rendaient beaucoup de services. Le paiement n'était pas fort. J'avais des bons voisins que je ne peux pas oublier. On payait mais très peu. Un salaire de dix piastres par mois, ce n'était pas cher. Aujourd'hui, personne ne veut travailler pour ce salaire-là.

La vie dans le rang

Quand je suis partie du village, l'électricité était installée, mais pas encore dans le rang. Il y avait seulement deux maisons dans le rang Saint-Isidore où il y avait la toilette : chez monsieur Pedneault et chez nous. Au bout de trois ou quatre ans, on a eu l'électricité. Avant ça, nous nous servions de lampes Aladin. Dès que j'ai eu l'électricité, j’ai acheté une laveuse. Papa était venu me voir en disant : « *Il faut que tu aies une laveuse électrique : tu as l'électricité maintenant*. » Il y avait un nommé Marcotte qui vendait des laveuses. Il m'a vendu une laveuse de *seconde main* pour 35 *piasses*. On s'en est servi. Elle a tourné et elle a lavé, cette laveuse ! J'ai bien apprécié cela. L'électricité, c'était beaucoup pour nous autres. Quand elle est arrivée dans le rang, on aurait dit que c'était un regain. Un de mes oncles, Edmond-Louis Maltais, qui travaillait pour J.-E.-A. Dubuc, m'a apporté le premier radio. J'étais sa filleule. Je crois qu'il se vendait 12 *piasses*. C'était très cher, très dispendieux. J'étais un peu gâtée. J'ai eu 15 enfants en 18 ans. On a beaucoup travaillé et on ne sortait pas tellement. Dans mon temps, les voisins étaient comme des frères et des soeurs. S'il y avait une noce dans le rang, nous étions tous invités au mariage. Le souper ou le [275] dîner se donnaient et nous étions invités. C'était l'union. Le monde s'amusait bien. On se connaissait et on avait du plaisir ensemble.

Dans le rang, tout le monde avait des grosses familles. Charles-Eugène avait 16 enfants, monsieur Pedneault en avait dix ainsi que chez Desgagné. Ça en faisait des enfants ! Ils allaient à l'école du rang. C'est la plus vieille chez Charles qui faisait l'école. Quand l'école a fermé, les enfants sont allés au village. À partir de la septième année, le transport s'est organisé et ils allaient à Chicoutimi.

L’entraide entre voisins

S'il arrivait quelque chose, les voisins venaient nous secourir et nous demander si on avait besoin. On faisait de même lorsqu'on voyait un voisin en difficulté. Je me souviens que mon mari bûchait dans ce temps-là. Tous les voisins faisaient leur bois de chauffage : c'était des *bis* de 20, 25 hommes. Tout le rang venait et on sciait toute la journée. On faisait de la soupe, des tourtières. La cruche de vin se préparait et tous les voisins avaient du plaisir ensemble. Quand venait le temps des boucheries, c'était la même chose. La boucherie se faisait à l'automne, quand les froids commençaient vraiment. Comme on n'avait pas de frigidaire, c'était la seule façon de conserver la viande. Il ne fallait pas qu'il y ait de dégel pour ne pas perdre la viande. On faisait congeler dans les laiteries. Au printemps, on *encannait* ce qui restait. Une année, on avait fait 500 boîtes de *cannage*. C'était en partie de la viande, du poulet, de la dinde qu'il nous restait. On mettait la viande dans des boîtes et des bocaux qu'Adhémar Lavoie venait chercher. Il avait une machine pour chauffer et boucher les boîtes. On lui disait : « *Demain matin, vous viendrez et tout sera prêt*. » On payait pour ce service.

Ceux qui étaient capables d'aider durant les boucheries rendaient beaucoup de services comme ça. Le monde s'aidait beaucoup. J'ai apprécié cette belle étape. On vendait des dindes aux magasins de Chicoutimi. Il y en avait plusieurs qui nous téléphonaient pour que nous leur gardions des dindes. C'était des revenus qu'on allait chercher ainsi. De temps en temps, on vendait des veaux et du bœuf à Georges Lapointe. L'abattage se faisait ici. On mangeait aussi du gibier. Durant les premières années, les orignaux descendaient dans le chemin. Un après-midi, vers deux heures et demi, trois heures, ils en ont tué deux. Monsieur Pedneault avait téléphoné pour avertir mon mari que deux orignaux étaient descendus. Il y avait seulement mon mari qui avait une carabine assez puissante. Les orignaux étaient en face de l'école en plein après-midi. Ils les ont tués tous les deux et ils « se sont séparé » la viande entre voisins. On était gâtés. Tous les samedis, mon mari allait chez Saguenay-Mercantile. Il achetait un régime de bananes pour les enfants. Ça pesait 40 ou 42 livres. Il apportait aussi une grosse [276] caisse de pommes et il fallait que ça se mange. On allait porter la dîme à monsieur le curé. On ne payait pas en argent, mais avec de l'avoine. Ma sœur, du village, venait souvent avec ses enfants. Son mari travaillait dans le bois pour le gouvernement. Elle venait les fins de semaine. Le régime de bananes ne faisait pas longtemps. Le jeudi, il n'y avait plus rien. Tous les enfants s'en souviennent. Ils avaient bien de l'agrément. Quand on est jeune, on aime bien ça manger.

La religion

J'allais à la messe une fois par année. Je n'étais pas capable d'y aller plus souvent parce que je n'avais pas de santé et que je ne pouvais pas trop laisser la maison. Quelquefois, je laissais mon mari garder les enfants. Il y avait un petit lit dans la chambre en bas. Mon mari prenait ce lit et il le mettait dans la cuisine. Les enfants venaient se coucher avec leur père. Quand j'arrivais, la maison était « *virée* de bord ». Ça fait que je me privais un peu d'aller à la messe. J'en avais parlé à monsieur le curé qui m'avait dit : « *C'est pas grave. Si tu as quelque chose, tu es mieux de rester à la maison et avoir soin de tes enfants que de venir à la messe*. » Je préparais les jeunes qui étaient capables d'y aller. Ils allaient à la messe en *quat'roues*.

Aujourd'hui, on leur parle de la messe, mais ça les intéresse plus ou moins. Les temps ont changé. On n'était pas meilleurs ni pires, c'était le temps d'autrefois. La messe, c'était sacré ainsi que la confession et la communion. À tous les mois, il fallait envoyer les enfants à la confesse et communier. On voyait à ça. Chez nous, on ne manquait pas un chapelet. Il fallait qu'ils se mettent tous à genoux et je disais le chapelet. Quand ce n'était pas moi, c'était le plus vieux qui disait le chapelet en famille. Nous avons fait cela longtemps. Je pense que ce qui a arrêté le chapelet, c'est la télévision. Lorsque les jeunes sont devenus assez grands, ils se sont mis à dire : « *Ah ! maman, laisse-nous donc tranquilles avec ton chapelet, on a " notre programme " à la télévision*. » Je disais : « *Un " programme " à la télévision ! Il va y en avoir un autre demain*… » Mais ils ne voulaient plus. Parfois, mon mari voulait qu'on le dise plus tard dans la soirée, mais on a cessé de le dire. Quand j'ai vu que cela les intéressait plus ou moins, j'ai décidé de les laisser faire. On faisait une prière seulement. On a coupé le chapelet. Les enfants disaient que c'était trop long et que j'en disais trop pour rien.

Aujourd'hui, certains enfants vont à l'église, d'autres non. Je les laisse faire suivant leur volonté. Je leur dis : « *Vous êtes baptisés, vous êtes allés à l'église, vous avez votre idée*. » Je n'aime pas en imposer à mes enfants lorsqu'ils ont un certain âge. Quand c'est jeune, je me dis que l'arbre doit être redressé mais, une fois qu'il est parti, il faut qu'il prenne ses responsabilités. Je ne sais pas si mon opinion est bonne ou non mais, à un moment donné, [277] il faut faire notre vie suivant notre idée. On n'a pas tous le même caractère et cela ne veut pas dire qu'on est mauvais pour tout ça. Il y a du bon partout. À chacun de suivre son idée. Je me dis que si je n'avais pas vécu avec autant de jeunes, je ne me serais peut-être pas habituée au changement de vie qu'il peut y avoir de nos jours. Ça ne se compare pas, autrefois et aujourd'hui. De nos jours, ils ont la liberté. La liberté, c'est une chose, mais il faut aussi se restreindre. Une liberté trop grande, ce n'est pas bon non plus.

Maintenant, nous sommes rendus à un âge pas mal avancé. Notre temps est fait. Il y a une chose que je trouve curieuse. Au jour de l'An, nous sommes parfois 33 ou 34 personnes. L'an passé, le quatorzième m'a dit : « *Maman, qu'est-ce que tu as fait pour avoir autant d'enfants* ? » Je lui ai répondu : « *Je me suis laissée à la volonté de Dieu*. » Il m'a dit : « *Pour nous, ce ne serait pas possible. On ne serait pas capable. C'est impossible pour nous autres. On n'aura jamais le moyen*. » J'ai répondu : « *Ne dis pas ça. Nous autres, on n'avait pas d'argent, mais on a fait beaucoup avec très peu*. »

Les grandes familles

Quand je me suis mariée, je ne connaissais pas beaucoup les grandes familles. Chez mon père, on était quatre filles et un garçon. Il avait une ferme et il s'occupait du bureau de poste. On était des enfants un peu gâtés. Il a envoyé toutes ses filles à l'école. Elles étaient toutes instruites. Mon frère Maurice est allé deux ans au séminaire, mais il ne voulait plus y retourner. Mon père était en faveur de l'instruction. Il nous a toujours dit : « *Moi, je n'aurais jamais fait un cultivateur. J'aurais fait un avocat*. » On lui disait qu'il était mieux cultivateur qu'avocat, qu'il n'aurait pas fait un bon avocat. Mon père venait me voir et il me disait : « *Tu as beaucoup d'enfants ; ne ramasse pas d'argent, mais donne-leur l'instruction. L'argent, ça se mange ; pas l'instruction*. »

Avec autant d'enfants, il ne m'a jamais découragée. Il m'a toujours dit : « *Tu es heureuse, tu as beaucoup d'enfants et tu as des garçons*. » Il venait pour me dire que j'étais heureuse. Je ne sais pas pourquoi, mais il m'a toujours dit ça. Dans l'ordre, mes enfants sont : Loïs, le plus vieux, Denis, Léda, Maurice, Viateur, Odette,



Loïs Jean, fils aîné, âgé de 6 ans, septembre 1941,  
Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-35022.

[278]

Francine, André, Joseph-Élie, Paul et Denise. On a perdu Cyrille, Céline et René.

J'aurais aimé avoir des garçons bien instruits, je ne m'en cache pas, mais quand ils avaient une huitième année… Le dernier a fait un secondaire V. Je lui ai dit : « *Toi, tu vas aller à l'université*. » Il m'a répondu : « *Non, maman, j'en sais assez*. » Je lui ai dit qu'il me désappointait, que nous aurions les moyens de l'envoyer « aux » grandes écoles, mais il a dit qu'il en savait assez et qu'il n'irait plus à l'école. Il avait 18 ans. Il est allé travailler dans les mines à Chibougamau dès qu'il a eu fini son année scolaire. J'ai trouvé ça bien terrible. C'était mon Paul. Il était bien décidé et il est parti travailler deux ans dans les mines. Un de ses frères travaillait là depuis plusieurs années. J'ai dit à Paul : « *Est-ce que tu as pensé que tu allais travailler à 700 pieds sous terre* ? » Il m'a répondu : « *Oui, j'y ai pensé, mais il faut aller où il y a de l'argent*. »

Il est resté là deux ans. Il « pensionnait » dans un hôtel. Il s'est ramassé de l'argent et il s'est acheté une voiture. Au bout de deux ans, il est revenu ici. Il s'est engagé à la mine Niobec, à Saint-Honoré. Il est en train de se construire une maison. Il veut la construire lui-même au fur et à mesure qu'il ramasse son argent. Il ne veut rien devoir à personne.

La relève sur la ferme

André, pour sa part, a pris la relève de la terre de son père. On a donné aux enfants des terrains pour se bâtir. Je ne croyais jamais que Maurice allait se marier un jour. Il allait voir les filles et il avait 33 ans. J'ai dit : « *Maurice, quand tu te marieras, je te donnerai le morceau de terre où sont les framboises*. »

Je disais ça en riant parce que je pensais qu'il ne se marierait pas. À un moment donné, il arrive et dit : « *Maman, tu m'as toujours dit que tu me donnerais le morceau où sont les framboises, est-ce que tu me le donnes à matin* ? » Son père a dit : « *C'est ça quand on parle trop*. » J'ai répliqué : « *Écoute, mon jeune homme, si je te l'ai toujours dit, c'est à toi. Ton père va descendre en ville avec toi et les papiers vont se passer*. »

Je suis heureuse. J'ai plusieurs garçons qui demeurent de chaque côté de notre maison. J'ai André à côté de moi, Maurice et Paul, Joseph-Élie et Léda. J'en ai cinq qui demeurent sur les terrains, tout près. Je me trouve bien entourée avec mon petit monde.

L’instruction

Mes filles, je les ai toutes fait instruire. Elles ont toutes leur diplôme. Léda, la plus vieille, a fait tout son cours chez les Ursulines. Elle y est allée [279] sept ans et elle a obtenu son diplôme. Elle ne se laissait pas faire ; c'est elle qui décidait. C'était assez sévère à cet endroit. Quand les filles se promenaient, c'était défendu d'arrêter au restaurant mais Léda était têtue. Elle avait arrêté au restaurant pour acheter un cornet de crème glacée. Pour la punir, ils ont refusé de lui donner son diplôme de finissante. Elle a été obligée de venir le chercher à Chicoutimi. Elle est mariée avec Jacques Turgeon, un ancien policier à la retraite. Ils ont trois grands enfants : deux garçons de 22 et 20 ans et une fille de 19 ans. Ils sont tous les trois à l'université cette année. Odette a fait son baccalauréat à l'université de Chicoutimi. Elle a enseigné deux ans à Chibougamau, puis elle est revenue à Chicoutimi. Francine est allée à l'université à Québec. Elle a étudié en chimie à Laval. Elle s'est mariée à un géologue qui est le frère de la femme d'André. Ils ont demeuré dix ans à Chibougamau avant d'aller à Québec. Ils ont trois garçons et une fille.

Enfin, Denise a terminé son baccalauréat à l'université de Chicoutimi en enseignement. Elle a travaillé deux ans à Chibougamau et deux ans à La Romaine. Elle enseignait aux Cris et aux Montagnais. Après deux ans, elle a demandé une place à Chicoutimi où elle a été engagée. À La Romaine, elle partait pour six mois. Elle a aimé l'expérience. Elle a beaucoup appris sur ce peuple qui ne vit pas comme nous autres. L'automne, quand ça leur dit de laisser l'école, ils vont chasser avec leurs parents. Je crois que ça va être dur de les changer. Les Cris ne sortent pas beaucoup le jour mais, le soir, ils sortent en gang. Denise est retournée deux fois à La Romaine voir ses amis. Mes filles n'avaient pas de problèmes : elles voulaient aller à l'école.

Les mariages dans ma famille

Joseph-Élie a marié une Émond de Chicoutimi. Son grand-père était de Laterrière. Il travaille à l'Alcan à Arvida. Loïs, le plus vieux, est le quatrième voisin, ici. Il demeure dans l'ancienne école primaire de Laterrière. Il a marié Monique Maltais, qui était une voisine. Il a trois enfants. Il a longtemps travaillé pour la coopérative. Quand elle a fermé, il est allé travailler dans une meunerie de Jonquière. Aujourd'hui, il est camionneur. Paul travaille à l'usine Alcan à la Baie. Il n'a pas d'enfant. Il est aussi camionneur. Il a une compagne qui vient de Dolbeau. Elle s'appelle Carmen. Ils n'ont pas d'enfant. René est parti de la maison assez jeune. Il a travaillé à l'Expo de Montréal en 1967. Ensuite, il a travaillé pour General Food durant un an. Il s'ennuyait à Montréal. Il en est parti et il est allé travailler dans une épicerie à Chibougamau. Il a fait ça trois ou quatre mois. Durant l'été, General Food l'a rappelé pour lui proposer une place d'« opérateur » sur les machines. Il n'aimait pas trop Montréal, mais il y est [280] retourné. Il a fait sa carrière à cet endroit. Il est décédé dans un accident il y a quelques années.

Maurice a travaillé 13 ans chez monsieur Adhémar Lavoie dans le rang Saint-Jean-Baptiste. Il était gérant d'épicerie. Quand monsieur Lavoie est décédé, Maurice a donné sa démission pour aller travailler à la Baie James sur les *machines*. Il est « opérateur » de débusqueuse à la coopérative de Laterrière. Il a deux enfants. Il est marié à une Saint-Gelais de Chicoutimi. Ce sont des hommes un peu durs pour eux autres. Ils font de « la grosse ouvrage. » Ils travaillaient sur la ferme et au moulin à scie à côté. Denis est à Chibougamau dans les mines. Il est allé à Chibougamau très jeune. Il s'est marié à 23 ans avec une fille de Saint-Félicien. Ils ont trois enfants : deux filles et un garçon. Joseph-Élie est à Arvida et André a pris la relève sur la ferme. Il a trois enfants. Il est marié à une Gobeil du rang Saint-Louis. Viateur demeure ici avec nous autres. Je ne pense pas qu'il se marie. Il reste dans l'entourage et il aide son frère. Quand on a cédé la terre, j'ai fait venir tous les garçons pour savoir qui allait prendre la relève. Ils ont dit : « *Non, maman, ça ne nous intéresse pas. Il faut travailler le samedi et le dimanche, on n'aime pas ça. Papa ne nous "donnait pas assez cher" quand on travaillait sur la ferme*. »

Le travail des jeunes

Quand Paul et Joseph-Élie allaient à l'école, il fallait qu'ils fassent le ménage matin et soir. C'était compris que les jeunes se levaient pour aller soigner les animaux. Quand un enfant partait pour travailler à l'extérieur, l'autre prenait la relève et aidait son père. Quand Paul, le plus jeune, a commencé, il était plus *malcommode* que les autres. J'ai dit à Paul : « *Mon petit garçon, tu as huit ans et il faut que tu te lèves pour aller aider ton père parce que c'est ton tour. Il va te donner cinq* piasses *par semaine. Tu vas à l'école, mais il faut que tu te lèves pour le ménage*. » Il a dit : « *Maman, je vais me lever*. » C'était dur, mais il s'est toujours levé pour aller au ménage le matin. À sept heures et demie, il fallait qu'il prenne l'autobus pour Chicoutimi. Il me disait : « *Maman, tu ne me payes pas cher pour me lever à cinq heures du matin.* » Le soir, quand il arrivait, il fallait que son souper soit prêt. Il se déshabillait et il allait au ménage. Il rentrait vers sept heures et demie, huit heures moins quart.

Lorsque je lui ai parlé de prendre la relève, il trouvait que ce n'était pas payant. Ça n'intéressait pas Joseph non plus. André travaillait pour la Consolidated Bathurst à La Tuque depuis cinq ans. Il nous avait laissé entendre que ça pouvait l'intéresser de prendre la relève sur la ferme si personne d'autre ne se montrait intéressé. Quand on a vu que les autres n'en voulaient pas, on a appelé André. Il a accepté. Ils se sont mis tous ensemble [281] et ils lui ont bâti une maison. Ils l'ont aidé. Ici, c'est comme ça, ça s'entraide beaucoup. S'il y en a un qui a besoin, ils viennent et ils l'aident. André n'est pas tout seul même s'il a la terre. S'il a besoin de quelqu'un pour l'aider à l'étable, ils y vont. Ce ne sont pas des enfants regardants. Ils sont unis ; ils ne se chicanent pas.

Mon mari n'avait pas une grosse santé. À l'âge de 38 ans, il est devenu asthmatique et il a été bien malade. Il a élevé sa famille, il a bûché et travaillé avec cette maladie. Puis, il n'a pas eu la terre de son père pour rien. On a été dix ans ici sans rien avoir à nous. C'était le père de mon mari qui *runnait* tout. Il venait, il donnait ses ordres et c'était tout. Quand je me suis mariée, la première année que j'ai hiverné ici avec mon mari, grand-papa Jean *runnait,* car la terre lui appartenait. Il nous avait dit : « *Vous allez hiverner ici. Je vais vous donner 100* piasses *pour tout l'hiver*. » C'était pour payer le médecin en cas de besoin. Ce n'était pas dur de dépenser de l'argent pour la maladie… Le cent *piasses* avait quand même duré tout l'hiver. Quand c'était le temps de payer les taxes, s'il y avait quelque chose qui n'avait pas été fait sur la ferme, il fallait le faire tout de suite. C'est lui qui gérait. Au bout de dix ans, on s'est parlé, mon mari et moi et j'ai dit : « *Si ton père voulait nous vendre la terre, peut-être qu'on l'achèterait*. » Ça fait qu'on en a parlé à grand-papa. Dans ce temps-là, c'est comme ça qu'on faisait des affaires. Grand-papa a dit : « *Je vais vous la vendre le prix que je l'ai payée*. » Il n'a pas dit : « *Je vais vous la donner*. » Ça fait qu'on a acheté la terre le prix qu'il l'a payée. Mon père a dit : « *On va demander le prêt agricole.* » Le taux était de deux et demi pour cent. On l'avait pris sur 15 ans. Ils ont accepté tout de suite : ils aidaient les cultivateurs, ça ne prenait pas de temps. Dans ce temps-là, c'était ça. Ce qu'on a, on l'a payé.

Autrefois, les vieux se donnaient après leur mort, pas avant. Ils n'avaient pas d'argent pour finir leurs jours, c'était leur pension de vieillesse. Ils n'envoyaient pas les vieux dans les maisons de retraite, même s'ils paralysaient. Ils les gardaient à la maison. Chez monsieur Collard, la grand-mère a été huit ans paralysée. La mère de monsieur Charles-Eugène Maltais a paralysé à l'âge de 54 ans. Elle a été huit ou dix ans dans cet état. Il y avait 16 enfants dans la maison. Ils ne plaçaient pas les vieux, ils les gardaient chez eux. Ils en avaient soin. Il n'y a pas de jeunes qui feraient ça aujourd'hui. C'est comme ça que ça se faisait. Les vieux disaient : « *Tu auras mon bien après ma mort*. » Ils voulaient dire : « *Si tu n'as pas soin de moi, tu n'auras rien*. »

Les travaux de la ferme

Personne n'avait beaucoup d'argent à l'époque. Cette terre-là, grand-père Jean l'avait payée 5000 dollars, mais il n'y avait rien, pas d'électricité, [282] trois ou quatre vaches. Il n'y avait pas de machines aratoires. Presque tout se faisait à la main. Il n'y avait pas de tracteur, il y avait peut-être deux vieux *pitons* sur la ferme. Aujourd'hui, on a 80 bêtes à cornes, ça fait toute une différence. On ne mettait pas d'engrais chimique, les terres ne produisaient pas. Il n'y avait pas de bois, on a acheté deux lots à bois. Il faut le dire, ça a bien changé. Parce qu'autrefois, payer 5 000 dollars, c'était comme payer 200 000 dollars aujourd'hui. On a refusé plus que ça pour la terre ici. Je trouve quand même que le cultivateur était bien. Il était sans richesse, mais il ne manquait de rien. Nous achetions les farines pour faire le pain ainsi que des barils de dix gallons de sirop. Le cultivateur récoltait de l'avoine. L'automne, on allait porter notre avoine au village, chez les Gauthier. Ils avaient une meunerie. Ils rapportaient ça ici pour les animaux. On achetait très peu à l'extérieur. On faisait avec ce qu'on avait. Il y avait une dizaine de poules, suffisamment pour la maison. Certaines années, on a eu jusqu'à 500 poules.

Au début, il fallait acheter 100 livres de sucre pour l'hiver, 400 livres de farine puis un *quart* de sirop de dix gallons. On se procurait aussi des *beans* et du lard. Il se tuait des porcs de 250-260 livres. J'ai vu tuer des porcs de 300 livres chez notre voisin Charles-Eugène. Dans ce temps-là, quand le porc était bien gras, tu avais du lard pour toute l'année. Il fallait que le lard soit conservé dans une saumure, un petit *quart* de saumure. Ça suffisait pour un an. Au printemps, on *encannait* ce qui restait : les poulets, les oies, les dindes. Il se faisait beaucoup de *cannage*. On n'allait pas faire le marché toutes les semaines comme aujourd'hui. On faisait aussi notre beurre. Les femmes salaient le beurre pour l'été. On avait des caves au dehors. Les hommes barattaient, mais les femmes faisaient le beurre. La femme travaillait beaucoup. Les hommes n'aidaient pas beaucoup à la maison autrefois. Je n'ai pas vu beaucoup le mien aider à la maison. Aujourd'hui, le jeune aide sa femme. L'homme allait bûcher, il n'y avait pas de machine. Quand ils allaient bûcher le bois de poêle, 100 cordes de bois, ça n'était pas à la scie mécanique. C'était à force de bras. C'était très dur pour le père de famille. Il mangeait du cochon mais, le cochon, il descendait. Il avait de quoi descendre ! On faisait des tourtières et des fèves au lard, beaucoup de bon manger. On avait une bonne table. Les cultivateurs étaient un peu gâtés.

Deux ans après mon mariage, il y a eu la crise. Des gens de bureau étaient venus creuser le canal dans le rang Saint-Isidore. Ces gens venaient demander un bol de café et ils pleuraient parce qu'ils n'avaient rien. Le cultivateur a passé la crise parce qu'il avait de quoi manger. Il n'avait pas d'argent, mais il avait du bœuf, des poules. On avait notre manger et on n'achetait pas. Les enfants n'ont jamais *pâti* de lait, de beurre ou de viande. [283] On faisait des jardins. Tandis que celui qui demeurait en ville, il n'avait pas ça. Le cultivateur est libre. Mon père a toujours dit : « *Je n'aime pas me faire runner par les autres, je veux être libre*. » Si un cultivateur a le goût de travailler, il travaille. Mais, s'il veut prendre une demi-heure ou une heure de repos, « ça lui appartient », c'est à lui de décider. S'il veut bien travailler, ça lui rapportera beaucoup. Mon mari était bon du jardin. Le soir, quand il n'avait rien à faire, il sarclait. On a toujours eu un grand jardin avec des fraises, des framboises. J'étais habituée à ce genre de travail. Je travaillais dans la maison et au jardin. J'allais très rarement à l'étable.

La maison qu'on a achetée ici appartenait à des Girard. Vers 1935-1937, ils sont tous partis dans les usines à Bagotville ou ailleurs. Ils sont partis parce que la terre ne marchait plus. Ils étaient endettés. C'est alors que Duplessis a sorti le prêt agricole pour essayer d'aider les agriculteurs à racheter leurs terres. Plusieurs vendaient parce qu'ils n'arrivaient pas, ils faisaient faillite. Ça a presque tout changé dans l'espace de quelques années. Ceux qui avaient prêté de l'argent voulaient le ravoir. Tous voulaient vendre, mais personne n'avait d'argent. Plusieurs voulaient acheter la terre, mais ils n'avaient pas les moyens. C'est grand-papa Jean qui l’a achetée en 1934, un an avant mon mariage. Il avait vendu sa terre à Baie-Saint-Paul et il avait de l'argent. Monsieur le curé lui avait dit : « *Tu vas acheter cette terre pour tes garçons*. » La mère de grand-papa avait toujours demeuré avec ce curé. Elle était tombée veuve à 42 ou 43 ans. Le curé était allé la chercher et il lui avait dit : « *Madame Jean, vous allez venir avec moi et vous allez me* runner. » Quand elle disait : « *Va te coucher, c'est assez ça »* ou encore*: « Tu n'iras pas à la pêche aujourd'hui »*, il obéissait. Elle le *runnait* comme un enfant. Il se laissait faire. Il était fils d'une famille assez riche. Deux de ses frères étaient docteurs tandis qu'un autre était musicien.

La dot

Autrefois, quand on se mariait, notre père nous achetait un set de chambre et il nous donnait une vache et un mouton. Il ne m'avait pas donné de mouton, car je n'en voulais pas. Je lui avais dit : « *Je n'aime pas le mouton, ne m'en donne pas, je n'en veux pas*. » C'était une coutume. La mère donnait des couvertes. Elle les faisait elle-même. Comme mobilier, dans la maison, j'avais une belle petite table ronde avec quatre chaises. Grand-papa avait fait fabriquer cet ensemble par un certain Côté qui avait tout fini la maison. Tout le monde trouvait que j'étais une des mieux installées du rang. J'ai toujours été un peu choyée. Comme je n'avais pas la santé, grand-papa m'avait mis un prélart. Dans ce temps-là, il n'y en avait pas partout.

[284]

Élever ses enfants à la campagne

J'avais une sœur qui demeurait à Montréal. Elle avait deux garçons seulement et elle était *en moyens*. Son mari ne savait pas quoi nous envoyer pour nous aider. Ils nous envoyaient du linge. Je le décousais et le recousais pour qu'il fasse à mes garçons. Chez nous, notre mère ne voulait pas que l'on couse. Elle disait qu'on ne savait pas s'y prendre. Elle faisait tout : les chapeaux, les robes. Si on voulait coudre un bouton, elle le décousait. Elle disait qu'il n'était pas bien cousu et elle le cousait à sa manière. Quand j'ai eu ma petite marmaille, je ne savais rien faire. J'achetais des patrons, mais j'avais de la misère. Parfois, ma mère venait et elle regardait en disant : « Ce n'est pas bien fait. » Je le faisais à ma manière. Ce n'était pas une personne pour nous montrer. Elle travaillait bien, elle avait des doigts de fée, mais elle disait qu'on n'était pas capable de faire ce travail. Elle aurait pu nous montrer à faire quelque chose, mais non ! J'ai appris toute seule. On achetait le tissu à la verge et on fabriquait tout. Le pire, c'était de faire des culottes pour mes garçons. Dans les robes, j'étais assez bonne mais, dans les culottes, je n'étais pas adroite. Pour sortir ou aller à l'école, j'achetais les culottes toutes faites. Je trouvais que les miennes n'étaient pas assez bien faites. Pour aller travailler, ils avaient leur linge de travail. Il ne fallait pas qu'ils mettent leur linge d'école pour aller jouer. J'étais stricte là-dessus.

J'ai bien aimé élever une grande famille à la campagne. Je n'aurais pas voulu le faire à la ville avec autant de petits gars. J'aurais tout perdu. Les enfants avaient beaucoup d'occupations. Leur père leur faisait des traîneaux, ils allaient jouer dehors. On avait « le » patinoire, chez Charles. Ça s'amusait ensemble. On avait tous des grosses familles et, à huit heures, tout le monde rentrait dans la maison. C'était la toilette, on disait le chapelet et on se couchait car, le lendemain, il fallait se lever de bonne heure. Ça ne trottait pas le soir. J'ai des neveux et des nièces qui ont été élevés en ville. Ils sortent le soir. Ici, où veux-tu qu'ils aillent le soir ? Tout le monde est chez soi. Ils lisent, ils regardent la télévision. Maintenant, ils ont tous des automobiles. Ils vont faire un tour et ils s'en reviennent. Quelqu'un qui est élevé en ville va dire : « *La campagne, c'est fatigant, c'est tannant*. » C'est parce qu'il n'est pas habitué. La vie de campagne et la vie en ville, ce n'est pas du tout la même chose. En ville, tu as ton voisin tout près de toi. Ici, il est plus éloigné. Il n'y a pas de comparaison. Bien souvent en ville, tu ne connais pas ton voisin. Ici, je le connais. J'ai vécu au village aussi et on connaissait nos voisins. J'ai bien aimé cela. Des fois, mon père me demandait : « *Tu ne t'ennuies pas à la campagne* ? » Au commencement, je m'ennuyais du village. J'allais faire un tour chez ma soeur. J'allais coucher et je revenais le lendemain.

[285]

En fait, le village et la ville, ça se ressemble. Près d'ici, j'ai Loïs, mon garçon. Il n'est pas loin et pourtant, je ne me résigne pas à y aller à pied. Léda n'est pas loin non plus. Il me semble que si c'était dans le village, j'irais la visiter. Dans le rang, ça ne me le dit pas. À présent, je vais au village et ce sont tous des jeunes que je ne connais pas. Parfois, certains me saluent. Je les regarde, mais je ne sais pas qui ils sont. Ils me connaissent, mais je ne les connais pas. Il s'est passé beaucoup de choses. Les temps ont changé. Autrefois, au village, il y avait une patinoire. Ça jouait « du » tennis chez monsieur Philibert Simard. On avait juste à traverser la clôture et on jouait. Je n'ai pas joué longtemps parce que je me suis mariée jeune. C'étaient des activités pour les garçons comme pour les filles. Il n'y avait quand même pas beaucoup d'activités pour les jeunes dans ce temps-là. Ça s'amusait plutôt chez eux. Les jeunes qui avaient des parents cultivateurs aidaient beaucoup leurs parents. Le soir, ils ne parlaient pas de sortir. On ne sortait pas le char pour rien.

Les transports

L'autobus a commencé quand ils ont fermé les écoles de rang. Ils ont commencé à passer le dimanche pour aller à la messe. On donnait 15 cents. Ça coûtait moins cher que de prendre le char. C'était un nommé Adrien Gagné qui conduisait l'autobus dans ce temps-là. Tout le rang embarquait. Ça s'emplissait pour aller à la messe. Après ça, les gens ont acheté des chars et l'autobus a cessé. Les gens disaient que ça leur coûtait moins cher de prendre la voiture que l'autobus. Mon oncle Edmond Gagnon travaillait au bureau du chemin de fer, à Laterrière. Quand on allait à Chicoutimi, on prenait le train. On allait chez un de mes oncles qui restait en ville. On y allait de temps en temps, j'aimais bien cela. On ne sortait pas tellement à Chicoutimi. Il fallait demander la permission à nos parents. S'ils refusaient, on ne sortait pas.

Nous avons eu notre première automobile l'année où mon frère est mort, en 1955. On se servait des chevaux seulement pour aller à la messe. On a aussi acheté un tracteur. Je trouvais cela commode parce que ça faisait un bel ouvrage et que ça aidait l'homme à faire les semences et les récoltes. Autrefois, on disait que la gazoline coûtait trop cher pour que les jeunes puissent conduire l’automobile. Cependant, il a fallu s’ajuster. Vers l'âge de 17 ans, Loïs et Denis voulaient emprunter la voiture. Ils travaillaient avec leur père. J'ai dit : « *Vous allez avoir vos* licences*, mais s'il vous arrive un accident, vous n'aurez plus la voiture, c'est à vous de prendre vos responsabilités*. » On ne leur a jamais refusé la voiture pour aller veiller. Ils n'ont jamais eu d'accident. Ils allaient veiller avec les filles. Ils partaient vers Chicoutimi. Je leur laissais la liberté. Quand je me suis mariée, il n'y avait pas [286] d'autobus au village. Les chars commençaient seulement à arriver. Mon mari allait au cinéma en bicycle quand il ne travaillait pas. Nous autres, on n'y allait pas. Les filles n'avaient pas le droit de voyager à bicyclette. Tu aurais perdu ton nom raide. C'était seulement pour les garçons. Je ne me rappelle pas avoir vu des bicycles pour les filles. Nous, les filles, on allait au chœur de chant au village. On restait à la maison, on travaillait. On lisait beaucoup : les journaux, des livres.

Us et coutumes

Je me souviens que chez mon père, on recevait beaucoup de monde, même des députés. Papa était dans la politique. Il ne fallait pas parler, il fallait s'asseoir tranquille, ne pas bouger. Quand c'était le temps d'aller s'asseoir à la table, nous devions attendre avant d'être servis. Le dimanche, mon grand-père ne se mettait jamais à table sans avoir son *capot* d'habit. Il fallait que ça se fasse comme cela, le dimanche. Il n'était pas question de se mettre à table en chemise. Ça aurait été terrible pour eux. J'ai beaucoup entendu parler de politique, car mon père en faisait beaucoup. Il aimait ça. Mon mari n'aimait pas ça du tout. Ça fait que je ne me suis pas occupée de politique. J'aime à dire mon mot de temps à autre, mais je n'ai jamais participé activement. Je ne suis pas pour la séparation du Québec. Toute chose qui se désunit, qui commence à s'ébranler, ça tombe à terre. Ça finit en queue de poisson. C'est comme pour les Amérindiens : ils disent que c'est leur terre, qu'elle leur appartient. Mais s'ils avaient été seuls à *runner* le pays, ils n'auraient pas été bons. Quand ils ont de l'argent, ils le dépensent. Ils ne cherchent pas à en ramasser, mais à le dépenser. C'est au jour le jour. C'est une autre culture. Les Amérindiens vont vouloir rester avec le Canada. Je suis certaine qu'ils ne lâcheront pas le Canada.

Dans mon temps, on restait ici, il n'y avait pas de sortie. Si on sortait, c'était avec le mari. On était invités dans les noces du rang. Une fois – j'étais mariée depuis plusieurs années et j'avais quatre ou cinq enfants –, on a été invités au mariage d'un des enfants de monsieur Pedneault. Le soir, on est allé souper et veiller. Maman était invitée aussi. « Chez monsieur Pedneault », c'était du monde agréable. On dansait, on chantait. J'aimais la danse et mon mari aussi. On avait dansé et on s'était amusés. Une semaine plus tard, ma mère est venue me visiter et elle m'a dit : « *Je trouve que tu danses beaucoup. Quand elle est mariée, une femme sage ne doit pas danser autant*. » Je n'avais pas dit un mot. Pourtant, j'étais avec mon mari, j'avais 35 ou 36 ans. Ça n'avait pas de bon sens ! La danse n'était pas permise par l'Église. Tu allais à l'église et monsieur le curé ne te donnait pas l'absolution. Si tu étais décolletée, il te passait la communion au nez. Il [287] fallait faire attention. Ce n'était pas drôle. Il y avait une drôle de mentalité dans ce temps-là. Ils avaient l'œil pour *runner*.

C'était pareil quand on était enceinte. Quand j'ai eu mon premier bébé, j'ai demandé à ma sœur, qui était célibataire, de tricoter des petits bas de bébé. Ma mère l'avait su. Elle m’avait dit : *« Pourquoi as-tu dit ça ? On ne dit pas ça aux filles ! On ne parle pas de ça. »* Elle était bien découragée parce que j'avais dit que j'étais enceinte. Tout était caché. Les femmes portaient de grandes robes. Je me demande pourquoi on se cachait comme cela. Autrefois, le jeune n'avait pas la liberté d'aujourd'hui. Ce qu'il faisait, c'était décidé par les parents. Quand j'étais jeune, on allait chez le médecin quand on était vraiment malade. Je me rappelle de mon frère une journée où il avait mal aux dents. Mon père avait dit : « *Tu vas aller te faire arracher les dents par monsieur Gagné*. » Il se servait de pinces pour arracher les dents. Mon frère ne voulait pas y aller, mais mon père a insisté. On donnait 25 cents au dentiste. Mon frère a fini par y aller parce qu'il avait trop mal aux dents. Il n'était pas question qu'une jeune fille parte de chez elle à 20 ou 22 ans pour aller prendre un loyer à Chicoutimi. Ç’aurait été un scandale. Tout le monde en aurait parlé.

La sévérité de la religion

La religion était très sévère dans ce temps là, trop sévère. Les curés étaient bien bons. C'était la mentalité et tout le monde était comme cela. Les curés savaient lire et écrire et ils connaissaient la Bible et tout. Je ne sais pas comment ça se fait que cela a changé. Le clergé *runnait* pas mal tout. Si on avait quelque chose, il fallait qu'ils aient recours au curé. Je n'en ai pas connu qui ne pratiquaient pas. Le monde était soumis. Il y avait une soumission de peur, peur du diable. On était élevés dans la peur. Quand mon père s'est marié en secondes noces, mère Saint-Charles, une cousine de ma mère, lui a dit : « *Tu maries cet homme-là, mais cette petite fille-là est bien* malcommode*. Tu vas avoir de la misère avec elle*. » Elle disait cela parce que j'avais été au couvent et que je ne voulais pas écouter les soeurs. Je ne voulais pas me soumettre. Si ça ne faisait pas, *envoye* dans le cachot ou dans un bain d'eau froide. Je ne peux pas oublier ça. Je ne sais pas à quoi ils pensaient ! Je ne le ferais pas aux miens, je ne l'ai jamais fait. Peut-être qu'ils ne faisaient pas ça par méchanceté non plus. C'était la manière d'éduquer d'autrefois. Ce n'était pas possible, mais ça se faisait. À la maison, on a toujours écouté notre mère. Elle avait de bons principes. C'était une personne bien éduquée. Elle avait toujours enseigné à l'école. Elle était très sévère, par exemple. On avait très peur d'elle et on était très soumis. C'est pour ça qu'aujourd'hui je dis qu'il ne faut pas trop avoir de soumission. Je ne mets pas le jeune au pied du mur pour lui dire de faire ceci ou [288] cela. À dix ou douze ans, c'est une chose, mais à un certain âge, il faut dire : « *Prends-toi en main, fais ce que tu veux. C'est toi qui l'auras voulu, qui l'auras décidé*. »

Je ne me suis pas faite instruire. Si c'était à refaire aujourd'hui, je ne resterais pas à la maison, j’irais à l'école. J'aurais fait autre chose. J'aurais peut-être mal fait, je ne sais pas. Quand je me suis mariée, j'ai toujours dit que, si elles le voulaient, mes filles seraient instruites. Dans mon cas, l'instruction m'a beaucoup manqué. Aujourd'hui, ce qui a changé la famille, c'est la femme au travail. Ça donne une liberté qu'autrefois on n'avait pas. La femme qui travaille et qui gagne deux mille piastres par mois est indépendante du mari. La femme est plus libre. Autrefois, quand on demandait dix piastres à notre mari, il disait : « *On l'a pas, il faut attendre*. » On ne disait pas un mot, on attendait. Il reste qu'il faut vivre avec son temps. Je n'aurais pas vécu du temps de ma mère. Mais trop de liberté, je dis que ça apporte des fois des problèmes. Si j'avais eu la santé durant les premières années de mon mariage, je crois que j'aurais pris des cours pour retourner à l'école. Mais j'étais malade. Dès que j'ai eu des enfants, c'était devenu impossible de retourner à l'école. Mais je ne regrette pas ma famille. Ce qui est fait, je ne peux pas le regretter. Je remercie le bon Dieu. Des fois on dit que, peut-être, c'est mieux comme cela.

Je me sens entourée de tout mon monde et ils sont très *fins* pour moi, très gentils. Ils ne savent pas quoi faire pour moi. « Pour l'âge que j'ai », je suis encore en bonne santé. Si la santé me laisse demain matin, je demande au bon Dieu de ne pas me laisser trop longtemps impotente. C'est la seule chose que je demande. Des fois, je dis à mes enfants : « *Si je pars demain matin, vous direz : Maman est heureuse, elle a bien fini ses jours*. » Je fais ce que je veux. Si ça ne me dit pas de travailler, je ne travaille pas. Si ça me dit d'aller magasiner, j'y vais. Des fois, je me permets de faire un petit voyage à ma manière et je m'amuse bien. C'est comme cela que la vie se passe. Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je pense que, dans toute une vie, il y a des devoirs, il y a des côtes à monter. Chaque jour, il y a des passages qui sont assez durs.

Je ne trouve pas la vieillesse difficile parce que je n'ai pas le temps de vieillir. Je ne m'arrête pas à ça. J'ai reçu ma pension de vieillesse et j'ai dit : « *Mon doux, est-ce vrai ? J'ai le chèque de pension de vieillesse* ! » J'ai 70 ans et j'espère être bonne pour encore quelques années. Je me trouve heureuse parce que, malgré mon âge je marche, je mange, je me lève tôt le matin, je fais ce que je veux. Je dis que la vie est belle. J'ai la santé, je me trouve heureuse après tout ce que j'ai fait.

[289]

**Partie II  
Mémoire du quotidien**

“Que de choses on aurait à dire,  
que de choses j'ai encore à faire.”

Zoé Boivin-Fournier (76 ans)

Institutrice

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATRICE***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | BOIVIN-FOURNIER |
| PRÉNOM | ZOÉ |
| DATE DE NAISSANCE | 16 MAI 1905 |
| LIEU DE NAISSANCE | LAC-BOUCHETTE |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 1927 |
| NOM DE L'ÉPOUX | LOUIS-PHILIPPE FOURNIER |
| ENFANTS | 11 ENFANTS : SEPT GARCONS, QUATRE FILLES |
| OCCUPATION | ENSEIGNANTE |
| INSTRUCTION | 12 ANS |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1905 | Naissance au Lac-Bouchette. |
| 1911 | Études élémentaires. |
| 1918 | Études au couvent des Ursulines de Roberval. |
| 1919 | Études à l'école modèle de Lac-Bouchette. |
| 1920 | Cours normal à Chicoutimi. |
| 1922 | Début de l'enseignement élémentaire. |
| 1927 | Mariage avec Louis-Philippe.Fournier. |
| 1928-1929 | Le couple demeure à Jonquière. |
| 1935 | Arrivée à Chicoutimi. |
| 1940 | Retour à l'enseignement. |
| 1969 | Décès de son époux. |
| 1971 | Retraite officielle. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Mme Zoé Boivin est née au Lac-Bouchette en 1905. Même avec une famille nombreuse, ses parents tiennent à instruire leurs enfants. Malgré l'indiscipline dont elle fait preuve, madame Fournier réussit à obtenir son diplôme à l'école normale et débute l'enseignement en 1922. [290] Elle brosse un portrait des tâches de l'enseignante, qui doit composer avec l'absence d'élèves obligés de suivre leurs parents en forêt. Les salaires sont peu élevés et la charge de travail demande une grande discipline.  Elle garde un souvenir précis des activités religieuses rythmées par différentes fêtes tout au long de l'année. Outre ces activités, les enfants doivent se rendre utiles au sein de leur famille. Égrenées tout au long du récit de vie de cette informatrice, les maladies sont constamment présentes. Elles s'immiscent dans la vie quotidienne et en filigrane, nous entrevoyons les risques et l'état de misère qui peut survenir dans des conditions où les remèdes font souvent plus peur que les maladies. À cet effet, sa mère est auréolée d'un prestige sans équivoque. Elle guérit les malades, se déplace pour soigner lors des épidémies, et ce, au risque de sa propre vie. Madame Fournier en garde un souvenir impérissable. La cause de ces maladies se situe au plan de l'hygiène. Néanmoins, certaines habitudes changeront pour le mieux-être de la population.  Madame Fournier est mère de 11 enfants. Elle avoue que les difficultés furent nombreuses. L'absence d'un travail stable pour son mari l'oblige à prendre en main l'instruction de ses enfants. Malgré ces problèmes, elle trouve toutefois le temps de faire du bénévolat, de s'impliquer socialement auprès des démunis de sa communauté. Elle est consciente que, même de nos jours, la pauvreté existe et qu'il y aura toujours de la place pour les personnes ayant la volonté de venir en aide aux démunis. |

Naissance au Lac-Bouchette

Je suis une petite fille du Lac Saint-Jean. Je suis née au Lac-Bouchette, qu'on appelle le pays des hommes forts et des miracles. Mon père s'appelait Georges Boivin et ma mère Malvina Lavoie. Le curé Delamarre est arrivé en 1905, l'année où je suis née. C'est un peu pour ça qu'ils m'ont toujours appelé « le miracle ». C'est à ce moment-là qu'il a ouvert la grotte de Notre-Dame-de-Lourdes au Lac-Bouchette, son petit ermitage. Quand nous parlons du curé Delamarre, nous incluons aussi son neveu Victor Delamarre qui était l'homme fort. Je suis née dans une grande famille. Mon père est arrivé au Lac-Bouchette assez tôt, dès les débuts, parce que le Lac-Bouchette a été ouvert en 1883. Avant moi, trois enfants sont nés à partir de 1885-1886. À ce moment-là, mon père est arrivé avec les Jalbert qui avaient acheté toutes les concessions et c'est mon père qui les conduisait. Il chaînait les terrains. Ça a duré peut-être jusqu'en 1914, c'est-à-dire l'année où monsieur Jalbert a quitté le Lac-Bouchette où il avait un moulin à bois, pour [291] aller ouvrir celui de Val-Jalbert. Mon père n'a pas suivi monsieur Jalbert, même s'il s'occupait de son moulin. Il conduisait les gens dans la forêt pour abattre les arbres voulus, c'était un moulin à bois, ils y faisaient de la planche. Il était dans une réserve au Lac-Bouchette. C'était là qu'était construit le moulin parce que le train passait tout près.

Mon père n'a pas bougé du Lac-Bouchette mais lorsque monsieur Dubuc a acheté les parts de monsieur Jalbert, mon père a toujours dit qu'il avait été vendu à la compagnie de pulpe par les Jalbert, parce qu’il était resté là. Ensuite, d'autres enfants sont nés, je suis la neuvième de la famille. Sans diminuer la valeur d'un garçon, ma mère tenait beaucoup à ce que ses filles soient instruites, à l'encontre de bien des gens qui disaient : « *Faire instruire une fille, ça ne vaut rien, elle se marie tout de suite*. » Ma mère disait que les garçons avaient suivi leur père. Chacun de mes frères était possesseur d'un diplôme de mesureur. C'était quelque chose de bien important dans ce temps-là, c'était une qualification que mes frères possédaient mais que, nous, si ma mère ne nous avait pas fait instruire, nous n'aurions pas eu. Maman nous a envoyées à l'école normale. Mes deux soeurs et moi y sommes allées durant un an. J'ai été un an à Roberval, mais les plus vieilles ont été quatre ou cinq ans. Ensuite nous avons reçu un diplôme à l'École normale du Bon-Pasteur à Chicoutimi. Je suis arrivée la troisième à l'école normale. J'avais été précédée par ma sœur Adèle qui était une femme impeccable, une jeune fille très distinguée, de même que garde Boivin et ma sœur Gracia. C'était des femmes d'une belle éducation.

J'étais la petite bête noire de la famille parce que je n'étais pas gênée. J'étais très impolie, j'avais du front. Je parlais beaucoup d'ailleurs je parle encore beaucoup aujourd'hui, mais je suis un peu plus polie. À ce moment-là, il était question de m'envoyer à l'école normale. J'avais une très faible santé. Je suivais mon père la plupart du temps. Il allait passer une semaine pour garder le club du petit rocher qui appartenait à monsieur Dubé. Je partais avec mon père. L'école, ce n'était pas grave. Je manquais l'école un peu mais j'avais des réserves.

Une petite fille *malcommode*

Comme j'étais une grande liseuse et que mon père ne savait pas lire, je lui faisais la lecture. J'ai lu nombre de livres. Quand tu lisais *Le Chevalier de Lagardère* ou bien *L'histoire des Papes*, tu apprenais quelque chose. Ça intéressait mon père. Nous lisions *Le Comte de Monte Cristo*, *La porteuse de pain*, *Le chemin des larmes* et tous les feuilletons qui passaient dans les journaux. Je lisais ça à ma mère pendant qu'elle faisait sa couture ou cuisait son pain afin qu'elle ne perde pas de temps. Ça été mon cours. J'ai été une enfant malade, je manquais beaucoup d'école et j'avais une frêle santé. Je [292] n'étais pas une jolie petite fille à côté de mes deux soeurs qui étaient vraiment deux jolies femmes, rousses et avec des beaux cheveux frisés. Moi Zoé, bien mon Dieu, j'étais une petite brune pas très jolie. D'ailleurs ma mère se le faisait dire : « *Où tu as pris ça cette fille* laite*-là* ? » J'étais un peu rabaissée à ce moment-là. Quoique ma mère faisait attention à ce que ça ne se répète pas. Un jour, j'avais huit ans et demi, j'ai eu comme prix à l'école *Les malheurs de Sophie*. Comme j'avais beaucoup d'idées pour l'écriture, quand je partais avec mon père, je m'apportais des crayons puis j'écrivais. J'avais des cahiers avec des enveloppes et, quand une phrase était jolie, je l'écrivais. Un jour, j'ai lu *Les malheurs de Sophie* ! J'ai dit : « Je vais écrire *Les malheurs de Zoé*. »

C'est étrange, c'était bien ça. C'est ma sœur Célina, qui était ma marraine, qui a recueilli le livre. Je ne sais pas par quel hasard je l'ai revu à l'âge de 18 ans. Elle me l'avait montré. C'était pas mal pour une petite bonne femme de 10 ans. Je disais justement ces choses-là, qu'on ne me trouvait pas jolie et que je m'en faisais parce que, si je n'étais pas jolie, j'avais quelque chose de très précieux : j'étais capable de dire ma pensée, j'étais capable de l'écrire et mes soeurs n'étaient pas capables. Je composais puis les autres n'étaient pas capables. Plus tard, je suis allée à l'école, mais je n'étais pas très facile, les professeurs ne m'aimaient pas trop. Mais ça ne fait rien, j'ai passé pareil. Ensuite, je suis allée à l'école élémentaire. Le Lac-Bouchette était séparé en deux, la station et l'église. Je suis allée à l'école élémentaire à la station. À ce moment-là, on s'en allait au village pour aller à l'école modèle. À cette école modèle, je me suis préparée pour aller à l'école normale. À 13 ans, je suis allée à Roberval un an, puis de 14 ans à 15 ans, j'étais au Lac-Bouchette à l'école modèle. On n'était pas savante quand on est parti de là. Je suis partie pour l'école normale. Pour s'inscrire, il fallait se présenter au bureau pour un test. J'étais la troisième mais les autres avaient été malades, elles n'avaient pas pu y aller. J'ai fait une fièvre typhoïde, je n'ai pas été capable non plus d'aller passer mon test en mai. Monsieur le principal Narcisse Desgagné avait écrit à ma mère : « *Si une quatrième fille se présente, elle devra venir passer ses examens*. » Je suis arrivée à l'école normale en septembre 1920, j'avais 15 ans.

J'étais une petite fille libre. On n'était pas loin de la forêt, je voyageais beaucoup, j'étais avec mon frère. J'ai fumé des cigarettes en cachette, j'ai fumé la pipe en cachette, j'ai tout fait ça. J'ai fumé de la corde aussi avec du *pan*. À l'école normale, c'était une prison. J'étouffais. Par contre, ils avaient dit ceci chez nous : « *Zoé ne restera pas longtemps là*. » Quand j'étais à Roberval, j'étais avec mes soeurs. Je n'étais pas en prison, je me sentais entourée. Tandis qu'à l'école normale, j'étais seule. Pour moi, c'était très dur et j'ai eu de la difficulté. Je combattais fortement pour obtenir [293] quelque chose parce que j'avais une idée fixe : faire de moi quelqu’un d'aussi bien que mes soeurs qui étaient diplômées. J'avais un frère qui partait pour le séminaire en même temps que moi. Ils avaient dit : « *Joseph-Georges, il n'y a pas de problème, on n'aura pas d'inquiétude avec, mais Zoé je crois bien qu'elle va revenir*. » Rendu à 15 ans, tu as un petit orgueil. J'ai dit : « *Je vais leur faire la surprise, je vais rester à l'école normale*. » Mon frère qui était au séminaire venait me rencontrer à l'école normale et il me demandait de l'argent pour retourner chez nous. Il voulait s'en aller. À un moment donné, j'avais écrit à ma mère. Je lui avait dit que mon frère voulait s'en retourner, alors ma mère est venue le chercher. Et moi, je suis restée deux ans à l'école normale, je suis sortie avec un diplôme. À ma première année, j'ai fait l'élémentaire de l'école normale. La deuxième année, j'ai fait le modèle de l'école normale et j'ai manqué un de mes diplômes. Ça me fait plaisir de le dire que je l'ai manqué. Pas parce que j'étais dépourvue mais parce que j'étais *malcommode*.

L'enseignement

Je suis sortie de l'école normale à 17 ans et j'ai commencé l'enseignement en septembre 1922. J'ai fait l'école au Lac-Bouchette, à l'école modèle qui était divisée en quatre. Il y avait la première année, la deuxième année, la troisième année puis l’année suivante, c'était l'école modèle. Il y avait de l'élémentaire et du modèle au village aussi, parce que les enfants du village allaient là. J'ai fait seulement l'élémentaire. J'avais 60 élèves quand je suis arrivée. *Riverbend* avait été construit. Les enfants s'en allaient là et dans ce temps-là, ils ne s'occupaient pas de faire des écoles spéciales aux enfants parce qu'ils étaient partis. S'ils étaient partis deux ou trois ans, ils n'avaient pas d'école, ce sont les parents qui leur faisaient un peu l'école. En plus de ça, nous avions les chantiers au Lac-Bouchette. Les enfants partaient en novembre avec leurs parents et ils revenaient en mars. Mais, de novembre à mars, les enfants n'étaient pas dans les classes. Alors quand ils revenaient, ça augmentait nos divisions. S'il y en avait 15 qui partaient au début de l'année alors que nous en avions 60, il nous en restait encore 45. Mais ces 15 là étaient plus difficiles à récupérer quand ils revenaient.

L'enfant s'en allait avec son catéchisme puis un cahier pour apprendre à écrire. Le catéchisme servait pour se préparer à la profession de foi qui était la communion solennelle dans ce temps-là. Pour les petits, les parents avaient le petit catéchisme pour la petite communion et pour la confirmation. C'était les trois choses qu'ils apportaient dans les chantiers pour montrer à leurs enfants qui étaient en âge de faire la communion solennelle, la petite communion, puis la confirmation. Pie X avait donné [294] la permission de faire communier les enfants à partir de cinq ans. En 1910, j'ai fait ma petite communion en même temps que ma sœur faisait sa communion solennelle. On était trois chez nous qui faisions leur petite communion. Ma sœur faisait sa communion solennelle parce qu'ils ne communiaient pas avant 12 ans. C'était le beau temps ! On se rappelle de toutes ces choses-là, même si on était bien *malcommodes*, on se rappelle quand même que nous étions obéissants. Lorsque je suis arrivée pour faire l'école en première année, au Lac-Bouchette, j'avais 60 élèves et je gagnais 250 dollars pour l'année. C'est mon père qui avait été faire mon engagement. Alors ils lui avaient dit : « *Ta fille reste chez vous, on va lui donner 250 piastres.* »

Alors j'ai fait 250 piastres plutôt que 300. J'ai fait l'école cinq ans au Lac-Bouchette. Je me suis mariée en '27, en '25 j'ai donné ma démission. Papa n'était pas content, ma mère non plus. « *Je suis fatiguée puis je ne fais plus l'école*. » J'avais fait application pour une école à Kiskising, pas loin du Lac-Bouchette. Ils donnaient plus cher, ils nous donnaient 300 dollars. Ils étaient mal pris, ils avaient de la misère ! Ça fait que la Commission scolaire est revenue me voir au mois de juillet. Ils ont dit : « *Si on te donnait 300 piastres*. » C'est madame Valmore Girard qui m'a remplacée en '27 parce que je me mariais dans le mois d'août.

Les classes étaient nombreuses mais la discipline n'était pas si difficile qu'on le pense. Quand tu as 60 élèves, que tu réussis à les faire travailler et à les changer de classe, il y a pas mal de discipline à faire. On avait une certaine discipline et les enfants comprenaient ça. La *maîtresse* d'école pleine de poussière de craie, ça voulait dire qu'elle travaillait. Quand l'inspecteur arrivait puis que tout était à l'ordre sur son bureau, qu'il n'y avait pas de craie et qu'il n'y avait rien d'écrit au tableau, pas de poussière autour, c'était une maîtresse d'école qui ne faisait rien. L'inspecteur venait puis il posait des questions. Je n'ai jamais tremblé devant un inspecteur, il faut dire que j'étais une sans-gêne de nature. J'étais à l'aise partout, alors j'avais des possibilités que d'autres n'avaient pas. Quand les parents avaient du « *chiâlage* » à faire, ils ne m'aimaient pas beaucoup, j'étais assez sévère. La différence qu'il y avait dans nos enseignements, c'est que nous autres on n'avait rien que l'enseignement primaire pour donner des cours. On n'avait pas de livres du maître. On se défendait par nous même. On faisait nos corrections. Ça veut dire qu'on était habile.

On n'était pas payé cher, le poêle ne chauffait pas. Les parents nous apportaient des choses pour l'école. Ils oubliaient que, quand ils apportaient du bois vert pour faire chauffer le poêle, je n'en souffrais pas, mais les petits enfants souffraient. Quand les enfants se soufflaient sur les doigts en arrivant parce qu'ils étaient gelés et que le bois bouillait, ce n'était pas [295] fameux. Des fois, papa me faisait une corde de petit bois fendu, puis il venait me porter ça à l'école. Papa ne travaillait pas dans mon temps, il préparait du bouleau sec. Il apportait ça dans un *rack* puis il en faisait une corde. C'était pour allumer notre poêle parce que en arrivant le matin, le poêle n'était pas allumé. C'est la *maîtresse* d'école qui faisait ce travail. On arrivait à huit heures du matin. Papa apportait des grosses poches d'écorce aussi.

La religion au quotidien

J'ai fait l'école durant la construction de Riverbend. Les enfants nous arrivaient à 12, 13, 14 ans, ils n'avaient pas communié, ils n'avaient rien fait. À ce moment-là, nous les préparions. Il fallait aider monsieur le curé pour faire le catéchisme, pour préparer les enfants. Quand ils recevaient « le monseigneur », quand ils avaient de la grande visite, c'était nous autres qui y allions. Chez nous, on allait toujours aider les curés et les servantes à recevoir la visite des « monseigneurs ». Dans ce temps-là, quand monseigneur arrivait, c'était avec une dizaine de curés. Pour les 40 heures, il y avait une dizaine de curés. Aujourd'hui, tu ne vois pas de monde mais dans ce temps-là, les 40 heures, c'était bien sérieux. Il arrivait des prêtres de toutes les paroisses des alentours qui venaient dire des messes. C'était beau. C'étaient les cérémonies de l'Église à partir du premier de l'an jusqu'à Noël, c'était quelque chose. Le curé achetait des gros *siaux* de bonbons qu'il donnait aux enfants. Après le jour de l'An, c'était le mercredi des Cendres. Tu partais à 5 heures du matin pour aller à tout ce qu'il y avait de cérémonies. C'était une grande messe. Après le mercredi des Cendres, c'étaient les jours saints. Ça commençait le jeudi et ça finissait le samedi saint. Tu allais à la messe et au chemin de croix à tous les jours. Tu jeûnais, tu n'avais pas le droit de manger de viande le vendredi ni le samedi.

J'ai appris mes commandements : « *Vendredi, chair ne mangera. ni le samedi mêmement*. » Ça a changé. Le samedi, on faisait la même chose que le vendredi, on ne mangeait pas de viande. Mon père se levait le matin avant le soleil pour aller chercher de l'eau bénite, l'eau de Pâques. Ça se faisait tous les jours de Pâques, tôt le matin. Dans ce temps-là, pour le dimanche des rameaux qui précédait le dimanche de Pâques et qui marquait le commencement de la semaine sainte, on n'avait pas des rameaux d'olivier, c'était des sapins. C'était la servante du presbytère qui préparait le rameau des marguilliers. Les marguilliers avaient une tête de sapin toute garnie avec des fleurs de papier de soie, des roses de papier de soie. Ils étaient trois marguilliers. Ensuite, les pères de famille pouvaient avoir un beau rameau garni de fleurs. Ceux qui restaient à la maison préparaient des petites branches de sapins. Nous allions les mettre dans la neige parce que [296] lorsqu'ils bénissaient les rameaux à l'église, automatiquement nos petits rameaux se trouvaient bénis. À la bénédiction des cierges à la chandeleur, la famille revenait avec les cierges et nous les faisait baiser. Ils nous les passait sous la gorge pour qu'on n’ait pas mal à la gorge durant l'année. Je le fais encore. Ce sont toutes des choses qui remplissaient notre vie de religion. On avait toujours hâte à ces fêtes-là et ça divisait une vie.

Le premier vendredi du mois, on avait la bénédiction des grains, la Saint-Marc. Ils arrivaient avec un gros *vaisseau* de grain puis ils le bénissaient, c'était long. Durant les jours saints, la messe commençait à sept heures du matin et elle pouvait aller à dix heures. Toutes les cérémonies se faisaient en arrière de l'église : la bénédiction de l'eau bénite, la bénédiction du cierge pascal. Toutes ces choses nous ont été précieuses et c'est ce que vous n'avez pas connu. Mon père a toujours fait le signe de croix avec son couteau. On n'a jamais mis la table sans faire le signe de croix ni après ni avant. Il ne fallait pas que tu parles à la table. Quand tu étais servi une fois, tu n'en demandais pas deux fois. Hé ! que je me rappelle donc d'avoir souffert. Des belles grosses omelettes étaient sur la table puis tu avais ta petite pointe d'omelette. Tu n'en mangeais qu'une ! Je me *revange* aujourd'hui, je me fais des belles omelettes et je les mange (rire).

Il y avait également le mois de Marie qui se faisait dans une maison privée. Pour nous autres, c'était aussi loin que d'aller à l'église. On partait sur la voie ferrée, on pouvait aller chez « la madame » qui était à un mille de chez nous. On avait du plaisir, on partait une gang. Le mois de juin était consacré au Sacré-Coeur et on allait à l'église. On n'avait pas de *jeunesse* à rencontrer le dimanche au soir ! Des fois, c'était la communion le matin à sept heures et demie, puis on apportait un gros sac de biscuits, je me figure donc qu'il était gros. On allait déjeuner chez le bedeau. Après ça, on allait à la messe de neuf heures. Il y a des fois qu'il y avait des vêpres tout de suite après ou il y avait le catéchisme des enfants. Il fallait donner le résumé du sermon. Il fallait que les enfants le répètent comme il faut. Je serais bien en peine de dire les sermons qu'on a maintenant.

Le travail des enfants

Après ça, c'était la cueillette des framboises et des bleuets. On commençait par les framboises. Tu voyais des familles entières partir de bonne heure le matin pour aller ramasser des chaudières de 20 livres de framboises. On mangeait des belles tartes, du *cipaille* aux framboises et des « cachettes » aux framboises et aux bleuets, c'est pareil. Il y avait les noisettes. Ça se ramassait tout l'été, on vivait de ça puis on en mangeait. On allait ensuite chercher des brassées de merisiers ; les merises, c'était bon. Les cerises, c'était plus difficile à manger. Les enfants étaient habitués à travailler [297] pour leurs parents. Traire les vaches, c'était la part des enfants. Aller chercher les vaches dans le *tré-carré*, c'était encore la part des enfants. J'y suis allée chercher la vache. On en avait rien qu'une parce que dans les campagnes, chaque journalier avait sa vache et ses poules, son cochon, ses affaires. Il avait un jardin, puis le petit veau du printemps. Pour la boucherie d'automne, papa prenait deux gorets le printemps qu’il élevait. Je n'ai pas vu acheter beaucoup de bœufs parce que mon père, à tous les automnes, durant la chasse, tuait son orignal, son chevreuil et son caribou. Je ne veux plus en entendre parler. J'en ai trop mangé dans ma vie. Du lièvre et de la perdrix, ça on en a mangé.

Mon père avait plus d'opportunités que le cultivateur qui restait sur sa ferme. Mon père était un mesureur de bois, il partait le lundi matin avec son traîneau et son cheval, puis il prenait tout ce gibier mais l'orignal et le caribou, ce n'était pas dû à tout le monde. Les tourtes, tout le monde en mangeait. En hiver, mon père était mesureur de bois. À l'été, il était gardien de club. C'était sur la rivière Ouiatchouan avant d'arriver à la chute de Val-Jalbert. Moi, je restais à la station. Le lac des Commissaires se jetait dans le lac Bouchette, le lac Bouchette se jetait dans le lac Ouiatchouan, il y avait trois lacs qui se touchaient l'un à l'autre. Le lac Ouiatchouan tombait dans la rivière Ouiatchouan et était dépendant de ces trois lacs-là. Mon père allait à la pêche, il arrivait avec des poches de truites. Monsieur Dubuc disait : « *Arrête en porter au curé Delamarre puis donne-z-en à tout le canton, tu es tout seul, tu pêches tout seul puis tu n'as rien à faire, pêche-toi une bonne poche de truites puis donne-z-en*. » Alors mon père arrivait avec ça. Ma mère les séparait puis on repartait avec un sac. On allait porter de la truite à tout le monde.

Je me rappelle que je me levais le matin et que j'étais bonne du *fumage*. J'étudiais mon catéchisme de bonne heure, je me levais puis j'allais chercher un cigare dans la valise de mon frère. J'allumais le cigare dans le petit rond du poêle. Je prenais une bouffée puis je l'envoyais là pour ne pas que ma mère sente la fumée du cigare. J'ai fumé la pipe aussi. Mes frères travaillaient et ils demeuraient chez nous puis c'est moi qui faisais le ménage : « *Tu arrangeras notre valise, tu arrangeras nos tiroirs*. » Je volais des cigarettes et des cigares puis je volais la pipe avec du tabac et je fumais.

Les maladies et traitements

Mon père avait un cheval, une vache et des poules. Papa les soignait quand il était à la maison. Tous les automnes, dans le fort de la lune, au mois d'octobre, mon père faisait une crise d'eczéma. Une crise « géante » qu'ils appelaient, au lit, rien sur le dos. C'était épouvantable à voir. Il était allergique au poil de cheval. Papa travaillait avec son cheval, il allait dans [298] le bois. L'été, il travaillait sur les bateaux, il allait à la pêche. Il n'avait pas d'eczéma ! Ça lui prenait au mois d'octobre quand les animaux entraient. C'était terrible. Certains automnes quand ils avaient la prévoyance, ils ramassaient de la salsepareille. Ça se mange cru. Tu la ramasses blanche, tu la rentres dans la maison puis elle devient bleue. Comme la liane, tu la ramasses dans le champ, elle est rosée, tu la rentres dans la maison, elle est bleue. Ils ramassaient de la liane avec la salsepareille et ils faisaient une espèce de liqueur. Mon père disait : « Aujourd'hui, je me fais un "cutté". » Il était fatigué d'avoir son eczéma. Il passait son couteau en dessous de la *champlure*, il y a des veines ici quelque part que je ne connais pas, il coupait une veine, il prenait un pois, puis il mettait son pois là. Il avait fait son *cutté*. Il enveloppait ça. Ça servait à cautériser.

Pendant les vacances, ma mère faisait de la bière d'épinette, de la vraie bière d'épinette. On allait ramasser de l'épinette puis maman mettait ça dans un baril et elle faisait de la bière. Ils appelaient ça de la bière d'épinette mais c'était comme une liqueur parce que ma mère n'aurait pas fait de boisson. C'était une espèce de liqueur froide. Maman achetait l'alcool à 100%. Elle le réduisait avec de l'eau. Ils ramassaient la suie du tuyau qui arrive au bord de la cheminée. Elle ébouillantait le tout, elle le coulait puis elle mettait ça dans l'alcool. Quand on avait la grippe ou qu'on faisait de la fièvre, elle nous en donnait. Sans oublier le rognon de castor. Il y avait toujours une bouteille d'alcool avec des rognons de castor. Ça c'était quelque chose de merveilleux.

Ma soeur à Québec était bien amie avec madame Livernois. Elle allait y faire du ménage de temps en temps. On allait ramasser des racines dans la terre puis on les envoyait chez Livernois pour préparer de remèdes parce que c'est toujours à base de racines. Mon père ramassait de la belle angélique dans les rivières. C'est une racine forte. On grattait la mousse. Il y a des atocas dans la mousse. Les blancs, on appelait ça le petit thé des bois. C'était bon. Mon père était un vrai sauvage. Il avait été élevé dans le bois tout le temps. Au Lac-Bouchette, on n'avait pas de médecin. Il était à Chambord. Je n'ai pas vu rentré le médecin souvent chez nous parce que ma mère, c'était une « soignante » qu'ils appellent. Son père était un guérisseur. Tu sais, les légendes de l'enfant qui naît avec une fleur de lys sur la langue. Le petit garçon à Marcelle a une fleur sur la langue. Le père de maman était né avec une fleur de lys. Quand ils naissent avec cela, ils ont un don. Nous autres, on trouvait ça drôle. Mon père guérissait les cancers, ils appelaient ça des tumeurs. Le monseigneur en chaire disait de pas s'occuper des remèdes ni de la charlatanerie à Louis Lavoie. Quand les enfants étaient malades, il y avait des cataplasmes de patates. Ils faisaient chauffer un grand chaudron de patates et puis la mère les écrasait. Ensuite, elle [299] prenait un grand linge et elle mettait des patates là-dessus puis elle recouvrait avec une gaze. Si l'enfant avait mal au ventre, c'était sur le ventre qu'elle lui mettait.

En outre, ma mère fabriquait une espèce de gomme avec de la résine, du cierge béni, du saindoux et du camphre. Elle faisait une graisse qu’on appelait « l'onguent camphré à maman ». La résine et le saindoux, c'était pour l'emplâtre. Elle coupait du tapis de table qu’elle mettait dessus puis elle laissait refroidir. Elle mettait ça dans des petits bocaux. Le monde venait en chercher. Ça coûtait 10 cents. Elle leur disait comment faire. Pour l’utiliser, il fallait qu'ils la fassent tiédir un peu et qu’ils la mettent où ils avaient mal. Ils savaient qu'elle était soigneuse. Maman a sauvé à peu près une trentaine d'enfants du croup. Le croup, c'est la gorge. Elle les enveloppait dans un cataplasme de patates et elle leur enveloppait le corps partout. Ils étouffaient. J'en ai fait beaucoup de *mouches de moutarde*. Ça existe encore en tout cas. Pour les ventouses, ils font chauffer de l'alcool, ils mettent une allumette dedans puis ils te la mettent il faut qu'elle entre dans le gobelet.

Toute la famille a eu les fièvres typhoïdes. Il ne fallait pas que les gens viennent nous voir. Quand les fièvres sont passées, mon père a été obligé de faire creuser. Le docteur Lamy était venu et lui avait dit : « *Georges, je vais te donner un conseil, tu vas creuser un grand trou, six pieds, puis tu vas mettre les selles de tes enfants ou des malades là-dedans*… » Il lui avait donné une espèce de désinfectant, les fameuses doublures de maison FORMIDAL, c'était de la « formaline ». Il y avait de la « formaline » dans la maison pour ne pas que le mal se répande. Il y avait rien que nous autres qui en avions. C'était un voyageur qui était venu chez nous qui nous l'avait donné. Ma mère mettait des plats de « formaline » partout dans la maison.

Ma mère était une femme extraordinaire. Je suis un peu du côté de ma mère, parce que je me donne et ma mère se donnait sans compter. S'il y avait des malades dans la paroisse, ils venaient chercher maman. Elle accompagnait le docteur Lamy chez les malades. Le docteur Lamy lui donnait la marche à suivre. Quand je suis née, ma mère avait 42 ans. Autrefois, il y avait des toilettes dehors. Je me rappelle que mon père avait fait une toilette spéciale avec un *banneau* qu'il prenait puis qu'il sortait au besoin pour désinfecter. Ma mère n'a jamais été une femme malade. Elle est morte à 87 ans. C'est une femme qui a eu plusieurs maux, des maux courants. Elle a fait des érysipèles aux jambes. Mais ce n'était pas une femme du genre à s’arrêter. Quand on dit qu'elle nous a soigné des fièvres et qu'elle n'en ait jamais eu, c'était extraordinaire. Ma mère a soigné la grippe espagnole. Trois du même voisin que maman est allée ensevelir. Nous autres, on était dans la maison puis on avait la frousse.

[300]

Je me rappelle que ma mère était d'une façon, exceptionnelle. Ma mère s'est soignée par elle-même. Elle faisait venir ses remèdes chez Livernois. On avait toujours un catalogue bleu de chez Livernois. Parce qu'on n'avait pas de pharmacie dans ce temps-là, maman s'était fait venir de l'acide acétique, quelque chose de même. C'était une poudre très forte. Elle avait ça dans une boîte puis elle en prenait pour son arthrite. Elle se soignait de même. Elle achetait des cachets. C'était comme une hostie, c'était plein de poudre en dedans. Ils l’ouvraient puis ils leur faisaient prendre de la poudre. Je pense que, chez nous, c'était une famille de médicaments. Elle faisait venir de l'iode, des *plasteurs*, des emplâtres. Elle faisait venir des sinapismes. Ça se vendait dans une boîte en fer blanc long dans laquelle il y avait six *mouches de moutarde*.

Ensuite, il y avait les *ramancheurs*. Je me suis cassé le bras et le *socle* du cou. Il y avait un *ramancheur* dont la fille était une *ramancheuse*. Ces bras-là ont été *ramanchés* je ne sais pas combien de fois ! Le docteur Lamy extrayait les dents. On n'avait pas de dentiste. On avait mal aux dents, on s'en allait au magasin général puis, on allait s'asseoir sur la chaise. Il y avait des choses aussi qui laissaient à désirer, quand on voit aujourd'hui jusqu'où va l'hygiène. L'avantage qu'on avait, c'est que j'avais ma soeur qui allait travailler dans les hôpitaux à Québec. Céline aussi est allée travailler dans un sanatorium. Petit à petit, j'ai une soeur qui a fait son cours. Faire un cours de garde-malade, c'était pas beaucoup. Une femme ne faisait pas un cours de garde-malade. Mon père, ça lui a pris du temps avant de dire oui à ma soeur. Elle était *maîtresse* d'école mais elle n'aimait pas ça, elle ne réussissait pas du tout. L'inspecteur avait dit à mon père : « *Envoie-la suivre son cours de garde-malade*. » Elle a fait une garde-malade de première qualité.

Les accouchements étaient difficiles. Je ne suis pas née de médecin, je suis née d'une femme accoucheuse. Elle faisait ça régulièrement. On l'appelait madame Lisa. Ma mère a peut-être eu des médecins aux États-Unis et à Saint-Jérôme, mais au Lac-Bouchette, je ne pense pas. Ils allaient chercher cette bonne femme-là, elle nous mettait au monde. C'est pour ça que j'ai toujours eu le nombril mal attaché (rire). Ils soignaient beaucoup par *suerie*. J'ai un frère qui s'est fait écraser un pied par les *chars*. Il a voulu embarquer dans le train puis il a manqué son coup. Dans ce temps-là, ils faisaient la drave le long des chemins de fer. C'est le charlatan qui est venu le soigner. Trois ans après, il se tire un coup de fusil dans le pied. Aujourd'hui, un coup de fusil dans le pied, tu t'en vas à l'hôpital. Ce même monsieur-là, monsieur Jos Fortin, l’a soigné. Je vois encore le grand trou qu'il avait. Il avait tout sorti ça avec des pinces. Il lui faisait des cataplasmes puis il lui arrangeait ça avec de l'urine. J'ai encore l'odeur dans le nez (rire). Il faisait délayer ça puis il nettoyait tous les matins. Il n'a jamais [301] été à l'hôpital. Eugène a vécu jusqu'à 75 ans ! Il s'est fait tuer par une voiture sur le boulevard Métropolitain à Montréal, en faisant de l'arpentage.

Si, dans le mois de mars, il y avait quatre, cinq dames qui attendaient un bébé, il y en avait qui étaient pour le commencement de mars, d'autres pour la fin, il n'y avait pas de date définitive. S'il y en avait une qui tombait le deux mars, tu étais obligé de faire venir le médecin, le docteur faisait la *passe*. Il allait voir les quatre, cinq femmes, puis il mettait des enfants au monde, il provoquait l'accouchement. Le médecin était à Chambord. Je sais pertinemment que ma belle-soeur, si elle était pour *acheter* en avril et qu'il y avait une autre femme qui tombait dans le mois d'avril, même si c'était 15 jours après, le docteur faisait l'accouchement, pas de problème. Au Lac-Bouchette, je n'ai pas vu une seule femme mourir des suites d'un accouchement.

Autrefois, pendant les vacances, il y avait les canicules. Dans mon temps, des petits enfants mourraient de la diarrhée. Quand ils avaient fini de traire la vache, ils lavaient la chaudière à lait, puis ils allaient la mettre sur un piquet. Ils la reprenaient le soir. On connaissait si peu l'hygiène. J'avais une belle-soeur qui était propre, archi propre, mais elle a perdu trois enfants du choléra. J'ai été les bercer ces enfants-là. Les mortalités infantiles, il y en a eu beaucoup dans mon temps. L'été, s'il n'y avait pas cinq ou six bébés qui mouraient, il n'y en avait pas. Les enfants qui naissaient au mois de mai, juin, juillet ne se réchappaient pas. Même les grandes personnes, c'était dangereux. Je ne me rappelle pas d'avoir entendu parler que des enfants mouraient de diarrhée dans l'hiver. Les enfants mouraient du croup, de diphtérie. Un enfant qui était né en hiver, c'était rare qu'il meure. Les enfants qui mouraient, c'était pendant le temps des vacances, pendant le temps des canicules.

Il y avait aussi les fièvres puerpérales. C'est une fièvre qui survient après l'accouchement, quand le médecin sort le placenta. Il y a tant de petites choses à vérifier. S'il en reste un morceau, c'est final. Je les ai eues. Les femmes mouraient de fièvres puerpérales, parce que, à ce moment-là, l'accoucheuse, la sage-femme n'était peut-être pas au courant. Il faut que le placenta soit bien examiné. Pourtant moi, c'est un médecin qui a mis mes enfants au monde. Ensuite, il y avait la tuberculose. Dans mon jeune temps, c'était la maladie qui emportait bien des gens. Chez nous, j'ai vu mourir des jeunes femmes, des jeunes hommes, ça mourait comme des mouches. Moi-même, j'ai fait du sanatorium au Lac Édouard parce que j'avais fait une *bronchomonie*. On avait également quelques idiots et des vrais fous. On en a eu deux qui sont passés à Saint-Michel-Archange. Ça faisait pitié de les voir partir. Il n'y avait pas d'autre place. Aujourd'hui, ils sont plus remarqués. Autrefois, ils vivaient parmi nous autres mais on ne [302] disait pas un mot. Des idiots, il y en a toujours eu partout, mais ils étaient admis dans ce temps-là. On avait un frère de Victor De Lamarre, il était drôle, il n'était pas fin, fin. On avait des gens retardés mentalement qui vivaient, qui étaient mariés, qui faisaient une vie normale et qui avaient des enfants bien intelligents. Ça a toujours été respecté. On savait que, quand on parlait d'un tel, c'était un sourire en coin, un sourire narquois. Un sourire qui voulait dire beaucoup de choses.

Les naissances

Dans ma famille, je n'ai pas eu d'enfants vraiment malades : j'en ai eu deux qui ont eu la jaunisse. Louis-Charles est né avec une anomalie congénitale. Ça s'est évaporé tout seul. Christian, Raymond-Marie, Loïs, Louisette, Bernard et Jean-Claude, je les ai eus à la maison avec le docteur Munger. Après ça, a été Marcelle, Thérèse, Georges. Quand je suis arrivée ici, j'ai eu une petite fille à la maison. Elle est décédée. Les autres, je les ai eus à l'hôpital : Marcelle, Thérèse et Georges. J'en ai eu quatre à l'hôpital de Chicoutimi. Marcelle et Thérèse sont nées à la clinique Dumas parce qu'à l'hôpital, ils ne faisaient pas d'accouchement. Georges-Vincent et Louis-Charles sont nés à l'hôpital de Chicoutimi. Marcelle est venue au monde en 1938, quand je suis arrivée à Chicoutimi. Après ça, Thérèse est venue au monde à la clinique en '39. Elle ouvrait à Chicoutimi. J'étais en faveur de ça parce que ça se faisait déjà à Québec. En tous les cas, ça a pris du temps, il y avait du monde qui n'aimait pas trop y aller.

Encore aujourd'hui, on chiale à l'hôpital pour les bébés. Ils ne sont jamais contents. Mon Dieu, on était contente d'aller à l'hôpital nous autres, ne s'occuper de rien et n'avoir rien à préparer. Dans ce temps-là, il fallait préparer les couches. On se faisait des *piqués* avec des gazettes et on faisait stériliser ça dans le fourneau. Ils ne faisaient pas ça dans leur jeune temps. Ils s'achetaient de la *flanellette* pour faire des couches, des *piqués*, mais ils ne les lavaient pas avant. Il ne fallait pas que ça soit lavé, les petites chemises, c'était du neuf. L'enfant prenait les microbes. Nous autres, il fallait tout laver, tout stériliser, tout envelopper dans un paquet stérilisé. Pour mes premiers enfants, j'étais assurée par la Métropolitaine. Pour mes enfants de Jonquière : Christian, Raymond-Marie, Loïs, Louisette, Bernard, Jean-Claude, j'ai eu la garde-malade de la Métropolitaine. La garde-malade de la Métropolitaine était habillée en bleu. Elle venait nous laver le matin et elle venait avoir soin du bébé. Elle avait une robe bleue avec un col blanc, des poignets blancs. Je voudrais bien retracer cette garde-malade. Elle s'appelait Berthe, Berthe Moreau, si je me rappelle bien. C'était une grosse amélioration, ces gardes-malades.

[303]

J'ai nourri mes enfants, mais je ne les ai pas sevrés au vin ni au lait. Dans ce temps-là, il fallait qu'on les sèvre avec du vin et du lait mêlés ensemble. J'ai nourri mes enfants jusqu'à ce que je sois capable naturellement… Et, quand j'ai eu les fièvres puerpérales, je n'ai pas pu le faire. On était jeune et on allait garder les madames, parce que dans ce temps-là, les hommes s'en allaient à la drave, dans les chantiers. Les femmes restaient toutes seules. Je partais de chez nous avec ma *jaquette* puis je m'en allais coucher chez le voisin parce que la femme était toute seule. On en a secouru beaucoup. On n'a jamais laissé ma belle-soeur toute seule. Mon frère était *contracteur* de bois et il avait des contrats. Il était *foreman* sur les bateaux des draves. Il était toujours parti, c'est nous autres qui allions coucher avec ma belle-soeur. On passait une partie de l'été à bercer, il y avait des grands bers, on s'assoyait dans le bout du ber puis on berçait le bébé parce qu'il pleurait tout le temps. On n'arrêtait pas. Il fallait bien aider.

J'ai gardé autant comme autant au Lac-Bouchette, on n'était pas payé. Ce que j'ai trouvé le plus dur, c'est quand je suis arrivée ici. Pour faire garder des enfants puis pour faire quoi que ce soit, il fallait payer. À un moment donné, les enfants ont pris cette habitude et les parents aussi. Les enfants étaient payés, mais ça n'existait pas dans mon temps. Ils étaient plus proches de la ville. D'ailleurs, tout le monde travaillait pour rien au Lac-Bouchette. On allait passer des grandes journées à Notre-Dame-de-Lourdes, on y passait nos vacances, jamais on avait un sou du curé, jamais. On a tout fait gratuitement. On donnait notre temps. Pendant les vacances, on allait chez tout le monde.

Les loisirs

Jeunes, on jouait à la « patte chaude », et à la cachette. On allait aussi beaucoup aux fruits l'été et, l'hiver, c'était la glissade mais comme j'étais chiâleuse, ils ne voulaient pas m'emmener. J'étais toujours gelée (rire). Mes frères se sont organisés et ils ont fait un jeu de tennis dans la cour chez nous. Par la suite, on s'est réuni puis ils ont fait un jeu de tennis un peu plus loin où on avait un grand terrain, c'était pour tout le monde. On avait le jeu de croquet aussi. Dans la cour, on avait le tennis en avant puis le jeu de croquet plus loin. C'était le jeu des grandes personnes. L'été, on faisait du canot, l'hiver, on faisait du ski et de la raquette. C'était exceptionnel de nous voir en ski. L'été, on faisait du canot. J'étais capable d'aller en canot. Quand j'ai vécu mes amours, je me rappelle qu'on sortait en canot avec un monsieur Dufresne. Pendant les vacances, il passait des nègres avec un accordéon. Ils faisaient de la musique et ils faisaient danser les ours. Je me rappelle être allée voir une course de chevaux à Saint-Félicien. J'étais partie avec papa, ma sœur et Philippe. Ma mère m'avait disputée parce que [304] j'étais rentrée à deux heures avec mon père puis ma sœur. C'est moi qui me faisais disputer parce que j'étais avec Philippe, avec mon mari. On n'était pas marié.

On faisait beaucoup de pique-niques. C'était agréable. Je me baignais, j'avais un costume de bain avec des épaulettes et une jupe. Quand je me suis mariée, je l'ai donné à Philippe. Philippe est *posé* avec mon costume, il était marine avec des « barres » bleu pâle et rouges, il était beau, il était en pure laine. On n'avait pas les notions de baignade qu'ils donnent aujourd'hui, mais quand même, on se baignait aux alentours, on n'allait pas loin. On allait briser les cabanes de castor. C'est un très bon mets. Quand mon père tuait un castor, il apportait la queue à ma mère. Elle la faisait cuire sur la braise, on pouvait la manger le vendredi. C'est d'un beau rouge saumon, la queue de castor. Je me demande encore aujourd'hui comment ça se fait qu’après avoir eu tant de pelleteries chez nous, que mon père et mon frère aient fait tant de chasses, qu'on n'a jamais eu de manteau de fourrure. On avait une chambre où papa mettait toute sa fourrure : du rat musqué, de la loutre, de la martre, du renard, du castor, du loup. Par contre, des chaussures d'orignal etdes souliers de caribous, on en a eu. C'est maman qui les faisait. Ils faisaient tanner la peau. La patte de l'orignal, c'est rond. Ils ne la brisaient pas, ils déchiraient ça comme un lièvre. Ils faisaient coudre ça par le bout chez le cordonnier. On appelait ça des *manigouches*. On les mettait dans nos pieds puis c'était chaud. Ma mère nous faisait des chaussures à feutre avec des vieux habits et des vieux manteaux.

La rencontre avec son futur mari

Un jour, il est arrivé deux beaux garçons au Lac-Bouchette. Ils s'appelaient Louis-Philippe Fournier et Paul Dufresne. Mon mari était assistant, puis l'autre était ingénieur. On a commencé à sortir ensemble. Je suis sorti un an avec mon mari. C'était le plus bel homme de ma vie, l'unique. Évidemment, je faisais l'école au Lac-Bouchette. C'est moi qui allais chercher les petits enfants à la crèche de Québec pour les gens qui voulaient adopter des enfants. Pendant l'année scolaire, je demandais aux gens de préparer des robes, de faire des trousseaux pour apporter à la crèche de la Saint-Vincent-de-Paul. Ça a été une de mes premières années d'apostolat laïque, ensuite j'allais chercher les petits enfants. J'aidais beaucoup les personnes qui étaient en difficultés. Quand je me suis mariée, mon mari travaillait et gagnait 100 piastres par mois. Ça a duré deux mois. La compagnie de pulpe a « failli » et on s'est *en venu* ici à Laterrière. J'ai été un an chez ma belle-mère. Je suis devenue enceinte en décembre de mon premier enfant. Ensuite, on est allé demeurer à Jonquière. J'ai élevé ma famille dans la [305] pauvreté et les difficultés. À Jonquière, j'ai eu 11 enfants. Pas facile de les mettre au monde, pas facile non plus d'élever une famille avec un homme qui ne travaille pas, parce que c'était la crise de 1930. Durant un certain temps à Jonquière, tu n'avais pas d'aide. Par la suite, ils donnaient 10 dollars par semaine.

Les difficultés de la vie

Plus tard, mon mari a trouvé un emploi à l'hôtel. Il gagnait 15 dollars par semaine. Il m'en donnait 5 pour acheter à manger, lui il mangeait à l'hôtel. On en a arraché. Ensuite, cet hôtel a fermé et on a végété pendant trois ans à Jonquière. Ce n'était pas facile. Les familles qui nous connaissaient venaient nous aider un peu. Ensuite mon mari a été placé à Chicoutimi pour la Librairie Commerciale. On est allé demeurer à Chicoutimi. À Jonquière, j'avais eu Christian, Raymond-Marie, Loïs, Louisette, Bernard. À Chicoutimi, j'ai eu Jean-Claude et Marcelle. Mon mari travaillait pour la Librairie Commerciale puis il est tombé malade. Dans ce temps-là, quand tu n'étais pas capable de payer ton loyer, ils avaient le droit de te sortir. Durant les mois de mai, juin, juillet et août, je n'avais pas été capable de payer mon loyer. Alors, le propriétaire a sorti nos meubles dehors. Mes meubles ont été sortis sur la galerie par un monsieur Tremblay « Gabelus » qui était propriétaire de cette maison. Ça faisait trois semaines que mon mari était à l'hôpital et qu'il était bien malade. À ce moment-là, j'avais huit enfants et le plus vieux avait 13 ans. J’ai téléphoné à la police puis j'ai dit : « *Mon ménage est dehors*. » Ils ont téléphoné ici, ils ont demandé s'il n'y avait pas un logement de libre et ils se sont engagés à nous faire vivre pendant un an.

Je suis arrivée chez monsieur et madame Gaudreault. La ville de Chicoutimi m'a fait vivre pendant un an. Ils nous donnaient un bon toutes les semaines pour payer le logement et, une fois par mois, ils venaient voir si on avait besoin d'habits, de linges ou de médicaments. Ça a duré un an. Par la suite, mon mari a été placé pour la compagnie Price, il est allé travaillé en Abitibi et à différents endroits, mais ça n'a pas duré longtemps. On a été une *secousse* chez monsieur Gaudreault, on arrivait juste à payer notre loyer. Il n'y avait pas d'aide, ce sont mes parents qui m'aidaient un petit peu. Quand ils m'envoyaient dix dollars dans la lettre, il ne fallait pas qu'ils disent : « *Tu fais pitié* » ou quelque chose comme ça. Il fallait qu'ils mettent les dix dollars dans la lettre sans dire un mot, je l'acceptais. Mais s'il y avait la moindre chose : « *Quand est-ce que ton mari va travailler ? Quand est-ce que ça va changer* ? » Je retournais le dix. Je n'avais pas besoin de leur pitié. J'avais besoin qu'on me comprenne, j'avais besoin que mes enfants mangent, mais je n'avais pas besoin de pitié. Je ne voulais pas que mon [306] mari soit rabaissé parce qu'on était pauvre, parce qu'il ne me faisait pas vivre. Je ne mentionnerai pas ce qui a été un petit calvaire ici à Laterrière parce que premièrement je manquerais à la charité, deuxièmement je ne veux pas qu'on sache à part mes ami(e)s intimes, tout ce que j'ai souffert ici d'humiliations.

L'instruction des enfants

Bon enfin, c'est passé ! Quand les enfants ont commencé à grandir, le premier apostolat que j'ai fait, c'est pour les lacordaires : combattre la boisson. Je n'en ai jamais pris, je suis abstinente de naissance, je n'ai jamais goûté à la boisson, sauf à la messe deux fois. Petit à petit, les enfants ont grandi et j'ai trouvé le moyen de les faire instruire. C'est moi qui y allais : « *Je n'ai pas d'argent, mais je veux que mes enfants s'instruisent, on vous paiera*. » Chaque enfant a payé pour ses études. Il fallait qu'on les fasse instruire. Christian est le premier qui s'est fait instruire. Au séminaire, comme je n'étais pas capable de payer la deuxième année, ils me l'ont retourné en décembre. Mais, cette année-là et les quatre mois qu'il a faits avant le jour de l'An, je les ai payés. J'ai payé quand j'ai commencé à faire l'école. Raymond-Marie a été renvoyé parce qu'on ne payait pas. Raymond-Marie et Loïs, on les a envoyés au juvénat des pères trappistes à Dolbeau. Ils leur épilaient la tête. Ils étaient en petits habits blancs pour suivre des cours. Je les ai envoyés là deux ans. Ils sont revenus parce que je n'avais pas le moyen.

Alors je les ai envoyés sur le marché du travail. Ils gagnaient une *piasse* par jour, c'était mieux que rien, c'était pour leur montrer ce que c'était travailler. Ici, les moulins à scie, c'était le seul travail. Ils sont allés travailler. Les garçons ont commencé le travail puis Louisette est allée à l'école normale la première. Puis, ses frères ont payé. Ensuite Christian, Raymond-Marie, Loïs, Bernard et Jean-Claude sont allés à l'école des gardes forestiers à Duchesnay, après avoir fait leur 12e année. Par la suite, ils ont suivi des cours spécialisés en même temps qu'ils travaillaient. Raymond-Marie est urbaniste pour la ville de Jonquière à présent. Il est allé à Chicoutimi, à Montréal et à Québec pour suivre son cours. Aujourd'hui, il donne des cours d'évaluation au Cégep. Comme nous, ils ont senti le besoin de ne pas être des numéros. Mon fils aîné travaillait pour le ministère des Transports à Lac Etchemin. Il a pris sa pré-retraite à 53 ans. Loïs travaille pour le ministère des Transports à Nicolet. Bernard était urbaniste pour la ville de Baie-Comeau, il s'est noyé à 36 ans. Jean-Claude est technicien en bâtisses pour les travaux au ministère des Transports.

Entre-temps, je faisais beaucoup de choses pour les gens : un peu de couture, j'ai fait l'école à cinq handicapés et j'ai préparé les jeunes pour la profession de foi. Comme ces gens-là n'avaient pas beaucoup d'argent, ils [307] payaient avec des oeufs. Il y en avait un qui avait un magasin. Il me donnait le linge que je prenais à son magasin. Ils n'étaient pas riches eux autres non plus. Ce n’était pas un gros salaire qu'ils me donnaient, mais ça me permettait de donner ce que j'avais puis d'en faire bénéficier les autres, c'était un certain apostolat. Quand Louisette est sortie de l'école normale, elle a payé pour Marcelle. Après avoir payé ses études, Marcelle est sortie de l'école normale, elle a payé pour sa sœur Thérèse. Marcelle a continué de payer pour Georges-Vincent qui était à l'université de Sherbrooke et Thérèse payait pour Louis-Charles qui était aussi à l'université de Sherbrooke. Ça a été une famille qui a coopéré pour l'instruction parce qu'ils avaient en eux ce désir de transmettre aux frères et soeurs qui avaient le même besoin qu'eux de savoir et d'obtenir quelque chose pour faire une vie qui a du bon sens.

Personnellement, j'ai repris l'enseignement et j'ai trouvé le moyen de me ramasser une pension. Mon mari avait beaucoup de difficultés à se placer. Un jour, le professeur Girard, mon professeur d'école normale m'avait dit : « *Zoé, vous avez été bien* malcommode*, vous m'avez donné beaucoup de misère, mais si jamais vous êtes mal pris dans la vie, venez me trouver*. » Alors un jour, je lui ai dit : « *J'ai faim, mon mari ne travaille pas.* » Il a dit : « *On va t'arranger ça*. » À ce moment-là, le bureau d'assurance-chômage venait d'ouvrir. C'est là que mon mari est entré. C'est comme ça qu'à un moment donné, il a eu une pension. Aujourd'hui, je retire ma pension, mon régime des rentes, le régime des rentes de mon mari, sa pension d'employé du gouvernement, ma pension de *maîtresse* d'école et la pension des vieux.

Le bénévolat

Je ne peux pas dire que ma vie n'a pas été rose malgré tout. Elle m'a donné beaucoup de bonheur intérieur. Le bonheur intérieur et la joie ont effacé le « difficile » de la vie. Si j'ai monté une montagne, elle n'a pas été ardue parce que en haut j'ai trouvé du bonheur. Je suis rendue à 77 ans et j'en fais encore. Je monte encore les montagnes puis je fais face encore à certaines difficultés, pas familiales, car c'est fini ça. Au point de vue familial, il n'y a pas de problème. Où je rencontre certaines difficultés, c'est dans le besoin que j'ai de me donner et je ne peux pas aller loin comme je le désirerais. J'en transmets à mon amie mais je voudrais que tout le monde réagisse de la même façon que moi devant la pauvreté, devant les difficultés. Je suis dans la Saint-Vincent-de-Paul et, pour eux, il n'y a pas de monde pauvre, il y a du monde mal pris. La pauvreté n'existe peut-être pas à Laterrière dans le sens de la pauvreté d'être tout nu et le reste. Mais il y a encore du monde qui a besoin qu'on aille leur porter de l'argent pour se chauffer, il y a encore du monde qui a faim. C'est pas tout le long de l'année, [308] mais tu as de la difficulté à faire comprendre ça au monde. Je fais pas mal de propagande pour leur faire saisir.

Ce matin, une petite madame m'appelle. Son mari est décédé puis ses assurances ne sont pas encore arrivées, ça prend du temps, elle est au désespoir car elle n'a pas à manger. J'ai dit : « *Écoute-moi bien ma petite fille, je vais te dire quelque chose.* » Je sors les *slips* : « *Le 12 février, on t'a donné 50 dollars, le 26 février on t'a donné 50 dollars. Nous autres pour boucher ça, il faut faire une quête dimanche à l'église parce qu'on n’a plus d'argent. Je ne peux pas t'en donner puis ça me fait mal*. » Il faut que j'arrête d'en donner aussi parce que les gens disent : « *Ah ! je vous le rendrai* ! » L'autre jour, j'ai justement vu une dame. Ça faisait deux jours qu'elle me demandait un bon. J'ai dit : « *J'irai t'en porter un au magasin*. » Je suis arrivée là et elle était en train de faire son marché avec sa mère. Elles ne m'ont pas vue tout de suite. Sa mère a sorti deux beaux *bills* de cent, donc sa mère était capable de payer. À un moment donné, elle m'a aperçue, j'ai été payer. Il y a du monde pauvre et il y a du monde malhonnête, peut-être pas malhonnête volontairement, mais du monde qui veut qu'on les aide envers et contre tous. Il reste que la Saint-Vincent-de-Paul, ça fait 35 ans que j'en fais.

Quand je suis arrivée à Laterrière, j'étais une femme qui savait écrire. J'étais journaliste. Je faisais la correspondance pour tout le monde. S'il y avait un décès ou une fête, tout ce qu'il y avait à faire c'était à moi qu'on le demandait. Si quelqu'un a une lettre qu'il ne comprend pas, on vient me trouver et je donne les explications, je remplis des formules. Chez monsieur Girard, ils avaient un garçon qui était marié à une Anglaise. Il est parti pour Vancouver. Ils n'étaient pas capables de le retrouver. C'est moi qui ai fait toutes les correspondances, qui ai préparé ça. On l'a trouvé, il était paralysé, il était dans un hôpital. Mon mari a toujours été un gars pour rendre service comme ça ; écrire une lettre, lire en anglais, alors, ça a continué.

Une vieillesse heureuse

Malgré tout, je n'ai pas toujours été admirée par tout le monde. Un jour, j'ai voulu être reçue tertiaire, ils n'ont pas voulu. J'étais complètement mise en dehors parce que j'ai toujours été en culotte. Un curé qui ne tolérait pas ça beaucoup disait : « *À cause que vous êtes en culotte*. » Il n'aimait pas ça : « *Pourquoi vous portez des culottes* ? » J'ai répondu : « *C'est pour me cacher le cul, monsieur le curé*. » Il a dit : « *Un peu de décence*. » J'ai dit : « *C'en est*. » (rire)

Je suis passée six fois à la Télé. J'ai commencé de bonne heure à parler à la radio. Ils voulaient m'interviewer parce que je suis très à l'aise. Je ne [309] dis pas n'importe quoi, mais je dis ce qu’est la vie et ça ne me met pas mal à l'aise du tout. J'ai été demandée dans les écoles pendant le carnaval, pour les élèves de cinquième année. Ça pose des questions en cinquième année. À un moment donné, il y avait du monde qui avait besoin de bonnes alors j'ai été *relever* deux, trois femmes. C'est à ce moment-là que j'étais allée voir deux tertiaires qui m'avaient refusée. Elles ont dit : « *C'est-y vrai que vous allez chez Robert Saint-Gelais* relever *sa femme* ? » J'ai dit : « *Oui, je fais l'ouvrage des tertiaires. C'est l'ouvrage des tertiaires de secourir les gens mal pris. J'ai été faire l'ouvrage des tertiaires, mais on ne me reçoit pas comme tertiaire*. » Je suis allée garder les malades dans les rangs, partout. J'étais une femme qui sait donner. Mais je n'ai jamais abandonné ma famille ou dérangé mes enfants. J'avais un mari qui était compréhensif parce que c'était quelqu'un qui était bon pour le monde aussi. J'ai fait un an de cours de garde-malade. J'ai un don. J'arrête le sang (rire). Il y a quelqu'un qui a été malade et qui saignait du nez : « *Pense à grand-maman Zoé ! Pense à grand-maman Zoé* ! » Ça a arrêté tout de suite.

Au point de vue religion, je suis une femme profondément chrétienne et ancrée dans la foi. Je ne suis pas une bigote, mais je suis une femme de foi profonde. Je crois en Dieu, j'ai mon charisme, je crois qu'il y a une vie spirituelle. J'ai ma vie intérieure, je crois à la vie éternelle. Je vais à la messe tous les jours. Le dimanche, il y a des fois que j’assiste à trois messes, des fois j'en prends deux par jour parce qu'on en a plusieurs messes ici, j'ai l'opportunité. Maintenant, je fais beaucoup de lecture, de la lecture de vie intérieure, de la vie spirituelle. J'ai des volumes de vie spirituelle.

Mon mari est mort, ça va faire 13 ans cette année et je n'avais jamais réalisé qu'il pourrait partir avant moi. Lorsque le médecin m'a dit : « *C'est final, grand-mère, votre mari ne reviendra pas*. » J'ai eu un désespoir poignant quand je pensais à ça. Mais par la suite, je me suis mise en face de la réalité et j'ai accepté. J'ai admis le fait que, dorénavant, je devrais penser que mon mari ne vivra que quelque temps et que je devrai accepter ce qui était une chose très difficile ! Mon mari était très malade. On allait le voir tous les jours, il ne voulait pas rester seul. Jour et nuit, on était là. Il était à l'hôpital et, lorsqu'on l'a ramené ici en novembre, il a été un mois à la maison. C'était très difficile mais je l'ai accepté quand même parce que j'ai la foi et petit à petit je me suis préparée. Il est tombé malade en mai, j'ai su qu'il était *décompté* en juillet. Il est mort en décembre. Il est mort très gai, il a accepté aussi et nous avons fait un bout de vie ensemble dans la joie. Mais, quand il a été parti, ça a été assez difficile. J'avais encore deux filles qui enseignaient à Chicoutimi, qui partaient le soir pour aller suivre des cours et je restais seule. La solitude me pesait.

[310]

J'ai une fille qui est partie pour aller enseigner à Montréal. L'année suivante, il y en a une autre qui s'est mariée. Jean-Claude, Louis-Charles et Marcelle se sont mariés dans l'espace d'un an. À un moment donné, je suis restée seule ici. Ça n'a pas été facile mais j'ai accepté plus facilement de vivre seule quand les enfants ont été partis, que de rester seule à la maison quand mes enfants étaient ici et que mon mari venait de décéder. Tout le temps que mes enfants étaient ici, lorsqu'ils partaient, je sentais plus de solitude parce que mon mari n'était pas là. Mais, lorsque les enfants ont été partis, cette solitude-là s'est changée. Mes nerfs sont tombés, je me suis sentie bien dans ma maison. J'étais seule mais je n'ai jamais été chercher qui que ce soit pour demeurer avec moi. Je suis restée seule pendant un an. J'ai demandé à mes enfants s'ils voulaient acheter la maison, je voulais la vendre. Ils n'y tenaient pas étant donné que leur emploi ne leur permettait pas de rester à Laterrière. Il n'y a que Louis-Charles qui était intéressé. Les enfants ont dit : « *On est d'accord à condition que tu fasses un logement à maman et que tu en aies bien soin, qu'elle soit chez elle*. » J'ai gardé Louis-Charles et sa femme un an avec moi. Lorsque leur premier enfant est né, ils restaient avec moi. L'année suivante, il m'a fait ce petit logement. Ces petits-enfants-là sont toujours avec moi. C'est quelque chose de bien, je leur appartiens.

Ma vie est très belle. Je ne suis pas malade. Je ne suis pas malheureuse, je ne suis pas critiqueuse sur la vie des jeunes, j'accepte la situation des gens telle qu'elle est à cause des circonstances. J'ai toujours « embarqué » avec les situations. J'aime les enfants et les jeunes. Samedi dernier, il y avait une veillée de jeunes, ils sont venus me chercher. Je suis allée avec eux. Ils sont venus me chercher pour composer une adresse, pour être avec eux autres et parler avec eux autres. On m'a demandé pour aller jouer aux dards. J'ai 77 ans, je suis la plus vieille du groupe. Je joue aux dards. Ils ont confiance en moi et ça donne des ailes. Du fait que tu es reconnue comme quelqu'un, tu n'es pas considérée comme une bonne femme, ni comme n'importe qui, tu es considérée d'une façon spéciale. Les filles d'Isabelle m'appellent toutes grand-maman Zoé. Je suis fille d'Isabelle depuis 32 ans. Les filles d'Isabelle ont encore besoin de moi. C'est moi qui fais passer le troisième degré. C'est extraordinaire ce que ça peut donner des ailes à une personne. Tu as 77 ans, tu vas remonter le moral des femmes de 50 ans. Tu vas voir ces femmes-là qui sont dépressives, tu vas les aider. Que de choses on aurait à dire, que de choses j'ai encore à faire ! Mes journées ne sont pas assez longues, je ne les vois pas. Je fais de la courtepointe, du tricot, du métier, je fais n'importe quoi, je rends de nombreux services.

La vie politique

Politiquement parlant, j'ai été élevée dans une maison « rouge », peinturée avec la peinture la plus rouge. À un moment donné, nous n'étions pas du même côté que papa. Dans ce temps-là, il y avait les « rouges » puis les « bleus », on était « bleu ». Alors la première fois qu'on a été voté ma soeur et moi, on était avec papa et maman qui allaient voter « rouge » mais nous autres, on votait « bleu ». Le lendemain, les « bleus » ont perdu, alors ils sont venus faire brûler un feu chez nous. Ils faisaient brûler des petits feux. Papa est sorti dehors puis les a abîmés de bêtises. Je suis arrivée dans une famille de « rouges ». J'ai toujours regardé l'homme à ma façon comme ils regardaient l'homme à leur façon. Je n'ai pas regardé la couleur. Quand je suis arrivée ici, j'ai encore voté Talbot, j'ai encore voté « bleu ». Mon père n'était pas chaud d'élections. Mais ici, il y a un de mes frères, il pouvait tuer. C'était pas drôle parce qu'ils passaient par les maisons. Ils te donnaient de la boisson et ils t'achetaient. Ils te promettaient une job puis s'ils perdaient, tu perdais la *job*. J'ai vu des gars de la voirie qui, à chaque élection, quand ça changeait, la gang changeait. Je n'ai pas vu se faire d'excès dans le temps des élections par mes parents.

Aujourd'hui bien, ce n'est pas pareil, on n'en parle pas. Christian, Raymond-Marie, Loïs, Louisette, sont restés anciens. Il faudrait bien qu'ils marchent avec les péquistes mais ils ne le sont pas. Il y a Jean-Claude, Marcelle, Thérèse, Georges, ça c'est des péquistes, les femmes, les maris et les gendres aussi. Personnellement, je ne me suis pas impliquée. J'aurais aimé m'impliquer plus tard un peu, mais mon mari n'y tenait pas. J'ai été demandée pour être commissaire. Je n'ai pas voulu accepter. Je suis pour la fusion à 100%. Je n'en veux pas au maire, je n'en veux pas aux conseillers, mais je veux qu'on fasse une paroisse pour pouvoir vivre… Dans la grande politique fédérale actuelle, je trouve que c'est bien difficile de juger. Quand on voit Trudeau et ce qu'il a fait. Trudeau, je l'aurais aimé, c'est un Canadien français mais, par contre, ce qu'il fait, ce n'est pas beau. Je n'aime pas ça. Admettons que René Lévesque a ses défauts mais ça ne donne pas le droit à Trudeau de tous nous passer au fouet parce qu'il a un conflit de personnalité avec Lévesque. Ce n'est pas drôle de monter du monde, comment est-ce qu'il y en a qui perdent leur maison. C'est la faute à qui ça ? Peut-être au Parti québécois, mais pourquoi ? Qui est-ce qui est le maître ? C'est Trudeau.

Avec Trudeau, on était contents, c'était le premier Canadien français qui rentrait premier ministre. Mais, il est pire que les Anglais. Je ne veux pas qu'on donne mon pays aux Anglais. Je ne suis pas vraiment pour l'indépendance du Québec. Je ne suis pas d'un âge pour ça non plus, à certains moments, je dirais : « *Bon, on serait mieux d'être indépendant.* » J'aurais aimé [312] ça la politique municipale ! Ils avaient la femme pour parler à part ça. Ils sont venus me demander pour être commissaire d'école une fois, mais mon mari n'a pas voulu. J'avais une trop grande famille et, dans ce temps-là, les enfants payent. Je ne parlais pas puis les enfants payaient quand même.

Alors, je suis entrée dans tout ce qu'il y a d'associations : la Saint-Vincent-de-Paul, les lacordaires, les filles d'Isabelle, les fermières et j'ai été longtemps à suivre la Jeunesse étudiante catholique. Ça leur prenait toujours une responsable. J'ai travaillé énormément et je travaille encore avec les jeunes. Je leur ai beaucoup donné de mon temps, de mes initiatives. Je travaille beaucoup à l'âge d'or. Je veux que les gens s'impliquent au point de vue social. Je fonce, je ne suis pas gênée pour donner mes idées. Tous mes garçons n'ont pas connu le chômage. Aujourd'hui, je n'ai pas besoin d'eux autres, ils n'ont pas besoin de moi.

[313]

**Partie II  
Mémoire du quotidien**

“On a tellement vécu un beau temps  
que je regrette aujourd'hui...”

Thérèse Savard (58 ans)

Enseignante et secrétaire juridique

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATRICE***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | SAVARD |
| PRÉNOM | THÉRÈSE |
| DATE DE NAISSANCE | 1930 |
| LIEU DE NAISSANCE | PORTAGE-DES-ROCHES |
| STATUT | MARIÉE |
| DATE DE MARIAGE | 1963 |
| NOM DE L'ÉPOUX | GUY GIRARD |
| ENFANTS | AUCUN |
| OCCUPATION | ENSEIGNANTE, SECRÉTAIRE JURIDIQUE |
| INSTRUCTION | ENSEIGNEMENT MÉNAGER, COURS D'INSTITUTRICE |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1930 | Naissance au Portage-des-Roches. |
| 1947-1948 | Début de l'enseignement. |
| 1955 | Décès de sa mère. |
| 1956-1957 | Première télévision. |
| 1957 | Travail de secrétaire juridique. |
| 1961 | Décès de son père. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Mme Savard est née au Portage-des-Roches en 1930. Son père était gardien au barrage du Portage. Elle fait partie d'une famille de six enfants. Mme Savard se souvient qu'ils recevaient la visite de plusieurs amis des environs. Son père ne connaissait pas tellement l'agriculture. Il entretenait quelques animaux, ce qui fait dire à Mme Savard qu'il était plutôt un gentleman-farmer. Il a acheté sa première automobile en 1925. Il se plaisait à rendre service à ses voisins et amis en les transportant en ville.  [314]  Mme Savard a étudié au couvent des Ursulines de Roberval. Elle a enseigné dans une petite école de rang. Une trentaine d'élèves étaient sous sa responsabilité, de la première à la septième année. Elle a trouvé cette période d'enseignement assez dure. Elle a quitté l'enseignement pour le secrétariat. Elle a travaillé pour son frère qui était avocat.  Mme Savard est une inconditionnelle du lac Kénogami. Elle raconte qu'une grande partie de sa jeunesse s'est passée à proximité de ce lac. Pêche et navigation sont autant de souvenirs encore frais à sa mémoire. Plusieurs amis de la famille furent des hommes politiques importants. |

Naissance au Portage des Roches

Je suis née en 1930 et mon frère en 1926. Nous sommes nés tous les deux au Portage-des-Roches, dans la maison près du barrage. J'ai été baptisée à Laterrière. Ma famille demeurait à Chicoutimi avant de venir au Portage. Mon père s'appelait Marius Savard et ma mère Kilda Murdock. Mon père était gardien du barrage au Portage-des-Roches. Il a commencé à travailler en 1925, après la construction du barrage qui a été terminée à l'époque de Taschereau. Il a été construit en l923 et mon père est monté ici en l925. Quand il est arrivé au Portage, il avait quatre enfants. Mon père avait complété son cours à l'Académie commerciale. Il a aussi étudié dans un collège à l'extérieur pour apprendre l'anglais. Son père, le docteur Edmond Savard, tenait à ce qu'il apprenne l'anglais. Ce dernier a été député au fédéral pendant plusieurs années (Libéral, 1917-1925). Lors de la construction du barrage, je n'étais pas encore au monde. Je ne me souviens pas de la crise car je suis née en l930. Nous sommes six enfants dans la famille, quatre filles et deux garçons. Nous allions à la petite école du rang, ici même au Portage, à deux milles de chez nous. L'école est démolie maintenant. Au début, on n'avait pas d'électricité mais a un moment donné, le barrage produisait sa propre électricité. Quand le lac était trop bas, nous n'avions plus d'électricité, alors on retournait aux lampes à l'huile. Je sais qu'on avait l'électricité quand Eymard de Méribel est arrivé, vers l936 ou 1937.

Mon père était un employé du gouvernement provincial. Quand il a été engagé, cela s'appelait la Commission des Eaux Courantes. Son travail consistait à contrôler le lac Kénogami. Il voyait aux ouvertures et aux fermetures des vannes pour donner l'eau à la rivière Chicoutimi qui alimente la chute Garneau, le pont Arnaud. Il a toujours eu un assistant. À ce moment-là, quand le gouvernement changeait, ils changeaient l'assistant. Mon père ne changeait pas de poste, il était fixe. Il y avait beaucoup de demandes [315] pour que papa s'en aille parce qu'il parlait beaucoup de politique. On est né dans la politique et on adore cela. Lorsque le gouvernement changeait, il y avait des lettres pour essayer de le faire *clairer*. Ce qui est le plus drôle, c'est qu'il y avait beaucoup de lettres de gens de Laterrière. Ils ne savaient pas que, nous autres, au gouvernement, nous avions des bons amis aussi. Donc, on connaissait nos amis et nos ennemis au village. Papa était un type qui n'avait pas la langue dans sa poche. Il avait du caractère, mais il était franc. Il leur disait : « *T'as écrit contre moi* ! » Avec son *viarge* ou son *baptême* comme il disait tout le temps. « *Ça ne me dérange pas, je* vas *prendre encore mon bois de toi cette année*. » Il a toujours gardé son poste de premier gardien de barrage. Pour l'époque, mon père avait un bel emploi. Il ne gagnait rien mais nous étions logés, éclairés et chauffés. Mes parents en ont quand même arraché. J'ai longtemps vu papa gagner 100 piastres par mois et il avait au moins quatre enfants aux études.

Ma mère était la sœur de John, William et Ludger Murdock. C'était une femme de la ville mais elle s'est adaptée à la campagne. Elle a travaillé fort et elle est morte jeune. Elle avait seulement 59 ans. On a toujours eu une maison où tout le monde était le bienvenu. Il nous fallait avoir nos amis parce qu'on restait loin. L'hiver, nous n'avions plus d'auto, car les chemins fermaient d'octobre à mai. Certains amis venaient à cheval, mais nous, nous ne sortions pas l'hiver. Nos voisins nous visitaient. C'était les Gauthier, les Côté, les Méribel et la ferme du Portage. Tous les dimanches matins, c'était la réunion chez nous. Tout le monde amenait leurs enfants. C'était une vie agréable.

Les voisins

Il y avait aussi des gars de chantiers, Patrick et Edgar St-Gelais, qui venaient jouer aux cartes. Quand ils arrivaient, ils étaient pleins de gomme de sapin. Ils fumaient la pipe et ils crachaient. Maman venait de la ville et n'était pas habituée à ce fonctionnement. Elle n'en revenait pas. Comme elle adorait jouer aux cartes, elle leur a acheté des crachoirs. Chacun avait son crachoir. C'était une très bonne vivante. Ils jouaient à la *poule* et au *quat'sept*. On jouait au « bridge » aussi, mais pas avec les gars du chantier. Papa et maman ont toujours beaucoup aimé le bridge. Pour nous garder à la maison, papa avait préparé un terrain de tennis. Nous étions six et chacun pouvait ainsi avoir ses amis à la maison. Parfois, ils couchaient ici parce que le Portage était assez loin de Chicoutimi. Il nous arrivait aussi de jouer au croquet ou au billard. L'hiver, papa montait une patinoire. Nous ne manquions de rien.

À la petite école, j'ai eu comme professeurs Cécile Potvin, Rita Émond et Madeleine St-Gelais. Je suis allée au couvent chez les Ursulines de [316] Roberval pendant huit ou neuf ans. J'étais pensionnaire. Quand je suis revenue de Roberval, il manquait d'institutrices au Portage et j'ai enseigné dans la petite école du rang, à deux milles de chez nous, en dessous de la Côte-Croche. La première école était située en face des terrains actuels de Paul Murdock. Dans cette école, il n'y avait pas d'eau, pas de toilettes et pas de chauffage. On allait chercher l'eau au petit ruisseau.

Début de l'enseignement

Quand j'ai commencé à enseigner, je faisais de la première à la septième année. J'avais au moins une trentaine d'élèves. Enseigner, j'adorais cela. J'ai enseigné deux ans à cet endroit. Ensuite, ils ont construit une école neuve un peu plus bas. Cette deuxième école, c'est le dépanneur du Portage maintenant. J'ai enseigné encore une couple d'années et c'est Mme Fournier, grand-maman Zoé, qui est venue à ma place. Comme elle était plus ancienne que moi, elle a pris ma place. Je suis partie du Portage pour enseigner à l'école du boulevard Talbot, au Bassin. il y avait trop d'élèves et ils avaient loué une partie de la maison de Pierre Tremblay, au coin du rang St-Paul. Le nombre d'enfants augmentait encore et ils m'ont transférée dans une maison privée, celle d'un Harvey, un fils de « Zane » Harvey. Cette maison est maintenant démolie. Elle était à peu près en face de l'hôtel Miami. J'ai fait l'école encore un bon bout de temps à cette place. Après cela, j'ai décidé d'abandonner l'enseignement. J'adorais enseigner, mais ce n'était pas drôle de travailler dans les écoles de rang. Il fallait partir tôt le matin et dîner sur place. Les premiers salaires que j'ai eus n'étaient pas gros. J'avais 60 piastres par mois la première année qu'ils m'ont engagée. C'était en 1947-1948 et j'avais une trentaine d'élèves. Il fallait finir de bonne heure parce que nous n'avions pas d'éclairage.

Secrétaire juridique

Ensuite, j'ai changé de carrière. Après la mort de ma mère, je suis restée un peu à la maison avec papa. Je pense que j'ai dû entrer au bureau d'Edmond, mon frère, en 1957. À ce moment-là, je possédais encore très bien la dactylo mais pas la sténo. Alors, j'ai pris un nouveau cours de sténo et je suis entrée au bureau de mon frère Edmond. Il était avocat à cette époque. Il est devenu juge en 1967. Quand mon père est décédé en 1961, il avait 67 ans. Ma mère est décédée en 1955 à l'âge de 59 ans. Elle est morte jeune, subitement, d'un infarctus. Elle est décédée en arrivant à l'hôpital. Papa est décédé d'un cancer. Il a été malade un mois avant de mourir. Mon père et ma mère ont tous les deux été exposés dans la maison. Maman est morte au mois de janvier, durant les pires froids de l'hiver.

[317]

Quand j'étais petite fille, nous n'avions pas de servante dans la famille. Maman avait quelqu'un pour l'aider car elle accouchait à la maison. Mon frère « Ti-Bi » et moi, sommes nés ici dans la maison du Portage. La dame qui venait aider maman dans ses accouchements, c'était une Girard. C'était en fait une sage-femme. Elle venait pour les *relevailles* et pour assister le docteur. C'est le docteur Lemieux qui m'a mise au monde. On a l'avantage d'avoir eu le téléphone assez tôt parce que papa devait communiquer avec le gouvernement. À cette époque, on avait une ligne directe avec Chicoutimi. Quand on avait besoin du médecin par exemple, il n'y avait pas de problème. Le docteur montait avec sa voiture à cheval.

La vie au Portage

Au Portage, nous étions plutôt des gentlemen-farmers parce que papa ne connaissait rien à l'agriculture. On arrivait de la ville. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de laitier ni de boulanger, alors il fallait avoir des vaches pour notre lait. Il fallait avoir un cheval pour se sortir du coin. On avait des cochons et des poules. La dernière partie du garage en bas du barrage, c'était une étable. Nous avions deux vaches et un cheval. Dans le temps, il fallait reconduire la vache au bœuf de temps en temps. On la descendait chez M. Xavier Girard qui avait une vraie ferme. Il disait à papa : « *Descends ta vache* ! » On attachait la vache avec la corde et elle nous suivait. M. Xavier n'était pas grand mais assez gros. Il avait également un défaut de langage, il bégayait. C'était un pince-sans-rire et il était très généreux. M. Xavier a toujours passé pour un monsieur proche de ses *cennes*, mais mon Dieu ! il était généreux pour bien des gens.

On élevait des dindes et des poulets pour faire boucherie. Mon père a appris à faire boucherie. Il a assommé ses veaux lui-même et coupé la tête des poules. Par la force des choses, il est devenu un petit gars de la campagne. Il le fallait bien. Il a demeuré au Portage de 1925 à 1961. Mes parents aimaient tous deux faire boucherie. Je me souviens qu'ils ne faisaient pas de boudin. Les gens du rang, M. Henri St-Gelais, Jean-Joseph Girard et Adjutor Girard ne mangeaient pas de foie, ni de rognons, alors ils nous faisaient des cadeaux. Quand il y avait des travaux à faire sur le barrage, c'était eux qui venaient sûr et certain. C'était plus qu'un échange de bons sentiments. Les gens du rang du Portage-des-Roches ont été bien gentils pour nous autres, mais on était *fin* pour eux autres aussi. Il faut dire qu'on était les seuls, à ce moment-là, à avoir une automobile. Je crois que papa est monté en 1925 avec un Ford à pédales. Durant l'été, quand nous descendions en ville, tout le monde embarquait. Papa se faisait un plaisir de les voyager. Souvent, on téléphonait chez nous : « *Marius, vas-tu en ville aujourd'hui* ? » Même si nous n'étions pas obligés d'y aller, papa disait : « *Ah !* [318] *oui ! Je vais descendre*. » Il allait prendre madame Lapointe et madame Aimé Potvin. Nous, les enfants, on se fâchait parce que c'était des personnes assez fortes. Quand elles embarquaient dans l'auto, il n'y avait plus de place.

Même en restant à la campagne, nous n'avons jamais fait de jardin. Les gens nous apportaient des carottes, des patates, de la salade, des échalotes. Les premiers temps, nous avions une glacière. Les frigidaires n'existaient pas. C'était une cabane isolée avec du *bran de scie*. L'hiver, on faisait de la glace sur le lac Kénogami. Nous allions chercher les blocs avec notre cheval et une grande *sleigh.* Je me souviens que, lorsqu'on faisait de la glace, on a toujours eu des chiens St-Bernard. On attelait le St-Bernard et il transportait son morceau de glace. C'est comme cela qu'on le domptait. Les gens des chalets montaient à ce moment-là parce qu'il y avait des chalets de l'autre côté de la rivière. Nous leur fournissions de l'électricité et ils venaient acheter leur morceau de glace chez nous. On pouvait vendre un morceau de glace 10 ou 15 cents. Le docteur Emile Simard est toujours venu chercher sa glace. Il y avait aussi les Morin. Nous avions de la glace pour tout l'été. Nous n'avons jamais fumé la viande ni fait de *cannage* non plus. Nous conservions la viande dans la glacière. Quand on tuait à l'automne, la viande était gelée dans des boîtes.

Il y avait déjà des chalets au Portage avant qu'on s'y installe. Il y avait un fermier nommé Alphé Girard. Ensuite, ce fut Adjutor Girard pendant plusieurs années. Sa ferme était située à l'emplacement du camping de la Rocaille. Après, les Belley ont commencé à faire du bois et par la suite, il y a eu Roméo Lapointe. De l'autre côté, il y avait Philippe Morin et Denonzo Gagné. Philippe Morin est le père de Jean-Paul Morin qui avait la boulangerie Morin à Chicoutimi. À cette époque, la route de l'autre côté n'était pas encore faite. Ils montaient de notre côté et ils traversaient le barrage pour se rendre à leur ferme. Les chemins ne montaient pas à Kénogami, mais les bateaux de la compagnie Price ont toujours ramassé la *pitoune* sur le lac Kénogami. Les camions venaient verser la *pitoune* au bout du barrage. La compagnie Price envoyait son bateau qui partait avec une *raft* de bois et il montait à Pibrac. Ensuite, le bois descendait au moulin Price. Papa avait un bon ami chez Price, un monsieur Kelly. Dans le milieu de l'été, M. Kelly envoyait son bateau. Nous avions droit à un beau voyage sur le lac Kénogami avec le bateau des Price. Ce type de randonnée pourrait renaître parce que le lac Kénogami est tellement beau. On peut aller jusqu'à Hébertville par le Lac Kénogami. Le lac Kénogami n'est peut-être pas large, mais il a vingt et un milles de long. De plus, c'est un lac qui a toujours été propre, cependant, il se détériore maintenant avec les années. Le lac était plus propre dans notre temps. Aujourd'hui, on ne respecte pas l'environnement. Il y en a encore qui n'ont pas de fosse septique. Il y a beaucoup de choses à améliorer.

[319]

La vie de famille

On a tellement vécu un beau temps que je regrette aujourd'hui. La fin de semaine, je ne sors pas. Ce n'est pas vivable. Il y a trop de monde qui vient faire la tournée. Ils écoutent la musique à tue-tête. On n'a plus du tout la quiétude d'antan. Ils s'installent n'importe où, ils sont rois et maîtres. Ce ne sont pas les gens de bateaux qui sont difficiles, ceux-là on ne les entend pas. Ce sont les fêtards qui dérangent. Lorsque j'étais petite fille, on allait à la messe le dimanche au village. Même l'hiver, il n'y avait rien pour nous empêcher d'aller à la messe. Nous allions à cheval et on dételait chez Adélard « Bésime » Tremblay. Dans ce temps-là, on ne pouvait pas s'habiller en pantalon, le curé ne voulait pas. J'ai connu les curés Charles-Eugène Girard, Adolphe Tremblay et Jules Riverin qui était un ami, comme les autres Riverin d'ailleurs. Nous étions proches de la famille Riverin. Ce n'était pas de la parenté, mais les Riverin ont toujours été de bons amis.

Mon frère Edmond et moi, nous avons beaucoup pêché, mais j'ai fait mon temps. C'est pour ça que je ne pêche plus. Papa pêchait de temps en temps également. Nous pêchions surtout en chaloupe sur la rivière Chicoutimi. On a toujours eu des bonnes *verchères*. On était presque tout seul à pêcher. On se servait de vers pour appâter et on a mouché un peu, mais plus tard. On pêchait à la grosse *cale* avec des perches de bambou. À l'époque, on prenait de la truite, du goujon et des capelans. Il n'y avait pas de ouananiches. Maintenant il y en a parce qu'ils ont ensemencé. Dans la période où nous pêchions, il y avait de la belle truite mouchetée, parfois des truites de quatre et cinq livres. Ils en prennent encore un peu aujourd'hui, mais c'est plutôt rare.

Chez nous, nous fêtions la mi-carême avec les amis. On a toujours été porté à aller à Chicoutimi. Nos amis de Chicoutimi montaient à la maison au Portage. Il y en a qui prenait un petit verre malgré que ce n’était pas tellement bien vu. Ils avaient des petits flasques de cachés. Dans les *party*, on cachait les flasques dans les bouquets. Papa criait fort mais il n'était pas dur. Il y a des gens à Laterrière qui pourraient en parler. Même s'il est mort depuis longtemps, je pense qu'ils en ont encore peur. Mon père s'occupait des cadets qui étaient formés pour les processions et les parades. René Lapointe, un cadet de l'époque, me disait qu'il a encore peur de papa. Quand mon père lâchait un commandement militaire, mes aïeux ! Je te jure qu'ils écoutaient. Ils étaient costumés et ils avaient des petits fusils de bois. Les cadets faisaient les processions dans la Fête-Dieu et les autres fêtes. Ils paradaient à Laterrière, au village même.

Mon père a fait son service militaire. Il a aussi été dans la milice longtemps. Il était major dans l'armée. Durant la Deuxième guerre mondiale, il n'était pas dans l'armée. Je ne me souviens pas pourquoi, peut-être [320] parce qu'il était trop vieux. À la première guerre, il a fait du service, mais il n'est pas allé outre-mer. Il est resté au Québec. En 1914, il avait 21 ans. On a eu la radio d'abord avec les oreilles. On se battait pour écouter le hockey parce que nous sommes des amateurs de hockey. Dans les années 1935, il y avait du hockey à la radio. Il y avait du baseball également. C'est certain parce que papa a toujours écouté ça en anglais. Cela ne nous dérangeait pas d'écouter la radio en anglais parce papa nous traduisait facilement. Nous lisions beaucoup.

Nous avons tout lu les livres de la bibliothèque de M. de Méribel, celle de sa femme Esther et celle de M. Dubuc. De Méribel est le beau-frère de monsieur Dubuc. Nous nous sommes très bien connus parce que De Méribel et sa femme Esther ont été nos amis, presque nos parents. La maison de monsieur Dubuc était belle. C'était un petit château. Maintenant, monsieur de Méribel est remarié et il demeure encore là. Il n'élève plus de visons. Monsieur Saulnier s'occupe de la ferme. Je pense même que c'est à lui. Monsieur de Méribel est à la retraite, il n'est pas jeune. Il est arrivé chez nous en 1938 à l'âge de 26 ans. Quand il est arrivé au Québec, il est resté un petit bout de temps chez nous. C'est pour ça qu'on a tellement été près les uns des autres. Il a toujours été assez distant par rapport au village. C'est un type qui est assez timide et c'est un gars qui s'occupe de ses affaires. J'ai plus connu Esther Dubuc que ma soeur. Les de Méribel étaient des ardents défenseurs du patrimoine. Madame De Méribel était vendue à la cause du patrimoine.

L'arrivée de la télévision

La télévision est arrivée après la mort de maman en 1955. Je me souviens qu'au début, c'était très cher. Nous n'avions pas le moyen d'en acheter une. Papa, à ce moment-là, jouait au bridge et on descendait tous les soirs chez mon oncle John Murdock qui avait une télévision. C'était au château Murdock à Chicoutimi, près du séminaire. Il fallait descendre tous les soirs jouer au « bridge » chez mon oncle John. Il y avait Antoine Gauthier qui jouait aux cartes. Il était le comptable de mon oncle John. C'était son ami et le nôtre aussi. C'était son homme de confiance. Il y avait Edmond, mon frère et Craig Murdock qui jouaient aussi. On laissait jouer les quatre hommes et nous nous installions devant la télévision. L'oncle John nous a donné notre première télévision. Nous l'avons eue au Portage-des-Roches dans les années 1956-57.

L'été, nous achetions notre viande du boucher ambulant. Valmore venait et ça jasait longtemps. Jamais on ne parlait des autres. Valmore, c'était un gars de causerie. Il était au courant de toutes sortes de choses. Nous parlions de politique parce que nous autres, on a vécu dans la politique [321]. Mon père a toujours été « rouge », mais « teindu ». On aurait pris un cochon, on l'aurait peinturé en « rouge » et il aurait voté pour le cochon. La famille était un peu divisée à cause de la politique. Nous, les enfants et maman, nous n'étions pas « rouges ». Maman disait : « *Mon vieux, je vais corrompre ton vote. Je vais pourrir ton vote* ! » Il répondait : « *Jamais je ne croirai, ma femme, que tu vas me faire ça, hein* ? » Mais on ne l'a jamais su parce que le vote, c'est quand même secret. Nous autres, on était carrément « bleu ». Mon père restait « rouge ». Ça faisait de belles discussions dans la maison.

La politique dans la famille

Monsieur Antonio Talbot (Union nationale, 1938-1965) était un ami de la famille mais ne s'est jamais entendu avec papa. Quand M. Talbot venait à Laterrière pour faire ses *parlements*, ce n'était pas la politique d'aujourd'hui. Après le *parlement*, il venait prendre un café à la maison. Papa avait dit un jour : « Coudon *Tony, pourquoi tu ne fais pas faire mon chemin en asphalte* ? » Il parlait de la route du Portage. M. Talbot lui a répondu : « *Tu sais Marius, quand tu voteras pour moi, je te ferai faire ton chemin en asphalte* ! » M. Antonio Talbot était tellement vindicatif. Papa l'a regardé et il a dit : « *La journée que tu me le feras faire, l'élection suivante, je voterai pour toi*. » Alors, peu longtemps après les élections, ils ont fait le chemin du boulevard Talbot en asphalte. Avec le boulevard Talbot, il devenait possible de sortir l'auto l'hiver. Talbot avait demandé de faire le chemin du Portage à part. On a eu des élections un peu plus tard et je suis certaine que papa a respecté sa parole. Il a dû voter pour M. Talbot en pensant que son père se retournerait dans sa *tombe*.

Mon grand-père votait aussi pour le parti. Ce n'était pas l'homme qui se présentait qui comptait, c'était le parti. Tu es « rouge », tu resteras « rouge », tu mourras « rouge ». Imaginez les discussions qu'il y avait entre les « rouges » et les « bleus ». Il y avait des hurlements à casser des tables. À la nationalisation de l'électricité en 1962, on restait encore au barrage. René Lévesque a déjà été notre ministre. On était pour la nationalisation de l'électricité. On ne s'est pas occupé beaucoup de politique à ce moment-là. C'était le gros du déménagement car papa venait de mourir et on laissait le Portage. On était conservateur au fédéral et Union nationale à Québec. Trudeau n'était pas notre homme malgré que j'aie déjà voté pour lui. Je votais surtout pour l'homme et je trouvais que Trudeau était un fichu de bon homme. Je n'ai jamais été péquiste. Je n'ai jamais voté pour René Lévesque, c'est bien de valeur. Je l'aimais en tant qu'homme mais je n'aimais pas son parti.

[322]

Je ne suis pas une séparatiste, c'est plus fort que moi. Je suis bien dans la province de Québec mais je demeure quand même dans le Canada. Je n'ai jamais été péquiste et je ne le serai jamais. Je trouve qu'on ne peut pas se séparer, on est tellement *pogné* là. Comment pourrait-on faire si un petit pays comme le Québec était séparé ? On est dans le Canada et on est *pogné* à la mort aussi. Comment veux-tu qu'une petite affaire fonctionne ? On n'est pas gros ! Il n'y a aucun péquiste dans la famille non plus. Il y en a qui sont libéraux et il y en a qui sont encore Union nationale même si le parti n'existe plus.

[323]

PARTIE III

MÉMOIRE  
DU TRAVAIL

[324]

[325]

**Partie III  
Mémoire du travail**

“Quand on n’a pas de métier,  
il faut prendre ce qu'il y a…”

Napoléon Saint-Gelais (82 ans)

Bûcheron et journalier

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | ST-GELAIS |
| PRÉNOM | NAPOLÉON |
| DATE DE NAISSANCE | 17 DÉCEMBRE 1899 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 1921 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | JULIETTE ÉMOND |
| ENFANTS | 15 ENFANTS : 7 GARÇONS, 8 FILLES |
| OCCUPATION | BUCHERON, JOURNALIER SUR LA CONSTRUCTION. |
| INSTRUCTION | COURS ÉLÉMENTAIRE, ENVIRON 5 ANS. |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1899 | Naissance à Laterrière. |
| 1901 | Décès de sa mère. |
| 1902 | Remariage de son père. |
| 1905 | Début du cours primaire qui durera cinq ans. |
| 1917-1918 | Journalier en forêt. |
| 1921 | Mariage avec Juliette Émond. Ils auront 15 enfants. |
| 1929 | Durant la crise, il participe aux travaux publics et occasionnellement, au moulin des Gauthier. |
| 1935 | Il est aide-*millwright* à l'Alcan. |
| 1938 | Il retourne travailler en forêt comme bûcheron. |
| 1940 | Grave maladie à l'estomac. Durant cette période, il s'occupe de dynamitage et fait la drave à St-Cyriac pour la compagnie Price. |
| 1950 | Il travaille à Dolbeau comme bûcheron. |
| 1956 | Il travaille comme *show-boy* à Pibrac. Il revient à Arvida où il travaille pour Alcan. |
| 1964 | Retour à Dolbeau. Il travaille en chantier. |
| 1965 | Retraite. |

[326]

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  M. Napoléon St-Gelais est orphelin de mère. Il a commencé à travailler comme journalier à l'âge de 18 ans. Après son mariage en 1923, il travaille en forêt. La maladie l'oblige toutefois à restreindre ses activités dans les chantiers. Il ne peut effectuer que des travaux légers qui le contraignent à changer souvent d'entrepreneurs.  Quand ses garçons deviennent assez vieux pour travailler dans le bois, M. St-Gelais profite de l'opportunité qui lui est offerte pour faire « un petit chantier de famille ». Toute sa famille se déplace au gré des demandes de sous-traitance. Dans son récit, M. St-Gelais raconte les difficultés de son travail et l'obligation de se déplacer à travers une grande partie de la région. |

La maladie

Je n'ai pas connu ma mère… Elle est morte, j'avais deux ans et demi qu'ils m'ont dit. Mon père s'est remarié au bout d'un an. Nous étions sur une terre. J'ai été très bien élevé quand même. Lorsque mon père a vendu sa terre, j'ai commencé à travailler dans le bois pour les compagnies. J'ai travaillé comme journalier, j'avais 18 ans. C'est là que j'ai « perdu » le sens de ma femme. Je ne la voyais plus guère. Je courais le bois. On était de deux à cinq mois parti. À 23 ans, en 1923 quoi, c'est là qu'on s'est marié. J'ai toujours continué à aller dans le bois pareil. Je venais à la maison quatre à cinq fois par année. Je suis tombé malade en 1940. J'ai failli mourir d'un ulcère d'estomac. L'ulcère était dans le tube digestif. J'ai perdu connaissance sur le trottoir à Chicoutimi. Je me suis fait monter à l'hôpital. Je suis rentré à l'hôpital *pareil* comme un lion : je criais, je me rappelle de cela. Je me suis jeté sur le lit à plat ventre. Je m'en rappelle. J'avais le chapeau sur la tête et j'étais endimanché. Quand je me suis réveillé le lendemain matin, je n'étais pas capable de grouiller *pantoute*. Si je grouillais, j'avais mal. J'aurais crié. Le docteur a dit : « *Si tu avais eu la bad-luck que ça crève, tu te serais empoisonné dans la minute même*. » Mais il l'a fait guérir. J'ai été deux semaines à prendre du poison. J'avais une petite bouteille et j'avais un compte-gouttes. Dans un verre à vin au trois-quart, je mettais trois gouttes de ce *stoffe* dans l'eau. Le tout devenait vert comme de l'herbe. Je buvais et je commençais à manger tout de suite. J'ai repris l'ouvrage à l'automne quand les *jobbeurs* sont montés dans le bois. Jusqu'à 56 ans, j'ai toujours eu mal à l'estomac. Finalement, le docteur Brisson de Chicoutimi me l'a enlevé. Il en a laissé un petit morceau mince comme du papier. J'étais assis sur le bord de mon lit et il a dit : « *Mange cela en deux bouchées*. » Je n'ai jamais repris une pilule depuis ce temps-là et je mange trois repas par jour. [327] Il fallait que je mange sept à huit fois par jour. J'étais un gros *mangeux* de pâté de viande. Il me disait : « *Tu peux en manger, mais mange autre chose*. » Je n'ai pas pris de bière ni de liqueur pendant un an. Depuis ce temps-là, j'en prends un verre à tous les jours ou à tous les trois jours, cela dépend. Je n'ai jamais été un *preneux* de boisson.

Le travail dans les chantiers

J'ai toujours été aux draves et aux chantiers l'hiver pour bûcher. On a bûché du 4 pieds, on a bûché des billots, mais j'ai toujours été malade pareil. Je *restituais* mon manger à tous les jours. Je ne pouvais pas être en forme vraiment. Ils m'ont enlevé l'estomac à la fin d'octobre et j'ai commencé à travailler le 15 mars pour la compagnie Price sur le lac Kénogami comme *show-boy*. Ça fait drôle dans la vie. Il faut s'arracher la vie. Cela me donnait 40 *piasses* par semaine. Je faisais 60 heures. Ma femme a réussi à avoir de l'aide pour nous aider à vivre. Je ne pouvais pas demander le salaire d'un homme, je n'étais pas assez capable. C'était *show-boy* pour 15 hommes. J'étais à Pibrac. Après trois mois, fin août, je suis monté à Baie-Comeau. Après que la compagnie Dubuc a fait banqueroute, je ne sais pas en quelle année vraiment (1924), je suis rentré au moulin de Kénogami où j'ai travaillé un an et demi comme journalier. On déchargeait le stock. Je voulais changer de job et je suis revenu à Laterrière pour hiverner sur la rivière la Malbaie. C'était toute une histoire dans ce temps-là. Je suis descendu le jour des Rois, j'étais malade. J'ai passé le restant du mois de janvier chez nous. Les derniers jours de janvier, je suis remonté travailler pour ne descendre qu'à la fin de mars.

Au printemps, nous allions à la drave. Nous partions les premiers jours de mai et nous revenions en juin. C'était des *runs* assez longues… On faisait quatre repas par jour. On déjeunait à cinq heures le matin, on mangeait à neuf heures, à trois heures et sept heures le soir pendant 50 à 60 jours, les semaines et le dimanche. Des *beans* le matin, des *beans* à neuf heures. De la soupe au pois avec du lard anglais et des patates bouillies ou *fricassées* à trois heures ainsi que le soir au souper. Il n'y avait pas autre chose que de la soupe au pois puis des patates *fricassées*. C'était difficile. J'étais *tanné* de cela et je suis rentré à l'aluminium à Arvida en 1956 ou 1957. J'ai déménagé à Arvida et j'ai obtenu une maison de la compagnie parce que j'avais trois garçons qui travaillaient là. Ils voyageaient de Laterrière et l'hiver, les chemins n'étaient pas ouverts. Mes garçons étaient en âge de travailler tous les trois et nous avions une maison de six pièces. On payait une *piasse* par jour et on avait le poêle fourni, chauffé au charbon. La *tank* à l'eau chaude était attelée sur le poêle et on avait une fournaise au charbon dans le salon. Nous avons habité là pendant sept ans.

[328]

Incursion à l'Alcan

À Arvida, j'ai travaillé sur la construction au début. On travaillait sur la construction des salles de cuves 56 et 57. Ça a pris deux ans à se bâtir. Quand on a eu fini la 56 puis la 57 j'ai coulé le métal. J'ai été là un an. J'étais entre deux grosses fournaises. J'étais à 100 degrés de chaleur tout probable. C'était assez difficile. C'était chaud. Nous étions habillés chaudement avec des *corps de laine*, des camisoles de laine et des culottes de laine en cas qu'il revole une goutte d'aluminium fondu. Il fallait porter des lunettes pour se protéger les yeux. À ce moment là, le docteur m'a conseillé de sortir de là. Il a dit : « *Si tu es là encore un an, tu vas être mort*. »

Ça me maganait trop. Seulement j'avais demandé cette job-là parce que ça me remontait de salaire. Ça pouvait représenter à peu près 60 cents de l'heure dans le temps. On faisait 8 heures par jour. On faisait de l'extra souvent. On faisait 48 heures par semaine, à part de l'extra. Le dimanche bien, ils nous payaient temps et demi. Il fallait nettoyer les fournaises. J'étais aide *millwright*. Ça nous donnait 5 ou 10 cents plus cher qu'un journalier. Les *millwright* étaient payés plus cher que nous autres *comme de raison*. En étant *millwright*, avec leurs certificats, ils gagnaient plus cher que nous autres pas mal.

J'ai aussi travaillé comme journalier aux Passes Dangereuses et à Shipshaw. Je travaillais toujours comme journalier, je n'avais pas de métier. Quand on n'a pas de métier il faut prendre ce qu'il y a… Le pire pour moi dans ces jobs-là, c'était la nourriture. J'étais très difficile. D'abord, j'avais mal à l'estomac. Quand ils m'ont enlevé l'estomac, j'étais à la tête des rivières Bersimis. J'étais *foreman.* Je bûchais pour un *jobbeur* de John Murdock. Ti-Paul Murdock puis Craig étaient encore tous ensemble dans ce temps-là. Je les connaissais très bien. À cet endroit, j'ai fait bûcher 6000 cordes de bois en deux mois par des gars de Sainte-Anne et de Chicoutimi. La nourriture n'était pas extravagante, mais je *toffais*, je ne travaillais pas fort. Je marchais beaucoup. Il fallait nettoyer les hauteurs avant que l'eau inonde les terres. On a tout ramassé le bois, l'épinette, le sapin, le cyprès. Le bouleau et le tremble ont été coupés mais ils ont été laissés au sol. Quand l'eau a monté elle a tout baigné.

Les opérations

J'ai travaillé par la suite à la forge de Jean-Baptiste Vien. Il y avait 35 chevaux dans l'étable. Il y avait un forgeron et moi, je travaillais le bois. J'ai commencé à ramasser les *écopeaux*, il était 11 heures dans l'avant-midi le 17 décembre, le jour de ma fête. Je n'ai pas eu le temps de mettre deux ou trois pelletées, j'ai senti mon estomac ouvrir comme si je l'avais taillé avec [329] un couteau. J'étais près du forgeron et il s'est aperçu que j'étais blême comme un drap. « *Qu'est-ce que vous avez M. Saint-Gelais*. » Je lui avais raconté que j'avais mal à l'estomac et il voyait bien que j'étais malade. J'ai dit : « *J'ai l'estomac défoncé c'est certain. On dirait que ça a été ouvert avec un couteau*. » Il m'a reconduit au camp et au bout d'une demi-heure, j'ai perdu connaissance. Je me suis réveillé le samedi matin. J'étais à l'hôpital de Dolbeau. Le gars qui m'avait descendu était infirmier. Il avait soin des malades sur la rivière pour une compagnie forestière de Dolbeau. C'était un gars de Kénogami. Je le connaissais très bien, c'était un M. Gagnon. Il a assisté à l'opération le samedi matin. Le docteur Lauzier m'a ouvert et il m'a *patché* l'estomac. Il semble que lorsqu'ils m'ont embarqué sur la table d'opération, le soir vers neuf heures et demie, j'avais la bedaine très grosse. Je ne m'en rappelle pas, j'étais sans connaissance. En m'éveillant le samedi matin, j'ai pensé : « *Ils ont dû m'enlever l'estomac*. » J'ai demandé qu'on appelle ma femme à Kénogami. Elle est arrivée le dimanche matin à une heure de la nuit. Ma femme a passé le jour de Noël avec moi. L'avant-veille du jour de l'An, je suis descendu chez nous à Kénogami. Je me suis pris un taxi à Dolbeau pour descendre à Kénogami. J'ai passé le reste de l'hiver chez nous à la maison. Il a fallu avoir de l'aide un peu. On a eu de l'aide du bien-être social. À Dolbeau, le docteur Lauzier m'avait garanti son ouvrage. Il a dit : « *J'en ai opéré un à Rimouski et je vous garantis mon ouvrage pour dix ans*. » C'était dans le mois de décembre. Au mois de juillet suivant, j'ai à nouveau été malade. Le docteur Brisson m'a *repatché* à Chicoutimi. J'ai passé le reste de l'automne chez nous. Au commencement d'octobre, ils m'ont opéré. J'ai été 19 jours à l'hôpital. Quand je suis sorti c'était presque la fin du mois. J'ai commencé à retravailler le 15 mars…

Un chantier de famille

Dans le mois de juillet et à l'automne, nous allions ramasser des bleuets. C'est là que je me suis décidé d'aller voir M. Wilson à Dolbeau. C'était un gars de Saint-Félicien qui m'avait conseillé de faire un petit chantier de famille. Un gars des Price est venu me montrer le morceau de bois. J'avais fait 500 cordes de bois le premier hiver. L'hiver *d'ensuite*, j'ai signé un autre petit contrat pour couper 600 cordes sur la même rivière et au même prix que l'hiver précédent. Un de mes gendres bûchait pour moi à la corde. C'était des chantiers de famille. On était trois signataires sur le contrat : deux de mes garçons qui étaient en âge et moi. Le quatrième était trop jeune, il n'avait que 16 ans. Il fallait qu'il ait 18 ans. C'est moi qui retirait l'argent. Je montais des femmes pour ne pas payer de *cook* pour faire à manger. « La première » hiver on était rien que quatre, cinq hommes. « La deuxième » hiver, j'avais trouvé un morceau de bois. Plutôt que de faire [330] 700 cordes de bois, j'en ai fait 1200. Ils nous donnaient le travail à contrat, à la corde, pareil comme avec un *contracteur*. Ils nous payaient selon le nombre de cordes. C'était dans les années 48-50, quelque chose de même. Mes garçons bûchaient et je faisais les chemins. Je débarrassais les fardoches et les corps morts. Au milieu de décembre, tous mes chemins étaient faits. Toute la famille montait au camp les premiers jours de septembre et nous redescendions au mois d'avril. On fermait la maison à Dolbeau. Je montais avec mon garçon et sa femme. Mes trois filles avaient un appartement ainsi que mon gendre et sa femme. Ma femme et moi avions une chambre. Après le dernier chantier, j'ai pris ma pension de vieillesse, j'avais 65 ans.

Le travail en forêt

Dans le bois, dans ce temps-là, c'était au *sciotte*. La compagnie Price nous louait une *waguine* avec des roues de *robeur*, pareil comme une automobile. La compagnie louait des *teams* pour charrier le bois et la batterie de cuisine. Elle chargeait la réparation quand on brisait. Je payais 10 cents par jour pour la location de la *waguine*. Une *waguine* flambant neuve, ils me l'ont prêtée à 10 cents par jour le premier automne. Je l'ai eue du commencement de septembre au jour de l'An. Il n'y avait pas beaucoup de neige. Tous les lundis, j'allais au dépôt chercher mes provisions pour la semaine. Le deuxième automne pareil. Ils ne nous chargeaient pas cher. Pendant un an, j'ai payé pour une *team* que j'ai cassée le premier hiver. Quand je faisais ferrer mes chevaux je payais, c'était tout naturel, mais ils n'étaient pas *chèrant*. Ils nous faisaient des factures et ils se payaient. Ce qui restait, ils nous le donnaient en argent.

Je bûchais avec une *froc* de coton. Ma femme cousait un morceau de *couvarte* grise, de flanelle ou d'étoffe dans le dos. Je bûchais toujours en chapeau. Quand il était vieux, je baissais le cuir pour me cacher les oreilles et il ne me tombait pas de neige dans le cou. J'ai toujours eu le dos sec. Je portais des pantalons d'étoffe et des souliers blancs, des *pichous*. Pendant plusieurs années je mettais des fers sous mes souliers, comme un fer à cheval. J'ai toujours traîné mes mitaines dans ma poche. Enfin, j'avais ma lime et un mouchoir. On appelait les *frocs* de laine des *macanas*. Certains arrivaient le soir et se changeaient. Je n'ai jamais ôté ma camisole ou ma chemise pour coucher. J'ai fait jusqu'à 60 jours de drave sur Cyriac avec le même linge : la même chemise, la même camisole, les mêmes caleçons et les mêmes culottes. Nous nous lavions la face et les mains. Quand nous étions environ 80 hommes, le *cook* préparait à manger dehors. On couchait dans des tentes. On enlevait la neige et on mettait du sapin. On se cachait avec une autre *couvarte* ou deux. Les compagnies n'organisaient rien. Elles donnaient des tentes et des poêles de tôle. C'était plus dur que [331] les chantiers. Dans les chantiers, en tout cas, ils bâtissaient des *campes*, on était à la chaleur et à l'abri de la pluie.

Le dernier hiver où je suis allé dans le bois pour M. Ludger Sasseville, à Dolbeau, j'ai fait du chemin. C'était un *barda* dans les montagnes. J'ai travaillé pendant 114 jours et je suis certain d'avoir *restitué* mon dîner pendant 100 jours. Je n'étais pas capable de garder mon dîner. Ah ! c'était dur. Le dimanche, on ne travaillait pas dans les camps. On jouait aux cartes et on réparait notre linge. Certains bûcherons jouaient du violon, un autre, de la musique à bouche. Habituellement, on avait une mission dans l'hiver. Un prêtre montait dire une messe. On allait à la confesse et on communiait.

J'ai bûché à salaire et j'ai bûché *à la job*. J'ai bûché un hiver pour une *piasse* et 15 la corde de huit et demie par quatre et demie. On payait 40 cents de pension par jour. Il fallait payer nos lames de *sciotte* et nos limes ; les *godents* de *sciotte* étaient fournis par un *jobbeur*. Cela ne faisait pas des gros salaires. Quand un homme avait bûché deux cordes et demie à trois cordes de bois au *sciotte*, c'était le maximum. Comme bûcheron, j'étais assez orgueilleux. Cela m'a causé du mal certainement. Les *jobbeurs* choisissaient leur homme. Je n'ai jamais rencontré un homme qui bûchait autant que moi. Sauf un gars de Québec, un M. Gallichan, vieux garçon dans la trentaine. Il a bûché tout l'hiver pareil comme moi, mais ça le maganait davantage. C'était celui qui limait le mieux. Moi, je traînais toujours ma lime dans ma poche. Je m'*assisais* sur un tas de bois et je limais. Par exemple, je vais prendre une paire de ciseaux et avec trois ou quatre coups de lime, il va couper de la soie. Avec un *sciotte*, c'était *pareil*. Certains pouvaient user une lame de *sciotte* par semaine. Moi, j'ai déjà fait deux hivers avec la même lame. C'était comme un rasoir et il fallait faire bien attention.

Pour bûcher autant, il fallait travailler entre huit et dix heures par jour. On prenait une heure pour dîner. C'était notre affaire. On était *à la job*. Il ne fallait pas trop perdre de temps. Même s'il faisait *frette*, j'ôtais mes mitaines et je repassais mon *sciotte*. Quand il y avait trop de neige, elle était foulée. Au sol, les souches ne devaient pas dépasser 12 pouces. Quand c'était d'*adon* et qu'il n'y avait guère de neige, on allait à six pouces. Quand il y avait trop de neige, les *garde-souches* chiâlaient. Lorsqu'ils trouvaient une souche trop longue, ils pouvaient nous la faire payer une *piasse*. On était averti. C'était de la perte. J'ai bûché pour Pitou Côté de Saint-Honoré. Nous étions sur les huit chutes à Shipshaw. C'était un grand *jobbeur*. J'ai commencé à bûcher dans le mois de mai. On avait cinq cents du billot dans le 12 pieds et demi ; ce n'était pas cher.

[332]

Le travail au moulin à scie

J'ai aussi bâti des écluses pour la compagnie Dubuc. Nous avons bâti des écluses en bois équarris à la hache. Pour construire la dernière écluse du lac Ha ! Ha !, j'étais avec M. Édouard Gobeil de Laterrière. Ils ont vidé le lac au printemps. On a fini la construction après la Toussaint. On a tout fait avec du bois scié cette fois-là. Ils avaient fait *trimer* une scie directement sur le moteur. On avait 100 pieds de *track* pour le *carriage*. C'est mon *chum*, Joseph Girard, qui sciait. Après que le fond de l'écluse a été débarassé, on a miné un petit peu. On a passé l'été sur le moulin. Ils ont bâti le moulin à scie à M. Édouard Gobeil. Ils ont mis une couverture *comme de raison* pour que le moteur soit à l'abri. C'est moi qui avait soin du moteur. Ils avaient engagé un gars de Gaspé pour avoir soin du moteur, un « Over Lines 90 » qui était « attelé direct » sur la scie. Il était *amanché* comme un engin *à steam* avec un régulateur.

La première scie qu'ils avaient mis dessus, ça ne virait pas assez vite. Quand ils arrivaient dans les noeuds, ça ne coupait pas les noeuds, ça faisait une petite bosse. Quand ils ont vu ça, ils ont fait venir une scie à dents rapportées, avec un quart de pouce de *track*. Quand ils sortaient la scie du bois, l'engin tombait sur le neutre. De la minute qu'il touchait au bois avec la scie, il commençait à se monter tout seul, automatiquement. Une scie de *carriage* comme on dit, avec des dents rapportées, il ne faut pas que ça vire vite, pas plus que 1000 tours à la minute, pas plus que ça. À 70 milles à l'heure, elle virait 1000 tours. Ça fait qu'elle sciait. J'aurais pu monter son régulateur à 100 milles à l'heure si j'avais voulu, elle aurait viré 2000 tours à la minute. C'était bien trop vite. Il ne faut pas que ce soit trop vite. C'est en cas d'accidents. La première fois que j'ai vu chauffer une scie sur un moulin à scie, j'ai eu peur (rires).

On travaillait de nuit. C'était pour un particulier. C'était des billots d'habitants. On sciait des billots de sapin, d'épinette, puis du merisier et du bouleau. Ça ne marchait pas toute l'année. Ça marchait deux, trois mois au printemps, mai, juin, juillet des fois, mais après ça, il n'y avait plus de sciage. Il y a une gars de l'Anse St-Jean qui s'est tué là. Il est tombé le ventre sur la scie. Il a voulu se parer, la scie lui a coupé les deux bras et elle l'a coupé en deux. Quelqu'un qui était accidenté s'*amanchait* comme il pouvait. Prenez le petit Saulnier. Il restait *à ras* le moulin, il était à peu près à 200 pieds du moulin. Il avait une famille, plusieurs enfants, une femme. Il a eu de l'aide. La paroisse l'a aidé. Le gars du moulin en a donné un petit peu, quelques *piasses.*

Au début ce sont les pères Oblats qui ont bâti le moulin à Laterrière. Les Gauthier ont acheté ça des pères. C'était un gros moulin dans ce temps-là. Il y avait la grande scie et un *ledger*. Le *botteur* servait pour le bois de [333] 9 pieds, 10 pieds, 11 pieds et 12 pieds. Il se trouvait une *catherine* là-dessus. Enfin, une chaîne sortait les *croûtes* dehors. Tout cela fonctionnait avec une petite turbine à eau de 24 pouces. Au moulin des Gauthier, ils sciaient parfois du bois de fuseau. C'était du quatre pieds, du bouleau. Autant que possible, il fallait que ce soit « clair » de faux-bois. Ils chargeaient à bord des *chars,* ici à Laterrière et ils *shippaient* cela en dehors. Au moulin, à un moment donné, le *boss* avait changé sa *catherine* pour une machine à bardeau neuve. C'était un monsieur de Larouche qui a installé la machine à bardeau. Au printemps, ils s'attendaient de faire du bardeau, mais ils n'en ont pas fait. M. Ernest Gauthier, le propriétaire du moulin à scie, ne s'occupait pas de ça *pantoute.* C'était un M. Dubois de Larouche qui avait soin du moulin, à salaire. Et ce moulin-là, il a toujours marché à l'eau. Il n'a jamais viré à l'électricité. Quand ils ont débâti, il devait avoir plus de 100 ans. Au moulin à farine, n'importe qui allait faire moudre l'avoine pour les animaux. Il y avait un meunier logé en haut du moulin.

Je me rappelle qu'à la Première guerre mondiale en 1912, ça ne marchait quasiment plus. Ils avaient ôté les meules. Ils avaient fait installer une *moulange* à marteau qu'ils appelaient. Ça virait très vite, 3600 tours à la minute pour moudre l'avoine. Mais ça ne virait pas encore assez vite. Il aurait fallu que ça vire au moins à 5000 tours à la minute pour faire presque de la farine. Mais en tout cas ça faisait bien, ça avait du bon sens. Ça ne coûtait pas trop cher à faire marcher parce que ça marchait à l'eau. Ils ne payaient pas l'eau. Ils la prenaient dans la rivière. Seulement, il fallait qu'ils entretiennent leurs dalles et le moulin. Il y avait des *strappes* là-dedans puis des fois, une *strappe* fait défaut. Il faut que ce soit réparé.

La tête de la turbine avait des dents, *comme de raison*, pour prendre la charge de la grande roue qui faisait marcher tout le moulin. Il y avait une grande *strappe* qui avait 16 pouces de large. Elle devait avoir 25, 30 pieds de long. C'était une *strappe* qui avait certainement 50, 60 pieds de long quand elle était allongée. Elle avait 16 à 18 pouces de large, sur une grande roue qui avait au moins six pieds je crois bien. Ça virait le *grément* du moulin sur une petite roue. Elle ne virait pas vite, mais « seulement qu'à » l'autre bout, c'est là que ça virait. Pour la tête de la turbine, les dents étaient en bois. Il ne fallait pas qu'il aille de l'eau là, ni d'huile, pour ne pas manger le bois. Ils faisaient les dents avec de l'érable sec ou du merisier sec. Une *bad luck* que ça faisait un défaut, les dents se faisaient débarquer d'un bout à l'autre. Il y en avait au moins une trentaine. Il y en avait toujours de fait d'avance. C'était moins dispendieux qu'un engrenage en métal avec de l'huile. Ça ne sciait qu'une couple de mois. Ça sciait un mois, deux mois, 10 heures par jour. J'ai scié pendant un été au moulin à scie chez Ernest. J'ai *canté* longtemps. Samuel Dubois de Laterrière, le gars de Larouche, [334] c'était un gars de moulin à scie. Il a fait ça tout le temps de sa vie. L'hiver, il était mesureur de bois pour les compagnies. L'été, il s'en venait au moulin à scie chez Ernest Gauthier. Il a été là je pense dix ans de temps. Il sciait et il avait soin du moulin. C'est lui qui avait soin du *planeur* et moi, je sciais en-haut. Ça s'apprend à force de voir scier, puis de s'essayer.

La crise

Durant la crise, on a été longtemps à rien faire. On ne travaillait pas, il n'y avait pas d'ouvrage. Le gouvernement nous faisait travailler un peu : creuser des *fossets* « sur » des cultivateurs « où ce que » les terres sont trop *mouilleuses*. Comme les travaux d'hiver, ils nous faisaient faire du chemin dans la terre gelée, au pic puis à la pelle. On a fait des travaux d'hiver durant la dernière guerre. Faire du chemin dans la terre gelée au pic puis à la pelle, on en faisait pas gros par jour. On allait jusqu'à faire de la clôture l'hiver, planter des piquets… C'était rien que pour nous amuser. Ce n'était pas payant *pantoute* pour eux autres. C'est pareil lorsqu’ils donnent un octroi de 100,000 *piasses* pour un loisir, par exemple, pour faire une piste de *ski doo* ou bien pour faire du ski de fond. Ça ne leur donne pas grand argent, ces affaires-là. Chez Ernest Gauthier, on n'a pas eu d'accidents d'hommes. On a eu des accidents de machine, on a brisé des machines, c'est tout.

Ça été un temps, quand ils *dravaient* à l'eau naturelle, ils mettaient tout le bois à terre, les billots de 12 pieds et demi, pour aller à la Pulperie à Chicoutimi. Il fallait tout le rouler à l'eau. On avait de l'eau 24 heures par jour, ça fait qu'il fallait travailler 15 heures. Quand ils ont eu des écluses, ils faisaient mettre le bois sur la glace et ils laissaient dégeler les rivières. Ils fermaient les écluses et quand elles étaient pleines, ils ouvraient les pelles puis ils faisaient passer le bois. C'était moins dur. Je n'ai pas vu de gros accidents. J'ai fait ça longtemps pourtant. Il y en a eu dans certaines rivières, mais ça dépendait des rivières. Dans l'automne de la conscription, on a commencé à miner au marteau dans la tête du gros Pickauba pour les Price. Du commencement de juillet, on a miné jusqu'à la Toussaint, à peu près un mille de rivière. Il y avait des roches qui étaient hautes comme ici. On perçait jusqu'à quatre trous de quatre pieds dans la même roche. C'est moi qui chargeais ça. J'emplissais le trou de dynamite, je la défaisais toute, pareil à de la farine. Je la foulais avec un bois, tranquillement, puis un bout de *ratelle* dedans. Ça cassait la pierre… On a miné à peu près un mille de rivière, à trois vannes de mineurs. Ça faisait neuf avec le forgeron qui arrangeait les barres.

C'était un vieux un garçon de Jonquière qui était *foreman*. C'était tous des garçons qui s'étaient fait exempter par la compagnie Price. Moi, j'étais trop vieux pour travailler pour la compagnie. On était engagé par un [335] *boss* de Jonquière pour aller miner. J'étais engagé pour arranger les barres à mine. On est monté là à pied. On montait par St-Cyriac, puis ils nous traversaient en chaloupe l'autre côté. On prenait un chemin puis on montait en *waguine*. On a travaillé une semaine ou deux. Il y avait du chemin à faire pour les *bacagnoles*. Le *foreman* attendait le forgeron mais il n'arrivait pas. J’ai dit au *foreman :* « *On va se couper des barres à mines puis on va s'installer pour miner en attendant le forgeron*. » « *Vous êtes-tu capable d'arranger des barres à mine* ? » J'ai dit : « Comme de raison *que je suis capable*. » On avait une enclume, on avait du feu, on avait tout ce qu'il fallait. Comme de fait, je me suis coupé un bout de barre sur une hache chauffée. Je me suis fait un ciseau *à fret* puis, j'ai tout coupé les autres barres. On coupait de 15 pouces par exemple à aller à trois pieds, quatre pieds. Il y avait une douzaine de barres. Quand le *foreman* a vu que j'étais capable d'arranger les barres à mine, il a demandé de laisser faire pour le forgeron. À peu près au bout d'un mois, j'ai dit à un de mes frères : « *Je vais te montrer à arranger les barres à mine. »* Je lui ai montré durant deux, trois jours. Il a pris le tour. On pouvait étirer ça tant qu'on voulait. Quand elle cassait, on lui refaisait un « taillant », on avait rien qu'à l'étirer. On rendait ça coupant avec le marteau, on arrangeait le « taillant » pareil à un couteau, pareil à une hache.

Je ne me suis jamais intéressé à la politique de près. J'ai toujours voté « rouge » à Ottawa et « bleu » à Québec. Aujourd'hui, les réunions publiques de députés dans les paroisses ne se font plus. Autrefois, il arrivait que le diable prenait dans les salles publiques. Les candidats venaient faire des *parlements*. Il y avait des assemblées contradictoires. C'était celui qui avait la plus belle gueule qui était le meilleur (rires). Certains obtenaient pas mal ce qu'ils demandaient. Quand le député Arthur Gaudreault est rentré, un gars de Laterrière, c'était un M. Émond, un de ses petits cousins qui l'a conduit (Libéral, Québec, 1919-1923).

[336]

**Partie III  
Mémoire du travail**

“Je me suis recommandé au bon Dieu  
et j'ai dit : « Astheure, aidez-moi !”

Louis Girard (80 ans)

Ouvrier

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | GIRARD |
| PRÉNOM | LOUIS |
| DATE DE NAISSANCE | 7 OCTOBRE 1908 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 1er MARIAGE : 1940. 2e MARIAGE 1948. |
| NOM DE L'ÉPOUSE | 1er : MARIE-LUCE ST-GELAIS  2e : JULIE TREMBLAY |
| ENFANTS | QUATRE ENFANTS : TROIS GARÇONS, UNE FILLE |
| OCCUPATION | BÛCHERON, CUISINIER, OUVRIER, GARDIEN CAMPS FORESTIERS, CULTIVATEUR. |
| INSTRUCTION | 7e ANNÉE, COURS PRIMAIRE AU COMPLET. |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1908 | Naissance à Laterrière. |
| 1915 | Début du cours primaire à l'école du village. |
| 1923 | Il s'occupe de la ferme familiale à la place de son père malade. |
| 1925 | Départ pour les États-Unis. Il travaille dans les aciéries. |
| 1926 | Retour à Laterrière. Travail dans les chantiers. |
| 1929 | Durant la crise, il participe aux travaux publics. |
| 1932 | Il abandonne la ferme et travaille dans un abattoir. |
| 1935 | Il travaille à Chute-au-Portage. |
| 1939 | Il travaille à Arvida. Il installe des châssis. |
| 1941 | Mariage avec Marie-Luce St-Gelais. |
| 1942 | Il achète une maison dans le rang de l'Église. |
| 1947 | Décès de son épouse en couches. |
| 1948 | Remariage avec Julie Tremblay. |
| 1954-1955 | Retour au village où il travaille au moulin à scie. |
| 1966-1967 | Concierge à la Commission scolaire. |
| 1967 | Bûcheron. |
| 1973 | Il prend sa retraite tout en travaillant comme cuisinier. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Monsieur Louis Girard est né en 1908 dans le rang Saint-Pierre à Laterrière. Dès l'âge de cinq ans et demi, il fréquente l'école primaire. Après des études qu'il complète jusqu'à la septième année, l'achat d'une terre par son père détermine une partie de sa carrière. À 14 ans, étant le plus vieux de la famille, il s'occupe de la ferme. Durant l'hiver, à l'instar des autres fils de cultivateurs, il part travailler en forêt, à l'emploi des grandes entreprises forestières de la région. En 1925, un oncle l'invite à travailler dans une manufacture, en Ohio, aux États-Unis. À cet endroit, il met au monde l'enfant d'une voisine, ce qui est un phénomène rare pour un homme à cette époque, car les accouchements sont le lot des sages-femmes et des médecins. Il aura l'occasion de récidiver à Laterrière, durant une tempête qui empêche le médecin de se rendre au chevet de la parturiente. De retour au village, il reprend le travail sur la ferme de son père. Durant sa vie, il se marie à deux reprises, les deux fois avec d'anciennes religieuses. Il aura quatre enfants de ces deux mariages.  Comme homme à tout faire, monsieur Girard est sujet à de fréquents changements d'occupations. Tour à tour, il est cultivateur, journalier, concierge, bûcheron et cuisinier, autant de métiers qu'il pratiquera au gré de ses disponibilités. Homme actif, la maladie l'empêche de pratiquer les activités qu'il préfère comme le jardinage et la fabrication de son vin. Cet informateur attire d'entrée de jeu la sympathie. Après une vie bien remplie, occupé à faire vivre décemment sa famille, monsieur Girard, représente le témoin d'une époque où la pratique de plusieurs métiers est le lot d'un grand nombre de travailleurs. Notons malgré tout une continuité à travers son récit de vie, continuité qui permet d'appréhender les changements importants survenus durant sa vie. |

La naissance à Laterrière

Je suis né le 7 octobre 1908 à Laterrière, dans le rang St-Pierre. Dans le temps, mon père était journalier et il gagnait sa vie à travailler l'hiver dans le bois et l'été chez les cultivateurs. Ma mère s'appelait Alma Bédard. Nous étions huit enfants. J'étais le plus vieux. Mon enfance s'est passée au rang St-Pierre. Quand j'ai commencé l'école, c'est Mlle Yvonne Fournier qui m'enseignait au rang St-Pierre. Elle pensionnait chez le grand-père Bédard mais elle venait souvent coucher chez nous. On restait dans la même maison que mon grand-père Bédard. Nous étions dans le bas et les Fournier restaient en haut. À un certain moment, Mlle Fournier a dit : « *J'emmène Louis à l'école*. » J'avais cinq ans et demi. J'ai commencé l'école et j'ai continué toute l'année. J'aimais l'école. Mlle Yvonne était aimable. C'était une bonne personne. Elle n'était pas trop sévère. On était [338] en première année. Une fois, dans le temps des fêtes, elle me dit : « *Tu es jeune encore, mais je vais essayer de te faire passer ta petite communion*. » Elle est allée voir M. le curé Marceau qui m'a posé quelques questions de catéchisme. J'ai répondu à toutes ses questions. Il m'a demandé : « *Sais-tu ta confesssion* ? » Je lui ai dit oui et je me suis confessé. « *Tu iras communier*. » C'est comme ça que j'ai fait ma petite communion à l'âge de six ans. Ensuite, j'ai continué à aller à l'école. Je suis toujours resté au rang St-Pierre.

L'achat d'une terre

Quand j'ai arrêté l'école, nous avons acheté une terre qui se situait dans le rang St-Pierre. Papa a dit : « *On achète-tu la terre* ? » J'ai dit : « *Tant qu'à moi, on a beau l'acheter si on est capable de s'emprunter de l'argent pour la payer*. » Un de ses amis était vieux garçon et il nous a prêté de l'argent pour l'achat. Mon père s'appelait Honoré Girard. Il n'a pas été capable de cultiver la terre tout seul parce qu'il a été malade. Il s'était *morfondu* un certain printemps. Il a failli mourir. Il a quand même acheté la terre. J'avais 14 ans. C'est moi qui tombais à la tête de la business*.* J'étais assez costaud et j'avais un peu d'accoutumance parce de temps en temps, pour faire passer le temps, je travaillais chez mes oncles qui avaient des fermes. Les autres enfants de la famille étaient trop jeunes et ils allaient encore à l'école. J'ai pris la terre. Au début, il n'y avait pas beaucoup d'animaux parce qu'on avait acheté du *shérif*. Il y avait une vache et un cheval que mon père possédait déjà et on a acheté un autre cheval et deux vaches. Le lait des vaches, c'était pour la famille en attendant que l'on se *regreille*. Mon oncle Napoléon avait plusieurs animaux. Au printemps, il se débarrassait de ses jeunes veaux parce qu'il en avait de trop. Il nous les donnait. À mesure qu'ils vieillissaient, les nôtres produisaient.

Jusqu'à l'âge de 18 ans, j'ai toujours travaillé sur la terre de mon père. Mes deux frères ont vieilli et ils ont travaillé sur la terre avec papa. Je travaillais aussi mais, l'hiver, j'allais dans les chantiers pour Price et la Consol. J'étais bûcheron. En été, on posait les poteaux pour monter l'électricité au village. Nous partions de la Chute à Garneau dans le rang St-Pierre. Nous étions cinq ou six qui creusaient des trous et il y avait une autre gang de cinq ou six hommes à l'arrière qui plantait les poteaux. C'est ainsi que j'ai travaillé à monter l'électricité à Laterrière, jusque chez le père Ernest Lapointe, au bout du village. Par la suite, nous sommes partis de chez Adrien Gagnon et nous nous sommes rendus jusqu'à la Chaîne. À cet endroit, ils amenaient le bois et le descendaient sur la rivière du Moulin pour Dubuc. Les gars l'approchaient, le mettaient sur la chaîne et le [339] montaient sur les *chars*. Ils transportaient le bois avec les *chars* jusqu'à Chicoutimi. Plus tard, ils ont bâti une dalle qui partait de la Chaîne et qui traversait la rivière Chicoutimi où le bois descendait. C'était aux alentours de la crise.

Le départ pour les États-Unis

Par la suite, j'ai commencé à faire la cuisine pour les *jobbeurs*. À cette époque-là, je suis allé aux États-Unis. Un de mes oncles qui y restait, Thomas Girard, m'a amené. Il restait dans la ville de Nile, en Ohio. Il était venu se promener à Laterrière. À l'époque, je travaillais au lac Ha ! Ha ! Je construisais une écluse en bois. Il est venu me chercher avec sa *machine*. Il est resté quelques jours chez nous. Il m'a dit : « *Tu ne viendrais pas aux États-Unis passer un an avec moi* ? » Il se trouvait à rester tout seul, sa femme n’était plus avec lui. Ses enfants demeurent encore dans ce coin-là. Ils viennent de temps en temps. Ils ne parlent presque pas français. En 1925, je suis monté aux États en automobile. On passait par Grande-Baie, Anse-St-Jean, Petit-Saguenay et Charlevoix jusqu'à Québec. Dans le temps, ils étaient en train de faire la route. À partir de Québec, les routes étaient plus belles et ce fut plus rapide pour atteindre l'Ohio. En arrivant, j'ai été quatre mois sans travail. Je cherchais de l'ouvrage mais il n'y en avait pas. Mon oncle travaillait et je faisais la besogne à la maison.

J'ai trouvé du travail à la même manufacture que mon oncle. Il travaillait le jour et je travaillais la nuit. C'était un moulin d'acier. On y fabriquait de l'acier en plaques qui variait selon la grandeur de la tôle désirée. Il y avait trois fournaises. La première servait à commencer la tôle qui passait dans des rouleaux, sur le même *shaft*. Il y avait environ une quinzaine de rouleaux. La feuille passait dans le premier rouleau, je la recevais et je la changeais de bord. Les autres reprenaient la feuille et la mettaient dans le deuxième fourneau pour la faire réchauffer. Ensuite, ils me la retournaient, je la reprenais encore une fois et elle était renvoyée dans le troisième fourneau. Comme finition, la feuille de tôle était repassée. Je faisais de bons salaires car on était payé tant du cent feuilles. En réalité, je gagnais deux piastres par jour. Ah ! Ah ! C'était beaucoup dans le temps ! Aux États-Unis, je me suis fait une blonde. Je ne me suis pas marié parce qu'elle s'est découragée. C'était une Italienne. Elle parlait très peu le français. C'était une bonne personne. Elle ne voulait pas laisser ses parents et je voulais revenir à Laterrière. C'est pour cela qu'on a dû se laisser.

Les accouchements

C'est là aussi que j'ai accouché mon premier bébé. C'était dans la maison de mon oncle. La femme qui restait dans le loyer du bas était [340] enceinte. Son mari travaillait à la même *shop* que nous autres, mais de jour. Dans le temps, comme je n'avais pas encore commencé à travailler, je pouvais l'aider. Elle était pour accoucher. Elle a essayé d'appeler un docteur mais elle n'a pas été capable d'en trouver. Elle m'a dit : « *Va voir ma mère*. » Je suis allé voir sa mère qui restait tout proche mais elle n'a pas voulu venir. À un moment donné, elle m'a dit : « *Tu vas être obligé de m'aider. Comment que je* vas *faire ? On va s'arranger. »*

Comme j'étais presque vétérinaire, j'ai dit : « Coudon*, on le fait aux animaux, pourquoi on le ferait pas pour le monde* ? » Je me suis recommandé au bon Dieu : « Astheure*, aidez-moi* ! » Il m'a aidé parce que tout s'est bien passé. J'ai *trimé* un lit. J'ai fait un tapis avec des gazettes et l'enfant s'est mis à sortir. Une fois au monde, j'ai pris l'enfant et j'ai coupé le cordon au milieu. Je l'ai attaché a deux endroits, à un pouce de distance. « Astheure*, reste couchée, je vais aller nettoyer l'enfant*. » Je l'ai lavé avec de l'eau et du savon. Quand il a été bien lavé et changé, j'ai été le lui porter. C'était un petit gars. Le soir, quand le mari est arrivé, il est allé voir sa femme dans la chambre. Il a sursauté en voyant son bébé. « *Je n'ai pas eu de docteur, c'est M. Girard qui m'a fait toute la* job*, il n'a pas eu de misère* ! » C'était mon premier accouchement. Il m'a remercié. Il était bien content.

Par la suite, j'ai fait un accouchement au rang de l'Église et un autre au Portage. Au Portage, c'était une soeur de la femme à Gérard Côté. C'était l'automne, les chemins étaient glacés. Ils avaient demandé un docteur à Chicoutimi et il ne pouvait pas se déplacer. Gérard Côté est venu me chercher. C'est moi qui ai fait l'accouchement avec sa femme Maria Rouleau. Il n'y a pas eu de problèmes et tout s'est bien passé. L'autre accouchement, c'était en hiver au rang de l'Église. Il y avait eu une grosse tempête de neige. Dans ce temps-là, je travaillais chez *Saguenay Fournitures*. Il avait fait un vilain temps durant quatre ou cinq jours. Les chemins étaient bloqués, on ne pouvait pas travailler. La femme de Joseph St-Gelais, Mariette Bouchard, allait accoucher. C'était dans les années 1950. Un soir, Henriette arrive chez nous et cogne à la porte. J'ouvre et elle dit : « *M. Louis, je suis venue vous chercher.* » Je m'habille et je pars avec elle. Joseph m'amène à la chambre. « *Mariette est pour rester malade, elle a quatre mois de fait et on n’est pas capable d'avoir de médecin à nulle part. J'ai téléphoné au docteur Gobeil et il est pris dans la tempête à Boileau, l'autre bord du lac Ha ! Ha !* » Le curé Girard a refusé aussi : « *Je n'y vas pas, je ne suis pas capable. Allez chercher M. Louis Girard, il va vous faire la* job *et ça va bien aller*. » Je l'ai accouchée. L’enfant était mort, c'était une fausse-couche. Quand le docteur Gobeil a été de retour, il est venu voir et il a dit : « *Je n'ai rien à faire. Il a tout fait* ! »

Nile, en Ohio, était une petite ville de 5000 âmes. Par la suite, j'ai changé de place. J'ai été à Yorktown toujours dans l'Ohio. J'ai travaillé [341] dans une manufacture d'acier où on fondait le fer. Ils prenaient le fer en poudre pour le faire fondre. Quand il était liquide, on versait le potdans des petites cuves. Ça donnait des blocs de fer de deux pieds carrés. J'ai travaillé à cette manufacture jusqu'à mon retour ici. Je n'étais pas *tanné*, mais il fallait que mon passeport soit bon pour un an sinon je devais me faire naturaliser Américain. J'aimais mieux rester au Québec. Mon oncle est venu me reconduire tout en venant faire un tour.

Le retour au village

Revenu à Laterrière, dans le rang St-Pierre, j'ai continué à travailler sur la terre de mon père. À l'époque, les travaux de la terre se faisaient à la charrue tirée par des chevaux. Une fois les récoltes ramassées, on faisait le labour pendant 15 jours. Au printemps, quand la terre était dégelée, on *harsait* avec des *harses* à disques. Tout se faisait avec les chevaux. Ensuite, on passait le semoir et la grande *harse* carrée. J'aimais le travail sur la ferme. J'ai quitté la terre quand je me suis marié. Mon père était mort et ma mère aussi. C'est Joseph et moi qui restions sur la terre. Les autres étaient tous partis. Rosaire était à Jonquière et travaillait dans les garages. Il y avait une de mes soeurs avec nous. Les autres étaient mariés. Je voulais faire de la petite culture maraîchère comme le jardinage, les patates… J'avais demandé un prêt au gouvernement pour acheter un tracteur et les *gréments.* Le gouvernement a accepté. Joseph m'avait dit : « *Moi, je veux faire de la grosse culture. J'en ai pas assez grand, si tu veux me vendre ton morceau, je vais l'acheter*. » Entre-temps, je m'étais marié et ma femme était d'accord pour que je lui vende. Au lieu de demander un prêt, Joseph a demandé au gouvernement de faire un transfert. Le gouvernement a consenti. Ils lui ont prêté l'argent pour me payer ma part.

Le premier mariage

Je me suis marié à Marie-Luce St-Gelais. On s'est rencontré par hasard. Je ne la connaissais pas étant donné qu'elle était entrée jeune au couvent. Elle avait enseigné quelques années avant d'y entrer. Dans ce temps-là, j'allais au mois de Marie tous les soirs. Un dimanche soir, Paul Gilbert, mon voisin, qui était venu au mois de Marie me propose : « *J'aurais quelque chose à te demander. Serais-tu intéressé à connaître une fille ? »* « *Tu me prends de court !* » « *J'en aurais une à te présenter, elle te connaît. »* Le dimanche après-midi suivant, j'ai dit : « *Je vais sortir un peu, si j'arrive tard pour le ménage, ne soyez pas inquiets*. » Ma soeur m’a répondu : « *Le ménage, on va le faire*. » J'ai été rencontrer la fille qui restait au Portage. Elle n'était plus religieuse. Elle était sortie du couvent depuis un an. C'était une fille du père François St-Gelais du rang de l'Église. Quand je suis arrivé, la fille à [342] William Côté, Léoza, est venue me recevoir. « *Tu vas traverser la grande maison, il y a quelqu'un qui t'attend*. » C'est là que je l'ai rencontrée, que je l'ai connue. Elle voulait se marier, comme moi d'ailleurs. On a parlé, discuté ensemble.

Dans la semaine, il y avait eu des élections. On m'avait demandé d'être secrétaire d'élection. À l’époque, ça votait dans les maisons. Le bureau de votation était justement chez Paul Gilbert. Lorenzo-William Côté transportait les *voteurs*. Marie-Luce lui a donné une lettre pour moi. Il me l'a apportée en cachette. J'ai *rachevé* ma journée et le soir, j'ai lu la lettre. C'était une invitation pour aller la rencontrer chez Henri St-Gelais. Il fêtait une de ses filles. Ce soir-là, on a décidé de se marier. À l'époque, nous avions tous les deux 37 ans. Elle a *rachevé* son école dans la semaine. La fin de semaine, elle a déménagé chez son père, au rang de l'Église. On est allé « mettre les bans » à l'église. Nous nous sommes mariés au bout de sept ou huit jours. Nous avons fait un voyage de noces à Québec. Nous avons voyagé avec les Autobus Crevier. On ne passait pas par le boulevard Talbot dans le temps car il n'était pas encore en construction.

Un an après mon mariage, j'ai trouvé de l'ouvrage chez Lavoie et Frères. Je travaillais à l'abattoir. J'abattais des bœufs et des porcs. C'était dur, mais ça allait bien. J'étais avec Joseph St-Gelais et Marcel Brassard qui restaient au rang de l'Église. Il y avait également Armand Gagné de Bagotville. Je demeurais dans une maison d'Adhémar Lavoie. Il y logeait les *travaillants*. On payait 10 piastres par mois de loyer. C'est là que nous avons eu un petit garçon. Au bout de deux ans et demi de travail, Adhémar a été obligé de *slacker* des hommes parce qu'il en avait trop. J'étais rentré un des derniers et j'ai été *slacké*. Dans le temps, Schock élevait des visons au Portage. Ils avaient besoin d'un homme pour remplacer Raymond Pedneault qui s'occupait des volailles. Ils m'ont fait venir et m'ont demandé si je voulais travailler. J'ai accepté. Nous étions une quinzaine d'hommes réguliers. L'automne, il en employait plus, parce que la pelleterie emploie plus de monde. La pelleterie dure juste une couple de mois. Je m'occupais des volailles, des poulets, des poules, des dindes. J'ai fait deux ans et demi. J'ai voulu faire monter mon salaire et me faire fournir de bois comme les autres. Je trouvais que je travaillais trop. Il n'a pas voulu. Quand j'ai vu cela, j'ai été obligé d'abandonner. Je suis retourné au rang de l'Église et j'ai acheté une maison d'Adhémar Lavoie. Après, j'ai commencé à travailler d'un bord à l'autre. J'ai travaillé au pont du rang de l'Église sur la route 170.

Quand je suis revenu au rang de l'Église, ma première femme est décédée cette année-là. Elle est morte en ayant un enfant. La maladie a été courte. Elle est descendue à l'hôpital le dimanche soir. Le lundi matin, ils [343] m'ont téléphoné et m'ont demandé de descendre, ils avaient besoin de moi. En arrivant à l'hôpital, elle n'avait plus de connaissance, elle ne parlait plus, elle avait juste le souffle. Elle est partie vite. Elle était descendue pour un accouchement. C'était à la naissance de Marie-Luce. On a dit qu’elle était morte des suites de l'accouchement mais il semble que les soins n'auraient pas été faits. J'ai voulu avoir des renseignements là-dessus, ils n'ont jamais voulu m'en dire plus. Le bébé a survécu. Après la mort de sa mère, les médecins ont dit : « Astheure*, il faut faire une césarienne pour sauver l'enfant. On a une demi-heure sans ça, tout est fini*. » Ils ont sauvé le bébé.

Le second mariage

Je me suis remarié au bout de quatre mois. C'est arrivé parce que j'ai voulu placer mes enfants à l'orphelinat. Le curé Charles-Eugène Girard (1936-1956) m'avait fait demander au presbytère. J'ai été le rencontrer. Il m'a dit : « *Qu'est-ce que t'as dessein de faire ?* » « *J'ai dessein de placer mes enfants à l'orphelinat. »* Le curé n’était pas d’accord du tout avec cette idée parce que selon lui, l’orphelinat c’était pour les enfants qui n’ont pas de parents. « *C'est pas facile de trouver quelqu'un pour tenir maison.* » « *On va t'aider, essaye. Faut que tu t'organises.* » Je travaillais toujours chez Schock. J'étais monté à Jonquière pour retirer les assurances de ma femme. Elle avait une assurance des Artisans de 500 $. Ma belle-soeur m’a dit : « I*l y a une nommée Julie Tremblay qui était religieuse et qui est sortie du couvent. Elle reste à Bagotville et elle travaille chez monsieur Lepage. Je sais qu'elle veut se marier*. » Le curé Girard s’est occupé de l’affaire. « Ti-Noune » Gagné travaillait à Bagotville. Il voyageait des hommes au travail. Il conduisait un taxi. « Ti-Noune » m’a téléphoné : « *Quand est-ce que tu pourrais y aller ?* » « *Pas à soir, j'ai de l'ouvrage.* » « *Quand est-ce que ça t'*adonnerait*?* » « *Je vais m'organiser pour demain soir*. »

« Ti-Noune » savait où demeurait le bonhomme Lepage. Il y avait un petit restaurant *à ras*. Il est allé chez le bonhomme et il lui a demandé pour parler à Mlle Tremblay. Le bonhomme a dit : « *Vu que c'est toi et que je te connais bien, je vais te l'accorder mais pas plus que cinq minutes*. » La bonne femme était malade, elle était mourante. Julie Tremblay est venue voir « Ti-Noune » « *Écoute, je m'en vais lui écrire et il me dira ce qu'il en pense*. » Dans sa lettre, elle m'a demandé si j'étais intéressé à la rencontrer chez sa nièce, Françoise Saulnier, sur la rue du Port. Cette lettre d'amour, je pense que je l'ai encore. Lorsque je suis arrivé, elle m'attendait. On a fait connaissance. On n’a pas décidé *drette-là*, il fallait s'expliquer avant. Je lui avais dit que j'avais deux enfants. L'un des deux demeurait avec moi en pension. Elle m'a répondu : « *Je suis intéressée, en autant que tu gardes tes* [344] *enfants. Si tu ne gardes pas tes enfants, cherche-toi une autre femme* ! » Je ne demandais pas mieux. On a veillé tous ensemble. C'est là qu'on a décidé de se marier.



Madame Julie Tremblay et monsieur Louis Girard, 1948,  
Fonds Bonneau, ANQC, 480-850.

On s'est marié à l'église Sacré-Coeur de Chicoutimi. Ses parents résidaient dans cette paroisse. Après notre mariage, on est resté au Portage durant un an et demi. Ensuite, nous avons déménagé au rang de l'Église. J'ai acheté la maison d'Adhémar et nous l'avons habitée pendant 12 ans. J'étais à l'abattoir de chevaux avec Maurice Maltais du rang de l'Église. J'ai travaillé également au pont de la route 170, celui de la rivière du Moulin. Par la suite, j'ai hiverné dans le bois au Portage pour Jean-Joseph Girard. Il faisait de la pulpe et des billots. Durant l'été, je suis retourné au champ d'aviation, dans le quartier des soldats et des aviateurs. L'automne suivant, j'ai bûché pour un *jobbeur*. L'année d’après, j'ai retravaillé au champ d'aviation pour la réparation des aqueducs. L'hiver suivant, j'ai bûché chez Maurice Maltais. J'ai fait des billots et de la pulpe durant deux hivers. Par la suite, *Saguenay Fournitures* a demandé à Raymond St-Gelais de trouver un homme pour quelques jours. J'étais supposé « piler » de la planche mais finalement, j'ai travaillé aux boîtes pour charrier des *croûtes* avec un bull. Il fallait faire des grandes boîtes de 12 pieds de long par huit pieds de large. C'était *amanché* sur une grosse *sleigh.* J'ai travaillé au moins 12 ans chez *Saguenay Fournitures*. Durant la semaine on couchait dans le bois et les fins de semaines, on descendait chez nous.

Le travail au couvent

Entre-temps, j'ai eu une fille avec ma deuxième femme. Deux ans après, on a eu un petit garçon. Ma fille Francine est venue au monde à l'hôpital. Nous étions avec le docteur Tremblay de Bagotville. À cette époque, je restais toujours au rang de l'Église. Quand je suis parti du rang, je suis revenu *icitte* à Laterrière. Sur l'entrefaite, au couvent, ils avaient besoin d'un homme pour remplacer Thomas-Louis Gagné. Il était concierge [345] et il abandonnait. Pierre Gagnon m'a rencontré et il m'a proposé de prendre un ouvrage à l’année pour être concierge au couvent avec les soeurs. J’ai fait application. J'ai travaillé au couvent durant trois ans et demi. Pendant ce temps, j'ai déménagé du rang de l'Église au village. Ce terrain, je l'ai acheté de Claudémir St-Gelais. J'avais entendu dire que la maison du professeur Gagné au village était à vendre. Le professeur Gagné m'a dit : « *Vous voulez acheter une maison ? »* « *Je voudrais me rapprocher du village pour mon ouvrage. »* Ma propre maison, je l'ai vendue 2 000 piastres cash à mon cousin. Le professeur Gagné me vendait la sienne 5 000,00 $. J'ai demandé le prêt à la caisse populaire et j'ai été accepté. Les Gagné se sont découragés et ils ne voulaient plus vendre. Ils sont arrivés chez nous en pleurant. La femme disait : « *Ça me coûte de m'en aller d'*icitte. » Le papier était fait et on était propriétaires tous les deux. La femme me faisait pitié. J'ai dit : « *As-tu ton papier* ? » J'ai été chercher le mien. Je les ai déchirés et envoyés dans le poêle.

Claudémir avait un terrain à vendre au village. Je l'ai rencontré et il a accepté de me le vendre. J'ai décidé de bâtir ma maison au village, tout près de l'église. J'ai acheté le terrain et on est allé chez le notaire Jules Gauthier à Jonquière qui est parent avec Jules Gauthier de Laterrière, pour les papiers. Le lendemain, je me suis engagé une pelle mécanique ainsi qu'un camion et j'ai tout débarrassé. On a commencé à bâtir. J'ai fait le solage avec des blocs. Il y avait un vieux solagede ciment de deux pieds de large par trois ou quatre pieds de haut. C'était plein d'aulnes, de framboisiers et de cenelliers*.* J'ai tout fait enlever. Dans ce temps-là, la *dump* était au coeur du village. On a commencé la construction. Je suis ici depuis 1960.

Comme je l'ai dit précédemment, j'ai travaillé comme concierge trois ans et demi au couvent. J'ai changé de supérieure et elle n'a pas voulu me garder. Elle s'appelait soeur Saint-Rodrigue. Elle était plus jeune que l'autre. Celle pour qui je travaillais avant, c'était une bonne personne, c'était la bonté du monde. Quand sœur Saint-Rodrigue a pris la charge, elle voulait que je fasse tout autrement. Je lui ai dit : « *Je vais être pris pour travailler jour et nuit. »* Elle m’a dit : « *Va falloir qu'à six heures tout soit fait. »* Je lui ai répondu : « *Je ne suis pas capable d'arriver* pantoute*. Comme avant, j'arrivais mais là, je n'arriverai pas. Enlever toute la cire. Il faut que je le fasse le soir, parce que dans la journée les classes sont pleines. »*

Le samedi midi, j'avais terminé mon ménage. J'avais bien lavé et ciré mes planchers. J'arrive le lundi matin, il y avait un grand lac d'eau par terre. Ce n'était pas de l'eau, c'était de la pisse. La supérieure vient me rencontrer : « *Vous n'avez pas fait votre ménage samedi ? »* J’ai répondu : « *Mère, j'ai fait mon ménage. »* Elle me dit : « *Regardez par terre ! »* J’ai répondu : « *C'est pas moi qui ai fait ça. Je sais pas si c'est vous ou bien si c'est d'autres mais ça été* [346] *fait après mon départ. »* Elle m'a traité de maudit cochon mais j’ai répondu : « *Je ne suis pas une fille à "Ti-Jos" Villeneuve pour être un cochon*. » C'était une Villeneuve du rang St-Louis. Son père élevait des cochons, il faut bien croire que cela l'a insultée. Je suis parti et j'ai porté les clefs au concierge Georges Munger qui me remplaçait en attendant. Ils ont fait une assemblée et ils ont voulu me réengager avec les mêmes obligations qu'avant, mais toujours avec cette sœur-là. Je n'ai pas voulu. J'ai dû arrêter de travailler. J'ai essayé d'avoir mon chômage mais je n'ai pas été capable. Ils m'ont puni de quatre mois parce que j'avais refusé de travailler.

Après cela, j'ai passé l'été à St-Félix. Je travaillais sur la terre d'un de mes neveux. À l'automne, je suis remonté dans le bois pour le syndicat. Je bûchais aux endroits où leurs machines ne pouvaient pas aller, avec mon *sciotte* et ma hache. J'ai bûché tout l'hiver. L'année *d'ensuite*, j'ai passé quasiment tout l'été à la maison, avec du chômage. À l'automne de la même année, *Saguenay Fournitures* a eu besoin d'un homme. J'ai bûché un an et demi pour eux. Je me faisais un meilleur salaire. Ensuite, *Saguenay Fournitures* a fermé. J'ai continué pour le Syndicat Coopératif et Scierie Saguenay. J'ai eu la job de gardien jusqu'à l'âge de 65 ans.

La retraite

L'été, je travaillais pour le gouvernement. Je faisais la cuisine à Clermont. J'ai fait cela quatre ans. On préparait de la tourtière, des pâtés à la viande, de la viande rôtie, du porc rôti, des tartes, de la soupe. Je ne faisais pas de *beans*. Le soir dans le bois, comme loisir, je lisais et j'écoutais la radio. J'ai été gardien pour le Syndicat jusqu'à l'âge de 65 ans. À 65 ans, ils ont dit : « *On ne peut plus vous garder. La loi nous oblige à vous lâcher*. » En politique, j'ai voté une fois conservateur. C'était dans le temps de Duplessis. Après cela, j'ai toujours été libéral. Je n'ai jamais voté parti québécois parce que je ne voulais pas séparer le Canada d'avec la province de Québec. Je n'ai jamais été un vrai fervent de politique. J'ai toujours fait ma religion. J'allais à l'église tous les dimanches jusqu'à cet hiver, parce que j'ai été obligé d'arrêter de marcher. J'avais mal aux jambes et je n'ai pas recommencé encore.

C'est la première année que je ne fais pas de jardin non plus. J'ai été malade et j'ai été à l'hôpital. Il y a trois ans, on m'a opéré pour la prostate. J'avais fait une révolution de bile. C'est le foie qui est trop chargé et ça veut sortir. J'avais *restitué* parce que j'avais trop fait d'efforts, je perdais connaissance. On m'a descendu à l'hôpital. Ils ont essayé de prendre ma pression, mais je n'en faisais pas. Ils m'ont « collecté sur les machines » et m'ont donné des médicaments pour me remonter et pour pouvoir prendre ma pression. Je n'ai pas été longtemps à l'hôpital, seulement deux jours et [347] demi. Ensuite, j'ai remonté *icitte*. Une autre fois, j'avais été au chalet du docteur Tremblay, au lac Otis. On avait travaillé fort et on était fatigué. J'ai dit : « *Je* vas *me prendre une aspirine*. » Je me suis couché et j'ai pris une « inflammation de poumon ». J'ai été obligé d'aller chez le docteur et il m'a envoyé à l'hôpital passer des examens. Ils m'ont renvoyé chez nous. Ils m'ont donné une petite prescription. Je devais prendre un liquide et 15 pilules. Comme je ne pouvais pas digérer ce médicament, le curé Tremblay m’a dit : « *Prenez-les pas* ! » J'ai une de mes soeurs qui reste à Jonquière. Elle m'a téléphoné et m'a demandé si j'avais le remède d'étoupe de France. « *Je ne l'ai pas. Je l'ai perdu et je n'ai jamais été capable de le retrouver*. » « *Je l'ai moi, la recette. Prends-toi un papier et un crayon, je vais te la donner.* »

Il n'y a pas seulement de l'étoupe de France dans cette recette, il y a de l'alcool, un œuf et de l'esprit de menthe. Il faut tout mélanger pour obtenir une crème. On applique cela sur l'estomac ou dans le dos. Il faut la garder trois jours. Au bout de ce temps, il faut l'enlever. Je te dis qu'il y a des bibites là-dedans et ça démange. L'ouvrage se fait après. Au bout de 15 jours, j'ai tout *restitué* le mauvais que j'avais. J'ai *restitué* deux moitiés de bassin de cette cochonnerie-là. Après, j'ai été tranquille. La médecine de sauvage a été efficace. C'est ce qui m'a sauvé la vie. Sans cela, j'étais fini. C'était une « inflammation de poumons » et je ne m'en aperçois plus *pantoute*.

Jusqu'à l'année dernière, nous avons fait nos conserves et notre vin. Il me reste encore un peu de vin de *mascou* et du champagne. Ils testent 12% d'alcool. J'ai mon cahier de recettes : pour la bière, le porter, le vin, le cidre, la liqueur, etc. Ce livre s'appelle : *Procédé de fabrication à la maison*. J'étais encore garçon quand je l'ai eu. Il y a des recettes que j'ai écrites à la main. Le vin de pissenlit se fait avec les fleurs jaunes, seulement les fleurs. J'ai déjà fait du vin de tomate et du vin de rhubarbe, mais pas *icitte*. C'est un vin de couleur jaune rougeâtre. Du vin de gadelle, je n'en ai pas fait. Je voudrais bien me faire du vin de salsepareille. Si je trouve de la salsepareille, je m'en ferai. Cette plante, on la trouve dans le bois. Elle pousse comme un grand coton. Ça fait une tête noire comme des petits pois. C'est à la fois noir et bleu marin, j'en ai fait une fois. On en ramassait sur les crans. C'est fort à manger. Le vin de *bettes*, c'est *saprément* bon aussi.

[348]

**Partie III  
Mémoire du travail**

“L'argent qu'on gagnait, on en donnait un peu  
à notre mère et on gardait le reste…”

Roland Fournier (85 ans)

Mesureur et commis

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | FOURNIER |
| PRÉNOM | ROLAND |
| DATE DE NAISSANCE | 21 DÉCEMBRE 1904 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 27 SEPTEMBRE 1933 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | GERMAINE BOLDUC |
| ENFANTS | TROIS ENFANTS : UN GARCON, DEUX FILLES |
| OCCUPATION | MESUREUR, COMMIS. |
| INSTRUCTION | COURS COMMERCIAL SÉMINAIRE |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1904 | Naissance à Laterrière. |
| 1912 | Décès de son frère Georges. |
| 1918-1919 | Fin des études au séminaire et début du travail de mesureur de bois. |
| 1927 | Décès de son père, début du travail de commis chez Côté & Boivin. |
| 1933 | Mariage avec Germaine Bolduc. |
| 1941 | Début du travail de commis à l'Alcan. |
| 1942-1943 | Achat de sa première automobile. |
| 1955 | Décès de sa mère. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Monsieur Roland Fournier est né à Laterrière en 1904. Membre d'une famille nombreuse, fils d'ouvrier, il fait des études au séminaire où il suit un cours commercial. Dès la fin de ses études, il travaille pour la Compagnie de pulpe de Chicoutimi. Il passe court séjour à l'emploi de la compagnie Price puis entre au service du magasin général Côté & Boivin de Laterrière. Après quelques années passées à œuvrer dans ce commerce, il entre au service de la compagnie [349] Alcan en 1941. À son arrivée dans cette entreprise, son salaire double. Ses emplois précédents se situaient généralement en forêt.  Il épouse Germaine Bolduc en 1933 avec qui il aura trois enfants. Monsieur Fournier raconte les changements survenus durant sa vie : l'installation de l'aqueduc, l'arrivée de l'électricité et de l'automobile. Impliqué au plan politique, il raconte certaines anecdotes reliées à la vie politique de Laterrière. Dans le domaine public, il a occupé le poste de secrétaire de la municipalité durant près de 15 ans. |

La naissance au début du siècle

Je suis né à Laterrière dans cette maison-ci, le 2l décembre 1904. Je me suis marié à Germaine Bolduc le 27 septembre 1933, pendant la crise. Elle a été ma seule épouse. Nous avons eu trois enfants, un garçon et deux filles. J'ai été secrétaire-trésorier de la municipalité pendant une quinzaine d'années et j'ai fait un terme comme président de la Commission scolaire, au moment de la construction du collège Notre-Dame de Laterrière. Mes premières années de travail, c'était pour la Compagnie de pulpe où j'étais mesureur de bois. J'ai fait le même travail durant un an aussi pour la compagnie Price. J'ai travaillé pendant 14 ans chez Côté & Boivin. J'étais commis au magasin général. À ce moment-là, j'avais un salaire de 50 dollars par mois. Par la suite, je suis allé travailler à l'Alcan comme commis au magasin central. J'ai fait mon cours commercial au Séminaire de Chicoutimi. Dans le temps, on appelait cela la cinquième. Je n'ai pas suivi d'autres cours.

Mon père s'appelait Achille Fournier et ma mère Elmire Tremblay. Elle était originaire de Grande-Baie. Je pense que mon père est né à Grande-Baie également. Quand il est arrivé ici, il a travaillé pour les Gauthier au moulin à farine. Comme il était asthmatique, il a dû abandonner ce travail. Il est entré pour la Compagnie de pulpe, c'était dans le temps de J.-A. Dubuc. Il construisait des écluses. Mon père est allé à l'école jusqu'à l'âge de neuf ans seulement mais il était capable de construire des écluses. Il était très adroit. Je me rappelle qu'il en a bâti une Aux Mouches anciennement. Il a appris son métier lui-même. C'est une adresse naturelle. Monsieur Gobeil était constructeur d'écluses aussi. Il a appris son métier de mon père parce qu'ils ont travaillé ensemble. Ce sont les Gauthier qui ont amené mes parents à Laterrière. C'était en 1903. Dans ce temps-là, papa restait à Grande-Baie et voyageait en bicycle. Il travaillait avec les Gauthier et il devait voyager de Grande-Baie à Laterrière. Les Gauthier lui ont vendu ce morceau de terrain en 1903. Il l'a payé 100 dollars à raison de 50 dollars [350] par année. Il mesurait 338 pieds de long. Mon père a bâti lui-même sa maison. Je suis venu au monde la première année qu'il a demeuré ici, en 1904. La maison initiale a été bâtie en planches. Elle a été rallongée. Pour bâtir sa maison, papa prenait son bois chez les Gauthier. Le bas est fait avec du bois ordinaire mais le haut est fini avec du bois de Colombie.

Dans notre famille, nous étions neuf enfants. Je suis le septième. Il y avait Blanche, Georges, Hormidas, Philippe, Roméo, Yvonne, Berthe, Irma, qui est morte jeune, et moi. Blanche était la plus vieille de la famille. Elle s'est mariée avec Philippe Desbiens qui était aussi parent avec ma femme Germaine Bolduc. Georges, le plus vieux des garçons, s'est noyé en 1912. Mon père était assez gros de stature. Il n'a jamais fumé de sa vie. Il est mort à 56 ans des suites d'une hernie. Une nuit, son hernie s'est étranglée. On l'a descendu à l'hôpital et le docteur Tremblay l'a opéré. Dans ce temps-là, c'était avec du chloroforme et papa faisait de l'albumine dans ses urines. On sait maintenant que le chloroforme et l'albumine, c'est comme chien et chat. Il a perdu connaissance dans la nuit et il est mort deux jours plus tard. Il ne s'était pas remis de son opération. Il est mort au mois d'avril l927. Maman est morte en 1955. Elle avait 89 ans. Elle demeurait encore ici avant sa mort.

Les études au séminaire

En 1918, nous étions trois frères au séminaire. Mon frère Hormidas était appelé à la prêtrise. Mon père payait nos études. Dans ce temps-là, je pense qu'il en coûtait 100 dollars par année pour les trois enfants. J'ai fait mon école primaire à Laterrière, en face de l'église. Je n'étais pas trop bon étudiant. Au primaire, j'ai eu comme professeurs, Laura Côté, Yvonne Girard et Marie Desgagné. Un peu plus tard, Marie Desgagné s'est mariée et c'est Berthe, ma soeur, qui a continué à me faire la classe. Berthe a commencé à enseigner en 1916 ou 1917. Ensuite, j'ai fait trois ans de séminaire. J'avais choisi de suivre le cours commercial. Il fallait suivre des cours d'anglais et de tenue de livres. J'étais pensionnaire. On ne peut pas dire que j'étais un élève brillant, mais je n'étais pas méchant non plus. Je n'étais pas tellement studieux mais j'étais docile. Dans les cours que j'ai suivis, il n'y avait pas de latin. Cela commençait en élément seulement. Quand j'ai fini mes études, j'avais à peu près 15 ans. J'ai commencé à travailler presque tout de suite pour la Compagnie de pulpe. À cette époque, il y avait beaucoup de travail pour les jeunes hommes. Nous travaillions à la Chaîne. Le bois arrivait de la rivière du Moulin et il était chargé sur les *chars*. Il était transporté au Portage et déchargé dans la rivière Chicoutimi. C'était pour alimenter le moulin de pulpe à Chicoutimi. Pour ce travail, on était payé deux piastres par jour. C'était les salaires du temps. L'argent qu'on [351] gagnait, on en donnait un peu à notre mère et on gardait le reste. On ne payait pas de pension. C'est maman qui contrôlait les finances dans la maison.



Roland Fournier, mai 1925, Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-19162.

Je ne me suis pas acheté d'automobile très rapidement. En 1942 ou 1943, j'ai acheté ma première automobile, une petite Chevrolet. En 1930, je travaillais chez Côté & Boivin. Nous avions un petit camion. J'ai dû passer mon permis de conduire pour le *chauffer*. Le premier camion appartenait à Côté & Boivin. On allait chercher notre marchandise avec ce camion. L'hiver, les chemins fermaient mais on avait un cheval. Quand je travaillais à Arvida, nous utilisions le *snowmobile*. On n'avait pas de chemin encore dans ce temps-là. Ce n'était pas entretenu, donc on voyageait en *snowmobile*. Je me souviens que c'était « Ti-Noune » qui nous menait à l'usine d'Arvida. On partait à trois heures le lundi matin pour prendre le train dans le rang St-Thomas pour ensuite se rendre à Arvida. On restait en pension toute la semaine. « Ti-Noune » venait nous chercher le vendredi. Je me rappelle d'un voyage où on était 11 dans le *snow*. On a renversé dix fois en montant. Je pense que les chemins carrossables ont été ouverts seulement après 1945.

Début du travail à l'Alcan

J'ai commencé à travailler à l'Alcan en 1941. Quand la Première guerre mondiale est arrivée, j'étais trop jeune pour y aller et mes frères aussi. À la Deuxième guerre mondiale, c'était le contraire, nous étions trop vieux. Je n'ai jamais été demandé par l'armée mais je me rappelle qu'en 1918, les soldats venaient pour chercher les conscrits évadés. Il y en avait plusieurs qui se cachaient à Laterrière. Ils se cachaient surtout à la Rivière à Mars. Quand j'étais petit, nous avons toujours eu un jardin. Nous avions une vache. L'étable est encore là. Quand j'étais jeune, nous vendions du lait. C'était cinq *cennes* la pinte. Je me rappelle que papa et maman engraissaient souvent un cochon et des poules. On faisait l'abattage à l'automne et on conservait la viande dans un *caveau*. Je ne me rappelle pas que maman ait fait du *cannage* mais nous avions une petite boucanière dans la cour. Papa avait organisé deux tonnes de sirop l'une sur l'autre et on faisait boucaner la viande pour monsieur Juste Côté, notre voisin. Monsieur Côté s'était bâti en 1905 je pense.

[352]

En 1917-1918, j'étais mesureur de bois et il y avait plusieurs *jobbeurs*. On avait cinq *jobbeurs* sur notre chantier. Je me souviens d'un Morrissette de Ste-Anne. Dans ce temps-là, des sous-contractants faisaient chantier, ce n'était pas la Compagnie de pulpe directement. Quand mon père est mort en 1927, Côté & Boivin était déjà ouvert. Maman a parlé à monsieur Fortier, le gérant chez Côté & Boivin, et je suis entré au magasin général. J'y ai travaillé de 1927 jusqu'en 1941. Je pense que le magasin s'est bâti en 1916. Monsieur Fortier et Aimé Girard ont commencé tous les deux à ce moment-là. Monsieur Fortier était le plus vieux des deux. Il était gérant et Aimé était commis. Adrien Gagné a travaillé chez Côté & Boivin jusqu'en 1927. C'est lui que j'ai remplacé parce qu'il s'en allait pour la voirie. Nous étions trois hommes à temps plein au magasin. Monsieur Fortier était le patron. Je m'occupais du dehors mais je servais au comptoir au besoin. Autrefois, il y avait une grosse étable et de gros hangars près du magasin. On recevait le foin par *chars* et il y avait des animaux. Lors de ma première journée d'ouvrage, en novembre 1927, on a déchargé un *char* de patates. Elles n'étaient pas empochées. Il fallait les empocher dans le *char*. On les descendait dans la cave du magasin. Dans ce temps-là, la Compagnie de pulpe fonctionnait. Le matin on chargeait de 25 à 30 chevaux qui montaient dans les chantiers de la Rivière à Mars. Il y avait les *portageurs* de la compagnie ainsi que des journaliers de Laterrière qui *charroyaient.* C'était des charges de foin, d'avoine, de porc, de boeuf, etc. On recevait le porc et le boeuf par *char*. À partir de 1925, les chantiers étaient pas mal gros.

Le travail au magasin

On faisait de bonnes affaires. Je me rappelle, la première année que j’ai travaillé au magasin, nous avons vendu pour 85 000 dollars. Je peux en témoigner. Tous les livres étaient au magasin et c'est monsieur Fortier qui les tenait. L'automne, c'était la grosse saison parce que les chantiers débutaient. On peut dire que l'économie à Laterrière marchait très bien à cette époque. Il y en avait du travail. Au printemps, une fois les chantiers finis, c'était la drave*.* La Chaîne ouvrait et le moulin à scie opérait surtout l'été. Papa a bâti un moulin à scie au lac St-Gelais pour la Compagnie de pulpe. Ce moulin a marché deux ans. Monsieur Gobeil était scieur et papa était contremaître. Il a été bâti à peu près en 1925. C'est à cet endroit que papa a eu son coup de mort. Ils ont débâti le moulin du lac St-Gelais pour le reconstruire à St-Félicien. Papa a trop forcé pour déplacer une pièce de bois et il a fait son hernie. Le moulin des Lepage était vers la Chaîne, quand on arrive dans le bas de la côte près de chez Saulnier et « Piano Pedneault ». Le moulin des Lepage a fonctionné tout le temps que la chaîne a opéré. Les chemins d'accès existent encore. Aujourd'hui, c'est l'Alcan qui se trouve sur les terrains où était le moulin de mon père.

[353]

J'ai travaillé avec mon père au moulin du lac St-Gelais. Nous ne faisions pas compétition avec le moulin à Jules Gauthier. La Compagnie de pulpe leur envoyait beaucoup de bois. Nous autres, on comptait les billots qui montaient sur la chaîne. Le bois était chargé sur les trains à la Chaîne et on allait le décharger au Portage, dans le bas de la côte. Il y avait un quai et les *chars* s'y rendaient pour décharger. Adrien Gagnon était chauffeur de *bâleur* et il chauffait au *bran de scie*. Il travaillait là après l'accident qu'il a eu à Port-Alfred vers 1925, un peu avant qu'il ouvre son magasin général et achète son char*.* Ensuite, il y a eu la fameuse crise du Secours direct de 1929. Ça a été un coup dur. On payait le bois une piastre la corde en l929. Au magasin, j'étais payé 50 dollars par mois pareil*.* C'était un salaire fixe. J'ai gagné cela pendant 14 ans. Quand le temps de la drave arrivait, nous commencions à travailler à six heures du matin. Pendant la Deuxième Guerre, le magasin marchait quand même. Les mois ordinaires, on vendait pour 40 ou 45 000 piastres.

J'ai travaillé avec Aimé Girard. Il était toujours de bonne humeur, toujours en farce. C'était un bon vivant. Je me rappelle qu'on a fait les crèches de Noël ensemble. C'était un compagnon de travail mais c'était surtout un bon ami. Il prenait un petit peu de boisson mais il ne se déplaçait pas. Quand je descendais à Chicoutimi, j'allais toujours à la Commission des liqueurs et je rapportais un petit flasque d'alcool. Aimé avait toujours sa petite cachette en arrière du magasin. Il y avait un département où l'on mettait la vaisselle et c'est là qu'il cachait son flasque. Il payait la traite à monsieur Fortier. On en prenait un petit peu tous les trois mais on ne se déplaçait pas. Aimé prenait beaucoup de photos. Il avait un appareil Kodak carré. Il faisait de la belle photo pour l'époque et il en donnait. Il n'a jamais eu d'automobile. Il fumait la pipe. C'est moi qui achetais son tabac. Monsieur Fortier et lui étaient deux gros fumeurs. Ils se demandaient bien pourquoi je ne fumais pas. Il écrivait bien et il était intelligent. Il a été secrétaire de la Commission scolaire très longtemps, jusqu'à sa mort je pense [[181]](#footnote-181).

Quand j'ai travaillé à l'Alcan, mon salaire a doublé. J'avais 100 dollars par mois. J'ai occupé le poste de secrétaire de la municipalité, ce qui me donnait 25 piastres de plus par mois. J'ai rempli cette tâche à peu près une quinzaine d'années. C'est moi qui tenais les minutes du conseil du village. Nous étions sous tutelle. Il fallait envoyer les minutes de chaque réunion au gouvernement et un inspecteur passait à chaque année. La tutelle [354] était seulement pour le conseil municipal de Laterrière village. La paroisse était séparée dans ce temps-là. Durant la crise, ma sœur Berthe faisait la classe et moi, je travaillais. Berthe nous a toujours aidés. J'avais la chance d'acheter le linge et la nourriture au magasin où je travaillais. Nous avions notre jardin, notre vache et nous n'achetions que le nécessaire. Au magasin, outre la marchandise sèche et le tissu à la verge, nous gardions la viande seulement durant l'hiver. L'été, on tenait le lard salé au *quart* et les bouchers ambulants prenaient la relève. À l'époque, monsieur Georges Lapointe était boucher. Les gens achetaient leur viande du marchand ambulant qui passait par les maisons. Notre famille prenait la viande chez les cultivateurs qui venaient nous la vendre. C'était de la volaille, du porc et du bœuf. En travaillant au magasin général, je n'étais pas obligé d'aller acheter ma viande à Chicoutimi. Le fromage et le beurre étaient achetés dans une fromagerie. On achetait le pain de monsieur Cyrille Émond. Au magasin, il n'y a pas eu d'endroit frigorifié ni de frigidaire avant 1943.

Le gros du marché, chez Côté & Boivin, c'était d'abord pour répondre aux besoins des travailleurs forestiers, ensuite à ceux de la population en général. Malheureusement, il y avait beaucoup de crédit. Côté & Boivin a dû perdre quelques comptes avec ce système là. Moi-même, j'ai fait du crédit. Nous avions un peu de compétition. Notre clientèle était faite et les compétiteurs ne nous dérangeaient pas beaucoup. Mais, il n'y a pas de doute que Tremblay « Mathias » puis Adrien Gagnon ont attiré leur part de clients. Je me levais vers six heures et demie et partais pour travailler. J'arrivais chez Côté & Boivin, je faisais le ménage et je soignais le cheval. Je revenais déjeuner avec la famille vers huit heures. J'allais toujours travailler à pied. Je travaillais aussi souvent en arrière du comptoir que dehors. Nous avions une heure pour dîner. Nous travaillions le soir, seulement dans le mois de décembre. Il fallait faire le décor des vitrines. On travaillait jusqu'à 11 heures et demie, même le soir de la messe de minuit. Dans le temps de Noël, on vendait du bonbon, des pommes, des oranges et des bananes. On avait toujours un *crate* de bananes accroché. On vendait à la caisse une diversité de biscuits. On vendait de tout.

Le mariage

Ma femme et moi, nous nous sommes connus enfants. On a vieilli ensemble et je ne sais pas pourquoi je suis allé la chercher. J'étais assez vieux pour me marier, j'avais 29 ans. J'ai cinq ans de plus que ma femme. Elle avait 24 ans quand nous nous sommes mariés. On allait ensemble chez monsieur Desbiens qui l'avait élevée après le décès de sa mère. C'est devenu plus sérieux quand nous sommes allés chez Annette Tremblay. C'était une bonne amie. Annette était dans le chœur de chant et elle aimait beaucoup [355] le notaire Thomas-Louis Gauthier. En arrivant, celle-ci m'avait dit : « *Roland, il n'y a pas de fille pour toi, va donc chercher Germaine*. » Alors, je suis allé la chercher et je lui ai demandé : « *Germaine, viens donc veiller avec moi, je n'ai pas de compagne*. » Elle s'est habillée et nous avons commencé comme cela. On s'est fréquenté deux ou trois ans avant le mariage. Finalement, on a décidé de se marier.

Notre mariage a eu lieu le 27 septembre 1933 à l'église de Laterrière. C'est un confrère du séminaire, un nommé Morin qui nous a mariés. Il est venu à Laterrière pour nous marier. Nous nous sommes mariés le matin très tôt, à sept heures. Ensuite, on a eu la réception chez monsieur Desbiens. Après, nous avons pris un taxi et nous sommes partis pour la Malbaie en voyage de noces. Dans ce temps-là, les chemins étaient en sable. Je me souviens qu'il pleuvait très fort. À la Malbaie, nous avons visité des parents ; maman y avait trois soeurs et elle était venue avec nous autres en voyage. Maintenant, il n'y a plus de Fournier à la Malbaie, ils sont tous morts. J'ai toujours été chantre à l'église. Dans le temps de Raoul Bouchard, Jean Maltais et Joseph-Élie Maltais, nous chantions le vieux chant. Après cela, le grégorien est arrivé. Il fallait suivre des cours. L'abbé Pelletier était venu nous donner les cours de grégorien. On a même suivi des cours à Chicoutimi. J'ai toujours chanté à l'église de Laterrière. Maintenant, je ne chante plus. Je ne suis plus capable de monter l'escalier. Je *pogne* des malaises dans les reins. Marcher pour aller à l'église, cela me fatigue. C'est surtout dans le bas de la colonne vertébrale que ça me fait mal. Je marche en masse. Je vais à l'épicerie Notre-Dame et des fois, je prends mon bicycle.

Ma femme et moi allons encore à l'église tous les dimanches. Quand je leur ai annoncé que j'arrêtais le chant, j'ai fait ma petite *brâille* en arrivant ici. Je ne voulais pas arrêter. Cela fait maintenant deux ans que j'ai arrêté de chanter. Je devais avoir une quinzaine d'années quand j'ai commencé à être chantre. Je m'ennuie encore car j'aimais chanter. Autrefois, on avait de l'eau avec la roue à vent. Il y avait une roue à vent en arrière de l'étable chez Jules Gauthier. Juste Côté restait à côté de chez nous et ensemble, on avait une *tank* de 50 gallons. Il y avait un tuyau qui amenait l'eau jusqu'ici à partir de chez Jules Gauthier. Nous avions l'eau été comme hiver. À ma connaissance, nous avons toujours eu l'eau courante. Lorsque le lac était trop bas nous avions l'eau à la tonne. Pour ce qui est des égouts, ils tombaient dans la coulée. C'est ce qu'on appelait le lac des étrons. Tous les égouts allaient directement dans le coeur du village.

L'arrivée de l'électricité

L'électricité est arrivée en 1927. On a eu la radio assez rapidement. Au magasin, on a toujours eu le téléphone. Il est arrivé dans les années [356] 1920, je pense. Quand papa est mort en 1927, on avait le téléphone à la maison. Dans ce temps-là, les poteaux étaient de ce côté-ci. Il devait y avoir une dizaine de *broches* de téléphone qui passaient. Pour ce qui est de la nourriture, je peux dire que je n'étais pas un gros mangeur de poisson. Chez Côté & Boivin, on tenait du poisson. Il y avait du poisson salé et l'hiver nous avions du beau saumon frais. À vrai dire, j'aime mieux la viande et les légumes frais. L'année passée, je crois, ma femme et moi avons cessé de faire notre jardin.

Je me rappelle aussi que, pendant les années 1950, ils ont décidé de mettre dehors les enseignantes mariées ainsi que les vieilles. C'est ainsi que ma soeur Berthe a été remerciée de ses services. Elle a enseigné de 1917 à 1960. Les commissaires du temps étaient Hilaire Maltais, Pierre Gagnon et Fernand Gilbert. J'étais président de la Commission scolaire quand on a bâti le collège en 1957. L'abbé Adolphe Tremblay était curé dans le temps. Ce sont les clercs de St-Viateur qui dirigeaient le collège. Comme président de la Commission scolaire, j'avais invité les frères chez nous, à la maison. J'avais invité le frère Poirier et le gros frère Latendresse. L'abbé Adolphe n'était pas content parce que j'avais reçu les frères. C'était un gars qui connaissait bien Laterrière, c'était un gars de la place. J'ai fait un terme et Pierre Gagnon est venu prendre ma place. Nous travaillions tous les deux à l'Alcan, au même magasin. Pierre était à la réception du matériel et moi, j'étais au bureau. Il m’a dit : « *J'ai l'intention de m'envoyer à la Commission scolaire* ! » J'ai répondu : « *Si tu as l'intention de t'envoyer, moi, je me retire* ! » Je me suis retiré.

L'accouchement des enfants s'est toujours fait à la maison. Le médecin venait. Le docteur Mayrand était petit de taille. Ils l'appelaient le médecin des pauvres. Il partait de Chicoutimi pour venir accoucher. Il y avait le docteur Riverin qui venait en voiture. Quand Germaine a accouché de Ruth, c'est le docteur Gérard Tremblay qui est venu. C'était un de mes confrères de classe. Nos trois enfants sont nés à la maison avec un médecin, nous ne sommes jamais allés à l'hôpital pour cela. Pour l'accouchement de Rémi, le docteur Gagné est venu. Pour Louise, c'est le docteur Gobeil. On n'avait pas d'aide pour nous *relever* mais il y avait une fille qui venait aider un peu. Ma femme a allaité Ruth et Rémi. En politique, j'ai toujours été libéral au fédéral. J'ai voté une fois Mulroney, pour les conservateurs. Je ne déteste pas Mulroney. Au provincial, j'ai toujours été libéral également mais je n'ai jamais voté péquiste. Ah non ! Je ne regrette rien, disons que j'ai fait une vie heureuse. Cela va continuer je pense. Ce qui est malheureux, c'est que ma femme n'a plus beaucoup de santé. Elle a maintenant 80 ans et sa fête est au mois de mai. Elle est née le 8 mai 1909. Déjà 80 ? C'est court pareil une vie quand on regarde en arrière…

[357]

**Partie III  
Mémoire du travail**

“Il faut prendre son temps  
pour le faire comme il faut…”

Gérard Côté (78 ans)

Ouvrier

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | COTÉ |
| PRÉNOM | GÉRARD |
| DATE DE NAISSANCE | 25 NOVEMBRE 1910 |
| LIEU DE NAISSANCE | STE-FLORENCE, MATAPÉDIA |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 17 JUILLET 1939 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | MARIA ROULEAU |
| ENFANTS | DEUX ENFANTS VIVANTS : UN GARÇON, UNE FILLE, DEUX ENFANTS DÉCÉDÉS EN BAS ÂGE. |
| OCCUPATION | ARTISAN, OUVRIER |
| INSTRUCTION | PAS DE SCOLARITÉ, 1RE ANNÉE. |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1910 | Naissance à Ste-Florence, Matapédia. |
| 1922 | Premier travail dans les chantiers. |
| 1923 | Arrivée à Laterrière. |
| 1927 | Décès de son père. |
| 1928 | Remariage de sa mère avec Michel Boutet.  Début du travail pour la Shawinigan Power. |
| 1939 | Mariage avec Maria Rouleau. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Monsieur Gérard Côté est né en 1910 dans la Matapédia. Deuxième d'une famille de huit enfants, il commence tôt à travailler avec son père qui pratique le métier de forgeron. Ils arrivent à Laterrière en 1923. Son père décède quatre ans plus tard. Il demeure le seul soutien de la famille. Durant sa vie, il pratique plusieurs métiers. L'arrivée de la mécanisation oblige les forgerons à se recycler. À cet égard, monsieur Côté se tourne vers l'entretien général au sein d'une entreprise d'élevage de visons de Laterrière. La menuiserie devient sa principale occupation : il construit [358] des maisons ainsi que certaines constructions plus importantes comme le manoir Clairval. Il avoue avoir eu des différends avec les architectes, mais son indépendance naturelle le place en position avantageuse. Il quitte le chantier de construction quand la mésentente risque de compromettre la qualité des travaux.  Tout au long du récit, monsieur Côté souligne certaines situations conflictuelles survenues entre lui et certaines personnes. Travailleur très occupé, il avoue que le temps lui a manqué de s'impliquer dans la politique municipale ou provinciale. Il a su se faire de bons amis dans sa communauté. Il estime qu'aujourd'hui, la vie est plus facile qu'à cette époque. |

Naissance dans la Matapédia

Je suis né à Ste-Florence dans la Matapédia et c'est pour cela que j'ai appris l'anglais et le français. Mon père s'appelait Alphonse Côté et ma mère Marie-Anne Dufour. Dans notre famille, nous étions six filles et deux garçons. Ma sœur Réjeanne était la plus vieille. J'étais le deuxième. Mon père pratiquait le métier de forgeron. Il a forgé un peu à Ste-Florence, ensuite, il a déménagé à Campbellton. Après, mon père est allé à Hell River où il a ouvert une forge à son compte. Hell River est situé au Nouveau-Brunswick. Je suis arrivé à Hell River à l'âge de trois ans environ et j'y suis parti à l'âge de 13 ans. Mon père forgeait de tout : il ferrait les chevaux, les voitures, les roues, les *sleigh* et même des *tombes*. J'ai aidé mon père à faire des tombes de bois pour les morts. C'était fait à la main. Il en a fait beaucoup après la grippe espagnole.

Dans ce temps-là, la boutique de forge servait à tout le monde. Quand je vivais et travaillais avec mon père, cela a toujours bien marché. Il était très sévère et exigeant au travail. Franchement parlant, j'ai toujours eu de bons rapports avec mon père sauf peut-être les deux ou trois dernières années parce qu'il y avait des troubles de ménage. Je crois qu'il s'est marié à 18 ans et il est mort du cancer de l'estomac. Il demeurait encore à Laterrière. C'est en l927 qu'il est mort. Il a été enterré à Laterrière. Il est mort à la maison. Ma mère a vécu jusqu'à l'âge de 66 ans. Quand elle est morte, après son deuxième mariage, elle restait au lac Sergent. Anciennement, mon père demeurait sur la ferme d'Onésime Gauthier (Nono). Dans ce temps-là, trois fermes appartenaient aux Gauthier. Madame Onésime Gauthier est ma soeur. C'est la plus vieille de la famille. Elle a eu 80 ans le premier avril dernier. Elle est encore vivante et elle reste à Chicoutimi, chez sa fille. Onésime, on l'a toujours connu sous le nom de Nono.

[359]

L'arrivée à Laterrière

Je suis arrivé à Laterrière vers 1923. À cette époque, nous n'avions pas d'auto. Monter ici à partir du Nouveau-Brunswick, c'était tout un trajet. Je suis venu au Saguenay par les gros *chars*. Mon père est parti un an avant moi parce que la boutique de forge à Hell River avait passé au feu. Nos parents n'étaient pas argentés beaucoup. Ils n'avaient pas d'assurances et ils étaient désemparés. Papa est venu ici pour se trouver de l'ouvrage, il fallait bien qu'il vive ! Il s'est *adonné* à venir parce qu'ils commençaient à faire les travaux à Arvida. Au bout d'un an, mon père m'a demandé de venir le trouver. Je ne pesais pas cent livres quand je suis arrivé ici. J'ai commencé à travailler. J'ai pris le bois à 12 ans pour aider ma mère à faire vivre la famille. La seule instruction que j'ai eue, c'est au primaire. J'avais entre sept et neuf ans et j'allais dans une école privée. J'ai d'abord travaillé à la voirie, pour le gouvernement. J'étais à Hell River et l'entrepreneur m'avait pris probablement par charité parce que je n'étais pas capable de faire l'ouvrage d'un homme. J'étais petit et, charger les voitures à chevaux de gravelle dans les *pits* de sable, c'était l'ouvrage d'un homme. Mais, je gagnais le même prix qu'un homme car j'avais trois piastres par jour pour dix heures d'ouvrage. Avec cela, on pouvait faire manger ma mère et les autres enfants. Après la voirie, je suis venu trouver mon père. Il m'a expliqué comment venir au Saguenay. J'ai pris les *chars* et je suis venu le rencontrer au lac Sergent, dans le comté de Portneuf, à 27 ou 28 milles de Québec, dans le coin de Duchesnay. À partir de Québec, on est venu par le train.

Les premiers travaux

Le premier endroit où nous avons travaillé fut au lac Épinette. J'étais *show-boy* et mon père était forgeron. Nous travaillions au dépôt de l'autre bord du lac Onatchiway. C'était un dépôt de victuailles pour desservir les chantiers. Je suis arrivé à l'automne 1923. Nous sommes partis au bout d'un mois et demi. J'avais été malade. Je devais être allergique à quelque chose parce qu'en arrivant à Chicoutimi, ma toux s'est passée. Une fois débarqués à la station des *chars*, nous sommes allés à l'hôtel de François Gauthier. François Gauthier avait une terre à Laterrière. C'est la terre que Ti-Louis Lavoie avait il n'y a pas si longtemps. François Gauthier a dit à mon père : « *Si ton garçon veut travailler, qu'il monte sur ma terre à Laterrière.* » Papa m'a conduit et j'ai commencé à arracher les patates. J'ai fait rire de moi parce que je n'avais pas beaucoup de *chums.* J'étais le petit nouveau. J'avais un accent, la parlure de la Gaspésie mêlée avec un peu de français et d'anglais. En plus, les gars m'appelaient « la morue ». Je n'aimais pas me faire appeler comme cela. J'étais tout seul de ma gang. Le premier vrai ami [360] que je me suis fait ici, c'est Georges Gauthier. Il est mort il y a quelques années. C'était un garçon de Thomas-Louis Gauthier. À un moment donné, ils se sont mis à me dire : *« Appelle-les les maudits bleuets du Lac-St-Jean*. » Alors, j'ai commencé à me faire des amis. Un an plus tard, mon père a fait venir toute la famille à Laterrière. Au début, nous sommes restés au moulin à farine du père Honorat. Il y avait un logement au-dessus du moulin et notre famille l'occupait.

Nous demeurions encore au moulin à farine quand Nono a marié ma sœur. Les Gauthier, Nono, Ernest et Herman restaient tous les trois dans la maison de pierre sur le vieux bien de leurs ancêtres. Après, ils ont séparé les terres. Nono est allé sur la terre de la Chaîne. Quand les *chars* ont cessé de venir ici, Herman n'avait plus d'ouvrage. Alors, ils ont *rachevé* de séparer les biens. Nono est venu ici près du village et Herman est monté sur la terre d'en haut. Mon père était encore au moulin à farine lorsqu'il est tombé malade. Dans le temps, j'étais allé travailler le long de la rivière St-Maurice à La Tuque. À la mort de mon père, ma mère était seule avec les enfants. Nono Gauthier les a amenés chez lui. Papa est mort à la maison et il a été exposé sur les planches dans sa demeure. Il ne fallait pas beaucoup de planches parce qu'il pesait 42 livres quand il est mort. Il était mangé au *coton*. J'avais 17 ans à l'époque. J'étais tout seul d'homme à gagner, mon frère était trop jeune.

Après la mort de mon père, ma mère s'est remariée. Nous étions encore chez Nono Gauthier dans ce temps-là. Maman avait six enfants. Elle s'est remariée avec un beau-frère, Michel Boutet. Il avait été marié à une soeur de mon père et sa femme était morte. Il n'était pas parent mais c'était mon oncle. Boutet restait au lac Sergent mais je pense qu'il était natif de Québec. Il avait perdu sa femme au mois de février et mon père est mort au mois de mai. Ma mère ne savait pas si elle devait ou pas se marier à nouveau parce que son mari était mort depuis seulement six mois. Quand elle a enfin décidé de se remarier, elle avait tous ses enfants encore avec elle. Il n'y avait pas d'assurance-chômage ni de bien-être social, il n'y avait que moi qui pouvais aider. Elle est partie avec ses six enfants. De plus, elle a pris les six autres enfants de mon oncle Michel. Ils sont allés demeurer au Lac Sergent, à environ quatre milles de Duchesnay.

Les constructions

Je me souviens qu'au moment de leur mariage, il y avait de la neige. Je devais avoir 18 ans et j'ai servi de père à l'église. Elle s'est mariée à l'église de Laterrière. Je suis monté au lac Sergent pour suivre la famille et j'ai travaillé pour mon oncle devenu mon père. Je travaillais surtout pour ma nourriture. Michel Boutet était cultivateur. Je travaillais sur sa ferme et [361] j'ai bâti trois ou quatre chalets à moi tout seul. J'ai appris à construire et à travailler le bois en voyant faire mon père. Quand j'étais jeune, je l'aidais à ferrer les chevaux en l'éclairant avec un fanal. Il n'y avait pas d'électricité à Hell River, c'était au fanal. Quand j'ai commencé à gagner ma vie pour aider mes soeurs et ma mère, il a fallu pratiquer moi-même. J'ai repris ce que j'avais vu faire par mon père. L'ouvrage ne me faisait pas peur et je n'ai pas peur d'un homme non plus. Nous avons déjà lutté ici à Laterrière. C'était un amusement comme dans les centres de loisirs aujourd'hui. On luttait en arrière du magasin de Jules Munger aujourd'hui. J'ai lutté avec Paul Côté, Edgar Girard, Thomas Potvin et Louis Roberge. J'ai toujours été le champion de ces gars-là. On était dirigé par un arbitre et on avait un matelas. C'était pour nous amuser. Il se prenait des gageures. Dans le temps, des femmes assistaient à nos combats de lutte. Parfois, il pouvait y avoir autant de monde qu'à l'église aujourd'hui. Le hockey a commencé après la lutte. Ils faisaient des *ronds* et il y avait des clubs de hockey. Je n'ai pas joué au hockey.

Vers 1927-1928, j'ai travaillé pour la Shawinigan Power pendant 18 mois. C'était le long du St-Maurice, en haut de La Tuque. J'étais forgeron et je *drillais* pour les lignes de transmission. Je me rappelle une *escousse* où nous étions vingt-sept forgerons à la Shawinigan Power. J'ai passé pour le champion même si j'étais jeune. J'étais champion forgeron parce que j'avais bien appris la trempe avec mon père. La première année, j'ai travaillé pour mon père. Je faisais son ouvrage en plus « de la mienne ». J'étais *helper* et j'ai appris le trempage des outils. J'ai suivi la tradition. Après la crise, les tracteurs sont arrivés et nous, les forgerons, on a culbuté. J'ai été travailler chez Shock, l'éleveur de visons. J'ai eu la maintenance de toute la patente, de la pompe à eau, du frigidaire, de la boutique, du bois, du fer, de la pelle et de tout. Lucien Maltais, Raymond Gauthier et Maurice Gagnon ont travaillé un bout de temps aussi. Je n'étais pas *foreman*, j'étais bossde moi-même. Shock avait six ou sept maisons. Si quelque chose brisait dans une maison, j'assurais l'entretien.

Après cela, j'ai bâti le manoir Clairval. Ce fut ma première vraie construction. J'ai fait la plomberie pour 14 chambres de bain et toute la menuiserie. Quand j'ai bâti le Clairval, j'ai eu du trouble avec plusieurs architectes. Je me suis chicané avec des architectes qui m'ont dit : « *Tu n'as pas d'instruction, tu ne sais pas lire beaucoup et tu connais les plans plus que nous autres*. » Bien j'ai dit : « *Je les connais par expérience, parce que j'ai commencé à travailler à 12 ans. C'est l'expérience que j'ai, je n'ai pas appris ça dans les livres*. » Je suis capable de lire un plan parce que la *maîtresse* à Hell River a pu me faire lire en anglais et français. Je parle encore anglais aujourd'hui. Je ne suis pas bilingue totalement mais je parle encore assez l'anglais pour dire des bêtises à n'importe qui.

[362]

Je me suis chicané une autre fois avec des architectes quand j'ai rénové la maison de Marie Dubuc à l'île d'Orléans. Il y avait des maisons vieilles de 300 ans. Marie Dubuc m'a amené sur l'île d'Orléans. C'est la sœur d'Esther Dubuc, la femme à de Méribel et la sœur d'Antoine Dubuc. Marie avait acheté une maison à l'île d'Orléans et il fallait que j'aille la voir avant qu'elle achète. J'ai travaillé plus de 12 ans pour Marie au Portage-des-Roches et à Chicoutimi. Je faisais sa maintenance. À l'île d'Orléans, je voulais changer les fenêtres de la maison. L'architecte ne voulait pas changer les cadrages de châssis. C'est comme les cadrages de l'église de Laterrière, ils sont tous pourris et ils ont tous peur d'y toucher. La chicane a pris avec les architectes et j'ai dit : « *Tu sais par où tu es rentré et bien tu n'as qu'à prendre la porte et t'en aller*. » J'ai fermé le chantier pour l'hiver. Au printemps suivant, l'architecte est allé rencontrer Marie à Boston pour la convaincre de me mettre à la porte. Une vieille fille m'a sauvé. C'était une amie de Marie. Marie a dit : « *Fais ton affaire avec monsieur Côté et mets l'autre à la porte*. » J'ai continué et j'ai rénové sept maisons sur l'île d'Orléans.

Le Manoir Clairval était construit par Schock et Gaston Tremblay, le comptable. Nous n'avions pas trop d'outillage mais j'ai appris. Dans le village, j'ai bâti environ huit maisons. J'ai bâti la maison à Nono Gauthier ; Blackburn l'occupe aujourd'hui. J'avais bâti cette maison pour moi. Quand j'ai bâti ici, c'était pour mon fils et moi. Ma maison mesurait 38 pieds de large par 60 de long. J'avais bâti pour les deux couples. J'ai bâti aussi la maison de Gérard Rouleau, la maison de Jules Munger et j'ai rénové la maison de Zoé Fournier. C'est sa fille qui a fait les emprunts parce que Zoé et Philippe étaient trop vieux. Dans ce temps-là, ils ne prêtaient pas à tous et chacun dans les caisses populaires. Si tu avais plus que l'âge permis, tu n'avais rien. J'ai rénové la maison de Zoé et je l'ai mise telle qu'elle est aujourd'hui. J'ai rénové aussi la maison de la femme à Desbiens. J'ai fait du *stucco* parce les gens aimaient ça. C'était à peu près ce qui coûtait le meilleur marché dans le temps et le monde n'avait pas d'argent.

Prendre un vieux châssis, le changer ou en refaire un autre identique, cela ne m'a jamais donné de problèmes. Il faut prendre son temps pour le faire comme il faut. Je peux montrer une maison que j'ai achetée à Château Richer. J'ai tout refait, les châssis, les portes. Les pentures sont comme dans les catalogues. Lorsque j'ai besoin d'une penture, je la refais, je découpe le métal, je prends mon marteau et je la forge. J'ai aussi travaillé un peu au vieux moulin Père-Honorat. Quand tu travailles ces vieilles maisons, il faut que tu commences par la base avant de monter. Au moulin Père-Honorat, j'ai fait quelques ferrures, des quincailleries, des planches de porte, des pentures. Hélène Vincent m'avait demandé de remettre une soumission quand elle a commencé les rénovations. La soumission que je lui ai faite était trop chère. Je lui ai dit : « *Tu vas en dépenser à peu près deux* [363] *fois plus et tu vas le savoir rien que quand tu vas l'avoir fait*. » C'est ce qu'elle a appris.

Les conflits

J'ai travaillé un peu à l'église au temps du curé Raoul Tremblay. J'ai démissionné au bout d'une semaine parce que c'est moi qui avait été engagé comme boss pour toute la patente. Finalement, ce n'était pas moi qui étais le boss, c'était le curé. J'ai dit : « *Écoute un peu, je donne ma démission, je laisse ça là*. » Les châssis de l'église tiennent parce que le bon Dieu est là. Le clocher va leur tomber sur la tête. Il penche d'environ quatre pieds à l'intérieur de l'église, du côté de la coulée. Tout dépend d'une pièce de bois qui est au carré du pignon. C'est comme j'ai déjà vu à l'île d'Orléans et à Château-Richer. Il y avait là un mur de pierre éloigné d'à peu près 15 ou 16 pouces. À Château-Richer, j'ai pris le mur et je l'ai repoussé. J'ai tout *cointé* et j'ai *jacké*. La même chose se produit ici à l'église. Ce serait plus difficile à faire parce que ce n'est pas la même bâtisse. Elle est plus grosse et le mur de pierre à l'avant est aussi écrasé vers l'arrière. En réalité, la couverture et la sacristie tiennent l'église. La sacristie est accotée à l'église et par sa forme en dôme, elle retient la structure principale. La sacristie et la couverture de l'église sont assez bien faites et c'est assez solide. Tout peut durer encore plusieurs années comme tout peut partir d'un coup sec. Le vent n'a pas beaucoup de prise. Les deux grands murs de côté de l'église sont tenus par trois *rods* de fer. À un moment donné, le vent va faire tomber le clocher. Il ne tient presque plus et il va nous tomber sur le dos. Je ne dis pas que cela va arriver durant la messe mais c'est possible.

Je me suis marié en 1939. Quand j'ai rencontré ma femme, j'allais voir une autre fille, Noëlla Lavoie. J'avais commencé à aller chez Joseph Lavoie et, parce que je n'étais pas cultivateur, je n'ai pas pu avoir Noëlla. Quand j'ai connu ma femme, elle demeurait sur la terre actuelle de Marius Pedneault. Son père avait acheté cette terre. Ses parents étaient partis du Lac-St-Jean parce qu'ils avaient été expropriés. C'est quand ils ont fait les barrages de l'Isle Maligne. Leurs terres n'ont pas été inondées tout de suite mais il y avait eu beaucoup de dommages. À ce moment-là, la famille de ma femme est venue s'installer à Laterrière dans le rang St-Isidore. Son père avait acheté la terre d'Armand Bouchard.

Les rencontres entre amis

René Desgagné, Camil Jean, Valmore Girard, Edgar Girard et moi étions tous de grands *chums*. Maintenant, ils sont presque tous morts. Ce sont des gars que j'ai connus à Laterrière quand ils étaient des *jeunesses*. Il ne reste que Camil, Edgar et moi de cette race-là. On avait presque tous le [364] même âge, peut-être deux, trois ou quatre ans de différence. Je me souviens, on se voyait souvent. Nous sortions ensemble. On se rassemblait au moins une fois ou deux par année avec un 40 onces de boisson forte. On pouvait passer la journée à boire et à raconter des histoires et des menteries. Après cela, nous étions cinq, six ou sept mois tranquilles. Nous n'avions pas d'argent pour plus. On se rencontrait quand nous étions garçons et même après le mariage. Après notre réunion, nous retournions à l'ouvrage. Ces petites rencontres entre *chums* pouvaient arriver dans le temps des fêtes. Au printemps, chez madame Luc Simard, ils faisaient des *bis* pour fendre le bois. Nous étions 35 ou 40 hommes pour fendre du bois. Il se passait une tasse de bière de temps en temps durant la journée. C'était de la *palette*. Vers la fin de la journée, les gars commençaient à être réchauffés. Un gars venait *chaud*.

Pour ce qui est de l'éducation de nos enfants, nous les avons envoyés à l'école le temps nécessaire. Claudette a fait une garde-malade. Tant qu'elle a eu besoin, on l'a aidée. Mon fils était un peu comme son père. Ma femme et moi, on en avait parlé au curé pour savoir si on devait le pousser pour qu'il fasse un père ou un prêtre. Le curé Charles-Eugène Girard avait répondu : « *Je pense qu'il serait aussi bien d'apprendre ce que son père va lui montrer. »* Il a appris et il est devenu menuisier. C'est un gars qui peut faire n'importe quoi. Il continue la tradition du père et de la famille. Le curé Girard venait assez souvent me voir quand j'avais la boutique à l'arrière de l'actuel bureau de poste. C'est là qu'il m'a donné ses conseils. Le curé Girard était un ami personnel. On allait toujours à l'église, à la messe, à la confesse et à la communion. C'est seulement avec le curé Tremblay que cela n'a pas marché. Quand le curé Adolphe Tremblay à fait les rénovations de l'église, ce ne sont pas les gens de Laterrière qui y ont travaillé.

Peu avant mon mariage, j'avais rencontré le curé Allard. Je n'avais pas mon baptistère, il était à Ste-Florence. Je ne savais pas qu'il fallait l'avoir pour se marier. Il m’a dit : « *Fais-le venir, je vais te marier* pareil. » Il me connaissait. C'était moins strict qu'aujourd'hui. Je fais venir mon baptistère et il arrive avant le mariage. Je vais le porter au presbytère, mais là, j'ai affaire à l'abbé Jules Riverin qui me reçoit. Riverin ne veut pas me marier le jour choisi pour le voyage de noces. Nous prenions le bateau pour Québec, c'était le Richelieu à l'époque. On devait se marier à quatre heures du matin pour prendre le bateau à la Baie. Mon ami Ludger Desgagné m'a conseillé d'aller en parler à l'évêché à Chicoutimi. J'ai été reçu à l'évêché par cet homme qui avait une grande soutane. Il m'a dit : « *Connais-tu d'autres prêtres qui te marieraient ? Si tu en connais un, marie-toi* ! » Il voulait dire par là, Jules Riverin, que le diable l'emporte. Jules ne voulait pas nous marier parce qu'il n'avait pas le temps. Peut-être aussi profitait-il de l'occasion parce que je n'avais pas eu mon baptistère à temps. Revenu à Laterrière, [365] il y avait le vieux curé Adélard Tremblay. J'ose l'approcher. Il me répond : « *Je peux bien te marier tout de suite si tu veux, moi ça ne me dérange pas* pantoute ! » Il a accepté et à quatre heures le lundi matin, il nous a mariés à l'église. Jules a raté son mariage. Quand il est revenu ici, dans les années soixante ( curé, 1960-1967), j'ai eu encore une petite affaire avec lui. Ce n'est pas moi qui va l'empêcher de se sauver. Il est rendu au ciel ou tout près.

Une autre fois, le curé Riverin me fait demander car il voulait changer les châssis du presbytère. Il m’a dit : « *Si j'étais ouvrier, je pourrais le faire et je n'aurais pas de misère*. » Je lui dis : « *Écoutez un peu monsieur Riverin, je suis menuisier et si j'étais curé, je dirais la messe et je ne me mêlerais pas des affaires des autres*. » Les châssis n'ont pas été changés et je n'ai pas eu le contrat. J'ai déjà dit au curé Jules Riverin : « *Toi, tu pardonnes mais avec l'intention de te* revanger *à la première occasion. C'est ça que tu fais ! »* Il a dit : « *Tu pourrais venir à la messe*. » Je lui ai répondu : « *Comment est-ce que tu veux que j'aille à la messe chez vous pour voir un homme que je hais en avant. Quelle sorte de messe que je vais entendre* ? » J'allais à la messe ailleurs et des fois j'allais à sa messe mais j'aimais autant m'*assir* en arrière. Si ce n'est pas vrai ce que je dis là, demande à ma femme. Avant de partir, le curé m'a dit qu'il fallait pardonner et ne pas garder cela dans son coeur.

L'exploitation d'un commerce d'antiquités

La seule chose dont je suis content, c'est que je ne dois pas un sou noir à qui que ce soit. Je me suis *amanché* pour ne pas devoir un sou, même à l'hôpital ou aux médecins. Le commerce d'antiquités nous a fait vivre quelques bonnes années. Quand j'ai vendu à mon garçon Paul, j'avais du stock sur le plancher et sur les tablettes pour 28 000 piastres. On a aussi voyagé beaucoup ma femme et moi. On passait par la route 20 pour aller à Victoriaville. J'ai donné un cours de conduite à ma femme. Elle avait 56 ans. Je ne lui ai pas tordu le cou pour lui montrer à conduire. Je lui disais : « *Si tu veux conduire, il faut que tu apprennes*. » Je la lâchais toute seule et je lui disais : « *Vas-y* ! » Une chance que c'était un camion automatique. Elle a fait une bonne conductrice. C'était une bonne élève. Je me suis toujours dit que pour montrer quelque chose à quelqu'un, il ne fallait pas être toujours sur son dos ou encore faire le plus difficile à sa place.



Monsieur Gérard Côté, 1976, Fonds Bonneau, ANQC, 76-325.

[366]

Pour ce qui est de la boisson, j'aime bien prendre un bon petit gin Geneva. Je trouve qu'il a bon goût. Je ne prends pas de bière mais de temps en temps je me fais une petite *ponce* au miel pur. Je ne mets pas d'eau *pantoute* dans ma *ponce*. C'est bon pareil. Dans le temps, plusieurs avaient leur petit *dix-onces* avec eux autres. Je mettais le mien en dessous du siège de mon camion. Les gars prenaient des bonnes *brosses* aussi. Joseph-Élie Maltais, Jules Gauthier, mon beau-frère Jos Jean, Thomas-Louis Lavoie, ce sont tous des gars qui prenaient une *brosse* de temps en temps. Thomas-Louis Lavoie allait bûcher dans le bois comme mon beau-frère Jos. Ils avaient toujours leur flasque dans la poche.

Je crois bien que je suis entré à l'urgence de l'hôpital de Chicoutimi cinq ou six fois pour des crises d'asthme. L'année passée, je suis entré d'urgence à l'hôpital et j'ai été là une douzaine de jours. Je suis sorti et finalement, ça va mieux. Je traîne ma pompe. Je prends un peu de médicaments mais je les diminue, je n'en ai plus besoin. Je suis retourné encore à l'hôpital le printemps dernier mais ce n'était pas pour la même chose, c'était pour le foie. Je n'ai pas eu connaissance que j'étais malade. Deux jours après l'opération, je poussais la chaise roulante d'un handicapé dans le passage. Ils m'ont disputé. Pas longtemps après, ils m'ont renvoyé de l'hôpital. J'ai une bonne constitution. C'est la première fois que je suis opéré dans le ventre.

Je n'ai jamais été un gars de politique. Le temps m'a toujours manqué parce que je travaillais dix ou douze heures par jour. Je vote aux élections. Je choisis mon homme mais je n'ai pas de parti pris. Je vote l'homme plutôt que le parti. Duplessis était mon homme. J'ai déjà voté pour Jean Lesage et Antonio Talbot aussi. Mulroney est un gars qui est rentré trop fort ; il n'a pas assez d'opposition. C'est pour cela que je ne suis pas satisfait de mon vote. J'ai déjà voté Trudeau. J'ai voté une fois pour René Lévesque je pense mais, encore là, je me disais qu'il était un très bon homme.

Quand l'écluse s'est construite, j'ai travaillé pour Ernest Gauthier. On sciait le bois pour construire la dalle. On restait au moulin à farine. J'ai opéré la *moulange* du moulin à farine un peu. À l'époque, c'était des Dubois qui étaient *millwright*. Je me suis fait des grands *chums* avec ces Dubois parce que c'était des gens de moulin. Je les aimais parce que j'ai appris avec eux. Les Dubois de Laterrière, c'était tous des frères. Il y avait Samuel, Ernest et Eugène. Ils étaient natifs de Larouche au lac-St-Jean mais Adélard venait d'Hébertville. Il ne venait pas de la même place parce qu'il avait lui-même un moulin à Hébertville. Adélard a déjà travaillé un peu pour les Gauthier et il a aussi travaillé à la dalle. J'ai travaillé également sur les lots à bois des Gauthier. René Simard, Edgar et Léopold Girard ont bûché du bois pour Nono un hiver autour du lac des Pères. C'est là que j'ai [367] connu les Gauthier. J'étais chez Nono dans ce temps-là. Ernest n'était pas un homme de moulin. Il n'a jamais beaucoup travaillé ; il faisait travailler les autres. Dans son temps, ce sont les Dubois qui menaient le moulin à farine et le moulin à scie. Un peu plus tard, Jules Gauthier a pris la relève. Quand il était jeune, il a travaillé avec les Dubois comme *millwright*. Il fut un temps ici, certains matins d'hiver, il partait à peu près 125 chevaux avec des provisions pour monter dans le bois. C'était pour remplir les caches des chantiers pour l'hiver *d'ensuite*. Ils en profitaient l'hiver parce que, l'été, ils ne pouvaient pas y aller en voiture avec les chevaux. Les *chars* venaient à Laterrière dans ce temps-là et quand les chantiers ont arrêté de fonctionner, les *chars* ont cessé. Le moulin de pulpe a fermé. Les travailleurs des chantiers étaient au chômage. Il n'y avait pas d'assurance-chômage dans ce temps-là.

Les hôtels à Laterrière

Je me souviens qu'il y a déjà eu beaucoup d'hôtels à Laterrière. C'était surtout pour les personnes qui allaient faire les chantiers. Quand je suis arrivé à Laterrière (1923), il y avait quatre hôtels. Il y avait l'hôtel Simard, l'hôtel Girard, l'hôtel Lapointe et un autre dont je me souviens plus. L'hôtel Simard était situé où demeure la femme d’Hippolyte Munger aujourd'hui. La maison était en bois. À l'hôtel Simard, ils accueillaient des gars de chantiers. Peu après la construction du boulevard Talbot, dans les années 1950, les hôtels se sont multipliés à Laterrière. Il y avait quelques maisons qui ressemblaient à des lieux de débauche. J'ai bâti le manoir Clairval, c'est tout. En plus, je ne les ai à peu près jamais fréquentés. Le curé Girard a déjà dit qu'il brûlerait tous les hôtels. Il pouvait monter en chaire et te dire cela une quinzaine de fois durant son sermon. Comme hôtel, il y a eu le manoir Clairval, le pavillon Vert, le Monaco, le Miami, le Casse-Croûte. Pour une petite place comme Laterrière, c'était un grand nombre. Ils ont presque tous brûlés.

Ma femme a eu presque tous ses enfants à la maison. Il y a seulement le dernier qui est né à l'hôpital. Elle avait des sages-femmes pour l'aider à accoucher. Le docteur venait aussi. Sa mère l'aidait à se *relever*. C'est plus facile de vivre aujourd'hui que dans ce temps-là. Les 13 piastres que je donnais au docteur qui accouchait ma femme, ce n'était pas gros si on compare à aujourd'hui. Quand Paul est venu au monde, il n'y a pas eu de problèmes. Je me souviens avoir été chercher madame Johnny Simard quatre fois pour des accouchements. Elle ne demeurait pas loin. On n'avait pas le téléphone. Il fallait partir et se rendre à la centrale téléphonique.

[368]

**Partie III  
Mémoire du travail**

“Ça leur prenait un gueulard,  
un grand parleur…”

Pierre Gagnon (67 ans)

Contremaître

[Retour à la table des matières](#tdm)

***DONNÉES SUR L'INFORMATEUR***

|  |  |
| --- | --- |
| NOM | GAGNON |
| PRÉNOM | PIERRE |
| DATE DE NAISSANCE | 3 JUILLET 1921 |
| LIEU DE NAISSANCE | LATERRIÈRE |
| STATUT | MARIÉ |
| DATE DE MARIAGE | 4 SEPTEMBRE 1944 |
| NOM DE L'ÉPOUSE | DESNEIGE ÉMOND |
| ENFANTS | CINQ ENFANTS VIVANTS : UN GARÇON, QUATRE FILLES. PLUSIEURS FAUSSES COUCHES ET ENFANTS DÉCÉDÉS EN BAS ÂGE. |
| OCCUPATION | VENDEUR, CONTREMAÎTRE À L'ALCAN. |
| INSTRUCTION | 11e ANNÉE |

***PROFIL BIOGRAPHIQUE***

|  |  |
| --- | --- |
| 1921 | Naissance à Laterrière. |
| 1941 | Entrée à l'Alcan.  Grève aux installations de la compagnie. |
| 1943 | Décès de son père. |
| 1950 | Achat de sa première automobile. |
| 1956 | Grève à l'Alcan. |
| 1972 | Commissaire d'école. |
| 1976 | Grève à l'Alcan. |
| 1979 | Grève à l'Alcan. |
| 1983 | Retraite. |

|  |
| --- |
| ***RÉSUMÉ***  Monsieur Pierre Gagnon est né en 1921 à Laterrière. Il est issu d'une famille de trois enfants. Il est né à la maison paternelle. Il a fait ses études primaires au village de Laterrière. Il garde un bon souvenir des institutrices qu'il a côtoyées à cette époque. Il commence à travailler dès sa sortie de l'école. Un de ses demi-frères ouvre un magasin et [369] l'engage ; il y restera un an. Il entre à Roberval-Saguenay grâce à son père qui s’y trouve depuis de nombreuses années. Ce travail lui ouvre les portes de la compagnie Alcan où il est engagé à travailler en 1941. Il y restera jusqu'à sa retraite en 1983. Les différentes grèves de la compagnie Alcan lui ont permis de rencontrer quelques chefs syndicaux de l'époque. Dans sa communauté, il s'occupe des loisirs avec son frère. Ils organisent des carnavals et équipent des clubs de hockey au village. Ces activités rassemblent un grand nombre de personnes de Laterrière et des environs. M. Gagnon sera commissaire d'école durant 17 ans. Quelques décisions prises par l'assemblée des commissaires ont soulevé des protestations qui laissent encore des traces de nos jours. M. Gagnon a connu plusieurs personnalités politiques tant au fédéral qu'au provincial. |

L'enfance

J'ai presque toujours travaillé au magasin de l'Alcan à Arvida. J'ai débuté comme journalier, ensuite j'ai été vérificateur et enfin, contremaître. Quand j'ai quitté, j'étais contremaître depuis une douzaine d'années. J'étais en charge de toute la réception du matériel pour l'Alcan, section Saguenay. L'Alcan recevait tout le matériel de base de Grande-Baie. Il était transporté à Arvida et de là, on le distribuait dans toutes les usines par camion. J'ai commencé l'école primaire au village et par la suite, je suis allé dans une petite école privée. « *Mamzelle* » Gilberte Desgagné et mon père nous faisaient l'école. Je suis allé un an à cette école. Il y en a plusieurs, ici à Laterrière qui sont allés à l'école privée de « *mamzelle* » Desgagné. Il y a eu Lucien Fortier, Ernest Gagné, Madeleine St-Gelais et Marie-Joseph Lepage. Les parents payaient pour l'école. Pour le temps, c'était assez cher mais il paraît que c'était meilleur marché que de nous envoyer dans les écoles de Chicoutimi. Mademoiselle Desgagné avait le droit d'ouvrir une école privée parce que, dans ce temps-là, la permission était accordée bien plus facilement qu'aujourd'hui. L'instruction était moins commercialisée qu'aujourd'hui.

Nous étions trois enfants dans la famille, Gérard, Gemma et moi-même. Mon père s'appelait Joseph-Edmond Gagnon et il était natif de Jonquière. Il était marié à Clara Desbiens, une sœur de Léda Desbiens. Léda est morte en 1918. Maman était la plus vieille des Desbiens. Dans cette famille, Clara et Léda étaient les plus vieilles. Mes oncles André et Raoul Desbiens étaient deux frères de maman mais c'était les plus jeunes. Comme on disait « mon oncle » à Élie Maltais (époux de Léda), on disait « ma tante » à sa deuxième femme. Pour mon père, il fallait faire la différence entre une petite cousine et une vraie tante. Ma cousine Germaine [370] Bolduc (épouse de Roland Fournier), c'est le père Desbiens qui l'a élevée et mon père n'a jamais voulu qu'on l'appelle « ma tante ». Les autres l'appelaient presque tous « ma tante » et nous autres il fallait dire cousine Germaine.

Quand on s'est marié, ma femme appelait son cousin Aimé Potvin « mon oncle ». « *Est-ce que c'est ton oncle ça ? C'est seulement ton cousin*. » Alors il a dit : « *Mon cousin. Ce n'est pas plus long que ça. On va être sur la même lignée*. » Après ça, on allait chez Aimé Potvin et c'était bonjour mon cousin. Mon père a presque toujours été agent de chemin de fer. Il a commencé pour la Québec Pulpe. Mon père serait arrivé à Laterrière vers 1915. Je sais que ma soeur Gemma est native de Laterrière. Avant moi, il y a mon frère Gérard. Il y avait seulement 15 mois de différence entre nous. Mon père n'a pas fait tout son règne comme agent parce que le chemin de fer a fermé en 1933. Il était un des plus vieux employés. Quand ils ont fermé la station, il aurait pu réclamer des jobsailleurs mais il a préféré rester ici. Cela faisait l'affaire de la compagnie qu'il reste surveillant de tous les terrains du chemin de fer. Il était payé à petit salaire et c'est ce qui l'a amené à faire d'autres jobs qui n'étaient pas plus payantes non plus. Il a fondé la Caisse populaire. Mon père et ma mère avaient obtenu le droit d'opérer la Caisse. Ils l'ont eue pendant trois ans. Ils fournissaient le loyer. C'est avec l'abbé Jules Riverin que mon père a fondé la Caisse populaire À l'époque, Jules Riverin était jeune vicaire. Il était desservant (1934-1935) pour monsieur le curé Joseph Allard (1924-1936) qui avait été malade. Je me rappelle que l'abbé Jules Riverin avait apporté les livres de la Caisse populaire au presbytère. Je suis allé les chercher au presbytère pour les apporter chez nous.

Anciennement à Laterrière, il y avait de grandes fêtes. On a déjà célébré la St-Jean-Baptiste avec des chars allégoriques. Toute la population de la région s'était déplacée. C'était toute une fête ! C'est bien avant les fêtes du centenaire. Cette fête a eu lieu vers les années 1934 puisque le chemin de fer était fermé. Il y avait même des artistes de la région qui venaient jouer des pièces de théâtre à Laterrière. À l'endroit où sont actuellement bâties les maisons de Vincent et Rosaire Lapointe, il y avait une grande *shed* qui appartenait à Price Brothers. Dans les bureaux, ils avaient installé un local pour les pièces de théâtre. Mon père était reconnu comme un bon organisateur. C'était un homme qui donnait le meilleur de lui-même dans les organisations. Il a vécu jusqu'à 70 ans. Il est mort en 1943. J'avais 21 ans.

L’instruction

Je suis né avec l'aide du docteur Lemieux à la maison paternelle. Il paraît qu'il faisait chaud et beau le jour de ma naissance. Je suis allé à [371] l'école primaire ici à Laterrière. Mes principaux professeurs ont tous demeuré longtemps ici. Il y a eu d'abord mademoiselle Yvonne Girard et mademoiselle Berthe Fournier. Ensuite, j'ai eu Laura Côté, Cécile Gaudreault, Maria Émond et Emma Maltais. Je ne peux pas dire que j'ai gardé de mauvais souvenirs de l'école primaire. Je me souviens qu'il y avait de la bonne discipline dans ce temps-là. À l'école, je n'étais pas un enfant vraiment sage. J'étais comme les autres et j'ai eu des punitions. Les *maîtresses* ne se sont pas gênées pour me taper sur les doigts. Mais je n'étais pas un des pires. Il y en a qui étaient plus *rough* que moi. Nous avons toujours respecté nos professeurs et nous les respectons encore. Emma Maltais était un très bon professeur. Elle enseignait bien toutes les branches. Dans le temps, être professeur, c'était réellement une profession. Il fallait que tu sois capable de passer ton année. Il y en a qui ont doublé en masse. Je pourrais te mentionner un gars qui est resté tout le temps en première année. Il a passé son règne en première année. On avait deux catéchismes à apprendre. Il y avait un petit catéchisme pour faire la communion solennelle et on en étudiait un autre à part. Il fallait l'apprendre et le savoir par coeur pour passer sa communion solennelle.

Le curé Allard nous faisait le catéchisme. La préparation à la communion solennelle durait quatre semaines complètes. On arrêtait l'école régulière pendant un mois pour le catéchisme. Souvent, la servante du curé nous faisait le catéchisme toute la journée. Quand c'était le temps de t'arracher ou de te pincer les oreilles, le curé Allard était là. S'il avait trop de difficultés avec un enfant, il le renvoyait et il devait reprendre son catéchisme l'année suivante. Il en a renvoyé à chaque année. J'ai été chanceux, je n'ai pas été renvoyé. Il faut dire que je savais mon catéchisme. J'ai fait ma communion solennelle plus tôt que les autres. À part quelques exceptions, les garçons devaient avoir 12 ans et les filles, 11. Un peu avant la préparation à la communion solennelle, le curé nous questionnait sur le catéchisme. Il m'avait questionné et quand il est parti de l'école, il a dit à la *maîtresse* : « *Tu me l'enverras à la communion solennelle*. » Maman ne voulait pas parce que je n'avais pas encore 12 ans. En fin de compte, j'y suis allé. Le catéchisme, c'était presque une fête. Cela était l'occasion de rencontrer les autres enfants de la paroisse. Les enfants des rangs pensionnaient au village. On avait l'occasion de fraterniser ensemble, de se parler, de se connaître. Il y a des enfants qui venaient de la paroisse et qui étaient très intelligents.

À l'école ou à la communion, nous étions toujours filles et garçons, ensemble. Malgré qu'on était *accoutumé* d'aller dans les écoles ensemble, il y avait quand même une certaine surveillance. Il fallait prendre notre rang en sortant de l'école et les *maîtresses* nous suivaient jusque que chez nous. [372] Notre école était le vieil édifice jaune en face de l'église. Lorsque mon école primaire a été terminée, je suis allé à l'école privée chez mademoiselle Desgagné. Mon père m'a enseigné parce qu'il était instruit. Il avait complété son cours classique et il avait fait un cours commercial. Il parlait les deux langues. D'ailleurs, pour son emploi d'agent de station, il fallait qu'il parle les deux langues. En plus, il ne le disait pas mais il comprenait très bien le télégraphe. Il a fait ses études à Montréal.

Quand mon père m'a enseigné, il était très sévère. C'était la même chose à la maison, mais il n'a jamais battu un enfant. Ma mère faisait la discipline. Maudit que je me souviens du bâton. Papa nous parlait simplement, c'était tout. Quand nous étions petits, les *chars* venaient et il nous était défendu à Gérard et à moi, d'aller au train. Ce n'est pas parce que c'était dangereux, c'est surtout parce qu'il ne voulait pas qu'on l'embarrasse. Une fois le train passé, on pouvait aller l'aider. Ce n'est pas seulement chez nous que les parents étaient sévères. Tous les parents agissaient de la même manière. Les parents de ma femme étaient moins sévères. Je sais que sa mère ne les a jamais battus. Clara, ma mère, ne nous a pas martyrisés non plus mais elle nous envoyait à genoux souvent et nous tapait les fesses un peu. C'était la mode à l'époque.

Clara Desbiens, ma mère, avait son franc-parler. Quand elle était fâchée, elle avait le *poil raide.* Elle avait tout un caractère. D'ailleurs nous, les Gagnon, on *retient* tous un peu d'elle. Mon père disait tout ce qu'il avait envie de dire également. Papa prenait de la boisson mais il s'est corrigé plusieurs années avant de mourir. Il a été obligé de prendre sa retraite à cause de cela. Quand il avait ses problèmes de boisson au chemin de fer, ma mère vendait les billets. Elle téléphonait aux autres agents qui venaient faire sa nuit d'ouvrage. Ils venaient rendre service. Cela n'aurait pas été permis aujourd'hui. Il aurait été *clairé* tout de suite. À cette époque, il était sur la *brosse* assez souvent. Chose certaine, il n'en prenait pas sur l'ouvrage, mais quand il prenait un coup, il partait sur la *brosse* comme on dit. Mon père a paralysé et il a été cinq ou six ans sans marcher. Il a été au lit et mes parents n'ont pas eu d'enfant pendant ce temps. Ensuite, il a recommencé à travailler pour les chemins de fer. Il est venu à Laterrière et très souvent, il tombait malade. C'était un gars qui avait une petite santé. Lorsqu'il est arrivé à Laterrière, il marchait à nouveau sans être opéré. En fait, il faisait des rhumatismes. Une fois, un des ses oncles nous l'avait amené, je m'en rappellerai toujours. Il l'avait ramassé sur le bord de la rivière et il n'était plus capable de marcher.

Papa allait pêcher tous les jours. Quel plaisir de pêcher ! Il pêchait dans la rivière Chicoutimi et au Bassin. On partait d'ici et on montait au Portage, chez monsieur Xavier Girard. Papa ramait lui-même pour nous [373] monter jusqu'au barrage. Aller pêcher avec mon père, c’est un beau souvenir. Quand je suis sorti de l'école, j'ai commencé à travailler. Premièrement, j'ai commencé à servir au comptoir du magasin général de mon frère Adrien Gagnon. Quand Adrien était marchand ambulant, je ne pouvais pas aller avec lui parce que j'étais encore à l'école. Il allait souvent à Arvida. Dans ce temps-là, il y avait de petits magasins à Arvida. Mon frère Adrien avait eu un grave accident lorsqu'il travaillait au moulin de Port-Alfred. Il boitait tout le temps. Il avait fait venir monseigneur Lapointe parce qu'il le connaissait bien. Monseigneur a été obligé de lui dire : « *Ils ne te couperont pas la jambe* ! » Adrien a toujours dit que c'était monseigneur Lapointe qui lui avait sauvé la jambe. Mon frère Adrien nous traînait avec lui quand nous étions jeunes. On y allait à cheval avec des voitures d'hiver. L'été, c'était en automobile.

Les débuts à l'Alcan

Quand Adrien a ouvert son magasin, Gérard a travaillé deux ans et moi un an. Même là, on ne s'entendait pas. Il n'était pas capable de payer les salaires que l'on pouvait gagner ailleurs. On avait des offres pour aller travailler à la Roberval-Saguenay par l'entremise d'un ancien employé. C'est comme ça que je suis entré à l'Alcan. Dans ce temps-là, tu commençais comme gars de chemin de fer. Les syndicats et les autres bureaux de placement ne plaçaient personne. L'été, ils avaient besoin d'hommes pour travailler sur les chemins de fer. Papa donnait nos noms. En autant qu'il garantissait qu'on allait obéir et qu'on allait être travaillant, cela marchait. Au début, il fallait pensionner à Arvida. Par la suite, nous étions une quinzaine de gars et nous avons commencé à voyager dans deux automobiles. Nous partions tôt le matin pour revenir le soir après dix heures d'ouvrage.

Quand nous avons commencé, on a placé Ozias St-Gelais, Pit St-Gelais, Edmond-Louis Gagné et Ernest Émond. Ernest a toujours travaillé dans le bureau. Plusieurs sont entrés à l'Alcan en travaillant d'abord à la Roberval-Saguenay comme *spare* sur les gang*s.* Thomas Émond a passé aussi par la Roberval-Saguenay. Jos Fortin, Pierre-Yvan Fortin, Laurier Émond, Paul-Aurèle Émond, Arthur Fortin ont tous travaillé à l'Alcan mais ils ont lâché parce que les personnes de Laterrière étaient habituées à aller dans le bois l'hiver. La forêt et l'Alcan, c'est deux choses. Si j'avais été *accoutumé* au bois, je ne serais probablement pas entré à l'Alcan. Quand l'automne arrivait, c'était une maladie pour eux. Il fallait absolument qu'ils aillent dans le bois. Un gars qui va dans le bois, en réalité, il travaille un peu pour lui-même parce qu'il bûche *à la job*. C'est différent que de travailler dans une usine. La maladie du bois les prenait, ils lâchaient leur job et s'en allaient.

[374]

Les premières années, quand on allait travailler, tout était bloqué ici pendant l'hiver. Il n'était pas question que tu voyages. J'ai pensionné à Arvida et à Chicoutimi. À ce moment-là, quand on venait à Laterrière, c'était à pied. Les gars marchaient en masse. Partir d'ici et aller chez *Saguenay Fournitures* cela se faisait à pied aussi. J'ai déjà vu Antoine Gaudreault voyager des étés complets en bicycle de Laterrière à Arvida. Les premières années, Antoine était le seul qui travaillait à Arvida. Il voyageait soir et matin à Arvida en bicycle*.* Les chemins étaient en sable et très *côteux*. J'ai eu ma première automobile en 1950 précisément. Je m'en servais pour voyager à Arvida. Nous étions huit par automobile, cinq en arrière et trois en avant. Nous étions tassés comme des sardines mais il n'y avait pas de *chiâlage*.



Pierre Gagnon, août 1942, Fonds J.E. Lemay, ANQC, P90-36880.

Quand j'ai lâché Roberval-Saguenay, je suis entré à l'Alcan. Je suis allé chercher mes cartes en août 1941 et j'ai pris ma retraite en 1983. J'ai travaillé à Roberval-Saguenay à 0,25$ de l'heure. On faisait huit heures. Je payais 0,80$ de pension par jour et on était riche dans le temps. Mais il faut dire qu'un paquet de tabac coûtait 0,10$. Quand je suis entré à l'Alcan, je gagnais 0,38$ de l'heure. Quand j'ai pris ma retraite, j'étais rendu à 18 piastres de l'heure. Mais quand j'ai commencé à travailler, on ne payait pas d'impôt. L'impôt a débuté vers la fin de la guerre 1945. Il y a eu des *chiâlages* à ce moment-là. Avant, l'employeur nous payait au salaire et il payait notre impôt. Ils donnaient environ 0,25$ de l'heure de salaire et c'était fixe. Les employeurs ont ensuite été obligés de nous verser le salaire et nous avons été responsables de nos impôts. Cela a posé des problèmes à l'Alcan.

Les grèves

Il y a eu la grève en 1941. C'était peu longtemps après mon entrée pour la compagnie. La grève n'a pas duré longtemps. L'armée s'en est mêlé. C'était une grève illégale et elle a duré sept ou huit jours. Le syndicat n'était pas en force, c'est pour cela que c'était illégal. J'ai connu le syndicat à la *mitaine*. On payait le syndicat à la cachette. J'ai même été collecteur du syndicat. Par la suite, le syndicat est devenu une force, il était valable. J'ai été officier de syndicat. Au tout début, le syndicat était catholique. Après, [375] on s'est affilié à la Confédération des syndicats nationaux (C.S.N). Durant la guerre, le syndicalisme était fort, mais il fallait que tu sois permanent. Les employeurs ne te permettaient pas de faire partie du syndicat si tu n'étais pas permanent. C'est là que les difficultés ont commencé. Les usines ne reconnaissaient pas un employé même après 12 mois. Cela prenait tant d'années pour être reconnu permanent. C'est un problème qui s'est réglé tout de suite après la guerre. La compagnie a joué longtemps sur cette question de permanence.

J'ai vécu trois grèves à Alcan. J'ai vécu celle de 1956. J'étais employé ordinaire pendant cette grève. Ma femme avait passé trois mois à l'hôpital. Quand la grève a commencé, elle a perdu un enfant. Je vivais avec ma petite allocation de grève et cela a duré cinq mois. J'ai été plus chanceux lors des grèves de 1976 et 1979 car j'étais contremaître. J'étais payé et j'ai travaillé quand même. J'étais en charge du matériel et pendant une grève, le matériel rentre pareil. Les commandes n'arrêtent pas durant un conflit. Dans une usine comme l'Alcan, ils achètent aux États-Unis, en Europe et partout. Pendant la grève, nous avions des entrepôts en dehors de l'usine. En 1976, j'avais des entrepôts à Alma. J'ai voyagé pendant quatre mois à Alma. J'ai été un mois et demi à un autre entrepôt dans le parc industriel à Chicoutimi.

En 1976, les gars du syndicat sont venus me rencontrer. Je leur ai dit : « *Je suis prêt à vous rencontrer mais je voudrais que les gars qui travaillent avec moi participent à la réunion*. » Je leur ai garanti qu'ils garderaient leur ouvrage et en plus, ils feraient du temps supplémentaire en masse. Alors ils m'ont *trusté*. Ils ont dit : « *Correct* ! » Après la grève, quand l'ouvrage a recommencé, il fallait rentrer le matériel accumulé. Je me suis fait donner un budget par mes boss. Les gars ont fait de l'extra pendant deux mois et ils ont regagné l'argent qu'ils avaient perdu durant la grève. En 1979, j'ai fait la même chose et je n'ai pas eu de problèmes. Les gars me connaissaient parce que j'avais été un ancien syndiqué. Les bossavaient plutôt tendance à m'appeler le *foreman* syndiqué. Ça me choquait un peu. Pour moi, quand un gars du syndicat avait raison, il avait raison. Quand même que mes bossdisaient le contraire je disais : « *Non, ça ne sert à rien de faire un grief, on va le perdre comme des cochons* ! » Mais quand les gars avaient tort je disais : « *Non, vous ne l'aurez pas* ! » J'ai été chanceux parce que j'ai été 12 ans contremaître et je n'ai jamais eu un grief. Quand tu travailles en fonction des droits des employés, tu as de grosses chances de ne pas avoir de problème.

Les loisirs

Je me suis toujours beaucoup occupé des loisirs à Laterrière. J'ai fait la patinoire avec mon frère Gérard pendant 14 ans. J'en ai déjà fait une sur le [376] terrain où est Thomas Émond aujourd'hui. Près de la maison à Iréné Lapointe, j'ai fait la patinoire pendant 11 ans. Dans notre temps, il n'était pas question d'avoir d'octroi. Il fallait faire vivre le tout nous-mêmes. Gérard et moi, on s'endettait l'hiver et on payait notre dette l'été. On était comme les gars de bois. Quand l'automne arrivait, nous recommencions à chaque fois. Le sport était une maladie pour nous. J'ai aussi eu le club de hockey de Laterrière. À l'époque, nous étions dans les ligues commerciales. Je fournissais l'équipement et les bâtons de hockey. J'ai eu de bons clubs de hockey. On portait le nom de Laterrière seulement. La ligue comprenait Grande-Baie, Chicoutimi, Jonquière et Laterrière. J'ai organisé de très beaux carnavals. Dans ce temps-là, je me rappelle que la reine avait *frette*. Je me souviens des carnavals où les chemins étaient fermés et on se ramassait le soir avec une vingtaine de *snowmobiles* qui venaient de Chicoutimi pour fêter avec les gens de Laterrière. Les loisirs bougeaient plus dans ce temps-là que dans les années soixante. On s'ennuyait moins que la jeunesse d'aujourd'hui. La mi-carême a été remplacée par le carnaval. Le curé Charles-Eugène Girard (1936-1956) et d'autres curés ont souvent voulu arrêter la mi-carême. Finalement, le monde a arrêté de faire la mi-carême. Ils disaient que c'était dangereux parce que les gens étaient masqués. La mi-carême durait trois jours. C'était le mercredi, jeudi et vendredi. Les femmes faisaient la mi-carême comme les hommes. Celui qui avait un costume entrait dans les maisons et il essayait de ne pas se faire reconnaître. Il y avait de belles mi-carêmes et de beaux costumes ! Les gens du village étaient généreux et accueillants.

Je n'ai pas fait le service militaire. J'ai eu une exemption pour cause de santé. Les docteurs de famille s'organisaient pour ne pas classer le monde « A ». Mais ils nous rappelaient. Le gouvernement fédéral avait ouvert un camp à l'Alcan pour refaire les examens. Je n'étais pas sur les listes. Léopold, Paul-Émile Gaudreault et moi, nous sommes allés passer nos examens à Québec. Nous avons passé dix jours à Québec. J'ai été classé « A » en même temps que Léopold et Paul-Émile. Pour eux, les défauts n'existaient plus. Je n'ai pas été appelé mais j'ai dû quitter l'Alcan parce que j'ai eu une exemption de cultivateur ou d'assistant *colleur*. À l'Alcan, tu étais dehors automatiquement. Mais j'y suis retourné. Dans ma famille, Gérard a fait de l'armée. Il s'est enrôlé. Il était volontaire. Il a signé deux fois mais il a déserté. Il était instructeur et il paraîtrait que c'était un très bon militaire. Il était même gradé. Tout d'un coup, il a tout quitté. Il n'a pas eu de misère à réintégrer l'armée. En fin de compte, il a été condamné à 15 jours sans solde. Il s'est caché sept mois. Il se cachait partout. Les gens du village cachaient mon frère. Il y avait plusieurs déserteurs. J'en ai même eu dans mon club de hockey et ils jouaient sous un autre nom. C'était facile de se cacher mais il y avait des délateurs pour vendre leurs semblables. Je me [377] rappelle de Jean-Marie Tremblay, il s'est fait vendre par des chums. Les soldats ont eu de la misère à le ramasser parce qu'ils en avaient peur. Ils ont dit : « *Tu t'en viens avec nous autres.* » Il s'est penché, a pris le poêle qui chauffait et il a dit : « *On y va*. » Il a sorti le poêle dehors. Il leur a tiré le poêle dans les jambes et il s'est sauvé. Il était capable Jean-Marie. Ils ont été obligés de l'assommer, c'était la seule façon d'en venir à bout. Quand tu n'étais pas vendu, il n'y avait pas de problème.

La religion

Dans ma vie, je n'ai pas été plus religieux que les autres. Je suis juste ordinaire. Le père Raoul Gagnon, mon frère, était le religieux dans notre famille. Quand il est revenu du Japon, on l'a insulté. On lui a dit : « *Tes Japonais, on ne veut pas en entendre parler ici dans la maison*. » Il a été prisonnier de guerre pendant plus de dix années. C'est le missionnaire qui y est retourné le plus vite. Ils l'ont trouvé en forme. Ils nous ont dit : « *Qu'est-ce que vous lui avez fait* ? » Il était considéré comme tuberculeux. D'ailleurs, c'est la maladie des missionnaires qui vont au Japon. C'est tellement humide qu'ils sont touchés aux poumons. L'année qu'il est parti pour le Japon, il a été deux mois et demi chez nous. J'ai été quasiment obligé d'apprendre les prières dominicaines et leurs règlements. Avant de mourir, le père Gagnon venait souvent dans la communauté de Laterrière. Il disait encore la messe de Noël à Laterrière, sept ou huit ans avant sa mort. À ce moment-là, il était plus calme, plus lent. Il a fallu qu'il se calme parce qu'il avait un petit défaut de langage et en famille, on ne se gênait pas pour lui dire ses quatre vérités. Comme il se mêlait souvent de nos affaires et qu'il voulait parler des familles, je lui disais : « *Oui ! tu en as faite une famille forte, toi. Laisse-moi donc tranquille. Et où sont donc tes enfants* ? » Entre frères, nous avions notre franc-parler. Raoul était prompt. Je me rappelle, j'étais jeune quand il est entré chez les Dominicains. Quand maman et papa l'ont appris, je jure que ce n'était pas beau dans la maison. Les Dominicains avaient la réputation de coucher sur du bois. Maman a dit à Raoul : « *Tu vas commencer tout de suite à coucher sur le bois ! Les bancs sont là, tu coucheras dessus*. » Et il s'était couché sur le banc de bois dur.

Chez les pères blancs Dominicains, il y avait les pères Gagné, tous deux de Laterrière. Ils étaient de la même génération. Ensuite, il y a eu le père Lavoie, le fils adoptif de François Lavoie. Ce dernier est un père blanc d'Afrique. Il y a aussi le père Tremblay, le garçon à Tremblay « Camille » qui restait dans le rang de l'Église. C'était un père blanc d'Afrique aussi. Il est encore là d'ailleurs. Je ne sais pas pourquoi Raoul était entré chez les Dominicains. Dans le temps, il allait au séminaire. Les Dominicains regardaient les candidats valables pour la prêtrise et ils les suivaient de près. Il y [378] en a beaucoup du séminaire qui sont entrés en communauté. Les étudiants faisaient leur cours classique et ils entraient en communauté. Pour ce qui est du père Lucien Gobeil et du père Desgagné, ils étaient chez les Rédemptoristes. Quand Raoul est revenu du Japon, c'était un vrai Japonais. Il était perdu raide ! Il avait vraiment la mentalité japonaise. Pour lui, on était de travers. Comparés à nous, les Japonais n'ont pas le même genre de vie. Même quand on servait la messe, c'était tout à l'envers. On lui a mis un frein en lui disant : « *Arrête un peu ! Tu vas vivre comme au Canada, tu es au Canada*. » Pauvre père Gagnon, il est décédé en janvier 1985, il y a déjà quatre ans.

Commissaire d'école

Je n'ai jamais été échevin mais j'ai été 17 ans commissaire d'école. J'ai été le premier commissaire pour représenter Laterrière quand il y a eu l'intégration de la Commission scolaire de Laterrière avec celle de Chicoutimi. J'ai été commissaire d'école de 1972 à 1986 à la Commission scolaire de Chicoutimi. Je n'ai pas manqué une séance. J'étais chanceux car mon emploi à l'Alcan pouvait compenser parce que cela ne payait pas beaucoup. *Astheure,* ils commencent à payer plus. Le travail de commissaire à Chicoutimi consiste à prendre toutes les décisions de l'administration générale de la commission scolaire. Laterrière est le quartier numéro 19. Mais on est surtout responsable en priorité des dossiers de Laterrière. À Chicoutimi j'ai déjà été vice-président de la commission. J'étais vice-président dans le temps de Marcel Duchaine et j'ai été vice-président deux ans avec Ulric Blackburn, le maire actuel de Chicoutimi. C'est bien changé par rapport aux petits commissaires anciennement. Dans ce temps-là, tu engageais, tu faisais de tout et tu te pensais le roi du royaume mais ce n'est plus vrai. On embauchait les professeurs et on faisait des coups de cochon.

Quand j'étais commissaire, j'ai déjà mis dehors toutes les femmes mariées qui enseignaient à Laterrière. J'ai été mal vu en maudit ! Il y en a encore qui m'en veulent. Je ne m'étais pas gêné non plus. Quand on les a mises dehors, il fallait la majorité et j'avais la majorité. À l'époque, nous étions cinq commissaires. Il y avait Hilaire Maltais, François-Xavier Grenon, Léon Girard, Fernand Gilbert et moi. La décision de *clairer* les femmes mariées a été prise par les cinq commissaires. Les minutes de l'assemblée ont été prises et elles sont là pour le prouver. Ces papiers sont à Chicoutimi maintenant. C'était une résolution votée à l'unanimité. En fait, cela a commencé avec les syndicats. Nous avions eu des réunions de la commission scolaire indépendante et tout le monde était en faveur d'essayer de placer les jeunes qui étaient instruits. Tout le monde se lamentait car les jeunes n'avaient pas de travail dans l'enseignement. Les gens disaient aux [379] commissions scolaires : « *Vous êtes pour l'instruction, on fait instruire nos jeunes et ils n'ont pas d'ouvrage*. » Ce qui est pire, c'est que j'avais Lorenzo Côté qui était secrétaire de la commission scolaire et sa femme était *maîtresse* d'école. Et bien, j'ai dû l'envoyer chez elle aussi. Il était secrétaire et il ne m'en veut pas *pantoute*. Il y a des femmes qui ne l'ont pas pris du tout, entre autres Emma Maltais et Zoé Fournier. Emma n'était pas contente. C'était ma cousine. Son mari Valmore m'a dit en pleine face : « *Pierre, tu as bien fait* ! » Pas longtemps après notre décision, il y a eu une pénurie de professeurs parce que nous avions ajouté des années de scolarité. Ils ont réengagé les femmes mariées. J'ai été trois ans commissaire à Laterrière et, la revanche s'est faite. Ils m'ont débarqué. Ils ont présenté mon beau-frère contre moi. Les Gauthier s'en sont mêlés. C'était un *coup de cochon* entre familles.

Mon beau-frère avait remplacé Lorenzo Côté comme secrétaire. Il a eu de la misère et il a été obligé de lâcher. J'ai mangé la *claque* d'avoir mis les femmes dehors en plus d'avoir fait perdre la job à mon beau-frère. Il m'a mis ça sur le dos. Pourtant, ce n'était pas ma faute. La revanche s'est faite royalement. J'ai dû aller faire la lutte contre mon beau-frère même si j'étais en bon terme avec lui. Je me suis présenté pour le fun mais j'ai été battu par très peu de voix. Il aurait pu y avoir une grosse chicane de famille. Nous avons laissé tomber. De toute manière, en 1972, la Commission scolaire de Laterrière a été associée à Chicoutimi à la suite du nouveau règlement. Des gens sont venus pour me dire : « *Pierre, on va t'envoyer commissaire*. » Je ne voulais pas mais en fin de compte, mon ami Hilaire Maltais et toute la gang me présentent une requête de cent noms. Tu grouilles dans ce temps-là, surtout quand tu es un gars de la place. Ça leur prenait un gueulard, un grand parleur, un gars capable de défendre les intérêts de Laterrière. J'ai fait la lutte à leur président Sylvio Collard et je l'ai battu : « *Pauvre monsieur Sylvio, une lutte électorale on la perd ou on la gagne. Vous avez perdu, c'est tout ! Faites-vous en pas avec ça*. » Il m’a dit : « *Je ne comprends pas. Je me suis déjà envoyé et tout le monde était pour moi*. » Je lui ai répondu : « *Oui, le monde, une fois il est pour nous mais une autre fois il est contre nous. C'est la politique. On la suit la politique mon pauvre Sylvio* ! » Ce n'était pas une revanche cette fois-là. J'avais même tous les gars qui avaient été contre moi quand je m'étais présenté commissaire et ils avaient signé la requête.

La politique

Quand je regarde en arrière, je trouve que j'ai fait pas mal de politique. J'étais « libéral » bien sûr. J'ai eu des bonnes jobs dans le parti mais cela ne m'a jamais payé beaucoup. Les jobs gratuites, tu n'as pas de misère à les avoir. J'ai rendu bien des services. Je n'avais pas besoin de la politique [380] pour vivre. J'avais ma job à l'Alcan et il n'y a pas une maudite job gouvernementale qui m'aurait intéressé. Je n'ai jamais demandé de faveur personnelle. Je disais ma façon de penser aux gens dans le parti ou ailleurs. Dire sa façon de penser, ça fait des ennemis mais ça fait des amis aussi. J'étais dur à la commission scolaire. Bien faire sa jobc'est dur. Quand il faut prendre des décisions difficiles, tu mets tes culottes, tu prends ta décision et tu gardes tes culottes. Aujourd'hui, je trouve que la politique a diminué ses valeurs. J'ai été chanceux, j'ai toujours fait de la politique avec des gens sincères à qui tu pouvais faire confiance. Maintenant, j'ai de moins en moins confiance aux gens qui font de la politique. Les gars changent trop souvent de parti. Il n'y a plus de fidélité au parti comme avant.

Pierre Laporte était un de mes grands amis. Je le connaissais très bien. On allait à Montréal dans les congrès ensemble. En politique, tous les ministres et les premiers ministres sont tes amis. Jean Lesage, je le connaissais personnellement. Quand tu n'as rien à demander pour toi, si tu demandes pour les autres, là ce sont tes amis. J'ai eu des faveurs pour les autres quand je leur demandais. Ils enquêtaient. Si j'avais demandé pour de la parenté, je n'aurais rien eu. Je me souviens que les libéraux ont voulu changer de ministre du Travail. Robert Bourassa a choisi un gars qui n'avait jamais été libéral de sa vie, il était Union nationale. Il a nommé Jean Cournoyer ministre du Travail. Les pieds commencent à te glisser dans ce temps-là. J'ai rencontré Bourassa après cette nomination et je lui ai dit : « *Ça n'a pas de bon sens, tu es rendu Judas en personne*. » Jean Cournoyer avait été ministre du Travail avec l'Union nationale dans le temps de Daniel Johnson. C'est bête la politique mais c'est une belle expérience. J'ai eu beaucoup d'amis et énormément de relations. J'ai autant d'amis en dehors qu'ici. À Laterrière, je n'ai pas beaucoup d'amis. Il faut dire que les gens de Laterrière sont assez réservés. Tu ne peux pas entrer dans le noyau quand ça ne veut pas.

Aux élections fédérales, j'aidais mais je prenais moins de charges qu'aux élections provinciales. Au provincial, j'ai déjà été vice-président de l'Association libérale de Chicoutimi. Au niveau fédéral, c'était Ange-Émile. On se contactait, on se parlait et on s'aidait conjointement. Nous avons toujours coopéré ensemble. Quand mon fils s'est présenté à la convention libérale, je ne faisais plus de politique. Ils ont pris notre comté et ils nous ont envoyés dans le comté Dubuc. Avant, nous étions dans le comté Chicoutimi. J'ai siégé deux fois avec les gens de Dubuc mais j'étais complètement perdu. Ce n'était pas le même monde, pas la même pensée. Je leur ai dit : « *Prenez ma démission, moi je ne reviens plus*. » Je ne me suis pas fait d'ennemis mais, je n'étais pas *accoutumé* à ce genre de discussion. Dans la politique, il y a des gens qui cherchent des faveurs. D'autres veulent faire du patronage. Il y a des gens qui n'étaient pas libéral et qui travaillaient [381] pour le parti. En somme, j'ai fait de la politique parce que j'en avais besoin, c'est tout.

J'étais libéral et j'ai été un partisan de Pierre Elliot Trudeau. D'ailleurs je le connaissais avant qu'il soit dans le politique. C'est la même chose pour René Lévesque et Jean Marchand. Je les ai très bien connus avant qu'ils ne soient en politique. Jean Marchand et Trudeau étaient dans la C.S.N. À l'époque, j'étais dans l'exécutif du syndicat. Trudeau s'est rendu à Murdockville avec Chartrand, René Lévesque et plusieurs autres. Ils ont été pris dans un tunnel à Murdockville et les gars se sont mis à leur tirer des roches. Ils ont eu peur ! Mais Michel Chartrand n'était pas un peureux ! Il avait même sauvé les autres dans cette affaire. Le syndicat de l'Alcan a envoyé des gars à Murdockville pour supporter les grévistes. Marchand était un très bon orateur. Trudeau était moins bon là-dedans mais Marchand était formidable. J'ai connu Pelletier et Picard aussi. Ils venaient nous faire leur *broue* durant la grève. Chartrand et Picard pouvaient te faire monter une foule et créer presque la révolution. Dans le temps, Alcan avait 9 000 employés. Tu arrivais aux assemblées tout abattu et en maudit car tu trouvais que la grève était trop longue. Tu repartais tout pâmé et prêt à tout débâtir.

Il y avait un médecin à l'Alcan qui était un de mes bons amis. Il n'a pas été capable de s'ajuster. C'est un sérieux problème pour un médecin. Il avait de la difficulté à faire comprendre à un gars qui n'était pas malade de demeurer à l'ouvrage et à un gars qui était malade de s'en aller chez lui. Je lui avais dit : « *Tu n'es pas capable de prendre la décision juste selon la médecine*. » C'est difficile d'établir un diagnostic médical juste pour tout le monde. J'ai déjà demandé à ce médecin : « *Un gars qui est dans le plâtre, doit-il travailler* ? » Il m'a répondu : « *Il n'a pas le droit de venir à l'usine*. » J'ai dit : « *Je vais m'en aller chez nous* ! » J'avais effectivement un bras dans le plâtre. Le médecin m'a laissé le libre choix.

Nous nous sommes connus, mon épouse et moi, quand nous étions jeunes. Ce sont des amours de *jeunesse* à Laterrière. Mon épouse a eu d'autres petits amis avant moi. Elle « faisait sa *jeunesse »*. On a commencé nos petites amours et nous sommes sortis cinq ans. Je me suis marié à 23 ans. Dans ce temps-là, nous devions faire la *grand-demande*, c'était la mode. Nous avons fait notre voyage de noces en avion. On partait de Bagotville. Ma femme a été bien malade une fois rendue dans l'avion. Le docteur Gobeil venait faire les accouchements à la maison. La première fois qu'il est venu, c'était dans l'après-midi et il nous a dit : « *Je vais l'accoucher à soir, qu'elle soit prête ou pas prête*. » Avant de venir ici, il avait fait des accouchements chez Raymond Pedneault et chez Onézime Gauthier. À notre deuxième enfant, il m'avait dit : « *Je ne l'accoucherai plus jamais. J'ai pris des risques.* [382] *S'il fallait qu'il m'arrive une* bad luck. » Par la suite, j'ai pris le docteur Savard. Elle a eu les derniers enfants à l'hôpital. Ma femme a eu des enfants qui sont morts en bas âge, de maladie. Il y en a un qui avait trois mois et demi. Elle a eu 14 enfants et elle a fait six fausses-couches. Nous avons eu huit enfants vivants.

[383]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

CONCLUSION

“IDENTITÉ ET APPARTENANCE.

Comprendre la dynamique culturelle au Québec  
dans la première moitié du XXe siècle  
à travers les témoins de la vie quotidienne.”

Camil Girard, GRH-UQAC

[Retour à la table des matières](#tdm)

Lors de nos rencontres avec Jules Gauthier, ce dernier insistait souvent pour nous rappeler qu'il était l'un des descendants directs des fondateurs du Grand-Brûlé. Comme pour nous expliquer que le sens de son propre récit de vie ne pouvait se comprendre que parce qu'il s'inscrivait dans le prolongement de l'histoire des débuts de Laterrière, lequel récit lui avait été transmis par Mars Simard, deuxième du nom qui était lié à la famille via son épouse, Julie Gauthier. Porteur de la tradition orale sur les débuts du Grand-Brûlé, Jules avait le sentiment de transmettre un récit collectif lorsqu'il se remémorait les propos de Mars Simard qui visitait très souvent sa famille. Visite de parenté où se recrée une sorte d'odyssée de ces premières années difficiles où le premier Mars occupe le territoire sans titre légal. Jules reprend donc le récit, s'y introduit et y donne un nouveau sens où à travers la famille Gauthier, toute la communauté se réapproprie un discours commun sur ses origines.

Au début de la colonisation du Grand-Brûlé, les luttes entre Mars Simard, associé de l'exploitant forestier William Price, et le père oblat Jean-Baptiste Honorat, symbolisent la lutte entre d'une part le clergé, tourné vers le développement agricole et d’autre part, le pouvoir des grands commerçants de bois qui font la loi sur le territoire régional nouvellement ouvert au peuplement. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant qu'à la suite du renvoi du père Honorat qui résulte de pressions diverses, les Oblats décident de vendre les 12 lots d'une centaine d'acres chacun à une famille catholique comme les Gauthier. Cette famille de Charlevoix vient s'installer sur ce territoire et laisse l'empreinte d'une organisation seigneuriale dans [384] la vie communautaire et dans l'aménagement des bâtiments que constitue le domaine des Gauthier.

Ce que le témoignage de Jules Gauthier reflète aussi, c'est jusqu'à quel point la réalité est reconstruite pour devenir une sorte d'histoire globale où se mélangent aux facteurs d'identification au territoire, divers éléments liés au climat, aux cours d'eau, aux montagnes et aux qualités du sol autant qu'aux rapports multiples qui s'articulent entre différents membres de la communauté. Premier trait de caractère, le Laterrois aime dire et fêter. En parlant, il cherche à se situer lui-même par rapport au groupe, s'y associant, s'y dissociant parfois. À partir de son sens de la fête, il crée un sentiment d'appartenance à la communauté (famille nucléaire ou famille élargie, rang ou village) tout en manifestant une certaine cohésion (fêtes religieuses) ou une certaine contestation (fêtes populaires).

À travers les récits, la structure sociale du villageois apparaît fortement encadrée par la religion catholique, le système d'éducation, le rôle de la mère ou du père selon que l'on soit dans une famille de type matriarcal ou patriarcal. Les nombreuses alliances par mariage sans oublier les systèmes d'échanges commerciaux ou les jeux, très sociaux, de la politique (municipal, provincial ou fédéral), voilà les nombreux lieux où le Laterrois devient un être social. Les alliances diverses, celles issue des mariages, les autres plus fragiles liées aux allégances politiques ou aux associations d'affaires, sans oublier les nombreux lieux de rencontres à l'église, dans les organismes communautaires ou coopératifs, dans les fêtes religieuses ou civiles, voilà où se développe un sens profond d'appartenance à une communauté. Autour de ces appartenances, des solidarités se tissent, des conflits se créent, se résolvent ou se perpétuent ; cohésions et contradictions marquent les rapports sociaux des Laterrois.

Au-delà du récit individuel, se profile une recherche de sens où l'acteur cherche à s'inscrire dans l'histoire de sa communauté. La structure du récit joue sur plusieurs plans. Le réel se mélange au discours interprétatif, au rapport à soi et aux autres, toujours dans le but de reconstruire une certaine cohérence, un certain équilibre, parfois précaire, à partir de sa propre histoire de vie. La construction du discours permet à l’informateur de se reconnaître pour comprendre et expliquer sa trajectoire de vie dans une culture donnée. Ainsi, les Gauthier se perçoivent et sont perçus eux-mêmes dans la communauté comme les seigneurs de la place. Par leurs multiples activités, ils ont contribué à installer des fils autour du vieux bien familial. Ce faisant, ils ont favorisé la mise en place des structures villageoises et urbaines. Le moulin à farine et le moulin à scie que les Gauthier opèrent de 1853 à 1960 confirment le rôle important que joue la famille dans le développement économique. En véritable descendant des Gauthier, M. Jules est fier d'affirmer qu'il a dirigé seul le moulin même si sa [385] mère gardait un ascendant évident sur l'ensemble de l'organisation. S'il comprend pourquoi il a fermé ce dernier, il dit le regretter.

Tout dans la vie quotidienne du Laterrois sert à s'identifier au groupe. Cela n'empêche pas chacun d'avoir son franc parler et de garder un espace privé. S'il reste des séquelles de certains conflits, pensons en particulier aux commissaires qui ont congédié les enseignantes mariées pendant les années 1950, les villageois gardent plusieurs lieux de médiation des conflits. À titre d'exemple, Pierre Gagnon affirmera n'avoir aucun regret d'avoir congédié les femmes mariées qui enseignaient au village dans les années 1950. Il estime que certains ont pris leur revanche en envoyant son propre cousin contre lui dans une élection ultérieure qu'il a perdue. Cependant, quelques années plus tard, les Laterrois lui ont témoigné à nouveau leur confiance pour qu'il les représente à la Commission scolaire de Chicoutimi lorsque celle-ci a intégré la Commission scolaire de Laterrière à la fin des années 1960.

Autre exemple pouvant illustrer une certaine ambivalence des Laterrois. Le sud du village, plus marqué par l'urbanisation, s'associe davantage aux partis dits libéraux et cela tant au niveau de la politique provinciale que fédérale. Le nord du village, où s'est organisée la première occupation du territoire, est tourné davantage vers les valeurs conservatrices et rurales (parti conservateur, Union nationale). Cependant, malgré que les villageois soient des frères ennemis sur la scène politique provinciale ou fédérale, de nouvelles alliances se créent au plan municipal. Les ennemis des campagnes politiques nationale ou provinciale s'associent lors des élections municipales ou pour oeuvrer à la commission scolaire. D'autres se retrouvent dans la fabrique. Les coopératives agricoles, forestières ou financières obligent encore au travail en groupe. Les commerçants, à la course aux clients, ne peuvent continuellement se chamailler avec tout un chacun. Les femmes jouent aussi un rôle important dans tous ces jeux complexes d'alliance ou de distance entre familles. Elles aussi se retrouvent dans divers regroupements : cercles des fermières, filles d’Isabelle, Tertiaires, Lacordaires.

Se retrouvent ainsi des acteurs sociaux qui, autour des activités économiques (forêt/agriculture) et des échanges commerciaux, multiplient les échanges entre eux. Sous ce rapport, la vie familiale s'organise d'abord autour des parents et des autres enfants, mais aussi autour des membres de la famille élargie et de la communauté. La religion catholique pratiquée par la presque totalité joue un rôle important dans l'intégration des membres à une culture religieuse. Aux nombreuses fêtes religieuses qui s'intègrent dans la vie quotidienne, s'ajoutent les fêtes civiles qui permettent une certaine échappatoire.

[386]

Reprenons l'exemple de Jules Gauthier. Il est porteur de la tradition catholique qui défend les valeurs de l'agriculture et de la famille. Pourtant, tout en respectant la religion, il ne manque pas de critiquer certains curés. Il reste actif dans la double activité agricole et industrielle (scierie). Les associations des Gauthier avec les Dubuc et les Price se sont imposées soit par nécessité, soit en vue d’assurer un approvisionnement ou un débouché pour les produits du moulin ou pour obtenir du travail. En fin de carrière, Jules travaillait pour les Price, les anciens frères ennemis contre qui les Gauthier avaient fondé le Grand-Brûlé. Encore là, Jules justifie son geste en rappelant que les mariages Émond/Gauthier ont contribué à harmoniser ces rapports puisque les Émond étaient déjà associés aux grands exploitants Dubuc puis à *Price Brother’s* depuis le début du siècle.

Considérant que les composantes de la vie quotidienne s’échelonnant sur une durée d’une soixantaine d’années peuvent évidemment évoluer, il importe d’élaborer quelques remarques susceptibles de mieux cerner ces changements. Voici donc les quelques observations que nous pouvons tirer des récits qui précèdent ainsi que des diverses enquêtes que nous avons menées dans la communauté laterroise depuis plus d'une douzaine d'années.

Naissance

Les Laterrois vivent plusieurs changements dans leurs manières de naître au XXe siècle. Au début du siècle, les accouchements ont lieu dans les maisons avec l’assistance du médecin. La sage-femme est, la plupart du temps, présente. Elle assiste le médecin et participe aux *relevailles*. Dans l’entourage, la grossesse et l’accouchement sont cachés. Il arrive souvent que les nouveaux-nés ou les femmes meurent des suites de l’accouchement.

À partir des années 1940, la médecine hospitalière impose ses règles. Les médecins commencent à inciter les femmes à se rendre à l’hôpital pour accoucher. Ce changement est perçu par plusieurs comme une façon d’améliorer les chances de survie des femmes et de leurs enfants. Le secret qui entourait la venue d’un enfant au début du siècle est remplacé graduellement par la fierté de briser ce lourd silence. Cependant, la médecine hospitalière impose aux femmes plusieurs normes. Ainsi, les nouvelles générations de femmes cesseront d’allaiter leurs enfants.

Le rôle accru que prennent les médecins et l’hôpital dans tout le processus entourant la naissance, incite les femmes à abandonner leur corps aux experts de la santé. Elles sont sollicitées par la nouvelle médecine qui offre la possibilité d’accoucher sans douleur tout en diminuant les risques de mourir en enfantant. La femme cherche ainsi à avoir son enfant en se faisant endormir par son médecin. Elle cesse d’allaiter. Peu d’éléments sont [387] rapportés sur les naissances illégitimes. Cependant, en privé, des témoignages confirment certains cas où la jeune fille doit quitter Laterrière pour accoucher en catimini dans des institutions gérées par des communautés religieuses.

Enfance

Entre 1900 et 1960, nous assistons au passage d’une enfance occupée à divers travaux, principalement sur les fermes, à une enfance centrée sur l’école et le jeu. En début de période, les parents voient leurs enfants comme des participants dans l'économie familiale et des protagonistes qui assureront la continuité de la famille sur la ferme. Avec des grandes familles et des terres limitées, l'éducation apparaît comme une nouvelle façon d'assurer l'avenir de la famille et d’installer les enfants.

L'école du rang ou du village apparaît comme lieu de sociabilisation de l’enfant en dehors du cercle plus étroit de la famille. L'entraide du voisinage pour assurer le transport des enfants et le maintien des classes à plusieurs niveaux, l'enseignement lui-même, tout contribue a rendre le Laterrois un individu serviable. Rendre service, s'instruire et travailler, voilà les responsabilités de chacun. Le tout s'inscrivant, surtout chez l'enfant, dans un univers de croyance religieuse très riche. Si on parle très peu de sexe ouvertement, les enfants développent entre eux des manières de dire… Le décès d’un parent laisse des séquelles sur les enfants qui sont pris en charge par l’orphelinat ou par des parents.

Plusieurs personnes âgées gardent des souvenirs vivaces de leur petite enfance et de leur école primaire située dans le rang ou au village. Les citoyens assurent le maintien des classes d'écoliers. Au début du siècle, l’école de rang est tenue par une laïque célibataire ; dans les années 1950, les écoles primaires sont centralisées au village et dirigées par les religieuses ou les religieux. Les témoignages d'histoire orale traitent peu des abus d'enfant. Dans l’intimité, cependant, il a été possible de découvrir certains cas de violence physique et même des cas d'inceste.

Adolescence et apprentissage

L’adolescence est le temps des premières fréquentations et des premiers travaux d’apprentissage. Plusieurs adolescents(es) fréquentent l’école secondaire, principalement le Séminaire de Chicoutimi, les couvents des Ursulines de Roberval, des religieuses du Bon-Pasteur et du Bon-Conseil à Chicoutimi. L’instruction est valorisée par la communauté. Les filles deviennent enseignantes ou religieuses ; les autres se font servantes en attendant le mariage. Les garçons qui étudient, aspirent à la prêtrise ou aux professions libérales ; certains étudient pour devenir commerçants ou [388] marchands. À partir des années 1960, l'enseignement secondaire est ouvert à un plus grand nombre de Laterrois qui fréquentent les écoles polyvalentes publiques de Chicoutimi.

Jusque dans les années 1950, le cadre familial reste déterminant lorsque vient le temps d’amorcer les apprentissages de base pour ceux qui ne poursuivent pas leurs études. Pour le garçon, l'initiation se fait sous la gouverne du père. Pour la fille, elle s’organise autour des nombreux travaux ménagers. La fréquentation généralisée des écoles secondaires situées en dehors du village incite les jeunes à adopter les valeurs citadines ce qui accélère les conflits de génération à partir des années 1960.

Mariage

Le mariage reste l’un des rites de passage les plus importants dans la communauté. Par ce rite, deux individus confirment leur entrée dans le monde des adultes. Généralement, les premières années du couple se passent chez les beaux-parents. Pour les agriculteurs les plus fortunés, on installera un des fils sur le vieux bien familial et l’on tentera d’installer d’autres enfants sur de nouvelles terres. À défaut, les enfants iront résider au village pour devenir journaliers ou ils quitteront la communauté, ce qui arrive le plus souvent.

Il existe plusieurs types de mariage. Il peut être organisé d’office par la famille ou se décider par les deux conjoints. Dans les cas de remariage, les curés semblent intervenir assez souvent pour éviter que les enfants ne soient dispersés. Enfin, le mariage d’amour reste idéalisé et l’on donne souvent cette raison ultime pour expliquer son union. En réalité, il arrive souvent que le mariage s’explique par une multitude de facteurs complexes. Créer une famille, voilà ce qui importe pour la plupart des membres de la communauté. Les festivités entourant ce rite de passage illustrent l’importance de celui-ci.

Le photographe est toujours là pour immortaliser ce moment [[182]](#footnote-182). Au début du siècle, la photographie type est celle du couple chez le photographe. À partir de la Deuxième Guerre, les photographies prises devant l’église, juste après la célébration, permettent de découvrir le réseau familial et communautaire auquel le nouveau couple est désormais identifié. Toutes les alliances proches ou lointaines se manifestent au grand jour et confirment l’intégration d’un couple nouveau à la communauté.

Peu de témoignages ont été rapportés sur les problèmes vécus par les couples. Certains témoins ont néanmoins mentionné des pratiques sexuelles [389] en dehors de l’union. Certains abus d’alcool, surtout chez les hommes, rendaient parfois la vie familiale difficile pour les femmes et les enfants. La solitude des sexes reste manifeste alors que les hommes doivent quitter le village pour travailler dans les chantiers ou ailleurs pendant de longs mois. Les femmes se regroupent et s’entraident pendant ces longues absences.

Famille et parenté

La vie du Laterrois s’organise autour de la famille immédiate. Les réseaux familiaux sont multiples et complexes et ne se comprennent que lorsque les femmes sont intégrées au système. L’univers social du Laterrois passe donc par la famille qui se compose des parents immédiats, des voisins et des amis. Les frères et les soeurs, les oncles et les tantes, les grands-parents, les beaux-frères et les belles-sœurs, les neveux et les nièces, voilà comment la dynamique familiale se structure autour de la parenté de sang ou de la parenté par alliance.

Les villageois plus âgés possèdent une véritable culture de la parenté. Par exemple, Jules Gauthier explique le plus simplement du monde qu’il est le fils d’Ernest : son grand-père s’appelait Joseph qui était le fils de Basilique, ce dernier, fils de Jules, le premier du nom, navigateur, celui-là même qui a pris la relève des Oblats en 1853.

Pour sa part, Emma Maltais peut aussi aisément faire le lien entre sa lignée immédiate : Joseph-Élie, son père, Louis, son grand-père, Léandre et Jean, ses arrières grands-parents. En établissant les alliances sous l’angle des épouses, elle pourra expliquer les liens qui unissent la famille Maltais avec les Belley, les Simard, les Gauthier, les Desbiens, les Tremblay, les Gagné, les Lapointe, les Gagnon, les Gobeil, etc. Pour ces générations, la connaissance du réseau de parenté permet d’établir le véritable niveau de rapports qui existent entre les familles et les individus qui les composent.

Cette importance de la famille est synonyme d’une vie communautaire dynamique comme en témoignent les nombreux cas d’adoption lors du décès d’un proche. Les parents vont essayer de s’assurer que le vieux bien familial soit transmis à un des enfants. Les plus riches installeront certains sur des fermes voisines. Dans les autres cas, les parents aident les enfants surtout dans les premières années du mariage. Si la vie en famille se perpétue, le désir de chaque couple est de bâtir sa propre demeure et d’y élever sa progéniture. Cependant, solidarité familiale ne signifie pas absence de conflits. Il arrivera que certaines familles se déchirent pour des questions politiques, financières ou autres.

[390]

Vie adulte

Dans la communauté laterroise, le travail est très valorisé. Dès leur plus jeune âge, les garçons et les filles voient leur rôle défini. Dans sa vie adulte, l’homme apparaît comme le pourvoyeur qui opère la ferme familiale ou qui va travailler à l’extérieur. Les femmes s’occupent principalement des travaux ménagers et du jardin. D’aucunes participent aux travaux de la ferme alors que d’autres n’y contribuent pas du tout. Même en fin de période, l'homme se perçoit comme un pourvoyeur alors que la femme reste le principal maître de la maison. Le travail des femmes mariées crée des conflits dans la communauté et dans les couples alors que les rôles de chacun se modifient.

En début de période, le fermier qui se conçoit comme un véritable agriculteur ne valorise pas la coupe du bois. Dès le début de la crise économique, les agriculteurs de Laterrière créent un cercle local de l’Union catholique des cultivateurs (octobre 1930). Ils veulent améliorer les techniques de production, la mise en marché de leurs produits et invitent le gouvernement libéral de Taschereau à leur fournir des prêts sans intérêts. La Caisse populaire de Laterrière est fondée en 1934 et s’inscrit dans cette volonté de prendre en charge un certain développement de la communauté. À partir des années 1940, les agriculteurs livrent leur lait à la laiterie de Chicoutimi alors que les fromageries disparaissent une à une.

Au début des années 1950, les trayeuses électriques s’implantent et les fermiers commencent à produire du lait pendant toute l’année. Les fermiers en viennent à opérer de petites unités où la mécanisation impose une gestion du temps de type industriel. Les grandes coopératives exercent un contrôle de plus en plus important sur la production (quotas de production alloués par unité et contrôle de qualité) et sur la mise en marché des produits (coûts de production et contrôle des prix). Laterrière reste un exemple parmi plusieurs d’une agriculture québécoise qui, au début du siècle, est fortement marquée par une production de type traditionnel. En 1960, cette agriculture est entrée dans un mode de production spécialisée de type capitaliste et industriel, alors que les grandes coopératives agissent comme des agents de contrôle de ce secteur de production.

Avec la venue du chemin de fer en 1911, de nombreux chantiers forestiers sont ouverts non loin de Laterrière. Plusieurs agriculteurs en profitent pour couper du bois l’hiver. C’est sous la gouverne de l’Union catholique des cultivateurs (UCC, 1924) que les premiers chantiers coopératifs forestiers voient le jour dans la région. Une fédération des chantiers coopératifs du Saguenay est créée en 1949 et Laterrière fonde sa coopérative forestière le 11 décembre 1957. La scie mécanique commence à s’implanter au début des années 1950 et change le rythme de production. L’apparition [391] en forêt, de tracteurs de tous genres, complète les changements dans ce secteur de production. Au début du siècle, la scie et la hache imposent leur rythme en forêt alors que le travailleur de chantier opère de petites unités familiales. Vers la fin des années 1950, les travailleurs forestiers commencent à devenir des employés spécialisés qui vendent leur seule force de travail. La mécanisation qui s’accélère à partir des années 1960, vient non seulement modifier toute la cadence de la production, mais oblige le travailleur à devenir propriétaire de moyens de production de plus en plus dispendieux (débusqueuses, tronçonneuses, etc.).

Dans une économie en expansion, les marchands et journaliers de Laterrière répondent aux impératifs du marché. Ils participent à la construction de toutes les infrastructures qui se mettent en place et qui montrent l'influence de l'urbanisation (eau courante, égouts, électricité) et de l’industrialisation (chemin de fer, barrages autour du lac Kénogami), le tout considéré dans une économie où la monnaie s’impose de plus en plus. Ce type d’économie prépare la société de consommation à laquelle participera le monde rural à partir des années 1950 alors que l’automobile et les produits ménagers font leur apparition dans la plupart des ménages.

Les journaliers et les marchands s’appuient d’abord sur leur communauté pour assurer la base de leur activité. Selon le marché, ils élargiront leur aire d’influence aux villes environnantes. Plusieurs s’associeront aux grandes compagnies régionales, Dubuc, Alcan et Price. D’autres iront dans les régions voisines de Chibougamau ou de la Côte-Nord.

Les années 1950-1960 sont caractérisées par une amélioration du niveau de vie. Les Laterrois commencent à devenir des consommateurs assidus qui se déplacent de plus en plus dans les centres urbains de Chicoutimi, Jonquière ou La Baie. Les commerçants locaux ainsi que les marchands ambulants doivent s’ajuster à ces changements. Le marchand général se spécialise de plus en plus dans l’alimentation et s’associe aux grands distributeurs. Les laitiers et les boulangers ambulants viennent désormais des villes. L’économie locale subit les contrecoups d’un repli qui situe la ville au centre de la production, de la transformation et de la consommation. Autre signe de temps nouveaux, un premier médecin résidant vient s'installer dans la communauté à partir des années 1950. Il faudra attendre les années 1980, pour avoir les services d'avocats et de notaires.

Religion

Toute la vie du Laterrois s’organise autour de la religion catholique. Chaque jour implique une série de prières qui témoignent de la vivacité de la foi catholique qui est incarnée par le prêtre. Cette foi se manifeste également dans l’architecture, l’église étant l’édifice le plus luxueux et le plus [392] grand pour accueillir les villageois lors des célébrations dominicales ou des nombreuses fêtes du calendrier liturgique. Dans les demeures, les décorations à caractère religieux sont nombreuses. Chaque villageois a son chapelet et son livre de messe dans lequel il conserve précieusement les cartes mortuaires des proches parents ; ces cartes rappellent la présence des morts qui intercèdent directement auprès de Notre-Seigneur ou de la Vierge Marie. Les femmes sont les premières intervenantes dans la préservation des valeurs religieuses. Dès son plus jeune âge, l’enfant portera une croix miniature, des médailles ou un scapulaire. Il commence à dire ses prières et son chapelet en famille. Il participe aux fêtes religieuses et à diverses célébrations qui ont souvent lieu dans la vie civile.

Loisirs

La sociabilisation des villageois passe par une multitude de facettes. Très jeune, l’enfant découvre que les adultes se rencontrent souvent lors des fêtes religieuses ou civiles. Les fêtes de famille sont nombreuses. Autour d’une bonne table, on parle abondamment. La veillée qui suit permet aux plus vieux de jouer aux cartes, aux autres de chanter, de danser ou d'écouter la radio. Les Laterrois aiment se regrouper. La fête permet les rencontres intra et extra familiales. Elle sert d’exutoire comme c’est le cas dans les beuveries de bière que pratiquent les adolescents ou lors de la mi-carême qui est célébrée par les plus vieux. Les villageois développent le goût pour les sports d'équipe. Ils valorisent de plus en plus la mode qui permet de montrer une certaine apparence de réussite sociale.

Habitat

L’habitat laterrois est généralement construit en bois, en brique ou en pierre des champs. Outre les styles où se retrouvent différentes influences, se manifestent diverses fonctions de l’habitat. Pour la famille, la maison est un lieu où se retrouvent parents, enfants et grands-parents. La cuisine donne sur une grande table, le poêle à bois, les chaises berceuses et quelques décorations au mur : cadres, crucifix et calendrier. L’église reste, au centre du village, l’édifice le plus imposant. Elle témoigne de l’importance de l’institution religieuse dans la communauté. Les écoles apparaissent comme les lieux de rassemblement des étudiants du primaire, le secondaire étant réservé aux villes. Quant au moulin Père-Honorat et à la maison Gauthier, construits en pierre des champs comme l’église, ils reflètent une organisation de l’espace encore influencée par le système seigneurial. En somme, l’habitat témoigne d’une histoire riche en changements.

[393]

Maladie et mort

Il subsiste à Laterrière une forte ambivalence en ce qui a trait à la maladie. D’une part, les médecins et la médecine hospitalière s’imposent dans la vie quotidienne ; de plus en plus, les accouchements sont pris en charge par les institutions et les spécialistes (médecins). D’autre part, les villageois maintiennent les croyances les plus vivaces aux *ramancheurs* et autres guérisseurs. Les médicaments de fabrication artisanale et les prières sont souvent perçus comme le meilleur moyen de se soigner. Tout se passe comme si les maladies « intérieures » se soignaient par la médecine moderne alors que les maux « externes » peuvent rester entre les mains du malade ou de pseudo-spécialistes tels que les *ramancheurs*.

Quant à la mort, au début du siècle, le villageois typique meurt dans son lit entouré du prêtre, du médecin et de ses proches. Il est exposé dans le salon familial, alors que parents et amis viennent prier pendant trois jours. La messe est célébrée dans l’église et la sépulture a lieu dans le cimetière adjacent à l’église. Les proches portent le deuil. Le mort reste près de la famille immédiate alors que des cartes mortuaires sont distribuées et conservées précieusement dans les missels ou dans des endroits privilégiés.

À la fin des années 1950, le Laterrois meurt habituellement à l’hôpital de Chicoutimi. Il commence à être exposé au salon funéraire de la ville où les villageois se rencontrent pendant trois jours. Le service a lieu à l’église et la sépulture se déroule dans un nouveau cimetière situé à un kilomètre de l’église. Une réception a lieu après le service. On ne porte presque plus le deuil. Les proches sont laissés à eux-mêmes. Les cartes mortuaires disparaissent. La visite annuelle au cimetière et l’entretien des pierres tombales sont valorisés.

Finalement, il semble indéniable qu’entre les années 1900 et 1960, les changements de la société québécoise ont eu un impact considérable sur les cultures villageoises. Laterrière n'est qu'un cas parmi tant d'autres. Cependant, ce que l’étude de ce village nous apprend, c'est que le dynamisme des cultures rurales et villageoises du Québec a peut-être été sous-évalué lorsqu'il s'est agi d'étudier une société en voie de modernisation. Le fort sentiment d'appartenance des Laterrois à leur communauté, leur attachement à leur famille immédiate et à leur groupe, représentent autant de valeurs qui ont contribué à construire une identité bien campée chez les Laterrois.

[394]

[395]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

GLOSSAIRE GÉNÉRAL

[Retour à la table des matières](#tdm)

**A**

à cause : Parce que. Peu importe. Pourquoi. Pour quelle raison.

acheter : Accoucher.

adon : Facile, familier, favorable, convenable.

adonné : Coïncidé, arrivé par hasard, tombé.

agrès : Équipement de pêche.

aigrette(s) : Fétu de chanvre ou de lin.

à la job : À forfait, à la pièce et non à l'heure ou à la journée.

allée : Bille en verre.

amanché : Truqué, organisé.

approchage : Approche, arrivée.

approchements : Approches. Propositions faites à quelqu'un pour lui faire accepter un marché.

à ras : Proche, tout près, près de.

arriérage : Retard. Arrière. Arrérage.

arsource : Source. Ressource.

assir, assisais,

assisaient : Asseoir, asseyais ou assoyais. Assoyaient

associement : Association.

astheure : À présent, maintenant.

astinait : Obstinait, contredisait.

**B**

bacagnoles : Espèce de traineau à patins non ferrés.

bad luck : Malchance.

baguette(s) : Bras recourbé en métal. Outil agricole.

baille : Contenant en bois utilisé à la ferme, demi-tonneau.

bâleur(s) : Grande bouilloire.

banneau : Tombereau.

baptême : Juron.

barda : Bruit, tapage.

batterie(s) : Aire d'une grange, surface unie et assez vaste où l'on bat le grain.

bean(s) : Fèves au lard.

bed(s) : Lit(s) de camp.

bégueux : Bégayeur, bégayeuse. Bègue.

bette(s) : Betterave.

beu(s) : Boeuf.

bi, bis : Corvée, travail en commun pour aider quelqu'un.

biche : Lanière de cuir.

bicifeur : Pin de la Colombie-Britannique.

bill(s) : Billets.

bombarde : Guimbarde.

bôme(s) : Chaîne(s) de billots retenant le bois flottant.

bon-yienne : (peut s'écrire aussi bonguenne, bonguienne). Signifie diable de.

botteur : Scie ronde qui coupe les bouts des pièces de bois. Le préposé à cette tâche.

brâille : Pleur.

bran de scie : Brin de scie.

branchaille(s) : Branches d'arbres jonchant le sol, branchages.

brayer : Broyer le chanvre, le lin, pour séparer la matière textile de la tige.

broche à foin : Fil de fer. Câble métallique.

broche(s) : Fil de fer. Câble métallique.

bronchomonie : Broncho-pneumonie.

brosse(s) : Cuite.

broue : Dire des sottises.

buns : Brioche.

**C**

cale : Plomb qu'on attache à une ligne de pêche pour la faire descendre dans l'eau.

calvèse : Forme adoucie de calvaire, juron.

campe(s) : Cabane construite dans le bois servant d'habitation aux bûcherons. Cabane en bois rond, première habitation de colons.

canisse(s) : Bidon, boîte de fer blanc.

cannage(s) : Mise en conserve de fruits, de légumes ou de viande dans des bocaux ou des boîtes de métal blanc. Période de l'année où se font ces conserves.

[396]

canné, cannait : Mis en boîtes, en conserves.

canne : Boîte de conserve, bocal.

cannisson(s) : Caleçon(s).

cansis : Cassis.

canté : Battu.

capot : Grand pardessus en étoffe ou en fourrure.

caps : Amorces. Fusil à caps : jouet d'enfant qui fait beaucoup de bruit mais qui est sans danger.

carriage : Charriot, plate-forme mobile portant l'objet à travailler dans la machine-outil.

catherine : Scie verticale à refendre.

caustique : Soude caustique.

caveau : Cave aux légumes.

cenne(s) : Centième partie d'un dollar.

cent : Cent livres.

champlure : Robinet d'eau courante.

chanter pouille : Dire des injures à quelqu'un.

char(s) : Train, wagon(s).

charriait, charroyage : Transportait du bois, des personnes, ou autres choses. Action de transporter du bois sur des traîneaux. Charriage, charroi.

chaud(s), chaudette : Enivré(s). Éméché.

chauffait, chauffé : Conduisait une voiture.

cheillére : Chaudière.

chèrant : Cher.

chiâlage : Plainte. Pleurs. Critique. Remarques désobligeantes.

cipaille : Habituellement viande et pâte accommodées avec une sauce.

clairé, clairer : Congédié définitivement.

claque : Coup dur.

coat(s) : Veston(s) de complet.

cointé : Coincer, caler à l'aide d'un coin.

collection, collecter : Connexion, brancher.

colleur : Mesureur.

commandeux : Qui donne des ordres.

comme de raison : Il va sans dire. Assurément, sans doute. Il va de soi.

confusion : Convulsion.

contracteur : Entrepreneur.

cook : Cuisinier.

corps de laine : Gilet de laine.

correct : Ça va. C'est bien.

côteux : Qui a des côtes, des collines.

coton : Usé à la corde. Épuisé. Avec tout ce qu'on peut y donner.

coudon : Écoute donc.

coup de cochon : Action lâche et déloyale.

coupe : Tranchée.

courvée : Corvée.

cousin(s) propre(s) : Cousin germain.

couvarte : Couverte. Couverture (de lit, de cheval, de voyage).

craque : Fissure.

crate : Caisse d'emballage.

cretons : Pâté fait de panne et de viande de porc hachée.

croûte : Planche sciée d'un côté et qui conserve l'écorce de l'arbre de l'autre côté.

crowbar(s) : Barre de force en fer.

**D**

daggester(s) : Réservoir qui sert au déchquetage du bois. (angl. daggesters : couteaux).

de bouche : Verbalement.

décolle : Faire partir, actionner.

décompté : À la fin de sa vie.

d'ensuite : Suivant.

dépatenter : Enlever les patentes.

dix-onces : Bouteille de treize onces d'alcool.

dormant(s) : Traverse(s) de chemin de fer.

drette, drette**-**là : Droit, directement. Là, à côté. (s'écrit aussi dret-là).

drillais : Forais. Perçais.

dump : Dépotoir pour ordures.

**E**

écart(s) : Pans. Côtés. Faces.

échiffé, échiffer : Écharper, charpir, effilocher.

écopeaux : Copeaux.

écureur : Nettoyeur à fumier.

emmoulaient : Mettaient dans des moules.

empêlement : Empilage de bois.

encannait : Mettait des conserves en boîtes.

en élève : En adoption.

en été : Allé.

engagé, e(s) : Employé. Employé à gages dans une ferme ou ailleurs.

engueulement : Embouchure.

en moyen(s) : Riche, à l'aise. Qui a assez d'argent. Avoir les moyens.

en venu : Revenu.

envoye : Envoie.

[397]

escousse(s) : Laps de temps.

essayes : Essais.

étriver : Taquiner, agacer.

**F**

fin, e(s) : Gentil.

flanellette : Flanelle.

flot(s) : Adolescent.

follerie(s) : Folie, tapage, tumulte, vacarme.

foreman : Contremaître.

fort : Alcool, spiritueux

fosset(s) : Fossé.

frette : Froid.

fricassées : Mets à base de pommes de terre taillées en tranches minces et mélangées à des restes de viande. On dit aussi des patates fricassées.

froc(s) : Manteau. Espèce de blouse ample pour le travail. Tricot. Gilet tricoté. Blouse d'écolier.

fumage : Fumer la cigarette.

**G**

garde-souches : Surveillant dans les chantiers. Il avait comme tâche de veiller à ce que les troncs d'arbres (souches) soient coupés le plus près du sol possible pour faciliter le charriage des billots.

godendart(s) : Grosse scie munie, à chaque extrémité, d'un manche court et vertical et qui exige deux personnes pour les manier.

godent(s) : Lame.

grand-demande : Demande en mariage.

grand ligne : Chemin séparant deux comtés ou deux rangs d'une certaine importance.

grattin : Mesquin, avare.

grément(s) : Attirail. Ensemble d'objets servant à accomplir une tâche.

**H**

haguissait : Haïssait.

harsait : Herser. Labourer.

harse(s) : Herse(s).

helper : Aide. Assistant.

herbe à dindes : Achillée mille- feuilles.

**I**

icitte : Ici.

**J**

jacké : Soulevé avec un cric standard ou hydraulique.

jambonner : Fumer.

jaquette : Chemise de nuit.

jeunesse(s) : Jeune personne ou qui est restée jeune. Les jeunes garçons. Adolescents.

jobbeur(s) : Qui entreprennd un ouvrage à forfait. Entrepreneur.

**L**

lacon : Petit lac.

laite : Laide.

laize(s) : Bande plus ou moins large de tissu.

l'diable : Ne pas valoir grand chose.

ledger : Scie supplémentaire.

légerte : Légère.

licences : Permis de conduire. Document d'immatriculation d'un véhicule automobile.

limite(s) à bois : Concession forestière.

lisse(s) : Lame de métal fixée sous les patins d'un traîneau.

**M**

macanas : Gros manteau trois quart de toile souvent doublé de mouton.

machine : Automobile, véhicule motorisé.

maîtresse(s) : Institutrice.

malcommode : Tapageur et dissipé.

maline : Astucieuse, irascible.

malle : Courrier.

mamzelle : Mademoiselle.

mangée : Dépensée.

mangeux : Mangeur.

manigouches : Jambières en peau d’orignal.

marabout : Individu irascible, grincheux, peu endurant. Irritable. Bougonneur.

marle : Bille à jouer. Merle.

mascou : Sorbier d’Amérique. Fruit du sorbier.

ménager : Économe.

millwright : Homme qui entretient la machinerie du moulin.

mitaine : Avec des moyens de fortune, d'une façon rustique, à la main.

moppe(s) : Balais à franges de tissu servant à laver le plancher.

mordeux : Qui mord à l'hameçon

morfondre (se) : Épuiser. Ruiner sa santé.

[398]

mosusse, mosussement :Juron qui s’emploie comme maudit.

mouche(s) de moutarde :Emplâtre faite de moutarde sèche mélangée à de l'eau.

moucher : Pêcher à la ligne volante, à la mouche artificielle.

mouilleux : Humide.

moulange(s) : Meule servant à moudre des céréales.

moulée de scie : Brin de scie, sciure de bois.

**N**

noticé(s) : Avisé.

**O**

ostinais : Obstinais.

**P**

palette : Bière de fabrication artisanale.

pan : Pain.

pantoute : Pas du tout. Aucunement.

parlement(s) : Discours.

party : Rencontre d'amis pour s'amuser.

passe : De l'argent.

patché, repatché : Posé une pièce, réparé sommairement. Réparé à nouveau sommairement.

pâti : Manqué.

pawa(s) : Grandes fêtes. Fêtes chez les Amérindiens. Toutes fêtes publiques.

pesant(s) : Ayant de l'influence politique.

piasse(s) : Billet. Unité de monnaie.

pichou(s) : Soulier de caribou. Gros chausson d'étoffe.

piqué(s) : Protège-matelas qu'on place dans le lit d'un jeune enfant. Il est fait de plusieurs épaisseurs de tissu, quadrillé de coutures.

pit(s) : Carrière.

piton(s) : Vieux chevaux.

pitoune : Billes de bois mesurant quatre pieds de longueur.

planche : Plat, uni.

planeur : Planeuse.

plasteur(s) : Diachylon (plasters en anglais).

pleume : Plume.

poignassée : Mettre la main aux fesses d'une autre personne.

pogne, pogné : Poigne, attrape, prend. Poigné, attrapé, pris.

poil raide : Être de mauvaise humeur.

ponce : Boisson d'eau chaude mélangée à du gin, du whisky ou de l'alcool maison, du sucre ou du miel, du citron ou de la muscade, que l'on sert à ceux qui ont des frissons. Grog.

portageage : Porter une embarcation.

portageur(s) : Homme qui portage.

posé : Photographié.

potée : Groupe, clan.

poule : Sorte de jeu de cartes.

pratique(s) : Client régulier.

prêcheux : Prêcheur. Prédicateur.

preneux (euse) : Qui prend.

programme(s) : Émission de radio ou de télévision.

**Q**

quart(s) : Variété de tonneau en bois ou en métal utilisé comme contenant de liquides (eau, mélasse) ou de solides (pommes, clous).

quatre-sept : Sorte de jeu de cartes.

quat'roues : Voiture à quatre roues montée sur ressorts. Voiture de travail à quatre roues.

quatre sets : Danse folklorique.

**R**

rachevé : Achevé.

rack : Râtelier.

racoin : Recoin.

raft(s) : Train de bois flotté. Billes réunies en radeau pour en faciliter le flottage.

ramanchés, ramancheur :Raboutés. Rabouteur, qui répare les fractures.

ramasse : Action de ramasser.

ramorti : Amortir de nouveau.

ratelle : Mèche à mine qu'on allume pour faire sauter quelque chose à la dynamite.

rattelé : Attelé.

rebronché : N'a plus bougé.

redécollait : Partait, actionnait à nouveau.

redevire : Se retourner.

reel : Moulinet de canne à pêche

regreille : Gréye de nouveau. Regréye.

réguine : Gréement.

relever : Aller aider, soigner une accouchée, faire sa besogne, avoir soin des enfants.

relevage, relevailles : Le fait de se relever de ses couches, de son accouchement.

relieve : Exemption du service militaire.

remblisser : Lambrisser.

[399]

renoté : Noté de nouveau.

repartie : Pour la famille : devenue enceinte.

restituais, restitué : Vomissais. Vomi.

retient : Possède les qualités ou les défauts de quelqu'un.

revanger : Prendre sa revanche. Revancher.

reviraient : Retournaient.

robeur : Caoutchouc.

rod(s) : Tige de métal. Canne à pêche. Baguette.

rond(s) : Patinoire. Ivres.

rough : Dur, rude, brutal.

run(s), runneur : Tournée. Livreur. Séjour dans les chantiers forestiers.

runnait, runner : Conduisait (une machine, un véhicule, un bateau, un groupe de personnes, une entreprise). Mener.

**S**

sacre : Fout. Envoie, mette, donne, jette, abandonne, pousse.

saprément : Forme adoucie du mot sacrement.

sciotte : Scie légère avec un cadre que peut manier une seule personne contrairement au godendard.

seconde main (de) : Usagé en parlant d'un objet.

secousse : Espace de temps, période, intervalle de temps.

sets : Danse. Figure de quadrille.

shakait : (verbe anglais) Tremblait.

shaft : Arbre de moteur.

shed : Hangar. Appentis. Remise.

shérif : Huissier.

shift(s) : Quarts de travail.

shippaient, shippé : Expédiaient. Envoyaient (quelque chose). Éloignaient (quelqu'un). Expédié. Envoyé (quelque chose). Éloigné (quelqu'un).

shop : Atelier, usine, boutique ou magasin.

show-boy : Aide-cuisinier dans les chantiers forestiers.

siam : Rutabaga, chou de Siam ou chou-siam.

siau(x) : seau(x).

sink : Évier de la cuisine ou meuble-évier dont l'évier est prolongé par un comptoir.

ski doo : Impropriété. Marque de motoneige.

slacker : Congédier temporairement.

sleigh(s) : Traîneaux à débusquer les billes de bois, formés de deux patins réunis par un sommier.

slip(s) : Facture(s).

smat : Gentil, sympathique, intelligent, habile.

snow, snowmobile : Autoneige munie de chenilles.

socle : Base du cou.

sorteux, sorteuse : Sorteur, sorteuse.

sous-contracteur(s) : Entrepreneur à forfait qui contracte d'un autre entrepreneur.

spare : Surnuméraire (employé). Pneu de rechange. De réserve. De surplus, disponible.

steam : Bateau à vapeur. Vapeur.

stoffe : Ce dont est fait une chose. Produit, substance, mélange.

strappe : Courroie, lanière

stucco : Enduit de plâtre et de ciment qui sert de revêtement extérieur de murs de maisons. Stuc.

sumer : Semer, ensemencer.

sur, sus : Chez.

suerie : En se faisant suer.

swompe : Marais, marécage, fondrière.

**T**

tank : Réservoir.

tanné(e) : Fatigué(e), accablé(e).

taurâille(s) : Jeunes boeufs ou génisses.

team : Attelage de deux chevaux.

teindais, teindu : Teignais. Teint, partisan fervent.

teurs : Tords.

tie(s) : Traverse(s) de voie ferrée.

tirer, tirait, tiraient : Traire, trayait, trayaient.

toffais : Endurais. Supportais une épreuve. Tenais bon, résistais.

tombée en famille : Être enceinte.

tombe(s) : Cercueil(s).

tonsure : Toison d'un mouton.

township : Canton.

track : Voie ferrée. Rail de voie ferrée.

travaillant(s) : Ouvrier(s).

tré-carré(s) : Lignes qui marquent l'extrémité d'une terre.

trimé : Arrangé. Préparé.

trôle : Cuillère à pêche.

trottait : Recherchait la compagnie de. Allait se promener. Ne jamais être chez soi. Aller au trot.

troublé(s) : Sans contrôle sur soi.

truck(s) : Camion(s).

[400]

trusté : Eu confiance.

**V**

vaisseau : Récipient de terre ou de fer-blanc utilisé pour les liquides.

vas : Vais.

verchère(s) : Embarcation à rames et à fond plat fabriquée surtout à Verchères près de Montréal et utilisée par les pêcheurs et les chasseurs.

viarge : Juron. Employé comme nom ou adjectif il signifie Vierge.

virée : Tournée, mise sans dessus dessous, dérangée, renversée, chavirée, bouleversée.

voteur(s) : Électeur(s), votant(s).

**W**

waguine(s) : Voiture de ferme à quatre roues. Charriot, charrette.

watchait : Surveillait.

**Y**

youkeur : Jeu de cartes originaire des États-Unis au XIXe siècle.

**Z**

zigner : Siffler, chanter, grincer. Jouer mal du violon.

[401]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

ANNEXE

CHRONOLOGIE

[Retour à la table des matières](#tdm)

| ***Année*** | | ***Canada/Québec*** | ***Saguenay–Lac-Saint-Jean*** | | ***Laterrière*** | |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
|  | |  |  | |  | |
| 1828 | |  | Publication du « Rapport de l’exploration du Saguenay ». | |  | |
| 1837 | |  | Formation de la Société des Vingt-et-Un. | |  | |
| 1839 | | Publication du Rapport Durham. |  | |  | |
|  | | Lord Sydenham nommé gouverneur. |  | |  | |
| 1840 | | Vote de l’acte d’Union entre le Haut et le Bas-Canada. |  | |  | |
| 1841 | | Arrivée des Oblats au Québec. | Construction à Grande-Baie de la première école au Saguenay–Lac-St-Jean.  William Price achète les installations de la Société des Vingt-et-Un. | | Le feu balaye le canton de Laterrière (inoccupé). | |
| 1842 | |  | Le bail de la compagnie de la Baie.  d’Hudson expire (droit de coloniser la région) | | Premiers arrivants (Mars Simard). | |
| 1843 | |  |  | | Arrivée de deux familles (Singelais et Simard). | |
| 1844 | |  | Arrivée à Grande-Baie du Père Honorat et des Oblats. | |  | |
| 1845 | |  |  | | Début de la colonisation.  Rapport d’arpentage Ballantyne. | |
| 1846 | |  |  | | Devient mission (Oblats).  Arrivée du Père Honorat et de quelques colons à Laterrière.  Deuxième Grand feu.  Premier nom du village : St-Bruno.  Construction du moulin à scie. | |
| 1848-49 | |  |  | | Construction de la première chapelle par le Père Honorat.  Le Père Honorat est chassé du Saguenay. | |
| 1850 | |  | Rapport de Jacques Crémazie sur les conditions de vie au Saguenay. | | Devient Canton de Laterrière. Bénédiction de la première chapelle.  Départ des pères oblats de Laterrière.  Vente du moulin. | |
| [402] | |  |  | |  | |
| 1852 | |  | Mort de Peter McLeod. | |  | |
| 1853 | |  | Départ des Oblats du Saguenay. | | Desservie par Chicoutimi.  Achat du moulin et des terres par Jules Gauthier.  Mgr Chs-Frs Baillargeon visite la mission du Grand-Brûlé. | |
| 1854 | | Accord de réciprocité avec les États-Unis sur les tarifs douaniers et les pêcheries.  Abolition de la tenue seigneuriale. |  | Rapport Ballantyne (division des lots sur la rivière Chicoutimi). | |
| 1855 | |  |  | Premier curé : l’abbé Louis-Alphonse Casgrain. Premier baptême. Premier mariage. Première sépulture à N.-D. Laterrière. | |
| 1856 | |  | Alma construit sa première glissoire à billots. |  | |
| 1858 | |  |  | Érection canonique de la paroisse N.-D de l’Immaculée Conception.  On détache une partie des cantons Bagot et Chicoutimi et on les annexe au Canton Laterrière pour former la corporation du Township Laterrière.  Le premier maire : Paschal Savard (Érection civile). | |
| 1859 | |  |  | Érection civile de la paroisse. | |
| 1860 | |  |  | Le défrichement des terres se fait plus manifeste. | |
| 1861 | |  |  | Ordonnance de l’évêque pour l’élection de huit marguilliers. Population de 816 personnes. | |
| 1863 | |  |  | Construction de la nouvelle église (église actuelle). | |
| 1864 | | Conférences constitutionnelles de Charlottetown et de Québec. Vote de 72 résolutions en vue d’une fédération des colonies. |  |  | |
| 1865 | |  |  | Construction du moulin à farine des Gauthier. | |
| 1866 | | Fin du Traité de réciprocité. Vingt députés manifestent leur opposition au projet de fédération. | Premier traversier entre Chicoutimi et Ste-Anne. |  | |
| 1867 | | Confédération du Canada : Ontario, Québec, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse. |  | Début de la construction du presbytère.  Nombre d’élèves pour les 4 écoles de Laterrière = 201. | |
| [403] | |  |  |  | |
| 1869 | |  |  | Bénédiction du presbytère.  Nombre d’élèves pour cinq écoles de Laterrière = 221. | |
| 1870 | | Le Manitoba entre dans la Confédération. | Le Grand Feu décime la région. |  | |
| 1871 | | La Colombie-Britannique entre dans la Confédération. |  | Population totale = 1 319.  Le total des maisons habitées est de 175. | |
| 1872 |  | |  | Nombre d’élèves pour les quatre écoles de Laterrière = 148. | | | |
| 1873 | L’Île-du-Prince-Édouard entre dans la Confédération. | | Ouverture du Séminaire de Chicoutimi. |  | | | |
| 1875 | Crise économique. | |  |  | | | |
| 1881 |  | | Premier contact téléphonique avec l’extérieur de la région. (Chicoutimi) | Population totale = 1 320 habitants.  Demeures habitées = 153. | | | |
| 1882 |  | | Ouverture des deux premières fromageries (Chicoutimi et Bagotville).  Ouverture de la première École ménagère au Québec à Roberval (Ursulines). |  | | | |
| 1883 |  | |  | Ouverture de la beurrerie-école de Laterrière. Du 2 juillet au 15 octobre, l’école produit 246 401 livres de lait et 10 897 livres de beurre. | | | |
| 1884 |  | | Ouverture de l’Hôpital maritime de Chicoutimi. |  | | | |
| 1887 | Chemin de fer Québec–Lac-St-Jean. | | Chemin de fer au Lac-Bouchette. |  | | | |
|  |  | |  |  | | | |
| 1888 |  | | Chemin de fer à Chambord. Manufacture de tinette à Chicoutimi.  Ouverture de l’Hôtel Beamer à Roberval. | Construction de la manufacture de laine de Laterrière. | | | |
| 1890 |  | | Importante tempête au Lac-St-Jean (fermes endommagées). |  | | | |
| 1891 |  | |  | Population totale = 1 006 habitants. Demeures occupées - 118. | | | |
| 1892 |  | | La Banque nationale à Chicoutimi. |  | | | |
| 1893 |  | | Chemin de fer à Chicoutimi. | Construction de la fromagerie de M. Germain Gaudreault.  La Société d’agriculture compte 35 membres. | | | |
| [404] |  | |  |  | | | |
| 1894 |  | | Orphelinat de l’Hôtel-Dieu St-Vallier à Chicoutimi. | L’arrivée du téléphone. Premier téléphone : M. Thomas Tremblay.  Deuxième téléphone : Jos Gauthier.  La Société d’agriculture compte 78 membres. | | | |
| 1895 |  | | Ouverture de la Bourse aux fromages de Chicoutimi. | Vente de la fromagerie de M. Thomas Tremblay à Côté & Boivin.  La Société d’agriculture compte 92 membres. | | | |
| 1896 |  | | Création de la compagnie de Pulpe de Chicoutimi. |  | | | |
| 1897 |  | |  | La Société d’agriculture compte 114 membres. | | | |
| 1898 |  | | Hôtel Château Saguenay à Chicoutimi.  Production de pâte à papier au moulin de Chicoutimi. | La Société d’agriculture compte 206 membres. | | | |
| 1899 | Guerre des Boers. | | Fondation de la Chambre de commerce de Chicoutimi.  Construction d’une usine à papier de Jonquière. | La Société d’agriculture compte 132 membres. | | | |
| 1900 | Fondation à Lévis de la première Caisse populaire Desjardins.  Début de la production d’aluminium à Shawinigan. | | Incendie de l’Hôtel Roberval.  Construction ligne téléphonique du Lac-St-Jean.  Usine pâte à papier à Métabetchouan.  Création de la compagnie de Pulpe de Péribonka.  Ouverture d'une succursale de la Banque Molson à Chicoutimi. | La Société d’agriculture compte 131 membres. Budget de fonctionnement = 234,30 $.  55 élèves fréquentent l’école-modèle de Laterrière. | | | |
| 1901 |  | | Incorporation de la compagnie de Pulpe de Ouiatchouan.  William Price achète la compagnie de Pulpe de Jonquière.  Les frères maristes ouvrent l’Académie commerciale à Chicoutimi. | Population = 895 habitants.  Demeures occupées = 108.  La Société d’agriculture compte 126 membres. Budget = 882,88 $. | | | |
| 1902 |  | | Aile spéciale construite pour les orphelines à l’Hôtel-Dieu St-Vallier. | 70 élèves fréquentent l’école-modèle de Laterrière. | | | |
| 1903 | Entrée en opération de la plus longue ligne de transmission hydroélectrique de l’époque entre Shawinigan et Montréal. | | Orphelinat Vauvert pour garçons (près de Péribonka). |  | | | |
| [405] |  | |  |  | | | |
| 1904 |  | | Création de la compagnie générale du port de Chicoutimi. |  | | | |
| 1905 |  | |  | Construction d’une écluse au Portage des Roches par la Cie de Pulpe de Chicoutimi. | | | |
| 1906 | Création d’Hydro-Ontario.  Immatriculation de la première automobile au Québec. | | Début des activités de la compagnie de navigation du Saguenay et du Lac-St-Jean. |  | | | |
| 1907 | Fondation de l’École des Hautes Études Commerciales à Montréal.  Formation de l’Action sociale Catholique. | | Création de la Fédération ouvrière de Chicoutimi.  Première école normale dans la région à Chicoutimi (Bon-Pasteur). |  | | | |
| 1908 |  | | Création de la Caisse de petites économies de Chicoutimi. |  | | | |
| 1909 |  | | J.E.A. Dubuc fait l’acquisition de la Cie de Pulpe de Ouiatchouan. | 81 élèves fréquentent l’école-modèle de Laterrière. | | | |
| 1910 | Création d’une école forestière à Québec.  Fondation du journal Le Devoir (Henri Bourassa). | | Création de la compagnie de Chemin de fer Roberval-Saguenay. |  | | | |
| 1911 |  | |  | Implantation d’un chemin de fer (Roberval-Saguenay).  Population totale - 936 habitants.  La Société d’agriculture compte 108 membres.  Budget = 1 284,44 $. | | | |
| 1912 | Création du Bureau des Statistiques à Québec. | | La Fédération ouvrière de Chicoutimi devient la Fédération ouvrière mutuelle du Nord.  Fermeture de la scierie Price. | Implantation du réseau d’égout et d’aqueduc (réseau privé). | | | |
| 1914 | Entrée du Canada en guerre contre l’Allemagne. | |  |  | | | |
| 1915 |  | | Création de la North American Pulp and Paper Company.  Création de la Ha ! Ha ! Bay Sulfite Company qui construit une usine de pâte chimique à Port-Alfred. |  | | | |
| 1917 | Conscription obligatoire divise profondément le pays.  Droit de vote aux femmes aux élections fédérales.  Impôt fédéral sur le revenu. | |  |  | | | |
| 1918 | Armistice. | |  |  | | | |
| 1919 |  | | Première liaison aérienne entre la région et l’extérieur. | Érection de la statue commémorative du Sacré-Coeur. | | | |
| [406] |  | |  |  | | | |
| 1920 |  | | Construction du barrage Chute aux Galets (Falardeau). |  | | | |
| 1921 | Fondation de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (CTCC).  Au Québec, loi de l’assistance publique. | | La Chambre de Commerce du Saguenay se divise en Chambre de commerce de Chicoutimi et du Lac-St-Jean. | État civil = 60 baptêmes, 17 mariages, 17 sépultures.  Population totale = 1 188 habitants. | | | |
| 1922 |  | | Construction du moulin de la Métabetchouan Sulfite and Power Company à Desbiens. | Séparation de la paroisse et du village de Laterrière.  Création de la Municipalité du village.  Début de la boulangerie Cyrille Émond. | | | |
| 1923 |  | |  | Construction du barrage de Portage-Des-Roches (ouvrage en béton sur fondation de roc). | | | |
| 1924 | Fondation de l'Union catholique des cultivateurs (UCC). | | Création d’Hamel Transport Limitée.  Liquidation de la compagnie de pulpe de Chicoutimi.  Construction de la papeterie de Riverbend. | Premiers véhicules moteurs.  État civil = 76 baptêmes, 6 mariages, 24 sépultures. | | | |
| 1925 |  | | Création de l’UCC de Roberval.  L’ALCOA s’installe à Arvida. | Mise en place d’une visonnière à Clairval.  État civil = 63 baptêmes, 3 mariages, 24 sépultures. | | | |
| 1926 |  | | Élévation du niveau des eaux du Lac-St-Jean (barrage d’Isle-Maligne).  Première coulée d’aluminium à l’usine d’Arvida.  Scission de la Chambre de commerce de Chicoutimi et création de celles de la Baie des Ha ! Ha ! et de Jonquière. |  | | | |
| 1927 | Le Conseil Privé attribue le Labrador à Terre-Neuve sans même que le Québec ait été consulté. | | Ouverture de la pépinière forestière de Normandin.  Fermeture de Val-Jalbert.  Ouverture du Saguenay General Hospital (Alcan) à Arvida. | Électricité au village.  Installation du premier poste d’essence à Laterrière.  Population = 1 249 habitants.  210 familles agricoles. | | | |
| 1928 |  | | Fondation de la Mutuelle Incendie (Normandin).  Séparation d’Alcan et d’ALCOA. | Séparation de la Commission scolaire. | | | |
| [407] |  | |  |  | | | |
| 1929 | Début de la grande crise économique. | | Fondation de la Société coopérative agricole de Normandin.  Début des opérations à la scierie Saguenay de Bagotville.  La Canada Power and Paper Corp. devient propriétaire de la papeterie de Port-Alfred. |  | | | |
| 1931 |  | | Orphelinat mixte de l’Immaculée-Conception (Chicoutimi). | Population totale = 816 habitants. | | | |
| 1932 | Loi sur la radiodiffusion. | | La papeterie de Port-Alfred devenue la Consolidated Paper Corp. reprend ses activités, une interruption de plusieurs mois. |  | | | |
| 1933 | Rapport Montpetit sur les assurances sociales. | | Création du Syndicat d’initiatives touristiques du Saguenay–Lac-Saint-Jean  Inauguration du premier pont entre Chicoutimi et Chicoutimi-Nord.  Création de la chambre de Commerce d’Alma. |  | | | |
| 1934 | Création de la Banque du Canada.  Formation de l’Action libérale nationale. | |  | Fermeture du chemin de fer.  Fondation de la Caisse populaire. | | | |
| 1935 | Création de l’Office du crédit agricole et de la Commission canadienne du blé. | |  | Arrivée de l’électricité au moulin (pour l’éclairage seulement). | | | |
| 1936 | Duplessis au pouvoir. | |  |  | | | |
| 1938 |  | | Fêtes du centenaire du Saguenay. | Électricité dans les rangs.  Fondation de l’Union catholique des fermières rurales. | | | |
| 1939 | Le Canada en guerre contre l’Allemagne. | | Ouverture d’un département d’obstétrique à l’Hôtel-Dieu St-Vallier de Chicoutimi. |  | | | |
| 1940 | Rapport Rowell-Sirois sur les problèmes constitutionnels.  Droit de vote aux femmes du Québec. | | Création de la Chambre de commerce à Kénogami. | Début de la conscription pour quelques travailleurs de Laterrière.  Installation du camp forestier à Laterrière (aide à la jeunesse). | | |
| 1941 |  | | Première grève d’Alcan à Arvida.  Début de la construction du barrage des Passes Dangereuses. |  | | |
| 1942 | Plébiscite sur la conscription : opposition radicale du Québec. | | Construction des aéroports de St-Honoré et Bagotville. |  | | |
| 1943 | Loi sur l’instruction obligatoire jusqu’à l’âge de 14 ans. | | Grève dans les usines de papier de la région.  Début des opérations de l’aluminerie d’Isle-Maligne. | On commence à produire du lait à l’année (livraison à Chicoutimi).  Service de transport en commun - M. Adrien Gagné. | | |
| [408] |  | |  |  | | |
| 1944 | Fondation de l’Hydro-Québec.  Loi des allocations familiales. | |  |  | | |
| 1945 | Fin de la Seconde guerre mondiale.  Création des Nations-Unies. | | Création du conseil d’orientation économique du Saguenay. | Construction du Boul. Talbot. | | |
|  |  | |  |  | | |
| 1949 | Terre-Neuve entre dans la Confédération. | | Création de la CCS (fusion des abattoirs). |  | | |
| 1950 |  | | Construction du barrage Chute du Diable (Péribonka). | Construction du Manoir Clairval/Centre de ski. | | |
| C 1950 |  | |  | Entretien des chemins pendant l’hiver. | | |
| 1951 |  | | L’UCC signe une première convention collective touchant les bûcherons au Québec.  Ouverture des industries Tanguay à St-Prime.  Construction du barrage Chute à la Savane.  Ouverture du Boul. Talbot. | Population totale = 1 078 habitants. | | |
| 1952 | Début de la télévision au Canada. | | Création à Alma du Mouvement ouvrier catholique. |  | | |
| 1953 | Code de travail au Québec. | |  |  | | |
| 1954 | Impôt sur le revenu au Québec. | | Ouverture de l’aéroport de Roberval. |  | | |
| 1955 |  | | Ouverture de l’hôpital de Jonquière et de Dolbeau. |  | | |
| 1956 | Conférence à Ottawa sur l’assurance-hospitalisation. | | Construction de la centrale hydro-électrique souterraine de Chute-des-Passes. |  | | |
| 1957 |  | | Grève de quatre mois chez Alcan d’Arvida.  Ouverture d’un hôpital à Métabetchouan. | Fondation du Chantier coopératif de l'UCC de Laterrière (Coopérative forestière de Laterrière).  Fermeture de la boulangerie Émond.  Service d’autobus Gilbert. | | |
| 1958 |  | |  | Fermeture du moulin à scie des Gauthier. | | | |
| 1959 | Décès de Maurice Duplessis. | | Ouverture de l’aéroport d’Alma.  Chemin de fer entre St-Félicien et Chibougamau. |  | | | |
| 1960 | Jean Lesage, premier ministre. | | Création des Caisses d’entraide.  Ouverture du Jardin zoologique de St-Félicien. |  | | | |
| [409] |  | |  |  | | | |
| 1961 | Assurance hospitalisation. | |  | Travaux d’hiver pour reconstruire l’aqueduc.  Population totale = 1 283 habitants. | | | |
| 1965 | Création des Cégeps. | |  |  | | | |
| 1969 |  | |  | Classement de l’église construite en 1865 (classement Québec).  Fermeture du magasin de M. Cyrille Émond et rachat par Jules Munger, boucher ambulant.  Classement du presbytère (classement Québec). | | | |
| 1973 |  | |  | Le moulin est classé monument historique (classement Québec). | | | |
| 1983 |  | |  | Réunion des forces du milieu en un seul conseil municipal : création de Ville de Laterrière. | | | |
| 13 sept. 1990 |  | |  | Usine Alcan - Laterrière. | | | |

Sources :

Gauthier, Boivin-Fournier, Maltais, Girard, Perron, Laterrière au Saguenay, des origines à nos jours, 1983.

Girard, Camil et Normand Perron, Histoire du Saguenay–Lac-St-Jean, IQRC, 1995.

St-Hilaire et al., « Chronologies du Saguenay », Saguenayensia, vol. 28, no 4, vol. 30, nos 3 et 4, 1986-1988.

Saint-Yves, Maurice, Atlas de géographie historique du Canada, première édition, Les Éditions françaises, 1982.

[410]

[411]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#tdm)

ALLEN, Barbara et William Lynwood MONTELL. *From Memory to History*, *Using Oral Sources in Local Historical Research*, Nashville, American Association for State and Local History (AASLH), 1982, 172 p.

ARIÈS, Philippe. *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le xviiie siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 412 p.

ARIÈS, Philippe. *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 222 p.

BAL, Mieke. *Narratology, Introduction to the Theory of Narrative,* Toronto, University of Toronto Press, 1985, 164 p.

BERTAUX, Daniel. *Histoire de vie - ou récits de pratique ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, CORDES, no 23, (mars), 1976, p. 199-213.

BERTAUX, Daniel. “Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche”, *in* Danielle DESMARAIS et Paul GRELL. Sous la direction de, *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoire type*, Montréal, Édition Saint-Martin, 1986, p. 21-34.

BODIGUEL, Maryvonne. *Les paysans face au progrès*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1971, 178 p.

BOUCHARD, Gérard. *Histoire sociale / Social History*, vol. III, no 15, p. 21-33.

BOUCHARD, Gérard, Yves OTIS et France MARKOWSKI, « Les notables du Saguenay au 20e siècle à travers deux corpus biographiques », *Revue d'histoire de l'Amérique française, RHAF*, 39, no 1, été 1985, pp. 3-23

BOUCHARD, Gérard. “L’histoire de la population et l’étude de la mobilité sociale au Saguenay, XIXe-XXe siècles”, *Recherches Sociographiques*, vol. XVII, no 3 ( septembre-décembre), 1976, p. 353-372.

BOUCHARD, Gérard. “L'étude des structures familiales pré-industrielles : pour un renversement des perspectives”, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 28 (octobre-décembre) 1981, p. 544-571.

BOUCHARD, Gérard, Yves OTIS et France MARKOWSKI. “Les notables du Saguenay au 20e siècle à travers deux corpus biographiques”, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39, no 1 (été), 1985, p. 3-23.

BOUCHARD, Gérard. “La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19e et 20e siècles : construction d'un modèle”, *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 40, no 1 (été), 1986, p. 51-72.

BOUCHARD, Gérard. “Co-intégration et reproduction de la société rurale. Pour un modèle saguenayen de la marginalité”, *Recherches sociographiques*, vol. XXIX, nos 2-3 (avril-décembre), 1988, p.283-310.

BOUCHARD, Gérard et Lise BERGERON. “Aux origines d'une population régionale : mythes et réalités démographiques et sociales”, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 42, no 3 (hiver), 1989, p. 389-410.

BOUCHARD, Gérard. “L'agriculture saguenayenne entre 1840 et 1950 : l'évolution de la technologie”, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, no 3 (hiver), 1990, p. 353-380.

BOUCHARD, Gérard et Joseph GOY. dir., *Famille, économie et société rurale en contexte d'urbanisation (17e-20e siècles)*, Chicoutimi et Paris, Sorep et Écoles des hautes études en sciences sociales, 1990.

BOUCHARD, Gérard. “Sur un démarrage raté : industrie laitière et co-intégration au Saguenay (1880-1940)”, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45, no 1 ( été ), 1991, p. 73-100.

BOUCHARD, Gérard. *Quelques arpents d’Amérique. Population, économie et famille au Saguenay, 1838-1971*, Montréal, Boréal, 1996, 635 p.

BOUCHARD, Louis-Marie. *Les villes* *du Saguenay : étude géographique,* Chicoutimi, Fondation de l’Université du Québec à Chicoutimi, 1973, 212 p.

BOURDIEU, Pierre. (sous la direction de), *La misère du monde,* Paris, Éditions du Seuil, 1993, 1460 p.

CHARTRAND Luc. “Ceci est mon rite”, *L'Actualité*, (mai) 1998, p. 34.

COLLECTIF CLIO. *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles,* Montréal, Le Jour Éditeur, 646 p.

DESJARDINS, Édouard. m.d. (Directeur médical), *La médecine au foyer*, Montréal, Édition Grolier Limitée, 1980, 223 p.

DESMARAIS, Danielle et Paul GRELL. (sous la direction de), *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoire type*, Montréal, Édition. Saint-Martin, 1986, 180 p.

DIAZ BORDENAVE, Juan E. *Communication and rural development,* Paris, Unesco, 1977, 107 p.

DUMONT, Fernand. « [La culture savante : reconnaissance du terrain](http://classiques.uqac.ca/contemporains/dumont_fernand/culture_savante_terrain/culture_savante_terrain.html)», *Question de culture (1)*, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1981, p. 25.

DUMONT, Fernand. *L'anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, PUF, 1981.

DUMONT, Fernand. *Le sort de la culture*, Montréal, l'Hexagone, Édition Typo, 1995.

FALARDEAU, Jean-Charles. « [Savoirs savants et savoirs populaires](http://classiques.uqac.ca/contemporains/falardeau_jean_charles/savoirs_savants_savoirs_populaires/savoirs_savants_savoirs_populaires.html). », *Question de culture (1),* Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1981, p. 35-46.

GAGNON, Serge. *L'église et le village au Québec, 1850-1930 : l'enseignement des cahiers de prônes*, Montréal, Leméac, 1979, 174 p.

GAGNON, Serge. *Mourir hier et aujourd'hui*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1987, 192 p.

GAGNON, Serge. *Plaisir d’amour et crainte de Dieu, sexualité et confession au Bas-Canada*, Québec, Presses de l’Université Laval, 1990, 200 p.

GAUTHIER, Gilles, Zoé BOIVIN-FOURNIER et Emma MALTAIS-GIRARD. *Laterrière au Saguenay : Grand-Brûlé des origines à nos jours*, Chicoutimi, Le Progrès du Saguenay, 1983, 272 p. (Épuisé)

GAUTHIER, Josée. *Évolution des pratiques coutumières associées à la naissance au Saguenay et dans Charlevoix : 1900-1950*, maîtrise en études régionales, UQAC, 1991, 288 p.

GIRARD, Camil. “La naissance à Laterrière 1900-1950. Les changements d’une pratique”, *Saguenayensia*, vol. 26, no 3 (juillet-septembre), 1984, p. 96 à 100.

GIRARD, Camil. “La dynamique de l'échange en milieu rural : Laterrière, Saguenay, 1870-1970”, *Saguenayensia*, vol. 27, no 4 (octobre-décembre), 1985, p. 132-137.

GIRARD, Camil et Normand PERRON. *Enquêtes d'histoire orale : Laterrière*, Instrument de recherche, Chicoutimi, Édition du G.R.H., 1985, 168 p. (Épuisé)

GIRARD, Camil. “Développement et régions périphériques au Québec” *Acadiensis,* vol. XVI, no 1 (automne), 1986, p. 165-173.

GIRARD, Camil et Normand PERRON. dir, “Gens de parole...Récits de vie de Laterrière”, *Saguenayensia*, vol. 28, no 4 (octobre-décembre) 1986, p. 127-200. ( Épuisé)

GIRARD, Camil et Normand PERRON. *in* Gabrielle Lachance, sous la direction de, *Mémoire d'une époque. Un fonds d'archives orales au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1987, p. 201-224.

GIRARD, Camil. “Histoire et régions, Canada/Québec. Du métropolitanisme au régionalisme.”, *Revue française d'histoire d'Outre-Mer,* t. LXXVII, 1990, no 289, p. 125 à 147.

GIRARD, Camil et François LEPAGE. *Collection de photographies historiques*, *Laterrière, Saguenay. Instruments de recherche nos 1, 2 et 3, Inventaire analytique des fonds*, Chicoutimi, GRH/UQAC, 1991.

GIRARD, Camil, *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, t. LXXVII (1990), no 289, pp. 125 à 147

GIRARD, Camil, et Gervais TREMBLAY. (coll.), [*Mémoires d'un village... Laterrière, Saguenay. 1900-1960*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/memoires_un_village/memoires_un_village.html), Chicoutimi, Édition GRH et UQAC, 1992, 168 p.

GIRARD, Camil. [*Culture et dynamique interculturelle. Trois hommes et trois femmes témoignent de leur vie*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030178987), Chicoutimi, Les Éditions JCL, 1997, 431 p.

GIRARD, Camil. Les récits de vie à la redécouverte des cultures”, *Réseau*, (mai), 1998, p. 15-16.

GIRARD, Ginette. *Les pratiques de travail dans la société patrimoniale québécoise du XIXe siècle : Ascendant de la mère et exclusion du père ?* Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval, août 1997, 140 p.

HARDY René et Normand SÉGUIN. *Forêt et société en Mauricie, la formation de la région de Trois-Rivières : 1830-1930,* Montréal, Boréal Express, Musée national de l'Homme, 1984, 222 p.

HUOT, Marie-Josée. *Les pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay et de Charlevoix*, maîtrise en études régionales, Université du Québec à Chicoutimi, 1991, 138 p.

LABRIE, Vivian. *Précis de transcription de documents d’archives orales*, Québec, IQRC, 1982, 214 p.

LAMONTAGNE, Sophie-Laurence. “L'homme et l'hiver dans l'art au Québec : méthodes d'analyse de documents iconographiques”, *Revue de l'Association canadienne pour les études de folklore*, 1981, vol. 3, no. 1, p. 49 à 65.

LAROUCHE, Daniel. “Le mouvement de concession des terres à Laterrière”, *in Agriculture et colonisation*, (sous la direction de) Normand SÉGUIN, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 165-179.

LEBRUN, François et Normand SÉGUIN, dir., *Sociétés et rapports villes-campagne au Québec et dans la France de l'Ouest. XVIIe-XXe siècles*, Trois-Rivières et Rennes, Centre de recherche en Études québécoises, UQTR et les Presses universitaires de Rennes 2, 1985

LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER. *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398 p.

LÉVI-STRAUSS, Claude. “Préface” , dans Burguière *et al*. (dir.), *Histoire de la famille*. vol. 1, Paris, Armand Colin, 1986.

LEWIS, Oscar. [*Les enfants de Sanchez. Autobiographie d’une famille mexicaine*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.leo.enf), Paris, Éditions Gallimard, 1963, 638 p.

LEWIS, Oscar. *Pedro Martinez. Un paysan mexicain et sa famille,* Paris, Éditions Gallimard, 1966, 658 p.

LÜDTKE, Alf. *Histoire du quotidien*, Paris, Édition de la Maison des sciences de l'homme de Paris, 1994, 341 p.

MEAD, Margaret. *L'un et l'autre sexe*, Paris, Édition Denoël/Gonthier, 1948, 344 p.

MENDRAS, Henri. *La fin des paysans : innovations et changements dans l’agriculture française*, Paris, S.E.D.E.I.S., 1967, 358 p.

MINER, Horace. [*Saint-Denis : un village québécois*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030077107), Hurtubise HMH, coll. Sciences de l'homme et humanisme, 1985, 392 p.

MOSCOVICI, Serge. (sous la direction de), [*Introduction à la psychologie sociale*, tome 2](http://classiques.uqac.ca/contemporains/moscovici_serge/intro_psycho_soc_t2/intro_psycho_soc_t2.html), Paris, Librairie Larousse, 1973.

NOON, Alan. *East of Adelaide : Photographs of commercial, industrial and working-class urban Ontario*, London, Selby Young, 1983, 179 p.

PERRON, Normand. “Le temps et l'espace à Laterrière au XXe siècle”, *Saguenayensia*, vol. 29, no 1 (avril-juin), 1987, p. 3-7.

POUYEZ, Christian, Raymond ROY et Gérard BOUCHARD. “La mobilité géographique en milieu rural : le Saguenay, 1852-1861”, *Histoire Sociale*, vol. XIV, no 27 (mai), 1981, p. 123-155.

POUYEZ, Christian et Yolande LAVOIE. (sous la direction de), *Les Saguenayens*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec. 1983, 386 p.

QUÉBEC (Gouvernement). *Les chemins de la mémoire, Monuments et sites historiques du Québec,* tome I, Québec, Les Publications du Québec, 1990, 540 p.

ROBERGE, Martine. *Guide d’enquête orale*, Québec, Les Publications du Québec, 1991, 265 p.

ROBERTS, Elizabeth. *A woman's place. An oral history working-class women, 1890-1940*, Oxford, éd. Basil Blackwell, 1984, 246 p.

ROCHER, Guy. *Introduction à la sociologie générale*, Tome III, Montréal, Éditions HMH, 1969, 562 p.

ROGERS, Everett M. et Lynne SVENNING. (coll.), *Modernization among Peasants, The Impact of Communication*, New York, Hold, Rinehart and Winston, inc, 1969, ix, 429 p.

ROGERS, Everett M. *Diffusion of innovations*, 3e édition, New York, Free Press, 1983, xix, 453 p.

ROUSSEL, Louis et Alain GIRARD. *Les âges de la vie*, Actes du VIIe colloque national de démographie, Paris, Presses universitaires de France, 1982, t.1 (INED, cahier no 96), p. 15-23.

SAUQUET, Michel. *Le voisin sait bien des choses - Communication et participation en milieu rural : leçons du cas brésilien*, Paris, Syros – Alternative, 1990, 135 p.

SEGALEN, Martine. *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris, Édition Flammarion, 1980, 211 p.

SÉGUIN, Normand. *La Conquête du sol au 19e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1977, 295 p.

SÉGUIN, Normand. (sous la direction de), *Agriculture et colonisation au Québec,* Montréal, Boréal Express, 1980, 220 p.

SÉGUIN, Normand et Serge COURVILLE. *Le coût du sol au Québec. Deux études de géographie historique.* Québec, Les Presses de l’Université Laval, 1996, 184 p.

SHORTER, E. *Naissance de la famille moderne.* Paris, Seuil, 1977, 379 p.

SULLEROT, Evelyne. *Le grand remue-ménage. La crise de la famille*. Paris, Fayard, 2000 (pour la nouvelle édition), 300 p.

VALOIS, Jocelyne. *Sociologie de la famille au Québec*, Anjou, C.E.C., 1993, 333 p.

VERDON, Michel. [*Anthropologie de la colonisation au Québec. Le dilemne d'un village du Lac St-Jean*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.vem.ant), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973, 283 p.

WYLIE, Laurence. *Un village au Vaucluse*, Paris, Gallimard, 1979, 432 p.

[417]

**Le Grand-Brûlé.  
Récits de vie et histoire d’un village au Québec.  
Laterrière, Saguenay 1900-1960.**

INDEX

[Retour à la table des matières](#tdm)

Abitibi : 305

Académie commerciale : 314, 404

Action catholique : 80

Adoption : 44, 78, 79, 86, 93, 248, 389, 396

Agriculteurs ; agriculture : 3, 5, 7, 9, 11, 12, 15, 63, 77-83, 106, 171, 172, 227, 283, 313, 317, 385, 386, 388, 390, 403-405, 412, 414, 415

Agrobusiness : 79

Agroforestière : 3, 11, 63, 74

Alcan: 12, 64, 65, 160, 197, 244, 279, 325, 328, 348, 349, 351-353, 356, 368, 369, 373-376, 378, 380-382,3 91, 406-409

Alcool: 68, 181, 298, 299, 347, 353, 389, 396-398

Allaitement : 20, 29, 30, 32, 142

Alma: 135, 375, 402, 407, 408

Aluminium: 7, 12, 13, 134, 197, 327, 328, 404, 406

Amérique : 35, 116, 397

Angleterre : 76, 169

Antoniennes, soeurs : 162

Appareils électriques : 6

Aqueduc : 117, 172, 176, 201, 206, 235, 344, 349, 405, 409

Artisan ; artisanat : 23, 71,92, 93, 264, 267, 343, 357, 393, 398, 399

Arvida : 7, 12, 13, 64, 133, 134, 153, 183, 194, 197-199, 249, 279, 280, 325, 327, 328, 336, 351, 359, 369, 373, 374, 406-408

Athéisme : 98

Aubin, Eugène : 137

Autobus : 183, 280, 285, 286, 342,408

Autobus Crevier : 342

Automobile : 1, 6, 93, 155, 161, 174, 175, 204, 207, 232, 265, 268, 284, 285, 313, 317, 330, 339, 348, 349, 351, 353, 368, 373, 374, 391, 397, 405

Bagotville ; Bagot : 107, 125, 138, 155, 168, 192, 199, 202, 213, 283, 342-344, 381, 403, 407

Baie-Comeau : 159, 306

Baie-Saint-Paul : 272, 283

Baratte à beurre : 79

Barrette, Clara : 148

Batteuse : 80, 174

Bédard, Alma : 337

Bédard, Élise : 158

Bell Téléphone : 142

Belley, Marguerite : 260

Bersimis, rivières : 328

Beurreries : 79

Bière: 33, 132, 139, 151, 153, 168, 181, 189, 229, 254, 261, 298, 327, 347, 364, 366, 392, 398

Blackburn, Marie : 186

Bled : 108

Boily, Claude : 163

Boivin, Georges : 290

Boivin-Fournier, Zoé : 21, 22, 25, 27, 28, 47, 85, 87, 289

Bolduc, Germaine : 348

Boston : 116, 362

Bouchard, Alfred : 141, 142

Bouchard, Aline : 209

Bouchard, Georges : 142

Bouchard, Raphaël : 227

Boucher ; boucherie : 69,122, 151, 153, 161, 191, 193, 195, 201, 211, 214, 244, 254, 263, 265, 275, 297, 317, 320, 354, 409

Bouchette, lac : 259, 260, 262, 263, 289-294, 298, 300, 301, 303, 304

Boulanger: 61, 74, 153, 161, 223-225, 236, 317

Bras de Jacob : 121

[418]

Brassard, Élias : 153

Brassard, Ludger : 196

Caisses populaires : 9, 362

Camion ; camionnage ; camionneur : 105, 133, 161, 173, 191, 193-195, 197, 198, 201, 223, 225, 279, 318, 345, 351, 365, 366, 369, 399

Canada Steamship : 138

Carnaval : 309, 369, 376

Caron, Charles : 207

Cartes mortuaires : 86, 97, 98, 392, 393

Cathédrale de Chicoutimi : 159

Cavalier : 46, 50, 239, 249

Célibataire : 7, 37, 38, 47, 72, 253, 287, 387

Cercueils : 92, 94, 98

Champagne: 151, 153, 154, 347

Chantiers forestiers : 168, 172, 390, 399

Chapelet: 92, 139, 179, 180, 189, 211, 216, 257, 265, 276, 284

Charlevoix : 6, 43, 81, 106, 116, 339, 383

Chasseur, Léandre : 198

Château Murdock : 320

Chemin de fer : 11, 119, 121, 133, 135, 148, 198, 200, 227, 285, 370, 372, 373, 390, 391, 403, 405, 407, 408

Chibougamau : 278-280

Chicoutimi : 3-7, 9-13, 19, 20, 23, 43, 47, 60, 72, 79, 81, 82, 95, 99, 107-109, 114, 115, 120, 125, 126, 128, 133, 134, 136, 137, 142, 151, 155-159, 163, 164, 169, 171-173, 175, 177, 178, 181, 183, 184, 186, 187, 190, 191, 194, 195, 197-199, 202, 203, 206-208, 210, 212, 223, 225, [418] 227, 232, 235, 236, 238, 240, 248, 259-261, 263- 265, 271, 273, 275, 279, 280, 285, 287, 289, 291, 302, 305, 306, 309, 314, 315, 317-320, 326, 328, 329, 334, 339, 340, 344, 348-350, 353-356, 358, 359, 362, 364, 366, 369, 372, 374-376, 378-380, 385, 387, 388, 390, 391, 393,402-407

Chute-à-Langevin : 114

Chute-à-la-Savane : 12

Chute-des-Passes : 12

Chute-du-Diable : 12

Cimon, Ludger : 225

Clermont : 346

Colonisation: 2-5, 11, 106, 199, 383, 401

Commerces : 7, 9, 59

Commission des Eaux Courantes : 314

Commission scolaire de Chicoutimi : 378, 385

Compagnie de pulpe : 63, 114, 199, 200, 226, 227, 232, 233, 291, 304, 348-350,352, 353, 404

Confédération : 206, 375

Confirmation : 293

Congélateur: 122, 191, 203, 261

Conscription ; conscrits : 51, 135, 137, 181, 182, 203, 227, 334, 351, 405, 407

Conseil municipal : 9, 140, 354, 409

Consolidated Bathurst ;

Consol : 128, 129, 134, 205, 280, 338, 407

Consommation: 11, 12, 67, 68, 177, 391

Contraception : 31, 32

Contracteurs de bois : 167

Contremaître : 105, 135, 194, 204, 244, 352, 368, 369, 375

Coopérative de Chicoutimi : 173, 191,202

Coopératives : 6, 9, 79, 385, 390

Corbillard : 93, 94, 98, 180

Côté &. Boivin : 119, 140,198, 225, 226, 348, 349, 351, 352, 354, 356, 404

Côté, abbé Georges : 196

Côté, Albert : 148, 202

Côté, Alphonse : 358

Côté, Amédé : 195

Côté, docteur Georges : 182

Côté, Gérard : 50, 52, 62,114, 138, 215, 340, 357, 365

Côté, Jules : 119

Côté, Juste : 148, 351, 355

Côté, lac des : 235

Côté, Laura: 124, 125, 210,

Côté, Lidy : 196

Côté, Méridé : 148

Côté, Paul : 164, 361

Couvent : 239, 249, 287, 289, 314, 315, 341, 343-345

Crédit agricole : 79, 176, 187, 203

Crise: 43, 52, 126, 180, 199, 203, 230, 233, 282, 305, 314, 325, 334, 336, 339, 349, 353, 354, 361, 390, 403, 407

Croup : 87, 299, 301

Décès: 1, 27, 86, 87, 90-95, 152, 157, 158, 167, 172, 218, 259, 261, 265, 269, 270, 289, 308, 313, 325, 336, 348, 354, 357, 368, 387, 389, 408

Desbiens, André : 162, 272

Desbiens, Léda : 261, 269

Desbiens, Marie : 27, 123

Desbiens, Simon : 162

Desgagné, abbé Narcisse : 210, 292

Desgagné, docteur : 123, 155, 236

Desgagné, Ludger: 123, 234, 364

Deuxième Guerre mondiale : 12, 37, 68, 81, 172, 319, 351

Diphtérie : 87, 301

Divorce : 94

Docteur: 26, 31, 87-89, 91, 143, 151, 152, 155, 158-160, 162, 163, 165, 170, 188, 207, 241, 245, 246, 251, 273, 274, 283, 301, 317, 326, 328, 340, 347, 367, 376

Dolbeau : 135, 272, 279, 306, 325, 329-331, 408

Dominicains : 377

Drave : 200, 213, 232, 300, 303, 325, 327, 330, 352, 353

Dubois, Hercule : 115

Dubois, Paul : 129

Dubuc, J.-E.-A. : 11,64, 168, 265, 274

Dubuc, Marie : 114, 362

Dufour, Honoré : 61, 224, 230, 234

Duplessis : 140, 205, 283,346, 366, 407, 408

Eau courante : 6, 9, 11, 70, 154, 160, 190, 201, 231, 265, 272, 355, 391, 396

Éboulements : 81

Écluse: 115, 120, 121, 127-129, 200, 226, 227, 231, 332, 334, 339, 349, 366, 405

École : 7, 14, 40, 43, 47, 48,64-66, 72,73,79,80,92,124, 125, 127, 140, 159, 171, 172, 182-184, 189, 193, 194, 196, 197, 208, 210, 212-214, 216, 217, 223, 224, 230, 231, 239, 243- 245, 247-249, 258-263, 265-268, 271, 273, 275, 277-280, 284, 285, 287-289, 291-295, 300, 304, 306, 307, 309, 312, 314-316, 336-338, 342, 349, 350, 359, 364, 368, 369, 371-373, 378, 379, 387, 388, 392, 401, 403-405, 412

Économie : 3, 4, 11-13, 20, 39, 59, 63, 67, 73-75, 200, 352, 387, 391, 405, 412

Édouard, lac : 301

Éducation: 2, 7, 20-22, 47, 48, 62, 71-73, 230, 264, 265, 291, 364, 384, 387

Église catholique : 14, 75

Égout: 9, 11, 355, 391, 405

Électricité : 6, 10-12, 32, 70, 82, 89, 105, 123, 154, 160, 176, 177, 182, 185, 190, 201, 211, 223, 225, 231, 247, 265, 272, 274, 281, 314, 318, 321, 333, 338, 349, 355, 361, 391, 406, 407

[419]

Émond, Achille : 195

Émond, Cyrille : 61-63, 69, 89, 95, 96, 140, 153, 161, 223, 225, 233, 238, 263, 354, 406, 409

Émond, Jacqueline : 242

Émond, Laura : 123

Émond, Maria : 124, 371

Émond, Thomas : 226

Émond, Violette : 250

Empêcher la famille : 31

Enfance: 14, 20, 40, 47, 48, 70, 86, 122, 194, 223, 238, 337, 369, 387

Enfantement : 10, 20, 22, 24, 34

Engrais: 83, 177, 191, 227, 282

Épidémie : 172, 180, 290

Équipement aratoire : 6

Eudistes, pères : 214

Évêque : 89, 99, 108

Faucheuse : 81,175

Fausses couches : 22, 31, 86, 89, 95, 97, 186, 188, 236, 241, 246, 368, 382

Fécondité : 24, 31, 56, 57, 67, 76

Féminisme : 258

Ferme paternelle : 7, 171, 185

Fermières : 264, 265, 312

Fête-Dieu : 140, 319

Fièvres du lait : 30

Fièvres puerpérales : 30, 301, 303

Fièvres typhoïdes: 177, 180, 299

Fille à marier : 46

Filles d’Isabelle : 312

Forgeron : 328, 329, 334, 335, 357-359, 361

Fournier, Achille : 349

Fournier, Berthe : 100, 124,

Fournier, Louis-Philippe : 289, 304

Fournier, Roland : 50, 64, 65, 69, 99-101, 348, 351, 353, 370

Frigidaires : 177, 191, 318

Fromager ; fromagerie : 12,63, 79, 82, 129, 148, 151, 158, 161, 167, 168, 172, 173, 175, 186, 193, 202, 207, 211, 265, 354, 390, 403, 404

Gagné, Adémar : 151

Gagné, Joseph-Élie : 142

Gagné, père Augustin : 146

Gagné, Thomas-Louis: 112, 132, 203, 204, 344

Gagnon, Adrien : 102, 140, 373

Gagnon, Edmond: 131, 229, 285

Gagnon et Frères : 164, 194, 198, 236

Gagnon, Jos : 194

Gagnon, Marie : 196

Gagnon, Pierre : 64, 66, 73, 262, 266, 345, 356, 368, 374, 385

Gagnonville : 201

Garde-souches : 331

Gaudreault, abbé Arthur : 100, 125

Gaudreault, Arthur : 100,125, 148, 335

Gaudreault, Blanche : 28, 30, 68,70, 74 , 88, 89, 91, 100, 147, 149

Gaudreault, Donaldo : 133

Gaudreault, Germain : 242

Gaudreault, Méridé : 148

Gaudreault, Philippe-Auguste : 119, 261

Gaudreault, Victor : 119

Gauthier, Berthe : 213

Gauthier, Ernest: 123, 163, 234, 235, 333, 334, 366

Gauthier, Évariste : 224

Gauthier, Ferdinand : 109,110

Gauthier, Georges-Henri : 227

Gauthier, Gilles : 85

Gauthier, Henri : 113

Gauthier, Herman : 119, 147, 149,155

Gauthier, Joseph : 150, 226

Gauthier, Jules : 27, 40, 43, 65, 66, 68, 88, 91, 96, 100, 105, 106, 108, 110, 111, 136, 266, 345, 353, 355, 366, 367, 383, 384, 386, 389, 402

Gauthier, Julie : 117, 159,383

Gauthier, Marie-Jeanne : 262

Gauthier, Onésime : 65, 96, 119, 122, 206, 358

Gauthier, Thomas-Louis : 355

Girard, Aimé : 101, 102, 141, 142, 217, 237, 262, 352, 353

Girard, Alphé : 318

Girard, curé Charles-Eugène : 183, 343, 364, 376

Girard, Ernest : 128

Girard, Évague : 128

Girard, François : 228

Girard, Honoré : 257, 338

Girard, Ida : 101, 143

Girard, Louis : 25, 27, 51, 52, 226, 336, 337, 340

Girard, Marthe : 29, 214

Girard, Valmore : 259, 260, 263, 294, 363

Girard, Walter : 145

Girard, Xavier : 186, 317, 372

Girard, Yvonne: 100, 124,

Glacière: 129, 153, 177, 195, 201, 202, 229, 318

Gobeil, Édouard : 101, 127, 128, 263, 332

Gobeil, Louis-Joseph : 143

Godendarts : 113

Goélette: 110, 111, 116

Grand-Brûlé : 2, 11

Grande-Baie: 106-112, 162, 163, 175, 339, 349, 369, 376, 401

Grande-Ligne : 158

Gravel et Fils : 207

Grève : 368, 369, 374, 375, 381

Grippe espagnole : 62, 180, 299, 358

Grossesse: 19, 21-24, 30-34, 52, 89, 148, 151, 152, 160, 170, 209, 214, 215, 224, 241, 386

Ha! Ha!, lac : 340

Hanson Lumber : 126

Herbe à dindes : 170, 397

Hockey: 247, 320, 361, 369, 376

Honorât, père Jean-Baptiste : 97

Hôpital : 10, 14, 19, 26, 27, 33, 85, 87, 142, 152, 154-156, 159-162, 164, 165, 170, 172, 177, 178, 188, 189, 204, 206, 207, 214, 236, 241, 242, 246, 251, 252, [420] 253, 257, 258, 260, 261, 263, 264, 267, 269, 273, 274, 300-302, 305, 308, 309, 316, 326, 329, 342- 344, 346, 347, 350, 356, 365-367, 375, 382, 386, 393, 403, 408

Hôtel-Dieu Saint-Vallier : 95

Hôtels : 228, 367

Huche sans pareille : 244

Hydro-Québec : 160, 408

Hygiène: 71, 87, 88, 90, 231, 290, 300, 301

Ile Jersey : 168

Institutrices : 42, 50, 125, 208, 231, 260, 271, 316, 368

Instruction : 48, 62, 64, 71, 80, 109, 110, 116, 183, 193, 196, 210, 243, 244, 265, 277, 278, 288, 290, 306, 307, 359, 361, 369, 370, 379, 387, 407

Isle Maligne : 363

Jardin : 68, 70, 72, 130, 147, 153, 157-158, 161, 203, 212, 245, 253, 261, 283, 297, 318, 346, 351, 354, 356, 390

Jonquière : 7, 11, 12, 112, 113, 117, 149, 162, 165, 194, 196, 198, 199, 207, 223, 224, 230, 233, 236, 241, 249, 260, 279, 289, 302, 304-306, 334, 335, 341, 343, 345, 347, 369, 376, 391, 404, 406, 408

Journalier: 60, 63, 74, 131, 148, 167, 171, 239, 271, 297, 325-328, 337, 352, 369, 388, 391

Kane, notaire : 109, 114

King, MacKenzie : 137, 154

La Baie: 7, 11, 108, 182, 236, 279, 280, 364, 391, 401, 406

Laberge, Bertha : 26, 30, 52, 68, 70, 74, 157, 158

Laberge, Henri : 158

Lac de la Chaîne : 121, 200, 232

Lac des Mouches : 121

Lac des Mousses : 121

Lac des Plaines : 107

Lac des Rats Musqués : 107

Lac Georges : 144

Lac Hamel : 145

Lac Jacques-Cartier : 64, 263

Lac Kénogami : 11, 119, 135, 200, 228, 232, 314, 318, 327, 391

Lac Moncouche : 169

Lacordaires : 154, 306, 312, 385

Lac Saint-Jean : 11, 112, 232, 290

Lac Tourangeau : 64, 263

Laiterie : 81, 82, 129, 158,172-174, 186, 211, 275, 390

La Malbaie : 168, 194, 273, 327, 355

Laperrière, docteur : 143

Lapointe, Ernest : 129, 161, 194, 202, 207, 211, 338

Lapointe, Georges : 254, 275, 354

Lapointe, Jos : 194

Lapointe, madame Georges : 27,123

Lapointe, Mathilda : 62

Lapointe, monseigneur Eugène : 194

Lapointe, Roméo : 63, 65, 69, 133, 134, 140, 193, 197, 200, 208, 262, 318

La Romaine : 279

Larouche: 116,129,252,253, 333,366

Laterrière : 2, 3, 6-14, 16, 17, 19-23, 33-37, 40-42, 47, 50, 51, 56, 61, 63, 65, 67, 70, 72, 75, 77, 79, 80, 85-88,90, 92, 93, 96-98,105- 108, 111-113, 115, 123, 126-128, 130, 131, 136, 137, 140-142, 147, 148, 150, 156, 158, 162, 167, 171, 173, 175, 183-187, 193-195, 197-202, 206, 208-211, 213, 223-225, 230, 231, 238-240, 243, 248, 259-262, 264, 268, 269, 271, 272, 279, 280, 285, 304, 306-308, 310, 314, 315, 319, 321, 325, 327, 332, 333, 335-339, 341, 344, 345, 348-364, 366-381, 383, 385, 387, 390, 391, 393, 401, 403-409

La Tuque : 280, 360, 361

Lausé, Marie : 118

Laveuse électrique : 70, 190, 233, 274

Lavoie, abbé Lionel : 183

Lavoie, Adhémard : 186

Lavoie et Frères : 342

Lavoie, Eugène : 186

Lavoie, Joseph : 159,188,363

Lavoie, Malvina : 290

Lavoie, Marie-Blanche : 30, 31,42, 50, 51, 61, 63, 89, 171, 185

Lavoie, Rosanna : 160

Lemieux, Arthur : 228

Lemire, Thérèse : 124

Lepage, Gaston : 134

Libéral : 66, 121, 141, 148, 170, 206, 266, 314, 335, 346, 356, 379-381, 390, 407

Loisir: 75, 137, 144, 216, 217, 233, 303, 334, 346, 361, 369, 375, 376, 392

Mailley, curé : 116

Maltais, Edmond-Louis : 274

Maltais, Hilaire : 24, 49, 51, 61, 66, 77, 171, 185, 187, 356, 378, 379

Maltais, Jean : 260

Maltais, Joseph-Élie : 141, 261, 262, 355, 366

Maltais, Maurice : 344

Maltais, Viateur : 206

Maltais-Girard, Emma : 23, 50, 85, 88, 90, 91, 94, 413

Maltais-Jean, Yvette : 49, 259, 268

Manoir Clairval : 136, 200, 358, 361, 362, 367

Manoir Gauthier : 88

Marceau, curé : 169, 338

Marchand ambulant : 354, 373

Marchand général : 14, 68, 130, 223, 391

Marguillier : 116, 117, 264, 295

Mariage: 1, 6, 7, 15, 21, 22, 31, 33, 36, 37, 39-48, 51, 52, 58, 62, 72, 74, 75, 86, 93, 95, 98, 105, 135, 137, 138, 147, 150, 157, 158, 163, 167, 171, 181, 185, 187, 190, 192, 193, 208, 213, 214, 223, 238, 240-242, 259, 260, 263, 268, [421] 272, 274, 279, 282, 283, 286, 288, 289, 313, 325, 326, 336, 337, 341-344, 348, 354, 355, 357, 358, 360, 364, 365, 368, 384, 386-389, 397, 402, 406, 414

Maternité : 20-23, 31, 57, 263

McLeod, Peter : 108, 109,401

Ménés, rang des : 167, 169, 217

Méningite : 87, 157, 159, 241

Métropolitaine : 28, 302

Mi-carême : 102, 137, 139, 140, 163, 217, 233, 319, 376,392

Millwright : 105, 123, 125, 127, 129, 325, 328, 366, 367, 397

Missionnaire : 249, 377

Mois de Marie : 49, 188, 189, 247, 296, 341

Moissonneuse : 81, 136, 175

Mortalité infantile : 29,86-88, 97

Moulin à farine : 105, 112, 114, 122-124, 129, 132, 138, 333, 349, 360, 366, 367, 384

Moulin à scie : 105, 106, 109, 112, 114, 123, 124, 126, 129, 131-134, 136, 280, 332-334, 336, 352, 367, 384, 401,408

Moulin de pâte : 120

Moulin des Gauthier : 112, 325,333

Moulin Père-Honorat : 164, 362, 392

Moulins à carde : 115, 280

Munger, Georges : 27, 30, 49, 51, 63, 64, 66, 152, 167, 170, 266, 346

Munger, Hilaire : 153

Munger, Jules : 226, 361, 362

Munger, Lucien : 145

Munger, Stanislas : 186,

Murdock, John : 63, 200, 201, 320, 328

Murdock, Kilda : 314

Musique à bouche : 331

Naissance: 1, 15, 19-22, 24-28, 30, 31, 33, 92, 98, 105, 122, 143, 147, 155, 157, 163, 167, 171, 185, 186, 188, 193, 206, 208, 209, 212, 214, 215, 223, 238, 259, 268, 273, 289, 290, 302, 306, 313, 314, 325, 336, 337, 343, 348, 349, 357, 358, 368, 370, 386, 387

New York : 116

Normandie : 115

Notre-Dame-de-Laterrière : 108

Nouveau-Brunswick : 138, 359, 402

Oblats, pères: 108-112, 114, 116, 128, 332,401

Onatchiway, lac : 359

Orphelinat : 93, 95, 259, 261, 268, 270, 343, 387, 404, 407

Ouiatchouan, rivière : 297

Palette: 132, 137, 181, 189, 232, 364, 398

Parc des Laurentides : 12, 144

Patinoires : 216

Pibrac : 318, 325, 327

Pierres tombales : 86, 92, 393

Plourde, Raoul : 140, 235

Politique : 2, 9, 13, 57, 65, 66, 73, 106, 140, 141, 154, 168, 170, 172, 182, 183, 192, 194, 205, 207, 209, 217, 218, 224, 234, 236, 257, 261, 266, 286, 311, 312, 314, 315, 320-322, 335, 346, 349, 356, 358, 366, 369, 379-382, 384, 385, 389, 398, 399

Pont-Arnaud : 200

Portage des Roches : 11, 63, 199, 200, 223, 226, 227, 230, 232, 240, 313, 314, 317, 320, 405, 406

Port-Alfred: 11, 12, 123, 134, 193-195, 353, 373, 405, 407

Port-Cartier : 201

Première Guerre mondiale : 58, 148, 333, 351

Presbytère : 89, 246, 260, 295, 343, 364, 365, 370, 403, 409

Prêtre : 7, 15, 22, 23, 30, 85, 89, 91, 93, 94, 97, 108, 160, 250, 262, 295, 331, 364, 391, 393

Price: 105, 108-110, 116, 120, 121, 129, 134, 135, 162, 205, 305, 318, 325, 327, 329, 330, 334, 338, 348, 349, 370, 383, 386, 391, 401, 404, 405

Pulpe: 63, 114, 120, 134, 148, 151, 193-195, 199, 200, 211, 226, 227, 232, 233, 291, 304, 344, 348-350, 352, 353, 367, 370, 404-406

Purgatoire : 96

Quatre-Mille : 261

Quebec Pulp : 120, 121, 133, 134

Radio: 6, 147, 154, 163, 182, 185, 190, 217, 233, 266, 274, 308, 320, 346, 355, 392, 398, 407

Ramancheur : 135, 165, 189, 300, 393, 398

Rapides-à-Bégin : 145

Rédemptoristes : 378

Relevailles : 20, 28, 33, 160, 238, 241, 274, 317, 386, 398

Religion: 2, 4, 90, 92, 93, 139, 169, 178, 186, 189, 208, 210, 216, 228, 247, 269, 276, 287, 295, 296, 309, 346, 377

Remariage : 86, 93-95, 259, 268, 325, 336, 357, 388

Renault, J.-B. : 198

Riverbend : 293

Riverin, Napoléon : 235

Rivière-à-Mars : 106, 107, 109, 144

Rivière Chicoutimi : 107,120, 128, 134, 232, 314, 319, 339, 350, 372

Rivière Cyriac : 107, 227

Rivière du Bassin: 115, 120, 232

Rivière du Moulin : 107, 109, 112, 114, 120, 121, 134, 169, 199, 200, 204, 232, 237, 241, 338, 344, 350

Rivière Langevin : 114

Roberval : 124, 125, 211, 263, 289, 291, 292, 314, 316, 387, 403, 404, 406, 408

[422]

Roberval-Saguenay : 64, 119, 148, 197, 200, 224, 369, 373, 374, 405

Rocaille, camping de la : 318

Rogations : 83, 179

Roues à vent : 81, 176

Rouets : 190

Rouleau, Béatrice : 160

Route à Fafard : 184

Rue Notre-Dame : 119

Ruisseau Henriette : 134

Sage-femme : 10, 19, 25-27, 29, 30, 33, 123, 178, 215, 274, 301, 317, 386

Sage-homme : 25

Saguenay : 2, 11, 13, 19, 31, 36, 42, 63, 85, 98, 106, 107, 110, 112, 115, 116, 136, 359, 369, 390, 401, 402, 404, 406-408

Saguenay Furniture : 12, 152

Saguenay-Lac-Saint-Jean : 4, 9, 11, 64, 77

Saguenay-Mercantile : 275

Saint-Antoine, rang : 198

Saint-Denis-de-Kamouraska : 29, 30, 39, 71

Sainte-Rose-du-Nord : 201

Saint-Félicien : 112, 280, 303, 329, 352, 408

Saint-Fulgence : 112, 127

Saint-Gédéon : 271

Saint-Gelais, Jeanne-Ida : 163

Saint-Gelais, Joseph : 141, 205, 235

Saint-Gelais, Marie-Luce : 336, 341

Saint-Gelais, Raymond : 149, 344

Saint-Gelais, Robert : 309

Saint-Honoré : 112, 278, 331, 407

Saint-Irénée : 109

Saint-Isidore, rang : 61, 109, 111, 123, 172, 173, 185, 186, 209, 272, 282, 363

Saint-Laurent : 116

Saint-Pierre, rang: 198, 200, 257, 337, 338, 341

Sarclage : 212

Sauvages : 24

Savard, Marius : 314

Scie mécanique : 201, 282

Scierie Saguenay : 346

Sciottes : 113, 200

Séminaire de Chicoutimi : 125,349, 387

Service militaire : 105, 135-137, 319, 376

Shawinigan Power : 357, 361

Shipshaw : 12, 63, 201, 328, 331

Shock, Arnold : 136

Simard, Castule : 209

Simard, Elzéar : 200, 209

Simard, Ernest : 196

Simard, Johnny : 152, 203, 367

Simard, Jos-Luc : 145

Simard, Julien : 209

Simard, Luc : 157, 163, 364

Simard, Mars : 97, 106, 108-110, 117, 158, 161, 162, 164, 166, 260, 383, 401

Simard, Mathilda : 21, 25, 28-30, 66, 67, 69, 71, 72,100, 193, 208, 262

Simard, Paul-Eugène : 133

Singelais, Sauveur: 107-109, 117, 119

Singelais, Thomas : 108

Société des Vingt-et-Un : 106, 401

Sœurs du Bon-Pasteur : 212

*Soleil (Le),* journal : 80, 182, 233

Squatter : 108, 109

Syndicat : 346, 373-375, 378, 381

Talbot, Antonio: 140, 172, 183, 266, 321, 366

Talbot, boulevard : 12, 13, 136, 140, 194, 198, 200, 202, 225, 239, 263, 316, 321, 342, 367, 408

Tanguay, docteur : 178, 188

Télégraphe : 372

Télévision : 6, 14, 157, 163, 185, 189, 190, 266, 276, 284, 313, 320, 398, 408

Tourtière : 162, 228, 275, 282, 346

Tracteur: 10, 79-81, 175, 198, 201, 282, 285, 341, 361, 391

Trappeur : 107

Trayeuse : 10, 81, 82, 151, 174, 390

Tré-carrés : 108, 261

Tremblay, abbé Azarias : 172, 187

Tremblay, Adélard : 365

Tremblay, Albert : 119

Tremblay, Ange-Émile : 145

Tremblay, curé Raoul : 264

Tremblay, David : 243

Tremblay, Elmire : 349

Tremblay, Gaston : 362

Tremblay, Guillaume : 197

Tremblay, Jos : 240

Tremblay, Julie : 336

Tremblay, Marie-Louise : 26, 28, 32, 33,41,48, 50,61, 67, 68, 74, 75, 87, 89, 91, 95, 223, 225, 238

Tremblay, Mathias : 133

Tremblay, monseigneur Victor : 264

Tremblay, Patricia : 29, 214

Tremblay, Pierre : 316

Tremblay, Thomas : 125, 404

Trudeau, Pierre : 66, 218

U.C.C. : 12

Union nationale : 140, 141, 170, 205, 206, 236, 266, 321, 322, 380, 385

Ursulines : 125, 211, 263, 278, 289, 314, 315, 387, 403

Vaillancourt, Richard : 117

Val-Jalbert : 200, 291, 297 Vêpres : 49, 50, 216, 247, 264, 272,296

Veuvage : 86

Vieillesse : 86, 90, 172, 196, 252, 253, 256, 262, 281, 288, 308, 330

Villa-Marie : 226, 228, 229

Vote: 141, 154, 183, 192, 205, 206, 218, 266, 311, 321, 335, 346, 356, 366, 378

Fin du texte

1. Guy ROCHER, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, HMH, 1992, pp. 109 ss. [↑](#footnote-ref-1)
2. Pour DUMONT, la construction d'un langage à partir de la parole est fondamentale dans l'affirmation des cultures. Reprenant les propos du psychologue J. S. BRUNER, il distingue trois fonctions principales et complémentaires du langage : représenter ce qui est absent; transformer la réalité selon les règles conventionnelles; coder les expériences. Fernand DUMONT, « [*La culture savante : reconnaissance du terrain*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/dumont_fernand/culture_savante_terrain/culture_savante_terrain.html)», [*Question de culture*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/dumont_fernand/Questions_de_culture/Questions_de_culture_no_01/QdeC_no_01.html) (1), Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1981, p. 25. [↑](#footnote-ref-2)
3. Jean-Charles FALARDEAU, dans [*Question de culture*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/falardeau_jean_charles/savoirs_savants_savoirs_populaires/savoirs_savants_savoirs_populaires.html) (1), Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1981, pp. 35-46. [↑](#footnote-ref-3)
4. Pour un survol historiographique sur les régions du Québec, voir Camil GIRARD, *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, t. LXXVII (1990), no 289, pp. 125 à 147; Camil GIRARD, « Développement et régions périphériques au Québec », *Acadiensis,* vol. XVI, no 1, automne 1986, pp. 165-173. [↑](#footnote-ref-4)
5. Le nom de Grand-Brûlé a été donné au territoire au début de la colonisation alors que de nombreux feux ont dévasté la forêt. Le canton arpenté par Ballantyne en 1845 est identifié du nom de *Laterrière*, en référence au député du comté Saguenay, Marc-Paschal de Sales Laterrière. [↑](#footnote-ref-5)
6. Pierre HOUDE, Normand SÉGUIN, Daniel LAROUCHE *et al*., *Protée*, Chicoutimi, U.Q.A.C., vol. IV, no 1, printemps 1975, pp. 75-77; voir aussi Daniel LAROUCHE, « Le mouvement de concession des terres à Laterrière », *in Agriculture et colonisation*, publié sous la direction de Normand SÉGUIN, Montréal, Boréal Express, 1980, pp. 165-179. [↑](#footnote-ref-6)
7. Normand SÉGUIN, *La Conquête du sol au 19e siècle,* Montréal, Boréal Express, 1977, pp. 251-253. [↑](#footnote-ref-7)
8. René HARDY et Normand SÉGUIN, *Forêt et société en Mauricie,* Boréal Express, Musée national de l'Homme, 1984; Normand SÉGUIN (sous la direction), *Agriculture et colonisation au Québec,* Montréal, Boréal Express, 1980; François LEBRUN et Normand SÉGUIN, dir., *Sociétés et rapports villes-campagne au Québec et dans la France de l'Ouest. XVIIe-XXe siècles*, Trois-Rivières et Rennes, Centre de recherche en Études québécoises, UQTR et les Presses universitaires de Rennes 2, 1985; Normand SÉGUIN, *La Conquête du sol au 19e siècle,* Montréal, Boréal Express, 1977; voir aussi Michel VERDON, [*Anthropologie de la colonisation au Québec. Le dilemme d'un village du Lac St-Jean*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.vem.ant)*,* Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973. [↑](#footnote-ref-8)
9. Voir Camil GIRARD, « Le peuplement du territoire », *in* C. GIRARD et N. PERRON, *Histoire du Saguenay–Lac-Saint-Jean*, Québec, IQRC, 1989, pp. 117-154; Sur la mobilité sociale, Gérard BOUCHARD, *Recherches Sociographiques*, vol. XVII, no 3, sept. déc. 1976, pp. 353-372; sur la mobilité géographique à Laterrière et au Saguenay au début de la colonisation, Gérard BOUCHARD, *Histoire sociale/Social History*, vol. III, no 15, pp. 21-33; Christian POUYEZ, Raymond ROY et Gérard BOUCHARD, *Histoire Sociale*, vol. XIV, no 27, mai 1981, pp. 123-155; sur la famille, Gérard BOUCHARD, *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* vol. 18, oct. déc. 1981, pp. 544-571; Gérard BOUCHARD et Joseph GOY, dir., *Famille, économie et société rurale en contexte d'urbanisation (17e-20e siècles)*, Chicoutimi et Paris, Sorep et Écoles des hautes études en sciences sociales, 1990 ; pour une vue d'ensemble sur la démographie historique de la région, voir Christian POUYEZ et Yolande LAVOIE, dir., *Les Saguenayens*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec. 1983; Gérard BOUCHARD, *Revue* *d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 40, no 1, été 1986, pp. 51-72. [↑](#footnote-ref-9)
10. Les synthèses publiées par l'IQRC sur les régions du Québec tentent d'intégrer socio-économie et culture dans une approche du Québec. [↑](#footnote-ref-10)
11. Gérard BOUCHARD, Yves OTIS et France MARKOWSKI, « Les notables du Saguenay au 20*e* siècle à travers deux corpus biographiques », *Revue d'histoire de l'Amérique française, RHAF*, 39, no 1, été 1985, pp. 3-23; Gérard BOUCHARD, dans Gary CALDWELL et Yolande COHEN, dir., *Recherche sociographique*, no spécial sur *Le monde rural,* vol. XXIX, nos 2-3, avril-décembre 1988, 283-310; Gérard BOUCHARD, *RHAF*, 45, no 1, été 1991, pp. 73-100; Gérard BOUCHARD et Lise BERGERON, *RHAF*, vol. 42, no 3, hiver 1989, pp. 389-410. [↑](#footnote-ref-11)
12. Sur la méthode d'enquête en histoire orale, le récit de vie étant considéré comme un élément de reconstruction psycho-sociale des cultures, voir Camil GIRARD, [*Culture et dynamique interculturelle. Trois hommes et trois femmes témoignent de leur vie*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030178987), Chicoutimi, Les Éditions JCL, 1997, en particulier le chapitre 2, pp. 41 à 67 (Collection Interculture); Camil GIRARD, *Société et culture villageoise, enquête d'histoire orale. Laterrière, Saguenay 1900-1960,* Kingston, Ontario, Queen's University, 22 pages (Conférence prononcée lors de la rencontre annuelle de la Société historique du Canada). [↑](#footnote-ref-12)
13. Marie-Josée HUOT, *Les pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay et de Charlevoix,* maîtrise en études régionales, Université du Québec à Chicoutimi, 1991; Josée GAUTHIER, *Évolution des pratiques coutumières associées à la naissance au Saguenay et dans Charlevoix : 1900-1950*, maîtrise en études régionales, UQAC, 1991. [↑](#footnote-ref-13)
14. C. GIRARD, *«*La dynamique... » [↑](#footnote-ref-14)
15. Camil GIRARD, Normand PERRON dir., *Laterrière au Saguenay*, Chicoutimi, éd. Progrès, 1983; sur le rôle des conseils locaux, pp. 63-161. [↑](#footnote-ref-15)
16. Camil GIRARD, dir., *Projet : Société et culture villageoise,* Groupe de recherche sur l'histoire (GRH), Saguenay–Lac-Saint-Jean. Camil GIRARD, [*Culture et dynamique interculturelle. Trois hommes et trois femmes témoignent de leur vie*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030178987), Chicoutimi, Les Éditions JCL, 1997, rapport préparé pour la Commission royale sur les peuples autochtones du Canada. Une première cueillette de récits a été effectuée en 1982 par Camil GIRARD et Normand PERRON : *Fonds : Laterrière, un village au Saguenay* (1982). Ce fonds compte vingt entrevues qui ont été transcrites intégralement. Un fonds de photographies anciennes s'ajoute à chaque récit. Les Archives nationales du Saguenay–Lac-Saint-Jean à Chicoutimi assurent la conservation de ces documents. Un instrument de recherche a été publié : Camil GIRARD et Normand PERRON, *Enquêtes d'histoire orale : Laterrière, instrument de recherche*, Chicoutimi, édition du G.R.H., 1985, 168 pages (inventaires et index). Une seconde cueillette a été effectuée en 1988-1989. Elle comprend 14 récits sur vidéocassettes (VHS). Des copies sont conservées sur cassettes et la transcription a été complétée en 1990 sur micro-ordinateur (Macintosh, Microsoft Word). Les questions de méthodes sont discutées dans deux articles : Normand PERRON et Camil GIRARD, *Archives,* vol. 16, no 2, sept. 1984, pp. 57-63; Camil GIRARD et Normand PERRON, dans Gabrielle LACHANCE, sous la dir., *Mémoire d'une époque, Un fonds d'archives orales au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1987, pp. 201-224. Un recueil de récits a été publié : Camil GIRARD et Normand PERRON dir., « Gens de parole... Récits de vie de Laterrière », no spécial de *Saguenayensia*, vol. 28, no 4, oct. déc. 1986, pp. 127 à 200; sur des thèmes plus spécifiques, voir Camil GIRARD, *Saguenayensia*, vol. 26, no 3, juillet-septembre 1984, pp. 96 à 100; Camil GIRARD, "La dynamique de l'échange en milieu rural : Laterrière, Saguenay, 1870-1970", *Saguenayensia/ACFAS*, vol. 27, no 4, octobre-décembre 1985, pp. 132-137. Une nouvelle cueillette de récits a été complétée en 1992. Un ouvrage sur l'histoire orale et la photographie historique a été publié en 1992 : Camil GIRARD, Gervais TREMBLAY (coll.), *Mémoires d'un village... Laterrière, Saguenay. 1900-1960*, Chicoutimi, éd. GRH et UQAC, 1992, 168 pages. [↑](#footnote-ref-16)
17. Camil GIRARD, « Le peuplement du territoire », dans C. GIRARD et N. PERRON, *Histoire du Saguenay–Lac-Saint-Jean*, Québec, IQRC, 1989, p. 127. [↑](#footnote-ref-17)
18. *Ibid*., p. 469-476. [↑](#footnote-ref-18)
19. En collaboration, *La Fédération...*, pp. 33-34. [↑](#footnote-ref-19)
20. *Ibid*., pp. 20, 37. [↑](#footnote-ref-20)
21. Louis-Marie BOUCHARD, *Les villes...*, pp. 131 ss, Gérard BOUCHARD, in *Les Saguenayens*, p. 173. [↑](#footnote-ref-21)
22. Sur un cas français, voir le remarquable ouvrage de Laurence WYLIE, *Un village au Vaucluse*, Paris, Gallimard, 1979. [↑](#footnote-ref-22)
23. Camil GIRARD, Stéphanie GARNEAU, Lucie FRÉCHETTE, « On ne part jamais seul. La mobilité géographique des jeunes au Québec. Identité et appartenance », dans Patrice LEBLANC, Marc MOLGAT, dir, *La migration des jeunes. Aux frontières de l’espace et du temps*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, Les Éditions de l’INRS/Culture, Groupe de recherche sur la migration des jeunes, à paraître 2002. [↑](#footnote-ref-23)
24. Cet article s’inscrit dans la lignée des travaux sur Laterrière menés par le Groupe de recherche sur l’histoire, dirigé par Camil GIRARD. Nous tenons d’ailleurs à remercier le GRH de nous avoir permis d’utiliser le corpus de récits de vie aux fins de la présente recherche. Tous les témoignages rapportés dans cet article se retrouveront dans Camil GIRARD et Gervais TREMBLAY (dir.), *Le Grand-Brûlé. Histoire et récits de vie d'un village au Québec. 1900-1960*, Chicoutimi, GRH/UQAC, à paraître en 2002. Voir également Camil GIRARD et Normand PERRON (éd.), *Laterrière au Saguenay. Grand-Brûlé des origines à nos jours*. Chicoutimi, Le Progrès du Saguenay, 1983. [↑](#footnote-ref-24)
25. À ce sujet précis, voir Camil GIRARD et Gervais TREMBLAY, [*Mémoires d’un village. Laterrière, Saguenay (1900-1960)*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/memoires_un_village/memoires_un_village.html). « Chapitre 1 : Naissance et enfance. » Chicoutimi, Éditions GRH (coll. Père-Honorat), 1992, 163 pages. [↑](#footnote-ref-25)
26. Dix-neuf des vingt informateurs laterrois sont nés entre 1889 et 1921. [↑](#footnote-ref-26)
27. Jocelyne VALOIS, *Sociologie de la famille au Québec, Anjou*, C.E.C., 1993, p. 171. [↑](#footnote-ref-27)
28. Gérard BOUCHARD, *Quelques arpents d’Amérique. Population, économie et famille au Saguenay, 1838-1971,* Montréal, Boréal, 1996, p. 179. [↑](#footnote-ref-28)
29. Récit de Zoé Boivin-Fournier. [↑](#footnote-ref-29)
30. Horace MINER, [*Saint-Denis : un village québécois*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030077107), Hurtubise HMH, coll. Sciences de l'homme et humanisme, 1985, p. 228. [↑](#footnote-ref-30)
31. Récit de Mathilda Simard. [↑](#footnote-ref-31)
32. MINER, *op. cit.,* p. 228. [↑](#footnote-ref-32)
33. Denise LEMIEUX et Lucie MERCIER. *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p. 218. [↑](#footnote-ref-33)
34. Récit de Zoé Boivin-Fournier. [↑](#footnote-ref-34)
35. La sociologue Jocelyne VALOIS mentionne par ailleurs que le vocable de « prématuré » camoufle parfois un enfant conçu avant le mariage, et donc naissant après seulement sept ou huit mois. VALOIS, *Sociologie de la famille au Québec*, p. 71. [↑](#footnote-ref-35)
36. Serge GAGNON, *Plaisir d’amour et crainte de Dieu, sexualité et confession au Bas-Canada,* Québec, Presses de l’Université Laval, 1990, 200 pages, p. 87. Cité dans Ginette GIRARD, *Les pratiques de travail dans la société patrimoniale québécoise du XIXe siècle : ascendant de la mère et exclusion du père ?* Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval, août 1997, 140 pages, p. 83. [↑](#footnote-ref-36)
37. Camil GIRARD et Normand PERRON (éd.). *Laterrière au Saguenay. Grand-Brûlé des origines à nos jours*. Chicoutimi, Le Progrès du Saguenay, 1983, p. 187. [↑](#footnote-ref-37)
38. On observe encore de nos jours des réminiscences de ces croyances traditionnelles : certains gestes ou signes sont mal vus lorsque effectués en présence de très jeunes bébés, ainsi croit-on que chatouiller la plante des pieds peut provoquer ultérieurement le bégaiement chez l’enfant. [↑](#footnote-ref-38)
39. Récit de Mathilda Simard. [↑](#footnote-ref-39)
40. Récit de Zoé Boivin-Fournier. [↑](#footnote-ref-40)
41. Récit de Louis Girard. [↑](#footnote-ref-41)
42. Récit de Bertha Laberge. [↑](#footnote-ref-42)
43. Récit de Marie-Louise Tremblay. [↑](#footnote-ref-43)
44. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p. 185. [↑](#footnote-ref-44)
45. Récit de Yvette Maltais Jean*.* [↑](#footnote-ref-45)
46. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p. 187. [↑](#footnote-ref-46)
47. Récit de Zoé Boivin-Fournier. [↑](#footnote-ref-47)
48. Récit de Jules Gauthier. [↑](#footnote-ref-48)
49. Comme Georges Munger, qui « reste pour regarder ». [↑](#footnote-ref-49)
50. Récit de Louis Girard. [↑](#footnote-ref-50)
51. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p. 196. [↑](#footnote-ref-51)
52. Récit de Marie-Louise Tremblay. [↑](#footnote-ref-52)
53. Récit de Blanche Gaudreault. [↑](#footnote-ref-53)
54. Récit de Zoé Boivin-Fournier. [↑](#footnote-ref-54)
55. Récit de Mathilda Simard. [↑](#footnote-ref-55)
56. MINER, *op. cit.,* p. 233. [↑](#footnote-ref-56)
57. Récit de Mathilda Simard. [↑](#footnote-ref-57)
58. Récit de Blanche Gaudreault. [↑](#footnote-ref-58)
59. Récit de Georges Munger. [↑](#footnote-ref-59)
60. Récit de Bertha Laberge. [↑](#footnote-ref-60)
61. Récit de Marie-Blanche Lavoie. [↑](#footnote-ref-61)
62. Récit de Bertha Laberge. [↑](#footnote-ref-62)
63. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p. 178. [↑](#footnote-ref-63)
64. Récit de Marie-Blanche Lavoie. [↑](#footnote-ref-64)
65. Jusqu’aux années 1950 et même 1960, l'Église s'opposera fermement à la contraception et aux pratiques malthusiennes : dans la logique catholique, la contraception est une injure au sacrement du mariage puisque ce sont les enfants qui « sanctifient » un acte qui autrement serait « impur ». [↑](#footnote-ref-65)
66. BOUCHARD, *Quelques arpents d’Amérique*, p. 33. [↑](#footnote-ref-66)
67. *Ibid*., p. 181. [↑](#footnote-ref-67)
68. Récit de Marie-Louise Tremblay. [↑](#footnote-ref-68)
69. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p. 222. [↑](#footnote-ref-69)
70. Récit de Marie-Louise Tremblay. [↑](#footnote-ref-70)
71. VALOIS, *Sociologie de la famille…,* p. 71. [↑](#footnote-ref-71)
72. MINER, *op. cit.,* p. 275. [↑](#footnote-ref-72)
73. LEVI-STRAUSS, Claude. « Préface » dans Burguière et al. (dir.), *Histoire de la famille*. Paris, Armand Colin, 1986, vol. 1, p. 9. [↑](#footnote-ref-73)
74. Mais quand on sait qu'au début du siècle, les femmes mariées jouissent d'une moins grande capacité de droit privé que les femmes célibataires ou veuves on peut se demander si certaines femmes n'étaient pas tentées de demeurer malgré tout célibataires. Voir Collectif CLIO. *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Le Jour Editeur, 646 pages, p. 348. [↑](#footnote-ref-74)
75. BOUCHARD, Gérard. *Quelques arpents d’Amérique. Population, économie et famille au Saguenay, 1838-1971.* Montréal, Boréal, 1996, 635 pages, p. 258. [↑](#footnote-ref-75)
76. GIRARD, Ginette. *Les pratiques de travail dans la société patrimoniale québécoise du XIXe siècle : ascendant de la mère et exclusion du père ?* Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval, août 1997, p. 24 [↑](#footnote-ref-76)
77. MINER, *op. cit.,* p. 110. [↑](#footnote-ref-77)
78. BOUCHARD, *op. cit.*, p. 45. Sur les mariages endogames dans les familles de cultivateurs, près de 60% ont été évalués entre 1842 et 1951. Par la suite les taux baissent à un peu plus du tiers des mariages. Il y a peu de différence entre les fils et les filles, p. 443. [↑](#footnote-ref-78)
79. GAGNON, *op. cit*., 1990, p. 90. [↑](#footnote-ref-79)
80. Serge GAGNON, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Québec, PUL, 1993, p. 12. L’auteur est d’avis que différents indices montrent que les dispenses sont assez rarement accordées, du moins pour la plus proche endogamie. La population de Laterrière semble s’inscrire dans ce courant de pensée dans la première moitié du XXe siècle. [↑](#footnote-ref-80)
81. En vertu du Code civil de la province de Québec, de 1866 à 1915. Tiré de Collectif CLIO, p. 356. [↑](#footnote-ref-81)
82. GIRARD, *op. cit*., p. 53. [↑](#footnote-ref-82)
83. BOUCHARD, *op. cit*., p. 140. Les travaux de Marc Tremblay et d'Hélène Vézina (UQAC) confirment que la consanguinité observée au Saguenay est parmi les plus faibles au Québec, ACFAS, mai 2002 et *Le Devoir*, 21 mai 2002, p. A5. [↑](#footnote-ref-83)
84. SHORTER, E. *Naissance de la famille moderne*. Paris, Seuil, 1977, 379 pages, p. 323. [↑](#footnote-ref-84)
85. Voir GIRARD, Camil et Gervais TREMBLAY, [*Mémoires d’un village. Laterrière, Saguenay (1900-1960)*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/memoires_un_village/memoires_un_village.html). Chicoutimi, GRH et UQAC, 1992, en particulier les photographies des pages 45-46 et 74-75. [↑](#footnote-ref-85)
86. *Ibid.*, p. 48. [↑](#footnote-ref-86)
87. BOUCHARD, *op. cit*., p. 259. [↑](#footnote-ref-87)
88. BOUCHARD*, op. cit*., p. 258-259. [↑](#footnote-ref-88)
89. GIRARD, *op. cit*., p.44. [↑](#footnote-ref-89)
90. L'épouse de Georges Munger, dont nous n'avons pas le récit, n'a cependant que 19 ans au moment du mariage. De même, l'âge d'une jeune femme le plus élevé rapporté dans les récits est celui de la première épouse de Louis Girard, dont nous n'avons pas le récit. [↑](#footnote-ref-90)
91. GAUVREAU, Danielle, 1992, citée dans BOUCHARD, *op. cit*., p. 257. [↑](#footnote-ref-91)
92. D’après GIRARD, *op. cit*., p. 42. [↑](#footnote-ref-92)
93. SULLEROT, Evelyne. *Le grand remue-ménage. La crise de la famille*. Paris, Fayard, 1997, p.31. [↑](#footnote-ref-93)
94. *Ibid.,* Lévi-Strauss. [↑](#footnote-ref-94)
95. LÜDTKE, Alf, *Histoire du quotidien,* Paris, éd. de la Maison des sciences de l'homme de Paris, 1989, p. 164. [↑](#footnote-ref-95)
96. *Ibid*., p. 158. [↑](#footnote-ref-96)
97. MEAD, Margaret, *L'un et l'autre sexe*, Paris, éd. Denoël/Gonthier, 1948, p.154. [↑](#footnote-ref-97)
98. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p.23. [↑](#footnote-ref-98)
99. ROUSSEL, Louis et Alain GIRARD, *Les âges de la vie*, Actes du VIIe colloque national de démographie, Paris, Presses universitaires de France, 1982, t.1 (INED, cahier no 96), p. 15-23. [↑](#footnote-ref-99)
100. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p.27. [↑](#footnote-ref-100)
101. *Ibid.,* p.28. [↑](#footnote-ref-101)
102. SEGALEN, Martine, *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris, éd. Flammarion, 1980, p. 8. [↑](#footnote-ref-102)
103. *Ibid.*, p. 205. [↑](#footnote-ref-103)
104. ROBERTS, Elizabeth, *A woman's place. An oral history working-class women, 1890-1940*, Oxford, éd. Basil Blackwell, 1984, p. 110. [↑](#footnote-ref-104)
105. *Ibid.*, p. 111. [↑](#footnote-ref-105)
106. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-106)
107. *Ibid.*, p. 117. [↑](#footnote-ref-107)
108. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p. 42. [↑](#footnote-ref-108)
109. GIRARD, Camil, [*Culture et dynamique interculturelle*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030178987), Chicoutimi, éd. JCL, 1997, p. 45. [↑](#footnote-ref-109)
110. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p. 135. [↑](#footnote-ref-110)
111. MINER, *op. cit.,* p. 240. [↑](#footnote-ref-111)
112. BOUCHARD, Gérard, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, # 3, hiver 1990, p. 353-380. [↑](#footnote-ref-112)
113. MINER, *op. cit.,* p. 124. [↑](#footnote-ref-113)
114. GIRARD, Camil et Normand PERRON, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, p. 288. [↑](#footnote-ref-114)
115. MINER, *op. cit.,* p. 283. [↑](#footnote-ref-115)
116. SEGALEN, Martine, *Mari et femme dans la société paysann*e, Paris, éd. Flammarion, 1980, p. 102. [↑](#footnote-ref-116)
117. *Ibid.,* p. 99. [↑](#footnote-ref-117)
118. MINER, *op. cit.,* p. 240. [↑](#footnote-ref-118)
119. SEGALEN, *op. cit.,* p. 100. [↑](#footnote-ref-119)
120. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p.282. [↑](#footnote-ref-120)
121. MINER, *op. cit.,* p. 241. [↑](#footnote-ref-121)
122. GAGNON, Serge, *L'église et le village au Québec, 1850-1930*, Ottawa, 1979, p. 18. [↑](#footnote-ref-122)
123. ROBERTS, Elizabeth, *A woman's place. An oral history working-class women, 1890-1940*, Oxford, éd. Basil Blackwell, 1984, p. 110. [↑](#footnote-ref-123)
124. LEMIEUX et MERCIER, *op. cit.,* p. 27. [↑](#footnote-ref-124)
125. *Ibid.*, p. 360. [↑](#footnote-ref-125)
126. Notre informateur, M. Hilaire Maltais, a été rencontré le 2 juillet 1982. Ce récit de vie fait partie de la première série d’entrevues de personnes âgées que le Groupe de recherche sur l’histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean a réalisée dans le village de Laterrière. La version originale du récit a été utilisée pour les fins de cet article. Le lecteur qui désire lire ce récit peut consulter la version réécrite et publiée en 1987 dans *Saguenayensia*, “Gens de parole… Récits de vie de Laterrière”, vol. 28, no 4, octobre-décembre 1986, voir les pages 159-166. [↑](#footnote-ref-126)
127. Sur différents aspects de l’innovation, voir, entre autres, Guy ROCHER, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, Éditions HMH, 1969, Tome III, p. 311-562 ; Everett M. ROGERS, Diffusion of innovations, 3e édition, New York, Free Press, 1983, xix, 453 p. ; Everett M. ROGERS avec la collaboration de Lynne SVENNING, *Modernization among Peasants, The Impact of Communication,* New York, Hold, Rinehart and Winston, inc., [1969], ix, 429 p. ; Serge MOSCOVICI, sous la direction de, *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Librairie Larousse, [1973], tome 2, voir chapitre 8, Jean-Louis ROUQUETTE, “Les communications de masse”, p. 214-244 ; Maryvonne BODIGUEL, *Les paysans face au progrès*, [Paris], Presses de la fondation nationale des sciences politiques, [1971], 178 p. ; Juan E. Diaz BORDENAVE, *Communication and rural development*, [Paris, Unesco], 1977, 107, [2] p. ; Michel SAUQUET, *Le voisin sait bien des choses - Communication et participation en milieu rural : leçons du cas brésilien,* [Paris, Syros – Alternative], 1990, 135 p. [↑](#footnote-ref-127)
128. MENDRAS, Henri, *La fin des paysans  : innovations et changements dans l’agriculture française*, [Paris], S.E.D.E.I.S., 1967, 358 p. [↑](#footnote-ref-128)
129. BODIGUEL, *op. cit.,* p. 15. [↑](#footnote-ref-129)
130. Normand PERRON, “Le temps et l'espace à Laterrière au XXe siècle”, *Saguenayensia*, vol. 29, no 1, avril-juin 1987, p. 3-7. [↑](#footnote-ref-130)
131. ARIÈS, Philippe, « *Histoire des populations françaises* », p. 399. [↑](#footnote-ref-131)
132. *Ibid.*, p. 46. [↑](#footnote-ref-132)
133. *Ibid.,* p. 374. [↑](#footnote-ref-133)
134. GIRARD, Camil et Normand PERRON, « Gens de parole... Récits de vie », *Saguenayensia*, volume 28, octobre - décembre 1986, p. 158. [↑](#footnote-ref-134)
135. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-135)
136. DESJARDINS, Édouard, m.d. (Directeur médical), « *La médecine au foyer* », Montréal, édition Grolier Limitée, 1980, p. 223. [↑](#footnote-ref-136)
137. GIRARD et PERRON, *op. cit.,* p. 147. [↑](#footnote-ref-137)
138. *Ibid.*, p. 158. [↑](#footnote-ref-138)
139. *Ibid*. [↑](#footnote-ref-139)
140. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-140)
141. *Ibid.*, p. 147. [↑](#footnote-ref-141)
142. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-142)
143. ARIÈS, Philippe, « *Histoire des populations françaises* », p. 399. [↑](#footnote-ref-143)
144. GIRARD ET PERRON, *op. cit.,* p. 168. [↑](#footnote-ref-144)
145. GAGNON, Serge, « *Mourir hier et aujourd'hui* », p. 20. [↑](#footnote-ref-145)
146. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-146)
147. GIRARD et PERRON, *op. cit.,* p. 151. [↑](#footnote-ref-147)
148. GIRARD, Camil et Gervais TREMBLAY, « [*Mémoires d'un village, Laterrière, Saguenay (1900-1960)*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/memoires_un_village/memoires_un_village.html) », p. 157. [↑](#footnote-ref-148)
149. GAGNON, Serge, « *Mourir hier et aujourd'hui* », p. 174. [↑](#footnote-ref-149)
150. ARIÈS, Philippe, « *Essais sur l'histoire de la mort : Occident du Moyen-Âge à nos jours* », pp. 51-52. [↑](#footnote-ref-150)
151. GAGNON, *op. cit.,* p. 20. [↑](#footnote-ref-151)
152. *Ibid.*, p. 176. [↑](#footnote-ref-152)
153. GIRARD et PERRON, *op. cit.,* p. 132. [↑](#footnote-ref-153)
154. GAGNON, *op. cit.,* p. 20. [↑](#footnote-ref-154)
155. *Ibid.*, p. 176. [↑](#footnote-ref-155)
156. ARIÈS, *op. cit.,* p. 382. [↑](#footnote-ref-156)
157. GAGNON, *op. cit.,* p. 35. [↑](#footnote-ref-157)
158. GIRARD, Camil et Normand PERRON, « *Laterrière au Saguenay : Grand-brûlé, des origines à nos jours* », p. 234. [↑](#footnote-ref-158)
159. GIRARD et PERRON, *op. cit.,* p. 154. [↑](#footnote-ref-159)
160. *Ibid.*, p. 235. [↑](#footnote-ref-160)
161. *Ibid.*, p. 153. [↑](#footnote-ref-161)
162. ARIÈS, *op. cit.,* p. 52. [↑](#footnote-ref-162)
163. GIRARD, Camil et Normand PERRON, « *Laterrière au Saguenay : Grand-brûlé, des origines à nos jours* », p. 253. [↑](#footnote-ref-163)
164. *Ibid.*, p. 235. [↑](#footnote-ref-164)
165. GIRARD et PERRON, *op. cit.,* p. 153. [↑](#footnote-ref-165)
166. GAGNON, *op. cit.,* p. 173. [↑](#footnote-ref-166)
167. GIRARD et PERRON, *op. cit.,* p. 189. [↑](#footnote-ref-167)
168. *Ibid.*, p. 150. [↑](#footnote-ref-168)
169. *Ibid.*, p. 147. [↑](#footnote-ref-169)
170. ARIÈS, Philippe, *op. cit.,* p. 46. [↑](#footnote-ref-170)
171. GAGNON, *op. cit.,* pp. 82-83. [↑](#footnote-ref-171)
172. *Ibid*., p. 83. [↑](#footnote-ref-172)
173. GIRARD, Camil et Normand PERRON, « *Laterrière au Saguenay : Grand-brûlé, des origines à nos jours* », pp. 239-247-248. [↑](#footnote-ref-173)
174. *Ibid.*, p. 250. [↑](#footnote-ref-174)
175. GIRARD, Camil et Gervais TREMBLAY, « [*Mémoires d'un village, Laterrière, Saguenay (1900-1960)*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/memoires_un_village/memoires_un_village.html) », p. 163. [↑](#footnote-ref-175)
176. ARIÈS, *op. cit.,* p. 13. [↑](#footnote-ref-176)
177. GAGNON, *op. cit.,* p. 176. [↑](#footnote-ref-177)
178. CHARTRAND, Luc, « Ceci est mon rite », *L'Actualité*, mai 1998, p. 34. [↑](#footnote-ref-178)
179. N.D.L.R., député libéral à Québec, 1919-1923. [↑](#footnote-ref-179)
180. N.D.L.R., 1922 - Voir récit de Cyrille Émond. [↑](#footnote-ref-180)
181. Plusieurs photographies recueillies par Aimé Girard ainsi que Roland Fournier ont été publiées. Voir Camil GIRARD, dir. et Gervais TREMBLAY, [*Mémoires d'un village, Laterrière, Saguenay, Saguenay 1900-1960*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/memoires_un_village/memoires_un_village.html), Chicoutimi, Éditions GRH/UQAC, 1992, 167 pages. [↑](#footnote-ref-181)
182. *Ibid.*, pp.55-66. [↑](#footnote-ref-182)